
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

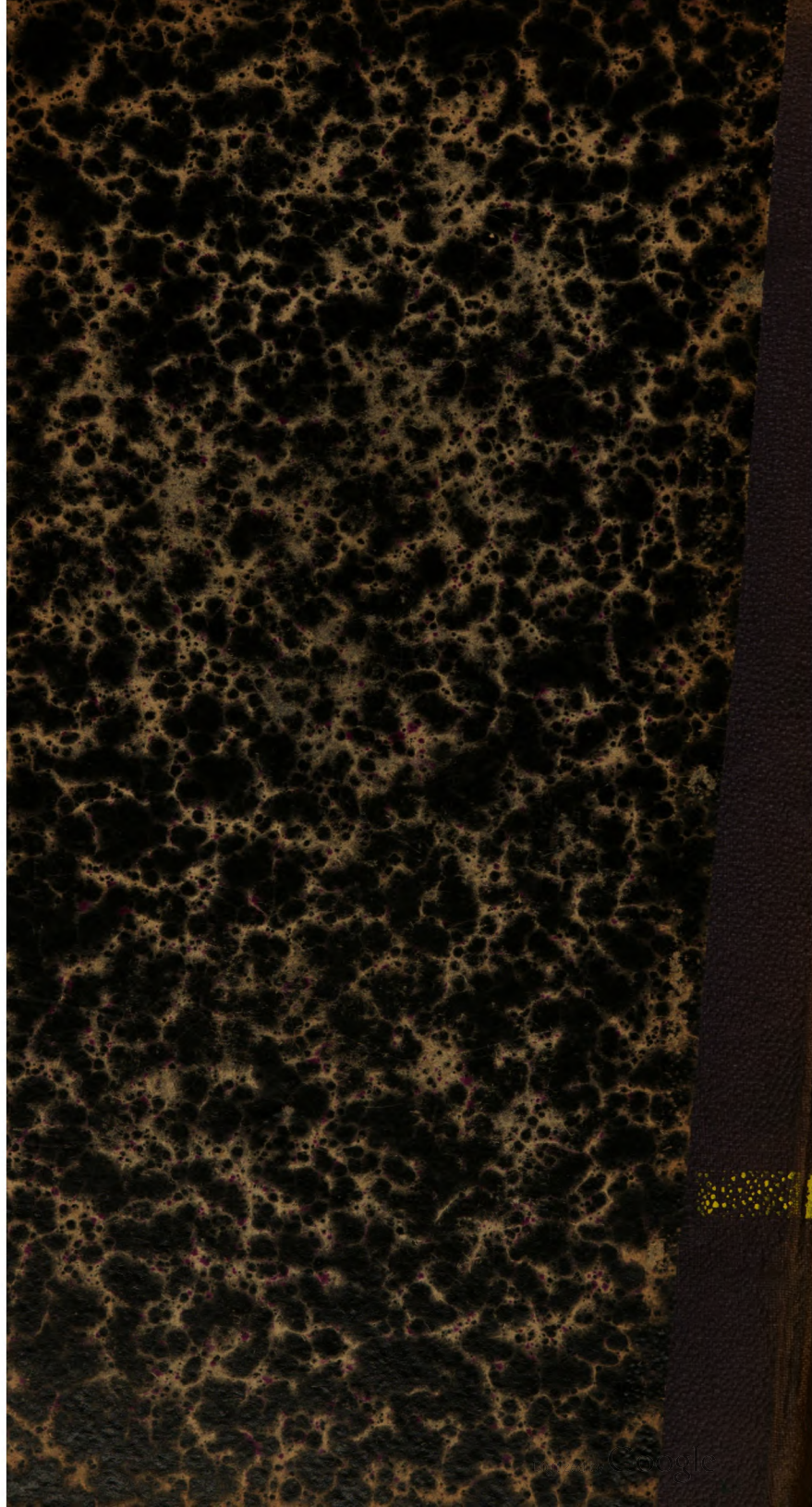
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

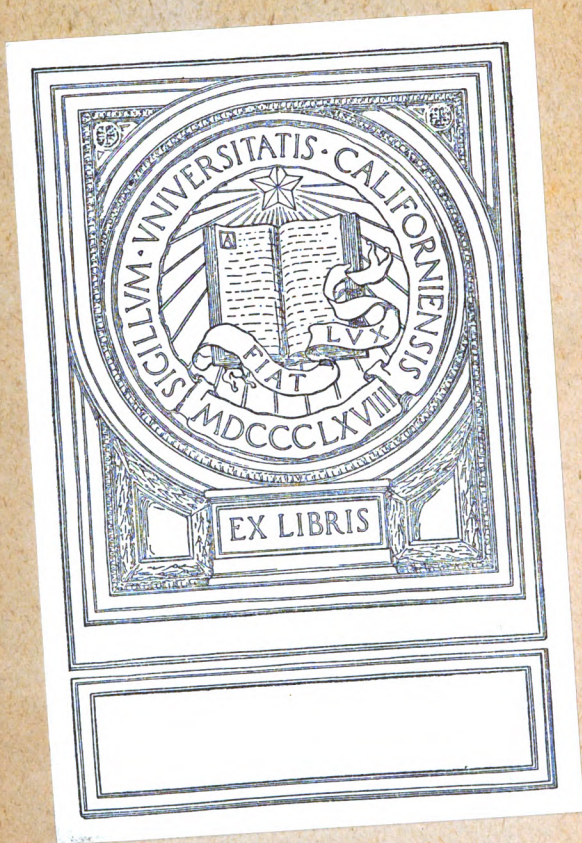
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XXIV.

GAND,
Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 62.
1881.

L 24
R 4
set. 2
v. 24

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XXIV.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages.
Les funérailles faites au nom de l'État à Rome et dans les municipes (<i>Suite et fin</i>) par R. DE BLOCK	1
Le séminaire de sciences politiques à l'université de Strasbourg, par THÉOPH. WOUTERS, Av ^t	11
De l'éducation dans l'enseignement, par THIL-LORRAIN.	20
Étude étymologique sur le mot fastigium (<i>Suite et fin</i>), par J. GRAFÉ	27, 159
Société pour le progrès des études philologiques et historiques.	73, 361
École normale et facultés, par P. THOMAS	88
De la formation de bons professeurs de l'enseignement moyen, par THIL-LORRAIN	111
De l'enseignement de l'histoire, par THIL-LORRAIN	145
Sur Aulu-Gelle, III, 16, 11, par P. T.	158
Sur Térence, « Phormion, » v. 888, par P. THOMAS.	217
Sur Aulu-Gelle, III, 16, 11, par L. HAVET.	218
La syntaxe de Ville-Hardouin, par E. BASTIN	219
L'idée du destin dans Pindare, par R. DE BLOCK.	289
L'allemand en septième, par Th. HEGENER	300
La réorganisation des athénées et des écoles moyennes de l'État, par A. W.	308
Conjectures sur Sulpicia, par P. THOMAS	327
Note sur un passage d'Euripide, par L. ROERSCH	328
Le latin et l'esprit d'analyse, par J. DELBŒUF	364
De l'harmonie entre les études moyennes et les examens d'entrée aux écoles spéciales et aux diverses administrations de l'État, par G. MALLET.	378

M543030

II.

COMPTES RENDUS.

Der Agriola des Tacitus für den Schulgebrauch erklärt von Ignaz Prammer, par J. G.	33
Histoire de Belgique au commencement du XVIII ^e siècle, par Gachard. — Histoire du Congrès national en Belgique (1830-1831), par Théodore Juste. — Souvenirs militaires (Indes-Orientales, l'île des Célèbes), par le général Lahure. — Mémoires du général Van der Meeren, par T. L.	36
De la connaissance de soi-même. Essai de psychologie analytique par Charles Loomans, par L. R.	39
Manuel du Pehlevi des livres religieux et historiques de la Perse. Grammaire, anthologie, lexique, avec des notes, un facsimile de manuscrit, les alphabets et un spécimen des légendes des sceaux et monnaies, par C. de Harlez, par L. R.	46
Kilianus Latynsche Gedichten uitgegeven en met een levensbericht voorzien door Max. Rooses, par L. R.	48
Aanvankelijke lessen in de Theoretische Rekenkunde voor onderwijzers en leerlingen der lagere normaalscholen, door F. Schoonjans, par VERHELST	51
1. Traité de géométrie analytique précédé des éléments de la trigonométrie rectiligne et de la trigonométrie sphérique. — 2. Traité élémentaire d'Algèbre, par A. Boset.	58
Traité de Géométrie descriptive, par N. Breithof, par P. MANSION	60
Notice sur Jean Henri Bormans, per P. Willems, par L. R. . . .	117
Sommaire d'un cours de littérature, à l'usage de l'enseignement moyen, par J. E. M. Feys, par L. R.	119
Annuaire pour l'an 1880, publié par le bureau des longitudes. Avec des notices scientifiques.	
Annuaire pour l'an 1881, publié par le bureau des longitudes. par P. MANSION	122
Annuaire pour l'observatoire de Montsouris pour 1881, par P. M. . . .	127
Fragmenta philosophorum graecorum, collegit Mullachius. Volumen III. Platonicos et peripateticos continens, par ADM. MOTTE. . .	169
De Saturnio Latinorum versu, scripsit L. Havet, par D. DE MOOR . . .	177
La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec, par Albert Croiset, par T. L.	195
Coup-d'œil historique sur l'art espagnol en rapport avec l'art flamand, par D. de Haerne, par T. L.	197
La Gymnastique pédagogique pour garçons, par J. Baudenelle, par X.	198
Le Misanthrope jugé par Coquelin, par A. PITERS	226
De sermone Sallustiano thesım proponebat Facultati litterarum Parisiensi L. Constans, par P. THOMAS	331

III.

Augswählte Komödien des P. Terentius Afer, erklärt von Carl Dziatzko. Zweites Bändchen : Adelphe, par P. THOMAS	333
J. J. Hartman. De Hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis, par P. THOMAS	336
Traité d'arithmétique élémentaire, à l'usage des écoles moyennes, des écoles normales, des cours professionnels et des classes d'humanités, par l'abbé Gelin, docteur en philosophie et en théologie, professeur de mathématiques supérieures au collège Saint-Quirin à Hui, par VERHELST	386
Étude sur la propriété à Sparte par Fustel De Coudanges, membre de l'institut, par ADH. MOTTE	391
Éléments d'algèbre, rédigés conformément aux programmes pour les classes de troisième, seconde et philosophie, par P. Porchon, professeur de Mathématiques au lycée de Versailles, par E. GELIN.	412

VARIA	62, 130, 349, 416
Fédération du Corps professoral des Athénées Royaux et des Collèges communaux	62
Note additionnelle	132
Analyse de la carte de Belgique, par J. Du Fief.	203
Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique	206

ACTES OFFICIELS.

Nominations	62, 129, 345, 415
École normale des sciences	128
Loi sur l'enseignement moyen voté.	199
Ministère de l'instruction publique. — Administration de l'enseignement moyen. — Règlement organique des athénées royaux	228
Règlement organique des écoles moyennes de l'état pour garçons.	233
Athénées royaux. — Section des humanités. — Tableau indiquant par semaine le nombre d'heures de leçons	236
Section professionnelle. — Tableau de la distribution du temps	237
Écoles moyennes de l'État. — Tableau indiquant par semaine le nombre d'heures de leçons	238
Programmes des athénées royaux et des écoles moyennes de l'état	238
Programme des cours des athénées royaux	239
Concours général de 1881	338
Administration de l'enseignement moyen	348
PÉRIODIQUES	64, 134, 210, 285, 352, 419

MATHÉMATIQUES.

Note sur la détermination des rayons dans la méthode des isopérimètres	209
--	-----

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 24.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LES FUNÉRAILLES FAITES AU NOM DE L'ÉTAT A ROME ET DANS LES MUNICIPES.

(Suite et fin).

III.

Comme beaucoup d'autres institutions, la coutume des funérailles officielles a été de bonne heure empruntée à Rome par les municipes et les colonies latines. C'est même dans un de ces municipes qu'on les trouve mentionnées pour la première fois. Voici, en effet, comment saint Jérôme s'exprime dans la traduction de la chronique d'Eusèbe (*ad Olymp.* 169, 2): « C. Lucilius, satirarum scriptor, Neapoli moritur, ac publico funere effertur anno ætatis XLVI (anno urbis 651) »¹.

Il semble, à considérer les personnages auxquels on accordait ces honneurs que, dans certaines cités, ils aient été prodigués davantage que dans la capitale du monde. On y voit non seulement des femmes², mais, chose qui ne s'est peut-être jamais rencontrée à Rome³, des enfants obtenir les funérailles officielles⁴.

¹ Hieron. in *Euseb. Chronic.*, ad a. Abrah. 1914.

² Orelli-Henzen, *Inscr. lat. ampl. coll.*, n^{os} 63, 189, 2744, 7067, 7178.

³ V. Marquardt, *Privatleben der Römer* (1879), I, p. 333, n^{os} 8 et 9.

⁴ Sex. Fulcinio Sex. f. Vel. Vero dec (urioni) Parent (i) ann (orum) XIII, dier (um) XXXVII. Huic ordo pientissimus decr. suo funus pub..... *Corpus inscr. lat.*, V, 337; Orelli-Henzen, *Inscr. lat. ampl. coll.*, III, 7177; Wilmanns, *Exempla inscr. lat.*, 297.

Il est vrai que, dans les provinces, des hommes qui, à Rome, auraient été perdus dans la foule, étaient ordinairement des personnages très importants. Un chevalier romain, un simple citoyen de la grande ville, y jouissait d'un crédit considérable. Souvent il était le *patronus* ou protecteur de la cité, et, dans ce cas, celle-ci cherchait à l'honorer jusque dans les membres de sa famille¹. Il arrivait d'ailleurs assez fréquemment que ces honneurs ne coûtaient rien à la commune, ce qui permettait de les prodiguer davantage. La famille du défunt se contentait souvent de l'honneur, et payait elle-même les frais des funérailles².

Ces honneurs étaient accordés de la même manière qu'à Rome. C'était le corps des décurions qui les votait, sur la proposition de son président, et le décret qui était le résultat de ce vote était, pour la forme, presque identique au sénatusconsulte³. De

¹ Orelli-Henzen, 7178 : « Sergia Prisca. Hanc in honore L. Caci Rebarri..... II viri et decuriones osteses (*sic*) funere pub..... » Voyez une curieuse inscription dans Orelli, n° 7037.

² Les exemples sont fort nombreux. Orelli-Henzen, 1011 : « Hunc d(e)curiones f(unere) p(ublico) efferendum cens(uerunt). Nerva filius honore usus impensam remisit. » Cf. Wilmanns, n° 1729. *C. J. L.*, II, 2063 : « P. Manlio. Huic ordo.... impensam funeris.... decrevit.... Pater honor(em) accep(it) impensam remisit. » Orelli-Henzen, n° 4051 : « Pater infelix tit(ulo) usus. » Cf. id. opus, n°s 189, 5037, 7004, 7011, 7178, etc.

³ Nous croyons utile de donner ici le texte d'un de ces décrets trouvés dans un tombeau de Pouzzoles, en 1817. « L. Bruttio Crispino L. Roscio Aeliano cos. V. kal. novembris in templo divi Pii scribendo adfuerunt Cap. Proculus, Cossulius (Cossutius?) Rufinus, Cipriscus Caepispis, quod postulante Annio Proculo O(ptimo) V(iro) de decernendo funere publico Gaviae M(arci) f(iliae) Marcianae b(ene) m(eritae) f(eminae), item decem libris folei, locisque tribus concedendis, quae ipsi elegerint, in quibus statuariae eidem Marcianae secundum ejusdem Proculi postulationem ponerentur, P. Manlius Ignatius Laurinus Duo viri m(unicipii) v(erba) f(ecerunt) q(uid) d(e) e(a) r(e) f(i)eri p(lacuit) d(e) e(a) r(e) i(ta) c(onsuerunt). Optasse quidem singulos universosque nostrum in honorem Curti Crispini Magistratus n(ostri) primari viri item Gavi Puteolani j(ogeri) (soceri?) ejus adaeque o(ptimi) v(iri) Gaviae Marcianae r(arissimae) m(emoriae) f(eminae) Vivae potius honoris (honores) conferre quam ad hujus modi decretum prosilire, ut de solacio viventium quaereremus ei adeo quod pertinent (et adeo quod pertineat?) ad memoriam puellae ipsius cohonestandam placere huic ordini funus publicum ei decerni et decem libras folei mitti concedique secundum

même qu'à Rome, l'octroi des obsèques officielles était souvent accompagné de celui d'un lieu de sépulture. Ce dernier honneur semble même avoir été accordé beaucoup plus fréquemment que le premier. En parcourant les inscriptions sépulcrales, on rencontre à chaque instant la mention que le lieu de la sépulture a été accordé par décret des décurions ¹.

Souvent, à ces honneurs s'ajoutait encore, comme à Rome, l'érection de statues ou la construction d'autres monuments honorifiques ².

Quant aux obsèques officielles, elles devaient rappeler, d'une manière sans doute plus modeste, celles qui s'accordaient dans la capitale. On apprend par les inscriptions que l'éloge funèbre était également prononcé au nom de la cité ³.

Un détail assez curieux se trouve encore mentionné dans plusieurs inscriptions. Souvent les décurions ou bien le peuple accordait, outre les funérailles officielles, une certaine quantité d'huile ou d'encens, et même des gâteaux destinés, comme les matières précédentes, à être brûlés sur le bûcher funèbre ⁴.

postulationem Annii O(ptimi) v(iri). Ut loca quae elegerint statuendis tribus statuis de consentione nostra consequantur, » Cf. Orelli-Henzen, 5037.

¹ V. les *Indices* (II, p. 691) de l'ouvrage de G. Wilmanns, *Exempla inscriptionum latinarum*, Berlin, 1873, et les Recueils d'inscriptions, passim.

² Mommsen, *I. R. N.*, 5250 (Orelli, 3853) : M. Baebio M. f. Q. n..... Huic decuriones funus publicum statuam equestrem clypeum argenteum locum sepulturae decreverunt et urbani statuam pedestre(m). Cf. Mommsen, *I. R. N.*, 2239 (Wilmanns, 299); *C. I. L.* II, 1286.

³ *C. I. L.*, II, 1286 : « laudationem publicam, locum sepulturae, impensam funeris, » etc. Cf. *ibid.*, 1065, 1186, 1342, 1735, 2131, etc. A propos de la mention des *laudationes*, Wilmanns, (*O. c.*, n. 303) fait la remarque suivante : « In titulis sepulcralibus urbanis Italicisque nunquam laudatio commemoratur..... contra in Hispania laudationes publice decretae haud raro inveniuntur..... ut illi provinciae propriae judicandae sint. » Cette conclusion ne nous semble pas admissible. De même qu'à Rome il y eut des *laudationes* officielles, bien qu'aucune inscription ne les mentionne, de même il est fort probable que ces *laudationes* faisaient également partie du *funus publicum* en Italie et dans d'autres provinces. Seulement, comme partie intégrante des obsèques officielles, l'éloge n'était pas indiqué sur les monuments.

⁴ Orelli-Henzen, n° 7004 : 20 livres d'encens; n° 7178 : 50 livres d'encens; n° 5037 : 10 livres d'huile; *C. I. L.*, III, n° 2919, des gâteaux (*libae*).

IV.

A côté du titre généralement employé de *funus publicum*, on trouve une expression qui semble indiquer une forme spéciale des funérailles officielles : c'est celle de *ensorium funus*, qui se rencontre plusieurs fois dans les œuvres de Tacite, et une fois dans une *Vie de Pertinax*, attribuée à Julius Capitolinus ¹.

Cette expression a été comprise de différentes manières. Les uns n'y ont vu qu'un synonyme de *funus publicum*, et ont expliqué l'épithète de *ensorium* en disant que, sous la république, l'entreprise des funérailles officielles étant adjugée par les censeurs, celles-ci s'appelaient *ensorium funus* aussi bien que *funus publicum*. Ce nom de *ensorium funus* se conserva sous l'empire, alors qu'il n'y avait plus de censeurs, et que l'adjudication était faite par d'autres magistrats ².

Il est à remarquer que nulle part il n'est fait mention d'un *ensorium funus* à propos de funérailles faites sous la république. D'autre part, rien ne prouve que l'adjudication des funérailles payées par l'État ait jamais appartenu aux censeurs. Nous ne voyons, dans les exemples qui ont été conservés ³, que des consuls, des prêteurs, ou même des questeurs du trésor chargés de cette mission. En supposant même qu'elle ait pu être confiée parfois à un censeur en fonctions, ce fait, qui ne s'est naturellement présenté que rarement, la censure n'étant pas une magistrature permanente, n'aurait pu faire donner aux funérailles officielles faites sous l'empire, le nom de *ensorium funus*.

D'autres ont cherché à rendre compte de cette expression en supposant l'existence d'un édit censorial réglant ce genre de funérailles ⁴. Mais nulle part, il n'est question d'un pareil édit.

Pour l'usage qui en était fait, voyez Plin. *N. H.*, XII, 41 ; Virg. *Aen.*, VI, 224 et 225.

¹ Tacit. *Ann.*, IV, 15 ; VI, 27 ; XIII, 2 ; *Hist.*, IV, 47. J. Capitol. *Pertin.*, c. 15.

² Nipperdey in Tacit. *Ann.*, III, 5. Aug. Draeger suit la même opinion dans son édition de Tacite (1873).

³ Cic. *Phil.*, IX, 7 ; XIV, 14, 38 ; Val. Max., V, 2, 10.

⁴ Gutherius, *de jure Manium*, II, 2, p. 193 ; Ryckius, in Tacit. *Ann.*, IV, 15.

Cette explication, de même que la précédente, ne repose donc sur rien de sérieux.

Plus séduisante et de beaucoup la plus répandue est l'interprétation donnée déjà par Juste-Lipse, dans ses Notes sur Tacite (IV, 13). Voici comment il s'exprime à propos du *ensorium funus* : « Arbitror ego funus publicum et indictivum eadem; nec aliud esse quam quum denuntiatur et indicitur *publicitus* per praeconem. *Censorium* partem ejus esse, ita ut omne *ensorium* funus publicum sit, (qui enim aliter honoratum esse potest?) at non omne publicum etiam *ensorium*. Ut inter magistratus honoratissimi Censores, sic inter funera illud primo loco. Hinc et imperatoribus hoc eorumque cognatis ductum. Qua ergo nota eximium hoc funus? Credo ista, ut omnia in eo purpurea essent, vestes stragulaeque; in aliis tantum purpura praetexta. Non obscure annuere mihi videtur Polybius, 6, 53: ἐὰν μὲν ὑπάτος ἢ στρατηγὸς ἢ γεγωνὼς, περιπορφύρους, scil. ἐσθῆτας, λαμβάνουσι, ἐὰν δὲ τιμητὴς, πορφύρας, ἐὰν δὲ τετραμβευκὼς, διαχρύστους. »

Nous ignorons si les savants, qui ont soutenu la même opinion, ont accepté sans examen l'argumentation de Juste-Lipse. Toujours est-il que le passage de Polybe a été constamment cité pour prouver que le censeur était enterré avec la toge de pourpre, et comme conclusion plus extraordinaire encore, que le *ensorium funus* était l'enterrement le plus somptueux de tous ¹. Cependant, une simple lecture du texte de l'historien grec suffit pour convaincre que celui-ci ne parle nullement des vêtements et ornements du défunt, mais de ceux que portaient les ancêtres représentés dans le cortège funèbre ². Le passage de Polybe n'autorise donc point la double conclusion qu'on en veut tirer. La seconde est même détruite par le passage invoqué en sa faveur. Si le costume du défunt réglait l'importance des funé-

¹ J. Kirchmannus, de *funeribus Rom.*, Leyde, 1672, p. 29; J. Meursius, de *funere*, c. 17; Pighius, de *jure Manium*, II, 2; Brothier, ad *Tacit. Ann.*, IV, 15 : « Purpuream vestem fuisse *ensorii funeris* insigne docet Polybius VI, 53, » etc. Orelli, ad *Tacit. Ann.*, IV, 15. Th. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, I, p. 357, dit encore : « Der gewesene Censor, obwohl er als solcher nur die Prätexa getragen hat, wird in Ganzpurpurgewand bestattet. » Il a toutefois la précaution de dire (p. 356, n° 3) : « Dies folgt *analogisch* aus Polyb., VI, 53, 7. »

² V. Polyb., VI, 53, 5-8.

raillles, et que le censeur ou *ensorius* fût, en effet, enterré avec la robe de pourpre (ce qui, d'ailleurs, est fort possible, mais nullement prouvé¹), il s'ensuit que ceux qui avaient obtenu les honneurs du triomphe, et qui étaient revêtus de la robe de pourpre brodée d'or (*toga picta*)², avaient des funérailles plus somptueuses, rehaussées d'ailleurs d'une foule d'ornements, auxquels le simple *ensorius* ne pouvait prétendre³.

Orelli⁴, qui suit en somme, l'opinion de Juste-Lipse, dit que les obsèques du censeur mort en fonctions devaient avoir un éclat extraordinaire. En effet, ajoute-t-il, sa mort était regardée comme un événement important et douloureux. A l'appui de cette assertion, il cite deux passages de Tite-Live, où il est dit que l'un des censeurs étant mort, l'autre fut forcé d'abdiquer, « *quia collegam suffici censori religioni erat.* » Il est peu probable que cette coutume ait été motivée par un scrupule religieux⁵; mais, en admettant même qu'il en fût ainsi, nous ne verrions encore rien dans ces passages qui pût prouver la thèse d'Orelli. Si les funérailles du censeur avaient eu réellement un éclat extraordinaire, il serait étonnant que les historiens n'en eussent jamais fait mention à propos des censeurs, assez nombreux, qui moururent dans l'exercice de leur charge⁶.

Comme on le voit, les critiques qui se sont occupés du *ensorium funus*, n'ont apporté aucune preuve pouvant nous fixer sur l'origine et le sens exact du mot. Un jour peut-être, la découverte de quelque document nouveau pourra nous offrir la solution définitive du problème : en attendant, on peut, croyons-nous, en se basant sur des témoignages indirects, constater d'une manière approximative, la valeur de l'expression.

Il est d'abord un point qui, selon nous, est très important à noter : c'est que *ensorium funus* n'est pas un terme officiel. Nous

¹ On sait que les censeurs portaient la *praetexta*, de même que les autres magistrats.

² Polyb., VI, 53, 7 : ἐν δὲ καὶ τεθριμβευκώς.... διαχρύσεος.

³ V. plus haut, p. 313 et 319.

⁴ In *Tacit. Ann.*, IV, 15.

⁵ V. Th. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, I, p. 160, n. 2.

⁶ V. Liv., V, 31; VI, 27; IX, 34; XXVII, 6; (Plut.) *Quaest. Rom.*, c. 50.

ne l'avons trouvé dans aucune inscription ¹, et, en dehors de Tacite et de l'auteur de la *Vie de Pertinax*, qui l'emploie une seule fois, il ne se rencontre nulle part. De plus, une expression

¹ Il est vrai qu'on a découvert, sur la base d'une statue, un fragment d'inscription qui, d'après la lecture la plus autorisée, est le suivant :

CONSILIIIS-PVBLICIS-COI
ANNVM-EXPLETVRVS
MORTEM-EIVS-IVSTITIO-PER-COI
OMNES-LVXERVNT'-CENSU
INSIGNIBVS-DECORATA-CI

Mommsen, (*C. I. L.*, t. I, p. 565), n'hésite pas à voir dans les derniers mots une mention du *ensorium funus*. Cette interprétation ne nous semble autorisée en rien. D'abord, il est impossible de savoir à quel personnage il est fait allusion. Mommsen pense qu'il s'agit d'un des deux fils adoptifs d'Auguste, de Gaius ou de Lucius Caesar. Henzen, (*C. I. L.*, VI, n° 895) cherchant à préciser davantage, penche pour L. Caesar, mort à Marseille l'an 755 de Rome. Mais il n'y a rien, ni dans les *Cenotaphia Pisana* (Orelli, *I. L.*, n° 642, 643), ni dans d'autres documents, qui autorise à croire que L. Caesar ait été honoré d'un *ensorium funus*. D'ailleurs les indications fort vagues et fort obscures renfermées dans ce fragment d'inscription peuvent s'appliquer tout aussi facilement à une foule d'autres personnages, et Mommsen a même commencé par y voir, comme ses devanciers, un fragment d'*Elogium*, ayant trait à L. Furius Camillus. (Voyez *C. I. L.*, t. I, p. 286),

Quant au passage même où Mommsen croit trouver une allusion au *ensorium funus*, il est, à notre avis, impossible de lui donner un sens quel-que peu probable. Mommsen, et, après lui, Henzen, ont complété les trois dernières lignes de l'inscription de la manière suivante :

Mortem ejus justitio per con[tinuos dies..... edicto]
Omnes luxerunt censu[rae]
Insignibus decorata su...

D'abord, rien n'est moins certain que cette reconstitution du texte. Mais en admettant même la leçon *censurae*, on ne saurait encore trouver à ces mots *censurae insignibus decorata su...*, une signification précise. On ne sait à quoi se rapporte *decorata* : ce n'est pas à *mors*, car on aurait trouvé dans ce cas *decoratam*, se rapportant à *mortem* qui précède.

Que devrait-on entendre enfin par ces *censurae insignibus* qui auraient orné la mort (?) ou les funérailles (?) du personnage. Nous verrons plus loin que dans les *ensoria funera*, sur lesquels les auteurs nous ont laissé quelques détails, il n'y avait rien qui rappelât les insignes de la censure.

Nous croyons donc que ce fragment unique n'est d'aucune valeur pour la question qui nous occupe.

équivalente, telle que *τιμητικὴ ταφή* ou *ἐκφορά*, est inconnue en grec. Ces considérations nous autorisent à admettre que *ensorium funus* est une dénomination inventée par Tacite, et que, par conséquent, elle n'indique pas une classe bien déterminée de funérailles publiques.

Ce qui prouve que, dans l'esprit des auteurs qui ont employé ce mot, *ensorium funus* n'indique nullement les obsèques telles qu'on les faisait aux censeurs ou aux *censorii*, c'est que Tacite appelle de ce nom celles qui furent décernées à l'empereur Claude. Cependant, d'après l'auteur latin, ce prince fut enterré avec les mêmes honneurs qu'Auguste, c'est-à-dire, en véritable triomphateur ¹. Capitolin appelle aussi *ensorium funus* ² les obsèques faites à Pertinax. Or, la description détaillée que Dion Cassius a laissée de ces funérailles, auxquelles il assistait lui-même, montre clairement que les ornements et l'appareil du cortège funèbre ne rappelaient en rien les funérailles du censeur ³. D'un autre côté, un examen attentif des passages dans lesquels Tacite emploie tantôt *publicum*, tantôt *ensorium funus*, force à admettre que l'auteur s'est servi indifféremment de l'un ou de l'autre terme pour indiquer le même genre de funérailles. Ainsi, parlant des deux préfets de la ville, qui se succédèrent sous le règne de Tibère, il s'exprime comme suit :

Ann., VI, 11 : « Dein Piso quindecim per annos pariter probatus, *publico funere ex decreto senatus celebratus est.* »

Ib., VI, 27 : « Extremo anni mors Aelii Lamiae *funere censorio celebrata.* »

Or, si l'on compare les titres des deux personnages, on trouve que le premier méritait et a obtenu, sans doute, des honneurs au moins aussi grands que son successeur. Préfet de la ville pendant quinze ans, il avait reçu les ornements triomphaux, et,

¹ Tacit. *Ann.*, XIII, 2 : « decreti et a senatu duo lictores, flaminium Claudiale, simul Claudio *ensorium funus* et mox consecratio. » Cf. XII, 69 : « coelestesque honores Claudio decernuntur, et funeris solemne perinde ac divo Augusto celebratur, aemulante Agrippina proaviae Liviae magnificentiam. » (Pour les funérailles d'Auguste, v. plus haut, p. 313). Suet. *Claud.*, c. 45 : « funeratusque est solemnibus principum pompa.... »

² Capitolini *Pertinax*, c. 15.

³ Dio Cass., LXXIV, 4.

⁴ Voyez Ruperti, dans son Commentaire de Tacite (*Ann.*, VI, 11).

chose plus recommandable à cette époque, avait été honoré de l'amitié de Tibère ¹.

Deux autres amis de l'empereur, deux des compagnons de son exil à Rhodes, Sulpicius Quirinius et Lucilius Longus, obtiennent, le premier, un *publicum*, le second, un *ensorium funus* ², et ici encore, c'est le premier qui semble avoir eu droit aux honneurs les plus grands. Il avait été consul et avait obtenu les insignes du triomphe ³.

Il résulte, d'après nous, de ce qui précède, que *ensorium funus* n'indique pas même dans l'esprit de Tacite un genre bien déterminé de funérailles officielles.

Est-ce à dire cependant que l'historien latin l'a employé comme un équivalent exact de *funus publicum*, comprenant toutes les funérailles officielles. Nous ne le pensons pas. Lorsqu'il fait mention de celles qui furent accordées à Lucilius Longus, il s'exprime en ces termes ⁴: « Ita, *quanquam novo homini*, *ensorium funus*, effigiem apud forum Augusti publica pecunia patres decrevere. » Chez un écrivain aussi concis que Tacite, ce *quanquam novo homini* doit avoir son importance. Ces mots indiquent, selon nous, ce qu'il y avait d'insolite dans l'octroi d'un *ensorium funus* à un homme qui n'avait pas d'ancêtres pouvant figurer à ses funérailles, tandis que nous voyons, par l'exemple de Sulpicius Quirinius, aussi un *homo novus* ⁵, et de l'affranchi Sphaeros ⁶, qu'il y avait des *funera publica*, où ne figurait pas le cortège des aïeux.

Nous croyons pouvoir conclure de là que *ensorium funus* est une expression vague, servant à indiquer des funérailles officielles faites avec la plus grande solennité ⁶. Elle est synonyme

¹ *Ann.*, III, 48: « Sub idem tempus, ut mors Sulpicii Quirini *publicis exsequiis* frequentaretur, petivit a senatu. » *Ibid.*, IV, 15: « Is fuit Lucilius Longus.... Ita, *quanquam novo homini*, *ensorium funus*.... publica pecunia Patres decrevere. »

² *Ann.*, III, 48. Lucilius Longus n'avait été que *consul suffectus* l'an 7 de notre ère.

³ *Ann.*, IV, 15.

⁴ Tacit. *Ann.*, III, 48.

⁵ Dio Cass., XLVIII, 33.

⁶ On ne doit point perdre de vue qu'il y avait une foule de degrés dans les funérailles faites au nom de l'État. Outre l'exemple de Sphaeros, on

d'autres expressions, telles que *regium* ou *imperatorium funus*¹, qu'on trouve également employées dans le sens figuré pour indiquer des obsèques magnifiques. Toutes, croyons-nous, pourraient se traduire par : « des funérailles royales », « des funérailles dignes d'un roi. »

Si l'on se demande enfin pourquoi Tacite a précisément employé le mot *ensorium funus* pour indiquer les funérailles les plus riches, on ne peut y répondre que par des conjectures. La plus probable est peut-être celle-ci : la censure étant considérée, sous l'empire, comme la plus vénérable des magistratures républicaines², Tacite aura pensé, à tort ou à raison, que les funérailles des censeurs ou *ensorii* devaient être en rapport avec la haute considération dont ils jouissaient, et les aura choisies comme l'équivalent des funérailles les plus solennelles de l'empire.

R. DE BLOCK.

peut encore citer les passages curieux concernant Livie et Tibère. (Dio Cass., LVIII, 2, et surtout LIX, 3-7 ; LVIII, 28, 5. Cf. Suet. *Calig.*, c. 15).

¹ Julii Capitol. *Opil. Macrinus*, c. 5 ; cf. *M. Antoninus*, c. 18 ; A. Spartiani *Aelius Varus*, c. 6. Cf. le κόσμου βασιλικού d'Appien, (b. c., I, 105), à propos des funérailles de Sulla.

² V. Th. Mommsen, *Röm. Staatsrecht*, II, p. 329, n° 5.

LE SÉMINAIRE DE SCIENCES POLITIQUES A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG¹.

Parmi les institutions auxquelles l'Allemagne est surtout redevable de la brillante situation de ses facultés de philosophie, les meilleurs esprits se plaisent à placer au premier rang les séminaires ou cours pratiques, dans lesquels l'étudiant essaie ses propres forces sous l'œil et la direction du maître et fait ses premiers pas dans la voie de l'étude et de la recherche personnelle. Justement frappés de l'heureuse influence de cette institution, le législateur autrichien d'abord, le législateur allemand ensuite conçurent l'idée d'appliquer aux facultés de droit et de sciences politiques ce qui avait si bien réussi dans celle de philosophie; de là, la création des « *Rechts- und Staatswissenschaftliche Seminare*, » qui constitue l'une des innovations les plus importantes introduites dans le régime de l'instruction supérieure pendant la dernière période décennale 1870-1880.

Les Séminaires de droit eurent, à leurs débuts, le sort commun de toute institution nouvelle: ils rencontrèrent maintes difficultés et suscitèrent bien des oppositions; mais ils triomphèrent finalement de tous les obstacles. Aujourd'hui, l'épreuve peut être regardée comme décisive; si les cours pratiques n'ont pas encore reçu partout la même extension ni remporté les mêmes succès, il n'est plus contesté du moins qu'ils aident puissamment au relèvement des études juridiques. Le plus remarquable de ceux qu'il nous a été donné de visiter est sans contredit le séminaire de sciences politiques de Strasbourg, dont nous allons essayer d'exposer en quelques pages l'histoire et l'organisation.

Le séminaire de MM. Schmoller et Knapp est une institution dont la supériorité s'impose et dont l'éloge n'est plus à faire; il

¹ Extrait d'un Rapport [en voie de publication] adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique.

s'élève au-dessus de la plupart des autres cours pratiques à une grande hauteur scientifique et constitue véritablement une sorte d' « École spéciale pour l'étude des sciences politiques ». Tel est d'ailleurs le but de ses deux directeurs ; leur généreuse ambition ne se contente pas de faire du cours pratique une répétition plus ou moins approfondie de leurs propres leçons, elle vise un résultat plus élevé : celui de former des économistes, des professeurs, des publicistes qui feront faire à leur tour des progrès à la science. Par contre, leur séminaire — et c'est là une conséquence directe de son objet même — n'est plus à proprement parler un cours universitaire, ou du moins il cessera bientôt de l'être, en ce sens que ses meilleurs éléments sont pris en dehors de l'Université : ce sont des jeunes gens étrangers qui, ayant déjà terminé leurs études et désirant se consacrer plus spécialement aux sciences politiques, viennent passer quelques semestres à Strasbourg pour s'initier, sous la direction des deux éminents professeurs, aux recherches et aux investigations personnelles.

Si le séminaire conserve encore actuellement son caractère académique, si les étudiants proprement dits y sont admis, c'est qu'il n'est pas sorti jusqu'ici de la période de formation ; le nombre trop restreint de ses membres n'a pas encore permis à MM. Schmoller et Knapp de réaliser tous leurs projets, comme nous aurons l'occasion de le dire tout à l'heure. C'est à la haute valeur de ses directeurs, à leur dévouement absolu et sans réserve que le séminaire de Strasbourg doit sa prospérité toujours croissante, sa réputation déjà si étendue : preuve manifeste qu'en cette matière plus encore qu'en aucune autre, la réglementation n'est rien, le professeur est tout.

Lors de la réorganisation de l'Université de Strasbourg après l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne en 1872, M. Gustave Schmoller, alors professeur à la Faculté de droit de Halle, fut appelé à occuper la chaire d'économie politique dans la nouvelle « Université de l'empereur Guillaume ».

Dès son arrivée, il conçut le projet de fonder à Strasbourg une École de haute culture pour sa science de prédilection, et il se voua tout entier à la réalisation de son dessein. Les rapports périodiques adressés par lui au Sénat et au Curateur de l'Université, rapports qu'il eut la gracieuseté de nous communiquer en même temps que les principaux documents relatifs à son séminaire, nous ont permis de suivre pas à pas les progrès de la jeune

école, les phases diverses qu'elles a traversées, les modifications successives qui y furent introduites. La conclusion qui se dégage de cette histoire si intéressante à tant d'égards, c'est que M. Schmoller lui-même n'a pas encore trouvé une manière définitive, qu'il la corrige et la modifie toujours au fur et à mesure qu'elle lui paraît défectueuse. Cette sincérité dans ses essais constitue à nos yeux son plus grand éloge : elle prouve que, loin de s'attacher aveuglément et de parti pris à un premier système, quels qu'en soient les résultats, il n'hésite pas à avouer ses doutes et n'admet une méthode que lorsqu'elle est formellement consacrée par l'expérience. Son séminaire est l'objet de tous ses soins, de toutes ses préoccupations : comment s'étonner que le succès couronne de tels efforts ?

M. Schmoller appartient à ce groupe d'économistes contemporains qui cherchent dans l'étude de l'histoire le plus puissant auxiliaire à la solution des problèmes économiques et sociaux. Comme plusieurs autres membres de cette école, aujourd'hui si florissante en Allemagne, il applique à cette étude le principe fécond de la division du travail : sans essayer de construire l'édifice tout entier, il s'est donné la mission plus modeste, mais plus réalisable, de contribuer à la construction d'une de ses parties. C'est ainsi que dès la première année de son séjour à Strasbourg, il a fait choix pour les travaux du séminaire d'une question spéciale dont il ne s'est guère écarté que dans des cas exceptionnels. Cette question est celle de l'histoire des industries au moyen-âge ; il est à peine nécessaire de faire remarquer à combien d'études, différentes de nature et de caractère, semblable question peut donner naissance.

Les débuts ne furent pas faciles, et M. Schmoller ouvrit son séminaire avec un petit cercle de cinq ou six élèves ; encore fallait-il comprendre parmi eux plusieurs étudiants qui, par respect et sympathie pour le professeur, l'avaient suivi de l'Université de Halle dans sa nouvelle résidence. Ce nombre était resté à peu près stationnaire, lorsque, en 1877, M. le professeur Knapp, qui dirigeait de son côté un séminaire de statistique, proposa la réunion des deux cours. Cette innovation fut décisive : dès ce moment, une augmentation notable se fit sentir et les progrès furent si rapides que, pour l'année 1879-1880, le nombre des membres s'élevait à vingt environ. Quelque courte que soit la carrière parcourue, le séminaire de Strasbourg a

donné les preuves les plus brillantes de sa vitalité. Déjà plusieurs jeunes gens distingués, sortis de cette école, occupent à leur tour des chaires d'économie politique et propagent à l'étranger les doctrines de leur maître : qu'il nous suffise de citer le professeur Stieda à Dorpat, le professeur Schanz à Erlangen, le docteur H. Farnam à New-Haven (États-Unis). Plusieurs autres sont entrés dans l'enseignement comme privat-docenten, ou s'y préparent : tels sont les docteurs Kaizl à Prague, Neuburg à Iéna, Thun à Berlin. Un grand nombre enfin ont produit des ouvrages d'économie politique d'une valeur scientifique sérieuse : les uns les ont publiés personnellement, comme thèse pour « l'habilitation à la Privat-docenture » ; les travaux des autres ont été recueillis par M. Schmoller lui-même dans sa publication « *Staats- und socialwissenschaftliche Forschungen*¹ ». Ces résultats sont trop éloquents pour qu'il soit nécessaire d'y ajouter quelque chose ; le but de M. Schmoller, on le voit, ne tardera pas à être complètement atteint et le séminaire de Strasbourg sera bientôt la plus brillante pépinière d'économistes de l'Allemagne.

Contrairement à ce qui est admis pour les autres cours pratiques, qui sont tous semestriels d'après le système généralement adopté en Allemagne pour l'enseignement supérieur, le séminaire de sciences politiques continue sans interruption pendant l'année entière. Il se tient une fois seulement par semaine, dans un auditoire qui lui est spécialement réservé à l'Université ; ce local, à la fois bibliothèque et salle de travail, est toujours accessible à ses membres. La réunion a lieu le lundi soir de 7 à 9 heures ; MM. Schmoller et Knapp y assistent régulièrement tous les deux ; la présidence effective appartient à tour de rôle à chacun d'eux pendant six mois. La séance levée (qu'on nous permette de citer ce détail caractéristique), professeurs et étudiants se retrouvent à la brasserie et ne se quittent qu'après avoir encore passé une heure ensemble ; la conversation interrompue y est reprise, plus intime et plus familière. « Le principe même du séminaire, nous disait M. Schmoller, commande l'établissement de rapports d'amitié entre le maître et l'élève ;

¹ *Staats- und socialwissenschaftliche Forschungen*, herausgegeben von GUSTAV SCHMOLLER. Leipzig, Verlag von Duncker und Humblot.

de tels rapports permettent seuls au premier de connaître sûrement le caractère du second, d'apprécier ses facultés et ses qualités propres, de lui indiquer la route qu'il lui convient de suivre; ils augmentent le respect de l'étudiant pour son professeur en y ajoutant des sentiments d'estime et de reconnaissance ». Aussi n'est-ce pas à cette séance hebdomadaire que se réduisent les relations des directeurs avec leurs élèves; peu de jours se passent, en effet, sans qu'ils reçoivent la visite de l'un ou de l'autre.

La réunion des deux séminaires de sciences politiques en un seul ne date, comme nous le disions tout à l'heure, que de 1877; mais déjà l'expérience a pleinement confirmé les prévisions des directeurs et démontré l'efficacité de cette innovation. Elle eut pour premier résultat d'accroître sensiblement le nombre des étudiants; or, si une trop grande abondance de membres entrave la marche du séminaire parce que le professeur ne peut plus s'occuper suffisamment de chaque individu, il n'est pas moins certain qu'un nombre trop restreint présente aussi des inconvénients : la somme de travail que l'élève doit fournir devient bientôt trop considérable; d'autre part, il y a défaut d'émulation, le séminaire manque de force et de vie. En second lieu, la réunion des deux cours allège la tâche de chaque professeur par la collaboration de son collègue. Enfin, l'étudiant n'est plus dans la nécessité d'opter entre l'histoire de l'économie politique et la statistique : ces deux branches importantes des sciences économiques se complètent mutuellement, et l'influence réciproque qu'elles exercent l'une sur l'autre produit les plus féconds résultats. Remarquons une fois de plus à ce sujet combien les conditions de réussite d'un séminaire sont essentiellement subjectives : la mesure qui a eu à Strasbourg d'aussi excellents effets pourrait partout ailleurs entraîner des conséquences contraires. La réunion de deux cours en vue de l'enseignement pratique dépend évidemment des rapports personnels des professeurs : le législateur peut-il commander l'amitié et l'inscrire parmi les règles qu'il édicte?

Pendant l'année académique qui vient de finir, le séminaire de sciences politiques comptait une vingtaine de membres. Ceux-ci sont admis sans aucune épreuve spéciale, sauf à justifier auprès des directeurs de la possession de connaissances suffisantes; on n'a pas voulu dès l'origine rendre l'accès du séminaire trop

difficile, de crainte d'en écarter imprudemment un trop grand nombre de jeunes gens. Mais d'autre part, bien qu'aucune limite ne soit fixée par les statuts, MM. Schmoller et Knapp se sont fait une loi de ne pas dépasser le chiffre aujourd'hui atteint; aussi, à mesure que les demandes se multiplient, peuvent-ils se montrer plus exigeants et se créer ainsi des garanties pour la bonne composition de leur école. Persuadés qu'en cette matière, où l'initiative personnelle de l'étudiant est un élément capital, il importe de régler le moins possible, ils n'exigent de ceux qui sollicitent la faveur de l'admission aucun engagement formel de présenter dans l'année un nombre déterminé de travaux écrits; mais telle est l'influence morale exercée par ces deux excellents professeurs que les membres du séminaire se disputent à l'envi le droit de participer plus activement aux exercices; ils n'en sont d'ailleurs complètement dispensés qu'en cas d'excuse légitime.

Théoriquement, il n'y a pas de distinction établie entre les jeunes gens qui suivent le séminaire; tous sont membres au même titre, tous jouissent des mêmes droits et sont soumis aux mêmes devoirs. En fait cependant, il convient de les ranger en deux catégories : les étudiants proprement dits et les étrangers; ces deux groupes sont à peu près égaux en nombre et comprennent chacun une dizaine de membres. Parmi les étudiants, c'est-à-dire les jeunes gens encore inscrits à l'Université qui ont suivi l'année d'avant les cours théoriques sur la matière, la plupart se destinent à l'administration. Nous ne pouvons nous empêcher de signaler à ce propos combien l'insouciance de notre législation relativement à la capacité des fonctionnaires est un sujet d'étonnement à l'étranger; maintes fois nous avons pu le remarquer, on a peine à comprendre comment, en Belgique, tant d'emplois administratifs, ceux même qui peuvent conduire aux positions les plus élevées et les plus importantes, ne soient pas entourés de sérieuses garanties. En Allemagne au contraire, et c'est un point qu'il nous a paru intéressant de noter, tous ceux qui se destinent à une carrière administrative passent par l'Université et s'y préparent à l'examen d'état. Cet examen, il est vrai, ne comprend pas, du moins en règle générale, les sciences politiques; ces jeunes gens cependant, convaincus de l'utilité de ces sciences au point de vue de leur position future, n'en suivent pas moins assidûment les cours; le souci de leurs propres inté-

rêts, en même temps que le talent persuasif de M. Schmoller, les conduit tout naturellement au séminaire. — Sous le nom d'étrangers, nous entendons ceux qui ne suivent plus d'autres cours à l'Université : jeunes gens ayant achevé leurs années académiques et qui, s'occupant exclusivement des sciences politiques, viennent à Strasbourg compléter leurs études et commencer des travaux personnels; les uns se destinent à l'enseignement supérieur, quelques autres travaillent sans but intéressé et par amour de la science. C'est ainsi que M. Schmoller comptait parmi ses élèves le prince de Mecklembourg-Strelitz; — M. Larinaga, un jeune homme de Cuba s'intéressant particulièrement à toutes les questions économiques relatives aux colonies; — le docteur Adler de Vienne, s'occupant d'un important travail de statistique morale; — le fils d'un grand libraire allemand qui, avant de succéder à son père, achevait son éducation au séminaire de Strasbourg; — et quelques autres encore.

La nature des travaux distingue seule la première catégorie de la seconde, et c'est là une différence qui s'impose; on ne peut évidemment pas attendre de jeunes gens qui viennent à peine d'assister à un cours d'économie politique, ce qu'on est en droit d'espérer de ceux qui ont déjà consacré plusieurs années à l'étude de cette science. La tâche de ceux qui sont encore étudiants consiste le plus souvent à exposer une question théorique non traitée ou accessoirement traitée par le professeur dans ses leçons; pour ne citer qu'un exemple : « les partages forcés en Allemagne en cas de morcellement excessif de la propriété foncière ». Quant aux autres membres, leur rôle n'est pas aussi facile, et c'est véritablement un travail original et personnel que M. Schmoller leur demande. Nous avons déjà dit que l'objet principal des investigations du savant professeur est l'histoire des industries au moyen-âge; presque toujours, c'est l'une ou l'autre question se rattachant à cette matière que le séminariste est chargé d'approfondir. Le dévouement de MM. Schmoller et Knapp à leur mission apparaît ici en pleine lumière. Généralement ils choisissent eux-mêmes le sujet à traiter, et ils le font avec d'autant plus de succès qu'ils connaissent souvent mieux les aptitudes et les dispositions de l'étudiant que celui-ci ne les connaît lui-même; ce choix cependant n'est jamais imposé et l'étudiant est toujours libre de traiter, avec l'approbation des

directeurs, telle ou telle autre question qui lui a paru plus nouvelle ou plus intéressante. Une fois le sujet choisi, le professeur donne à l'élève l'indication complète des ouvrages qui s'y rapportent, lui procure les livres que la bibliothèque de Strasbourg ne possède pas, obtient même des documents et des manuscrits dont il se charge de faire transcrire les passages utiles; il guide le jeune homme dans le plan de son travail, l'assiste continuellement de ses conseils; en un mot, il travaille véritablement à côté de lui et avec lui. Souvent, le travail n'est pas achevé au séminaire, bien qu'il ne soit pas rare de voir des jeunes gens s'y faire admettre pendant trois ou quatre semestres consécutifs; mais régulièrement aussi, le travail commencé est ensuite continué par l'auteur et publié soit sous forme de volume, soit dans les « *Forschungen* » de M. Schmoller. Au fur et à mesure qu'un chapitre est terminé, il en est fait lecture dans une séance du séminaire. Le titre de quelques-uns de ces ouvrages en fera mieux saisir le caractère qu'une plus ample description; nous citons au hasard : « *La politique industrielle intérieure en France depuis Colbert jusqu'à Turgot* (*Die innere französische Gewerbepolitik von Colbert bis Turgot*) » par Henry W. Farnam — « *La lutte pour les réformes et la liberté de l'industrie en Bavière de 1799 à 1868* (*Der Kampf um Gewerbereform und Gewerbefreiheit in Bayern von 1799-1868*) » par le docteur J. Kaizl — « *Contributions à l'histoire des corporations ouvrières allemandes* (*Zur Geschichte der deutschen Gesellen-Verbände*) » par Georg Schanz — « *Sur l'ancien système monétaire allemand et les associations de banquiers, spécialement au point de vue économique* (*Ueber das ältere deutsche Münzwesen und die Hausgenossenschaften besonders in volkswirtschaftlicher Beziehung*) » par le docteur Karl Th. Eheberg —, etc. etc.

L'objet essentiel des séances du séminaire est la lecture du travail écrit soit d'un étudiant, soit d'un membre plus ancien; cette lecture est toujours précédée de l'indication détaillée et de la communication aux auditeurs des principaux ouvrages consultés par l'auteur. Dans les premières années, M. Schmoller faisait suivre la lecture d'une discussion générale à laquelle tous les membres étaient invités à prendre part; mais il fut bientôt obligé de renoncer à ce système, ce qui s'explique aisément. Cette circonstance même que le professeur demande à ses élèves non pas un travail de compilation, mais une œuvre originale et

personnelle rend la discussion très difficile, parce que les autres membres du séminaire ne sont pas suffisamment au courant de la question; ils s'occupent, il est vrai, d'études et de travaux analogues, mais le sujet choisi pour chacun d'eux est si spécial qu'une connaissance, même complète, des principes de la matière ne suffit plus pour permettre de juger et de critiquer. Aussi, la lecture achevée, les deux directeurs se bornent-ils à présenter eux-mêmes leurs observations. Dans les cas où il s'agit du travail d'un étudiant, la discussion est plus facile et partant plus fréquente; elle reste néanmoins l'exception.

En dehors de cette lecture, l'exercice généralement adopté est l'étude des sources, spécialement au point de vue de l'histoire économique du moyen-âge. On lit et on commente d'antiques chartes de villes, des statuts de corporations, etc.; le but du professeur est de familiariser ses élèves avec ces anciens écrits, de leur en faciliter l'intelligence et l'interprétation. Les plus intéressants de ces documents ont même été rassemblés par M. Schmoller et publiés par lui pour les besoins exclusifs du séminaire. Une première brochure a paru sous le titre de : *Quellenstellen zur Geschichte der spätrömischen und ältesten deutschen Gewerbeverfassung*; une seconde est en voie de publication : *Die Gewerbegesetzgebung des deutschen Reichs im 15. und 16. Jahrhundert. — Das Verhältniss von Meistern und Gehülfen vom 14-16. Jahrhundert.*

Dans l'état actuel, le cours pratique de MM. Schmoller et Knapp, par le fait de l'existence des deux groupes dont nous venons de parler, constitue à la fois un proséminaire ou section préparatoire et un séminaire proprement dit. La question des avantages et des inconvénients de ce double caractère a été l'objet de fréquents débats; toujours est-il que si le succès se soutient, si le nombre de ceux qui sollicitent l'admission au séminaire continue à augmenter, il faudra finir par créer deux cours distincts, et telle est aussi, croyons-nous, l'intention des directeurs. Jusqu'ici la réunion a été imposée par la raison, déjà indiquée plus haut, qu'un nombre convenable d'auditeurs est nécessaire pour donner de la vie au séminaire; elle offre d'ailleurs des avantages certains en permettant de varier les travaux, de rendre les réunions plus intéressantes par la diversité des exercices; la présence des jeunes étudiants empêche que les discussions théoriques ne soient complètement bannies; enfin,

les travaux des anciens sont pour les commençants un stimulant et un exemple.

La bibliothèque déjà considérable du séminaire de sciences politiques augmente notablement tous les ans. Sa bonne composition et le soin avec lequel elle est entretenue démontrent une fois de plus à quel point les directeurs sont vraiment soucieux des intérêts de l'institution. Un subside de 1200 marks leur est annuellement accordé pour les besoins du séminaire; cette somme est consacrée à des achats de livres, à l'impression de documents inédits, à des primes d'encouragement pour les travaux écrits les plus remarquables.

Nous croyons pouvoir nous arrêter ici et en avoir dit assez pour justifier l'appréciation que nous avons émise en commençant cet exposé. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir du système adopté par MM. Schmoller et Knapp et de la nature même des exercices choisis par eux, on ne peut sans injustice refuser de reconnaître que leur séminaire est une école vraiment scientifique, digne de sa réputation, et qui doit nécessairement produire les résultats les plus favorables à la diffusion et aux progrès des sciences économiques.

THÉOPH. WOUTERS, Av^t.

Septembre 1880.

DE L'ÉDUCATION DANS L'ENSEIGNEMENT.

Dans la séance du *Congrès international de l'enseignement moyen* du 14 août, M. Vanderkindere a clôturé la discussion sur l'éducation morale par des paroles répondant à peu près à ceci. Nous citons de souvenir :

« Ce que nous pouvons conclure des débats précédents, c'est que les professeurs laïques n'ont pas été préparés pour l'enseignement de la morale. Les uns, très jeunes, manquent de l'expérience nécessaire pour influencer la conscience. Les autres ne connaissent aucun moyen de perfectionner le sens moral. Les vrais éducateurs font défaut. »

Nous nous sommes mêlé, après la séance, à divers groupes qui discutaient ces idées. Nous pouvons dire que ces paroles ont été accueillies généralement comme un blâme non justifié et trop peu mérité, ou comme un brevet d'incapacité décerné au corps professoral et qui a produit bien des mécontentements.

Pour nous, nous sommes convaincu que les improvisations de l'orateur ont dépassé sa pensée. Il eût peut-être été plus près de la vérité, s'il se fût borné à dire que les professeurs, constamment préoccupés de science, n'attachaient pas assez d'importance au côté purement éducatif de leur mission. Nous croyons qu'ainsi rectifiée, la pensée de l'auteur a du vrai et mérite la plus sérieuse attention. Il faut que l'enseignement devienne plus éducatif au sens moral du mot, et nous pensons que la réalisation de ce desideratum n'est pas aussi difficile à obtenir qu'on le croit.

Dans cette même séance, nous avons dit, avant M. Vanderkindere, « que *dans toutes les sciences, dans toutes les classes, il fallait rattacher l'enseignement aux idées de moralité*, indépendamment de tout dogme religieux, de tout système de métaphysique. » Nous avons sincèrement regretté de voir M. Vanderkindere ne pas prendre cette donnée en sérieuse considération. Mais laissons un écrivain justement renommé prendre la parole pour défendre la thèse que nous avons soutenue. Voici ce que dit M. de Pressensé dans le 1^o de la *Revue politique et littéraire*, année 1881 :

« Nous avouons que l'enseignement systématique de la morale, dans les écoles de l'État, ne nous laisserait pas sans inquiétude. Qu'on nous comprenne bien ; nous ne sommes pas de ceux qui n'admettent la morale que dans une croyance spéciale et qui enchaînent la conscience au confessionnalisme. Personne n'a une foi plus entière que nous dans la conscience humaine et ses intuitions universelles. L'éducation dont la morale serait absente, serait un non-sens. Nous souhaitons donc que, dans les écoles de l'État, on fasse beaucoup de morale, qu'on la fasse à propos de tous les incidents, qu'on la dégage de toutes les leçons, que châtiments et récompenses en soient imprégnés. La difficulté pour nous commence quand il s'agit de l'*enseignement systématique de la morale*. Il nous paraît impossible que celui-ci conserve la neutralité entre les doctrines adverses, neutralité qui est précisément la raison d'être de l'école laïque. De deux choses

l'une, ou le professeur passera entièrement sous silence l'idée de Dieu et de toute obligation due à la divinité, ou bien il lui fera une place. Dans le premier cas, cet enseignement sera en contradiction avec les doctrines qui ne peuvent admettre l'existence d'une morale complète en dehors de l'idée de Dieu, mais il n'aura pas incliné l'esprit des enfants du côté d'un dogme : dans le second cas, il fera une place à la notion de la divinité et constituera un catéchisme philosophique de l'État, que les uns trouveront trop complet, les autres insuffisant. Il ouvrira ainsi la carrière aux dissentiments philosophiques sur le principe même de la morale, dont personne aujourd'hui ne contestera la gravité.

« Il n'y a qu'une seule manière d'être honnête homme ; il y a plusieurs conceptions du fondement même et de la sanction de la morale. Ne vaut-il pas mieux se contenter de la pratique qui est l'essentiel et l'incontestable, que d'aborder la théorie qui divise ? On comprend donc que *l'enseignement systématique de la morale puisse soulever de légitimes scrupules* et susciter de sérieuses difficultés pour l'application du grand principe de l'enseignement laïque dans les écoles de l'État. Ces difficultés qui proviendraient de l'intrusion de l'enseignement laïque dans le dogme religieux ou métaphysique, nous voudrions, à tout prix, les écarter de sa route, car il la trouvera déjà bien assez semée de pièges par ses adversaires, sans avoir besoin d'aller se heurter aux incertitudes de la métaphysique ou des dogmes. »

Voilà qui est nettement et catégoriquement dit. Nous ferons cependant encore un pas de plus, en rappelant ce que nous avons dit au congrès : « La morale consiste dans le respect de l'homme envisagé dans son corps, dans ses facultés et dans la valeur intégrale des produits de son labeur. Cette définition de la morale, trouvée au dix-neuvième siècle seulement, est aussi celle de la justice. Elle sera désormais la base de l'éducation morale des générations de l'avenir. En fait de morale, jamais le génie de l'homme ne s'est élevé plus haut, n'a exprimé une conception plus nette. Elle place la morale au même rang que toutes les autres sciences : elle est l'énonciation des rapports constitutifs des sociétés dérivant de la nature des hommes, comme les autres sciences ne sont que l'ensemble des rapports dérivant de la nature des êtres. Sur cette base, tous les savants seront facilement d'accord. En toutes choses, il ne s'agira donc pour l'éducateur que de faire constater si un fait blesse ou non la

dignité des hommes dans leur être ou dans la rétribution de la valeur vénale de leurs œuvres.

Cela sera-t-il bien difficile et tous les professeurs jeunes ou vieux ne seront-ils pas capables de faire faire à leurs élèves un pareil discernement? Il suffit que les inspecteurs se préoccupent sérieusement d'examiner si de telles appréciations sont faites sur les diverses matières de l'enseignement, pour qu'elles se fassent indubitablement.

Prenons, pour exemple, l'enseignement de la langue maternelle. Au lieu de toutes les banalités que l'on trouve dans les exercices lexicologiques et autres, pourquoi, au moyen de très légères modifications, nécessitées par l'application des règles, ne donnerait-on pas les plus belles maximes de morale professées chez tous les peuples? Le père Girard a prouvé la possibilité pratique de cette méthode. Il suffit pour réussir, de dégager les idées de l'auteur de la tendance confessionnelle qui caractérise encore certaines de ces maximes.

Mais sortons de la grammaire pour entrer dans le domaine immense de la composition littéraire. Existe-t-il une seule idée qui n'en relève? Pour la narration n'a-t-on pas tous les admirables exemples de vertus donnés par l'élite des citoyens chez tous les peuples du monde? Et combien de tels exemples ne font-ils pas sur l'imagination, sur le cœur, sur la volonté, une impression tout autrement salubre que les froids préceptes de la morale théorique? La famille, la patrie, l'humanité n'offrent-elles pas un champ immense, éternellement exploitable? Ai-je à parler des vertus patriotiques par exemple? Aussitôt surgissent à ma pensée les noms immortels de ces incomparables patriotes : Codrus, Épaminondas, Thrasybule, Léonidas, Philopœmen, Aristide, Régulus, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Christine de Lalaing, Winckelried, Breydel et Coninck, Evrard T'Serclaes, Vander Weerff, D'Assas, Botzaris, les 600 Franchimontois et cent autres que je pourrais citer. On n'en trouvera pas un moindre nombre, quand il s'agira de faire raconter les merveilleux dévouements accomplis sous l'influence des vertus domestiques et des vertus purement humaines. Que le professeur, le devoir corrigé, le reproduise, d'un accent ému, dans sa perfection, qu'il fasse ressortir avec chaleur l'éclatante beauté de tels faits, et il aura produit sur l'âme des jeunes gens une impression inaltérable. Nous n'insistons pas sur les rédac-

tions poétiques, sur les dissertations; le parti qu'on peut en tirer au point de vue éducatif n'étant que trop visible.

Passons à l'histoire. Supposons un instant qu'au lieu de l'aride et sèche nomenclature de dates et de faits qu'on nous oblige de faire entrer de force dans la mémoire des élèves, et qui souvent sont plus propres à les corrompre qu'à les éduquer, puisqu'ils ne font défiler sous leurs yeux que le tableau des luttes politiques et sociales des hommes, que la peinture des méfaits qui ont désolé l'humanité, on retrace d'une voix vibrante l'incomparable tableau du développement de la civilisation dans le monde par le progrès des sciences, des inventions, des arts et des lettres, et, nous le demandons, pourra-t-on trouver un cours de haute morale comparable à celui-là?

Vient l'étude des langues étrangères. Pourquoi ne pas voir en entier les œuvres des maîtres les plus éminents et, comme l'a dit admirablement M. Wagener : « pourquoi les professeurs, en expliquant les grands écrivains, n'en feraient-ils pas ressortir toutes les beautés morales? » Sur ce point, Rolin n'a-t-il pas développé, avec talent, la méthode à suivre? Dégageons-la, comme celle du père Girard, des idées confessionnelles de l'auteur, et son application ne saurait manquer de produire les plus sérieux résultats. Les humanités ne sont-elles pas ainsi appelées uniquement parce qu'elles doivent faire des hommes? Mais, nous dira-t-on, ces méthodes ne sont pas pratiquées dans nos établissements. Eh bien, qu'on oblige les professeurs à le faire. Que les inspecteurs s'attachent avant tout au côté éducatif de l'instruction, et le jour où ils agiront dans ce sens, la science deviendra par elle-même la plus haute leçon de morale qu'il soit possible de donner à la jeunesse.

On comprend que l'on peut agir comme nous venons de l'indiquer dans toutes les branches de l'enseignement. Mais il faut nous élever à une considération plus haute encore. M. Renan a dit : « L'éducation et l'instruction ne sont pas une seule et même chose; ces deux éléments de la culture humaine peuvent très bien être séparés. Ne voit-on pas tous les jours des hommes fort savants dénués de distinction, de bonté, parfois d'honnêteté? Ne voit-on pas, d'un autre côté, des personnes excellentes, délicates, distinguées, livrées à toutes les suggestions de l'ignorance et de l'absurdité? » Hugo lui répond : « Ces personnes ne sont ce qu'elles sont que par le genre d'instruction fragmen-

taire, partiel, superficiel qu'elles ont reçu. On peut être l'homme le plus érudit de l'Europe, sans être un vrai savant. Mais par elle seule, la science est lumière et vérité et, de sa nature, toute vérité est essentiellement moralisatrice, bien qu'elle ne soit pas toute la morale. L'éducation, c'est la science intégrale, la lumière éclairant l'intelligence, vivifiant la sensibilité; c'est le phare directeur de la volonté. Ce phare, cette lumière, on peut ne pas s'en servir dans la direction de la vie; mais il n'existe aucun autre moyen que celui de l'instruction pour nous apprendre comment nous devons nous diriger. L'homme voit le bien, l'approuve, mais fait le mal; c'est le fait de l'homme. Le bien, c'est le fait de la science. Instruction et moralisation ne sont au fond qu'une seule et même chose. On ne peut inculquer la morale qu'en l'enseignant. »

Nous dirons cependant que pour faire un homme, il faut l'*habituer à faire* ce que l'instruction, ou pour mieux dire, ce que la vérité, la science prescrivent.

A ce point de vue, il est encore incontestable : 1^o que l'obligation de faire une chose bonne; 2^o que l'exemple donné par ceux qui agissent bien, exercent la plus heureuse influence sur le développement éducationnel de l'homme. Mais pour terminer cet article, nous laisserons ici la parole à l'éminent professeur de l'université de Gand, M. Wager, en accentuant quelque peu ses idées :

« Le professeur qui comprend sa mission, veillera d'abord à ce que ses élèves prêtent toute leur attention aux explications qu'il donne en classe; il exigera qu'ils fassent un certain nombre de travaux écrits; qu'ils apprennent des leçons déterminées. Cette attention, ces travaux, disciplinent la volonté en réclamant des efforts parfois considérables. Pour déterminer la jeunesse à les faire, on a généralement recours au système des récompenses et des punitions. Mais ce ne sont là que des adjutants dont il ne faut user, des punitions surtout, qu'avec une extrême circonspection. La véritable *médication morale* consiste à inculquer aux élèves la notion du devoir, à le soulever, à l'exalter, à l'entraîner, à le passionner pour l'œuvre qu'il doit accomplir. L'*éloge* de la chose bien faite, est le levier par excellence. L'idée du bien qui s'impose à la volonté comme obligation morale accomplie, trouve dans cette approbation la sanction du devoir, sans préoccupation de châtiments à craindre, de

récompenses à mériter. La conscience satisfaite, voilà la suprême récompense.

« Quant à l'influence exercée par le maître sur les jeunes gens confiés à ses soins, n'est-elle pas des plus considérables? Si le professeur est un homme consciencieux, s'il fait preuve d'ardeur et de dévouement dans la préparation de ses leçons, dans la scrupuleuse correction des devoirs et des compositions, dans l'accomplissement de sa tâche, les élèves ne s'efforceront-ils pas, à leur tour, d'être, comme leur maître, consciencieux et exacts? Si celui-ci met, au contraire, de la mollesse dans l'exercice de ses fonctions; si l'enseignement n'est pour lui qu'une lourde charge dont il voudrait être débarrassé; s'il se borne à faire le strict nécessaire, afin de ne pas encourir le blâme de ses supérieurs, les élèves ne tarderont pas à s'en apercevoir et son enseignement sera contagieux.

» Parmi les professeurs, il y en a qui sont irascibles, méfiants, *rancuniers*; qui punissent sans discernement et se servent de mots injurieux dans leurs sermons virulentes; d'autres, au contraire, sont doux, calmes, mais sans faiblesse. Les premiers exaspèrent les jeunes gens, leur inspirent des sentiments de haine, de révolte, de vengeance, et les démoralisent. Leur influence est pernicieuse, leur responsabilité terrible. Les derniers gagnent la confiance de leurs élèves. Leurs conseils, aussi bien que les réprimandes qu'ils seront parfois obligés de leur infliger, contribueront certainement à leur perfectionnement moral.

» Nous allons plus loin et nous disons que si le professeur se conduit en dehors de sa classe de façon à se déconsidérer aux yeux du public, son inconduite une fois connue, exercera sur l'esprit des jeunes gens une influence morale détestable. »

Nous croyons que ces considérations suffisent pour prouver que tous les professeurs peuvent faire l'éducation morale de leurs élèves et que, s'ils ne le font, la faute doit leur en être directement imputée. D'un autre côté, nous l'estimons ainsi, l'État doit exiger dans ses établissements que le côté éducatif de l'enseignement soit celui qu'on ait le moins le droit de négliger.

THIL-LORRAIN.

ÉTUDE ÉTYMOLOGIQUE SUR LE MOT FASTIGIUM.

(Suite).

5. Fas-tu-s (suff. nominal -tu) par assim. pour fa-t-(i)-tu-s, soit du sb. fa-t-is, soit du verbe supposé fat-ère ou fat-ire d'où fat-iscera. (Cf. $\pi\theta\text{-}\tau\iota\varsigma = \pi\iota\sigma\tau\iota\varsigma$, $\alpha\theta\text{-}tus = \text{æs-tus}$, $\kappa\alpha\theta\text{-}tus = \text{cas-tus}$. Dans cæl-es-ti-s , agr-es-ti-s , lu-s-tru-m , mon-s-tru-m , etc.; -es, -s proviennent du suff. sc. -ās; l. -os, -es. Dans as-tu-s pour acs-tu-s (cf. $\sigma\acute{\xi}\text{-}\upsilon\varsigma$ du R. sc. aks, allongé de ak-), l's fait partie du R. Fa-s-tu-s signifie donc litt. satiété, de là dédain, mépris, fierté, orgueil, etc. Cf. J'en ai assez, j'en suis dégoûté et en grec $\tau\iota\chi\tau\epsilon\iota\ \tau\omicron\iota\ \kappa\acute{o}\rho\omicron\varsigma\ \upsilon\beta\epsilon\rho\iota\nu$ ¹.

¹ Pour le mot « fastus », la voie reste ouverte à d'autres étymologies admissibles et pour le son et pour le sens. M. Bréal le dérive du R. dhar-s qui donne : $\theta\rho\alpha\sigma\text{-}\acute{\upsilon}\varsigma$, $\theta\rho\acute{\alpha}\sigma\text{-}\omicron\varsigma$, $\theta\acute{\alpha}\rho\sigma\text{-}\omicron\varsigma$, $\theta\alpha\rho\sigma\text{-}\acute{\epsilon}\omega$, $\theta\alpha\rho\rho\text{-}\acute{\epsilon}\omega$, $\theta\alpha\rho\sigma\text{-}\acute{\upsilon}\nu\text{-}\omega$, $\Theta\epsilon\rho\sigma\text{-}\acute{\iota}\text{-}\tau\eta\text{-}\varsigma$; $\rho\eta\delta\text{-}$, $\theta\alpha\rho\sigma\text{-}\acute{\upsilon}\text{-}\beta\iota\omicron\varsigma$; sc., dharsh, oser; dhrsh-ta-s, impudent, effronté. Zend., daresh, oser; goth, ga-dars, $\tau\acute{o}\lambda\mu\alpha$; aha., gi-tar : sl., drüz-u, $\theta\rho\alpha\sigma\text{-}\omicron\varsigma$, drüz-va-ti, drüz-na-ti, $\theta\alpha\rho\rho\text{-}\acute{\epsilon}\iota\nu$; lit., dras-ù-s, courageux, draz-a, courage; éolien. $\varphi\acute{\alpha}\rho\text{-}\upsilon\text{-}\mu\omicron\varsigma$ ($\tau\omicron\lambda\mu\eta\rho\omicron\varsigma$, $\theta\rho\alpha\sigma\acute{\upsilon}\varsigma$) pour $\varphi\acute{\alpha}\rho\rho\text{-}\upsilon\text{-}\mu\omicron\varsigma$, $\varphi\acute{\alpha}\rho\sigma\text{-}\upsilon\text{-}\mu\omicron\varsigma$. L'élision de r (fa-stus pour fars-tus) peut s'appuyer sur d'autres mots latins, tels que : tos-tus pour tors-tus; sc., tarsh, $\tau\acute{\epsilon}\rho\sigma\text{-}\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$; te-s-ta pour ters-ta (lateres coctiles), etc.

D'après Corssen, *fastus* vient, de même que *fes-iæ* (*feriæ*), dies festi, jours brillants, du R. sc. bhā-s, forme allongée de bhā, « parler et briller » et désigne l'orgueil comme « désir de briller. » Je n'ai pas voulu séparer *fastus* du groupe de mots énoncés plus haut : fa-ti-s, fa-t-iscor, fa-t-igare, fe-s-sus, dérivés du R. fa-. Les idées de « être enflé, gonflé, tout plein, — se distendre, s'entr'ouvrir, crever, bâiller », — et celles de « être rassasié, dégoûté, et se fatiguer, se lasser », — se substituent facilement l'une à l'autre. La surabondance engendre la satiété, le dédain, le dégoût, l'orgueil, comme le prouvent le sens figuré du mot grec *κόρος* et les locutions populaires : J'en ai plein le dos, j'en ai jusque-là, avec le geste de porter la main à la gorge, pour indiquer qu'on est rassasié. « M^{me} de Brissac me mena souper chez elle, je crois avoir déjà vu que le chanoine (M^{me} de Longueval) en a jusque-là de la duchesse : vous voyez bien où je mets la main. » Sév. — C'est ainsi que le R. tu- être enflé, plein, d'où

6. Fastidium, par assim. pour fa-t(i)-tædium (répugnance, dégoût provenant de la satiété), contient l'idée d'un acte physique et instinctif d'aversion qui le fait préférer par Cicéron à « tædium », exprimant la même idée comme acte intellectuel et moral.

Hor. Sat. II. 6. 86. Cupiens varia *fastidia* cœna

Vincere tangentis male singula dente superbo.

Virg. Ecl. IV. 61. Matri longa decem tulerunt *fastidia* menses.

Freund fait venir *fastidium* d'une contraction de « fastûs tædium » et l'interprète par « lassitude d'un plaisir, dégoût d'une bonne chose. » Mais « fastus » ne signifie pas « plaisir, bonne chose. » On pourrait admettre fas-tidium pour fastu-tidium (u pour i comme fructu-fer = fructi-fer), d'après l'analogie de stipendium pour stipi-pendium, lapi-cida pour lapidi-cida et en fr. ido-latrie pour idolo-latrie (ἰδωλάτρης), en laissant toutefois à *fas-tus* son sens primitif de « satiété ».

7. Fa-m-es litt. épuisement, de là, faim. Cf. χα-τι-ς, χ-τοῦ-ς, manque, besoin; χα-τ-ιζ-ω, manquer, être privé de χῆρ-ος; vide, désert, privé, sc. g'a-hā-mi, je quitte, j'abandonne, je délaisse, je perds; passif : je suis privé de; je suis abattu, épuisé de fatigue.

Si cependant, en vue de l'uniformité, on voulait conserver au R. fa- ou fa-t- de *fastigium*, le sens figuré des dérivés que nous venons d'examiner, on pourrait aussi l'interpréter par « fat-iscens stig-ium » (jāher steg ou steeg) = chemin ou sentier qui s'affaisse ou s'abaisse, qui est en pente; la ligne horizontale serait trop faible pour soutenir sa direction, elle serait forcée de se briser à un point donné (le sommet) pour se réplier vers la plaine et s'y appuyer. Cette interprétation d'ailleurs ne changerait rien à la nature des deux éléments (fa- stig-) qui concourent à former le mot. Dans les deux interprétations, on aura fa-stig-iu-m.

Cette dérivation est d'ailleurs confirmée par un mot de formation analogue, le mot *ve-stig-iu-m*, composé du même R. stig et de la particule vĕ = sc. vahis ou bahis, extra, foras (correspondant au slave « ras » r = v) et du suff. iu-m (R. io-) = ce qui est

viennent les mots tŭ-ber, tŭ-mere, tŭ-mor, tŭ-midus, tŭ-mu-lu-s, a formé par *gradation* de voyelle le thème tav-i-do-, ta-e-do-, entièrement plein, duquel dérive le verbe dénomiatif ta-e-d-et, (cela me) rend tout plein = rassasié, il me répugne (famil., j'en ai jusque-là).

foulé de façon à laisser une empreinte ou trace extérieure, visible (quod exculcatur, quod calcando excavatur, i. e. extra ou foras fit atque oculis apparet, das « ausgestiegene », « ausgetretene. ») Pour se rendre compte de cette signification passive, il faut se rappeler que la même racine peut contenir une idée d'activité et de passivité. Ainsi, d'après Bopp, le nom de la terre et celui du bœuf sont empruntés à la même racine *gā* (gvâ) = βα aller. D'une part, on a sc. *gāu-s* (gô-s), G. βοῦς, L. bos, aha. chuoh, nha. kuh, angl. cow, fl. koe = celui qui marche (d'un pas pesant), par oppos. au cheval (aç-vas ou ak-vas du R. ak-. Cf. acutus, celer) = celui qui s'élance d'un pas rapide ; le bœuf étant l'animal domestique p. excell., le compagnon et l'aide du cultivateur aryen ¹.

D'autre part, on a sc. *gāu-s*, adj. *gavya*, γαῖα, γαῖα, γῆ : goth. *gavi*. ha. *gau* (pays) = celle qui est foulée, la terre. De même le goth. *air-tha* a. *Er-de* vient du R. *ar*, *r* aller. (Suff. de participe -tha). En grec — ὁδός, chemin, οὐδός seuil et οὐδός sol = ἔδ-αφ-ος sol — sont tirés du R. *ed* sc. *sad*, â-sad adire, accedere (slave, chod-iti) qui, selon Curtius, donne au latin *solum* (par apocope pour *sod-lum*, ou par le changement de *d* en *l* comme *δαίρ* = levir), *so-lea*, semelle, sandale, entraves et sol ².

La route a de même reçu en sc. un nom analogue : *vart-man* du R. *vart*, (*vrt*), aller et suff. -man (l. men, g. μενο-).

Un autre verbe de mouvement, le R. sc. « *pad* » (tomber, approcher, aller) a produit :

Sc. « *pada-m* » pas, piste ; *pâda-s*, pied ; « *pâd-uka-s*, » soulier, patin, panthan, sentier ; G. : *πέδον*, *πεδίον*, sol, plaine, *πέδη*, entrave ; *πεδ-ῖλ-ον*, plante du pied, semelle ; *πέζα*, cheville, plante du pied ; pied ; *πούς* (R. *pod-*), pied ; *πάτος*, *πόντος*, sentier. L. : *Ped-um* (la plaine. N. pr. de ville), *op-pêd-um*, oppidum (τὸ ἐπὶ τῷ πεδίῳ), la ville comme défense du sol ; *pes* (R. *ped-*), *ped-ica*, lien pour les pieds, lacet, piège ; *ped-ule*, semelle, sandale ; *pon(t)-s*, sentier. Slave : *pat-i*, sentier. Anorr. : *fet-ill*. Aha : *fezz-il*, *fess-el*,

¹ Curtius et Corssen dérivent avec plus de raison *gāu-s*, (th. *gāv-*) : gr., βοῦς ; l., bō-s ; aha., chuoh ; sl., gove-do du R. *gu-*, retentir, crier, mugir.

² Corssen dérive les mots *solum*, *solea* (base solide) ; *sol-i-dus*, ferme, solide, entier ; *sol-lu-s*, entier ; sc., *sār-a-s*, vigueur, force, d'un R. *sar-*, être ferme, solide, intact.

fess-er, vezz-il. Fl. : vet-er, lacet, lien. — Fuss, foot, voet. Aha : fuoz. Lit. : pād-as, semelle ; pēd-a, piste, trace.

De la signification fondamentale de « fouler », « calcare » s'est dégagée celle du « sol foulé », du « soulier » ou de « l'entrave » dans lesquels on entre, on s'engage, et du « pied qui foule. » De la même façon le R. « stig, » marcher, fouler, admet deux interprétations dans *vestigium*, selon qu'on envisage ou l'*agens* (celui qui fait l'action), ou le *patiens* (celui qui la subit).

1° *Vestigium* (das ausgetretene) quod ita calcatur ut extra ou foris appareat = ce qui est foulé, puis l'empreinte, la marque qui en reste (sens passif et ordinaire du mot). 2° *Vestigium* (das austretende) quod calcat ut indicium inde appareat = ce qui foule en laissant une trace (sens actif, extension du sens ordinaire), la plante du pied. Cf. pe(d) -s (du R. pad) = le foulant, et l'all. der Abtritt ou Absatz, le talon du soulier. L'idée de passivité de « *vestigium* » rappelle les termes correspondants français : les foulées (les foulures, les allures, les abattures), les traces du cerf dans les broussailles ou sur l'herbe, l'abattis (la piste) et l'all. Abtritt (t. de vénerie) = herbe foulée qui révèle au chasseur que le cerf a passé par là. « Sihe an das gras das der hirsch getretten hat und halt es gegen der sounen, so sihestu wol, ob der abtritt grün oder welk ist. (Sebitz dans Grimm.). Regarde l'herbe et tiens-la au soleil : tu verras bien si les foulées sont vertes ou flétries.) De même le sens transitif se retrouve dans « *vestigare feram* », suivre à la piste et (quelquefois) découvrir la bête, et dans le terme archaïque « *etwas ausgehen ou austreten.* » « So ein jäger das wild ausgat, wo es sein läger habe. » Si un chasseur poursuit la piste du gibier pour voir où il a son gîte. — « Und die wil mir mein liebe tochter Ursula gestorben was, hette ich gern ein andre tochter gehebt, gedacht wo ich minem sun ein frowen uszgienge. » Et comme ma belle-fille Ursule était morte, j'aurais voulu avoir une autre bru et je songeai où trouver pour mon fils une autre femme. — « So vil möglich soll man zu eim landgut ein ort ausgehen, welches weit entlegen seie von sümphen. » Et, autant que possible, il faut découvrir (choisir) pour une maison de campagne, un emplacement qui soit bien écarté des marais. — « Sinem sun ein frowen austreten. » Trouver un parti pour son fils. — Man findet vil leut, die weit und breit gereiset haben, bis sie ein ort ausgetretten, da sie möchten

stille haben. Il y a bien des gens qui ont fait de longs voyages pour trouver un endroit où ils puissent avoir le calme et la paix.

L'idée d'activité contenue dans « vestigare feram (suivre la bête à la piste) tient à la nature des verbes de la 1^{re} conjugaison (verbes d'action) et de la particule *vē* qui, de même que « ex » et l'all. « aus », peut changer un verbe intransitif « stigare » (f. supposée) marcher en verbe transitif — par exemple, egredi, excedere urbem, modum. Cf. « Expiscare arcana, jemandes geheime gedanken ausfischen », découvrir les pensées secrètes de qq., « etwas ausspähen, ausspüren, speculando, investigando invenire. » On peut dire que « vestigium » est à l'all. « Abtritt » (les foulées), comme « vestigare quid » est à « etwas austreten ou ausgehen. »

La double interprétation indiquée plus haut pour « fastigium » nous offre de même soit une idée d'activité = *ce qui s'avance* (ὁρτίζει), = les 2 lignes qui partent d'un sommet en s'écartant de plus en plus, soit une idée de passivité — *ce qui est foulé* = le chemin (steg) qui s'abaisse en pente et descend vers la plaine.

Enfin, le même R. *stig* qui a donné au latin fa-stig-iu-m et ve-stig-iu-m, lui a fourni encore le mot ve-sti-bulu-m pour ve-stig-bulu-m.

L'apocope de la gutturale, assez fréquente devant une labiale ou une liquide, est analogue à celle de sti-mulu-s pour stig-mulu-s et sti-lus pour stig-lus du R. stig (stechen, piquer) *στιγ-ju* = *στιζω*. *στιγ-μή* piqure, point, *στιγ-τός* piqué, brodé. L. di-sting-u-o, in-stinc-tus, in-stig-are; goth. stig-gan; aha. sting-u, stih-hu; goth. stik-s, stih-hil, stichel et stak-s, stach-el (R. stak = stik). Cf. lu(c)-men, lu(c)-na, ex-a(g)-men, e(c)-mendo, etc.

La quantité de i dans vestibulum, comparé à vestigium, vestigare; fastigium, fastigare, ne doit pas plus surprendre que celle de stīmulus et de stīlus, comparés à instigare. L'affaiblissement de la syllabe *stī* s'opère ici à la fois et par la perte de la gutturale (l'apocope) et par la réduction de la quantité (i bref). Nous avons fixé pour le R. stig le sens actif « marcher » et le sens passif « être foulé » Comment le préfixe *vē* et le suffixe *bulu-m* dans ve-sti-bulu-m viennent-ils modifier le sens du R? La signification de *vē* dans « vestibulum » se trouve éclaircie et confirmée par des mots sanscrits de formation analogue, par

exemple, vahir-dwāra (vahir = vahis = vē, r euph. pour s, et dwāra = θυρα fores), *porte extérieure*; vahir-dwāra-pra-kōsta-ka (pra = προ, kōsta du R. kus ou kuç amplecti, espace enveloppé, circonscrit, appartement, grenier, cour et suff. ka) litt. *la cour devant la porte extérieure* (aussen-thür-vor-hof πρόδρομος, πρόναος).

Le suff. -bulu-m appartient à cette riche et féconde série de suffixes servant à désigner l'*agent inanimé*, c'est-à-dire, l'instrument, le moyen, le lieu qui permet d'accomplir l'action exprimée par le R., et formés à l'aide d'une des trois explosives (labiale, dentale et gutturale) b(f), t, k(c) combinées avec la liquide r ou son remplaçant naturel l :

Br, bl (bro, bulo-) du R. bhr, bhar-, φερ-, fer-, ber-, (porter, produire);

Tr. tl (τρο τλο, θρο, θλο, goth. thro, thlo) du R. tr, tar (franchir, traverser — accomplir, remplir). Cf. trans-; all., durch, fl., door; angl., through.

Cr, cl (culo) du R. kr, kar (créer, faire) Cf. creare, Κραίνω.

« Cri-brum, » ce qui sert à séparer (cer-no, κρι-νω) crible du R. skar-, séparer.

« Vena-bulu-m, » ce qui permet de chasser, épieu.

« Ara-trum, » ce qui sert à labourer, charrue.

« Vi(s)-trum, » ce qui permet de voir, verre. R. vid.

« Lu-cru-m, » ce qui permet de tailler, gain, du R. lu (couper, tailler).

« Sepul-crum, » ce qui sert à ensevelir, tombeau de sep-e-l-ire du R. sap = sak, lier, attacher, tenir ensemble, joindre étroitement ensemble, renfermer, entourer, clore; de là : sep-es, septum, clôture, enclos; τηx-ός, lieu clos.

« Ful(c)-crum, » ce qui fait appuyer, appui, du R. dhar-, appuyer.

« Ambula-crum, ce qui permet de se promener, lieu de promenade. Ambulare du sb. amb(i)-bu-lu-s; bu du R. Ba- (aller) be-t-ere.

De même en grec : ἄρο-τρο-ν, λείκ-τρο-ν, ζώ-σ-τρο-ν, οχ-έ-τλο-ν, θύ-σ-θλο-ν, etc.

Cf. goth. nath-lo; aha. na-dela, nha, na-del; ga-bel, wun-der; a., thun-der, laugh-ter, etc.

(La suite prochainement).

J. GRAFÉ.

COMPTES RENDUS

Der Agricola des Tacitus für den Schulgebrauch erklärt
VON IGNAZ PRAMMER, *professor am Josephstädter gymnasium*
in Wien, 1880.

Nous apprenons par la préface de cette édition que M. Pr. a surtout voulu donner, comme il a fait dans sa *Germanie*, des explications relatives à la grammaire de Tacite et à la signification des mots, parce qu'il pense qu'on commence ordinairement la lecture de Tacite par l'un ou par l'autre de ces petits écrits. Il déclare qu'il a mis à profit ce qu'il a trouvé dans les éditions de ses devanciers (Draeger, Peter, Tücking, Urlichs, Gantrelle) et dans beaucoup d'articles philologiques, et ajoute, avec raison, qu'on ne peut pas faire autrement dans une édition destinée aux écoles; mais il a aussi donné des notes qui lui appartiennent et corrigé tacitement certaines erreurs des autres éditeurs. Il a ajouté une table alphabétique des règles et des mots expliqués dans son commentaire, ce qui rend les recherches faciles pour les élèves et les professeurs. Kritz, Draeger, Tücking, Peter lui ont fourni à cet égard des modèles, mais il a complété leur travail. En un mot, la préface de l'auteur nous donne tous les renseignements qu'on peut désirer et elle se distingue par une grande modestie.

Dans l'*introduction*, à côté de beaucoup de choses que l'élève a besoin de savoir, M. P. nous fait connaître aussi en résumé les opinions qui ont été émises sur le caractère littéraire de l'*Agricola*, depuis celle de M. Hübner, professeur à l'université de Berlin, jusqu'à celle de Nipperdey, que la mort a frappé malheureusement dans la force de l'âge.

Nous ne pensons pas qu'il soit bon de mettre sous les yeux des élèves tant d'opinions opposées; ils ne sont pas assez avancés pour faire un choix raisonné. On dira peut-être que les professeurs les y aideront; mais y aura-t-il beaucoup de professeurs qui se mettront à discuter avec les élèves tant d'opinions diverses? M. Pr.,

si nous ne nous trompons, donne son avis à lui dans la phrase suivante : « Des savants distingués restent persuadés que l'écrit de Tacite appartient au genre historique; mais il est impossible de nier tout à fait qu'il ait une couleur panégyrique et apologétique. »

Quant au texte, l'édition de Halm lui a servi de base. Il s'en est éloigné en un assez grand nombre de passages, soit en adoptant les changements que d'autres savants y avaient déjà faits, soit en en faisant lui-même. Dans ce qui suit, nous parlerons surtout de ces derniers, dont la plupart ont pour but, selon l'auteur, de faciliter aux élèves la lecture de l'ouvrage : au ch. 2, il ajoute à *capitale fuisse* le pronom *id*, qui lui semble nécessaire. Au ch. 7, on trouve : *quae seditiose agere narrabatur*, au lieu de *ubi decessor seditiose agere narrabatur*. Ce changement provient de M. Urlichs. Au ch. 9, il dit : *nulla ultra potestatis persona*; M. Urlichs avait dit : *nihil ultra : potestatis personam exuerat*. Ils retranchent tous les deux les mots des mss. *tristitiam et arrogantiam et avaritiam*. Au ch. 15, M. Pr. change *porro* en *postremo*, parce que *porro* lui semble une négligence de style de la part de Tacite. Au ch. 16, il dit *proprius* (qui se trouve déjà dans d'autres éditions) au lieu de *propius* des mss. Au ch. 25, *tum* est ajouté à *primum assumpta*. Au ch. 28, il met *refugiente* au lieu de *remigante, renavigante, regente, refugo*, etc., qui se trouvent dans d'autres éditions. Dans le même ch. il y a *adaquando atque utilix raptando*, et *Chaucis* au lieu de *Suebis*. Draeger a le premier, si je ne me trompe, mis *Chaucis*, mais il a abandonné cette correction dans une nouvelle édition. Au ch. 30, M. Pr. met *situs famae* au lieu de *sinus famae*. Au ch. 33, il efface *virtute* qui est dans les mss., et met *vestra* au lieu de *nostra*; nous préférons la phrase telle qu'elle se trouve dans l'édition de M. Urlichs. Au ch. 34, il a *extremo metu defixere*, en sous-entendant *eos*; il efface donc trois mots (*et, corpora et aciem*) qui se trouvent dans les mss. M. Urlichs est plus conservateur en mettant *torpidam defixere aciem*. Au ch. 36, il ajoute *erat* à *exercitatum*. Au ch. 37, dans la phrase *paucitatem nostrorum vacui spernebant*, il efface *vacui* comme inutile et faible. Dans le même ch., il efface *item* (ou plutôt *nitem* du ms.). M. Urlichs le change mieux en *idem*. Au ch. 38, outre d'autres changements, il a *reditura erat* au lieu du *redierat* des mss., qui peut s'expliquer. Au ch. 40, le ms. a *eumque libertum*, M. P. efface *libertum*, parce

que *eum* lui paraît suffire. Au ch. 45, il ajoute *perculit* au subst. *visus*. Au même ch., dans la phrase *ante quadriennium amissus est*, il met *jam* devant *ante*, pour la clarté.

Nous n'avons que peu d'observations à faire sur le commentaire, ne voulant pas répéter ce qui a déjà été dit. Au ch. 9, nous lisons que, dans la phrase *revertentem — inter patricos ascivit*, le participe présent est mis pour *reversum* ou pour *cum revertisset*. On peut être d'une autre opinion, et voir une différence ou du moins une belle nuance entre le participe présent et le participe passé. Au ch. 10, dans la phrase *sed transgressis — tenuitur*, le participe est censé être un datif absolu, comme cela se trouve aussi dans d'autres commentaires. Je ne suis pas de cet avis, et en général je n'admets pas de datif absolu. Tous les datifs ainsi appelés dans Tacite ont la signification fondamentale du datif, pris dans le sens le plus général. Au ch. 13, il sous-entend *et rem perfecisset* devant *ni velox ingenio*. Est-ce bien nécessaire? Au ch. 18, il est dit que dans *terrorem ceteris fore*, *terrorem* est mis pour *famam*, parce que la renommée du vainqueur Agricola est une terreur pour l'ennemi. Tout le monde n'acceptera peut-être pas cette explication. Au ch. 21, au sujet de *idque humanitas vocabatur*, il est dit : que *idque* est mis pour *eaque*, puisque Tacite néglige souvent l'attraction. Nous ne pensons pas que *idque* soit pour *eaque*; il y a une règle grammaticale qui détermine l'emploi du neutre. Au ch. 23, on lit : *pateretur* au lieu de *passa esset*, pour marquer la simultanéité avec le verbe de la proposition principale. D'autres commentateurs donne une meilleure raison de l'imparfait. Remarquons encore qu'il écrit *delectus agendos* avec le ms. A, au lieu de *dilectus* avec Urlichs, Andresen, Brambach; *monimenta* avec le ms. B au lieu de *monumenta* avec A; *quid?* *si...* avec plusieurs éditeurs, au lieu de *quid*, *si...*? ce qui nous semble meilleur; car la proposition de *si* ne peut pas rester en l'air. On voit qu'il n'y a que de petites observations à faire sur l'édition de M. Prammer. Il nous apprend que sa *Germanie* est déjà employée dans plusieurs gymnases de l'Empire d'Allemagne; nous n'en sommes pas étonné, et cela prouve que le bien que nous en avons dit dans la *Revue critique* était mérité. Quant à l'édition de l'*Agricola*, elle recevra sans doute le même bon accueil, car elle est faite avec le même soin, et tend au même but, qui est de faciliter l'intelligence de Tacite dans les gymnases.

J. G.

Histoire de Belgique au commencement du XVIII^e siècle, par GACHARD. 1 vol. in-8. — **Histoire du Congrès national de Belgique** (1830-1831), par THÉODORE JUSTE. 2 vol. in-8. — **Souvenirs militaires** (*Indes-Orientales, L'île des Célèbes*), par le général LAHURE. 1 vol. in-8. — **Mémoires du général Van der Meere**. 1 vol. in-8. Bruxelles, librairie Muquardt, 1880.

Nous commencerons ce compte-rendu en félicitant la maison Muquardt qui, cette année, fait une si belle, une si large place, parmi les œuvres qu'elle publie, aux ouvrages des écrivains belges. Les éditions sont correctes, imprimées sur beau papier, en gros caractères qui permettent de lire les travaux de nos compatriotes avec la plus grande facilité. Il serait à souhaiter que les autres éditeurs belges se fissent une loi d'imiter un tel exemple.

Citer une œuvre de M. Gachard, c'est avant tout citer un travail de recherches, de consciencieuse patience, d'érudition savante et de bon aloi. Dans l'ouvrage mentionné plus haut, l'auteur se propose de retracer l'histoire d'une des périodes les moins connues de nos annales, période d'atonie, de marasme, d'énervement, de douleurs poignantes ressenties dans les entraves de l'asservissement. La maison de France monte sur le trône d'Espagne et cet événement néfaste nous livre, en réalité, pieds et poings liés, à toutes les humiliations dont Louis XIV trouve bon d'abreuver notre malheureux pays. La lutte de la France contre la Hollande et contre l'Angleterre déroule ses drames sanglants sur notre territoire. Les villes sont prises et reprises; le pays est pillé et repillé; des créatures vendues au grand roi nous font cruellement sentir sa tyrannie en nous exploitant; les métiers mutinés sont mâtés; Anneessens monte sur l'échafaud; le commerce et l'industrie sont anéantis et l'infâme traité des barrières qui doit, pendant de si longues années, peser sur la Belgique, couronne dignement cette désastreuse époque de notre histoire. Ce sont toutes les péripéties de ce drame douloureux que nous raconte avec son immense érudition M. Gachard. C'est assez dire quelle est la grande valeur d'un pareil ouvrage. On dira peut-être que ces événements n'impressionnent pas assez et que l'émotion ne colore pas suffisamment le style de l'auteur. Notre âme reste froide en lisant ces pages si savantes, puisées aux sources diplomatiques. L'ouvrage

échappe ainsi à la vulgarisation. Tout ce qui concerne la partie pittoresque, la situation artistique, intellectuelle ou morale du pays, ainsi que les grandes vues d'ensemble destinées à replacer ces événements dans le cadre de l'histoire européenne, est négligé. Mais, le but de l'auteur était différent et si l'on se borne à prendre ce livre au simple point de vue des immenses recherches qu'il suppose, il ne laisse rien à désirer et la critique est désarmée.

Le *Congrès national* de M. Théodore Juste est aussi et par-dessus tout un travail d'érudition. L'auteur n'a pas seulement consulté les œuvres publiées avant la sienne sur le sujet qu'il exploite, il s'est encore servi de nombreux manuscrits laissés par plusieurs des membres du Congrès. C'est le plus complet de tous les ouvrages qui aient encore paru sur cette matière. Il se laisse lire facilement, car le style en est clair, simple, coulant, académique. Mais ce style aussi manque de chaleur et de coloris. Les larges horizons manquent à l'ouvrage; les points obscurs ou scabreux sont évités avec une prudente discrétion. L'auteur semble vouloir éviter des discussions irritantes. Il raconte, mais ne se passionne ni pour les faits, ni pour les héros dont il parle. Ces derniers ne vivent pas. Quiconque n'a pas des connaissances approfondies de ces deux grandes années de notre histoire doit cependant lire le livre de M. Juste. Il comble beaucoup de lacunes laissées dans celui de M. Nothomb. Il est écrit dans un esprit sincèrement libéral. M. Laveleye l'a fait précéder d'une introduction, dans laquelle il juge de haut notre Constitution, en montre les côtés faibles, mais n'est pas toujours heureux dans les moyens par lesquels il propose d'améliorer notre pacte fondamental. L'auteur nous paraît trop entiché de l'idée protestante qui, dans ses écrits, est si souvent présentée comme une panacée à tous nos maux. Nous sommes de l'avis du regretté Altmayer; nous ne saurions faire sortir du protestantisme tout ce que ses adeptes lui attribuent. Pour nous, 89 dérive bien plus de la Renaissance scientifique, philosophique et littéraire due à l'invasion de l'hellénisme dans le monde moderne, que du protestantisme qui n'en est réellement qu'une conséquence avortée.

Les *Souvenirs militaires* du général Lahure nous transportent dans un tout autre monde. Dans les peintures qu'on nous en fait, nous sentons souvent vibrer une âme. Telle page a des

tons chauds comme le monde océanien dont nous parle l'écrivain. C'est avant tout un soldat qui cause avec sollicitude de son métier de soldat. Pour lui, la guerre est partout la guerre. Qui sait lutter avec l'habileté d'une stratégie scientifique contre des peuplades sauvages, saura le faire et, peut-être plus facilement encore que tout autre, contre des peuples civilisés. Savoir se défendre, voilà le point de départ de toute tactique, et le meilleur moyen employé dans la lutte avec un Afghan ou un Zoulou sera aussi le meilleur moyen dont on pourra se servir pour lutter contre les nations armées du canon Krupp ou des mitrailleuses. Cependant si le général Lahure ne nous eût entretenu que de cette science, nous avouons franchement que nous, profane, nous l'eussions cru sur parole, laissant aux généraux le soin de discuter ses opinions. Mais ses *souvenirs militaires* sont entremêlés de tant d'autres souvenirs personnels, émus, pittoresques, que le livre ne nous est nullement tombé des mains. Nous l'avons parcouru avec un véritable plaisir. Il nous donne tant de détails étranges sur les mœurs, les pays, les guerres dont il parle, qu'on éprouve une réelle jouissance à l'accompagner dans ces lointains voyages, à le suivre au milieu de toutes les péripéties des événements qui sont si bien racontés.

Nous en dirons autant, avec quelques restrictions toutefois, des *Mémoires* du général Van der Meere. Ici le style est plus inégal. D'une page pleine de coloris et de beauté, nous tombons parfois sur des passages où l'on se trouve en présence d'un écrivain qui pourrait paraître novice dans son art. La tempête, par exemple, nous a plu. Elle est sobrement et bien narrée. Il en est de même de tels tableaux de la Guyane. Mais le véritable intérêt du livre est ailleurs. Ici encore, nous avons affaire à un militaire. Pour lui aussi la stratégie chez le général en chef, la tactique chez les autres, constituent toute la science de la guerre. Si les Français ont perdu la bataille de Waterloo, la faute en est à Ney, à d'Erlon, à Van Damme, à Grouchy et à tous ces généraux qui manquèrent de tactique à ce moment décisif. Nous avons, en outre, affaire à un conspirateur. Tôt ou tard, selon l'auteur, la Belgique doit étouffer de pléthore. Elle produit infiniment plus qu'elle ne peut consommer et ne possède aucun déversoir dans lequel elle puisse jeter la surabondance de ses produits. Son union avec la Hollande lui offrait toutes les îles orientales comme débouché à son commerce. La

révolution de 1830 ne fut donc qu'un acte de folie, produite par un accès d'exaspération aiguë. Pour elle, il n'y avait de salut possible que dans la réunion des deux peuples ennemis sous un même souverain, avec deux gouvernements distincts. De là sa conspiration. Mais elle fut étouffée par le roi Guillaume lui-même, avant qu'eût été posé aucun acte d'insurrection. L'auteur n'en fut pas moins condamné au bannissement perpétuel par un jugement qu'il proclame injuste. Toute cette partie de l'œuvre est très intéressante; mais il faut la lire dans le livre lui-même.

T. L.

De la connaissance de soi-même. *Essai de psychologie analytique* par CHARLES LOOMANS, professeur des facultés de philosophie et de droit et ancien recteur de l'Université de Liège. Bruxelles, librairie C. Muquardt, 1880, 1 vol. in-8° de 574 pp.

Les questions philosophiques ne sont guère traitées dans cette Revue, consacrée surtout à l'étude de la philologie et de la pédagogie, mais ces sciences touchent par tant de côtés à la psychologie que l'annonce d'un bon livre sur cette matière ne peut qu'être utile, même à ceux qui s'occupent spécialement de grammaire, de littérature ou d'enseignement. Comment connaître les conditions d'un bon enseignement, sans avoir des idées exactes sur les facultés que l'instruction a pour but de développer, comment pénétrer la nature du langage, qui est l'expression de la pensée, si l'on ignore ce qu'est la pensée elle-même? Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs en leur signalant l'apparition d'un livre dans lequel ils trouveront sur tout l'ensemble de la psychologie des notions justes, claires et précises.

Ce qui distingue le livre de M. Loomans des autres ouvrages de ce genre c'est d'abord la rigueur de la méthode. Après avoir défini la psychologie et signalé son importance, l'auteur démontre dans un premier « essai » qu'elle doit être fondée sur l'observation des faits internes, que la source unique de la connaissance de ces faits est l'aperception immédiate, que la nature de leur cause doit être déterminée par l'analyse des éléments qui y sont contenus et que parvenu ainsi à des prémisses du raisonnement déductif, on peut en déduire toutes les vérités qu'elles renferment. Telle est, selon M. Loomans, la seule méthode à suivre

pour arriver à la science de l'âme. En y restant constamment fidèle il a non seulement donné aux vérités psychologiques un plus haut degré d'évidence, mais encore produit un ouvrage parfaitement agencé, un tout organique dont les parties s'enchaînent étroitement et se déduisent naturellement les unes des autres.

Ainsi dans le second essai intitulé *l'idée de l'âme*, M. L. prouve successivement, en partant des faits, que l'âme n'est pas un ensemble de phénomènes, mais une *individualité substantielle*; que pourvue d'une activité propre et non acquise elle est douée de *spontanéité*, et qu'en relation avec d'autres agents qui la modifient, elle possède la *réceptivité*; qu'elle peut s'apercevoir de ses actes et agir avec *conscience*; que l'âme est *libre*, en tant que spontanée et consciente; que consciente et libre, elle est *personne*, ayant une destination à accomplir pour elle-même et par elle-même; enfin qu'elle possède la *raison*, c'est-à-dire un ensemble de principes absolus, invariables, universels, s'imposant à tous ses actes et les idées du vrai, du bien et du beau absolus à réaliser autant que possible par ses facultés.

Les quatre essais suivants ont pour titres *des facultés fondamentales, de l'intelligence, de la sensibilité intellectuelle, de la volonté*. M. L. montre que tous les actes de l'âme se ramènent à trois catégories de faits irréductibles, aux connaissances, aux sentiments, aux désirs et volitions; l'âme présente donc trois puissances ou facultés fondamentales, celles de connaître, de sentir et de vouloir. Examinant les actes de ces facultés, M. L. les classe en groupes ou « systèmes, » d'après les divers éléments qui entrent dans leur formation. Les uns sont produits d'une façon inconsciente; ils constituent, parmi les actes de l'intelligence, le groupe ou système des perceptions, parmi ceux de la sensibilité, le système des sensations affectives et parmi les actes de la volonté, le groupe des appétits. D'autres actes sont l'œuvre de l'énergie individuelle s'exerçant avec conscience et liberté; ils peuvent être réunis dans un système unique, celui de l'aperception ou du moi, et forment, d'après les diverses facultés, le système de l'entendement, celui des sentiments intellectuels et celui de la volonté libre. Les actes conscients et libres sont soumis à la raison imposant ses lois aux facultés et leur assignant le but à atteindre; de là un ensemble de faits par lesquels l'âme s'élève jusqu'à l'idéal ou au principe absolu de toutes choses, et

qui forment le système de l'absolu, divisé en systèmes des idées absolues, des sentiments rationnels et de la volonté rationnelle. Enfin, comme la personne individuelle se développe et se perfectionne dans la société humaine, on remarque une quatrième série de faits reposant sur l'action réciproque des âmes et sur leur concours au développement commun. Groupés, ces faits constituent, pour chaque faculté, le système de la vie sociale.

Ces classements facilitent et éclaircissent singulièrement l'étude des facultés. Cependant jusqu'ici on n'avait guère fait usage de ces distinctions, si ce n'est dans la théorie de l'intelligence. L'honneur de les avoir appliquées le premier aux autres facultés appartient tout entier à M. L. Nous ferons remarquer aussi que les paragraphes consacrés au système de la vie sociale jettent les fondements d'une science nouvelle, de la psychologie sociale.

Abordant ensuite l'étude détaillée de la faculté de connaître, M. L. montre que la connaissance non seulement des concepts généraux et particuliers mais même celle des phénomènes sensibles, est un fait complexe comprenant trois éléments de nature différente : un élément matériel et fatal, c'est-à-dire des perceptions ou simples représentations des phénomènes, produites, conservées et reproduites involontairement; un élément libre, des jugements et des raisonnements faits par le moi conscient et libre, et un élément absolu, les lois de la raison en vertu desquelles le moi juge et raisonne.

Les représentations directes ou les *perceptions* constituent la matière première de nos connaissances; elles sont non seulement formées fatalement, par le moyen des sens, mais elles peuvent encore être continuées et reproduites de la même façon par l'*imagination*. L'âme est un tout en puissance, capable d'exprimer le monde objectif et par conséquent de représenter les phénomènes divers et successifs qui s'y passent; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait la faculté de continuer et de reproduire les perceptions reçues; il est même probable qu'aucune représentation ne disparaît tout à fait, qu'elles sont toutes conservées, mais pas toujours présentes et qu'elles se renouvellent à l'occasion. Ce retour ne se fait pas au hasard, mais d'après les lois des associations involontaires. M. L. explique fort bien le mécanisme de ces lois tout en les réduisant à leurs justes limites. L'analogie, qui joue un si grand rôle dans la vie du langage, n'étant qu'une application de la loi d'association, nous recommandons spécialement cette partie à l'attention des grammairiens.

Le second élément des connaissances est fourni par le moi conscient et libre. Le moi pense aux représentations directes, conçoit et affirme l'objet. Il pense aussi à ce qu'il a connu et le reconnaît, enfin il se forme des synthèses libres d'images dont il n'y a pas d'exemple dans la nature observée. Nous avons ainsi trois facultés libres : l'*entendement*, la *mémoire libre* et l'*imagination libre ou intellectuelle*. Par des actes successifs d'*attention* et de *comparaison*, l'entendement juge et forme des *concepts* et par un dernier jugement, celui de l'objectivité, il attribue aux concepts la réalité objective. Ce que M. L. dit de l'attention et de la comparaison est du plus haut intérêt au point de vue pédagogique : avis aux professeurs. La division des concepts est aussi fort instructive.

Dans le paragraphe relatif à la mémoire M. L. insiste sur la différence entre la mémoire libre et la reproduction fatale. Il arrive ainsi à parler des associations libres et pour qu'on ne les confonde pas avec les associations involontaires, il propose de nommer les secondes *associations d'images*, les premières *associations de connaissances*. On ne peut assez louer le soin de chercher toujours des termes différents pour des notions diverses; quelle confusion on aurait évité, si tous les philosophes avaient été aussi scrupuleux ! Nous livrons aux méditations des professeurs de tous les degrés le petit extrait suivant du même paragraphe : « *Bien concevoir et bien distribuer* est le meilleur moyen de cultiver la mémoire. Celui qui conçoit bien et distribue bien reproduit aisément et dans un ordre convenable. Il *retient* ce qu'il *sait* et il *sait* ce qu'il retient. D'autre part, la facilité de reproduire ce qui est mal conçu et mal distribué est plutôt nuisible qu'utile au progrès intellectuel. Si elle prouve une certaine érudition, elle ne prouve pas le savoir. »

La connaissance suppose en troisième lieu les lois de la *raison*, ou un ensemble de principes généraux, que l'homme possède préalablement à toute connaissance et sans lesquels il ne saurait rien connaître. Il serait difficile de mieux démontrer que ne l'a fait M. L. que ces principes ne peuvent venir des sens ou de l'observation du monde objectif. La démonstration est d'abord générale, puis les preuves sont appliquées à des notions déterminées, celles de substance, de cause, d'étendue et de durée, enfin l'idée même de l'âme est appelée à fournir un nouvel et puissant argument. « Capable de s'étendre à tout et de connaître l'uni-

vers, l'intelligence doit avoir les notions universelles applicables au tout, qui la dirigent dans ses connaissances; si elle acquiert des connaissances diverses du monde physique et du monde moral et de leur auteur, elle ne peut acquérir la capacité de connaître et ce qui la constitue. » Aussi M. L. dit fort judicieusement que demander si ces notions sont *innées*, c'est demander si la raison est *innée* ou si la nature humaine est *innée*.

Les lois de l'entendement, comme celles du monde, étant absolument nécessaires, vraies toujours et éternelles, existent indépendamment de toute intelligence humaine, du monde physique ou moral. Elles ont donc une raison d'être absolue, éternelle, antérieure aux mondes et ne peuvent exister que par l'Absolu. Aussi le moi a l'idée de l'Absolu et le conçoit à la fois comme raison d'être des lois universelles et comme le but de chacune de ses facultés. Il a ainsi un *idéal* à poursuivre et se dirige, dans l'exercice de chaque faculté, d'après le vrai, le bien et le beau absolu. L'Absolu est Dieu; c'est donc Dieu qui rend raison du système des connaissances, c'est l'idée de Dieu qui manifestée à la conscience, impose aux facultés libres leurs lois et leur but absolus.

Mais les connaissances humaines ne se développent que dans la société et par la société, car abstraction faite des connaissances que l'homme renfermé dans des limites étroites de temps et d'espace, ne peut acquérir par lui-même, nous devons à la vie sociale le langage, qui est indispensable à l'exercice de la pensée. Le langage en effet, comme le dit fort bien M. L., n'est pas seulement le moyen d'exprimer des pensées et des concepts déjà formés, mais il intervient dans leur formation même. Dans tous les cas le concept produit à l'aide de jugements et de raisonnements multiples, s'évanouirait promptement, si le langage n'offrait un moyen de le fixer et de le rappeler tout entier et instantanément à l'esprit par un signe sensible. Aussi le langage, comme la pensée, est un attribut essentiel de la nature humaine, l'homme parle et pense parce qu'il est homme, et ni le langage, ni la société n'ont une origine conventionnelle.

Comme la faculté de connaître, celle de sentir a un côté sensible et fatal et un côté libre et rationnel. Il faut donc distinguer entre les sensations de plaisir et de douleur physique, que M. L. nomme *sensations affectives*, et entre les sentiments de joie et de tristesse, auxquels il donne le nom de *sentiments intellectuels*.

Après avoir exposé en quoi les sensations diffèrent des sentiments et des perceptions, qu'elles accompagnent presque toujours en raison inverse, M. L. étudie spécialement les sentiments, montre qu'ils se ramènent tous à la joie et à la tristesse, que le plaisir et la douleur sont souvent mêlés, qu'ils sont connexes, subjectifs, variables, relatifs et qu'ils accompagnent l'exercice de l'entendement, comme celui de la volonté. Abordant ensuite la question d'origine, M. L. adopte pleinement la féconde théorie d'Aristote, d'après lequel le plaisir est le résultat de l'énergie ou de l'activité, le complément de l'activité parfaite. On s'explique ainsi le mélange du plaisir et de la douleur, l'âme ayant des facultés et des tendances fort diverses, des énergies différentes dont l'une peut être contrariée et l'autre satisfaite, par exemple ce qui plaît aux sens, peut déplaire à l'esprit. La connexité entre le plaisir et la douleur a sa source dans notre imperfection; nous aspirons au bonheur complet, et malgré nos efforts et les plaisirs momentanés, nous sentons qu'il est toujours éloigné.

Tous les sentiments intellectuels deviennent *rationnels*, s'ils se conforment à la raison, mais il y en a qui ont ce caractère à un degré plus éminent; ce sont ceux qui ont pour objet propre l'Absolu, l'amour du vrai, du bien et du beau, l'amour de Dieu. Ils sont la source des joies les plus pures.

La sensibilité intellectuelle, comme l'entendement, se développe par la vie sociale, l'éducation et le langage; de plus les relations sociales donnent naissance à une catégorie nouvelle de sentiments intellectuels ou rationnels. Tels sont par exemple la sympathie qui provient « d'une similitude de nature, de facultés, de destinées et de l'exercice des mêmes énergies chez des personnes différentes » et l'amour intelligent et libre, « qui nous fait trouver notre propre bonheur dans le bien d'autrui. »

Les produits de la volonté sont d'abord les *appétits*, mouvements intérieurs, involontaires, de propension ou d'aversion, résultant d'un état de la sensibilité physique non satisfaite et tendant à la satisfaction; puis les *désirs* ou *volitions*, actes volontaires et libres, poursuivant un but connu et employant des moyens connus pour l'attendre. Mais l'homme a-t-il une volonté libre? L'observation intérieure le constate de la façon la plus certaine et d'autres raisons ajoutent à l'évidence du fait.

Pour qu'il y ait désir, il ne faut pas seulement la connais-

sance d'un objet, mais encore un sentiment; M. L. démontre en effet que c'est par l'intermédiaire des sentiments que des objets connus provoquent les désirs, le désir étant un mouvement de la volonté vers un bien qu'on n'a pas. Le désir diffère pourtant de la volonté; cette dernière implique une décision et un certain effort pour réussir.

Sollicitée par des biens de nature diverse, par des sentiments contraires, les uns égoïstes, les autres rationnels et désintéressés, la volonté a souvent une lutte à soutenir, dans laquelle elle se fortifie ou s'affaiblit, s'élève ou s'abaisse. Elle devient parfaite, si elle se conforme toujours à la raison ou à l'Absolu. C'est alors aussi que l'homme atteint l'idéal de la liberté; perfectible, l'homme naît imparfait et capable de mal faire; mais à mesure qu'il avance dans la voie de la perfection par des efforts soutenus, ce pouvoir diminue et sa vraie liberté augmente dans la même proportion.

Comme les autres facultés la volonté se développe par la vie sociale, grâce à l'éducation, l'exemple et la discipline.

Partant enfin des connaissances ainsi acquises sur la nature de l'âme, par l'aperception interne et l'analyse psychologique, M. L. établit, dans une *conclusion générale*, que l'idée de l'âme est l'idée de l'énergie individuelle et personnelle et par conséquent qu'elle est immatérielle et spirituelle. La personne en effet est consciente et libre, et aucune force matérielle ne possède la liberté et la conscience; aussi les faits dont la personne est cause diffèrent du tout au tout des actes et des produits de la nature. Se posant ensuite la question de la destination de l'esprit, M. L. montre qu'il y a des raisons puissantes pour affirmer non seulement la possibilité mais la réalité de la conservation de la personne après la mort; cependant l'achèvement de la démonstration sort du domaine de la psychologie et entre dans celui de la métaphysique, que l'auteur ne croit pas pouvoir aborder. Il donne pourtant à entendre que la preuve finale réside dans la loi morale éternelle, loi suprême du monde, devant être accomplie et maintenue au milieu des transformations du monde, de la succession des générations humaines et malgré toutes les injustices. Quant à l'origine de l'âme, M. L. fait voir que l'analyse psychologique conduit à affirmer l'existence de l'absolu personnel, principe et cause de l'univers, moteur premier de l'âme et du monde. La personne ne peut être le produit

de la nature; elle ne saurait être auteur d'elle même; c'est Dieu qui lui donne l'être, le mouvement et la vie.

Tel est en grands traits le résumé du livre de M. L. On voit que tout s'y tient et que les doctrines se développent graduellement, de la façon la plus simple et la plus naturelle; aussi l'attention du lecteur est toujours soutenue et la conviction se fortifie à mesure que la lecture avance. La réfutation des théories contraires va toujours de pair avec l'exposé des opinions de l'auteur. Des citations bien choisies des philosophes de tous les temps et de tous les pays, faites d'ordinaire dans le texte original, viennent confirmer les idées de l'écrivain et montrer en même temps l'existence d'une certaine philosophie permanente, *perennis quaedam philosophia*, « qui se conserve et se développe malgré la lutte et les contradictions. » Au milieu des passages des philosophes on est heureux de rencontrer fréquemment les vers des poètes, souvent grands observateurs de la nature humaine et parmi eux surtout le Dante, que M. L. semble avoir étudié d'une façon toute particulière. Enfin l'ouvrage de M. L. se distingue par un mérite de la plus haute importance, surtout dans un traité philosophique; il est écrit avec une rare clarté et une remarquable précision de langage. Ces qualités sont le fruit d'une longue méditation sur les matières exposées; l'on sent que ce livre n'a pas été conçu en peu de temps, mais qu'il est dû à des années de réflexion soutenue. Aussi nous sommes persuadés que ce n'est pas là une œuvre passagère, mais un *κατῆμα ἐς αἰ.*

L. R.

Manuel du Pehlevi *des livres religieux et historiques de la Perse. Grammaire, anthologie, lexique, avec des notes, un facsimile de manuscrit, les alphabets et un spécimen des légendes des sceaux et monnaies*, par C. DE HARLEZ, professeur à l'université de Louvain. Louvain, Peeters, 1880, 1 vol. in-8° de XII et 341 pp.

Le Pehlevi est la langue dans laquelle nous possédons une traduction de l'Avesta et quelques écrits religieux, dont le principal est un ouvrage cosmogonique nommé le Boundehesch. On le connaît en outre, par un certain nombre d'inscriptions moné-

taires. D'après plusieurs linguistes il fut parlé dans le district occidental de Sevâd; M. de Harlez croit plutôt qu'il fut une création purement artificielle, servant exclusivement aux usages officiels et religieux. Remontant pour le moins au temps des Arsacides, il était encore cultivé dans la Perse au septième siècle; du moins il figure sur des monnaies de cette époque.

Le Pehlevi est une langue mixte dans le même sens que l'anglais; sous le rapport grammatical c'est un idiome éranien, mais il possède un grand nombre de mots araméens et même assez de formes sémitiques. On ne saurait préciser de quel idiome perso-médique il descend, mais dans tous les cas cet idiome devait être très rapproché de la langue de l'Avesta. L'élément sémitique doit son origine à l'influence de la domination des Séleucides en Syrie; cette partie du pehlevi est désignée sous le nom spécial de huzvâresch, nom que Spiegel a étendu à la langue entière (*Grammatik der Huzvaresch-Sprache*. Wien, 1856).

Partout on retrouve dans la grammaire du pehlevi le caractère du zend, mais il a bien perdu des anciennes formes. Ainsi il ne distingue plus les genres et a perdu le duel; les adjectifs ne reçoivent le suffixe du pluriel que lorsqu'ils sont pris substantivement; l'adjectif attribut reste invariable; les rapports exprimés par les cas sont rendus par des prépositions ou la place des mots; le pronom relatif est remplacé par une conjonction accompagnée d'un pronom personnel ou démonstratif. Dans la conjugaison la voix moyenne a disparue, le passif est rendu par un auxiliaire; le présent seul est conjugué directement (*darêm*, *darâi*, *darit*, *darêm*, *durêt*, *darand*); le futur est rendu pas le présent, précédé souvent de l'adverbe *bara* marquant éloignement, prolongation dans l'avenir; le parfait est formé par un auxiliaire : *je suis ayant vu*. Le pehlevi, comme les autres langues indo-européennes modernes a donc subi de nombreuses altérations et s'est vu forcé plus d'une fois à chercher de nouveaux procédés, pour réparer les pertes subies. Il présente donc un élément de comparaison précieux pour observer la vie du langage et offre en outre le moyen d'étudier le cas fort rare du mélange de deux idiomes. Son importance est plus grande encore, au point de vue littéraire, pour la connaissance de l'Avesta. Malheureusement l'étude en est hérissée de difficultés, surtout à cause de son alphabet défectueux. Dans cet alphabet ne comptant que quatorze lettres, la plupart des signes représentent plusieurs sons;

tel figure à la fois *û, ô, n, v, r, l*; tel autre peut être transcrit par *i, é, y, g, d* et *j*. De plus il y a de nombreuses ligatures ou réunions de caractères en un seul signe, qui viennent augmenter la confusion.

On n'en doit que d'autant plus de reconnaissance au zèle de M. de Harlez, pour avoir entrepris de guider, à travers toutes ces obscurités, les étudiants disposés à étendre leurs connaissances dans les langues ariennes. Jusqu'ici cela était presque impossible; on possédait bien une grammaire et un dictionnaire du pehlevi, mais les textes étaient d'un prix excessif, et rien n'avait été fait pour aider le commençant qui voulait les étudier. Rien de plus pratique au contraire que ce manuel; il comprend un résumé de grammaire complète, phonétique, morphologie et syntaxe, parfaitement rédigé; puis une anthologie contenant des extraits assez étendus des principaux monuments de la littérature pehlevie, en caractères originaux et en transcription; en troisième lieu un lexique expliquant tous les mots et en donnant, autant que possible l'étymologie ou les équivalents des langues ariennes ou sémitiques; enfin des notes critiques et explicatives résolvant, avec beaucoup de science, les questions les plus difficiles. Le tout fait le plus grand honneur au talent et au savoir universellement reconnu de M. de Harlez.

L. R.

Kilianus Latynsche Gedichten uitgegeven en met een levensbericht voorzien door MAX. ROOSES. Uitgave der Antwerpsche Bibliophilen. Antwerpen, P. Kockx, 1880. 1 vol. in-8 de xxviii et 146 pp.

Aucun détail sur la vie des écrivains ou savants célèbres, aucune ligne sortie de leur plume ne saurait nous laisser indifférents. A ce point de vue on accueillera certes avec un vif plaisir les poésies inédites d'un homme qui a rendu les plus grands services aux lettres nationales, et l'on saura gré à M. Max Rooses de nous les avoir fait connaître. Le texte élégamment et très correctement imprimé, est précédé d'une savante introduction, dans laquelle M. Rooses ne nous instruit pas seulement de tout ce qui concerne l'ouvrage dont il s'est fait l'éditeur, mais encore fournit des détails nouveaux sur la vie et les œuvres de Kilian, et complète ou rectifie ainsi l'intéressante biographie publiée

en 1874, dans la *Toekomst*, par le savant archiviste d'Anvers, M. P. Génard. Ainsi nous apprenons que ce n'est pas en 1556, mais le 6 mars 1558 que Kiliaen entra au service de Plantin. Nous y trouvons la relation exacte de la façon dont furent composés le *Thesaurus Theutonicæ linguæ* et les dictionnaires de Kiliaen. Nous voyons que le salaire de celui-ci comme correcteur fut toujours fort maigre, qu'il ne dépassa jamais 150 florins, salaire égal à celui des bons ouvriers typographes et inférieur à ce que gagnaient alors les ouvriers charpentiers. Ceci et d'autres faits rapportés par M. Rooses prouvent que M. Génard avait tracé un portrait trop flatteur de la considération dont Kiliaen aurait joui chez Plantin et son successeur, et l'on s'explique de cette façon comment les vers latins sont restés inédits, ainsi que deux ouvrages lexicographiques flamands, qui semblent être fort importants.

Les poésies étaient toutes prêtes pour l'impression. Elles sont proprement transcrites dans un cahier petit in-4. de 143 pages. Le titre porte : CORNELII KILIANI *Dufflæi* MISCELLANEORUM CARMINUM libri duo. *Lectu non minus utiles, quam jucundi*. En bas se lit le mot *Excudebat*. Puis vient une préface sous forme d'allocation de l'imprimeur au lecteur et une épigramme de Jean Rombouts. Selon la division ordinaire du temps, le premier livre comprend des pièces profanes, le second des pièces religieuses. Parmi les premières, nous rencontrons d'abord un *Lusus in Europæ nationes*. Les sept principales nations de l'Europe y sont louées et critiquées tour à tour par deux personnages dont l'un est nommé *laudator*, l'autre *calumniator*. Il est curieux de voir les qualités et les défauts attribués aux nations dans le XVI^e siècle. Le *laudator*, par exemple, vante l'hospitalité de l'Allemand, le *calumniator* le présente comme grossier et ivrogne, jurant et tempêtant :

Ebrius insanit, bacchatur, fulmina jactat :
Jurando cælum, terram, Acheronta movet.

Le Belge est honnête, industrieux, mais livré aux discordes civiles :

Hinc intestina discordans peste laborat
Et vix sedanda seditione perit.

Le Français est adroit, vaillant, lettré, mais inconstant, vaniteux et cruel.

Il règne de l'enjouement et assez d'esprit dans un second *lusus*, donnant le tableau des sept arts libéraux. Le pauvre Cornelis Kiel pensait-il à lui-même quand il fait dire au grammairien :

Talibus attritus noctemque diesque palæstris
Nil nisi pauperiem concilioque famem.

Il est vrai que l'Arithmétique ne produisait guère plus de profit :

Addo, subduco, multiplico, divido; verum
Omnem operam perdo : res numeranda deest.

La partie la plus longue, mais la moins poétique du volume, est fournie par la description de plus de 80 quadrupèdes, depuis le lion jusqu'à la souris, en mètres de différents genres : hexamètres, distiques, hendécasyllabes, trimètres iambiques, strophes iambiques, hexamètres suivis d'iambiques trimètres, strophes sapphiques, iambiques trimètres et dimètres réunis. Le fond de la description rappelle celle de Maerlant dans la *Naturen Bloeme*; quant à la forme, la poésie ne consiste guère que dans le mètre, qui souvent cadre peu avec la platitude du sujet. Voici, par exemple, une strophe sapphique sur le singe :

Clunibus tritis glabra, aperta culo est,
Unde cognomen bene nacta clunæ;
Quod nates cauda vacuæ tegantur
Tegmine nullo.

Le reste du premier livre est composé en grande partie de vers destinés à expliquer des images gravées, publiées alors en grand nombre à Anvers; M. Rooses a recherché avec soin ces gravures ainsi illustrées et les énumère dans l'introduction. Telles sont les scènes de chasse et les luttes entre animaux (*Venationes ferarum*), peints par J. Stradanus et éditées par Ph. Galle; la diversité des opinions prouvée par la critique des différentes attitudes du meunier, de son fils et de l'âne, les dieux et les déesses, les quatre éléments, les mois de l'année.

Le second livre renferme des sujets religieux rentrant dans la même catégorie; on y trouve les femmes illustres de l'Ancien et du Nouveau Testament, les prophètes, la vie des femmes anachorètes, les cinq sens, la dernière agonie.

Peerlkamp, écrivant son *Mémoire* sur les poètes latins des Pays-Bas, connaissait les vers sur les nations de l'Europe, insérés par Gruter dans les *Deliciæ poetarum Belgicorum*, t. III,

p. 37-44. Il les appelle assez médiocres. Ce jugement sur le talent poétique de Kiliaen n'aurait probablement pas été modifié par la lecture de l'œuvre complète. Comme le dit M. Rooses, ce sont plutôt les écrits d'un grammairien que d'un poète; la latinité est correcte, les règles de la prosodie et de la métrique sont observées, mais l'inspiration y est totalement absente. Cependant nous avons lu ces vers avec plaisir et nous croyons qu'ils feront le même effet sur tous ceux qui voudront en prendre connaissance. Ils charment par un air de bonhomie conforme au caractère de l'auteur, qu'on dit avoir eu l'humeur fort joyeuse, et parfois aussi par l'élégance de la diction.

La pièce sur la mort d'Ortelius, décédé le 28 juin 1598, alors que Van Kiel avait déjà 70 ans accomplis, prouve que le recueil fut composé dans les dix dernières années de sa vie. La publication est donc une sorte de réparation ou de devoir pieux envers les mânes du bon vieillard et la mémoire d'un homme de mérite; il faut en féliciter à la fois la société des bibliophiles anversoises et M. Max Rooses.

L. R.

Aanvankelijke lessen in de Theoretische Rekenkunde voor onderwijzers en leerlingen der lagere normaalscholen, door F. SCHOONJANS, *geagregeerd professor van het middelbaar onderwijs (tweeden graad), leeraar in de wiskunde aan de Staatsnormaalschool te Lier*. Lier, Van In en Cie, 1880, 352 p. in-8°. Prix : fr. 4-50.

M. Schoonjans n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue*; en 1877, il publiait un *Précis d'arithmétique théorique* qui fut l'objet d'un compte-rendu élogieux. M. Schoonjans a mis à profit les conseils qui lui furent donnés à cette occasion : son humble *Précis* s'est transformé en un traité de grand format où toutes les théories de l'arithmétique sont exposées avec rigueur et qui est appelé à rendre d'incontestables services aux élèves des écoles normales. A raison de la destination spéciale de cet ouvrage, l'auteur a pu lui donner une physionomie toute particulière et qui le distingue des traités d'arithmétique publiés en Belgique. Écrit avec beaucoup de clarté et de précision, il sera pour les futurs professeurs un modèle d'exposition en même temps qu'un guide sûr dans les théories difficiles de l'arithmétique.

M. Schoonjans a le bon sens de ne pas insister sur les premières définitions; il considère le nombre comme exprimant la pluralité et ce n'est que lorsqu'il passe à l'étude des fractions qu'il expose l'application qu'on a faite des nombres à la mesure des grandeurs; au double point de vue de la logique et de l'histoire, cette marche est celle que l'on doit préférer; il est certain que les hommes ont dû se compter, compter leurs troupeaux et les objets qui les entouraient, avant de mesurer leurs terres, ce qui a sans doute été leur premier exercice d'évaluation des grandeurs continues; d'ailleurs, la notion du nombre est une des notions primitives, élémentaires et constitutives de la raison elle-même: il n'y a pas là matière à définition, si l'on ne veut tomber dans la faute signalée par Pascal et qui consiste à se servir dans une définition de termes moins simples que ceux qu'il s'agit de définir.

Dans l'exposition de la numération parlée, M. Schoonjans ne s'écarte guère de Cirodde, et nous l'en approuvons, car nul n'a mieux montré que l'auteur français, qu'à l'aide de quinze mots il *serait possible* d'énoncer tous les nombres de un à trillion; nous aurions même voulu voir M. Schoonjans reproduire cette hypothèse si vraisemblable et d'un caractère si intuitif, à savoir que la conformation de la main inspira l'idée du système de numération décimale.

Notons ici une omission de M. Schoonjans; il oublie d'exposer la manière dont les Romains écrivaient les nombres, bien qu'il fasse usage des chiffres romains dans la subdivision de ses chapitres.

Comme complément à la théorie de l'addition et de la soustraction, M. Schoonjans établit les règles à suivre pour l'addition et la soustraction des quantités représentées par des lettres; l'arithmétique de M. Schoonjans devant être mise entre les mains d'élèves adultes, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que ces procédés généraux soient exposés à cet endroit.

M. Schoonjans définit la multiplication des nombres entiers *l'opération qui ne s'apprend à trouver la somme de plusieurs nombres égaux plus rapidement que par l'addition ordinaire*; définition très simple et conforme à l'idée que le vulgaire se fait de la multiplication.

On connaît la définition que donnent *a priori* de cette opération Cirodde et la plupart des auteurs; c'est une synthèse qui a

le tort de ne pas venir à sa place et d'être par suite peu intelligible; de plus elle est incomplète, puisqu'elle ne s'applique pas à la multiplication des nombres incommensurables. M. Schoonjans établit successivement la règle de la multiplication dans les cas suivants : 1° deux nombres d'un seul chiffre; 2° 5094×3 ; 3° 5094×100 ; 4° 5094×400 ; 5° 5094×403 .

L'élève passe ainsi sans secousse ni difficulté du cas le plus simple au plus compliqué.

Après avoir établi les théorèmes relatifs à l'interversion des facteurs d'un produit et ceux qui en découlent, M. Schoonjans s'occupe de la multiplication de deux nombres terminés par des zéros.

Passant à la division des nombres entiers, M. Schoonjans indique les deux points de vue auxquels on peut l'envisager, et n'ayant pas jusque-là défini la fraction, il se borne à *chercher le plus grand nombre par lequel on peut multiplier le diviseur ou qui peut être multiplié par le diviseur sans que le produit dépasse le dividende*.

Pour être conséquent avec cette sage réserve, M. Schoonjans aurait dû éviter de parler du quotient incomplet ou du quotient obtenu à moins d'une unité près avant d'avoir introduit la notion de la fraction qui, seule permet de compléter le quotient.

Au troisième cas, division de 487632 par 629, M. Schoonjans prouve que le chiffre obtenu par la division de 4876 par 629 n'est pas trop faible, mais il néglige malheureusement de prouver que cette division partielle ne fournit pas un chiffre trop fort ¹.

Entre autres propriétés relatives à la division, M. Schoonjans montre qu'on peut diviser un nombre par un produit de plusieurs facteurs en le divisant successivement par chacun des facteurs et il établit que les mêmes opérations fournissent le quotient à moins d'une unité près dans le cas où les divisions successives ne se font pas exactement.

La théorie des nombres décimaux suit celle des nombres entiers, ainsi qu'il convient, à cause de l'importance de ce calcul au point de vue usuel, et aussi parce que les subdivisions déci-

¹ Peut-être n'est-ce pas nécessaire à cause de la définition de la division donnée par M. Schoonjans. (P. M.).

males de l'unité sont liées entre elles par la même loi qui unit les unités d'ordres supérieurs.

La théorie de la division des nombres décimaux n'est établie aussi rigoureusement dans aucun des traités qui ne la fondent pas sur la théorie des fractions ordinaires, car tous les auteurs raisonnent comme si le quotient exact existait toujours *sous forme décimale*. M. Schoonjans a déjà publié, dans l'*Abeille*, ce remarquable travail, et il n'a été l'objet d'aucune observation critique.

Le système métrique est exposé d'une façon complète et à peu près irréprochable; nous aurions voulu trouver dans le traité de M. Schoonjans, la démonstration intuitive et figurée, donnée entre autres par Ritt, du rapport qui existe entre le mètre et le décimètre cube.

Dans l'exposé des monnaies belges, M. Schoonjans n'omet pas, comme certains de ses devanciers, de mentionner la monnaie de nickel; par contre, il aurait pu parler du milliare qui est usité dans les grandes villes où le prix du terrain dépasse parfois le chiffre de mille francs par centiare.

Les caractères de divisibilité sont également bien traités.

Page 103, M. Schoonjans dit très bien : un nombre est divisible par 4, lorsque les deux premiers chiffres de droite *représentent* (*voorstellen*) un nombre divisible par 4, tandis que dans l'énoncé du caractère de divisibilité par 25, il remplace *représenter* par *former* (*vormen*). Il ne fallait pas ici craindre la répétition, car *représenter* est bien le mot exact : des chiffres *représentent* ou *expriment* un nombre, mais ne le forment pas.

La démonstration du caractère de divisibilité par 11 nous paraît contenir trop de subdivisions; défaut du reste moins grave que le défaut inverse qui se rencontre à cet endroit et en plusieurs autres, dans l'arithmétique de Cirodde.

Nous aurions voulu voir M. Schoonjans renvoyer plus loin la démonstration du caractère de divisibilité par 6, qui se déduit immédiatement de la théorie des diviseurs premiers; de cette façon, il eût évité une démonstration par la réduction à l'absurde, ce qui n'est jamais un mal, surtout en arithmétique.

Nous n'avons que des éloges à adresser à M. Schoonjans pour sa théorie de nombres premiers plus complète que celle de Cirodde, celles du plus grand commun diviseur et du moindre multiple. M. Schoonjans s'est tiré fort habilement de ces questions

déliçates; il n'a pas omis la recherche du moindre multiple à l'aide du plus grand commun diviseur.

A propos de la recherche du plus grand commun diviseur de deux nombres, M. Schoonjans néglige, à tort, de faire la remarque suivante, qui a son importance au point de vue pratique : « Si l'un des restes successifs est premier avec le reste précédent, on pourra se dispenser de continuer l'opération, car cette circonstance prouve que les deux nombres proposés sont aussi premiers entre eux, et elle s'observera facilement, surtout lorsque l'on trouvera pour reste un nombre premier ne divisant pas le reste précédent.

La théorie des fractions ordinaires vient ensuite.

Page 151, la conversion d'une fraction ordinaire en une fraction dont le dénominateur est multiple de celui de la proposée, conduit naturellement M. Schoonjans à la réduction des fractions au même dénominateur. Nous aurions voulu qu'il eût traité, en passant, la même question, dans le cas où le nouveau dénominateur n'est pas multiple de celui de la proposée; dans ce cas, on détermine le nouveau numérateur à moins d'une unité près.

A la différence de Cirodde, qui ne donne la réduction des fractions au même dénominateur que d'une façon en quelque sorte incidente et lorsque l'addition des fractions rend cette réduction nécessaire, M. Schoonjans expose toutes les réductions avant d'aborder les opérations fondamentales et il fait la remarque que la réduction des fractions au même dénominateur s'impose lorsqu'on veut ranger plusieurs fractions données par ordre de grandeur; c'est bien là, pensons-nous, la première question que le commençant se pose, lorsqu'il envisage un certain nombre de fractions.

D'après M. Schoonjans, page 159, « Multiplier un nombre, » entier, décimal ou fractionnaire A , par une fraction, $\frac{3}{4}$, par exemple, signifie qu'on doit prendre d'abord le $\frac{1}{4}$ du nombre A » et ensuite multiplier le quotient obtenu par 8. »

En effet, c'est là une opération complexe qui tient à la fois de la multiplication et de la division; à première vue, il répugne même de voir donner le nom de multiplication à une opération qui fournit un résultat moindre que le nombre considéré comme multiplicande. D'après certains auteurs, l'emploi du terme *multiplier* se justifie ici par la considération qu'un simple change-

ment d'unité rendrait le multiplicateur entier. Soit, par exemple, proposé de chercher le prix de $\frac{2}{3}$ unité de longueur connaissant le prix de l'unité; si l'on avait choisi une unité de longueur trois fois plus petite, on aurait eu à chercher le prix de l'unité, c'est-à-dire à effectuer une multiplication dans le sens incontestable du mot. Mais ne peut-on dire par contre que le choix d'une unité de longueur deux fois plus grande aurait rendu la longueur dont on cherche le prix numériquement égale à $\frac{1}{3}$, auquel cas l'opération à effectuer était une division?

Quoiqu'il en soit, il est entré dans les habitudes de l'enseignement de désigner l'opération dont il s'agit sous le nom de multiplication, et c'est ici que trouverait naturellement sa place la définition synthétique de la multiplication : « composer un » nombre appelé produit avec un nombre appelé multiplicande » comme un autre nombre appelé multiplicateur, a été composé » avec l'unité. » Il est bien entendu que cette définition ne convient qu'aux nombres entiers et aux fractions, et non pas aux nombres incommensurables, qui exigent une nouvelle extension de la définition.

Au chapitre suivant, mentionnons la méthode rigoureuse que suit M. Schoonjans pour déterminer la *valeur limite* d'une fraction périodique. Il dit d'abord ce qu'on entend par *quantité variable* et par *limite* d'une telle quantité; il démontre que la limite d'une fraction périodique devient dix fois plus grande lorsque la virgule avance d'un rang vers la droite, ce qui le conduit promptement au but.

Notons un excellent chapitre consacré aux fractions considérées en général; encore une fois l'ouvrage de M. Schoonjans n'étant pas destiné aux commençants, nous n'avons rien à reprendre à l'emploi qu'il fait des lettres et des signes abrégatifs de l'algèbre.

Suivent les rapports, bien définis par M. Schoonjans, et la théorie des proportions dont il démontre très simplement les propriétés en mettant la proportion sous la forme d'égalités entre expressions fractionnaires, en quoi nous l'approuvons.

M. Schoonjans expose avec clarté, et sans épargner les formes algébriques, la théorie de l'extraction des racines carrée et cubique.

La théorie des nombres incommensurables qui vient ensuite, aurait mieux trouvé sa place avant celle de l'extraction des

racines; M. Schoonjans dit ce qu'on doit entendre par rapport entre nombres incommensurables et il définit à nouveau les quatre opérations fondamentales, en tant que s'appliquant à ces nombres. L'auteur aurait dû, ce semble, énoncer explicitement sous l'une ou l'autre forme, le principe de la méthode des limites sur lequel il s'appuie tacitement, lorsqu'il étend le théorème relatif à l'intervention des facteurs d'un produit au cas où ils sont incommensurables.

M. Schoonjans expose d'une manière très détaillée, avec accompagnement d'exemples bien choisis, la théorie des logarithmes, qui est naturellement précédée de l'étude des progressions arithmétiques et géométriques.

Suivent, en appendice, les applications de l'arithmétique, problèmes de société, de mélange, d'intérêts simples, d'escompte, d'intérêts composés et annuités.

D'autres appendices font connaître les mesures anglaises, le calcul des nombres complexes, les avantages très bien exposés du système métrique.

Le lecteur qui nous aura suivi dans cette trop rapide analyse, sera suffisamment édifié sur l'incontestable mérite de cet ouvrage, qui est le fruit d'études approfondies et d'un travail consciencieux. Pour la partie théorique de l'arithmétique, l'auteur s'est inspiré des conseils puisés aux meilleures sources et il a mis à profit les critiques qui ont signalé l'apparition des ouvrages similaires. Écrit avec beaucoup de méthode et de clarté, ce traité est bien fait pour être mis entre les mains des futurs instituteurs; nous ne doutons nullement qu'il ne soit accueilli avec faveur et que cette première édition ne soit suivie de plusieurs autres.

Ajoutons, chose qui a son importance lorsqu'il s'agit d'un ouvrage destiné à l'enseignement, que l'exécution typographique en est très soignée et qu'elle fait honneur aux presses de MM. Joseph Van In et C^e, imprimeurs à Lierre.

VERHELST.

1. **Traité de géométrie analytique précédé des Éléments de la trigonométrie rectiligne et de la trigonométrie sphérique**, par A. BOSET, *ingénieur honoraire des mines, candidat en sciences physiques et mathématiques, professeur honoraire de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Bruxelles*. Bruxelles, Mayolez; Paris, Gauthier-Villars, 1878. Un volume in-8° de 706 pages, avec 322 fig. dans le texte. Prix : 10 francs ¹.
2. **Traité élémentaire d'Algèbre**, par A. BOSET, *ingénieur, etc.* Bruxelles, Mayolez; Paris, Gauthier-Villars, 1880. Un volume in-8° de XVI-571 pages. Prix : 6 francs.

Voici un aperçu sommaire des matières contenues dans ces deux ouvrages, où l'un des vétérans de notre enseignement moyen a consigné les résultats de sa longue expérience. Pour un compte-rendu détaillé du premier, nous renvoyons aux *Nouvelles Annales de mathématiques*, 2^e Série, tome XVII, p. 282 et suivantes.

I. *Trigonométrie*. 1. Formules fondamentales. 2. Séries trigonométriques. 3-5. Résolution des triangles rectilignes et sphériques. *Géométrie analytique à deux dimensions*. 1. Homogénéité. 2. Coordonnées. 3. Théorie de la ligne droite. 4. Applications. 5. Notations abrégées; coordonnées trilineaires et tangentielles. 6. Transformation des coordonnées. 7. Courbes du deuxième degré. 8. Centre et diamètres. 9. Réduction de l'équation générale à des formes simples. 10. Théorie générale des foyers. Courbes focales ² (généralisation de la théorie des foyers, *propre à l'auteur*). 11. Tangentes. 12. Pôles et polaires. 13. Diamètres conjugués (neuf en partie). 14. Cordes supplémentaires. 15. Nou-

¹ Ouvrage adopté par le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

² L'auteur appelle circonférence focale d'une courbe une circonférence telle que la distance d'un point de la courbe au point de contact de la tangente menée de ce point à cette circonférence est une fonction rationnelle du premier degré des coordonnées du point de la courbe. Les coniques possèdent une infinité de circonférences focales dont les centres sont situés sur les axes. M. Boset fait connaître plusieurs propriétés remarquables de ces circonférences. Les lignes autres que les coniques peuvent, aussi bien que ces courbes, posséder des circonférences focales.

velle théorie des asymptotes. 16. Détermination des courbes du second degré : conditions simples et multiples. 17. Notations abrégées. 18. Points communs à deux ou plusieurs courbes du deuxième degré. Sécantes communes. 19. Contact et double contact des courbes du deuxième degré. 20. Cercle. 21. Ellipse. 22. Hyperbole. 23. Parabole. 24. Propriétés anharmoniques. 25. Systèmes homographiques. 26. Courbes enveloppes. 27. Polaires réciproques. 28. Triangles autopolaires. 29. Invariants. 30. Coordonnées polaires. 31. Similitude. 32. Sections planes du cône. 33. Usages divers des courbes. 34. Notes.

II. 1. Calcul algébrique et plus grand commun diviseur. 2. Équations du premier degré. 3. Équations du second degré (à une ou plusieurs inconnues). 4. Progressions, logarithmes; systèmes de numération; théorie des nombres premiers; fractions périodiques. 5. Fractions continues; analyse indéterminée du premier degré; aperçu sur quelques questions d'analyse indéterminée du second degré. 6. Combinaisons; probabilités; binôme de Newton; notions sur les séries. 7. Calcul des radicaux; équations exponentielles. 8. Notions sur le calcul des dérivées et les applications au développement des fonctions en séries, à la recherche des vraies valeurs des expressions indéterminées et à celle des maxima et minima. Séries imaginaires; logarithmes imaginaires. 9. Théorie générale des équations (Principes généraux; théorèmes de Descartes et de Rolle; racines égales; limites des racines; recherche des racines commensurables; théorème de Sturm; recherche des racines incommensurables; séparation des racines, d'après les méthodes de Newton et de Lagrange; équations cubiques, biquadratiques, binômes, trinômes, réciproques; fonctions symétriques). 10. Des différences et des équations transcendantes. 11. Fractions rationnelles et séries récurrentes. 12. Déterminants jusqu'à la multiplication inclusivement. Élimination, soit par les déterminants, soit par la méthode de Labatie, soit enfin par les fonctions symétriques.

Les ouvrages de M. Boset, comme on le voit par cette analyse rapide, contiennent un grand nombre de matières qui n'appartiennent pas à l'enseignement élémentaire. Peut-être au point de vue de la rigueur, pourrait-on trouver à redire à certaines démonstrations un peu trop sommaires de l'auteur; mais il y a une qualité que l'on ne peut dénier ni à l'un ni à l'autre des deux traités de M. Boset : ils initient le lecteur à un certain nombre

de théories modernes que l'on ne rencontre pas dans les traités anciens (ceux de Lefébure, par exemple), et l'on y rencontre maintes idées originales; de plus, ils renferment un grand nombre d'exercices choisis avec soin et bien gradués.

Traité de Géométrie descriptive par N. BREITHOF, *professeur à la faculté des sciences de l'Université de Louvain*. Première partie: point, ligne droite, plan. Seconde édition. Paris, Gauthier-Villars; Louvain, Peeters; Mons, Manceaux; 1880. Texte, 234 p. in-8°; atlas, 37 planches in-4°. Prix: 7 francs.

Tous ceux qui se sont quelque peu occupés de géométrie descriptive connaissent l'admirable *Programme* de M. Brasseur. Ce précis, que l'on ne surpassera qu'en en prenant les idées fondamentales, est un sommaire extrêmement bien ordonné de toutes les questions qui entrent dans un cours élémentaire de géométrie descriptive; elles y sont réduites à leurs parties essentielles et sont toutes résolues *sans le secours d'aucune figure*. Au premier abord, cela peut paraître singulier, puisque la géométrie descriptive est la base théorique des arts graphiques; mais si l'on songe que l'un des buts à atteindre, dans un cours de géométrie descriptive, c'est d'habituer les élèves à *lire dans l'espace*, par conséquent à se passer de toute représentation figurée, on reconnaîtra que Brasseur a eu raison de réduire ainsi son *Programme* à un texte sans figure, aussi concis que possible.

Néanmoins, pour des commençants, le *Programme* ne peut pas remplacer un traité complet. C'est ce qui a engagé M. Breithof à rédiger, pour ses élèves, l'ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui la première partie (2^{me} édition). Dans ce livre, l'auteur, s'inspirant du *Programme* de Brasseur, expose d'une manière complète toute la partie de la géométrie descriptive relative au point, à la droite, ou au plan, quand on se sert soit des projections orthogonales, soit des projections cotées ¹.

¹ L'auteur a publié sous le titre: *Suppléments de Géométrie descriptive* I. *Les projections axonométriques*. II. *Les projections obliques*. III. *Les projections centrales*, un ouvrage dont les trois parties se vendent séparément (chacune fr. 3-50), contenant les principes relatifs aux autres systèmes de projection et les applications au point, à la droite et au plan.

L'ordre suivi est celui de Brasseur, à part quelques additions indispensables, telles que la méthode des rotations, la résolution des angles trièdres, la représentation des polyèdres réguliers, etc. Toutes les questions esquissées par Brasseur sont ici développées avec soin, en séparant, pour la plupart, la solution dans l'espace de chaque problème, de sa solution graphique ou descriptive. « C'est principalement dans la première de ces deux solutions, dit l'auteur, dans l'analyse du problème, que la faculté de voir dans l'espace rend des services réels, et, pour aider au développement de cette faculté, presque toutes les solutions un peu importantes ont été représentées par la méthode des projections obliques. Ces représentations font image, facilitent l'étude et forment une transition entre le raisonnement géométrique abstrait et l'exécution graphique. »

L'ouvrage de M. Breithof est rédigé en général avec une grande clarté et l'atlas qui l'accompagne (333 figures) en rendra la lecture très facile aux commençants. Les étudiants un peu plus avancés le trouveront peut-être un peu prolix. Peut-être aussi y a-t-il une profusion de théorèmes, de problèmes peu distincts les uns des autres, de règles et de formulaires, capable de produire quelque confusion, quelque encombrement dans l'esprit du lecteur. C'est l'écueil des cours développés tels que celui-ci et M. Breithof, ce nous semble, aurait dû s'efforcer davantage de ne pas s'éloigner trop de la belle simplicité de Brasseur.

Quoiqu'il en soit, malgré ces petits défauts, le livre de M. Breithof sera le bienvenu près de tous les professeurs qui ne possèdent pas le *Programme* de Brasseur ou qui n'ont pu suivre ses leçons; plus encore, près des étudiants qui ont besoin d'un guide moins concis que l'admirable Précis du Monge liégeois. Nous le recommandons donc bien volontiers aux lecteurs de la Revue ¹.

P. MANSION.

¹ M. Breithof a eu la bonne idée de faire suivre la préface de son livre d'une liste *chronologique* des ouvrages consultés par lui pour le rédiger. Du moment qu'il adoptait ainsi l'ordre chronologique, il nous semble qu'il aurait dû indiquer la première édition de chacun des écrits cités, particulièrement du *Programme* de Brasseur. D'ailleurs, pour ce dernier ouvrage, il aurait fallu en parler dans la préface, car M. Breithof s'en est visiblement inspiré.

ACTES OFFICIELS.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR. — UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ÉMÉRITAT.

Par arrêté royal du 27 janvier 1881, M. Kluyskens (Hippolyte), ancien professeur à la faculté de médecine de l'université de Gand, est déclaré émérite, conformément aux articles 2 et 3 de la loi du 30 juillet 1879.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

Par arrêté royal du 14 février 1881, M. Graindorge (Joseph), docteur en sciences physiques et mathématiques, chargé de cours à l'université de Liège, est nommé professeur extraordinaire dans la faculté des sciences de ladite université.

Il donnera les cours d'analyse élémentaire, de géométrie analytique, de mécanique céleste et de théories dynamiques de Jacobi.

VARIA.

Fédération du Corps professoral des Athénées Royaux et des Collèges communaux.

Extrait du procès-verbal de la réunion du 26 décembre 1880.

La séance est présidée par M. Bertrand, membre du Comité,

MM. Alvin, président, et Discailles, vice-président, ont chargé le comité d'exprimer à l'assemblée leurs regrets de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé, ainsi que le compte des recettes et des dépenses, qui se solde par un boni de trois cent douze francs et soixante et un centimes.

Le secrétaire fait connaître la situation de la Fédération qui se compose de trois cent sept membres, dont deux cent huit appartiennent aux athénées royaux et quatrevingt dix-neuf aux Collèges communaux.

Il expose que le comité, en exécution des décisions prises dans la réunion précédente, a adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique

un mémoire dans lequel étaient traités les points suivants : 1° Services rendus dans les collèges communaux ; 2° des pensions des professeurs de l'enseignement moyen ; 3° utilité d'un annuaire de l'enseignement moyen ; 4° reprise par l'État des locaux des athénées et des pensionnats annexés à ces établissements ; 5° situation faite aux professeurs de langues modernes non munis du diplôme spécial.

Il donne lecture de la réponse de l'honorable ministre qui promet d'examiner ce mémoire avec le plus grand soin.

L'assemblée discute les différents objets portés à l'ordre du jour et prend les décisions suivantes :

1° Les professeurs de l'enseignement moyen du second degré seront invités par le comité à se constituer en association.

Ils seront informés, en même temps, que la Fédération du corps professoral est disposée à modifier son titre et ses statuts, en vue de former avec l'Association des écoles moyennes une Fédération de l'enseignement moyen de Belgique, qui serait composée de deux sections ayant chacune un comité spécial et dont la présidence appartiendrait de droit à la section des athénées royaux et des collèges communaux.

Le comité sera chargé de la révision des statuts.

2° Au comité sera laissé le soin de fixer le jour des réunions ordinaires.

3° Le comité consultera les membres de la Fédération sur la question du maintien ou de la suppression de la partie variable des émoluments et sur les modifications qu'il serait utile d'introduire dans le mode actuel de régler les traitements du corps professoral.

Éclairé par les membres de la Fédération, il demandera à M. le Ministre de l'Instruction publique une réforme de la législation sur les traitements des professeurs de l'enseignement moyen.

4° La Fédération portera à l'ordre du jour de la prochaine réunion la question de l'admission gratuite des élèves dans les établissements d'instruction moyenne.

5° Le comité, au nom de la Fédération du corps professoral des athénées royaux et des collèges communaux, exprimera au Gouvernement le vœu qu'un examen d'entrée à l'Université soit prochainement rétabli.

L'assemblée, à l'unanimité, vote des remerciements au comité organisateur du Congrès belge de l'enseignement moyen pour l'activité, le zèle et le dévouement dont les membres de ce comité ont fait preuve dans l'organisation du Congrès.

Il est procédé à l'élection du Comité.

Sont élus :

Président : M. Alvin, préfet honoraire des études ;

Vice-Président : M. Discailles, professeur à l'Université de Gand.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 20 décembre 1880 : **Lenormant**, Les origines de l'histoire d'après la Bible (deuxième article), par J. HALÉVY. — **Peter**, De la critique des sources de l'histoire ancienne de Rome; **Vollgraaft**, Écrivains grecs de l'histoire romaine, par CH. G. — **Loewe**, Prodrôme d'un Corpus des glossaires; **Hagen**, Les gloses de Placide et Gradus ad criticen; **S. Berger**, De quelques glossaires du moyen-âge, par E. CHATELAIN. — Du 27 : **Lenormant**, Les origines de l'histoire d'après la Bible (troisième article) et le mythe d'Adonis-Tammouz d'après les documents cunéiformes, par J. HALÉVY. — Les dialogues de Sénèque, p. p. **Koch** et **Vahlen**, par E. CHATELAIN. — **De Ceuleneer**, Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère, par GEORGES LACOUR-GAYET. — Du 3 janvier 1881 : **Conze**, **Humann**, **Bohn**, etc., Les résultats des fouilles de Pergame, par G. PERROT. — **Guardia** et **Wierzeyski**, Éléments de grammaire grecque, par CH. G. — Cartulaire de Strasbourg, I, p. p. **Wiegand**, par R. — Du 10 : **Kühner**, Grammaire détaillée de la langue latine, par F. ANTOINE. — Les Régestes de l'Empire, 1198-1272, p. p. **Boehmer** et **Ficker**, par R. — **Forneron**, Histoire de Philippe II, par ALFRED MOREL-FATIO. — Du 17 : Mélanges p. p. le Cercle philologique et historique de Copenhague; **Heiberg**, Études philologiques sur les mathématiciens grecs, par CH. G. — **Riess**, La date de la naissance du Christ, par L. D. — **Babeaud**, la ville sous l'ancien régime, par A. GAZIER. — **Overbeck**, Histoire de la plastique grecque, 3^e édit., 1^{er} vol., par O. RAYET. — Du 24 : **Mezger**, Les odes triomphales de Pindare, par ALFRED CROISSET. — **Ribbeck**, **Ritschl**, contribution à l'histoire de la philologie; **L. Müller**, **Ritschl**, biographie scientifique; **Bélger**, Haupt professeur, par CH. G. — Tite-Live, livres xxvi-xxx, p. p. **Luchs**, par AL. HARANT. — **Weiffenbach**, Les fragments de Papias relatifs à Marc et à Matthieu, par A. SABATIER. — *Variétés* : **Regnaud**, Note sur la légende indo-européenne de l'androgynisme primitif; **VIOLLET**, Origine

d'un symbole publié en copte et traduit du copte en français par M. Révillout. — Du 31 : **Dâmlohen**, Histoire de l'ancienne Egypte, par G. MASPERO. — **Droge**, Lycurgue l'orateur et son administration financière, par CH. G. — Du 7 février : **Bastin**, Le participe passé dans la langue française et son histoire; **Mercler**, Histoire des participes français, par J. BONNARD.

Société belge de Géographie. Bulletin. Quatrième année 1880. N° 6.

Sommaire : I. Capitaine Verstraete. Histoire des travaux et projets de colonisation des Belges. — II. Capitaine Hannot. De la lecture des cartes. — III. E. Adam. Causerie scientifique. — IV. E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires; Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — V. — E. S. Table analytique des matières. Carte : Tableaux des signes conventionnels. (Carte officielle au 1/40.000); Comte-rendu des actes de la Société. — Séances. — Concours. — Membres admis. — Ouvrages reçus.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

1 Januar 1881. Pindars Siegeslieder, erklärt von Friedr. Mezger, Prof. am Gymn. bei St. Anna in Augsburg. Leipz. Teubner 1880. XII u. 484 S. 8 M. (von C. Bulle). — J. L. Heiberg. Philologische Studien zu griechischen Mathematikern. I-II. Leipzig, B.G. Teubner, 1880. 44 S. 8°. M. 1, 20 (von Weissenborn). — Sex. Propertii elegiarum libri IV, recensuit Aem. Baehrens. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1880. LII und 198 S. 8°. M. 5,60 (von Heydenreich). — P. Cornelii Taciti opera quae supersunt... recensuit atque interpretatus est Io. Caspar Orellius. Vol. II. Editionem alteram curaverunt H. Schweizer-Sidler, G. Andresen, C. Meiser. Fasc. III. De vita et moribus Iulii Agricolae liber. Edidit G. Andresen. Berolini apud S. Calvari ejusque socium MDCCCLXXX. p. 147-222 (von Eussner). — Beitrag zum Gebrauche des Zahlworts im Lateinischen. I. Teil: Gebrauch des Livius. Vom Oberlehrer Gottlob Richter. Progr. des grossherzogl. Gymnasiums zu Oldenburg. 1880. 44 S. (von Krah). — B. Delbrück, Einleitung in das Sprachstudium, ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung. Bibliothek indogermanischer Grammatiken, Band IV. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1880. VIII u. 142 S. gr. in-8. M. 3 (von Bartholomae). — Georg Voigt. Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus. 1. Bd., 2. Aufl., 1880. Berlin, G. Reimer. 595 S. gr. in-8°. 8 M. (von O. Hess). — Sollemnia anniversaria conditae universitatis etc. rite obeunda indicit Rector et Senatus Universitatis Bernensis. Inest Hermannii Hageni de Codicis Bernensis N. CIX Tironianis disputatio. Bernae 1880. 4°. 16 S. und 2 photolithogr. Tafeln.

8 Januar. Archimedis Opera omnia cum commentariis Eutocii. E codice Florentino recensuit, latine vertit notisque illustravit J. L. Heiberg, Dr. phil. Volumen I. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri. 1880. XII u. 499 S.

8°. 6 M. (von S. Günther). — Ausgewählte Schriften des Lucian. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Karl Jacobitz. 1. Bändchen : Traum. Timon. Prometheus. Charon. 2. mehrfach berichtigte Auflage. Leipzig, Teubner. 1880. VI u. 93 S. 8°, 1,20 M. (von E. Zügler). — Titi Livi ab urbe condita liber XXVI. Für den Schulgebrauch erklärt von Dr. F. Friedersdorff, Direktor des Gymnasiums zu Allenstein. Leipzig, Druck und Verlag von B. G. Teubner. 1880. 116 S. 8°. 1,20 M. (von G. H. Müller). — Cornelii Taciti historiarum libri qui supersunt. Nouvelle édition avec une introduction littéraire, des sommaires, des notes en français sur la grammaire, les institutions, l'histoire et la géographie et un appendice critique par J. Gantrelle, professeur à l'université de Gand. Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs; 1880. VI und 388 Seiten 8°. 3 M. (von I. Prammer). — Quellenstudien zum Etymologicum Gudianum von O. Carnuth. Progr. des städt. Gymnas. zu Danzig. 1880. 24 S. 4°. (von A. Hilgard). — Poggi, Vittorio. Di un bronzo Piacentino con leggende Etrusche. Modena, Vincenzi. 1878. 8°, 26 S. und 1 Tafel. (Separatabdruck aus den Atti e Memorie delle Deputazioni di Storia Patria dell' Emilia. Nuova Serie vol. IV). Deecke, Dr. Wilhelm. Etruskische Forschungen. 4. Heft. Das Templum von Piacenza. Stuttgart, Heitz. 1880. 8°. 100 S. und 5 Tafeln. 5 M. (von C. Pauli). — Ausführliches lateinisch-deutsches und deutsch-lateinisches Handwörterbuch, aus den Quellen zusammengetragen und mit besonderer Bezugnahme auf Synonymik und Antiquitäten unter Berücksichtigung der besten Hilfsmittel ausgearbeitet von Karl Ernst Georges. Lateinisch-deutscher Theil : Erster Band. A-H. Siebente, fast gänzlich umgearbeitete Aufl. Leipzig, Hahnsche Verlagsbuchhandlung. Gr. 8°. 1879. X, pp. 2878. M. 9. Zweiter Band. I-Z. 1880. pp. 3210. M. 10. (von Sealfeld). — H. Hildesheimer : de libro qui inscribitur de viris illustribus urbis Romae quaestiones historicae. 121 S. 8°. Berlin, Mayer und Müller, 1880. 2 M. (von W. Sottau). — F. Philippi : Zur Rekonstruktion der Weltkarte des Agrippa. Marburg, 1880. Elwerthsche Verlagsbuchhandlung. 8°. 1,50 M. (von Dr. Kuntze-Müller). — P. Wesener, Griechisches Elementarbuch, zunächst nach den Grammatiken von Curtius und Koch bearbeitet. I. Teil, 8 Aufl. II. Teil, 6. Aufl. Leipzig, Teubner. 1880. 102 u. 168 S. 8°. 0,90 u. 1,20 M. (von Burger).

15 Januar. Eudociae Augustae Violarium recensuit et emendabat, fontium testimonia subscripsit Joannes Flach. Accedunt indices, quorum alter scriptores ab Eudocia laudatos, alter capita Violarii continet. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXX, XII und 752 S. 7,50 M. (von A. Daub). Hesychii Milesii qui fertur de viris illustribus librum recensuit emendavit apparatus criticum subscripsit Ioannes Flach. Lipsiae, in aedibus B. O. Teubneri, MDCCCLXXX, XVI u. 58 S. 8°. 0,75 M. (von A. Daub). — Franz Kern, Bemerkungen zu Sophokles Aias und Antigone. Osterprogramm des Stadtgymn. zu Stettin. 1880. 7 S. 4. (von N. Wecklein). — De interpolatione fabulae Sophocleae quae inscribitur Aiax. Dissertation von Edmund Reichard. Jena, 1880. 42 S. 8°. (von Metzger). —

Lueck, *De comparationum et translationum usu Sophocleo. Pars I et II.* Progr. des Progymnasiums zu Neumark. W.-P. 1878/1880. 16 u. 15 S. 4°. (von Metzger). — Fr. Paetzolt, *Observationes criticae in Lucianum.* Liegnitz, 1880. Programm. (von E. Ziegler). — *De Stephano Alexandrino Hermanni Useneri Commentatio.* Bonnae, apud A. Marcum. 1880. 58 S. 4°. 2 M. (von S. Günther). — *Emendationes Cornificianae scripsit Carolus Germann.* Programm des Ludwig-Georgs Gymnasiums zu Darmstadt, Herbst 1880. 11 S. 4°. (von Ph. Thielmann). — Ritter, Dr. Bernhard, *die Grundprincipien der aristotelischen Seelenlehre. Ein historisch-kritischer Versuch.* Jena, Neuenhahn. 1880. 32 S. 4°. (von T.). — *Erotemata grammatica ex arte Dionysiana oriunda ed. Petr. Egenolff.* Beilage zum Programm des Mannheimer Gymnasiums. 1879/80. 44 S. 4°. (von A. Hilgard). — *De genetivi apud priscos scriptores Latinos usu.* Von Dr. Ed. Loch. Programm des Gymn. zu Bartenstein. 1880. (von Paetzolt). Julius Beloch, *Der italische Bund unter Roms Hegemonie.* Leipzig, Teubner. 1880. 237 S. 8°. 8 M. (von W. Soltau).

22 Januar. Sophokles *Antigone* nebst den Scholien des Laurentianus herausgegeben von Moriz Schmidt. Jena, Gustav Fischer, 1880. XXXIV und 91 S. 8°. 2,80 M. (von N. Wecklein). — Leopoldi Schmidti *supplementum quaestionis de Pindaricorum carminum chronologia.* Marburg, 1880. XII S. 4°. (von Sitzler). — *Observationum in Theocritum particula quarta, scrips. O. Kreussler.* Programm. Bautzen 1880. 8 pp. 4°. (von C. Hartung). — *Die Enneaden des Plotin übersetzt von Hermann Friedrich Müller.* I. Bd. IV, 274 S. 8°. 4,80 M. II. Bd. IV, 451 S. 7 M. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1878 u. 1888 (von H. Kleist). — T. Maccii *Plauti comediae. Recensuit et enarravit Ioannes Ludovicus Ussing.* Voluminis tertii pars altera *Epidicum Mostellariam Menaechmos continens.* Hauniae, MDCCCXXX. 418 S. 8°. 11,25 M. (von Peter Langen). — Wölfflin, Ueber die Latinität des Afrikaners Cassius Felix. Separatabdruck aus den Sitzungsberichten der kgl. bayr. Akademie der Wissenschaften. 1880. Heft IV. S. 381-432. (von G. Landgraf). — *Zur Boetius-Frage.* Von Hermann Weissenborn. Aus dem Programme des Grossherzoglichen Realgymnasiums zu Eisenach. 1880. Eisenach. Hofbuchdruckerei. 10 S. 4. (von S. Günther). — C. Daniel, *de dialecto Eliaca, Halis Sax.* 1880. 56 S. 8°. (Diss.). (von Volkmann). — Thumser, V., *De civium Atheniensium muneribus eorumque immunitate.* Vindob. Gerold Sohn. 1880. IV, 151 (1) S. 8°. (von Zurborg). — Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie von Heinrich Gelzer. Erster Teil: die Chronographie des Julius Africanus. Leipzig, Teubner, 1880. 283 S. 8. 8 M. (von Karl Frick). — *Etymologische Erklärung homerischer Wörter, zusammengestellt von H. Anton.* Programm des Gymnasiums zu Naumburg a/S. 1879/1880. 20 S. 4°. (von Venediger). — Cyranka, Dr. L., *Zusammenhängende lateinische und deutsche Uebungsstücke für Sexta und Quinta höherer Schulen.* Paderborn, 1881. Schöningh, 113 S. 8°. 1 M. (von Fries).

29 Januar. Ernestus Maass, *de biographis Graecis quaestiones selectae.*

— Philologische Untersuchungen, herausgegeben von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Möllendorff, drittes Heft. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1880. 169 S. 8°. 3 M. (von A. Daub). — *De verborum collocatione apud Aeschylum Sophoclem Euripidem capita selecta*. Dissertation von Theod. Harmsen. Göttingen 1880. (von Metzger). — *Ad Theognidem*. Scripsit H. W. van der Mey, Leidae, 1880. 20 S. 8°. (von Sitzler). — Zwei Abhandlungen über die Aristotelische Theorie des Drama, von Jac. Bernays. Berlin, W. Hertz, 1880. 4,50 M. — Eugen Raab, die Zenonischen Beweise. Programm der k. Studienanstalt Schweinfurt, 1880. 50 S. 8°. (P. Pansch). — Aug. Otto, *de fabulis Propertianis particula prior*. (Dissert.) Vratislaviae 1880. 52 Seiten. gr. 8°. (von E. Heydenreich). — W. Soltau. Über Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen. Berlin, Weidmann 1880. XXII u. 695 S. 8°. 16 M. (von Gruppe). — Dütschke, Hans, Über ein römisches Relief mit Darstellung der Familie des Augustus. Progr. der Gelehrtenschule des Johanneums zu Hamburg. 1880. 4°. 7 S. u. eine lithogr. Tafel. (von Th. Schreiber). — von Gimborn, Bemerkungen zur Verwertung der Resultate der vergleichenden Sprachforschung für den ersten griech. Unterricht. Programm des Gymn. zu Hedingen. 1880. 32 S. 4°. (von Stier). — Lateinische Sprachlehre von G. W. Gofsrau. Zweite, verbesserte Auflage. Quedlinburg bei Basse. 1880. 750 S. 8°. 7 M. (von Venediger).

5 Februar. Pauli, *quaestiones criticae de scholiorum Laurentianorum usu* (Jahresbericht über das Archigymnasium zu Soest). 1880. 25 S. 4°. (von Kvicala). — Georg Meyer, *Quibus temporibus Thucydides historiae suae partes scripserit*. Programm zum Jahresbericht der königlichen Klosterschule Ilfeld 1879/1880. Nordhausen 1880. 25 S. 4°. (von Wëlzhöfer). — Ad. Nicolai, *Zur Litteratur über Xenophon*. Progr. des Gymn. zu Köthen 1880. 10 S. 4°. (von Volbrecht). — A. Baumgartner, *Über die Quellen des Cassius Dio für die ältere römische Geschichte*. Tübingen. Laupp. 1880. 1 Bl. 61 S. 8°. 1 M. (von H. Haupt). — *Publilii Syri Mimi Sententiae* rec. Guil. Meyer. Lips. Teubn. 1880. 78 S. 8°. 2,40 M. (von Hartung). — Thomas, *Aemilius: Schedae criticae in Senecam rhetorem selectae*. Berolini. Mayer et Müller. 1880. 50 S. 8°. 1 M. (von Sander). — Philologische Untersuchungen, herausgegeben von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Möllendorff. Erstes Heft: *Aus Kydathen*. Mit einer Tafel. Weidmannsche Buchhandlung, 1880. 236 S. 8°. 4 M. (von Holzapfel). — Aufgaben zum Übersetzen ins Griechische für die oberen Gymnasialklassen von Emil Kurz, k. Rektor und Professor am Ludwigsgymnasium in München. München, J. Lindauersche Buchhandlung. 1880. 90 S. 8°. 1,20 M. (von Wesener). — Ferd. Schultz, *kleine lateinische Sprachlehre für die untern und mittlern Klassen der Gymnasien*. 17. verbesserte Auflage. Paderborn, Ferd. Schöningh, 1880. 292 S. 8°, 1,85 M. (von C. W.). — *Gradus ad Parnassum sive thesaurus latinae linguae poeticus et prosodiacus*. Post curas C. H. Sintenis etc. recognovit G. A. Koch. Accedit

index verborum Germanicus. vol. I A-J XXXVI, 404 S.; vol. II K-Z 460 S. 8°. Editio octava. Lipsiae Sumptibus librariae Hahnianae 1879. 7 M. — J. Wiggert: Studien zur lateinischen Orthographie. Programm d. Gymnasiums zu Stargard. 1880. 19 S. 4°. (von Bouterwek). — Bibliotheca scriptorum classicorum, herausgegeben von Wilhelm Engelmann. Achte Auflage, umfassend die Litteratur von 1700–1878, neu bearbeitet von E. Preuss. Erste Abtheilung: Scriptores graeci. Leipzig, W. Engelmann. 1880. VII u. 802 S. 8°. 20 M. (In zwei Hälften ausgegeben). (von R. Klusmann).

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Goettingen, 1880.

Zehnter Band. 8^{tes} und 9^{tes} Heft, 1879-1880. Ueber den gebrauch der lateinischen adjectiva mit dem genetiv... von O. Erdmann. — Lateinischer Unterricht von F. A. Eckstein. — Observationum epigraphicarum capp. duo. Scr. H. A. Seidel. — Die militairmedizin Homers. Von H. Fröhlich. — Ueber den platonischen Parmenides. Von R. Goebel. — Aristotelis de arte poetica liber. Rec. G. Christ. — De verbis separandi apud Tacitum. Scr. G. Klein. — Pompejanische studien zur städtekunde des alterthums von H. Nissen; Bibliographie; Kleine philologische zeitung: Brief Th. Mommsens; St. Petrus' manuscript; Funde auf Kypros; Die gräber von Chaeronea; Römische Ausgrabungen bei Augsburg; Urgeschichtliches; Ausgrabungen in Pergamum; Römische Alterthümer auf der insel Wight; Minister Zedlitz und das preussische schulwesen. Auszüge aus zeitschriften: Augsburger allgemeine zeitung, p. 464; Göttingische gelehrte anzei- gen. p. 464; Nachrichten von der königl. gesellschaft der wiss. zu Göttingen, p. 465; Hermes, p. 465; Neue jahrbücher für philologie und pädagogik, p. 466; Rheinisches museum für philologie, p. 416.

Zehnter Band. 10^{tes} und 11^{tes} Heft, 1879-1880. De singulari quadam verbi periphrasi apud Sophoclem oblata scr. M. Boettger. — Bemerkungen zu Sophokles Ajax und Antigone. Von Fr. Kern. — Quaestiones criticae Euripideae. Scr. R. Schenk. — W. Gebhardi, kritisch-exegetische studien zum zweiten theil von Vergils Aeneis. — Glossae in Juvenalem. Ex cod. Parisino edidit Henr. Keil. — Coelii Sedulii Opera... ed. J. Looshorn. — Commodiani carmina. Recognovit E. Ludwig, Particula prior. — Die handschriftliche überlieferung von Ciceros büchern de Republica. Von R. Boltz. — M. Tullii de Legibus libri III. Erklärt von A. du Mesnil. — K. E. Georges, ausführliches lateinisch-deutsches handwörterbuch. — Deutsch-lateinisches schulwörterbuch... von F. A. Heinichen. — Das strategienjahr der Achäer. Von T. F. Unger; Bibliographie. Kleine philologische zeitung: Codex der evangelien; Ausgrabungen in Tirol; Römische villa bei Aachen; Ausgrabungen bei Augsburg; Fund bei Herculaneum; Das amphitheater von Aquincum. Auszüge aus zeitschriften: Augsburger allgemeine zeitung, p. 515; Göttingische gelehrte anzeigen, Literarisches centralblatt von Fr. Zarncke, p. 516; Neue jahrbücher für philologie und pädagogik von A. Fleckeisen, p. 520; Literatur.

Elfter Band. 1^{tes} Heft, 1881. Lateinische und romanische comparison. Von E. Wölfflin. — De figuris etymologicis linguae latinae. Scr. G. Landgraf. — A. complete concordance to the Odyssey and Hymns of Homer... by Henry Dunbar. — W. von Christ, der gebrauch der griechischen partikel τε mit besonderer bezugnahme auf Homer. — W. v. Christ, die wiederholungen gleicher und ähnlicher verse in der Ilias. — The Bacchae of Euripides with critical and explanatory notes... by J. E. Sandys. — Πέτρος Ν. Παππαγεώργιος κριτικά και ἐρμηνευτικά εἰς τὰ ἀποσπάσματα τῶν Ἑλλήνων τραγικῶν ποιητῶν — De ratione quae Platoni cum poetis Graecorum intercedit, qui ante eum floruerunt, scr. Th. Heine. — Erotemata grammatica ex arte Dionisiana oriunda maximam partem nunc primum edidit P. Egenolf. — Eudociae Augustae Violarium recensuit... Joannes Flach. — Publilii Syri mimi sententiae. Recensuit G. Meyer. — Zum sprachgebrauch des Caesar. I... von D. Ringe. — Quaestiones Sallustianae. P. H. Scr. Fr. Vogel. — Tacitus Annalen erklärt von K. Nipperdey... Siebente auflage.. von G. Andresen. Bl. I. II. — Apuleii Platonici Madaurensis de deo Socratis liber. Emendabat... Ch. Lütjohann. — Cassius Felix de medicina, nunc primum editus a Val. Rose. — Das heerwesen der Muhammedaner und die arabische übersetzung der taktik des Aelian... von E. Wüstenfeld. — Zur geschichte der attischen finanzverwaltung... von Th. Fellner. — V. Thumser, de civium Atheniensium muneribus eorumque immunitate dissertatio. — Die ergebnisse der ausgrabungen zu Pergamum. Vorläufiger bericht von A. Conze, C. Humann, R. Bohn, H. Stiller, G. Lolling und G. Raschdorf. — Bibliographie. — Kleine philologische zeitung; Kalender für schüler; Schlieman in Orchomenos; Die Tantalosstadt; Palas Athene des Phidias. Auszüge aus zeitschriften: Archäologische zeitung, p. 64; Deutsche literaturzeitung herausgegeben von Max Rödiger, p. 66; Literarisches centralblatt von Fr. Zarncke, p. 68; Neue jahrbücher für philologie und pädagogik von A. Fleckeisen, p. 71; Rheinisches museum für philologie herausgegeben von O. Ribbeck und Fr. Bücheler.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1879. Berlin, Calvary.

Zweite abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus vom October 1879 bis dahin 1880. Vom Gymnasial-Oberlehrer dr. August Lorenz in Berlin (Schluss folgt). — Dritte abtheilung. Bericht über römische Epigraphik. Von Gymnasial-Direktorprofessor dr. Haug in Konstanz (Schluss). Jahresbericht über die exakten Wissenschaften im Alterthum von Anfang 1878 bis Michaeli 1879. Vom Gymnasial-Oberlehrer M. Curtze in Thorn.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien: Verantwortliche Redacteurs: W. Hartel, K. Schenkl.

1880. *Elftes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zum ersten Buch des Martial. Von Hans Flach in Tübingen. — Das Verbum eliberare, befreien. — Glossographisches. Von Hermann Rönsch in Lobenstein.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Gustav Meyer, Griechische Grammatik. Leipzig 1880, Breitkopf und Härtel. Angez. von Friedrich Stolz in Innsbruck. — Der Agricola des Tacitus für den Schulgebrauch erklärt von Ignaz Prammer. Wien 1880. Karl Gerold's Sohn. Angez. von J. Müller in Innsbruck. — Cornelli Taciti historiarum libri qui supersunt. Nouvelle édition par J. Gantrelle. Paris 1880. Garnier frères. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Eutropi breviarium ab urbe condita. Recensuit H. Droysen. Berlin 1878. Weidmann. Angez. von R. Bitschofsky in Wien. — De figuris etymologicis linguae latinae. Scripsit Gustavus Landgraf. Erlangen 1879. Angez. von Golling in Iglau. — Der Realismus der modernen Naturwissenschaft. Kritische Streifzüge von dr Anton. Leclair. — Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. Von Adolf Ebert. II. Band. Leipzig 1880. Angez. von dr. J. Huemer in Wien. — Musterstücke aus Winckelmann's Weerken nebst Goethe's Aufsatz über Winckelmann. Von dr Wilh. Kühne. Berlin 1879. Weidmann. Angez. von H. Lambel in Prag. — Physikalische Lehrbücher. Angez. von dr. F. Wallentin in Wien. — Prof. dr Max Zängerle, Lehrbuch der Mineralogie für den Unterricht an techn. Lehranstalten, Real-schulen und Gymnasien. Braunschweig 1880. F. Vieweg und Sohn. Angez. von C. Doelter. — Thomé (Wilh. Otto). Lehrbuch der Zoologie für Real-schulen, Gymnasien, forst- und landwirthschaftl. Lehranstalten etc. sowie zum Selbstunterricht, mit 600 in den Text eingedruckten Holzstichen. 4. verb. Aufl. Braunschweig 1880. Vieweg und Sohn. Angez. von O. Schmidt in Strassburg.

1881. *Erstes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Bemerkungen zu den sog. quintilianischen Declamationen. Von K. v. Morawski in Krakau. — Zur griechischen Anthologie. Von Arthur Ludwig in Königsberg. — Zu Ausonius. Von K. Schenkl in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Richard Bentley's Emendationen zum Plautus, aus seinen Handexemplaren der Ausgaben von Pareus (1623) und Camerarius-Fabricius (1558) ausgezogen und zum ersten Male herausgegeben von L. A. Paul Schroeder. 1—3. Lieferung. Angez. von Heinrich Schenkl in Wien. — Homeri Iliadis epitome Francisci Hoheggeri. In usum scholarum iterum edidit Josephus Zechmeister. Pars prior II. I—X. Vindobonae. Sumptibus et typis Caroli Gerold filii. MDCCCLXXX Angez. von Al. Rzach in Prag. — Das Leben des Agricola von Tacitus. Schulausgabe von dr A. Dräger, Director des k. Gymnasiums zu Aurich, Dritte Aufl. Leipzig, Druck und Verlag von B. G. Teubner, 1879. Angez. von Ignaz Prammer in Wien. — Pape W., Griechisch-deutsches Handwörterbuch. 3. Aufl. bearb. von M. Sengebusch. Zugleich als 1 und 2. Band von Pape's Handwörterbuch der griechischen Sprache in vier Bänden. Braunschweig, F. Vieweg und Sohn, 1880. Angez. von K. Schenkl in Wien. — Schulwörterbuch zur Aeneide des P. Vergilius Maro von dr G. A. Koch. Nach des Verf's Tode herausgegeben von dr V. H. Koch.

Hannover. Hahn'sche Buchhandlung 1880. Angez. von A. Zingerle in Innsbruck. — Goethe-Jahrbuch. Herausgegeben von dr Ludwig Geiger. I. Bd. Frankfurt a. M. Literarische Anstalt. Rütten und Loening, 1880. — Jugendbriefe Goethes. Ausgewählt und erläutert von dr Wilhelm Fiehlitz, Oberlehrer am Gymnasium zu Wittenberg. Berlin. Weidmann'sche Buchhandlung. 1880. Beide angez. von R. M. Werner in Graz. — Herder's Cid, die französische und die spanische Quelle. Zusammengestellt von A. S. Voegelin. Heilbronn, gebr. Henninger, 1879. Angez. von H. Lambel in Prag. — Physikalische Lehrbücher. Angez. von J. G. Wallentin in Wien. — Prof. F. Dörfler, Hilfstabellen zur Mineralogie nach den Lehrbüchern für Mittelschulen von Bisching-Hochstetter und A. Pokorny. Wien 1880. Verlag von A. Pichler's Wittwe. — A. Favre, *Revue géologique Suisse pour l'année 1879*. Genève 1880; Beide angez. von C. Doelter in Graz.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 24.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES
ET HISTORIQUES.

*17^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le samedi 23 avril 1881.*

La séance s'ouvre à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président de la cour de cassation.

Sont présents : MM. Faider, président honoraire; De Longé, président; Feys et Gantrelle, vice-présidents; Wagener, secrétaire-général; De Block et Fredericq, secrétaires-adjoints; Angenot père, Delbœuf, De Moor, Discailles, Dupont, Gevaert, Gillet, Grafé père, Grafé fils, Hurdebise, Kunziger, Lannoy, Michel, Moeller, Motte, Peltier, Thil-Lorrain, Thomas, Troisfontaines, P. Yserentant.

MM. Adolphe De Ceuleneer, docteur en philosophie, sous-bibliothécaire de l'université de Liège, et Pierre Yserentant, docteur en philosophie, professeur au collège communal de Malines, sont admis à l'unanimité en qualité de membres de la Société.

M. Gilles, trésorier, ne pouvant assister à la séance, la reddition du compte annuel est renvoyée à la prochaine réunion.

L'ordre du jour appelle la remise à M. Gantrelle de la médaille qui lui a été décernée à la séance précédente. M. le président De Longé prononce l'allocution suivante, qui soulève de vifs applaudissements :

Messieurs,

Dans votre dernière séance vous avez décidé, aux applaudissements de l'assemblée, qu'une médaille en vermeil, la plus haute récompense dont vous disposez, serait remise à M. le vice-président Gantrelle.

La légende de la médaille est ainsi conçue :

JOSEPHO GANTRELLE
GRAMMATICO SOLLERTI
TACITI
AGRICOLAE GERMANIAE HISTORIARUM
INTERPRETI DOCTO ET INGENIOSO
LITTERARUM HUMANIORUM
PROPUGNATORI STRENUO
IMPAVIDO INDEFESSO
MDCCLXXX¹.

Cette légende contient, dans sa concision latine, l'exposé de motifs de votre décision.

¹ Pour satisfaire au désir manifesté par plusieurs de nos lecteurs, nous donnons ci-dessous les textes des inscriptions gravées sur les autres médailles décernées jusqu'ici par la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

E. Benoist — viro doctissimo — quod Virgilii opera — in usum scholarum — accuratissime edidit — et dilucide — interpretatus — est — 1874.

J. Du Fief — professori diligentissimo — quod — orbis terrarum descriptione edita — de juvenum studiis — optime meritis est — MDCCLXXXIII.

J. Peltier — professori diligentissimo — quod — epitomen historiae sacrae — mendis purgavit — et dilucide — interpretatus est — MDCCLXXXIII.

F. A. Gevaert — quod — Aristoxeni — vestigiis ingressus — musicen graecam — docte dilucide ingeniose — explicavit — MDCCLXXV.

Joh. Josepho — Thonissen — quod Atheniensium leges — de criminibus puniendis — docte et dilucide — explicavit — MDCCLXXVII.

Viro — clarissimo — Carolo Faider — quod — societatis philologicae — per quinquennium praeses — de litteris humanioribus — optime meritis — est — MDCCLXXIX.

Et d'abord, MM., vous tenez à honorer le savant grammairien, dont l'œuvre, recommandée par onze éditions est devenue classique non seulement dans notre pays, mais encore à l'étranger. Un professeur de la faculté des lettres de Paris, M. Benoist, ayant eu, à plusieurs reprises, à s'occuper du livre de notre confrère, n'hésite pas à dire que la grammaire de M. Gantrelle est la meilleure grammaire latine écrite en langue française.

Après l'hommage adressé au grammairien se place l'hommage dû au commentateur de plusieurs écrits de Tacite. Notre confrère M. Roersch a relevé, dans son rapport, le mérite des nombreux travaux d'élucidation auxquels s'est livré M. Gantrelle; il ne m'appartient pas de rien ajouter au verdict émané d'un juge si essentiellement compétent, verdict que vous avez ratifié.

Arrivant enfin aux études humanitaires, vous énoncez, Messieurs, que dans cette partie vitale de notre enseignement, M. Gantrelle a toujours été un athlète vigoureux et infatigable. En parlant ainsi, vous lui rendez justice : il y a actuellement cinquante ans que M. Gantrelle est sur la brèche; il a figuré, vous le savez, dans l'enseignement moyen et comme professeur et comme inspecteur; il a été ensuite nommé professeur ordinaire à l'université de Gand, où il donne encore aujourd'hui, quoique professeur émérite, tous les cours de philologie dont il avait été chargé. L'ardeur au travail chez M. Gantrelle ne se ralentit pas : sa collaboration à la *Revue de l'instruction publique* et une édition de la deuxième philippique de Cicéron, qui ne tardera pas à paraître, l'attestent.

Voilà, Messieurs, exposés en quelques mots, les titres de notre éminent confrère. Laissez moi cependant insister sur un dernier titre qui nous est particulièrement cher : M. Gantrelle, a dit M. Roersch, et je le répète, M. Gantrelle peut être proclamé, à juste titre, le fondateur et le père de notre Société.

Je m'incline donc devant notre cher et éminent confrère, l'homme utile que vous connaissez, et je le prie de vouloir bien accepter, en témoignage de notre estime et de notre vénération, la médaille qui lui est décernée.

M. Gantrelle remercie M. le président et l'assemblée. (*Applaudissements*).

M. Grafé, père donne lecture d'une étude étymologique sur le mot *jubere*.

Après un échange d'observations, l'assemblée décide que le

travail de M. Grafé sera autographié et distribué à tous les membres de la Société. MM. Dupont et Kunziger s'engagent à discuter ce travail dans une prochaine séance.

M. Thil-Lorrain donne lecture d'une étude sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Il soumet à l'assemblée un atlas de planches et un plan de manuel traitant de l'histoire nationale. (*La Revue* publiera ce travail.)

M. Fredericq constate qu'à présent tout le monde est d'accord sur l'utilité des tableaux graphiques dans l'enseignement. La cause est partout à l'ordre du jour et peut être considérée comme gagnée. Quant aux autres idées émises par M. Thil-Lorrain, il désire présenter quelques observations. C'est à juste titre que M. Thil-Lorrain fait le procès à l'histoire-bataille; mais, dans sa réaction excessive, il semble vouloir proscrire les biographies des conquérants et leur substituer celles des hommes utiles, spécialement des grands inventeurs. M. Fredericq croit que c'est là une erreur. Malgré les services incalculables qu'ils rendent à l'humanité, les grands inventeurs ont presque toujours une biographie obscure et insignifiante. L'histoire de leur vie est rarement importante. Aussi considère-t-il comme peu rationnel de négliger les biographies retentissantes d'Alexandre, de César, de Napoléon, etc., au profit de celles des grands inventeurs. D'ailleurs la biographie des conquérants n'a pas une moindre portée morale, bien au contraire. Celle de Napoléon I, par exemple, est la condamnation la plus éloquente du despotisme et de l'esprit de conquête.

M. Fredericq s'oppose aussi à l'étude détaillée des âges préhistoriques, préconisée par M. Thil-Lorrain. Il estime qu'il faut dans l'enseignement moyen se borner à des notions générales. Les résultats scientifiques obtenus en cette matière sont encore très incertains. Or, il ne faut pas présenter à l'enfant comme résolus des problèmes encore fort discutés par les savants. M. Fredericq ne discutera pas les nombreuses questions philosophiques et historiques que soulève le travail de M. Thil-Lorrain. Il y a là toute une philosophie de l'histoire qu'on ne pourrait discuter qu'au moyen de volumes pour et contre. M. Fredericq applaudit en principe aux idées larges émises par l'orateur, mais il les croit peu pratiques, sauf celles qui se rattachent aux tableaux graphiques, dont l'atlas présenté par M. Thil-Lorrain est un curieux spécimen.

M. Thil-Lorrain déclare qu'il ne proscriit pas l'étude des biographies des conquérants, mais il insiste pour que dans l'enseignement historique le crime soit blâmé et non glorifié, comme il l'est trop souvent. L'élève ignore trop aussi l'histoire des grands bienfaiteurs de l'humanité. On lui laisse ignorer la vie de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, etc. Les grandes transformations politiques sont dues surtout aux transformations scientifiques, qu'il est nécessaire de faire connaître aux élèves.

M. Delbœuf partage l'avis de M. Fredericq quant aux biographies des grands inventeurs. Que dire de la vie insignifiante de la plupart d'entre eux ? Et comment taire les grands événements de la vie de César ? Les découvertes sont importantes, mais non la vie de ceux auxquels nous les devons.

M. Thil-Lorrain revient sur ses observations.

M. Discaillies croit que M. Thil-Lorrain tombe dans l'exagération en faisant la critique de notre enseignement historique. Il proteste au nom de ses anciens collègues de l'enseignement moyen. Si dans certains manuels on ne dit pas un mot des grandes inventions ni des bienfaiteurs de l'humanité, le professeur est là, qui fait son devoir. Et si l'enseignement historique n'est pas toujours donné à un point de vue large et philosophique, c'est la faute à l'homme, non au système. Tout bon professeur supplée aux lacunes des manuels.

M. Thil-Lorrain se défend d'avoir accusé tous les professeurs d'histoire ; il insiste pour que le gouvernement se préoccupe de la question des manuels.

M. Wagener confirme ce qu'a dit M. Fredericq quant à l'histoire préhistorique. Il cite à ce propos l'opinion d'un des hommes les plus compétents en cette matière, sinon le plus compétent, celle de M. Worsaae, directeur des musées spéciaux de Copenhague. Celui-ci lui a dit un jour qu'il n'oserait pas, à quelques siècles près, fixer les périodes préhistoriques. Les résultats vraiment scientifiques et sûrs sont encore très minimes. M. Altmeyer, qui n'était pas un ignorant, a dit spirituellement : « L'histoire proprement dite est déjà si vaste qu'il est bien difficile, dans l'enseignement, d'y ajouter encore la *préhistoire*. »

M. Thomas donne ensuite lecture d'un travail intitulé : *École normale et Facultés* (voir plus loin la teneur *in extenso* de cette dissertation).

Après un échange d'observations, l'assemblée décide qu'elle

passera à la discussion immédiate de la lecture de M. Thomas.

M. Wagener appelle l'attention de l'assemblée sur un passage du discours de M. le Ministre de l'instruction publique, prononcé à la séance de la chambre du 6 avril 1881 et que voici : « ces critiques contre l'École normale des humanités de Liège, avant d'arriver ici, s'étaient produites dans une société qui rend à l'enseignement en Belgique des services signalés, en s'occupant de la façon la plus sérieuse des différentes mesures qui peuvent favoriser le progrès des études philologiques et historiques. » (*Annales parlementaires*, p. 928). M. Wagener est heureux de pouvoir citer cet hommage flatteur rendu aux intentions et aux travaux de la société par M. le Ministre, qui lui a ainsi donné une haute consécration.

M. Fredericq demande à passer en revue quelques-unes des idées émises par M. Thomas dans son remarquable travail. M. Thomas a commencé par l'accuser de sentimentalisme, en s'appuyant sur un passage de sa lecture précédente, où il est question de « piété filiale » envers l'École normale. M. Fredericq croit que ce sentiment de gratitude n'est pas déplacé et il estime qu'il a donné des raisons en dehors de toute question sentimentale. M. Thomas raille quelque peu les anciens élèves de l'École normale d'avoir conservé un excellent souvenir de leurs études, alors que lui-même, en songeant à ses années universitaires, se déclare dégoûté et écœuré. Qu'est-ce que cela prouve contre l'École normale ? C'est un argument éloquent en sa faveur.

M. Fredericq partage pleinement l'opinion de M. Thomas sur la malencontreuse réorganisation de l'enseignement supérieur après la chute du roi Guillaume. La révolution de 1830 a été un grand malheur au point de vue universitaire. M. Fredericq cite l'opinion de M. Laurent, qui a fréquenté nos universités avant et après 1830 et qui a déclaré qu'il y avait entre elles la différence du jour à la nuit. Les universités du roi Guillaume étaient aussi bonnes que les universités allemandes de la même époque. M. Thomas veut nous faire rentrer dans la voie dont on a eu tort de s'écarter depuis 1830. Fort bien, mais quel argument en tirer contre l'École normale, qui a une organisation scientifique supérieure à celle de nos facultés ?

M. Thomas avait jadis accusé l'École normale, qu'il appelle « la cliente » de M. Fredericq, d'avoir *tué* et *écrasé* les facultés. A présent il déclare innocente cette pauvre cliente; mais il y a

un coupable cependant, et cet assassin des facultés, c'est le gouvernement belge. Celui-ci aurait dû opérer la réforme que le gouvernement autrichien a effectué en 1848. Certes, si le système allemand avait été introduit dans nos universités depuis trente ans, il aurait produit déjà des résultats incalculables; mais M. Fredericq croit que, par l'organisation de l'École normale en 1848-50, le gouvernement belge a fait un pas important dans la bonne voie. L'École normale, avec ses cours pratiques, avec son enseignement vraiment scientifique, qui sollicite sans cesse le travail personnel de l'élève, a été comme un premier jalon sur la route de la réorganisation définitive des facultés de philosophie et lettres.

Qu'est-ce en effet que le doctorat dans les facultés? Il y a des exceptions brillantes (M. Thomas en est une); certains docteurs se livrent à des travaux personnels et vont compléter leurs études à l'étranger; mais la grande majorité des docteurs se borne à apprendre par cœur les cahiers des professeurs. Au contraire les élèves de l'École normale, même les moins travailleurs, sont obligés de lire, d'opérer sur les sources de la science, de travailler par eux-mêmes. Ils ont à leur disposition une bibliothèque scientifique unique en Belgique, où se trouvent réunis tous les bons commentaires allemands, toutes les bonnes dissertations, en un mot tous les livres remarquables au point de vue de l'enseignement humanitaire. Tandis que les normalistes sont familiarisés avec les travaux des savants qui ont révolutionné la philologie dans notre siècle, la plupart des docteurs ignorent même leur nom.

M. Thomas se fait une bien singulière idée de l'École normale. A l'en croire, ce serait un établissement étroitement réglementé, où l'élève n'a plus aucune liberté d'allures, une sorte d'école dentellière où chaque normaliste, courbé sur son carreau, fabriquerait péniblement la même dentelle réglementaire, sans pouvoir jeter les yeux ni à droite ni à gauche. Cela n'est pas exact. La plus grande liberté y règne dans les études. M. Fredericq rappelle que de son temps il avait des condisciples qui étudiaient l'hébreu, l'espagnol, l'italien, les langues germaniques, l'histoire, etc., par dilettantisme; lui-même a trouvé le temps, en dehors de ses études courantes, de lire en trois mois une vingtaine de volumes des chroniques de Froissart, et ainsi du reste. Chacun donnait à ses études la direction qui lui plaisait. Ajoutez

à cela les nombreux cours pratiques, qui viennent se joindre aux cours théoriques de la faculté que l'on va suivre à l'université, et qui ont déjà été imités jusqu'à un certain point au doctorat de l'université de Liège. Et que M. Thomas ne croie pas que les cours de l'École normale aient une tendance professionnelle. Tous sont strictement scientifiques, si bien qu'on sort de l'École normale bien mieux préparé à faire un cours d'université qu'un cours d'athénée et qu'on se trouve tout à fait dépaycé, si l'on est chargé par le gouvernement de donner leçon dans une classe inférieure. Aucune leçon faite par les élèves de l'École normale aux cours pratiques, n'est calquée sur celles de l'enseignement moyen. Ce sont de purs exercices scientifiques d'enseignement supérieur.

M. Thomas a cité de nombreuses lacunes dans le programme des études de l'École normale : la paléographie, l'épigraphie, l'archéologie, etc. M. Fredericq espère que ces lacunes seront prochainement comblées, mais pourquoi faire un reproche à l'École normale de ne pas posséder ces cours, alors qu'ils ne sont inscrits au programme des cours obligatoires d'aucune de nos quatre universités ? M. Thomas constate avec regret qu'il n'a jamais rencontré un ancien élève de l'École normale allant consulter, à Bruxelles, les manuscrits de la bibliothèque royale. M. Fredericq fait observer que M. Thomas a appris la paléographie aux universités étrangères. Il croit que si cet enseignement avait existé à l'École normale, M. Thomas ne se serait pas trouvé seul à explorer les trésors de la bibliothèque royale, car ce n'est pas le goût de la recherche scientifique qui manque chez les anciens élèves de l'École normale.

M. Thomas a prétendu que les normalistes ne peuvent sortir du cadre étroit de leur programme d'études. Cela est encore inexact. En voici une preuve concluante. Chaque fois qu'un cours libre a été tenté à la faculté de Liège, ce sont les élèves de l'École normale qui, seuls ou du moins en majorité, en ont constitué l'auditoire volontaire et l'ont ainsi empêché de sombrer.

M. Thomas a reproduit un argument présenté par M. Wagener dans la dernière séance. Si l'école, dit-il, était une bonne institution, elle aurait produit un mouvement scientifique plus considérable. M. Fredericq persiste à maintenir sa première réponse. Notre pays est mortel aux travailleurs spécialistes. Le belge, tel que deux siècles de servitude l'ont fait, n'a pas encore le respect

de la science ni l'aspiration aux études désintéressées. Les savants sont clairsemés chez nous, surtout parce que l'atmosphère dans laquelle nous vivons décourage et étouffe les recherches scientifiques. L'École normale pouvait-elle seule transformer la Belgique? Mais il est sorti chaque année *deux* ou *trois* élèves de l'École normale; et on veut que ces trois pauvres étudiants fassent chaque année, comme les trois Suisses de la légende, le serment du Grütli et jurent de sauver la patrie au point de vue scientifique! Et M. Thomas reproche à ces étudiants frais émoulus des bancs de l'École, de ne pas avoir produit un mouvement irrésistible, à eux trois tous les ans, alors que les professeurs des universités ont été incapables eux-mêmes de provoquer cette révolution!

M. Thomas a comparé l'École normale à un « engrenage ». Pour lui, le normaliste y est pris à son entrée, tourne dans la machine pendant quatre ans et en sort mutilé, pantelant, complètement annihilé. M. Fredericq rappelle ce qu'il a dit de la diversité des études et de la liberté scientifique qui règnent à l'École normale. De plus, depuis la création d'une section des langues modernes et d'une section historique, la situation s'est encore élargie. Ainsi, ce n'est qu'au bout de deux années d'études et lorsque la vocation a eu le temps de mûrir, que la section philologique fournit des élèves à la section historique; ceux-ci y arrivent armés de toutes pièces et munis des connaissances philologiques indispensables à l'historien et qui lui manquent trop souvent en Belgique.

M. Thomas a aussi reproché à l'École normale de n'avoir que quatre années et d'empêcher ses élèves de poursuivre leurs études supérieures au-delà de ce terme fatal. Ce reproche tombe, car les élèves distingués qui en expriment le désir, obtiennent des bourses de voyage pendant un ou deux ans à leur sortie de l'École. M. Fredericq cite MM. De Moor et Grafé parmi les membres présents à la séance. Ces Messieurs sont allés pendant deux ans en Allemagne poursuivre leurs études en toute liberté.

M. Thomas a parlé spirituellement du « dortoir » et de la « gamelle » obligatoires. Le « dortoir » est une pure fleur de rhétorique, attendu que chaque normaliste a sa chambre particulière; il ne couche pas plus dans un dortoir que s'il louait un appartement en ville. Quant à la « gamelle », M. Fredericq ne partage pas du tout le dédain ironique qu'elle inspire à M. Tho-

mas. Ces dîners en commun sont aussi instructifs qu'amusants; on y discute avec verve, avec tout l'entrain de la jeunesse, les questions scientifiques et politiques les plus variées. Il serait souhaitable que l'élève eût la latitude de dîner en ville, chaque fois qu'il le désire, mais le principe du dîner en commun est une chose excellente. C'est là que, tout en faisant une part à la plaisanterie, on s'excite et s'éclaire mutuellement. Tous les anciens élèves de l'École normale en ont conservé un bon souvenir.

M. Thomas s'est efforcé de démontrer que l'École normale est une institution surannée, en citant les opinions exprimées lors de sa fondation par MM. Paul Devaux, Stas et Leclercq. M. Fredericq se plaît à proclamer hautement les grands services rendus par ces hommes éminents à l'instruction publique en Belgique. Ils ont été les véritables fondateurs de notre enseignement moyen et tous les membres de notre société leur doivent une profonde reconnaissance. Mais M. Fredericq pense, comme M. Thomas, qu'ils n'ont pas vu juste lors de la création de l'École normale; ils ont voulu en faire un pensionnat, mais ils n'y ont pas réussi, grâce aux germes féconds que portait dans son sein cet enseignement essentiellement scientifique. L'École normale a été tout autre qu'ils ne l'avaient rêvée, et c'est ce qui fait sa force.

M. Thomas s'est déclaré hostile au projet exposé par M. Vanderkindere à la Chambre et qui consiste à créer à Bruxelles un institut des hautes études. M. Fredericq croit que les raisons invoquées par M. Thomas sont concluantes. L'institut des hautes études décapiterait les facultés de l'État; il fournirait tout simplement à l'université libre de Bruxelles une série de cours scientifiques qui ne grèveraient pas le budget de cet établissement privé. M. Fredericq estime qu'il vaudrait mieux compléter les facultés de l'État, améliorer l'École normale et admettre les docteurs à profiter de son enseignement, en même temps que la faculté de Gand serait dotée d'une annexe pour la formation de professeurs de l'enseignement moyen.

En terminant, M. Fredericq déclare qu'il reste fermement convaincu qu'il sera toujours très utile aux études philologiques belges qu'il y ait dans le pays un établissement spécial où les élèves, réunis dans un internat, organisé libéralement, continueront à jouir des avantages inappréciables d'une bibliothèque philologique de premier ordre et de nombreux cours pratiques organisés sur des bases vraiment scientifiques. Le moment n'est

pas venu de jeter la pierre à l'École normale, quand on se déclare dégoûté et écœuré au souvenir des études qu'on a faites dans une faculté de philosophie.

M. Delbœuf dit qu'il a peu de chose à ajouter aux paroles de M. Fredericq. Si l'École normale a tué le doctorat, elle n'a qu'une chose à se reprocher : c'est d'avoir eu des cours nombreux et excellents qui manquaient au doctorat et d'avoir eu une meilleure organisation et un meilleur outillage scientifiques. Quant aux réformes à introduire dans nos facultés, M. Thomas n'en est pas l'inventeur. Elles ont déjà été indiquées souvent, notamment par la faculté de philosophie de Liège, qui a réclamé depuis des années le fractionnement du doctorat, la création de nouveaux cours (archéologie, épigraphie, paléographie, etc., etc.). La faculté de Liège a demandé aussi que l'École normale lui fût plus intimement rattachée et que les docteurs fussent autorisés à suivre à l'école les cours qui manquent à la faculté, etc. M. Thomas a tracé un tableau brillant des facultés telles qu'elles devraient être. Mais, en fin de compte, quelle différence notable y aura-t-il entre elles et l'École normale, à part la métaphysique et l'histoire de la philosophie ? Aucune, sauf l'internat. M. Delbœuf a hésité longtemps sur cette question ; il a cru même pendant quelque temps que l'internat devait être supprimé ; mais il a changé d'avis. Les inconvénients qui existent peuvent être corrigés facilement. On pourrait aussi admettre des externes à côté des internes. Mais l'expérience récente faite avec les élèves des deux dernières années a produit de mauvais résultats. L'exemption de l'internat leur a été funeste, et M. Delbœuf déclare que ce fait indéniable l'a fixé définitivement sur cette question. M. Delbœuf croit que M. Thomas parle de l'École normale sans la connaître suffisamment. Quant à lui il connaît l'École et la faculté, puisqu'il fait des cours dans l'une et dans l'autre depuis de longues années. Or, il le déclare hautement, il a bien plus de plaisir à enseigner à l'École qu'à l'université, parce que les normalistes sont animés du goût de l'étude, qui provient surtout de leur vie en commun, de leurs exercices pratiques de travail personnel, de leur bibliothèque spéciale, etc. On se plaint que les normalistes ne se frottent pas assez au monde ; et quel remède y trouve-t-on ? On leur donne une bourse de 800 fr. et on envoie les élèves des deux dernières années se loger en ville. Ils sont obligés de prendre un appartement chez de petits bourgeois

dont la fréquentation ne peut rien ajouter à leur culture sociale. Si on veut les lancer dans ce qu'on appelle « le monde, » il faudrait leur donner une bourse de 2000 fr., qui leur permettrait de suivre les fêtes, les théâtres et les soirées. Mais cela n'est pas sérieux.

On veut supprimer le connu pour y substituer l'inconnu. On demande ce qu'à produit l'École normale. Assurément elle n'a pas encore fourni à l'Europe une pléiade brillante de savants belges dont le nom soit sur toutes les lèvres. Mais cela était-il possible ? En défalquant les morts, etc., l'École normale a tout au plus produit quatre vingt-dix élèves. Or, qui ne sait que parmi les élèves de l'enseignement supérieur, comme partout, la médiocrité est la règle, et le talent, une rare exception ? Eh bien ! avec une forte moyenne de médiocrités l'École normale a fait des professeurs savants, tandis que le doctorat n'a produit que de l'eau claire ; et quant aux élèves de valeur, l'école n'a en rien étouffé leur talent, mais l'a aidé à se développer.

La liberté plus grande du régime intérieur est une question facile à régler. Tout dépend du directeur. M. Delbœuf a connu le temps où le directeur défendait aux élèves d'accepter l'invitation d'un professeur à passer l'après-midi chez lui. Tout cela est changé aujourd'hui et il serait aisé de compléter la réforme. Mais ces questions de détails sont minimales et l'École normale sort intacte de ce débat.

M. Thomas dit qu'on n'a pas tout à fait saisi sa pensée, ce qui ne l'étonne pas, attendu qu'il est fort difficile d'apprécier exactement un travail à une première lecture. Il tient tout d'abord à déclarer que M. Fredericq n'a pas compris ce qu'il a eu en vue en parlant de la mauvaise impression que ses études universitaires belges lui ont laissée. Il n'a pas voulu parler du doctorat, mais de la candidature. Il y règne un esprit détestable. Apprendre par cœur les cahiers du professeur est un travail purement machinal et stérile. Quant au doctorat, il n'est pas non plus ce qu'il devrait être. C'est pour ce motif que M. Thomas a pris à tâche d'étudier la question de la réorganisation de nos facultés de philosophie.

Un programme complet d'une faculté digne de ce nom devrait embrasser la philosophie, la philologie ancienne, romane, germanique, orientale, l'histoire, etc. L'École normale peut-elle suffire à tout cela ? Évidemment non. Il faut donc élargir et réorganiser les facultés.

M. Delbœuf trouve étrange que M. Thomas fasse un grief aux normalistes de ne pas avoir plus produit. Mais il oublie que sous le régime hollandais les facultés, en quinze ans, ont plus produit en fait de bons travaux philologiques, que depuis 30 ans, depuis 1850 nos universités et l'École normale réunies. M. Thomas se plait à reconnaître que l'enseignement de la philologie classique est bien donné à l'École normale; mais en est-il de même de la philologie germanique? Y a-t-il là un enseignement sérieux de la philologie romane? En un mot, il y a encore énormément de lacunes à combler.

M. Dupont constate une fois de plus que tous ceux qui ont passé par l'École normale lui sont reconnaissants. On fait un grief aux anciens élèves de l'École de ne pas travailler suffisamment. C'est que dans les petites villes où on les envoie, ils manquent de livres. A sa sortie de l'École, il est resté pendant plusieurs années à Arlon, où la bibliothèque communale ne contenait absolument rien en fait de philologie. M. Dupont a dû consacrer une partie de son petit budget à l'achat de livres et de revues, et il n'a pu cependant se tenir complètement au courant, ni surtout songer à produire un travail original, alors qu'il manquait des moyens de s'assurer si peut-être ce travail n'était pas fait déjà en Allemagne. Là est le secret de la stérilité relative des anciens élèves de l'École normale. C'est l'outillage scientifique qui leur est refusé, sauf pour ceux que le Gouvernement place dans les athénées de Bruxelles, de Gand et de Liège, qui ont à leur disposition de grandes bibliothèques; et encore celles-ci sont-elles très incomplètes et loin d'être tenues au courant de la science allemande. M. Dupont en cite quelques preuves.

M. Wagener dit que, pour lui, il doit y avoir un vice radical à l'École normale, attendu que les travaux produits par la majorité des élèves visent au brillant de la forme, à la généralisation hâtive, non à la science proprement dite. Ce qui n'existe pas chez eux, c'est l'étude scientifique exacte, précise et complète d'une question spéciale, si minime qu'elle soit. Là est pour lui la différence radicale entre l'École normale et les facultés allemandes, celles que M. Thomas et lui voudraient créer en Belgique. Ce qu'il s'agit de communiquer aux élèves, c'est l'amour, la passion du travail. Une fois qu'on en est animé, on poursuit ses recherches à travers tous les obstacles, malgré la pauvreté des bibliothèques. Quant au côté pratique de l'enseignement, dont

on croit qu'il est plus spécialement tenu compte à l'École normale, il ne doit en être que très peu question pendant les études universitaires. Pourquoi d'ailleurs ne pas faire l'essai d'un autre système? Pourquoi ne pas permettre à l'université de Gand de former également, à l'aide de séminaires peu coûteux, des professeurs de l'enseignement moyen? Ce n'est certes pas trop d'avoir dans notre pays deux foyers scientifiques, consacrés l'un et l'autre au progrès des études philologiques et historiques. En Allemagne, l'École normale est généralement remplacée par l'année d'essai. Muni de son diplôme scientifique, l'aspirant-professeur est admis à assister aux cours de plusieurs bons professeurs de gymnase, qui lui font donner quelques leçons sous leur direction. Voilà de la pédagogie raisonnable et essentiellement pratique.

A l'appui de son opinion, M. Wagener cite l'exemple de l'Autriche, déjà invoqué par M. Thomas. Comme la Belgique, l'Autriche est un pays catholique, un pays industriel et agricole, un pays où l'atmosphère scientifique n'existait pas plus que chez nous. Or, depuis 1848, l'Autriche a réorganisé ses facultés sur le plan des universités allemandes; elle a créé des séminaires et tout ce qui s'y rattache. Avant cette réforme, elle demandait à l'Allemagne, à l'étranger un grand nombre de ses professeurs de l'enseignement moyen et supérieur : aujourd'hui son enseignement est prospère et elle se suffit à elle-même.

M. Wagener proteste aussi contre l'accusation imméritée que l'on lance à la Belgique en la déclarant inapte aux recherches scientifiques. Rien n'est plus injuste. Il cite les facultés des sciences et de médecine, où se produit déjà un mouvement scientifique remarquable, malgré des laboratoires encore insuffisants. M. Wagener termine en déclarant qu'il ne demande pas la suppression de l'École normale de Liège, mais qu'il ne comprend pas sur quoi on se baserait pour refuser à l'université de Gand l'extension urgente, au moyen de séminaires, de sa faculté de philosophie.

M. Delbœuf constate avec satisfaction qu'on ne réclame plus la mort de l'École normale, comme on le faisait à la précédente séance. Il se demande ce qu'ont produit les facultés des sciences et de médecine. On a eu à Gand un chimiste, comme Kékulé; on a encore à Liège un des plus grands physiologistes du siècle, Schwann. Où sont leurs élèves? M. Kékulé s'est hâté de retourner

en Allemagne, M. Schwann a été paralysé en Belgique et a cessé de produire de nouvelles découvertes. M. Delbœuf reste convaincu que si l'on compare les facultés à l'École normale, l'avantage est à tous égards pour cette dernière.

M. Wagener répond qu'il est incontestable et que les bulletins et les mémoires de l'Académie en font foi, que dès que l'on s'est mis à créer ou à perfectionner les laboratoires, il s'est produit dans les facultés des sciences et de médecine un mouvement scientifique vraiment remarquable. Faisons de même pour la philosophie, et la réforme ne tardera pas à porter des fruits.

M. Discailles se déclare heureux de pouvoir noter le changement qui s'est produit dans les esprits depuis la dernière séance. On soutenait alors que le seul moyen de sauver les facultés de philosophie et lettres, c'était de supprimer, de tuer l'École normale. Maintenant on a abandonné ce plan de campagne. M. Discailles s'en félicite. Il est plein de gratitude pour l'École normale, quoiqu'il y ait souffert beaucoup, parce qu'il y était à la première époque où l'internat était odieusement rigoureux. Plus tard, à Bruges, il eut l'occasion de faire connaître à M. Devaux la vie qu'on était condamné à mener à l'École normale : ce fondateur de l'école en fut effrayé et provoqua des changements notables dans le régime intérieur. M. Discailles croit que l'École et les facultés peuvent parfaitement vivre côté à côté. Il a été heureux de voir que M. le ministre de l'instruction publique a des vues très-larges sur les réformes à introduire à l'École. Il cite les paroles suivantes prononcées par M. Van Humbeeck à la séance de la chambre du 6 avril 1881 :

« Maintenant, Messieurs, quant au régime de l'établissement, je crois qu'il faut laisser subsister l'internat facultatif, c'est-à-dire tel qu'il existe. Bien des familles n'enverraient pas leurs enfants dans une grande ville dans d'autres conditions. Mais je suis également d'avis qu'il ne faut pas exclure les externes; parmi les jeunes gens d'un certain âge on peut admettre des internes et des externes sur les mêmes bancs. Seulement il faut donner aux internes toute la liberté compatible avec les nécessités du travail; il faut, par exemple, permettre aux élèves d'assister à des représentations théâtrales d'un caractère vraiment artistique ou littéraire, aux fêtes scientifiques et littéraires qui se donnent en ville, les habituer insensiblement à la vie du monde au lieu de les y soustraire entièrement; en un mot, le

régime de l'École normale doit, si l'on peut se permettre des comparaisons en cette matière, car elles clochent toujours par quelque côté, ressembler un peu à celui que l'on donne aux élèves de l'école d'application, qui ont aussi un régime en commun, mais pour lesquels la sévérité qu'on met dans le régime de l'école militaire, a cessé. Ce régime fonctionne déjà en partie à l'École normale des humanités.» (*Annales parlementaires*, p. 929). M. Discaillies voit dans ces paroles de M. le ministre l'annonce de réformes de détail importantes. Pour lui, l'École normale est dès maintenant une institution excellente.

La suite de la discussion est renvoyée à la prochaine réunion que l'on fixe à la Toussaint.

La séance est levée à 5 heures.

ÉCOLE NORMALE ET FACULTÉS.

Lecture faite à la séance du 23 avril 1881 de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

Je remplirai d'abord un devoir de reconnaissance. M. Fredericq, dans le discours où il a plaidé avec tant de chaleur et d'esprit la cause de l'École normale de Liège ¹, a parlé de mon travail sur la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres avec une bienveillance à laquelle je suis fort sensible. Mais je lui sais plus de gré encore de m'avoir combattu que de m'avoir loué. Rien n'est plus souhaitable que la discussion quand on propose des réformes que l'on juge indispensables. L'indifférence ou, ce qui revient au même, la louange banale et l'assentiment platonique, voilà l'accueil où se sont brisés bien d'utiles projets et de grandes espérances. C'est une bonne fortune pour moi, que d'avoir rencontré un contradicteur tel que M. Fredericq, un contradicteur plein de franchise et animé de l'amour du progrès. Nous sommes d'accord sur l'esprit général et sur l'ensemble des réformes qu'il convient d'apporter au régime des Universités belges. Nous ne différons guère que sur un point, que M. Frede-

¹ *L'École normale supérieure de Liège, Revue*, t. XXIII, p. 370-382.

ricq qualifie de « secondaire. » Mais ce point a, en réalité, une importance telle, que je me crois obligé d'y revenir et de répondre aux observations de mon excellent confrère. Qu'il me soit permis d'élargir le cadre du débat, et de saisir l'occasion qui m'est offerte pour développer quelques idées qui ne sont qu'indiquées dans mon travail précédent ¹.

M. Fredericq s'est constitué le champion de l'École normale par piété filiale ². Je rends justice à ce sentiment, et je le trouve d'autant plus méritoire que l'*Alma mater* de Liège, à en juger par les révélations de M. Fredericq lui-même, ne paraît pas avoir toujours été une mère bien tendre. Quoiqu'il en soit, M. Fredericq déclare avoir emporté un bon souvenir des années qu'il a passées à l'École normale. Pour ma part, je n'en dirai pas autant de mes années d'Université ³. Si j'excepte les études plus

¹ Nous nous empressons de réparer ici une omission regrettable, en signalant aux lecteurs de la *Revue* l'excellente brochure de MM. Ad. de Ceuleneer et Charles Dumercy intitulée *De la réforme de l'enseignement supérieur en Belgique*, Louvain, Fonteyn, 1876. Nous n'avons pu, malheureusement, en prendre connaissance qu'après la publication de nos articles.

² P. 382.

³ Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur le sens de ces paroles. Pour prévenir tout malentendu ou toute interprétation maligne (*Nil est quin male narrando possit depravarier*), je tiens à déclarer que le système général des examens universitaires est ici seul en question. Je conserve et je conserverai toujours les plus vifs sentiments de reconnaissance pour les maîtres éminents de l'Université de Bruxelles dont je m'honore d'être le disciple. Je n'oublierai jamais leurs leçons, leurs conseils, leurs encouragements, les entretiens auxquels ils me conviaient, l'extrême bienveillance qu'ils me témoignèrent. Mais, quel que fût leur talent et leur dévouement, ils ne pouvaient nous soustraire à la tyrannie de l'examen. Ils nous ouvraient de larges horizons, des perspectives attrayantes et variées : on eût voulu faire une pointe dans ces régions nouvelles ; mais on n'était plus séparé du fatal examen que par tant de mois, par tant de semaines ; on avait à repasser tant de pages d'antiquités romaines, d'histoire ancienne, de psychologie. Nous étions alors sous le détestable régime des cours à certificat. Pour la candidature en philosophie et lettres, les cours à certificat étaient : l'histoire du moyen-âge, l'histoire de Belgique, l'histoire de la littérature française, la logique et la philosophie morale. Ces cours étaient donnés d'une manière supérieure par MM. Altmeyer, Van Bommel et Tiberghien ; on les suivait assidûment, on s'y intéressait, on eût désiré les bien connaître, en approfondir même certaines parties : *on n'osait pas*, le temps

libres et plus spontanées du doctorat en philosophie et lettres, je ne puis penser, encore aujourd'hui, sans colère et sans dégoût, à ce labeur machinal, desséchant et stérile qu'exigeait la préparation à l'examen. Mais écartons toute considération personnelle et sentimentale qui serait de nature à troubler notre jugement.

Il saute aux yeux que nos Facultés de philosophie et lettres ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Je me propose de démontrer : 1^o que la création de l'École normale de Liège a achevé de désorganiser ces Facultés ; 2^o que le maintien de l'École normale comme établissement entièrement distinct de l'Université est un obstacle à leur réorganisation complète et sérieuse.

Sur le premier point, M. Fredericq a protesté de l'innocence de sa cliente, que j'avais accusée « d'avoir tué et écrasé les » facultés de philosophie et lettres. »

« Si nos facultés de philosophie, dit-il ¹, traînent une existence » pénible, la faute n'en est ni à Rousseau, ni à Voltaire, ni à » l'École normale, mais à leur propre organisation. L'absence » de cours pratiques, un système d'examens où l'on n'exige du » récipiendaire qu'un peu de mémoire et presque pas d'initiative, » une législation étroite et arriérée, des lacunes impardonnables

manquait, et l'on revenait sans cesse, malgré soi, aux livres et aux cahiers contenant le nécessaire, c'est-à-dire les cours à examen. La seule idée des connaissances qu'il fallait *posséder à un jour donné* donnait la fièvre et paralysait tout travail individuel ; on se reprochait comme du temps perdu les moments que l'on consacrait à lire ou à étudier ce qui ne devait pas faire l'objet des interrogations du jury. Cette anxiété que causent aux meilleurs élèves (les mauvais et les indifférents s'accommodent fort bien du système) des examens qui n'exercent guère, en définitive, que la mémoire, et auxquels on sacrifie toute son activité, toute sa spontanéité, toutes ses préférences, cette anxiété, dis-je, flétrit trop souvent les plus belles années de la vie, et exerce sur les natures impressionnables une influence dépressive des plus fâcheuses. Des centaines de jeunes gens en ont fait et en font encore aujourd'hui la triste expérience. Si je me suis permis de citer mon propre exemple, c'est qu'un seul fait bien constaté vaut tous les raisonnements du monde. Puissent dans un avenir prochain nos élèves se livrer à un travail mieux réglé et plus profitable ! Le ressort de notre organisme universitaire n'est pas brisé : il n'est que faussé, et il suffira de quelques réformes bien entendues pour lui rendre la vigueur et l'élasticité.

¹ P. 381-382.

» dans le programme des cours, le mauvais esprit de presque
 » tous les élèves, qui traversent en quelque sorte la faculté au
 » pas de course pour arriver au droit, l'isolement funeste dans
 » lequel on laisse les futurs docteurs, que l'on prive presque
 » complètement d'exercices scientifiques, où ils apprendraient la
 » méthode du travail personnel, tous ces vices et bien d'autres
 » encore ont tué et écrasé les facultés. Si pendant ce temps
 » l'École normale a porté de meilleurs fruits, c'est qu'elle a su
 » échapper à la plupart de ces funestes errements. Voilà, pour
 » moi, tout le secret de cet écrasement lamentable. »

M. Fredericq ne prend-^{il} pas ici l'effet pour la cause ?

Examinons les faits.

La forte tradition universitaire que nous devons à la Hollande, s'est perdue après la révolution de 1830 ¹. Les vues du législateur belge en matière de haut enseignement n'ont jamais été fort élevées. On s'est imaginé que le but suprême de l'instruction supérieure était de meubler la cervelle des étudiants d'une certaine quantité de notions précises empruntées à un cercle de matières rigoureusement déterminé par la loi. L'idéal, c'était de faire des récipiendaires de petites encyclopédies vivantes, des espèces de répertoires des connaissances utiles. Quant à développer en eux l'esprit d'invention et le goût des recherches

¹ Voici une citation intéressante que nous tirons d'un discours de M. Hanssens (*Annales parlementaires*, Chambre des Représentants, séance du 25 mars 1881, p. 834) : « Dès 1827, dans un rapport que le gouvernement de l'époque présentait aux États-généraux, sur la situation de l'enseignement supérieur, on disait que le temps approchait où l'on n'aurait plus besoin de s'adresser à l'étranger, pour avoir de bons professeurs, que dans des cas exceptionnels et rares, où un mérite extraordinaire et reconnu ferait désirer, pour nos universités, l'acquisition du savant qui en serait pourvu. » — Nous parlerons ailleurs des travaux académiques que produisirent les élèves des Facultés belges sous le régime hollandais. Rappelons, en attendant, ces paroles de l'helléniste J. Geel (*Bibliotheca critica nova*, Lugd. Batav., 1825, vol. I, p. 256) à propos de la dissertation inaugurale de Baguet (*Dionis Chrysostomi oratio VIII*, Lovanii, 1823) : « Bekkero, viro Celeb. hunc discipulum gratulamur : »
 » ejus praeclara institutione qui recte utuntur, siquidem proprium studium et industria accesserint, ad quosvis in hoc litterarum genere honores adspirare poterunt. »

personnelles, quant à leur fournir les moyens de renouveler et d'augmenter par eux-mêmes leur acquis scientifique, c'est de quoi l'on ne s'est guère soucié.

Ici, j'ouvre une parenthèse. Il serait injuste de le méconnaître, notre législation universitaire renferme d'excellentes choses, entre autres l'institution des bourses de voyage. C'était une pensée généreuse, et qui pouvait devenir féconde, que cette enquête sans cesse ouverte sur les établissements scientifiques de l'étranger. Les jeunes savants belges envoyés en Allemagne ont fait plusieurs rapports remarquables où l'on eût pu puiser sur l'organisation du haut enseignement des idées plus exactes et plus larges. Quel parti a-t-on tiré de ces renseignements précieux? Quelle influence ces missions ont-elles exercée dans la pratique? Chose triste à dire! Sauf pour les facultés de médecine et des sciences qui, grâce au caractère particulier des branches enseignées, ont reçu une partie des améliorations qu'impose en quelque sorte le mouvement scientifique contemporain, on se traîne encore dans la vieille ornière. Il semble qu'on n'ait voulu faire la lumière que pour la mettre sous le boisseau.

Je reviens à mon sujet.

L'insuffisance des cours de philosophie et lettres pour la préparation au professorat n'était que trop évidente. Un arrêté royal du 3 novembre 1847 institua dans les deux universités de l'État un enseignement normal pédagogique destiné à former des professeurs pour les sciences (à Gand) et pour les humanités (à Liège). A part cette innovation, rien ne fut changé au programme; aucun élément de vie et de progrès ne fut introduit dans les facultés. On avait pris une demi-mesure, inefficace comme toutes les demi-mesures. Après ce régime transitoire, l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1852 organisa l'École normale des humanités comme établissement distinct de l'université. La création de l'École de Liège porta un coup mortel aux facultés de philosophie et lettres. Les avantages matériels offerts aux normaliens, la certitude d'obtenir une place dans les établissements d'instruction secondaire du Gouvernement, une fois les études réglementaires terminées, engagèrent les jeunes gens capables ayant la vocation du professorat, à se présenter à l'École normale plutôt qu'à l'université. Le doctorat en philosophie et lettres ne fut plus suivi que par le rebut de l'École normale, par quelques étudiants dont l'esprit indépendant s'accommodait

mal du régime de l'internat, par des élèves amateurs et par le nombre infiniment petit de ceux qui aspiraient au professorat universitaire. On laissa le doctorat aller à la dérive, on ne se mit point en peine de ranimer l'esprit scientifique par l'institution de cours pratiques réguliers, la candidature en philosophie et lettres devint purement et simplement une annexe de la faculté de droit, *tandis que toute la sollicitude du Gouvernement se portait sur l'École nouvelle*. Ce sont là des faits indéniables, indiscutables, et l'argumentation de M. Fredericq ne les a pas ébranlés. La seule concession que je puisse faire à mon adversaire est une concession de forme. Au lieu de dire : « l'École normale a tué et écrasé les facultés de philosophie et lettres, » je dirai : « le Gouvernement a sacrifié les facultés de philosophie et lettres à l'École normale. » Que celle-ci dorme donc en paix ; je ne chargerai pas sa conscience de ce noir forfait dont M. Fredericq veut à toute force la disculper. Le crime n'a pas été commis par elle, mais elle en a profité.

Deux voies étaient ouvertes, quand fut portée la loi sur l'enseignement moyen, pour assurer le recrutement du corps professoral : ou bien créer une École normale d'après le système français, ou bien réorganiser les Facultés de philosophie et lettres sur le modèle des Facultés allemandes. Le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur et le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen se prononcèrent pour le système français. Quelque respect que je professe pour les hommes éminents qui composaient alors les deux conseils, j'ose déclarer que ce fut un jour néfaste pour l'avenir des sciences philosophiques, philologiques et historiques en Belgique, que celui où triompha ce système et où fut consommé le divorce de la science pure et de l'enseignement technique. Il manquait assurément beaucoup de choses aux Universités telles qu'elles avaient été reconstituées après la Révolution de 1830. Si extérieurement elles différaient peu des Universités allemandes, l'esprit qui y régnait était autre : la libre recherche scientifique cédait le pas au dogmatisme et aux connaissances générales ; les *séminaires* étaient inconnus. La loi organique du 15 juillet 1849 n'avait rien modifié sous ce rapport. Mais un noyau existait, et l'organisation de l'enseignement moyen donné aux frais de l'Etat offrait une magnifique occasion de régénérer les Facultés de philosophie et lettres et d'y souffler, pour ainsi parler, une

nouvelle vie. On serait tenté de croire que les membres du conseil de perfectionnement désespérèrent de nos universités. Au lieu d'agrandir l'édifice primitif et d'y répandre à flots l'air et la lumière, on bâtit un corps de logis entièrement séparé. On eut ainsi un amas d'institutions hétérogènes : une École normale *à la française*, et des facultés allemandes par la forme, non le fond. Notre enseignement supérieur historique, philosophique et littéraire reçut dès lors ce caractère hybride, incohérent, qui frappe d'étonnement les étrangers. Tout développement organique, toute marche régulière, tout progrès harmonique fut rendu impossible; et l'on arrive malgré soi à cette triste conclusion, que l'enseignement normal et l'enseignement universitaire ne peuvent prospérer qu'aux dépens l'un de l'autre.

Était-il pourtant si difficile de réorganiser les facultés de philosophie et lettres et de les mettre à même de remplir leur double mission : faire progresser la science et former des professeurs ? — Jusqu'en 1849, les facultés de philosophie de l'Autriche offraient une parfaite ressemblance avec les nôtres : leur état était même plus misérable encore, parce qu'elles étaient dominées par un esprit étroit heureusement inconnu chez nous ¹. La

¹ Nous empruntons les détails suivants à l'excellent ouvrage de M. K. Hillebrand, *De la réforme de l'enseignement supérieur*, Paris, Germer Baillière, 1868, p. 130-131 : « Jusqu'en 1849, on avait encore en Autriche » l'ancien système, centralisé par Joseph II. Méthodes utilitaires, préparation aux examens, programmes arrêtés en haut lieu, petit nombre de » professeurs, isolement complet des facultés, dont chacune avait son » directeur (ou doyen) nommé par le gouvernement. Ce directeur . . . » exerçait une discipline fort étendue, donnait les congés, approuvait les » changements d'heures, recevait les excuses des professeurs empêchés, » etc. *La faculté des lettres avait, comme en Hollande* et en Belgique,* » *un caractère PROPÉDEUTIQUE, c'est-à-dire elle préparait aux autres* » *facultés, ou, en d'autres termes, constituait une sorte de redoublement* » *des classes de rhétorique et de philosophie des lycées.* On n'y faisait que » peu de philosophie. . . les appels des élèves au commencement des cours » y étaient encore en usage, de même que les certificats d'assiduité et les » examens de *fin de semestre*; l'enseignement y était gratuit; les hono- » raires isolés étaient inconnus. *Comme en France [et en Belgique], on*

* La nouvelle loi hollandaise sur l'enseignement supérieur a modifié cette situation.

science s'étiolait; les bons professeurs de gymnases étaient à peu près introuvables; pour en avoir, l'Autriche était obligée de s'adresser à l'Allemagne.

La réforme du comte de Thun mit fin à ce déplorable état de choses. On ne songea point à créer de toutes pièces un enseignement nouveau, mais à améliorer ce qui existait ¹. C'est dans les

» avait le droit de se préparer aux examens en dehors de l'Université et de
 » se présenter aux examens après une préparation solitaire. Les cours
 » libres qui subsistaient à côté de ces cours obligatoires étaient déserts.
 » Le droit de vocation, c'est-à-dire la nomination des professeurs par le
 » corps des professeurs, n'y existait pas plus qu'en France [ni qu'en
 » Belgique], et, comme chez nous, on y avait introduit le concours pour
 » l'occupation des places Les examens enfin étaient les mêmes pour
 » tous les étudiants à peu près comme pour notre licence ès lettres, et
 » on n'avait aucun égard aux études spéciales du candidat. »

¹ « Voici en ses traits principaux la réforme du comte Léo de Thun,
 » qui régénéra complètement les Universités autrichiennes, bien qu'elle
 » fût appliquée avec une certaine timidité. LES COURS DE PROPÉDEUTIQUE
 » furent abolis et les matières y enseignées furent assignées aux hautes
 » classes des lycées comme en France. La faculté des lettres des lors ne
 » prépara plus qu'au professorat dans les lycées. On supprima les direc-
 » teurs des facultés et on les remplaça par des doyens librement et annuel-
 » lement élus par les professeurs. On conserva cependant à l'ancien collège
 » des docteurs — composé de toutes les personnes, de quelque carrière
 » qu'elles fussent, qui avaient obtenu le grade de docteur à l'Université —
 » le droit de siéger dans le Sénat et de concourir avec les professeurs à la
 » nomination du recteur, choisi, la plupart du temps, parmi de riches
 » prélats ou des avocats considérés; on maintint même, jusqu'à un cer-
 » tain point, la séparation si fâcheuse entre les diverses facultés. Cepen-
 » dant, on multiplia peu à peu, et au fur et à mesure des besoins, le nom-
 » bre des chaires. L'institution des professeurs aspirants fut introduite; le
 » concours fut aboli, et le droit de présentation aux chaires accordé aux
 » facultés; on commença à appeler des étrangers.....; enfin et surtout,
 » on admit le principe des cours payés par des honoraires isolés, inno-
 » vation qui ne réussit qu'imparfaitement, vu le petit nombre des
 » classes moyennes dans l'empire autrichien, et surtout parce que l'on eut
 » le tort d'admettre la dispense à des conditions trop faciles, au lieu d'in-
 » troduire le système de crédit qui existe dans le reste de l'Allemagne.
 » AJOUTEZ LA CRÉATION DE SÉMINAIRES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES,
 » l'adjonction de certains cours, tels que ceux de droit romain ou de gram-
 » maire comparée; ajoutez surtout l'établissement d'un conseil central
 » composé en majeure partie de professeurs, et on aura une idée de

facultés ainsi régénérées, c'est dans les séminaires historiques et philologiques qui y furent annexés, que se forma un corps de professeurs qui releva l'enseignement secondaire en Autriche et qui rétablit par ses travaux la réputation scientifique de ce pays. Je pourrais citer une foule de témoignages imposants qui constatent et qui célèbrent ce grand et heureux changement¹. — Coïncidence singulière! Presque au même moment, nous voyons l'Autriche (l'Autriche de 1849!) faire œuvre de liberté et de décentralisation, et la libre Belgique proclamer la nécessité de la centralisation et de la réglementation administratives! Presque au même moment les facultés de philosophie sont condamnées à Bruxelles et sauvées à Vienne!

Je dis en second lieu que le maintien de l'Ecole normale comme école absolument distincte est un obstacle à la réorganisation complète et sérieuse des Facultés de philosophie et lettres.

Remontons aux principes.

L'enseignement supérieur à deux buts :

1^o former des hommes spéciaux — but professionnel.

2^o former des savants et faire progresser la science — but scientifique.

J'admets que, pour certaines branches, ces deux buts soient poursuivis séparément; qu'on ait ici un enseignement technique et là un enseignement théorique; que, par exemple, les pharmaciens, les notaires, les architectes, les ingénieurs, soient préparés exclusivement à bien remplir les devoirs de leur pro-

» l'ensemble des réformes qui, grâce à l'initiative hardie de MM. Exner
 » et Bonitz, principaux conseillers de M. de Thun, produisirent l'amélioration si sensible, les progrès énormes même, qui, malgré l'infériorité
 » relative au niveau de l'Allemagne, décidèrent plus d'un savant à aller
 » porter son enseignement et sa science à Vienne et à Prague, chose qui
 » avait été inconnue depuis plus de deux cents ans. Il est vrai de dire qu'en
 » Autriche, comme en Bavière, l'institution elle-même des Universités
 » s'était maintenue, et que de cette façon il y avait toujours un noyau et
 » un germe que l'on pouvait développer et qu'il faudrait créer à nouveau
 » en France. » K. Hillebrand, *ouvr. cité*, p. 131-133.

¹ Die Verwaltung der Oesterreichischen Hochschulen von 1868-1877, dargestellt von Dr. Karl Lemayer, Vienne, 1873, pp. 30 et suiv., 284 et suiv.; Fr. Ritschl's kleine philologische Schriften, v. pp. 34 et 35.

fession. Mais je suis convaincu qu'il n'en doit pas être de même pour les futurs professeurs tant de l'enseignement universitaire que de l'enseignement moyen du degré supérieur : il n'y a pas lieu de distinguer à cet égard entre les deux catégories. — Dans le professorat, le côté professionnel et le côté scientifique sont étroitement unis. Cette science que le professeur est chargé de communiquer à la jeunesse, il faut qu'il la possède et qu'il l'aime. La science, s'il en est le digne interprète, ne sera pas pour lui uniquement la somme des connaissances qui suffisent à la routine journalière, mais ce vaste monde de la pensée où il y a encore tant de régions inconnues à explorer. Il l'aimera comme le paysan français aime la terre : il voudra acquérir son lopin, se sentir indépendant dans son domaine ; il guettera toutes les occasions de s'arrondir. La recherche scientifique est l'attribution essentielle du professeur d'Université, mais quelle erreur funeste de croire qu'elle doive rester étrangère au professeur de l'enseignement moyen ! Je citerai à ce propos cette belle parole de l'illustre philologue Ritschl, que j'ai souvent entendue de la bouche d'un de ses anciens disciples, qui est aujourd'hui un maître et l'un de nos plus éminents confrères. Ritschl s'adresse à ses élèves, en majeure partie futurs professeurs de gymnases : « Si vous ne voulez pas devenir des pédants encroûtés, ayez soin » de vous ménager un sanctuaire où vous rendrez un culte à la » science pure. Quand vous aurez passé votre soirée à corriger » soixante devoirs, vous sentirez le bonheur de vous y réfugier » comme en un rafraîchissant asile de paix ; vous vous y retrem- » perez, vous y puiserez de nouvelles forces pour supporter les » rudes labeurs du professorat. » — J'irai jusqu'à prétendre que, pour le futur professeur, l'éducation scientifique doit primer l'éducation professionnelle : elle est le fondement de tout le reste. L'habileté spéciale du maître s'acquiert bien plutôt au gymnase ou à l'athénée, par la pratique de l'enseignement, qu'à l'Ecole normale ou à l'Université.

Si les idées que je viens d'émettre n'étaient que l'expression de ma conviction personnelle, elles auraient peu ou point de poids. Mais j'invoquerai l'exemple des pays où l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont le plus prospères, de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suisse, du Danemark, de la Suède et de la Norvège, etc. Là, les professeurs de gymnases et d'athénées sont formés dans les universités et non dans

des écoles normales. Ces professeurs qui ont reçu une éducation toute scientifique, s'acquittent-ils moins bien pour cela de leurs fonctions? Une pareille question est superflue. J'ajouterai que quiconque a suivi avec quelque attention l'immense et admirable mouvement scientifique et pédagogique qui s'est produit en France dans ces dernières années, a pu constater que nos voisins du Midi tendent à se rapprocher, pour le fond sinon par la forme, de la méthode en vigueur dans les États germaniques et scandinaves¹. — Je n'ignore pas que le professorat exige des aptitudes particulières; qu'un grand savant n'est pas toujours un bon professeur; qu'il y a des hommes médiocrement érudits qui possèdent un talent tout particulier pour instruire la jeunesse. Néanmoins, j'estime, en m'appuyant sur l'expérience faite dans les pays dont je viens de parler, qu'en somme les meilleurs professeurs de l'enseignement secondaire sont ceux qui cultivent la science avec le plus d'ardeur. Ai-je même besoin de quitter la Belgique? Des noms sont au bout de ma plume — mais je ne veux blesser la modestie de personne.

En créant l'École normale, le Gouvernement belge a établi une distinction trop tranchée entre l'éducation scientifique et l'éducation professionnelle. Ce n'est pas à dire que l'École normale néglige absolument la science pure; elle possède quelques cours vraiment scientifiques, et c'est précisément ce qui fait sa haute valeur. Mais, quels que soient ses mérites, elle ne peut avoir la prétention de représenter à elle seule tout le haut enseignement historique, philologique et philosophique. Son programme est beaucoup trop restreint pour cela; le but qui lui est assigné n'est pas le culte désintéressé de la science; l'enseignement scientifique y est subordonné à l'enseignement technique ou professionnel.

En fait de philosophie, les normaliens sont mis à la portion congrue: ils reçoivent une ration de logique et de psychologie, mais ils ont le droit d'ignorer la métaphysique et l'histoire de la philosophie. De recherches philosophiques indépendantes, naturellement il n'en est pas question. — En fait d'histoire, je ne

¹ On a créé quelques centaines de bourses de licence ou d'agrégation, en imposant à leurs titulaires l'obligation de suivre les cours des facultés de lettres et de sciences pour se préparer aux examens.

pense pas que la paléographie, la diplomatique, l'épigraphie, la numismatique, l'archéologie et l'ethnographie soient suffisamment représentées à l'École de Liège. Je doute fort qu'on fasse étudier aux futurs professeurs l'histoire de la ligue de Délos dans le *Corpus inscriptionum Atticarum*. Ce n'est point là non plus que nous verrons s'élever des chaires de mythologie comparée et d'histoire des religions. — En fait de philologie, les lacunes sont grandes. La philologie orientale ne rentre pas dans le cadre des études de l'École normale. La philologie romane est chose inconnue. La philologie germanique, comme science, est reléguée au second plan par les cours d'une utilité pratique. La philologie classique, seule, forme un organisme assez complet. — Voilà pour le programme.

Dans son but, dans son essence, l'École normale n'est pas un Institut scientifique à proprement parler. La mission des professeurs de l'école n'est pas de conduire leurs auditeurs à la recherche d'idées nouvelles, de faits nouveaux, mais de leur donner l'habileté technique requise pour l'enseignement. N'est-ce point là la cause de cette quasi-stérilité scientifique qui a frappé M. Wagener ? N'est-ce point là la clef du problème qu'il s'est posé, quand il s'est demandé pourquoi les jeunes gens sortis de l'École normale ne continuent que rarement à travailler ? Je me garderai bien de rendre responsables de cette situation les hommes savants, capables et dévoués, qui ont fait de l'École normale un établissement d'instruction supérieure dont la Belgique a le droit d'être fière : je les admire plutôt d'avoir su faire à la science une part relativement considérable. Je me borne à constater un fait. La science la mieux cultivée, la plus en honneur à l'École normale, c'est assurément la philologie classique. Je sais fort bien que la *critique verbale* n'est pas toute la philologie ; mais elle en est l'âme, elle constitue le *criterium* le plus certain de la valeur des études philologiques, elle suppose la connaissance la plus directe des sources et elle exige ce sens spécial qui est la marque caractéristique du vrai philologue. Or, qu'ont produit les professeurs belges en fait de critique philologique depuis trente ans ? Qu'on compare leurs travaux en ce genre à ceux des professeurs des athénées hollandais et des

¹ V. *Revue*, t. XXIII, p. 368.

gymnases danois, suédois et suisses, qui ont été formés dans les Universités. Par qui sont exploités les précieux manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque de Bourgogne ? Par des étrangers ! Je fréquente depuis sept ans la salle de lecture de cette bibliothèque, et je n'y ai jamais vu un professeur belge en train de collationner un texte ancien. Et qu'on ne vienne pas nous dire ¹ que les travailleurs se sentent découragés par l'indifférence universelle qui règne chez nous en matière scientifique. S'imaginer-t-on, par hasard, que le professeur allemand qui a *émendé* un passage de Démosthène ou de Cicéron soit porté en triomphe par ses concitoyens ? S'imaginer-t-on que le « *privat-docent* » famélique ² d'une petite Université, qui a compulsé dix manuscrits pour faire une édition critique de quelque vieil auteur peu connu, soit couvert d'or, cité dans les gazettes et décoré ? Nulle part les recherches de cette espèce ne font sensation dans le grand public. L'estime d'un petit nombre d'hommes compétents, le bonheur d'avoir contribué à l'avancement de la science, voilà toute la récompense qui attend l'auteur, et celui qui en ambitionne une autre n'est pas et ne sera jamais un savant véritable. Qu'on ne dise pas non plus que les travaux belges sont ignorés à l'étranger et risquent par conséquent de rester stériles. Ce serait une profonde erreur. Les sciences historiques, philosophiques et philologiques possèdent en Allemagne et en France des journaux spéciaux qui analysent soigneusement toutes les publications nationales et étrangères. La découverte la plus modeste, la plus mince conjecture, dans quelque pays qu'elles se produisent, y sont signalées : rien ne se perd. N'invoquons donc pas de mauvaises excuses. — Le propre de l'esprit scientifique, c'est la poursuite âpre, ardente, tenace, de la vérité ; c'est la passion de la découverte. Rien ne rebute le chercheur ; à ses yeux, il n'y a point de détail qui n'ait sa valeur. L'esprit scientifique est comme l'esprit de conquête : il est insatiable. Un premier succès n'est qu'un encouragement à une seconde bataille ; l'entraînement est irrésistible, et l'on

¹ V. *Revue*, t. XXIII, p. 369.

² Expression de M. Renan. — V. le célèbre article intitulé *L'instruction supérieure en France*, dans les *Questions contemporaines*, 2^e éd., Paris, 1868, p. 69 et suivantes.

peut dire du grand savant ce que Lucain a dit de César : *Nil actum credens, dum quid superesset agendum*. Ici, j'hésite un peu, car je vais toucher un point délicat. Qu'on veuille bien se rappeler que j'ai souscrit de tout cœur aux éloges que M. Bréal a décernés à l'École normale ¹. Ce n'est point ma faute si j'ai emporté des séminaires de l'université de Strasbourg une impression ineffaçable, et si, à côté du bien, j'entrevois le mieux. Je m'expliquerai avec sincérité. Les élèves de l'École normale font chaque année des travaux, des dissertations, sur différents sujets d'histoire, de philologie, de critique littéraire. Parmi ces travaux, il en est de remarquables; le professeur Koechly ne leur a pas marchandé son approbation. Et pourtant, si j'osais, je hasarderais deux ou trois questions. Ne s'applique-t-on pas de préférence à composer des dissertations élégantes, brillantes, ingénieuses, destinées à figurer en belle écriture sur le *Livre d'honneur*? Les travaux des séminaires allemands, dont le plus grand mérite est de renfermer des faits nouveaux et des idées personnelles, ces travaux tout hérissés de chiffres, de statistiques, de signes cabalistiques, de *sigles* de manuscrits, seraient peut-être dépayés en pareille compagnie. L'étudiant allemand défriche quelque coin de terrain rocailleux et encombré de broussailles; mais, son ouvrage terminé, il est en droit de se dire : « J'ai augmenté le patrimoine de la science. » Le normalien, si je ne me trompe, aime mieux cueillir les fleurs et en tresser de gracieuses guirlandes; mais les fleurs se fanent vite. Les dissertations transcrites dans le *Livre d'honneur* ne sont-elles pas des pièces d'apparat, des *chefs-d'œuvre* comme ceux des apprentis qui aspiraient à passer maîtres dans nos anciennes corporations, plutôt que des blocs péniblement extraits de la mine, plutôt que des acquisitions réelles et durables pour la science? Alors je comprends pourquoi le petit nombre seul poursuit ses études personnelles après la sortie de l'École. C'est que ces élèves n'ont pas bu assez largement à la coupe de la science; c'est que le procédé, l'habileté de main, leur ont paru plus importants que le résultat intrinsèque à obtenir; c'est que l'amour désintéressé, absolu, de la vérité scientifique n'a point passé dans leur chair et dans leur sang; c'est que la marche en avant à travers les

¹ V. *Revue*, t. XXII, p. 279. Cf. t. XXI, p. 96.

obstacles n'est point devenue chez eux un impérieux besoin. Quand on a quitté l'École, et que l'émulation et tous les stimulants de l'amour-propre ont disparu, l'ardeur se refroidit, et les réalités de la vie ont bientôt fait de dissiper l'exaltation factice et passagère de l'imagination. La maison a été bâtie sur le sable, non sur le roc. Encore un coup, je n'incrimine personne, j'analyse l'institution.

L'École n'est point organisée en vue du développement de la science. Une des conditions essentielles de l'éducation scientifique y fait défaut : la liberté. M. Fredericq s'est élevé avec force contre ce reproche que j'avais adressé déjà à l'École normale dans mon essai *sur la réorganisation des facultés de philosophie et lettres*. Cependant je ne me tiens pas pour battu.

Le nombre des matières portées au programme ne peut être indéfiniment augmenté comme dans les universités. Le choix en sera toujours restreint à l'indispensable, et l'indispensable se mesure aux besoins de l'enseignement moyen ¹.

Les normaliens sont classés par catégories, et ceux qui sont compris dans une même catégorie reçoivent tous une instruction identique.

Une fois entré à l'École normale, l'élève est pris comme dans un engrenage, dont il ne peut sortir avant le terme voulu sans briser son avenir. S'il s'aperçoit que la branche scientifique qu'il a choisie d'abord convient moins à ses aptitudes que telle autre, lui sera-t-il permis de revenir sur ses pas ? Si, dans le cours de ses études, se révèle soudain chez lui, comme cela arrive, une vocation décidée pour telle matière qui n'est pas portée au programme de l'École, lui sera-t-il permis de la cultiver en dehors de l'établissement ? Non : il s'agit de former avant tout des professeurs de l'enseignement moyen du degré supérieur. De semblables licences, des courses aussi aventureuses, nuisent au bon

¹ Je veux croire que les professeurs de l'École normale jouissent d'une grande liberté dans leur enseignement. Cependant je craindrais que, dans la section des langues modernes, par exemple, le professeur qui voudrait interpréter philologiquement les monuments de l'ancien haut-allemand et de l'anglo-saxon, ne fût invité à donner des leçons un peu plus terre-à-terre.

ordre, elles sont dangereuses, blâmables, condamnables¹. Je lis dans le 3^e *Rapport triennal sur l'état de l'enseignement moyen donné aux frais de l'État*² : « Pendant leur séjour à l'École » normale, les élèves *doivent* être exclusivement préoccupés des » études qui *doivent* les conduire successivement à l'obtention » des diplômes d'aspirant-professeur-agrégé et de professeur-agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les » humanités. » Qu'on lise après cela, dans le livre de M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, le chapitre intitulé : *Les écoles spéciales*, dont je détache les passages suivants : « Entre dix-sept et vingt-quatre ans, se place un âge » critique où l'esprit, au moment de s'épanouir, a besoin de » recueillement et de liberté pour choisir en connaissance de » cause les occupations et les études qui lui conviennent le » mieux³.... A côté des cours obligatoires, laissez les élèves choisir, » soit à l'intérieur, soit au dehors de l'école, les cours qui agréent » le mieux à leur tour d'esprit et à leurs aptitudes. L'élève de » l'école polytechnique pourra apprendre les mathématiques à » la Sorbonne ou au Collège de France; l'élève de l'École normale collationnera des manuscrits à la bibliothèque nationale. » Les maîtres s'effrayent aussitôt à l'idée des abus possibles : il » vaudrait mieux montrer plus de confiance envers des jeunes » gens qu'on a dû choisir en connaissance de cause et qui demain seront des fonctionnaires de l'État.... La direction la » mieux entendue, le programme d'études le plus sagement » aménagé, doivent laisser une place aux libres préférences et » à l'initiative des élèves⁴. » Que l'on compare ces paroles de M. Boutmy : « On ne sait pas tout ce qu'on perd lorsqu'on néglige de ménager aux jeunes intelligences une période de » liberté et de désintéressement dans leurs études, et lorsqu'on les fait passer sans intervalle de la tutelle minutieuse de la

¹ Nous avons été heureux d'apprendre que, sur ce point, on s'est relâché de la rigueur primitive. Ainsi les élèves de l'École normale ont été autorisés à suivre le cours de sanscrit que donne actuellement à Liège un linguiste distingué, M. Ch. Michel.

² 1858-1860, p. XXVI.

³ *Ouvrage cité*, p. 358.

⁴ *Ouvrage cité*, p. 364-365.

» première éducation sous le régime haletant des concours et
 » sous la tyrannie du but professionnel ¹. »

L'élève peut-il, dans l'intérêt de ses études scientifiques, prolonger son séjour à l'École normale au-delà des quatre années réglementaires ? Nullement : ce serait imposer à l'État une charge extraordinaire. Quatre ans doivent suffire pour former un professeur de l'enseignement moyen, et l'École normale n'a pas d'autre mission.

L'article 3 de l'arrêté organique du 1^{er} septembre 1852 porte : « Le ministre de l'intérieur détermine chaque année, d'après les besoins de l'enseignement, le nombre des élèves qui peuvent être admis à l'École normale des humanités. » On voit qu'il est question là des besoins de l'enseignement, et non des intérêts de la science ni de ceux des futurs savants.

La limite d'âge a également sa raison d'être (plus ou moins) si le but scientifique est subordonné au but professionnel ; elle serait absurde dans l'hypothèse contraire.

Passons à l'internat. M. Fredericq a reconnu les vices de ce régime ² ; mais il en a fait valoir certains avantages. J'ai déjà répondu que tous ces avantages peuvent être obtenus sans internat, et je l'ai prouvé par des faits, par le fonctionnement des séminaires allemands et des *Studenten-Vereine* ³. Au risque de m'attirer l'épithète d'anarchiste, j'avoue que je préfère l'association libre et spontanée des étudiants sous le patronage des professeurs ⁴ à l'association forcée de la gamelle et du dortoir ⁵.

¹ *Observations sur l'enseignement des sciences politiques et administratives*, dans la *Revue internationale de l'enseignement publiée par la Société de l'Enseignement supérieur*, tome I^{er}, p. 246, note. Paris, 1881.

² *V. Revue*, t. XXIII, p. 375-377, 379.

³ *V. mon travail sur la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres*, *Revue*, t. XXIII, p. 146 et 220-221 (p. 23 et 45-46 du tiré à part). Cf. *Revue*, ib. p. 366.

⁴ Il va sans dire qu'il ne suffit pas de supprimer purement et simplement l'internat pour obtenir de bons résultats : il faut le remplacer par quelque chose de meilleur, par le contrôle constant et l'influence personnelle du maître. Les bons professeurs de Hollande et d'Allemagne regardent comme un de leurs plus impérieux devoirs celui d'entretenir des relations suivies avec leurs élèves. Abolir l'internat et continuer à donner les cours comme s'il existait, c'est courir au-devant d'un échec certain.

⁵ On nous a fait observer qu'il n'y a pas de dortoir à l'École normale, que

Pense-t-on sérieusement que la science s'accommode de ces heures d'étude strictement et minutieusement réglées? Non certes: M. Fredericq condamne sévèrement cet abus de la réglementation ¹. En revanche, dit plus loin mon savant contradicteur ², « l'internat place les élèves de l'École normale dans cette situation privilégiée, enviée de tous les spécialistes: un contact » continu avec ceux qui s'occupent de la même spécialité. » Fort bien; mais écoutons M. Boutmy: « L'un des plus grands » vices des écoles fermées est que les élèves ne communiquent » qu'avec leurs pareils, avec des gens qui ont tous le même » plan d'études et tournent dans le même cercle d'idées et de » travaux. Le plus grand avantage des écoles ouvertes — après » celui d'éviter la préoccupation exclusive du classement —, est » de rapprocher et de mêler l'une à l'autre toutes les formes de la » curiosité scientifique, de mettre en présence des esprits qui » procèdent chacun à sa manière et qui apportent et se communiquent des acquisitions de nature très diverse, d'élargir enfin » la voie et l'horizon de ceux qui seraient tentés de se complaire » dans une activité trop spéciale. C'est le meilleur moyen de » leur donner la pleine possession, le maniement aisé et souple » de leur spécialité même ³. » — L'internat ne se justifie nullement au point de vue des intérêts scientifiques: partout aujourd'hui, en France comme en Allemagne, on estime qu'un pareil régime est plutôt nuisible à la science. Mais il se justifie fort bien si le but de l'École normale est d'imprimer aux futurs professeurs de l'enseignement moyen un caractère uniforme. A quoi bon se récrier? J'invoquerai une autorité irréfragable, l'autorité des fondateurs mêmes de l'École normale ⁴. Que tel directeur,

chaque élève y a sa chambre séparée. Nous avouons que nous nous sommes servi d'un terme inexact; mais cela ne touche en rien le fond même de la pensée.

¹ *Revue*, t. XXIII, p. 377.

² *Ibid.*, p. 379.

³ *Article cité, Revue internationale de l'enseignement*, tome I^{er}, p. 247.

⁴ Le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, dans sa séance du 15 janvier 1852, discuta la question: Y aura-t-il une ou deux écoles normales?

« Dans l'opinion d'un membre, ce qu'il y a de plus simple et de plus » économique à faire, c'est d'utiliser ce qui existe; de diviser l'enseigne-

que tels professeurs s'efforcent de réagir contre l'esprit qui a présidé à la naissance de l'École normale, je ne le conteste pas; mais les arrêtés et règlements organiques sont là, et il dépend d'un seul homme de faire régner demain à l'École normale la sainte uniformité dont j'ai parlé ailleurs.

» ment normal; de rattacher l'enseignement normal des humanités à
 » l'Université de Liège, et l'enseignement des sciences à l'Université de
 » Gand. — M. Devaux n'est pas convaincu de l'utilité de cette division.
 » Dans l'intérêt de l'enseignement moyen, qui, à son avis, doit seul
 » ici préoccupé le conseil, il faut qu'il n'y ait qu'une seule insti-
 » tution; que cette institution ait une existence propre; dans ce
 » système, il n'y aurait à nommer qu'un seul directeur; *tous les élèves*
 » *normalistes seraient formés dans le même esprit*, etc..... — M. Stas
 » combat la séparation des deux enseignements. Suivant ce membre, tous
 » les professeurs indistinctement, quel que soit leur enseignement litté-
 » raire ou scientifique, ont à poursuivre un but commun : la formation
 » de l'homme. *Il faut, par conséquent, chercher à amener dans le corps*
 » *professoral de l'enseignement moyen l'homogénéité, l'unité d'esprit et de*
 » *vue, ainsi que l'unité de discipline*. Ce résultat ne peut être obtenu que
 » par l'institution d'une école normale unique, confiée à un directeur
 » spécial.... — M. Leclercq se prononce en faveur d'une école normale
 » unique. Suivant ce membre, il importe de ne pas confondre la mis-
 » sion du professeur de l'enseignement moyen avec celle du professeur
 » universitaire. La mission du professeur universitaire est une mission
 » exclusivement scientifique ou littéraire, tandis que la mission du pro-
 » fesseur de l'enseignement moyen est non-seulement littéraire et scienti-
 » fique, mais encore *éducative*. Les jeunes gens de onze à dix-sept
 » ans qui fréquentent les écoles d'enseignement moyen, doivent y trouver
 » la continuation de l'éducation qui leur est donnée dans leurs familles;
 » *dès lors, les candidats professeurs, tant pour les sciences que pour les*
 » *lettres, doivent tous être façonnés aux habitudes d'une vie en rapport avec*
 » *une semblable mission; les uns et les autres, concourant au même but,*
 » *doivent être formés dans un esprit commun, et comment pourrait-il en*
 » *être ainsi, s'ils ne sont pas réunis dans une seule et même École nor-*
 » *male?*..... — M. Dupont se prononce également pour une seule école
 » normale, pour le cas où le conseil serait d'avis qu'il y a lieu d'instituer
 » un internat. » — Par 8 voix contre 4 et 1 abstention, le conseil se pro-
 nonce en faveur d'une seule école normale. V. 1^{er} Rapport triennal sur
 l'état de l'enseignement moyen en Belgique (1852-1854), p. CCX-CCXII.
 Le gouvernement conserva néanmoins la section normale pour les sciences
 à Gand, mais uniquement en considération des droits acquis. V. même
 Rapport, p. CCXIII-CCXIV.

Je me résume. J'ai montré ce qui manque à l'École normale au point de vue de la science pure envisagée et dans son étendue et dans sa profondeur. Les lacunes que j'ai signalées ne sont pas accidentelles, comme dans nos Universités, mais pour ainsi dire organiques : elles proviennent de la destination même de l'école.

Il faut donc chercher ailleurs le complément des hautes études scientifiques. Ce complément, on devrait le trouver dans les Facultés de philosophie et lettres. Mais, pour les raisons indiquées plus haut, les Facultés languissent faute de soins et surtout faute d'auditeurs. On n'a point songé qu'en séparant le but professionnel du but scientifique, on immolait celui-ci à celui-là, qu'on faisait le vide d'un côté en concentrant les forces de l'autre. Voilà les difficultés contre lesquelles nous nous débattons.

Pour remédier au mal, M. Vander Kindere propose de créer un Institut central des Hautes Études. Que notre éminent confrère me permette de lui faire observer qu'en réclamant tout à la fois la suppression de l'École normale et la création de l'Institut des Hautes Études, il me semble réclamer deux choses contradictoires. D'une part, il condamne l'École normale au nom du système allemand, il la condamne comme contraire à l'intérêt des Universités; et d'autre part, il pousse à l'extrême le système français inauguré en 1852, il continue le mouvement anti-universitaire. Son Institut central des Hautes études est en quelque sorte le corollaire de l'École normale. De deux choses l'une : ou l'École normale se fondra dans l'Université de Liège ou elle sera maintenue à part. Dans le premier cas, pourquoi décapiter les Facultés au moment où elles auraient le plus de chances de se développer? Elles seront donc réduites à n'être que de petites Écoles normales ouvertes, et l'on verra se reproduire le fatal divorce de la science pure et de l'enseignement professionnel! Dans le second cas, l'École normale continuant à attirer à elle les aspirants au professorat de l'enseignement moyen, et l'Institut venant en outre accaparer tout le mouvement scientifique, que restera-t-il aux Facultés? Les cours préparatoires à la candidature en droit, ces cours qui ne dépassent pas le niveau de l'enseignement moyen et que les professeurs sont condamnés à ressasser à perpétuité? Eh bien! je proteste contre cet amoindrissement de notre rôle, de notre dignité. Ce serait l'anéantissement sans remède de nos plus chères espé-

rances, l'étouffement de toutes nos aspirations, et la dislocation de l'organisme universitaire.

Je ne vois qu'une issue à la situation. C'est de revenir aux vrais principes, d'adopter franchement le système allemand, le seul qui fasse concorder les intérêts de la science, trop négligés chez nous, avec ceux de l'enseignement, de fondre l'École normale dans la Faculté des lettres de Liège¹ et de réorganiser complètement et sérieusement le doctorat en philosophie et lettres. Que ceux de nos docteurs qui se destinent au professorat dans l'enseignement moyen officiel soient astreints à un stage pratique dans les établissements de l'État², comme cela se fait en Allemagne.

Les défenseurs de l'École normale me font une objection : « Aurez-vous beaucoup gagné, disent-ils, quand vous aurez fondu » cette École dans l'Université ? Le petit nombre de ses élèves » suffira-t-il pour garnir l'auditoire du doctorat en philosophie » et lettres ? » En présence des besoins croissants de l'enseignement et du projet de loi qui vient d'être voté par la Chambre des Représentants, je pense que ces scrupules doivent s'évanouir. Le développement de l'enseignement moyen fournit la plus belle occasion de régénérer l'enseignement universitaire : qu'on ne la laisse pas échapper, comme on a fait en 1850. D'ailleurs l'existence d'un noyau permanent de véritables étudiants en philosophie et lettres exercera sur d'autres une attraction dont il

¹ Dans les observations que j'ai présentées à la séance du 1^{er} novembre 1880 de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* (v. *Revue*, t. XXIII, p. 366), l'expression a dépassé ma pensée — ce qui est assez naturel et excusable dans une discussion animée à laquelle on n'est point préparé. Il ne s'agirait point de *supprimer* l'École normale, mais *d'en faire une partie constitutive de l'organisme universitaire*, tout en respectant les droits acquis. Ce que j'ai attaqué dans cette école, c'est son isolement, c'est la réglementation trop stricte, ce sont ces « mesquineries nuisibles, » dont s'est plaint M. Fredericq lui-même (v. p. 379 à la fin).

² L'art. 11 du nouveau projet de loi sur l'enseignement moyen oblige les docteurs en philosophie et lettres qui voudraient entrer dans l'enseignement moyen officiel à suivre certains cours de l'École normale. Le stage pratique serait, à notre avis, une garantie plus sérieuse que cette mesure et n'en présenterait pas les inconvénients.

convient de tenir compte. Les éléments aujourd'hui épars se grouperont autour de ce noyau; et j'affirme — je pourrais citer des faits — que le nombre des jeunes gens qui désireraient faire leur doctorat en philosophie et lettres et qui en sont détournés par les vices de l'institution actuelle, est beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagine communément. J'ajouterai qu'il serait à souhaiter que le diplôme de docteur en philosophie et lettres ou en sciences fût exigé pour certaines fonctions (emplois supérieurs dans les bibliothèques publiques, les archives, etc.). Cette mesure contribuerait à relever tout à la fois ces fonctions et les Facultés des sciences et de philosophie.

On me dira peut-être que le vœu que je forme de voir l'École normale se fondre dans l'Université de Liège a actuellement peu de chances d'être réalisé. S'il en est ainsi, je le regrette. Mais je demanderai, dans ce cas, qu'on rattache du moins plus étroitement l'École normale à l'Université. Une grande difficulté serait levée si les élèves du doctorat en philosophie et lettres étaient autorisés à suivre certains cours scientifiques qui existent déjà à l'École normale, à user de la Bibliothèque de l'École, etc. On éviterait de cette façon un double emploi, fâcheux aux yeux des gens économes. Malheureusement, l'École normale est une école fermée : le nombre des élèves est déterminé par le Ministre, il y a une limite d'âge fixée par l'arrêté organique, l'internat est obligatoire. L'École emprunte volontiers à l'Université, mais elle ne lui donne rien. On voit si j'ai tort de soutenir que l'École de Liège, *telle qu'elle existe aujourd'hui*, est un obstacle à la réorganisation des Facultés. Ne serait-il pas possible de modifier sur tous ces points l'arrêté organique? Au défaut d'une fusion parfaite, je voudrais que l'École normale et la Faculté de Liège se complétassent mutuellement¹, et que, d'autre part, on organisât la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand sur le modèle des Facultés allemandes et hollandaises².

¹ C'est ce qui semble faire espérer M. le Ministre de l'instruction publique, quand il dit qu'un jour, grâce à certaines réformes, « l'enseignement normal et la faculté de philosophie, loin de se combattre, se porteront un mutuel secours. » *Annales parlementaires*, Chambre des représentants, séance du 6 Avril 1881, p. 929.

² Cf. l'esquisse que nous avons tracée dans nos articles *sur la réorganisation des Facultés de philosophie et lettres en Belgique*.

J'ai exposé le fruit de mes réflexions sans exagération comme sans réticence. Je n'ai point d'antipathie ni de prévention contre l'École normale ; je me suis plu à lui rendre un hommage mérité. Prise en elle-même, séparément, cette école est une institution excellente. Mais lorsque j'envisage l'enseignement supérieur dans son ensemble, je constate qu'elle s'est formée et développée aux dépens de l'organisme universitaire, et qu'elle épuise les Facultés de philosophie et lettres sans les remplacer entièrement. Or, cette partie du haut enseignement qui reste en souffrance et qui appelle de profondes réformes, c'est le domaine des études scientifiques pures, libres et désintéressées. C'est dans les Facultés seulement que les sciences nouvelles pourront trouver place au fur et à mesure qu'elles apparaîtront ; c'est là seulement que les différentes branches de la science seront cultivées non en raison de leur utilité pratique immédiate, de leur valeur extrinsèque, mais en raison de leur importance propre, de leur valeur intrinsèque. Tout le monde sent qu'il y a un vide dans la vie scientifique de la nation. Ce vide, j'ai tâché de le sonder et d'en déterminer la cause. Ceux-là auront bien mérité du pays, qui parviendront à le combler.

P. THOMAS.

DE LA FORMATION DE BONS PROFESSEURS DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Dans un premier article nous avons examiné quelle est la meilleure manière d'inculquer à la jeunesse de nos établissements du second degré un solide enseignement moral.

Nous voudrions essayer aujourd'hui de jeter quelque lumière sur la *quatrième question*. Les organisateurs du *Congrès international* la posèrent en ces termes : « *Quel est le système le plus favorable à la formation de bons professeurs de l'enseignement moyen ?* »

Ici, comme dans la discussion de la première question, les délibérations nous semblent avoir abouti à un résultat purement négatif. Cela nous paraît surtout provenir de l'incompétence de plusieurs orateurs. Les professeurs de l'enseignement moyen auraient seuls pu émettre des remarques vraiment pratiques, mais leur modestie ne leur a pas permis de prendre une part active à ces joutes oratoires, dans lesquelles bien souvent l'éclat de la forme l'emporta sur l'excellence du fond.

Un éminent écrivain, doublé d'un penseur profond, M. Fustel de Coulanges, directeur de l'école normale de Paris, a exposé en quelques mots, sans phrases et sans prétention, sa manière de voir sur le sujet qui nous occupe. Voici quelles furent à peu près ses paroles :

« Adversaire de l'internat dans les lycées, j'en suis partisan à l'école normale. Je reste convaincu que ce commerce de trois ans, entre vingt jeunes gens d'élite, développe leur intelligence plus encore que l'enseignement qu'ils peuvent recevoir. Il l'aiguise par de perpétuelles discussions sur la matière même de cet enseignement. Je crois d'ailleurs l'internat compatible avec une assez grande indépendance.

» L'enseignement de la pédagogie ne me paraît nullement nécessaire. Rompus aux études philologiques ou scientifiques, nos élèves, au sortir de l'école, se présentent aux jeunes gens dont ils vont faire l'éducation, entourés du prestige de leur réputation scientifique acquise. Ils donnent leurs cours avec un

tel talent que les élèves demeurent sous le charme de leurs paroles et redoublent d'efforts pour se rendre dignes de l'enseignement exposé par de tels maîtres.

L'élève normaliste peut donc se borner à bien approfondir la science. Il faut qu'il s'habitue à puiser aux sources, à chercher et à aimer le vrai. Inutile d'apprendre à enseigner. Quand on aime bien une science, on l'enseigne bien, par cela seul qu'on l'aime profondément. La pédagogie est une digestion; mon médecin sait que je digère; je me contente de digérer. »

Jamais, selon nous, le proverbe : « Comparaison n'est pas raison » ne nous a paru plus vrai qu'en cette circonstance. Lorsque j'étais jeune, j'avais pour maître de 6^e latine, un professeur mesurant cinq pieds et demi et fort en proportion. Cet homme était un savant hors ligne. Vous pouviez lui citer un vers quelconque d'Homère, de Virgile, d'Horace, une ligne de n'importe quel grand prosateur latin ou grec, il continuait à l'instant la citation, connaissant de mémoire tous ses auteurs classiques. Vous n'aviez qu'à lui demander les discussions des plus savants philologues français et allemands sur une difficulté d'interprétation quelconque, il n'hésitait pas une seconde. Il parlait aussi facilement le latin que le français et pouvait improviser, en cette dernière langue, avec la plus parfaite aisance. Quand nous consentions à l'écouter, il savait rendre son cours intéressant autant que pas un. Eh bien ! savez-vous ce que nous faisions de cet homme étonnant, malheureux gamins que nous étions ? Nous remplissions nos poches de terre, de boules de papier, de pommes blettes, et quand la leçon devenait la plus intéressante, tous ces projectiles sortaient de nos poches, à un signal donné, et volaient à la tête de l'infortuné professeur qui prenait son chapeau et fuyait à toutes jambes cette race sans pitié. Cette vie d'enfer dura trois ans. Un jour, le professeur disparut. Il était devenu un des correcteurs les plus compétents des éditions savantes des Pères grecs et latins, publiées par l'abbé Migne.

En quatrième, au contraire, j'eus pour professeur un tout petit homme, grand comme ça. C'était un Français, tout muscles et nerfs. Du reste fort peu instruit, quoique très intelligent et surtout très méthodique. Je ne crois pas qu'il eût été en état de traduire César sans se servir d'une traduction, ni d'enseigner

les verbes grecs sans avoir en main sa grammaire. Mais quel silence dès qu'il paraissait ! Quelle crainte et quelle vénération pour ce caractère sympathique, mais inflexible ! Jamais de punitions. Un mot, plutôt plein de commisération que de reproches, nous faisait rentrer à cent pieds sous terre. Ne saviez-vous pas votre leçon : « Ah ! mon pauvre Monsieur X. ! » Et c'était tout. Mais on eût préféré copier cent pages, comme nous le fîmes vingt fois pour d'autres professeurs, que de recevoir l'épithète qui, pour un jour entier, nous clouait au pilori de la classe. Aussi travaillait-on à se tuer, pour le satisfaire, pour obtenir le *bon* qu'on ne gagnait pas sans peine, je vous l'assure, et que cependant arrivait parfois à mériter la classe tout entière.

Et, que de fois, dans une carrière de près de trente ans de professorat, n'ai-je pas eu l'occasion de contempler ces deux phénomènes, étranges sans doute, mais plus en apparence qu'en réalité ! Quel est le professeur qui, du reste, n'en ait été témoin ?

Que conclure de ce fait, sinon que la science d'un professeur, quelque vaste, quelque sûre qu'elle soit, ne suffit pas pour en faire un bon éducateur. A tout prendre, un homme moins instruit, mais excellent pédagogue *pratique*, sera toujours infiniment supérieur à l'homme le plus érudit, le plus savant, mais dépourvu de l'art de manier la jeunesse.

Cet art peut-il s'acquérir ? Là est toute la question à résoudre. Question capitale, question vitale, qui ne peut être éludée et que personne n'a même songé à se poser. Essayons de la creuser. Elle revient à ceci : Un professeur est avant tout un homme de *caractère* et un homme de *méthode*. Le caractère s'acquiert-il ? La méthode est-elle un fait d'expérience pratique ? Poser de telles questions, ce n'est certainement pas les résoudre.

Examinons d'abord celle du caractère. Savoir se faire respecter et se faire obéir, en se faisant aimer ; savoir inspirer à l'élève, je ne dirai pas l'amour, mais la passion du travail et celle de l'ordre dans l'exécution de ce travail ; savoir encourager et réfréner, sans rancune comme sans faiblesse ; avoir l'énergie de faire son devoir de professeur par la préparation des leçons et la scrupuleuse correction des devoirs ; posséder assez de patience pour revoir la même question jusqu'au moment où elle est comprise de tous ; considérer sa profession comme la plus noble de toutes, être soutenu par l'inébranlable conviction que,

dans un prochain avenir, elle sera prisée par la grande masse des hommes de chaque nation, qu'on le veuille ou non, comme la plus auguste, la plus excellente de toutes, et non comme un métier qui vous fournit de quoi ne pas mourir de faim : telles sont les qualités maîtresses que doit posséder tout éducateur vraiment digne de ce nom. Sans elles, un professeur, quelle que soit l'entendue de ses connaissances, sera fatalement médiocre, et les résultats de son enseignement resteront à peu près nuls.

Or, la plupart de ces aptitudes dérivent évidemment du tempérament de chacun ; comme toutes les autres aptitudes, la nature nous les donne en préformant notre caractère ; mais de même que la graine enfouie dans le sol ne peut se développer que sous certaines conditions d'humidité, d'air et de chaleur, ces qualités natives n'arriveront à s'épanouir que sous une sorte d'incubation qui les éveille, les fortifie, et leur communique toute la saveur d'une maturation naturelle et normale. L'éducation ne peut changer les tempéraments et les caractères, mais elle peut les modifier, tout en leur faisant produire ce qu'ils n'auraient jamais donné sans elle. Elle ressemble à ces amendements qui font d'un champ inculte une terre fertile en fruits savoureux et de première qualité. Et cette éducation professorale comment l'acquerra-t-on ? Par la pratique, en enseignant sous la surveillance de maîtres habiles qui donnent l'exemple d'abord, font travailler sous leur direction, et rectifient les erreurs dans lesquelles le jeune homme encore inexpérimenté pourrait verser. La théorie pédagogique doit être connue et bien connue ; mais seule, elle ne suffit pas. Voir faire et faire ce qu'on a vu faire, voilà la vraie maîtresse de l'éducation professorale : il faut acquérir la pratique de l'enseignement sous une direction éminente, avec de vrais élèves, et non avec des disciples tout formés et d'une science égale à celle du maître.

Viennent ensuite les méthodes. Leur connaissance pratique est indispensable. On n'enseigne pas dans une classe de sixième comme dans une classe de rhétorique. On ne doit pas enseigner dans une école normale comme dans un athénée. En ne faisant nulle distinction entre ces modes d'enseignement, M. Fustel de Coulanges nous paraît verser dans les plus graves erreurs. Il n'a point l'expérience pratique des classes élémentaires des lycées. Cette expérience, les études universitaires ne sauraient la

donner. Aussi la plupart des savants formés à l'École normale de Paris ne font-ils que passer par l'enseignement secondaire. Ils ont hâte de devenir d'habiles littérateurs, des journalistes éminents, de savants professeurs d'université. L'enseignement moyen leur pèse. Ils ne sont point faits pour lui. Les écoles normales doivent, au contraire, former tous les professeurs des collèges et des athénées, ou des lycées. Ni en Belgique, ni en France, il n'en est ainsi. De là, le grand nombre de professeurs instruits, mais éducateurs médiocres, que l'on rencontre dans les établissements de ces deux nations. Certes un homme né avec les aptitudes requises et l'amour de l'enseignement finira par triompher de tous les obstacles et, à travers mille tâtonnements, saura se frayer sa voie. Mais les intelligences de second ordre n'y parviendront jamais. Les méthodes d'enseignement, comme les méthodes disciplinaires s'apprennent. Et c'est parce qu'il en est ainsi qu'en Belgique, sur un même nombre d'éducateurs, la quantité des bons instituteurs l'emporte sur celle des bons professeurs. Là, des esprits très ordinaires sont arrivés à être d'excellents maîtres; ici, les hommes remarquables seuls sont parvenus à savoir bien enseigner. C'est une élite et cette élite n'est pas toujours recrutée parmi les plus instruits. Les méthodes d'application pratique manquent trop souvent, hélas, à ces derniers.

Supprimer les écoles normales serait donc, selon nous, le plus grand des désastres que l'on puisse infliger à notre pays. Jamais l'université ne formera seule un bon professeur de l'enseignement moyen. Non pas qu'un jeune homme qui n'a fréquenté que les cours universitaires ne puisse devenir un professeur remarquable, mais il ne deviendra tel que s'il possède pour l'enseignement des aptitudes hors ligne; que s'il approfondit les méthodes pédagogiques et se tient sans cesse au courant de leurs progrès, ce que bon nombre de docteurs ne font pas. Toute illusion, sous ce rapport, serait désastreuse et fatale. Qu'on prenne garde aux conséquences !

Que devons-nous conclure de ce qui précède ? Voici :

1^o Nous demandons le maintien de l'internat comme le fait l'illustre directeur de l'école normale de Paris et pour les raisons qu'il allègue; mais avec une immense somme de liberté. Celui qui doit former des hommes doit, dès sa jeunesse, acquérir le plus possible l'expérience des hommes.

2° Pour tout ce qui concerne les sciences proprement dites, les cours philosophiques, philologiques, historiques et littéraires seront ceux de l'université à laquelle l'école doit être annexée.

3° Des cours spéciaux seront donnés à l'école même dans le but de préparer les jeunes gens à la profession d'éducateurs. Le doctorat seul est insuffisant pour atteindre ce but.

4° Tout aspirant professeur fera un stage dans les athénées sous la direction alternative de quelques-uns des plus éminents professeurs du pays.

5° Les normalistes ne donneront plus leurs cours pratiques devant leurs condisciples, mais dans l'athénée de la ville où se trouve l'école normale qu'ils fréquentent et devant de vrais élèves de l'enseignement moyen.

6° L'école normale crée des professeurs pour les *colleges* comme pour les *athénées*.

7° Les docteurs en philosophie et lettres seront astreints à suivre un cours de pédagogie dans une école normale de l'État et à faire une année de stage dans divers établissements sous la direction des professeurs les plus marquants du pays, avant d'être nommés définitivement ¹.

THIL-LORRAIN.

Note additionnelle.

Nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur quelques articles où l'importante question traitée dans les pages qui précèdent, a été étudiée d'une manière plus ou moins détaillée :

Verhandlungen der Directoren-Versammlungen in den Provinzen des Königreichs Preussen seit dem Jahre 1879, 3^{ter} Band (Conférence de la province de Posen, à laquelle assistaient 19 directeurs de gymnases, de progymnases et de Realschulen). Berlin, Weidmann, 1879, pp. 1-30 et 219-232;

Ibid. 4^{er} Band (Conférence de la Silésie, à laquelle assistaient 50 directeurs de gymnases, de progymnases, de Realschulen et d'écoles bourgeoises supérieures), pp. 27-100 et 120-154;

Revue internationale de l'enseignement supérieur. Paris, Masson, 1881. Tome I, pp. 131-134 et 359-377. A. W.

¹ Ce travail était imprimé, lorsque M. le Ministre de l'Instruction prononça le remarquable discours qui rencontre en tant de points nos idées.

Notice sur Jean Henri Bormans, par P. WILLEMS, professeur à l'université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, 1881. 61 pp. in-12. (Extrait de l'Annuaire de l'Acad. r.).

L'Académie a le pieux usage de publier dans son annuaire la biographie de ceux de ses membres que la mort vient de lui enlever. C'est ainsi que l'annuaire de cette année contient entre autres une notice fort intéressante sur M. H. Bormans, bien connu de nos lecteurs par sa carrière professorale et par ses nombreux écrits. Le défunt ayant exploré avec le même succès la littérature classique et les lettres flamandes, il convenait de confier le soin de décrire ses travaux à un homme versé à la fois dans ces deux domaines de la philologie; l'Académie porta donc son choix sur M. P. Willems, et celui-ci, comme il fallait s'y attendre, s'est parfaitement acquitté de sa tâche.

Tous ceux qui ont connu H. Bormans, ou qui s'intéressent à l'histoire de l'activité intellectuelle dans notre pays, sauront gré à M. W. d'avoir tracé un tableau si fidèle du caractère et de la vie de son savant confrère et d'avoir analysé et apprécié, avec tant d'exactitude, ses divers ouvrages.

Rarement la vie d'un homme a été mieux remplie. Dès l'âge de 17 ans, Bormans, en sortant du collège de St Trond, sa ville natale, donna les cours de poésie et de rhétorique au petit séminaire de Liège (1818); puis il fut nommé successivement professeur au collège royal de Liège (1821), au collège de St Trond (1825), au collège de Hasselt (1834). En 1835 il passa à l'enseignement supérieur; pendant deux ans il enseigna à Gand la littérature flamande et l'histoire des littératures modernes. A partir de 1837, il occupa à l'université de Liège la chaire des langues grecque et latine et guida, dans leurs études de philologie latine, les élèves de l'École normale des humanités depuis la fondation de cet établissement. En 1865, la maladie le força de quitter l'enseignement, mais il n'en continua pas moins jusqu'aux derniers jours de sa vie (4 juin 1878), à se livrer à un travail littéraire assidu.

Les anciens auditeurs de Bormans rendent hommage aux éminentes qualités qu'il déploya comme professeur: à sa profonde connaissance de la langue latine, à sa mémoire prodigieuse, à son habileté dans la critique des textes fondée sur une longue

expérience des manuscrits et sur une sagacité peu commune, à la finesse de ses observations grammaticales. Ses écrits, bien classés par M. W., portent sur les écrivains latins dans les temps classiques et au moyen-âge, sur l'ancienne littérature française et surtout sur la littérature flamande.

Nous citerons, dans la première catégorie, un commentaire latin fort étendu sur les deux premières élégies du l. III de Properce, publié comme spécimen d'une édition complète de ce poète (Louvain, 1836), une charmante notice sur la cinquième églogue de Virgile (Bull. de l'Acad. 1850), une intéressante discussion avec un savant anonyme sur le sens de *in praesens tempus omittat*, dans l'Art poétique d'Horace, non pas sur *debetia dici*, comme le dit M. W., discussion qu'on relira avec plaisir dans le *Moniteur de l'enseignement* (Nouv. série, t. II et III); la collation des 167 premiers vers de l'*Aetna* de Lucilius Junior avec un fragment MS. du XI^e siècle, accompagnée de conjectures ingénieuses (Bull. 1854), la publication de fragments d'un glossaire latin de la fin du X^e ou du commencement du XI^e siècle (Comm. d'hist. 1854), l'explication de *cateia* et *aclis* (Comm. d'archéol. 1873 et *Rev. de l'instr. p.*, t. XVI); et parmi ses travaux sur les écrits latins du moyen-âge, un savant commentaire du *Reinardus Vulpes*, édité par Mone (Gand, 1836 et 1837), une notice sur un traité inédit de physiognomonie, publié depuis par V. Rose, et sur les poésies de Gaultier, ami de Marbode, évêque de Rennes (Comm. d'hist. 1852), la publication du second livre de la *Vita S^ui Hereberti* (ib. 1850).

Cependant la réputation de Bormans dans le monde savant était due principalement à ses travaux sur l'ancienne littérature flamande; c'est par là qu'il a rendu les plus grands services et c'est aussi la partie de son œuvre que M. W. nous a fait connaître avec le plus de détails, en employant, pour la décrire, la langue flamande elle-même, dont B. aimait aussi à se servir. Nous signalerons d'abord un volumineux rapport sur l'orthographe (Gand, 1841, 642 pp.), écrit avec tant d'esprit et rempli de tant de faits, qui contribua puissamment à l'uniformité de l'orthographe flamande; son commentaire sur la vie de S^{te} Christine (Gand, 1850; le texte a 52, les notes 508 pp.), véritable mine de remarques grammaticales sur le Moyen-Néerlandais; son édition des quatre premiers livres de l'ouvrage de Maerlant sur l'histoire naturelle, *der Naturen bloeme*; celle du roman *Partheno-*

peus van Bloys, celle du Miroir de la Sagesse (*Speghel der Wijsheit*) de Jan Praet, celle des fragments de la Chanson de Roland (*Roelandslied*), de la guerre des Saxons (*Saxenkrijg*), de la Geste d'Aiol et du Roman de la Rose (*Mém. de l'Acad.*, in-8°, t. XVI, *Comm. d'hist.*, t. XIV, *Bull.*, 2^e sér. t. XV et t. XXII); l'édition de la légende de St^e Lutgardis (*Dietsche Warande*, 1857) et celle de la légende de St Servais, restituant à notre pays Heinrick van Veldeken, le père des *Minnesänger* de l'Allemagne (Maestricht, 1857); enfin la publication de la dernière partie des Gestes du Brabant de Jan Boendale (*Coll. des Chron.* Bruxelles, 1859. CLV-749 pp. in-4°). Plusieurs de ces écrits avaient été découverts par Bormans lui-même; tous paraissaient pour la première fois et témoignaient à chaque page du génie critique de l'éditeur.

La nécessité de comparer les vieux textes flamands avec les œuvres françaises du moyen-âge amena B. à étudier l'ancienne langue d'oïl et il se la rendit bientôt si familière qu'il est permis, comme dit M. W., de le ranger parmi les romanistes les plus savants de notre époque. Il le prouva bien par ses observations philologiques et critiques sur le texte du roman de Cléomadès, publié par M. André Van Hasselt (Liège, 1867, 274 pp.). Cet ouvrage, que l'Académie refusa d'insérer dans ses mémoires, à cause de la critique un peu acerbe des erreurs d'un de ses membres, et pour lequel B. ne réunit que douze souscripteurs, est pleine d'observations lexicographiques et grammaticales du plus haut intérêt.

M. W. termine son excellente notice par la liste des ouvrages de Bormans. Cette liste, comprenant 69 numéros, est beaucoup plus complète que celles qu'on possédait déjà. Nous y avons pourtant trouvé une légère omission, celle d'une traduction flamande en vers blancs de Sarbievius *Lyric*. II, 5, qui se trouve dans les *Lettervruchten van het Leuvensch genootschap Tyd en Vlyt*. (Anvers, 1845. t. 1, p. 166).

L. R.

Sommaire d'un cours de littérature, à l'usage de l'enseignement moyen, par J. M. E. FEYS, professeur à l'athénée royal et à la section normale moyenne de Bruges. Bruges, Daveluy, 1880. 1 vol. in-8. de 66 pp. Prix : 1 fr.

Cet ouvrage est le résumé du cours donné par M. Feys aux

élèves de l'école normale de Bruges, qui aspirent au grade de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur. Il convient aussi parfaitement aux élèves des athénées et collèges et pourra épargner aux professeurs des dictées fastidieuses.

L'auteur dit avoir puisé le fond de son livre dans les meilleurs écrits publiés sur la matière par les auteurs les plus autorisés; il ne revendique que la méthode et certaines idées générales qui lui sont personnelles. Mais la méthode est la partie la plus importante d'un écrit didactique et nous ne trouvons que des éloges pour celle qui a été suivie. M. F. a parfaitement compris que la connaissance de la littérature ne peut s'acquérir d'une manière abstraite, qu'elle doit être appuyée sur le développement du mouvement littéraire et que par conséquent l'histoire au moins d'une littérature doit précéder l'exposé de notions théoriques. A cause des exigences de son public, il a pris ses exemples dans la littérature française et en a tracé l'histoire à grandes lignes, mais d'une façon suffisamment complète. Son aperçu se distingue surtout par des divisions bien faites, par des phrases nettes et précises, caractérisant les diverses époques et maintenant l'unité au milieu de la diversité des détails. L'histoire littéraire est toujours appuyée sur celle des événements politiques; elle est aussi mise en rapport avec l'histoire des beaux-arts pendant la première période, embrassant le moyen-âge, que M. F. appelle fort bien « période spontanée ou naturelle, par opposition avec la période *savante*, réfléchie, plus ou moins imitatrice, » qui s'étend du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Nous regrettons qu'il n'en ait pas fait de même pour cette seconde période.

Viennent ensuite les principes théoriques précédés, nous ne savons pas trop pourquoi, d'un chapitre sur la formation de la langue française. L'auteur expose d'abord, en trois pages bien réussies, la différence entre la poésie et la prose, montrant qu'elles diffèrent « pour le fond et pour la forme, par les facultés auxquelles elles se rapportent, par l'époque où elles se produisent, par la manière dont elles s'expriment. » Puis il divise successivement la poésie et la prose dans leurs différents genres et donne les règles auxquelles ces genres sont assujettis. Pour M. F., il y a trois grands genres de poésie : l'épopée, l'ode et le drame; les autres genres, le poème didactique, la satire, l'épître, l'idylle, la fable, etc., n'ont de poétique que la forme. « La

grande poésie naît du cœur, elle vit de sentiments nobles et généreux, elle est surtout le produit de l'admiration. Elle exige non-seulement une puissante harmonie, mais encore une âme élevée, capable de s'enflammer pour tout ce qui est beau et grand. Quant à la poésie qui instruit, ou qui naît de la réflexion, ou qui est inspirée par la haine, par l'esprit de critique et de moquerie, on ne peut l'appeler qu'improprement poésie. Il faut en dire autant des pièces dans lesquelles l'auteur cherche à montrer de l'esprit, et de celles où il se laisse aller à la plaisanterie ou à la gaité. La vraie poésie est sérieuse; elle ne rit que par exception dans Homère et dans les autres grands poètes. L'enthousiasme et l'admiration ne sauraient s'allier au badinage et à l'enjouement. » Ce sont là des principes nouveaux, vrais peut-être, mais si contraires à l'opinion vulgaire qu'on a certaine peine à les admettre dans leur intégrité; on hésite à refuser le caractère de poètes à Aristophane et à Molière, à ne pas voir de poésies dans les charmants petits drames de Théocrite et dans les Géorgiques de Virgile et à considérer comme faux le *facit indignatio versus*.

La prose, comme la poésie, est divisée en trois grands genres : l'histoire, la philosophie et l'éloquence. Les règles de chaque genre sont très bien développées et toujours ramenées à une idée unique exprimée dans la définition. En rendant ses définitions claires et précises, M. F. a réussi à en faire découler toutes les règles de la manière la plus naturelle; il a mis ainsi dans son écrit un ensemble, un ordre parfait qui doit singulièrement en faciliter l'étude. Voici, par exemple, la définition et la division du chapitre consacré à la tragédie : « La tragédie est la représentation d'une action grande et éclatante, d'une de ces situations dans lesquelles l'homme est aux prises avec toutes les difficultés que la vie présente, et lutte soit contre le destin, comme dans les pièces grecques, soit, comme dans le théâtre français, contre de grandes passions (le Cid), ou contre l'impulsion irrésistible de la Providence (Athalie), action nécessairement terminée par un dénouement.

» Une telle représentation est de nature à intéresser vivement. En effet, elle résout devant le spectateur le redoutable problème de la vie; elle le remue par la terreur, la pitié, l'admiration en face des événements humains qui, après tout, le concernent.

» Puisque la tragédie représente une action se développant au moyen de personnages qui excitent des sentiments par leurs paroles, il y a lieu, dans la tragédie, de considérer quatre choses, savoir : le *sujet*, les personnages ou *caractères*, les *sentiments*, le *style*. » Tout ce qu'on peut dire de la tragédie, ne se trouve-t-il pas en germe dans ces lignes ?

Citons encore un passage du chapitre sur l'*Éloquence* : « Si l'homme était parfait, il suffirait de lui proposer la vérité trouvée par la méditation, pour la lui faire accepter avec toutes ses connaissances pratiques, et l'éloquence n'aurait pas de raison d'être. Il n'en est pas ainsi : beaucoup de gens voient ce qui est bien et l'approuvent, mais ils agissent tout différemment, et leur conduite n'est pas conforme à leurs idées. Il est donc nécessaire, non-seulement de les convaincre, mais encore de les *persuader*, de les entraîner. Le talent de persuader se nomme l'*Éloquence*.... Pour persuader, il faut *convaincre*, *plaire* et *toucher*. On convainc par les *preuves*, en cherchant des arguments solides à l'appui de la thèse ; on plaît par les *mœurs*, en donnant une haute idée de soi, de sa probité, de sa prudence (discernement qui voit la vérité), en se montrant bienveillant et modeste. On touche par les *passions*, en produisant dans l'âme des auditeurs des mouvements impétueux, en excitant des sentiments de crainte, d'envie, d'enthousiasme, de douleur et de pitié, ou en calmant les passions qui enflamment l'auditoire. »

En voilà assez pour montrer combien ce petit livre est substantiel. Le professeur y trouvera un sommaire excellent qu'il développera et complètera selon le temps dont il dispose ; l'élève qui aura compris et se sera pénétré des notions ici données, possédera une connaissance exacte et précise de la théorie littéraire.

L. R.

Annuaire pour l'an 1880, publié par le bureau des longitudes. Avec des notices scientifiques. Paris, Gauthier-Villars, 748 pp. petit in-12. Prix : fr. 1-50.

Annuaire pour l'an 1881, publié par le bureau des longitudes. 732 pp. petit in-8. Prix : fr. 1-50.

Nous avons plusieurs fois analysé d'une manière complète

l'admirable Annuaire publié chaque année par le bureau des longitudes. On y trouve, comme on sait, un calendrier complet et un tableau des éléments du système du monde (175 pages); des renseignements sur les poids, mesures et monnaies de France et de l'étranger (100 pages); un résumé très bien fait de géographie et de statistique, pour la France en particulier, et pour la terre entière en général (175 pages); enfin des Tables diverses (densités, températures de fusion et d'ébullition, indices de refraction, etc., etc.), contenant toutes les données numériques les plus importantes de la physique, de la chimie et de la minéralogie (200 pages). Nous signalons de nouveau aux lecteurs de la Revue, dans cette partie de l'Annuaire, un précis de *Thermochimie*, dû à la plume de M. Berthelot, c'est-à-dire au savant qui a le plus contribué, en France, aux progrès de la mécanique chimique. Ces quatre grandes sections forment la partie de l'annuaire à peu près invariable depuis 1876. Néanmoins, il y a dans l'annuaire de 1881, quelques additions et modifications à celui de 1880. M. Mascart a fourni un tableau des indices de réfraction des gaz et des vapeurs qui manquait dans l'annuaire précédent. Dans la partie astronomique, on a ajouté une notice sur le calendrier copte, une table des dégressions maxima de la polaire pour le tracé de la méridienne. Les tables servant au calcul des levers et des couchers du soleil et de la lune ont été augmentées de manière à pouvoir servir pour l'Europe et l'Algérie. Enfin, les tableaux des grosses planètes, des astéroïdes, des satellites et des comètes périodiques ont été complétés et rectifiés d'après l'ensemble des découvertes les plus récentes et des recherches théoriques les plus sûres.

Outre les quatre grandes sections dont nous avons parlé plus haut (astronomie, métrologie, statistique, physique, etc.), l'annuaire contient chaque année de précieuses notices par l'un ou l'autre membre du bureau des longitudes. C'est de ces notices, qui sont presque toujours de petits chefs-d'œuvre de vraie vulgarisation scientifique, que nous allons rendre compte avec plus de détails. Comme ces notices ont plus qu'une valeur éphémère, nous croyons bien faire en analysant celles de l'annuaire de 1880, aussi bien que celles de l'annuaire de 1881.

I. (1880). 1. *Deux ascensions au Puy-de-Dôme, à dix ans d'intervalle*, par M. FAYE (32 pages). Une expérience célèbre a été exécutée en 1648 sur le Puy-de-Dôme; c'est celle de Pascal

sur le baromètre; on peut dire que c'est de cette expérience que date la météorologie moderne. De nos jours, M. Alluard, professeur à la faculté de Clermont-Ferrand, comprenant toute l'importance d'un observatoire sur le Puy, pour étudier sur place les nuées où s'élaborent les averses, la grêle, le tonnerre, est parvenu à faire construire un établissement météorologique régulier sur cette montagne, si admirablement placée pour ce but. On y a déjà fait des observations précieuses pour la science, particulièrement sur l'inversion des températures, vers la fin de 1879. M. Faye rend compte, de la manière la plus intéressante, de deux ascensions qu'il a faites au Puy, l'une avant la création de l'observatoire, avec M. Alluard, qui parvint alors à lui prouver l'utilité de cet établissement; l'autre plus récente, où il a pu voir les installations du savant professeur de Clermont et se convaincre des services que l'établissement du Puy a rendus et rendra à la science.

2. *Jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne*, par M. PERRIER (18 pages et 2 planches). Cette notice est extraite des comptes rendus de l'Académie des sciences. MM. Perrier et Ibanez ont enfin réussi à relier la triangulation de l'Algérie à celle de l'Espagne, au prix de fatigues inouïes, les stations ayant été établies sur deux montagnes algériennes et deux montagnes espagnoles, afin d'éviter les réfractions irrégulières qui se produisent souvent dans les parties basses de l'atmosphère, surtout au dessus de la mer. Les signaux étaient distants de près de trois cent kilomètres. On les obtenait au moyen de la lumière électrique. Pour produire celle-ci, on a dû recourir à des appareils magnéto-électriques actionnés par des machines à vapeur. Il a fallu hisser tous ces appareils, y compris des machines de six chevaux de force, sur des cimes de 1800^m, 2000^m, 3550^m d'altitude, créer des routes pour arriver sur ces montagnes désertes, des relais d'approvisionnement d'eau et de charbon, camper sous la tente, etc., etc.

3. *Inauguration de la statue de François Arago, à Perpignan, le 21 septembre 1873. Discours de MM. Janssen, Mouchez, d'Abbadie et Bréguet* (38 pages et un portrait). Ces quatre discours réunis constituent une excellente notice scientifique sur Arago (1786-1853). En voici le résumé: Arago fut nommé secrétaire du bureau des longitudes avant d'avoir achevé ses deux années d'études à l'École polytechnique. A peine entré ainsi à l'obser-

vatoire, il fut chargé de continuer, avec Biot, les travaux de Méchain, pour prolonger en Espagne la méridienne de France qui sert de base au système métrique : il s'acquitta si bien de sa tâche qu'à son retour, il fut nommé membre de l'Académie des sciences. En physique, Arago a découvert la polarisation chromatique de la lumière dont on fait tant d'applications ingénieuses ou utiles; il a imaginé l'expérience relative à la détermination de la vitesse de la lumière, en opérant sur une faible distance, expérience qui a permis enfin d'établir la supériorité de la théorie des ondulations sur l'ancienne théorie de l'émission. C'est aussi Arago qui a reconnu qu'un disque magnétique tournant sur lui-même finit par entraîner l'aiguille aimantée dans sa rotation, premier exemple d'un mouvement mécanique exerçant une influence sur un fluide impondérable. En astronomie physique, il a prouvé que l'enveloppe du soleil était gazeuse, à cause de la non-polarisation de la lumière qui en émane sous un angle très faible. Arago avait un talent de vulgarisation sans égal, et ses notices scientifiques, publiées la plupart dans l'Annuaire, peuvent servir de modèle à tous ceux qui veulent mettre les résultats les plus saillants des sciences à la portée des personnes instruites.

II. (1881). La première des deux notices contenues dans l'Annuaire de 1881, est intitulée : *Comparaison de la lune et de la terre au point de vue géologique*, par M. FAYE (68 pages). Le savant académicien, dans cet article extrêmement intéressant, combat l'opinion commune qui attribue à la lune une constitution physique assez semblable à celle de la terre, dans ses régions volcaniques. La lune n'a ni air, ni eau. Par conséquent, il n'existe pas, et il n'a pas existé dans l'histoire géologique (ou plutôt sélénologique) de notre satellite de ces grandes fonctions superficielles ou profondes que l'eau a remplies et remplit encore sur notre globe. Point de chaînes de montagnes, de hauts plateaux, de bassins profonds. Ce globe se serait refroidi tranquillement et nous offrirait une surface unie si l'attraction de la terre n'était intervenue pour la forcer à tourner d'une certaine façon et n'avait fait naître ainsi une réaction purement mécanique de la masse interne sur la croûte déjà solidifiée. Cette action mécanique permet d'expliquer la formation des soi-disant cratères volcaniques de la lune. Ces dépressions ne ressemblent pas du tout aux cratères volcaniques

terrestres et sont plutôt des cirques formant comme des puits par rapport à la surface générale du sol lunaire. Les volcans terrestres sont en général des pics coniques ayant à leur sommet un cratère dont le fond est encore beaucoup au-dessus du niveau du pays où se trouve le volcan; quand la lave en découle, elle affecte la forme d'une rivière de feu descendant sur les flancs de la montagne en suivant une ligne de plus grande pente. C'est une conséquence toute naturelle de ce que le point où surgit la lave se trouve plus élevé que le sol ambiant. Au contraire, les cirques lunaires présentent tous cette double particularité que leur fond se trouve au-dessous du sol ambiant et que les épanchements de matière fondue qui ont formé leur enceinte sont circulaires. Ces dépressions sont énormes: les cirques moyens sont des abîmes de plusieurs milliers de mètres de profondeur. Rien sur la terre ne saurait nous en donner la moindre idée. Citons un exemple: la crête ou rebord du cirque de Copernic se trouve à 800 mètres d'altitude au-dessus du sol voisin et à 3440 mètres au-dessus du fond. Le fond se trouve donc 2600 mètres plus bas que le sol. Quant aux coulées de lave, elles sont toutes rangées à peu près circulairement autour de ces puits gigantesques dont elles semblent constituer la margelle.

M. Faye explique très bien la formation des cirques lunaires par l'action combinée du refroidissement de la masse primitivement ignée de notre satellite et de l'attraction de la terre. En outre, il aborde diverses autres questions, celles de la pluralité des mondes habités, celle du changement de position de l'axe terrestre imaginée par quelques rares géologues, enfin la théorie du réseau pentagonal d'Élie de Beaumont. Sur la question de la pluralité des mondes, il fait remarquer la légèreté avec laquelle certains astronomes contemporains, partisans *a priori* de l'habitabilité des terres du ciel, comme ils disent oublient de tenir compte des conditions astronomiques, géologiques, physiques et chimiques nécessaires pour que la vie puisse s'établir sur les planètes de notre système ou des systèmes stellaires analogues. M. Faye n'admet pas non plus l'hypothèse fondamentale de la théorie d'Élie de Beaumont, savoir la possibilité de la formation d'un vide entre la croûte terrestre et son noyau à l'état de fluidité ignée. Il est plus probable, au contraire, que la croûte terrestre, en augmentant d'épaisseur, s'est rétractée et fendillée en divers sens et que la masse du

liquide intérieur a été injectée ça et là, par la pression de la croûte, jusque dans les fentes des couches sédimentaires. Quant au déplacement de l'axe terrestre, imaginé par M. de Bouche-porn, il ne semble pas nécessaire pour expliquer les grandes lignes de l'histoire de notre globe. Il suffit pour cela de l'hypothèse de M. Faye lui-même que confirment complètement toutes les observations relatives à l'intensité de la pesanteur en divers lieux, faites depuis le commencement de ce siècle : le refroidissement de la croûte terrestre se fait plus rapidement sous les mers que sous les continents et, par suite, elle est plus épaisse là où elle a une moindre saillie. Nous renvoyons à la notice même de M. Faye pour les développements de cette hypothèse et de ses conséquences, qu'il a d'ailleurs fait connaître déjà antérieurement à l'Académie des sciences.

La *Notice sur les Observatoires français vers la fin du siècle dernier*, par M. TISSERAND (35 pages) termine le volume. On comptait, il y a une centaine d'années ou un peu moins, huit à dix observatoires en province et à Paris, en dehors de l'observatoire central. Ces établissements, qu'une centralisation excessive a fait disparaître, étaient pourvus de ressources bien modiques, dues souvent à de simples particuliers. Ils ont cependant rendu des services à la science, particulièrement celui de Toulouse, où Vidal fit plus d'observations de la planète Mercure, à lui seul, *que tous les astronomes de l'univers, anciens et modernes, réunis ensemble*, et celui de l'École militaire, où l'on continua à travailler, même pendant la Révolution, à l'*Histoire céleste française*.

P. MANSION.

Annuaire pour l'observatoire de Montsouris pour 1881.

Paris, Gauthier-Villars, 518 pp. in-18. Prix : 2 francs.

Nous renvoyons à nos précédentes analyses de ce recueil pour l'indication des matières qui y sont contenues chaque année. (Voir *Revue*, t. XXII, p. 135-136). La notice spéciale qui termine l'annuaire de 1881 et qui occupe le quart du volume, est une *Étude générale sur les bactéries de l'atmosphère*, par M. P. Miguel. L'annuaire ne contient pas cette année la description des instruments météorologiques de l'observatoire.

P. M.

ACTES OFFICIELS.

ÉCOLE NORMALE DES SCIENCES.

SECTION POUR LA FORMATION DE PROFESSEURS DE SCIENCES COMMERCIALES.

— ORGANISATION.

Le Ministre de l'Instruction publique,

Vu l'arrêté royal du 9 novembre 1880, relatif notamment à l'organisation provisoire d'une section pour la formation de professeurs de sciences commerciales à l'école normale des sciences annexée à l'Université de Gand,

Arrête :

Art. 1^{er}. Il est institué provisoirement à l'école normale des sciences de Gand une section pour la formation de professeurs de sciences commerciales.

Art. 2. Cette section comprend deux années d'études.

Les cours de la première année portent sur les matières suivantes :

- A. Exercices de rédaction (cours de l'école préparatoire du génie civil);
- B. Sciences commerciales : opérations de banque et de bourse, changes, arbitrages, matières d'or et d'argent, assurances, rentes viagères (cours nouveau);
- C. Géographie industrielle et commerciale (cours de l'école des arts et manufactures);
- D. Complément du cours précédent : histoire du commerce et de la navigation, histoire des produits commercables (cours nouveau);
- E. Éléments de chimie (cours de l'école des arts et manufactures);
- F. Principes généraux de droit civil (cours nouveau);
- G. Économie politique (cours du doctorat en droit).

Les cours de la deuxième année portent sur les matières suivantes :

- A. Droit des gens, y compris la législation sur les consulats (cours du doctorat en sciences politiques et administratives);
- B. Travaux de comptoir, sous la direction du professeur de sciences commerciales (cours pratique nouveau);
- C. Sciences commerciales, complément : législation commerciale comparée, au point de vue des livres de commerce, des effets de commerce, des faillites et du droit du timbre; législation douanière (cours nouveau);
- D. Géographie industrielle et commerciale, complément : histoire du commerce et de la navigation : histoire des produits commercables; emploi

des cartes et sphères; organisation de musées d'échantillons; lecture des rapports consulaires (cours nouveau);

E. Droit commercial (cours nouveau);

F. Économie politique (cours du doctorat en sciences politiques et administratives);

G. Méthodologie; exercices de leçons.

H. Chimie industrielle (cours de l'école spéciale du génie civil).

Art. 3. Pour être admis à la première année d'étude, il faut subir une épreuve sur les matières suivantes :

A. Langue française; rédaction;

B. Langue flamande, allemande et anglaise (traduction d'un texte français dans l'une de ces trois langues, au choix);

C. Arithmétique commerciale;

D. Algèbre élémentaire (résolution des équations du 1^{er} et du 2^e degré, binôme de Newton, logarithmes);

E. Géométrie élémentaire;

F. Éléments de chimie minérale et organique;

G. Comptabilité; la comptabilité générale, les principales comptabilités spéciales, comptes courants et d'intérêts, changes, arbitrages, matières d'or et d'argent, opérations de bourse;

H. Éléments d'économie politique;

I. Éléments de droit commercial.

Art. 4. Les élèves diplômés de la première commerciale des athénées royaux pourront être admis après un examen satisfaisant sur les matières A, C, D, E et G.

Art. 5. Pour passer de la première à la deuxième année d'études, il faut subir un examen sur toutes les branches inscrites au programme de la première année d'études.

L'élève qui aura subi cette épreuve d'une manière satisfaisante portera le titre d'*aspirant professeur agrégé pour les sciences commerciales*.

Art. 6. Les élèves diplômés de l'institut commercial d'Anvers pourront être admis directement à la deuxième année d'études, à condition de subir l'examen dont il est question à l'article précédent.

Art. 7. Pour obtenir le diplôme de *professeur agrégé pour les sciences commerciales*, il faut subir, d'une manière satisfaisante, un examen sur les matières faisant l'objet des cours de la deuxième année d'études de la section normale.

Art. 8. Le présent arrêté sera inséré au *Moniteur*.

ATHÉNÉES ROYAUX. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

Par arrêté royal en date du 3 mai 1881, est rapporté l'arrêté du 25 mars 1881 qui nommait M. Grégoire, Henri, docteur en philosophie et lettres, aux fonctions de professeur suppléant à l'athénée royal de Bruxelles.

VARIA.

Dans la séance du 21 avril, l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France* a décerné à M. F. A. Gevaert le prix Zographos pour son ouvrage intitulé : *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité*.

Un diplôme militaire de l'an 98 trouvé à Flémalle.

La *Gazette de Liège* (n° du 17 février dernier) rapporte que, il y a quelques mois, un ouvrier, sondant le fond de la Meuse, entre Chokier et Flémalle, ramena au jour une plaque de cuivre portant une inscription latine. Cette trouvaille, que le Musée diocésain, récemment fondé à Liège, a eu la bonne fortune d'acquérir, est d'autant plus intéressante qu'elle est, croyons-nous, la seule de ce genre qui ait été faite dans notre pays. La plaque en question — qui malheureusement n'est plus intacte — est un *diplôme militaire* délivré par l'empereur Trajan en l'année 98, la première de son règne.

Il existe plusieurs documents semblables, qui ont été retrouvés la plupart en Angleterre et en Allemagne. Marquardt en signale 62¹, les uns complets, les autres à l'état de fragments (*Römische Staatsverwaltung, zweiter band*, page 546). Le même auteur en décrit la forme (*Privatalterthümer*, II, 385-389). C'étaient des diptyques en bronze; ils consistaient en deux tablettes réunies à l'aide de courroies passant dans des trous qui y étaient ménagés, de sorte qu'on pouvait les appliquer l'une sur l'autre. La face intérieure des deux tablettes portait le texte de la loi conférant, au nom de l'empereur, le droit de cité aux soldats licenciés des divers corps d'armée qui y étaient mentionnés. Quant aux faces extérieures du diptyque, l'une reproduisait le même texte de loi en caractères plus petits et d'une écriture plus cursive; l'autre portait sur une bande verticale les noms de sept témoins et leurs cachets, particularité nécessaire pour attester l'authenticité de la pièce.

Chaque diplôme était délivré en conformité de la loi générale dont il reproduisait la formule; c'était en quelque sorte un *extrait* de cette loi, appliqué à un cas particulier. On n'y inscrivait donc que le nom de l'intéressé, son rang, sa patrie, quelquefois aussi, mais rarement, le nom de quelques personnes de sa famille.

Au surplus, il faut remarquer que, contrairement à ce qu'on croyait jadis, le droit de cité et le congé honorable, *missio honesta*, accordé aux soldats qui avaient servi le temps légal, ne sont pas nécessairement liés l'un à l'autre. On pouvait, lorsqu'on était pérégrin, être honorablement

¹ On en connaît aujourd'hui près de 80.

congrédié sans devenir citoyen romain, de même que l'on pouvait obtenir le droit de cité sans être congrédié. Il n'y avait donc aucun rapport nécessaire entre le droit de cité et le congré; c'étaient des actes tout-à-fait distincts : l'octroi du congré était un acte administratif ordinaire, la collation du droit de cité était un acte législatif, dont voici la formule essentielle :

« *Quorum nomina subscripta sunt ipsis liberis posterisque eorum civitatem dedit et conubium cum uxoribus, quas tum habuissent, cum est civitas eis data, aut si qui cœlibes essent, cum iis quas postea duxissent, dumtaxat singuli singulas* ». (Marquardt, note 6, page 545).

A défaut d'un *fac-simile* reproduisant la forme et l'aspect mutilé du diplôme militaire découvert à Flémalle, nous donnons ci-dessous le texte du fragment, d'après la *Gazette de Liège* :

VAE. F. NERVA. TRAIANVS
ICUS PONTIFEX MAXIMVS
OTESTAT. COS II
VS QVI MILITANT IN ALIS
VS SEX QVAE APPELLANTVR
A. C. R. ET. I. TVNGROBVM
RUM. QT. I. HISPANOBVM
FIDAVARDVLLORVM C. R.
INGONVM. ET. II NERVIO
ANNIA. SVB T. AVIDIO
S. HONESTA. MISSIONE. A
QUINA. ET. VICENA PLVRA
RVNT. QVORVM. NOMI
IPSI. LIBERIS. POSTERIS
M. DEDIT. ET. CONVBIVM
TVNC. HABVISSENT. C/M

Au revers de la tablette qui porte cette inscription, se trouve ce fragment de la reproduction de la formule, écrit, comme nous l'avons dit, d'une façon plus cursive :

FIDAVARD
II LINGONVM ET II NE
IN BRITANNIA SVB T AV
DIMISSIS HONESTA M
NEPOTE QVI QUINA ET
PENDIA MERVERVNT
SVBSCRIPTA SVNT
RISQVE EORVM C
CONVBIVM CVM VI
HABVISSENT CV

En rapprochant ces deux inscriptions, on trouve dans la dernière quelques mots qui manquent dans la première; mais la formule reste encore incomplète. Pour la reconstituer intégralement, il faut la rapprocher d'une de celles que Mommsen a reproduites dans le *Corpus inscriptionum*

latinarum, et principalement d'un diplôme similaire de Trajan rapporté au n° XIX. Le résultat de ce travail de comparaison serait à peu près le suivant :

Imperator Caesar divi Ner]vae filius, Nerva Trajanus
 Augustus German]icus. pontifex maximus,
 tribunitia p]otestate... consul II,
 equitibus et peditib]us qui militant in alis,
 duabus (?) et cohortib]us sex quæ appellantur
] a civium romanorum et I Tungrorum
 et....] rum et I Hispanorum
et I (?)] fida Vardullorum civium romanorum
et II (?) L]ingonum et II Nerviorum
 et sunt in Brit]annia sub Tito Avidio
 Nepote¹, item dimissi]s honesta missione a
 Divo Nerva qui] quina et vicena plura
 ve stipendia merue]runt, quorum nomi-
 na subscripta sunt] ipsis liberis posteris-
 que eorum civitate]m dedit et conubium
 cum uxoribus quas] tum habuissent, cum

Le reste comme dans la formule citée plus haut d'après Marquardt.

A raison de l'intérêt qu'offre le diplôme de Flémalle au point de vue des antiquités romaines et de notre vieille histoire nationale, nous avons cru utile d'en signaler la découverte. Il y a là matière à de curieuses recherches, dignes de l'attention du monde savant. Nous avons appris que le soin d'élucider les diverses questions que soulève ce document, a été confié à M. De Ceuleneer. Nous sommes persuadé que le travail dont il a bien voulu se charger sera complet et définitif.

A. LALLEMAND,
Professeur à l'athénée de Gand.

NOTE ADDITIONNELLE.

M. Roersch m'a écrit au sujet du diplôme militaire reproduit ci-dessus une lettre assez détaillée, dont il veut bien me permettre d'extraire, pour les publier dans cette *Revue*, les passages suivants : (A. W.)

La restitution du diplôme doit porter sur les points suivants : I. *Titre de l'empereur*. Sur les monnaies de l'an 98, celle de notre diplôme, Trajan se nomme Imp. Caes. Nerva Trajanus Aug. Germ. Pont. max Trib. pot. Cos. II (Eckhel D. N. VI page 412). Il faudra donc lire :

IMP. CAESAR DIVI NERVAE F NERVA TRAIANVS
 AVGVSTVS GERMANICVS

¹ Dans la copie publiée par la *Gazette de Liège*, le mot *nepote*, qui aurait dû se trouver avant *dimissis*, a été placé par erreur une ligne plus bas. C'est ce qu'a vu en premier lieu M. Schuermans.

Nombre des alae. Noms des alae et des cohortes.

M. Schuermans vient de me suggérer une idée dont vous allez voir l'importance pour notre inscription.

Les Romains, dit-il, si formalistes de leur nature, n'auraient-ils pas suivi pour le classement des *alae* et des cohortes un ordre à peu près fixe? Je vérifie les choses sur les diplômes que nous avons encore pour l'armée de Bretagne. Ils sont au nombre de trois, un de Trajan de l'an 103 donnant les noms de 4 *alae* et 11 cohortes, un autre de 105 nommant 2 *alae* et 11 cohortes, et un d'Hadrien de l'an 125 mentionnant 6 *alae* et 21 cohortes. Or l'ordre dans lequel les corps militaires y sont cités est le même : en tête se trouve au diplôme de 105 la coh. *I Celtiberorum*, puis vient la *I Hispanorum*; dans les diplômes de 105 et 124 les Celtibériens ne figurent pas; la *I Hispanorum* tient le premier rang. La coh. *I Tungrorum* est placée à la fin des cohortes portant le numéro 1; dans le diplôme d'Hadrien elle occupe la quatorzième place.

Après cela peut-on croire que dans notre fragment la coh. *I Tungrorum* aurait été mise en tête des six cohortes? Cela me semble inadmissible et l'on est bien forcé de prendre la *I Tungrorum* pour une *ala* de cavalerie. Dès lors, en suivant l'ordre des cohortes citées dans les trois diplômes et en tenant compte de la place à remplir, on aura et *I Celtiberorum* et *I Hispanorum* et *I Sunucorum* et *I Fida Verdullorum c. R. equitata* ∞ et *II Lingonum* et *II Nerviorum*.

Nous ne connaissons parmi les *alae* de l'armée de Bretagne qu'une *ala c. R.* dont le nom se termine par *a*; c'est la *Classiana c. R.* Elle se trouve au diplôme de Trajan de 105, qui porte *I Tungrorum* et *Classiana c. R.* S'il était permis d'intervertir cet ordre nous admettrions trois *alae* : *I Thracum* et *Classiana c. R.* et *I Tungrorum*. Mais il est peut-être plus prudent de croire qu'il y a ici une *ala c. R.* dont le nom n'est pas mentionné dans les autres documents, et comme nous ignorons par là aussi la longueur de son nom, on ne peut décider s'il y a deux ou trois *alae*. Dans tous les cas la *I Tungrorum* fait encore partie des *alae*.

III. *Nom du général.* — Dans l'intérieur se lit à la quatrième ligne conservé le mot : *NEPOTE*. Or, comme l'a vu M. Schuermans, ce mot, ne donnant à cet endroit aucun sens, y a été introduit par erreur, et il doit être placé après *T. Avidius*, dont il forme le *cognomen*. Nous lisons donc : *et sunt in Britannia sub T. Avidio Nepote*.

IV. *Condition des soldats privilégiés.* — Marquardt (*Staatsverw.* t. II, p. 546) montre que les diplômes militaires se divisent en diverses catégories. Dans trois diplômes les privilèges sont accordés en même temps que l'*honesta missio*; ce sont les seuls auxquels pourrait s'appliquer, sous certains rapports, le nom de *tabulae honestae missionis*. Dans les 59, nous pouvons dire maintenant dans les 60 autres, la *missio* a été donnée antérieurement, ou bien les soldats privilégiés continuent de servir, ou bien encore le diplôme distingue entre des soldats sous les drapeaux et d'autres déjà congédiés. Un coup d'œil jeté sur les diplômes réunis dans le Corp. inscr. suffit pour voir que, si tous les soldats ont été licenciés, on dit *qui*

militaverunt... demissis (p. ex. N° 24 et 25); si tous restent au service la loi porte *qui militant* et aucune mention n'est faite d'une *honesta missio* (p. ex. dans les diplômes de Donitien N° 13 et 14 dans ceux de Trajan, N° 21 et 23). Si enfin il y a deux sortes de privilégiés, des vétérans restant à l'armée et d'autres pourvus de leur congé, la formule est d'ordinaire *qui militant.... item demissis* (p. ex. diplômes de Domitien 15 et 16, de Nerva 18, de Trajan 19 et 20. Dans un diplôme de Titus N° 11, l'ordre inverse est suivie : *qui militaverunt... demissis, item iis qui militant*. Notre fragment porte clairement *qui militant*, il faudra donc, comme dans les diplômes 15, 16, 18, 19 et 20 mettre *item* devant *demissis*.

V. *Nom de l'empereur dont émanait la missio*. — C'est la première fois qu'on rencontre cette particularité sur un diplôme. La raison en est peut-être que le privilège et le congé avaient généralement le même auteur, l'un étant accordé à bref délai après l'autre; mais notre diplôme est daté de la première année de l'avènement de Trajan, la *missio* aura donc pu être donnée par Nerva ou sous le nom de Nerva par Trajan lui-même, pendant les trois mois qu'il a été associé à l'empire : il faut donc probablement lire, comme vous l'avez vu ainsi que M. de Ceulerez, *item dimissis honesta missione a Divo Nerva qui, etc.*

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 14 février : Mémoires offerts à M. Urlichs; **Wecklein**, le Cresphonte d'Euripide (par H. Weil). — **Roeder**, de la critique d'Isée (par Ch. G.). — **Stubbs**, Histoire d'Angleterre (par J. J. Jusserand). — Du 21 : **E. Lévêque**, les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse dans Aristophane, Platon, Aristote, Virgile, etc. (par James Darmesteter). — L'Antigone de Sophocle, p. p. **Schmidt**; **œri**, la construction symétrique du dialogue dans Sophocle; l'Hippolyte d'Euripide, p. p. **Barthold**; **Papageorgios**, Conjectures sur les fragments des tragiques grecs (par Henri Weil). — **L. Havet**, le vers saturnien (par Ch. Thurot). — Du 28 : **Graux**,

un manuscrit négligé de Plutarque; Vie de Démosthène, par Plutarque (par Henri Weil). — **Demogeot**, Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française (par Charles Joret). — Du 7 mars : **Wagnon**, le prenom d'identité et la formule du réfléchi dans Homère, les tragiques et chez les Doriens (par Em. Daudat). — **Cagnat**, les milices romaines dans les municipes et les provinces (par Emmanuel Fernique). — **Chéruei**, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, t. IV (par T. de L.). — Du 14 : Platon, la République, VIII^e livre, p. p. **Aubé**; Démosthène, Discours sur les affaires de la Chersonèse, p. p. **Maroon** (par Ch. G.). — Du 21 : Euripide, Alceste, p. p. **Weil** (par Ch. Th.). — Aristophane, Thesmophoriazusae, p. p. **Blaydes** (par Albert Martin). — Tacite, Agricola, p. p. **Andresen** (par J. Gantrelle). — Du 28 : **Engelmann**, Bibliographie des auteurs grecs (par J. C.). — **Van den Berg**, Petite histoire des Grecs (par Ch. G.) — **Hertzberg**, Histoire romaine (par R. Lallier). — **Clairin**, du génitif latin et de la préposition *de* (par F. Antoine). — Du 4 avril : **Gaede**, Demetrius de Scopsis; **Knaack**, trois dissertations sur Boëus, Callimaque et Ovide (par Alfred Jacob). — **Jordan**, le Capitole, le Forum et la Voie sacrée à Rome (par Ch. G.). — **Thouret**, l'Incendie de Rome par les Gaulois (par Ch. G.). — **Ritter**, deux essais d'épigraphie chrétienne grecque. — Du 11 : **Daub**, les biographies de Suidas, leur origine et leur véracité (par Ch. G.). — Œuvres de Justin Martyr, tome III, part. I, p. p. de **Otto** (par M. N.). — **Lucius**, les Thérapeutes (par M. N.). — Du 18 : **Müller-Strübing**, Recherches sur Thucydide (par Ch. Thurot). — **A. Thomas**, les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII (par Alphonse Gallery). — Du 25 : **Zinzow**, Psyché et Eros (par P. Decharme). — **Philippson**, Histoire de l'état prussien, de la mort de Frédéric le Grand à 1813 (par Albert Sorel). — Du 2 mai : **De Rochas d'Aiglun**, Principes de fortification antique; **Hue**, l'Artillerie dans l'antiquité et au moyen-âge; **de Sérignan**, la phalange (par Ch. G.). — **Warncke**, le datif pluriel grec (par Albert Fécamp). — César, Commentaires, p. p. **Guardia** (par Max Bonnet).

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. Ch. Thurot, O. Riemann et E. Chatelain. Année et tome V. 1^{re} livraison. 31 Janvier 1881.

Sommaire: De Plutarchi codice manu scripto Matritensi injuria neglecto, par Charles Graux, p. 1. — Sur Euripide (Médée, v. 798, 1109 sq., 106 sq., 345), par G. Vitelli, p. 58. — Correction d'un passage de Symmaque, par R. Caguat, p. 51. — Tite-Live, V. 39, 6, par O. Riemann, p. 63. — Remarques sur Eschyle, par Henri Weil, p. 65. — Observations critiques sur Cicéron, *de officiis*, d'après un manuscrit de Nice, par C. Beldame, p. 85. — Note sur un substantif à l'accusatif en apposition à une phrase dans Cicéron, par J. Gantrelle, p. 101. — Sur Sophocle, Philoctète 601-602, par A. Pallis, p. 102. — Notes de grammaire : Media urbs et urbs media, par O. Riemann, p. 103. — Bulletin bibliographique, p. 108.

Société belge de Géographie. Bulletin 5^{me} année 1881. Janvier février.

Sommaire : I. Capitaine Verstraete. Histoire des travaux et projets de colonisation des Belges (2^e article). — II. Servais Dirks. Voyage d'un frère mineur récollet au xiv^e siècle. — III. Capitaine Hannot. Nouvelles inventions. Appareils photographiques de voyage. — IV. E. Adan. Causerie scientifique. — V. E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires; Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — Compte-rendu des actes de la société. Séances. — Liste des membres. — Sociétés et institutions avec lesquelles la société belge est actuellement en correspondance. — Ouvrages reçus.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

12 Februar. E. A. Richter, Altes und Neues zur Expedition Xenophons in das Gebiet der Drilen, Anab. V, 2. Leipzig, Teubner, 1880. 21 S. 4°. 1 M. (von W. Vollbrecht). — Rich. Nadrowski, de genuina Demosthenis pro corona orationis forma. Programm. Thorn, 1880. 19 S. 4°. (von W. Fox). — Richard Bentley's Emendationen zum Plautus, aus seinen Handexemplaren ausgezogen und zum ersten Male herausgegeben von L. A. Paul Schroeder. Lief. 1-3. Heilbronn, Henninger, 1880. 59 S. 8°. 1,80 M. — Georgii, H., die politische Tendenz der Aeneide Vergils. Programm des Kön. Realgymn. in Stuttgart. 1880. 34 S. 4°. (von Johann Kvicala). — Naegler: de particularum usu apud L. Annaeum Senecam philosophum. Pars II. Progr. Nordhausen Realsch. 1880. 22 S. 4°. (von A. v. G.). — Incerti auctoris de Constantino Magno eiusque matre Helena libellus. E codicibus primus edidit Eduardus Heidenreich. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri, MDCCCLXXIX. VII, 30 S. 8°. 0,60 M. (von R. Sprenger). — Die Bedeutung der Tyche bei den späteren griechischen Historikern, besonders bei Demetrius von Phaleron. Von Ferdinand Rösiger. Prog. Gymn. Konstanz. 1880. 24 S. 4°. (von E. Bachof). — Jeannet, Claudio, Les institutions sociales et le droit civil à Sparte. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, éditeurs, 1880. 156 S. 8°. (von H. Zurborg). — G. Thouret, Über den Gallischen Brand. Leipzig, B. G. Teubner, 1880. Abdruck aus Jhrbb. f. klass. Phil. XI. Supplbd. V. u. 93-128 S. 8°. 2,40 M. (von K. Klimke). — Genz, Capitis diminutio. (Symbolae Ioachimicae 1, 51-88). Berlin, 1880 (von O. Gruppe). — Homeri Odysseae Epitome. In usum scholarum edidit Franciscus Pauly. Pars prior lib. I-XII, altera lib. XIII-XXIV. Editio quarta correctior. Praegae 1880. Fr. Tempsky. 3 M. (von z.). — Mezger, K. L. F. und K. A. Schmid, Griechische Chrestomathie für die mittleren Abtheilungen der Gymnasien in zwei Kursen mit erklärenden Anmerkungen und einem Register über dieselben. Vierte neubearbeitete Auflage. Stuttgart. Verlag der J. R. Metzlerschen Buchhandlung. 1879. 278 S. 2,50 M. und Wörterbuch zur griechischen Chrestomathie etc. Ebendas, 1880. 152 S. 1,40 M. (von G. Dzialis). — J. Conrad, Gradus ad Parnassum. Ed. quarta. Lipsiae; Libraria Arnol-

diana, MDCCCLXXX. II, 492. XXXVIII S. 8°. 7 M. (—g.) — Kurzgefaßte lateinische Stilistik. Für den Schulgebrauch bearbeitet von Bernhard Schmidt. Leipzig, B. G. Teubner, 1880. VI, 66 S. 8°. 1,10 M. (von Radtke). — H. Stein, Lateinischer Lesestoff für Quarta. Nach Nepos und Livius. In zwei parallelen Teilen. I. Teil. Oldenburg, Ferd. Schmidts Buchhandlung (Segelken). 1880. 94 S. 8°. 1 M. (von C. W.). — Michael Burger, Gedanken und Thatsachen. Musterbeispiele zur lateinischen Syntax, mit hauptsächlichlicher Rücksicht auf den Inhalt ausgewählt. Progr. der Freisinger Studien-Anstalt. 1879/80. 30 S. 8°. (von Dietsch).

19 Februr. Ludw. Adam, die Odyssee und der epische Cyklus. Ein Versuch zur Lösung der homerischen Frage. Wiesbaden, Jul. Niedner, 1880. VII u. 125 S. 8°. 3 M. (von Ed. Kammer). — De Aeschilo G. Hermann F. V. Fritzsche praefatus est. Accedunt emendationes. (Index der Vorlesungen an der Universität zu Rostock im Winter-Semester. 1880/81). Typis Academicis Adlerianis. 12 S. 4°. (von Johannes Oberdick). — Bachof, E. Quaestiuncula Herodotea. Progr. des Gymn. zu Eisenach 1880. 20 S. 4°. (von H. Zurborg). — W. Vollbrecht, zur Würdigung und Erklärung von Xenophons Anabasis. Programm des Gymnasiums zu Ratzeburg. 1880. 34 S. 4°. (von R. Hansen). — R. Hamann: Mitteilungen aus dem Breuiloquus Benthemianus, einem handschr. lat. Glossar. des XV. Jahrhunderts. Besonderer Abdruck aus dem Programm des Johanneums zu Hamburg. 1879. VIII u. 32 S. 4°. K. Hamann: Neue Mitteilungen aus dem Breuiloquus etc. Hamburg 1880. IV und 20 4°. (von Deuerling). — De vitarum imperatoris Othonis fide quaestiones. Programm des k. Studien-anstalt Zweibrücken zum Schlusse des Studienjahres 1879/80, verfaßt von Ludwig Krauss, k. Studienlehrer. Zweibrücken. Buchdruckerei von A. Kränzbühler, 1880. 1 Bl. 62 S. 8°. (von H. Haupt). — Rud. Menge, Einführung in die antike Kunst. Mit 23 Bildertafeln in Folio. Leipzig, Seemann 1880. XIV und 176 S. 8°. geb. 5,50 M. (von Hans Dütschke). — L. Englmann, Syntax des attischen Dialekts. Zweite Auflage. München, Lindauer, 1879. VIII und 55 S. 8°. 0,80 M. L. Englmann, Homerische Formenlehre. Mit einem syntaktischen Anhang für den Schulgebrauch herausgegeben. München, Lindauer, 1881. 18 S. 8°. 0,28 M. A. v. Bamberg, Homerische Formen. (Dritter Teil der griechischen Schulgrammatik). Dritte Auflage. Berlin 1880. IV und 30 S. 8°. 0,40 M. (von W. Vollbrecht). — Dr. Carl Frankes griechische Formenlehre. Bearbeitet von Dr. Albert von Bamberg. Dreizehnte vermehrte und verbesserte Auflage. Berlin, J. Springer, 1880. X u. 143 S. 8°. 1,60 M. (von E. Bachof).

26 Februar. J. G. Schneider, Über die Reden der Kerkyräer und der Korinther bei Thukydides, I, 32-43. Koburg, 1880. 16 S. 4°. (Programm) (von Soergel). — Otto Apelt, observationes criticae in Platonis dialogos. Weimar. Jahresbericht des Gymn. 1888. III u. 13 S. 4°. (von H. Aeller). — Publilii Syri Mimi Sententiae. Digessit Recensuit Illustravit O. Friedrich. Berolini, Grieben 1880. 314 S. 8°. 6 M. (von C. Hartung). — Ovids Tristien, Elegien eines Verbannten. Ein Gesamtbild ihres Inhalts und

poetischen Gehalts mit den bedeutendsten Stellen in Latein und Deutsch von Franz Poland. Leipzig, Serbesche Verlagsbuchhandlung 1881. 63 S. 8°. 1,20 M. — Programm des Gymnasiums zu Hadersleben für das Schuljahr 1879/80. Inhalt: Abhandlung von Christian Godt. Hadersleben. Druck von Schütze u. Festersen 1880. 18 S. 4°. (von Herman Haupt). — Magyarországi humanisták és a dunai tudós társaság. Irta dr. Abel Jenő. Budapest. Academie. 1880. 125 S. (Ungarische Humanisten und die gelehrte Donaugesellschaft von Dr. Eugen Abel). *Analecta ad historiam renaissance in Hungaria litterarum spectantia*. Jussu Academiae Scientiarum Hungaricae edidit Eugenius Abel. Budapestini in aedibus Academiae Hung., Lipsiae apud F. A. Brockhaus 1880. (Auch unter ungarischem Titel und mit ungarischer Vorrede erschienen). — Lateinische Sprachlehre zunächst für Gymnasien von Ferdinand Schultz. Neunte vermehrte Ausgabe, bearbeitet von Johannes Oberdick. Paderborn. Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh. 1881. XII. 693 S. 8°. 4 M. (von Radtke). — Moritz Seyfferts Hauptregeln der griechischen Syntax. Bearbeitet von Albert von Bamberg, a. u. d. T. Griechische Schulgrammatik von A. v. Bamberg II. Die Syntax der attischen Prosa. 13 Aufl. Berlin, Springer. 1880. VI u. 58 S. 8°. 0,80 m. (von Rudolf Menge). — J. C. Andrä, Griechische Heldensagen für die Jugend. Kreuznach, R. Voigtlander. 1881. XIX u. 526 S. 8°. 2,25 M. (von Hans Dütschke).

5 März. L. Drewes, Die symmetrische Komposition der sophokleischen Tragödie « König Oedipus ». Beilage zum Osterprogramm des Gymnasiums zu Helmstedt. 1880. 26 S. 4°. (von J. Oeri). — C. Geist, Erklärung einiger Stellen aus Xenophons griechischer Geschichte. Programm der kgl. Studien-anstalten in Dillingen a. D. 1880. 47 S. 8°. (von R. Hansen). — F. V. Fritzsche, de libris pseudolucianis. Ind. lect. in academia Rostochiensis sem. aest. a. MDCCCLXXX habendarum. 18 S. 4° (von Ernst Ziegeler). — R. Duncker, de Paeanio Eutropii interprete. Programm des Gymnasiums zu Greiffenberg in Pommern 1880. 21 S. 4°. (von C. W.). — P. Ovidius Naso. Recensuit Otto Korn. Tomus II. Metamorphoseon libri XV. Berolini. Apud Weidmannos MDCCCLXXX. XII u. 382 S. 8°. 2,40 M. (von Anton Zingerle). — Cornelii Taciti de vita et moribus Iulii Agricolaë liber. Deuxième édition revue et corrigée avec une introduction littéraire, un sommaire, des notes en français, une table des noms propres, une carte de la Bretagne et un appendice critique par Jos. Gantrelle. Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs; en dépôt chez Adolphe Hoste, libraire à Gand. 1881. 81 S. 8°. 1 Fr. (von Ig. Prammer). — Cuno, Joh. Gust., Verbreitung des etruskischen Stammes über die italische Halbinsel. (Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Graudenz). Graudenz 1880. 45 S. 4° (von C. Pauli). — O. Seemann, Mythologie der Griechen und Römer, zweite verb. u. verm. Aufl. m. 79 Illustr. in Holzschn. Leipz., Seemann, 1880. VIII u. 258 S. 8°. 2,78 M. (von Hans Dütschke). — Hübner-Trams, die bildende Kunst im Gymnasialunterricht. Programm des Kaiserin-Augusta-Gymnasiums zu Charlottenburg. 20 S. 4°. (von

Rudolf Menge). — Aufgaben zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische im Anschluss an Schriften Ciceros. Herausgegeben von August Uppencamp. Erstes Heft. Das erste und zweite Buch von den Pflichten. 29 S. 0°. Zweites Heft. Das erste und das fünfte Buch der Tuskulanischen Untersuchungen. 27 S. 8°. Drittes Heft. Das erste und zweite Buch vom Redner. 27 S. 8°. Leipzig, Teubner. 1880. Jedes Heft 0,45 M. (von Jul. Rothfuchs).

12 März. M. Bodendorff, Das rhythmische Gesetz des Demosthenes. Progr. d. K. Friedrichs-Kollegiums zu Königsberg in Pr. 1880. 24 S. 4°. (von Karl Fuhr). — H. Heller, Die Absichtssätze bei Lucian. Erster Teil. « *ἵνα ὡς ἔπος.* » (Separatabdruck aus den Symbolae Joachimicae. I p. 281-329). Berlin, 1880. 49 S. 8°. (von Ernst Ziegeler). — Index lectionum quae in universitate litter. Friederica Guilelma per sem. hib. 1880/1 habebuntur. (Darin eine Abhandlung von Joh. Vahlen über die Schrift *περί ὕψους*). 18 S. 4°. Index scholarum in universitate litter. Vratislaviensi per hiemem anni 1880/1 habendarum. Insunt Aug. Reifferscheidii conjectanea nova. (p. 9 ff. über eine Stelle der Schrift *περί ὕψους*) (von Ludwig Martens). — Konrad Meyer, die Wort- und Satzstellung bei Sallust. Jahrbuch des Pädagogiums zum Kloster U. L. F. in Magdeburg. Neue Fortsetzung. 44. Heft. 1880. 26 S. 4°. (von A. Eussner). — Weber, Quibus de causis Cicero post libros de oratore editos etiam « Brutum » scripserit et « oratorem ». Programm der Realschule zu Leipzig 1880. 9 S. 4°. (von Karl Hoffmann). — Cornelius Tacitus erklärt von Karl Nipperdey. Zweiter Band; ab excessu divi Augusti Xt-XVI. Mit der Rede des Claudius über das jus honorum der Gallier. Vierte verbesserte Auflage, bearbeitet von Georg Andresen. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1880. 308 S. 8°. 2,40 M. (von Ig. Pramner). — Herman Bender, Rom und römisches Leben im Altertum. Tübingen, H. Lauppsche Buchhandlung. 1880. 6 M. (von Kuntzemüller). — Ferdinand Hands Lehrbuch des lateinischen Stils. Zum Gebrauche für Lehrer und Lernende auf Universitäten und Gymnasien. 3. Auflage. Vollständig neu bearbeitet von Heinrich Ludwig Schmitt. Jena, Costenoble 1880. VIII u. 283 S. 8°. 4 M. (von Radtke). — Georges, K. E., Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch. Zweite mit einem Anhang: « Wörterbuch der Eigennamen » vermehrte Ausgabe. Leipzig, Hahnsche Verlags-Buchhandlung. 1880. 812 S., Anhang 110 S. 8°. 4,20 M. (von C. W.). — Lateinisches Übungsbuch mit Formenlehre und Satzlehre für Quinta von J. Lattmann. Der ersten Hälfte des lateinischen Übungsbuches fünfte vermehrte Auflage. VIII u. 136 S. 8°. — Dasselbe mit stilistischen Regeln für Quarta VI u. 88 S. 8°. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprechts Verlag. 1879/80. 1,20 u. 1,00 M. (von Rudolf Klussmaun).

19 März. Thümer, Über den Platonismus in den Schriften des Justinus Martyr. Glauchau, 1880. 16 S. 4°. (von T.). — Fridericus Gebhard, de Plutarchi in Demosthenis vita fontibus ac fide. Progr. Gymn. Guilielmini Monacensis. MDCCCLXXX. 55 S. gr. 8°. (von Ernst Bachof). S. Segebade: Observationes grammaticae et criticae in Petronium. (Dissert.).

Halle, M. Niemeyer, 1880. 54 S. 8°. (Auch in den diss. Halens. IV, 2. S. 203-256) (von A. v. Guericke). — *Monumenta Germaniae historica inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum edidit societas aperiendis fontibus rerum Germanicarum medii aevi*. Poetarum latinorum medii aevi tom. I pars prior: Poetae latini aevi Carolini recensuit E. Duemmler. Berol. apud Weidmannos 1880. 392 S. 4°. 10 M. (von Joh. Huemer). — F. Göler v. Ravensberg, *die Venus von Milo*. Heidelberg, Winter, 1879. VIII u. 187 S. 8°. Mit drei Beilagen und vier Tafeln in Lichtdruck. 8 M. (von Hans Dütschke). — Wolffgramm, *Neros Politik dem Auslande gegenüber*. Programm des Gymnasiums und der Realschule erster Ordnung zu Prenzlau. 1830. 1 Bl. 30 S. 4°. (von H. Haupt). — *Griechische Schulgrammatik* von Ed. Kurtz und Ernst Friesendorff. 2. Aufl. Leipzig, A. Neumanus Verlag, 1880. VIII u. 232 S. 8°. 3 M. (von W. S.). — *Über das Verhältniß des Studiums der klassischen Philologie auf der Universität zu dem Berufe der Gymnasiallehrer*. Rede, gehalten am 31 Oktober 1879 bei dem Antritt des Rektors der Univ. Leipzig, von Ludwig Lange. Leipz., Hinrichs. 1879. 21 S. 4°. 2 M. (γρ.).

26 März. *Epimenide di Creta e le credenze religiose de'suoi tempi*. studio storico-critico-filologico di Giuseppe Barone di Vincenzo. Napoli, G. de Angelis e figlio, 1880. 201 S. 8°. 3 L. (von Carl Schultess). — *Theognidis elegiae. Secundis curis recognovit Chr. Ziegler*. Freiburg i. B. und Tübingen. J. C. B. Mohr. 1880. VIII u. 79 S. 8°. 2,40 M. (von J. Sitzler). — Heinrich Stefan Sedlmayer, *kritischer Kommentar zu Ovids Heroiden*. Wien. Konegen. 1881. 78 S. 8° 1,90 M. (von Eduard Heydenreich). — *Die Naturgeschichte des Cajus Plinius Secundus*. Ins Deutsche übersetzt und mit Anmerkungen versehen von G. C. Wittstein. Lieferung 1, 2, 3. Leipzig, Gressner u. Schramm. 480 S. 8°. 2 M. (von H. Nohl). — Joannes Seebeck, *De orationibus Taciti libris insertis. Particula I. Osterprogramm des Gymnasiums zu Celle*. 1880. 24 S. 4°. (von A. Eussner). — Zimmermann, *Beiträge aus Terenz zur lateinischen Grammatik. I. Gebrauch der Konjunktionen quod und quia im älteren Latein*. Programm des Marien-Gymn. zu Posen. 1880. (von F. Paetzolt). — F. Hüttemann, *Die Poesie der Oedipassage (Epos, Lyrik, Aeschylus)*. Programm-Abhandlung des kaiserlichen Lyceums zu Strassburg i. E. 1880. 60 S. 4°. (von Johannes Oberdick). — Petersen, Guilelmus, *Quaestiones de historia gentium Atticarum*. Slesvici, Bergas, 1880. (IV) 150 (2) S. 8°. 3 M. (von H. Zurborg). — Victor Posselt, *Quae Asiae minoris orae occidentalis sub Dareo, Hystaspis filio, fuerit condicio*. Königsberger Inaugural-Dissertation. Berlin, Mayer u. Müller. 1880. 99 S. 8°. (von Ph. Keiper).

2 April. W. Fox: *Die Kranzrede des Demosthenes, das Meisterwerk der antiken Redekunst mit steter Rücksicht auf die Anklage des Aeschines analysiert und gewürdigt*. Leipzig, B. G. Teubner 1880. XII. 364 S. 8°. 5,60 M. (von R. Volkmann). — *De Bacchidum Plautinae retractatione scaenica capita quinque scripsit Gualtharius Brachmann*. In den Leipziger Studien zur klassischen Philologie. 3 Bd. p. 59-188. Leipzig, Hirzel, 1880.

(von P. Langen). — Carolus Brandt, *Quaestiones Propertianae*. Dissert. Berol. 1880. 50 S. 8°. (von Eduard Heydenreich). — A. Mayerhöfer: *Critica studia Liviana*. Bamberg 1880. (Progr.) 47 S. 8°. (von Sörgel). — Hugo Linke, *quaestiones de Macrobiani Saturnaliorum fontibus*. Breslau, Koebner 1880. 58 S. 8°. 1,50 M. Georg. Wissowa, *de Macrobiani Sat. fontibus capita tria*. Ebenda 1880. 56 S. 8°. 1,50 M. (von Gustav Kettner). — Thomas Fellner. *Forschung und Darstellungsweise des Thukydides*, gezeigt an einer Kritik des achten Buches (Untersuchungen aus der alten Geschichte, zweites Heft). Wien, Verlag von Karl Konegen. 1880. 80 S. 8°. 1,60 M. (von L. Holzappel). — G. Oehler, *De simplicibus consonis continuis in graeca lingua sine vocalis productione geminatarum loco positis*. Diss. Lipsiensis. J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung. Leipzig. MDCCCLXXX. 88 S. 8°. 1,20 M. (von G. A. Saalfeld). — Gamurrini, a. F., *Appendice al Corpus Inscriptionum Italicarum ed ai suoi Supplementi di Ariodante Fabretti*. Firenze, Mariano Ricci 1880. VIII u. 106 S. 4° und 10 Tafeln. 10 lire (von C. Pauli). — Lateinische Übungsstoffe für Secunda von B. Dombart. Erlangen, Deichert. 1880. 107 S. 8°. (von Rehm).

9 April. *Remarks on Prof. Mahaffy's account of the rise and progress of epic poetry in his history of classical greek literature*. By F. A. Paley. London, George Bell and sons. 1881. 44 S. 8°. (von Johannes Oberdick). — Vergils Aeneide, für Schüler bearbeitet von Walter Gebhardi. Erster Teil: Der Aeneide erstes und zweites Buch mit einer Einführung in die Lektüre des Gedichts. Paderborn, F. Schöningh 1880. XXIV u. 132 S. 8°. 1,40 M. (von P. Kohlmann). — A. Frigell, *Livius som historieskrifvare. Inledning till Livii skrifter*. Stockholm, P. A. Norstedt & Söners forlag. 1880. 68 S. 8°. 75 ore (von N. A. Schröder). — Zur Geschichte der mittellateinischen Dichtung. Hugonis Ambianensis sive Ribomontensis opuscula. Herausgegeben von Johann Huemer. Wien. Alfred Hölder. 1880. XIV u. 40 S. 8°. 2,40 M. (von R. Peiper). — W. H. D. Suringar, *Dido Tragoedia ex segmentis priorum librorum Aeneidos composita ab auctore incerto, cuius autographum possidet Bibliotheca Leidensis*. Lugd. Bat., apud fratres van der Hoeek, 1880. XIV u. 56 S. 8°. (von Otto Francke). — H. Busch, *Lateinisches Übungsbuch nebst einem Vokabularium*. Berlin, Weidmann. I. Teil. Für Sexta. 1879. 108 S. 8°. 1 M. II. Teil. Für Quinta. Nebst kurzem Abrifs des grammatischen Lernstoffs. 1880. 91 S. 8°. 1,80 M. H. Meurer, *Lateinisches Lesebuch mit Vokabular*. Weimar, H. Böhlau, 1880. I. Theil. Für Sexta. 96 S. 8°. 0,66 M. II. Teil. Für Quinta. 168 S. 8°. 1,20 M. (von W. Fries). — Bibliographische Uebersicht über die griechischen und lateinischen Autoren betreffende Litteratur der Jahre 1867-1876. (Separatabdruck aus dem Philologus). Abteilung I. Griechische Autoren. Heft I: Achaeus-Homerus. Heft II: Horapollon-Zosimus. Abteilung II. Lateinische Autoren. Heft I: A-Hyginus. 408, 215 S. 8°. Göttingen, Dieterich, 1879/80. à 4 M. (von Rudolf Klusmann).

16 April. *Die Tragödien des Aeschylus*. In den Versmassen der Urschrift ins Deutsche übersetzt von Carl Bruch. Breslau, E. Morgenstern. 1881.

210 S. 8° 5 M. — Die Perser. Tragödie des Aeschylus. Verdeutsch und ergänzt von Hermann Köchly. Herausgeg. von Karl Bartsch. Heidelberg, Carl Winters Universitäts-buchhandlung. 1880. 63 S. 8°. 1,50 M. (von Bulle). — De Aeneae Taciti commentario poliorcetico scripsit Albertus Mosbach, Berolini apud Mayerum et Muellerum 1880. 48 S. 8°. (von R. Schnee). — F. Weinkauff, Untersuchungen über den Dialogus des Tacitus. Neue, erweiterte Auflage. Köln, Roemke et Co. 1880. CLXX u. 295 S. 8°. 6,50 M. (von Eduard Wolff). — Philipp Thielmann, über Sprache und Kritik des lateinischen Apollonius-romanes. Programm der Kgl. Studienanstalt Speier. 1881. 74 S. 8°. (von Gustav Landgraf. — Geschichte der griech. Litteratur für Gymnasien, höhere Bildungsanstalten und zum Selbstunterricht von Ed. Munk, 3. Ausgabe, neubearbeitet von Richard Volkmann. 2 Bde. Berlin 1879-1880. 634 u. 610 S. 8°. 12 M. (von J. Mähly). — Osthoff u. Brugman, morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Dritter Theil. Leipzig. Hirzel. 1880. 158 S. 8°. 4 M. (von Chr. Bartholomae). — Schenkl Carl, Griechisches Elementarbuch nach den Grammatiken von Curtius und Kühner bearbeitet. Elfte verbesserte Auflage. Prag, F. Tempsky. 1881. VI und 238 S. 8°. 2 M. — Hintner Valentin, Griechisches Elementarbuch zunächst für die dritte und vierte Klasse der Gymnasien (Quarta und Tertia) nach der Grammatik von Curtius bearbeitet. Dritte verbesserte Auflage. Wien, Alfred Hölder. 1880; VI und 268 S. 8°. 2,20 M. (von Ig. Prammer). 23 April. Joseph Klinkenberg, de Euripideorum prologorum arte et interpolatione. Gekrönte Preisschrift. Bonn, A. Markus. 1881. 109 S. 8°. 2 M. (von N. Wecklein). — Poetae Latini minores, recens. et emend. Aemil. Baehrens. Leipzig, Teubner. 1879-80. Vol. I u. II. 238 S. u. 191 S. 8°. 2,70 M. u. 1,80 M. (von J. Mähly). — J. Huemer, über ein Glossenwerk zum Dichter Sedulius. Zugleich ein Beitrag zu den grammatischen Schriften des Remigius von Auxerre. Wien, Gerolds Sohn. 1880. 59 S. 8°. (S.-A. aus den Sitzungsber. der k. Akad. d. W. XCVI, S. 305 ff.) — L. Grashberger, Erziehung und Unterricht im klassischen Altertum. III. Teil. Die Ephebenbildung oder die musische und militärische Ausbildung der griechischen und römischen Jünglinge. Würzburg, Stahelsche Buchh. 1881. VIII u. 642 S. 8°. 12,30 M. (von H. Zurborg. — Carl Frick, Beiträge zur griechischen Chronologie u. Litteraturgeschichte. (1. Akusilaos von Argos. 2. Hellanikos von Lesbos und die athenische Königsliste. 3. Julius Africanus und die Excerpta Latina Barbari.) Programm des König-Wilhelms-Gymnasiums zu Höxter. 1880. 14 S. 4°. (von L. Bornemann. — Die letzten Jahre des zweiten punischen Krieges, ein Beitrag zur Geschichte und Quellenkunde von Thaddaeus Zielinsky. Leipzig, B. G. Teubner. 1880. 175 S. 8°. 4 M. (von A. Kannengiesser). — Wormstall, Die Wohnsitze der Marsen, Ansibarier und Chattuarier. Progr. des Gymn. zu Münster 1880. 10 S. 4°. (von Fr. Hülenbeek).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — Viertes Heft. Berlin 1880.

Inhalt : U. von Wilamowitz-Möllendorff, Excursus zu Euripides Medea. — H. Jordan, Vorläufiges zu Theognis. Nachträgliches zu dem Briefe der Cornelia Gracchorum. Quaestiones orthographicae Latinae I. — E. Zeller, zur Geschichte der Platonischen und Aristotelischen Schriften. — A. Gemoll, das Verhältniss des zehnten Buches der Ilias zur Odyssee. — C. A. Lehmann, quaestiones Tullianae, pars V. — Joh. Schmidt, zwei getilgte Inschriften. — K. Zangemeister, Bleitafel von Bath. — E. Hübner, Citania, weitere Alterthümer aus Portugal. — K. J. Neumann, Heracleia. Miscellen : W. Dittenberger, Inschrift von Erythrae. Zu Plutarch. — Th. Braune, « sic ». — W. Meyer, Verbesserung zu Cicero de oratore I § 30. — H. Röhl, drei Glossen des Hesychius. — E. Maass, Polluxhandschrift in Florenz. — H. Schiller, adsertor libertatis. — H. Nohl, Plutarchea. — B., eine astronomische Entdeckung. — O. Gruppe, dies ater. — Register.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, 1881.

Erste Abteilung (123^e Band). Anz. v. H. Schrader : Porphyrii quaestio-num Homericarum ad Iliadem pertinentium reliquiae. fasc. I (Leipzig, 1880). Von A. Römer in München. — Zu Aelius Aristides [11 s. 430]. Von R. Arnoldi in Königsberg (Ostpreussen). — Eine neue deutung der Lao-coongruppe. Von H. Blümner in Zürich. — Anz. von H. Kraz : die drei reden des Perikles bei Thukydides übersetzt und erklärt (Nördlingen 1880). Von Ch. Ziegler in Stuttgart. — Anz. von A. Jordan : kritische beiträge zur geschichte der lateinischen sprache (Berlin 1879). Von H. Schweizer-Sidler in Zürich. — Anz. v. P. Langen : beiträge zur kritik und erklär-ung des Plautus (Leipzig 1880). Von J. Brix in Liegnitz. — Zur handschrift-lichen überlieferung des Ausonius. Von W. Brandes in Braunschweig. — Zu den griechischen todenopfern. Von P. Stengel in Berlin.

Philologus. Zeitschrift für das klassische alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. 39 B. 1880.

Inhalt des dritten heftes. I. Abhandlungen. Zu Hesiodos. Von R. Pepp-müller. — Pind. Pyth. VI, 49. Von Ernst von Leutsch. — Zur kritik des aeschyleischen Agamemnon. Von B. Todt. — Verg. Aen. VI, 23. Von Ernst von Leutsch. — Zu den fragmenten der griechischen tragiker. Von N. Wecklein. — Lateinische epiker. II. Zu C. Valerius Flaccus. Von H. Köstlin. — Verg. Aen. VI, 27. Von Ernst von Leutsch. — Zur kritik einiger quellenschriftsteller der römischen kaiserzeit, zweite folge. I. Tac. Hist. IV, 55. Plut. Amat. Cass. Dio. Von Fr. Görres. — Verg. Aen. VI, 10, 42. Von Ernst von Leutsch. — Der attische schaltkreis. Von G. F. Unger. — Bion. Id. I, 93, 95. Von C. Hartung. — Die legiones urbanae. Von Th. Steinwender. — Caesar. BG. VI, 26, 2. Von C. Hartung. — II. Jahres-berichte. Dio Cassius. Erster artikel. Von H. Haupt. — III. Miscellen.

A. Mittheilungen aus handschriften: 20. Zu Sext. Aur. Victor de viris illustribus. Von Fr. Heimreich. — B. Zur erklärang und kritik der schriftsteller: 21. Zur positionsbildung bei Homer. Von A. Buth. — 22. Zu Soph. Antig. 401. Von R. Peppmüller. — 23. Zu Polybius. Von F. G. Unger. — 22. Zum senatusconsultum de Bacchanalibus. Von W. Weissbrodt. — C. Auszüge aus schriften und berichten der gelehrten gesellschaften, sowie aus zeitschriften: Spectateur militaire, The Westminster review, Verslagen en Mededeelingen der k. akademie van Wetenschappen.

Vierzigsten Bandes *Erstes Heft*. I. Abhandlungen. Ueber den gebrauch des artikels, besonders beim praedicat. Von A. Proksch. — Mosch. Id. IV, 36, 88. Von C. Hartung. — Diodors quellen im XI. buche. Von C. F. Unger. — Zu Cato de moribus II, 17. Von C. Hartung. — Dares, Malalas und Sisypchos. Von H. Haupt. — Zu Verg. Aen. VI, 42. Von Ernst von Leutsch. — Studien zur lehre von der bewaffnung der römischen legionen. Von A. Müller. — Zu Vergil. Aen. VI, 42. Von Ernst von Leutsch. — II. Jahresberichte. 49. Dio Cassius. Zweiter artikel. Von H. Haupt. (Fortsetzung folgt). — Verg. Aen. VI, 20. Von Ernst von Leutsch. — III. Miscellen. A. Mittheilungen aus handschriften: 1. Zu Sextus Aurelius Victor de viris illustribus. Von Fr. Heimreich. — B. Zur erklärang und kritik der schriftsteller: 2. Zu Sophokles Oedipus auf Kolonos. Von L. Schmidt. — 3. De Soph. Aiæc. vs. 923 scr. C. F. Mueller. — 4. Eurip. Electr. 973. Von L. Schmidt. — 5. Zu Diodor. Von G. F. Unger. — 6. Zu Platons Phaedrus und Gorgias. Von H. Siebeck. — 7. Zu Plotinos. Von H. F. Müller. — 8. Zu Vergilius. Von H. Köstlin. — 9. Zu Manilius. Von demselben. — 10. Zu Coelius Antipater. Von G. F. Unger. — 11. Caesar. B. G: IV, 39. Von C. Hammer. — 12. Zu Livius. Von G. F. Unger. — 13. Zu Festus. Von demselben. — C. Zur römischen geschichte: 14. Titus und der jüdische tempel. Von E. Ilhardt. — Auszüge aus schriften und berichten der gelehrten gesellschaften, sowie aus zeitschriften: The North-american review, Mémoires de la société nationale des antiquaires de France, Séances et travaux de l'académie des sciences morales et politiques.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 24.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

Lecture faite à la séance du 23 avril 1881 de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

Le Congrès international de l'enseignement moyen avait mis à son ordre du jour la question capitale de l'enseignement de l'histoire. Chargé par la *Société philologique* de lui rendre compte des discussions que pourrait soulever cette importante matière, nous ne pûmes nous acquitter de notre mission, parce que le temps ne permit pas d'aborder ce sujet. Nous avons offert de suppléer à cette lacune, autant qu'il était en notre pouvoir, en vous présentant quelques considérations toutes personnelles, qui nous ont été inspirées par vingt années d'enseignement. Comme l'idéal que nous croyons entrevoir diffère encore des idées qui sont généralement admises, nous réclamons pour lui la plus grande indulgence, la plus complète impartialité. Nous défendons une manière d'envisager les choses que nous voudrions voir triompher, mais nous n'avons l'intention de blesser ni de critiquer personne. Nous ne visons que l'amélioration de l'enseignement lui-même et de plus nous n'entendons parler que de l'enseignement moyen. Nous nous proposons donc de jeter un rapide coup-d'œil sur ce que celui-ci fut par le passé et sur ce qu'il devrait être à l'avenir. Nous terminerons en indiquant quelles méthodes on pourrait employer pour inculquer plus facilement à la jeunesse les éléments de la science qui fait l'objet de notre étude.

Jusqu'à ce jour, dans la plupart des pays de l'Europe, son enseignement fut morcelé comme à plaisir. Dans les classes inférieures on étudiait l'histoire des peuples orientaux, puis on échelonnait de classe en classe celle de la Grèce, celle de Rome, l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne. L'histoire nationale était tantôt étudiée parallèlement à l'histoire universelle, comme en France, tantôt rejetée à la fin des études, de telle sorte que l'élève qui ne terminait pas ses classes n'en acquerrait aucune connaissance. D'une classe à l'autre, la solution de continuité était complète; on arrivait ainsi au plus parfait écartèlement de la matière historique. Mais comme toutes les parties d'une science se tiennent au point de former un tout solidaire dont aucun chapitre ne peut se comprendre sans l'intelligence des précédents, la science historique devenait impossible et le jeune homme n'arrivait pas à se faire une idée de la marche de la civilisation dans le monde, idée qui est l'unique raison d'être de l'enseignement de l'histoire.

« Au lieu d'habituer l'élève à découvrir l'*enchaînement des causes et des effets*, dit Champury, à embrasser les grandes lignes du développement de l'humanité, sujet grandiose et captivant, on s'est appliqué, dans tous nos établissements français, à saturer sa mémoire de dates, de noms propres, de biographies sans portée, de détails qui n'eurent pas la moindre influence sur la marche des événements, de minuties qui n'en finissent plus. La conséquence inévitable d'un tel enseignement et de son morcellement, c'est que l'élève en passant d'une classe dans une autre oublie toutes les matières précédemment enseignées, ne parvient pas à se faire une idée du développement de l'humanité, et de l'influence des nations les unes sur les autres, soit pour accélérer, soit pour entraver le progrès. »

En Belgique, tout cela va changer. Qu'il nous soit permis de le dire : la *Société philologique* nous paraît avoir puissamment contribué à mettre fin à un tel état de choses ¹. Désormais les cours d'histoire seront complets en deux années et le développement de la matière historique deviendra concentrique. L'histoire nationale sera vue deux fois dans son ensemble.

¹ V. *Revue de l'instr. publ.* page 104, t. XXII, 2^e livr, et p. 370, t. XXI, 6^e livraison.

Un autre changement que nous voudrions voir introduire dans cet enseignement, c'est l'*écourtement de l'histoire bataille*. Dans la plupart des manuels européens, l'importance et la longueur des biographies se mesurent, non sur la *valeur morale des personnages*, mais sur l'étendue des contrées qu'ils ont dévastées; sur le nombre des villes réduites en cendres, des familles plongées dans le deuil et la ruine. Plus un homme a fait de guerres, versé de sang, plus il occupe une large place dans nos livres classiques. Les conquêtes d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Napoléon, s'y trouvent retracées avec le soin le plus minutieux. C'est à peine si on touche à celles de Vasco de Gama et de Colomb. On s'étend sur une foule de batailleurs dont les exploits n'ont pas eu la moindre influence sur le développement du genre humain; mais on ne s'arrête pas sur Socrate qui changea la manière de sentir et de penser des peuples occidentaux, car après lui, le monde civilisé ne pensa plus comme il l'avait fait auparavant; on n'insiste ni sur les savants, ni sur les artistes, ni sur les moralistes; on effleure à peine, quand on le fait, l'action puissante des inventions, des découvertes, des industries sur le développement du genre humain.

Certes nous savons, autant que pas un, qu'Alexandre implanta la civilisation grecque en Asie et César la civilisation romaine, en Gaule; que Charlemagne tenta de réorganiser prématurément les nations occidentales à l'instar de l'empire romain, et que Napoléon promena sur l'Europe le code des droits de l'homme en même temps que le drapeau tricolore. Nous savons aussi qu'il y a une leçon morale à tirer de l'histoire des hommes funestes à l'humanité; mais ce sont précisément ces considérations que nous voudrions voir mettre en relief. Il faudrait les dégager des détails, en supprimant, dans ceux-ci, tout ce qui est inutile à la conception de la marche de l'humanité et appuyer d'autant plus fortement sur les points qui ont transformé le monde. Autant vaut l'influence d'un peuple sur le développement de l'humanité, autant vaut l'étude de ce peuple; autant vaut sur ce même développement, l'invention ou la découverte d'un savant, d'un artiste, d'un législateur, autant vaut cet homme dont souvent on ne parle pas plus que de son œuvre elle-même. Énorme est le nombre des personnages néfastes sur lesquels on insiste et dont la vie n'a pas eu la *moindre influence sur les destinées de l'humanité*. Considérable est celui des per-

sonnages dont les œuvres ont contribué *au développement de la civilisation générale* et dont on ne dit pas un mot. Quand on lit nos manuels, il est impossible de ne pas se figurer qu'on se borne à lire l'histoire du banditisme dans le monde. Cela n'est pas sain. Mais, nous dira-t-on, quelques-uns des crimes dont on parle n'ont-ils donc pas été utiles ? Voyez ceux de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV ! Des crimes utiles ! Désolant aveu de la déchéance morale de l'histoire. Ah ! il faut que la nature humaine ait un fond de justice bien riche et bien vivace pour qu'un enseignement aussi dangereux ne fasse pas plus de ravages.

Que devrait donc être l'enseignement de l'histoire pour être à la fois rationnel et moralisateur ?

« Aujourd'hui trois écoles sont en présence, dit Rosière. La première est celle de l'érudition pure. Négligent toutes les sciences auxiliaires, elle croit pouvoir dégager la connaissance complète et définitive du passé des textes qu'il nous a laissés. L'école des chartes est son centre illustre et sa plus brillante expression. Elle rend d'inappréciables services à la science historique en lui préparant des matériaux. Mais pour créer celle-ci, il lui manque l'habitude des grandes synthèses scientifiques et l'expérience que donnent à l'esprit mille sciences accessoires qu'elle repousse avec dédain. Son exclusivisme, en rétrécissant son horizon, l'empêche d'atteindre le but qu'elle poursuit.

« La seconde plus large de vues, en jetant ses regards sur toutes les manifestations des sciences et des arts, aboutit nécessairement à des résultats plus remarquables. S'éclairant à toutes les informations, discutant tous les points de vue, étendant son investigation à toutes les manifestations de l'humanité, elle sait comparer, juger, synthétiser. Mais en n'osant encore appliquer à ses recherches les procédés scientifiques, elle hésite à ébranler bien des légendes et à rectifier bien des faits.

« La troisième école, entrant résolument dans le concert des autres sciences, adopte tous leurs procédés d'induction et de déduction. Elle recherche exclusivement l'exactitude absolue, ne s'aventure jamais dans les spéculations de la philosophie de l'histoire et s'attache à exposer le développement progressif du genre humain, bien plus qu'à retracer la biographie des individus dont le rôle, quelque important qu'il soit, reste assez insignifiant sur l'ensemble du progrès. Son unique but est de suivre l'humanité d'âge en âge, en décrivant toute la série des trans-

formations qu'elle a eu à subir dans chaque région où elle s'est arrêtée. Elle n'admet l'histoire nationale, l'histoire locale, la biographie que comme autant de subdivisions factices, n'ayant de valeur que pour autant qu'elles peuvent se rattacher par un point au tout dont on les isole. Pour parfaire cette synthèse, elle appelle à son aide toutes les sciences qui suivent les mêmes méthodes; elle demande aux géologues ce qu'ils ont découvert sur les origines du genre; aux anthropologues des notions sur la nature des races; aux ethnologues les relations des individus avec le milieu qu'ils habitent; aux sociologistes, les lois suivant lesquelles naissent et se développent les coutumes; à l'astronomie des dates certaines, en rapport avec les données géologiques et les légendes auxquelles la situation des constellations dans les cieux, à un moment déterminé, donna naissance. La chronologie, la linguistique, la philologie, l'hagiographie, la biographie, la mythologie comparée, l'histoire politique, celle des idées, des croyances, des mœurs, la législation, l'archéologie, la géographie, la technologie, la physique elle-même, ne sont que des sources où elle va puiser les éléments de sa synthèse, mais ces sources ne constituent pas la *science historique*. »

« Ce que je veux retrouver dans les annales de l'humanité, dit Voltaire, c'est le tableau du développement de la civilisation, c'est-à-dire de toutes les manifestations du génie humain. A l'historien qui entend écrire l'histoire d'une nation, cette nation est en droit de dire : Je vous demande mon histoire, non celle de Louis le Gros ou de Louis le Hutin.... »

« Tous les grands historiens du XVIII^e siècle, dit Rosière, sont d'avis que le récit des événements politiques, loin d'être l'histoire entière, n'en est qu'une des nombreuses et des plus minimes parties. »

Turgot est de l'avis de Voltaire, de Bréquigny, de Fréret, de Barthélemy, de Condorcet, quand il dit : « L'histoire universelle est celle des *causes* qui ont contribué aux progrès successifs du genre humain. Elle prend l'homme à son origine, nous retrace la découverte des premières industries, la formation des langues, les progrès de la morale, des sciences, des arts, des inventions. »

Montesquieu est encore du même avis, quand il ajoute : « L'homme a changé de siècle en siècle, de contrée en contrée. La mission de l'historien est de décrire ces changements. » Quand

Boileau s'écrie : « Les climats font aussi les diverses humeurs, » il n'avait certainement pas conscience de l'importance de cet aphorisme qu'il n'essaya jamais de faire observer à son ami Racine; mais Montesquieu devait le premier en montrer les indéniables effets.

Voilà ce que l'histoire devrait être pour être rationnelle.

Pour être moralisateur, nous voudrions que son enseignement fût basé sur les principes fondamentaux de la morale : l'inviolabilité de chaque individu aussi longtemps que celui-ci n'attende pas au droit d'autrui; le droit qu'il possède à son développement intégral et à la valeur réelle de son travail; le droit des peuples à leur autonomie. Nous voudrions qu'on fit bien comprendre à l'élève que toute violation de ces lois morales est toujours fatale aux nations et finit tôt ou tard par amener d'inevitables désastres. Nous voudrions que l'on comprît enfin que l'enseignement de l'histoire ne peut avoir que deux raisons d'être : inculquer une idée juste des causes qui ont contribué au développement de la civilisation de l'humanité; donner une solide éducation civique aux jeunes gens appelés à devenir des citoyens. Qu'on nous permette de n'insister que sur ces deux derniers points, les autres se comprenant d'eux-mêmes.

- Vouloir donner une idée du développement de l'humanité sans commencer par ses véritables origines, c'est agir comme si l'on entendait faire comprendre le dix-neuvième siècle à des gens qui n'auraient jamais entendu parler du seizième. N'est-ce pas pendant l'âge préhistorique que les hommes ont créé tous les éléments des premières civilisations? Pour nous faire comprendre, bornons-nous à une simple énumération en ne nous appuyant que sur des faits qui ne sont plus contestés par des savants tels que Lubbock, Vogt, Descœr, Lehon, Omalius d'Halloy, Boucher de Perthes et tant d'autres : Tribus troglodytes, fabrication des premières armes; formation du langage; instruments de chasse et de pêche; chaussures et vêtements de peaux; usage du feu; premières sépultures; naissance de l'idée de résurrection; festins funéraires; asservissement des animaux; le chien d'abord soumis; création du troupeau; premiers arts graphiques et céramiques; pierres polies; mégalithes; création d'instruments artistiques de tous genres; cités lacustres ou camps fortifiés; tissage de la laine; le bœuf devenu bête de trait; le chariot; agriculture : le pain; arboriculture : la greffe, les fruits, le vin; tissage

du lin; premières religions naturalistes; culte du feu; culte de la vache; fouille des mines, fonte des métaux : le bronze, le fer; fabrication de la charrue; organisation des premières cités avec les castes en Orient; l'esclavage, en Occident; le cheval dompté; premières grandes industries; routes; navigation; commerce maritime; développement des grandes religions cosmogoniques d'abord, symboliques ensuite; diversification des formes et des institutions sociales; découverte de la lyre; les chants sacrés et profanes; les grands poèmes cosmogoniques et législatifs; les vastes épopées confiées à la mémoire; enfin l'*invention de l'écriture*, qui fait sortir les peuples de l'âge préhistorique pour les faire entrer, pendant plus de trois mille ans encore, dans ce qu'on pourrait appeler la *période archéologique* de l'humanité. A celle-ci se rattachent les immenses hypogées, les pyramides, les murs cyclopéens. On fait aussi remonter à cette époque les ouvrages en bronze et en or retrouvés à Hissarlik, Santorin, Ialysos, Mycènes, Spata et dans les tombes des bords du Danube ou des vallées de l'Attique, les caractères de tous ces objets ayant un cachet identique.

Telles sont les grandes inventions, les immenses découvertes que, pendant deux mille ans, doit exploiter l'humanité sans parvenir à en créer une seule, qui, pour le développement du bien-être procuré aux hommes, puisse être comparée à celles que nous venons de signaler.

La période vraiment historique, celle pendant laquelle on compose des ouvrages qui racontent l'*histoire politique* de certains événements nationaux, ne remonte pas au delà de six siècles avant notre ère. Aucun monument important de ce genre parmi ceux que nous possédons n'a été écrit antérieurement à cette date. Confucius, Boudha, Zoroastre, les prophètes juifs, Pythagore, Thalès, Solon, la fondation des républiques d'Athènes et de Rome, ouvrent cette période qui commence à Cyrus et finit à la prise de Constantinople par les Turcs sous Mahomet II. Pendant tout ce temps, un souffle terrible ne cesse de heurter les uns contre les autres les peuples de l'Europe et ceux de l'Asie. Les Perses, les Grecs, les Romains, les Germains, les Huns, les Arabes, les Turcs, les Croisés, les Mongols, les Ottomans entrechoquent perpétuellement les deux mondes pendant toute la durée de cet âge, qu'Auguste Comte a si admirablement caractérisé, en l'appelant : *L'âge métaphysique, militaire*

et *artistique* de l'humanité. L'art a sa première floraison dans le siècle de Périclès, passe par le siècle d'Auguste, celui de St-Louis, et trouve son couronnement dans le siècle de Louis XIV. Comme nous l'avons dit, pendant cet âge de conflagrations continues, pas une seule grande invention vraiment utile à l'humanité et digne de celle de l'âge précédent, ne se fait jour. La science reste dans les limbes. La métaphysique rationaliste dissout les religions purement théologiques. La philosophie morale et le droit posent les grandes assises des sociétés nouvelles. L'art littéraire, scriptural, architectural, atteint un splendide épanouissement. Sous le joug de la conquête, la vieille Égypte et la Judée perdent leur autonomie et se saturent des conceptions de l'Orient, tandis que l'Occident jette les bases de la philosophie rationaliste. Socrate naît et proclame la doctrine de l'universalisme en morale. Platon devient le grand eclectique qui fond toutes ces doctrines dans un vaste système métaphysico-théologique. En Orient, le Christianisme et l'Islamisme, ces deux frères ennemis également nés de la Bible, ruent pendant huit siècles l'Orient sur l'Occident et l'Occident sur l'Orient, tandis que l'empire latin lègue au monde le droit romain. Telle est, dans ses grands traits, la physionomie caractéristique de cet âge, couronné par la Renaissance et les dernières guerres religieuses de l'Europe.

Avec l'âge suivant recommence la série des grandes inventions. L'humanité entre dans la période *scientifique et industrielle* de son existence. La poudre à canon anéantit le manoir féodal et prépare l'émancipation générale des individus. Armés de la boussole, Vasco de Gama et Colomb découvrent pour la première fois à l'humanité l'étendue de son domaine. Le télescope révèle l'infiniment grand; le microscope l'infiniment petit; la géologie expose les lois de la formation de notre planète; l'archéologie exhume les premières formes des institutions humaines. L'érudition ouvre à la pensée des voies nouvelles. La science indépendante creuse puissamment son large sillon. L'histoire se transfigure. La physique et la chimie sont créées. La vapeur, l'électricité, le téléphone centuplent les forces humaines ou suppriment les distances. La peinture, le drame et la musique ont des splendeurs incomparables. L'instruction s'organise et se prépare à envahir le globe pour y travailler à la suppression des misères humaines, but suprême du progrès en ce monde.

Tel est, en quelques mots, le plan général d'un enseignement qui nous donnerait une juste idée du passé et des tendances de l'humanité. Nous y verrions que le progrès dépend par-dessus tout de la *pensée scientifique*, qui engendre toutes les découvertes, tous les arts, toutes les institutions sociales bienfaisantes aux nations. Le jour où l'on rendra ainsi raison des transformations et des développements sociaux, l'histoire aura *ses lois* comme toutes les autres sciences et personne ne songera plus à trouver sa philosophie. Eclairée aux rayons de la vérité scientifique, l'histoire nous apparaîtra toute rajeunie, toute radieuse de promesses et d'avenir. La gloire au lieu d'être attribuée à la force, le sera aux véritables grands hommes, à ceux qui ont agrandi et enrichi le domaine de l'humanité, soit en soumettant des forces de la nature jusque là indomptées, soit en répandant la civilisation dans des contrées jusque là inexplorées, soit en étendant le domaine des sciences, cette recherche du vrai; de la morale, cette recherche du bien; de l'art, cette recherche du beau. Le pays qui compte le plus de tels hommes, est évidemment le plus glorieux; et l'histoire ainsi entendue devient *le récit de l'éducation du genre humain*.

Après une telle conclusion, on comprendra sans peine que je n'ai pas à m'attarder sur la seconde partie de ma proposition : pour devenir moral, l'enseignement de l'histoire doit inspirer à la jeunesse des sentiments patriotiques. L'histoire nationale le fera, si elle est édifiée sur les mêmes principes que l'histoire de l'humanité, si elle devient le récit de l'action humanitaire des œuvres des savants, des artistes, des réformateurs, des inventeurs, de tous les hommes qui ont contribué à améliorer le sort de leurs concitoyens et qui ont mis au front de leur patrie la plus étincelante auréole de gloire, en ouvrant au progrès des voies nouvelles. Connaître l'œuvre bienfaitrice de nos ancêtres et l'aimer, être fier de leurs succès et triste de leurs revers; se sentir victorieux à Courtrai; vaincu à Roosebeke; exalter les exemples des grandes vertus; flétrir le mal partout où il ose lever la tête, n'est-ce pas faire acte de vrai patriotisme? Seulement l'histoire nationale ne peut se borner aux transformations intérieures des institutions sociales; il faut encore qu'elle replace les événements particuliers dans le cadre de l'histoire du monde; qu'elle montre et leurs rapports avec l'ensemble des mouvements généraux et l'influence qu'ils ont exercée

sur les autres peuples. Les croisades, les communes, la révolution du seizième siècle, ne sont pas des faits isolés qui s'expliquent par l'unique histoire de la patrie. Ils ne sont pas davantage demeurés sans réaction sur l'Europe et, par suite, sur le monde. Quand Vésale et Mercator publiaient leurs savantes découvertes, il est évident qu'ils ne se rendaient pas utiles à la Belgique seulement, mais encore à l'humanité elle-même.

Après avoir dit ce que fut dans le passé l'enseignement de l'histoire, ce qu'il doit être à l'avenir; il me reste à rechercher quelles sont les *meilleures méthodes* à employer pour inculquer à la jeunesse la science historique. Je vais m'efforcer de le faire avec le plus de brièveté possible. Dans cet enseignement, ce n'est pas assez de parler à l'oreille, il faut avant tout parler aux yeux. Si on ne peut placer devant l'élève les reproductions des objets dont on parle, on doit lui montrer, dans des atlas bien faits, l'image des hommes célèbres et de leurs œuvres aux diverses périodes de l'histoire. Il n'y a point de cours d'histoire comparable à celui-là. J'ai essayé de donner l'idée d'un tel atlas pour les peuples riverains de la méditerranée qui furent en relation avec l'empire romain. Cette compilation, puisée dans divers ouvrages, a figuré à l'exposition nationale. Au nouveau budget de l'instruction, figure une somme de vingt-cinq mille francs pour la confection d'un *album d'histoire nationale*. Cette innovation ne saurait mériter trop d'éloges. Nous souhaitons qu'on en fasse bientôt autant pour *l'histoire universelle*.

Cet autre travail, que je mets sous vos yeux, donne de même une idée de ce que devrait être un bon manuel. C'est une rapide ébauche d'une histoire de Belgique racontée aux enfants de onze à douze ans. Elle figura comme l'album précédent, à notre exposition. Cet ouvrage se compose de trois éléments : la *leçon*, le *récit*, la *gravure*. Un *résumé* et un *lexique* placés, le premier à la fin de chaque livre, le second à la fin de l'ouvrage, donnent une idée suffisante de la méthode préconisée tant pour l'histoire universelle que pour l'histoire nationale.

Dans les *leçons*, on expose non la science de l'histoire, telle qu'elle est actuellement connue, mais les *éléments de cette science*. Pour éviter la fatigue, la confusion, l'obscurité, les détails en sont proscrits. *L'enchaînement des causes et des effets* conduit l'élève à travers les siècles, depuis l'origine de l'homme

jusqu'à nos jours, sans permettre à son attention de se détourner jamais à droite ou à gauche de la route qu'il parcourt. Les aspérités en sont, du reste, tellement aplanies que l'intelligence la plus bornée saisit cette suite avec une facilité infiniment plus grande que celle qui est nécessaire pour comprendre la plus simple biographie politique.

Dans les *récits*, placés en dessous des leçons, on raconte les détails les plus intéressants de la vie des savants, des artistes, des littérateurs, des bienfaiteurs du peuple. Aucune illustration n'est négligée dans ce système, et les biographies purement politiques n'excluent pas tout le reste, comme par le passé. Une relation étroite unit sans cesse ces récits aux leçons, au point qu'ils se complètent perpétuellement l'un par l'autre, mais sans jamais laisser perdre de vue la marche ascendante ou rétrograde de l'humanité ou de la nation. Le maître trouve dans ces récits une ample matière à développement et un moyen de rendre ses leçons attrayantes. L'élève les lit avec plaisir et les apprend sans effort.

Les *résumés* placés à la fin de chaque livre, achèvent de mettre de l'ordre et de la précision dans les idées de l'enfant et l'empêchent de confondre ce qui est essentiel avec ce qui est accessoire.

Tout mot difficile à comprendre est marqué d'un astérisque. Il trouve son explication dans le *lexique* placé à la fin du volume.

Le *questionnaire* doit moins servir à aider la mémoire qu'à proposer la solution de difficultés, capables d'exercer le jugement. Pour être résolues, elles exigent la combinaison d'idées résultant des matières étudiées. Plusieurs ouvrages conçus d'après cette méthode obtiennent actuellement, en France, le plus grand succès aussi bien pour l'enseignement des sciences que pour celui de l'histoire.

Voilà pour le manuel. Voici pour son étude. Celle-ci doit être avant tout *investigatrice*. L'élève décompose le texte de son livre pour le condenser en tableaux très lucides qui, en quelques phrases nettes et précises, lui retracent l'ensemble des leçons. Pour en donner une idée, je prends dans Borgnet la *Guerre achéenne* par exemple, et j'obtiens le tableau suivant, trouvé en classe par les élèves eux-mêmes sous la direction du maître :

- | | | |
|----------|---|---|
| Première | { | 1) Formation de la ligue achéenne. |
| guerre. | | 2) Le parti de la guerre l'emporte sur celui de la paix. |
| | | 3) Rome renvoie dans leur patrie les ôtages Critolaüs et Diaeus. |
| | | 4) Ils se mettent à la tête des troupes lancées contre Sparte. |
| | | 5) Le sénat dissout la ligue. |
| | | 6) Métellus marche contre Critolaüs qui est vaincu et meurt à Scarphée. |
| Seconde | { | 1) Le parti de la paix veut négocier. |
| guerre. | | 2) Diaeus fait décréter la continuation de la guerre. |
| | | 3) Mummius le défait sur l'isthme de Corinthe. |
| Consé- | { | 1) Les villes de l'Achaïe pillées par Rome. |
| quences. | | 2) Les chefs-d'œuvre de l'art grec transportés en Italie. |
| | | 3) La Grèce réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe. |

On comprend à quel point cette étude exerce le jugement de l'élève. Elle lui apprend à pénétrer au fond des pensées de l'auteur, à les disposer de manière à mettre les idées dominantes en relief et à faire ressortir l'ordre logique qu'elles comportent. Enfin, elle lui enseigne à disposer ses propres pensées de manière à en faire un tout homogène, logique et lucide. Au premier abord il semble qu'il n'y a rien de plus facile à faire qu'un tel tableau. L'expérience apprend vite avec quelle peine les élèves y parviennent. Mais une fois que ces tableaux sont parfaitement coordonnés, ceux-ci les savent par cœur, avant même de sortir de la classe, par le seul effet de ce travail de discernement. Avec cette méthode, on n'avance pas vite, il faut le reconnaître, mais on avance sûrement. L'élève répète ces tableaux à chaque leçon. Il faut *dix minutes* pour faire réciter ainsi tout ce qui a été étudié pendant un trimestre; *une heure* pour toute l'histoire de la Grèce, telle qu'elle est exposée dans Borgnet. La leçon détaillée est toujours improvisée. L'élève acquiert par ce moyen un facile talent d'élocution ¹.

¹ Nous pensons que le gouvernement devrait se préoccuper sérieusement de doter l'enseignement, en Belgique, de *bons manuels*. En histoire, en sciences naturelles, en physique, en chimie, nous sommes tributaires de l'étranger et les ouvrages que nous sommes condamnés à suivre ne sont appropriés ni aux heures de classes ni aux classes elles-mêmes, ni

Telles sont, Messieurs, les quelques vues pratiques qui me paraissent les plus efficaces pour inculquer solidement les connaissances historiques à la jeunesse. Puissé-je n'avoir pas trop abusé de votre patience par la longueur d'une telle lecture. Mais il m'a paru qu'une aussi importante question valait bien la peine d'être examinée consciencieusement.

THIL-LORRAIN.

aux besoins du pays, ils ne sont pas davantage composés suivant les données de la pédagogie moderne. Nous en dirons autant de nos *livres de prix*. Que de centaines de mille francs nous envoyons, chaque année, à la France ! Il suffirait que le gouvernement consentit à faire examiner et à autoriser les *manuscrits* qui lui seraient présentés, pour que la Belgique se vit, comme par enchantement, dotée d'une littérature classique, morale, attrayante et d'une extrême richesse. Nous avons essayé de développer cette thèse au *Congrès international*, mais il paraît qu'elle ne rentrerait pas dans le cadre d'un titre ainsi conçu : *Moyens de développer la littérature nationale* !! — Pour tirer tout le parti possible de notre méthode, il faut que les tableaux soient faits par l'élève lui-même et non par le maître ; qu'ils aboutissent à une formule identique sur tous les points, ce qui ne peut avoir lieu s'ils ne sont faits en classe. Or, on ne peut faire en classe le résumé de plus de six pages par heure. Si on ne donne qu'une heure d'histoire par semaine, en défalquant les congés, les concours et les répétitions, on obtient tout au plus trente heures de classe par année. Le manuel ne peut donc dépasser 180 pages, soit 360 pages pour deux heures de classe par semaine. Cette observation est de la dernière importance.

SUR AULU-GELLE, III, 16, 11.

A. G. III, 16, 11 éd. Hertz : « CAESELLIUS autem VINDEX in Lectionibus suis antiquis : *tria*, inquit, *nomina Parcarum sunt*, « *Nona*, » « *Decuma*, » « *Morta*, » et versum hunc LIVII, antiquissimi poetae, ponit ex Ὀδυσσεύ : »

Quando dies adveniet, quem profata Morta est ?

Sed homo minime malus CAESELLIUS « *Mortam* » quasi nomen accepit, cum accipere quasi *Moeram* deberet. »

Au lieu de *quasi NOMEN*, nous proposons de lire *quasi NUMEN*. Aulu-Gelle blâme Caesellius Vindex d'avoir pris *Morta* pour une *divinité* (pour l'une des Parques), tandis que, d'après lui, c'est la *μοῖρα* (*Moera*) personnifiée, le destin.

On a essayé vainement d'expliquer *quasi nomen*. La note de Gronovius : *Quasi nomen, scilicet mortis* ne se justifie point, car Caesellius Vindex cite *Morta* parmi les Parques, ce qui n'est pas la même chose que de la prendre pour la mort.

D'autres ont traduit *quasi nomen* : « pour un nom propre » : c'est amplifier le texte au lieu de l'interpréter. Le commentateur se substitue également à l'auteur dans l'explication rapportée par Gronovius : *quasi nomen, scilicet unius Parcarum*. Avec *quasi NUMEN*, la phrase devient claire, et l'on saisit l'opposition entre *NUMEN* et *μοῖρα*. — Sur la confusion de *nomen* et de *numen* dans les mss., v. OUDENDORP *ad Lucan.* I, 405.

La seule objection, ce nous semble, qu'on puisse faire à notre conjecture, c'est que *numen*, dans le sens que nous lui attribuons ici, est un terme poétique, et que *deam* serait plus naturel. Il faut remarquer cependant que cet emploi de *numen* n'est pas sans exemple chez les prosateurs de la décadence.

P. T.

ÉTUDE ÉTYMOLOGIQUE SUR LE MOT FASTIGIUM.

(Suite et fin).

D'après cela, « *ve-stig-bulu-m* » signifie « le lieu qui permet de marcher au-dehors de la maison, » ou « le lieu arrangé, disposé exprès pour être foulé — au-dehors de la maison — soit par la foule qui arrive de la rue (qui *foris intrant*), soit par les gens venant de l'intérieur (qui *foras exeunt*) ». C'est un terrain neutre, intermédiaire entre la rue et le logis proprement dit ¹ :

Gell. XVI, 5. C. Aelius Gallus in libro de significatione verborum, quae ad jus civile pertinent, secundo « *vestibulum* » esse dicit non in ipsis aedibus neque partem aedium, sed locum ante januam domus vacuum, per quem a via aditus accessusque ad aedis est, cum dextra sinistraque januam tectaque sunt viae juncta, atque ipsa janua procul a via est, area vacanti intersita. Falso quidam opinantur « *vestibulum* » esse partem domus primorem, quam vulgus « *atrium* » vocat. — Qui domos amplas antiquitus faciebant, locum ante januam vacuum relinquebant qui inter fores domus et viam medius esset. In eo loco, qui dominum ejus domus salutatum venerant, priusquam admitterentur, consistebant et neque in via stabant, neque intra aedes erant.

Quelles étaient les parties principales d'une maison romaine? Quelle place y occupait le « *vestibulum* » ?

D'après le passage d'Aulu-Gelle et le témoignage des auteurs anciens, il y avait au-devant de la façade des grandes maisons une *area*, espèce de place d'un aspect agréable, plantée d'arbres et décorée de quadriges en bronze, de statues équestres, souvent même de la statue colossale d'une divinité.

De trois côtés cette place était ceinte de portiques spacieux, au moyen desquels on arrivait à couvert jusqu'à la porte du logis (*janua*), formée de deux pilastres surmontés de chapiteaux et d'un riche entablement, au-dessous duquel pendait la sonnette. A droite et à gauche de cette porte on

¹ *Vesti(g)bulum* rappelle le mot all. « *der Austritt* » construction en saillie sur la façade d'une maison pour prendre l'air ou pour jouir de la vue, « balcon. »

trouvait des salles disposées pour y attendre l'heure de la réception. Cet ensemble formait ce qu'on appelait à Rome le *vestibule* (Mazois, le Palais de Scaurus, p. 40). Ainsi on distinguait dans le vestibule romain, qu'on ne trouvait du reste que devant les maisons les plus riches, devant les temples et les établissements de bains: 1^o l'aire du vestibule (*area*), où il y avait de magnifiques allées formées de planes, à l'ombre desquels se promenait la foule des visiteurs ou clients aux costumes et aux physionomies variées, qui arrivaient avant le jour (*ante lucem*), pour saluer leur patron, consulter un homme habile sur des points de droit ou des affaires d'intérêt, se recommander à la protection d'un grand ou enfin tirer vanité aux yeux du public de la familiarité d'un homme puissant ou bien pour recevoir de petites pièces de monnaie ou quelques provisions de ménage (*sportula*); 2^o le *portique* formé d'une longue suite de superbes colonnes de marbre, par lequel on arrivait à couvert aux salles d'attente servant d'antichambre, situées à droite et à gauche de la porte du *logis*. Le vestibule était une cour d'entrée, une cour d'honneur, librement accessible par devant et fermée sur les côtés par de spacieux portiques et des salles d'attente. C'était la partie extérieure et inhabitée d'un palais romain (*ve-stig* = *austritt*), opposée à la partie habitée de la maison; dans celle-ci il y avait deux grandes divisions bien distinctes: la 1^{re}, l'*atrium* ou avant-logis, abandonné au public et aux clients privilégiés (les *salutatores*, qui venaient saluer le maître du logis; les *deductores* qui l'accompagnaient jusqu'aux assemblées; les *assectatores*, qui ne le quittaient jamais); la 2^{de}, le péristyle ou arrière-logis, réservée pour l'habitation et l'usage privé du maître, et pour la réception des parents et des amis intimes.

Le vestibule n'était pas gardé, tandis que l'entrée de la maison était placée sous la garde de quatre divinités *custodes*: *Janus*, qui présidait à l'ensemble de la porte, *Janua*; *Fonculus*, qui avait sous sa protection les battants, *fores*; *Limentinus*, qui veillait au linteau et au seuil, *limen superum et inferum*; enfin la déesse *Cardea* ou *Carna*, qu'on invoquait pour la conservation des gonds, *cardines*. Pour franchir le seuil, il fallait obtenir l'autorisation du « janitor », espèce de huissier qui se tenait à la porte d'entrée pour l'ouvrir et la fermer, et des « *ostiarii* », esclaves préposés à la garde de l'*ostium*. On traversait ensuite

le « prothyrum », ou « aditus, » (appelé parfois ostium), corridor de 2^m,80 de largeur, que les Grecs appelaient *διάθυρον* ou *θυρωρεῖον*, et où l'on distinguait 4 portes principales : la porte de l'area (janua), par laquelle on entrait ; la porte de l'atrium (ostium), en face de celle-ci, et deux grandes portes latérales qui conduisaient dans des cours où étaient situées les écuries, les remises et autres dépendances. Là se trouvait aussi la cellule du portier avec son chien. Au bout du prothyrum on était reçu par la commission des introducteurs (magister admissionum, proximus admissionum), et un serviteur (admissionalis) vous introduisait dans l'atrium (ou cavædium). C'était une petite cour rectangulaire de 14^m,40 sur 9^m,40, autour de laquelle étaient distribuées les salles nécessaires au service, décorée de peintures et recouverte d'un toit qui, supporté par des colonnes, allait en pente vers l'intérieur (cavædium) et qui avait au centre une ouverture (compluvium), à laquelle correspondait un bassin carré destiné à recevoir les eaux pluviales (impluvium).

Cette cour imitée de l'*ἀυλή* des Grecs, rappelle le *Cortile* de l'Italie moderne et le *patio* des Espagnols. Comme c'était la partie la plus essentielle, la plus curieuse, la plus fréquentée du logis, on avait soin d'y répandre toute la magnificence possible, dont l'aspect était refusé à cette partie de la foule qui hantait le vestibule sans obtenir l'honneur d'être admise dans la maison.

Ainsi, par exemple, la partie de l'atrium à ciel ouvert (area) était parfois couverte par une tente de toile de lin teinte en pourpre (cortina) qui, doucement agitée au gré de l'air, jetait sur les colonnes, les statues et les individus un reflet coloré et mobile d'autant plus agréable que le cavædium ne recevait point d'autre jour.

L'ombre pour ainsi dire éternelle qu'elle répandait en ce lieu, y entretenait une telle fraîcheur que la mousse et le gazon y croissaient naturellement dans les endroits qui n'étaient pas foulés par les pas de la multitude (Mazois, p. 61).

Au fond de l'atrium était le *tablinum* ou *tabulinum* (5 mètres sur 5^m,36) entre deux corridors ou *fauces*, pavé en mosaïque blanche avec filets noirs, où l'on déposait les archives de la famille et où l'on conservait dans des armoires les portraits des ancêtres (imagines majorum). C'est à l'entrée du tablinum

que se tenait le maître du logis pour accueillir tous ceux qui venaient rendre hommage à sa fortune ou à son crédit. A l'aide d'un nomenclateur, il saluait chacun d'eux par son nom, leur donnait le titre de père ou de frère, selon leur âge, serrait la main à quelques-uns et faisait à tous des promesses et des offres de service.

En avant du tablinum étaient les ailes (alæ), galeries garnies de sièges, dans lesquelles le patron donnait audience aux clients et que rappellent encore aujourd'hui les salles entourées de divans des habitations de l'Orient.

Montant deux degrés au fond du tablinum, on entrait dans la partie privée où le vulgaire n'était point admis. Les conversations de l'atrium n'arrivent pas jusqu'au péristyle, a dit Térence. Le péristyle, la 2^{me} grande division du logis, était une cour plus étendue (20^m,15 sur 13^m,10) et plus richement décorée que celle de l'atrium, avec lequel il présentait beaucoup d'analogie, et entourée d'un portique soutenu par seize colonnes d'un ordre fort élégant (hautes chacune de 4^m,70), et des appartements habités par la famille. Au centre du péristyle était un bassin (piscina) de 2^m,65 de largeur sur 6^m,40 de longueur et 2 mètres de profondeur, dont les parois offraient des peintures représentant des roseaux et des poissons, et qui était peuplé de poissons familiers de différentes espèces. Autour du bassin ou quelquefois à sa place était un parterre (le xyste ou viridarium) planté de fleurs qui croissaient à l'ombre de quelques platanes; les allées étaient dessinées avec du buis et du picéa, espèce d'if, taillés d'une manière bizarre. Au fond du péristyle était la pièce principale (7^m,40 sur 10^m,35), l'œcus ou exèdre, qui répondait à notre salon, et qui en même temps servait parfois de salle à manger. Du péristyle on arrivait au jardin (xyste ou viridarium), disposé par plates-bandes et remarquable par la beauté et la fraîcheur des fleurs qui garnissaient ses parterres.

La partie centrale du logis était formée par l'appartement du maître, ou *tablinum*, qui s'ouvrait également sur l'atrium et sur le péristyle, de telle sorte qu'une personne qui entrait dans la maison par la porte principale, avait vue sur l'étendue entière de l'édifice, l'atrium et le péristyle, et toutes les magnificences qu'on y déployait, et découvrait au-delà l'œcus et le jardin; ce qui devait offrir une perspective fort belle et fort

imposante. Le vestibule se trouvait au-dehors et comme exclu de ces grandeurs; il était livré sans contrôle au public et exposé aux regards du public (cf. Cicéron, pro Cœlio, 26. Si essent in vestibulo balnearum, *non laterent*). Celui qui s'y trouvait confondu avec la foule des visiteurs faméliques et ambitieux de tout genre — affranchis, clients, sollicitateurs, mendiants — n'était pas sûr d'être reçu dans l'intérieur du logis (*intus domi*).

Avant de franchir le seuil de la porte d'entrée, les personnes du vestibule subissaient un triage, — les clients, les sollicitateurs, les connaissances moins intimes étaient admis dans l'*atrium* — la partie publique du logis, — les parents et amis intimes seuls étaient reçus sous le péristyle, qui était comme le théâtre et le sanctuaire de la vie domestique et qui correspondait par la place qu'il occupait au *gynæconitis* d'une maison grecque.

De cette rapide description d'une maison romaine, telle que celle de Pansa, découverte de 1811 à 1814 à Pompéji, occupant une « *insula* », c'est-à-dire, un espace circonscrit par quatre rues, et formant un rectangle presque régulier de 98 mètres de longueur sur 37^m.80 de largeur (sans le vestibule), il ressort clairement que le vestibule ne constituait pas la première partie de la maison, mais qu'il se trouvait au devant et en dehors de la porte d'entrée; souvent même, quand l'emplacement ne permettait pas de construire les deux ailes ou portiques s'étendant jusqu'à la rue, le vestibule se réduisait à un enfoncement devant la porte principale qu'on rentrait de quelques pas dans la maison, comme cela se voit souvent dans nos maisons modernes.

En fixant étymologiquement le sens de *ve-stig-iu-m* et de *ve-sti-bulum*, nous avons donné à la particule *ve* une signification un peu différente dans l'un et dans l'autre mot. En effet, dans *vestibulum* la particule *ve* a le sens propre et exprime un rapport purement local, l'idée d'être situé à l'extérieur, au-dehors (de la maison). Dans *vestigium* la part. *ve* a un sens figuré et exprime un rapport temporel, l'idée de naissance, d'origine, d'éclosion, d'apparition d'un état produit par l'action de fouler le sol, c'est-à-dire, la marque qui reste, la trace visible (*ve*-) sur la (terre) foulée (*-stig-iu-m*). Cette nuance dans la signification de « *ve* » se retrouve également dans les composés de « *ex* » et de l'all. « *aus* », auxquels « *ve* » se rattache par l'analogie du sens,

et même, selon Pott et Corssen, par une affinité étymologique ¹.

De l'idée de lieu (= sortie, mouvement opéré de l'intérieur à l'extérieur), la prép. *ex* all. « aus » est passée à celle de temps (= passage d'un état dans un autre). Or, tout état dans lequel se trouve un objet (personne ou chose), n'est qu'une phase de l'existence de cet objet et suppose une période antérieure de développement, d'éclosion pour faire entrer l'objet dans cet état, et une période postérieure de dépérissement, de destruction, pour faire sortir l'objet de cet état et l'amener à un état différent du précédent, nouvelle phase de sa vie. En effet, la vie, en dernière analyse, n'est qu'une série de transformations et de changements. L'état de floraison est exprimé par le verbe *florere*, all. *blühen*. L'arbre qui entre dans cet état, — effloret, *blüht aus*; l'arbre qui quitte cet état de floraison, defloret, *blüht aus*. Voilà deux sens opposés de « aus » dans « *ausblühen*, » que j'appellerai l'un le sens « positif, » l'autre le sens « privatif » (das heftende — das lösende « aus », *ἄπτων* et *λύων*). Ainsi dans « effeminare, efferare », *ex* a le sens positif (faire passer à l'état indiqué par l'idée fondamentale du R.); dans « erudire, enervare », *ex* a le sens privatif (faire quitter l'état marqué par le R.)

« Eine Fährte oder Spur austreten, faire naître et laisser une empreinte en marchant, calcando excavare, facere *vestigium* — sens positif. Feuer, einen Funken, eine glühende Kohle austreten, éteindre une étincelle en marchant dessus, calcando delere, — sens privatif. Or, dans « *vestigium* », *ve* a le sens positif, comme la préposition « *ex* » dans « *ignis erumpit* », das Feuer bricht aus (seinen Banden); « *ver effloret* », der Frühling blüht aus (dem

¹ POTT et CORSSSEN admettent l'affinité de *vahis* = *vê* = *ex* = goth. *us*. Voici la filiation des formes qui me paraît la plus probable : *vahi-s* = (avec élision de *h*), *vê*; grec, *ἐξ* (locr. *ε*); latin, *ec* (p. *ex*, *ec-fero*), et (avec apocope et allongement compensatif) *e-* (p. *ex*, *e-mendo*), puis (avec *s*; desin. casuelle comme dans *ἄψ*, abs. de *ἄπσ*, ab) *ἐξ* (béot. arc. *ε*s), sl. *izŭ*; litt., *isz*, goth., *us*; aha. ar, ir, ur; nha, er; anorr., or, ur; isl., *úr*.

Le R. est, selon CURTIUS, ag- (*ἄγ-ω*; ag'-ā-mi), conduire dehors le troupeau (treibe, führe), terme propre aux Aryens, cultivateurs et nomades, ag-, eg- donne eg, ec (G = C), et *εγ*, *ex*, puis *εξ*, goth. *us* pour *ugs* (cf. « *λίσσιν* et li(g) san, lesen, » cueillir). *Vahi* pour *vaghi*. = *Fεγ* = *εγ*.

GRIMM sépare ut = aha. *ûz* = ags. *ût*; angl. *out*; fl. *uit* = ausz = aus de *us* = ar, ir, ur = er.

Nicht-sein ins Sein). Cf. der ausblühende Frühling dieser beiden Welten ist die Liebe. Tieck.

Pour marquer plus nettement l'idée d'éclosion, de naissance, d'origine, l'allemand a souvent remplacé « aus » positif par le préfixe inséparable *er* (aus = us = aha. ar, ir, ur = nha. er), par ex., « er-blühen », ou par la part. sép. « auf » — aufblühen; par ex., die blume, die sonne geht auf; la fleur apparaît (en sortant de son enveloppe), le soleil se lève (en sortant des ténèbres).

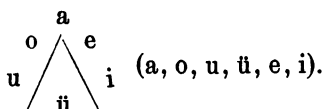
Vestigium, empreinte, trace (das Herausgetretene), me paraît formé de la même manière que l'all. « der Ausbund, » l'échantillon, litt. das Herausgebundene oder aus dem Bund (Bündel) Herausgefaltete, = le premier bout d'une pièce de drap déplié et mis en étalage par le marchand; c'est d'ordinaire la fleur de la pièce, celle qu'on vend en dernier lieu; de là '« der Ausbund » a pris le sens de « specimen, decus, præstantia. »

Mon savant collègue, M. H. Courtoy, s'est occupé dans cette *Revue* (17^e année, tome XII, p. 130) de ce même groupe de mots (fastigium, vestigium, vestibulum) et les dérivations proposées par lui, me paraissent satisfaire aux lois d'une saine étymologie. Le R. tig- (tag-) une fois admis, la définition qu'il donne des deux mots « ves(tit)igium » contact du pied (avec le sol), et « fas(tit)igium, » contact (apparent) de la hauteur (avec le ciel), me semble ingénieuse et de nature à frapper fortement l'esprit par l'antithèse caractéristique des deux éléments déterminants *vestis* et *fastus*, et je me serais volontiers rangé à son avis, s'il n'y avait d'une part la difficulté de dériver *fastigium* de *fastus* pour les raisons indiquées plus haut, et d'autre part l'obstacle que présente l'i long de tig dans fastigium et vestigium, qui ne peut provenir d'un a bref (täg).

En effet, si nous examinons la pesanteur relative des trois voyelles fondamentales a, i, u (ou), les seules qui existent en sanscrit et en gothique, nous trouvons que l'a est la voyelle la plus grave et la plus pleine, l'i la plus légère et que l'u tient le milieu entre l'a et l'i. Au-dessous de l'a, le son le plus plein, le plus éclatant, le plus ancien, se placent d'un côté l'i, le son le plus aigu; de l'autre l'u, le son le plus sourd. A eux trois ils expriment les trois variétés essentielles, les trois qualités extrêmes du son - l'éclat (sonorité pleine), l'acuité, la surdité.

En latin, en grec, dans les langues modernes l'a s'est modifié d'une part en e, son moins pur et plus aigu que l'a, et de

l'autre en o, son moins pur et plus sourd que l'a. De plus, entre l'u (ou) et l'i s'est placé un son intermédiaire ü (u fr. = *υ* grec, — représenté en latin par un signe particulier; le digamma ou F renversé, proposé par l'empereur Claude), ainsi on a l'échelle phonique



Ce fait phonologique et grammatical est la cause du changement de voyelles connu sous le nom d'*apophonie* (ablaut). Dès qu'un mot reçoit un accroissement par la composition (préfixes ou noms) ou par le redoublement, et qu'il en résulte surcharge de syllabes, il y a tendance à alléger le poids de la racine; tout l'effort de la voix s'est porté primitivement sur la syllabe ajoutée et par suite l'a bref primitif de la syllabe radicale s'est affaibli en i bref ou en u bref dans les syllabes ouvertes, en passant par e et par o, et dans les syllabes fermées cet a s'est changé en e ou en u, ou il s'est maintenu : ab-ji-cio, con-fi-cio, in-i-micus, te-ti-gi, fe-fel-li, con-ti-guus, ex-per-s, in-ces-tus, arti-fi-cium, de-li-cium (lac-), etc.; oc-cu-pare, ex-sul-tare, pro-cul-care, etc.; devant r, dans les syllabes ouvertes, à primitif s'est arrêté à l'ë, sans s'amincir en i; bhar-, fê-ro, con-fê-ro. Cet amincissement de æ en e et i s'explique par le déplacement primitif de l'accent. En vertu de l'ancienne loi d'accentuation latine, l'accent pouvait reposer sur l'avant-antépénultième (4^e syllabe avant la finale) — dé-fi-ce-re, dé-trec-ta-re, in-greditur ou sur l'antépénultième, quand même la pénultième était longue — dé-fendit, dé-plorat, in-ermis. L'accent, en se déplaçant, enlevait à la syllabe radicale toute son importance.

Pour le même motif, æ (ai) et au, pour s'alléger, abandonnent leur premier élément (a), mais allongent, par compensation, le second (i ou u), i et ü étant plus légers que æ et au (vocal-erleichterung): ac-qui-ro, con-clu-do, etc. Envisagé sous un autre point de vue, i et ü dans ac-quir-o, con-clüdo, dérivent, par gradation de voyelles (vokalsteigerung) de i et ü. Le R. kisc. cish- (rechercher, démêler, séparer) donne par le renforcement de i en ai = ai^o = æ, quæs-ere, quær-ere, quais-tor, quæs-tor; de æi en ei = queistor; de ei en ii = i — quirere. Le R. sklu- (fermer), par le renforcement de u en au, av, donne cläv-is, clau-

d-ere, clau-s-tru-m; de a^{ou} en ou, ov, κλοFιος = κλοιος, carcan, collier de chien; de a^{eu} en eu, ev, κληFις, κλεFις, κλεFιω = κληις, Κλεις, Κλειω; de e^{iu} en iu, aha, skliu-z-a, je ferme; de o^u en uu = ū, -clū-d-ere; de ou^o en oo = ō, clō-s-tru-m.

L'a bref peut s'affaiblir ou se renforcer. Il s'affaiblit en i bref ou se renforce en a long (a = ä + ä, renforcement de la voyelle, vocalsteigerung, gouna). Il y aurait contradiction à vouloir, pour alléger la syllabe radicale à cause de la surcharge de syllabes, amincir d'une part l'a bref en i bref, et, après cet amincissement, renforcer de nouveau l'i bref pour en faire l'i long.

Ainsi l'on a: tåg-tåg-ax, contīg-uus, mais con-tåg-ium (ä = ä + ä) et non contīgium; äg-, abīgo, exīguus, prodīgus, mais exāgium et non exigium; sāg-, sāgax et sāgire, præsāgium et non præsīgium; fāc-ere, arti-fīcium et non artificium; pāc-isci, mais pāx, pācis et pācare; plācere, plācidus, mais placare. Le suffixe -igo ne me semble pas renverser cette loi. En effet, il ne dérive pas directement du R. äg- de äg-ere, mais l'a long du suffixe -äg-ō(n) a été formé, par gradation de voyelles, du R. äg-, comme le second membre dans les composés amb-äg-es, co-äg-u-lum; puis cet a long a été aminci en i long. A côté de im-ägo, farr-ägo, aur-ägo, plumb-ägo, plant-ägo, söl-ägo, lapp-ägo, ferul-ägo, salsil-ägo, etc., on a eu cal-igo, vert-igo, ur-igo, in-tr-igo, pet-igo, im-pet-igo, pend-igo, sil-igo, rob-igo, or-igo, prur-igo, esur-igo, scatur-igo, scalpur igo, ul-igo R. (ud-ō), pull-igo, ment-igo (mento-) surd-igo, claud-igo, tent-igo, ost-igo, stribl-igo, lent-igo, mell-igo, ful-igo, porr-igo, vitil-igo; de même que l'a long s'est assourdi en ū long dans: alb-ūgo, asper-ūgo, sals-ūgo, ferr-ūgo, lan-ūgo, moll-ūgo (moll-i), aer-ugo (aes). Dans plusieurs de ces mots, le verbe de la quatrième conjugaison pouvait amener de préférence i au lieu de a (prurire, esurire, scaturire, oriri). Il me semble difficile d'admettre avec Corssen fast-ig-ium, vest-ig-ium, (ig-ium de äg-, devenu, par gradation de voyelle, d'abord äg, puis, par amincissement, ig), à côté de tous les autres dérivés en -ig-ium: nav-ig-ium, rem-ig-ium, etc.)¹.

¹ Je suppose que Corssen explique fast-ig-ium par « chose qui est mise en relief, chose fastueuse »; mais cette définition n'aurait en vue que le sens artistique et architectural du mot, sans tenir compte du sens géographique et géométrique. Quant à vestigium, je ne connais pas l'explication qu'il en donne.

L'i long de la syllabe radicale ne peut provenir que d'un i primitif (bref ou long), ou d'une diphthongue contenant i (renforcement ou gouna de i) : ai (ae) avec ses variantes ei, ai (ai = ei = i et ai = oi = i), vi-ci et vīno; instigare et stīg-, stī-mulus, stī-lus; liquor, līquor et liquēre; mica et σμίχρος; litera, linea et linere; ī-ter, ī-tum, ī-re, is (eis), i-mus (eimus), ει-μι, sc. ai-mi; πιθ-, fid-es, fid-o (feido), fid-us (feidus), πι-ποιθ-α; foed-us (foidus); Fιδ-, vīd-ere, ἴδον, vīd-i, Foid-α, etc. L'i long ne dérive pas d'un a bref. Par conséquent, fastigium ne provient ni de fast-īg- (R. āg-) ni de fas-tīg- (R. tāg-).

La contraction de fasti-tīgium en fastīgium, de vesti-tīgium en vestīgium ne changerait en rien la quantité de la syllabe radicale, comme le prouvent suffisamment les mots de formation analogue : lāpī-cida pour lāpīdī-cida, sanguī-sūga pour sanguīnī-sūga, venē-ficiū pour venēni-ficiū, cor-dōliū pour cordi-dōliū, homī-cidiū pour homīnī-cidiū, trū-cidare pour trūci-cidare (cf. trūx, trūcis, trūculentis), decū-ria centū-ria pour decū-viria centū-viria. Dans ces mots il n'y a pas d'allongement compensatif.

Voilà le motif qui m'a fait préférer, d'après l'autorité de Curtius (Gr. Gr. 3^e éd.) le R. *stīg* (στειχ, στιχ, steige) au R. *tāg*, l'i bref pouvant se renforcer en i long, tandis que l'a bref ne peut produire directement et immédiatement un i long, sans passer d'abord par l'a long.

Quant à vestibulum, l'étymologie proposée par M. Courtoy me paraît simple et naturelle. Elle s'appuie logiquement sur celle qu'il a proposée pour vestigium (ves-ti-s R. vad-) et trouve son analogie dans « sessibulum. » Pour être conséquent, j'ai préféré, encore d'après Curtius, maintenir pour vestibulum le même R. que pour vestigium, c'est à dire ve-stīg-. J'y trouve en outre l'avantage d'assurer à vestibulum une signification plus précise et plus caractéristique. Vesti-bulum, dérivé de « ves-tis » thème nominal du R. vad-marcher, n'est que l'équivalent de « -stīg-bulum, » = *lieu pour marcher*, et contient un sens vague; tandis que ve-sti(g)-bulu-m dérivé de ve- et stīg-, ajoutant à cette idée un nouvel élément (lieu pour marcher, situé *en dehors* de la maison), offre un sens plus précis et plus conforme aux idées romaines.

J. GRAFÉ.

COMPTES RENDUS

Fragmenta philosophorum graecorum, collegit MULLACHIUS. Volumen III. Platonicos et peripateticos continens. Paris, Didot, 1881.

Ce nouveau volume de l'œuvre de M. Mullach est intéressant à plus d'un titre. On y trouve des fragments qui n'avaient pas encore été publiés jusqu'ici, ainsi qu'une traduction latine toute nouvelle et fort soignée. Le volume renferme en outre des études biographiques et bibliographiques sur chacun des philosophes dont les ouvrages sont reproduits et ces études sont d'autant plus précieuses que M. Mullach donne en note le texte de tous les passages mis à contribution. On peut donc le contrôler aisément, sans devoir recourir, pour vérifier les textes cités, à des recherches fastidieuses, parfois impossibles.

M. Mullach commence par Eusèbe, écrivain ionien, qu'il n'hésite pas à ranger parmi les disciples de Platon, bien que d'autres le rattachent à une autre école. Il voit en lui ce myn dien, adepte de Platon et élève d'Aedisius, dont Eunape fait mention page 48. Les fragments de ce philosophe ont été conservés par Stobée et publiés par Orelli; M. Mullach les reproduit et y ajoute, avec une traduction latine, un certain nombre de passages découverts depuis la publication de l'ouvrage d'Orelli (*Opusc. vet. Græc. sent. et moral.* Vol. II, p. 360-369).

Il passe ensuite à Albinus, précepteur de Galien. Ce philosophe vivait au II^e siècle de J.-C.; les anciens le considéraient comme un des meilleurs interprètes de Platon. L'*Introduction aux dialogues de Platon* est le seul de ses ouvrages qui soit parvenu jusqu'à nous. Tout en ne répondant pas complètement à ce que l'on était en droit d'attendre d'un écrivain aussi réputé, elle n'en contient pas moins quelques passages fort remarquables. M. Mullach donne un aperçu des doctrines philosophiques d'Albinus et il termine son étude en fournissant des renseignements bibliographiques sur l'*Introduction aux dialogues*. Il constate, chemin faisant, que le texte exigeait une révision

sévère, qu'il y avait des lacunes à combler et de mauvaises leçons à corriger. C'est un texte épuré et reconstitué que M. Mullach nous présente en l'accompagnant d'une traduction latine entièrement nouvelle.

Il publie ensuite le « *Traité sur les dieux et le monde* », que les uns attribuent au philosophe cynique Sallustius Syrus et les autres à Salluste, philosophe platonicien, contemporain et ami de l'empereur Julien. C'est en faveur de ce dernier que se prononce M. Mullach. Il fait ensuite une appréciation fort élogieuse de ce philosophe et, après avoir énuméré les différentes éditions du *Traité*, depuis celle de Naudæus en 1630 jusqu'à celle d'Orelli en 1821, il en publie le texte, soigneusement corrigé, et une traduction latine plus exacte que celle d'Allatius. Il y ajoute de nombreuses notes dans lesquelles il indique les sources et les variantes.

Nous rencontrons ensuite une étude fort intéressante sur Platon, ses élèves et ses successeurs. M. Mullach fait d'abord la biographie de Platon; puis il constate combien les anciens étaient unanimes à vanter et à admirer son éloquence extraordinaire. Il fait aussi ressortir tout le mérite de Platon comme auteur de dialogues et il montre que sa philosophie est un mélange des doctrines de Pythagore, d'Héraclite, de Socrate, de Zénon et de Parménide.

Avant de passer aux œuvres de Platon que Thrasyllus recueillit dans les écrivains postérieurs au fondateur de l'Académie, il commence par établir que ce Thrasyllus est le philosophe et mathématicien qui vécut sous les empereurs Auguste et Tibère. Thrasyllus divisa les ouvrages de Platon en tétralogies; en cela il n'a pas innové, il a laissé sans y toucher ce qu'il a trouvé dans des auteurs antérieurs, mais il est probable qu'aux tétralogies existant antérieurement et qui n'embrassaient qu'une partie des dialogues de Platon, Thrasyllus en ajouta d'autres, comprenant le reste des écrits de ce philosophe, et qu'il suivit l'ordre dans lequel ces écrits étaient consignés dans les manuscrits qu'il avait à sa disposition.

M. Mullach tâche d'expliquer à l'aide de la conjecture suivante, qui paraîtra peut-être un peu hasardée, cette division des œuvres de Platon, division si ancienne qu'on la faisait parfois remonter à Platon lui-même. « Platon n'a très probablement rien publié du vivant de Socrate, ni avant d'avoir accom-

pli ses grands voyages. Il aura peut-être publié à la fois l'Euthyphron, l'apologie de Socrate, le Criton et le Phédon, pour témoigner toute sa gratitude envers son maître et pour que la postérité ne pût ignorer quelle avait été la cause de la mort de Socrate et quelle avait été cette mort. De là, comme les dialogues que, d'après moi, Platon publia les premiers, étaient au nombre de quatre et comme il est possible qu'une autre fois il en ait encore publié quatre à la fois, le bruit vague a pu se répandre chez les écrivains postérieurs que Platon a publié tous ses écrits par tétralogies. Mais de ce que l'Euthyphron et les trois autres dialogues cités plus haut ont paru les premiers, il ne suit nullement qu'ils aient été composés les premiers. D'où il est permis de conjecturer que l'ordre dans lequel les œuvres de Platon ont paru soit du vivant de leur auteur, soit après sa mort, ne différerait pas beaucoup de celui qui fut adopté postérieurement dans les manuscrits du temps de Varron et de Thrasyllus. » Mais, ajoute M. Mullach, il s'en faut que l'on puisse attribuer à Platon tous les dialogues qui se trouvent dans les tétralogies de Thrasyllus, en se fondant sur le fait que ce dernier les y a insérés. Car il ne se distinguait pas par son esprit critique, et il a attribué à Platon plusieurs écrits que les savants modernes ont dû rayer du nombre des œuvres de ce philosophe. M. Mullach reproche ensuite à Thrasyllus d'avoir manqué de prudence en accolant aux noms propres qui avaient été donnés par Platon à ses dialogues, un sous-titre puisé dans la matière qu'ils traitent. En voulant ainsi indiquer par un seul mot le sujet du dialogue, il lui est arrivé de s'écarter de l'intention de Platon et de n'indiquer qu'une partie seulement du sujet traité. D'où il est résulté que dans les temps postérieurs un grand nombre d'auteurs, induits en erreur par le sous-titre, ont mal jugé la plupart des écrits de Platon.

M. Mullach donne ensuite la nomenclature des tétralogies de Thrasyllus. Puis il s'occupe des ouvrages que celui-ci a passés sous silence et qui sont faussement attribués à Platon. Il se borne à en donner la nomenclature, sans entrer dans la discussion de leur plus ou moins d'authenticité, et il indique les auteurs auxquels quelques-uns de ces dialogues sont attribués par Suidas et par Diogène de Laërte. Enfin, il prétend que les *ἑρμῆς* sont l'œuvre de Speusippe, ce qui l'amène à s'occuper de ce philosophe, neveu et disciple de Platon.

Speusippe était l'élève favori de ce dernier; il suivit aussi les leçons d'Isocrate et écrivit les *ἀπορήματα*, que l'on attribue à tort à Isocrate et qui ne nous sont connus que par Cicéron. Il étudia également les doctrines de Pythagore et lut, entre autres écrits de cette école, les œuvres de Philolaüs; il composa un petit traité sur les nombres de Pythagore et entra en relations très suivies avec les disciples de ce philosophe. On rencontre dans les œuvres de Speusippe un grand nombre des lettres qu'il leur adressa et dont quelques-unes sont fort curieuses. Son épître à Philippe de Macédoine, par exemple, renferme des détails qui s'écartent de la tradition commune sur les commencements du règne de ce roi.

M. Mullach revendique ensuite pour Speusippe les 30^e, 31^e et 32^e lettres des « Socratiques », dont il défend l'authenticité contre Westermann. Puis, après être entré dans quelques détails sur la vie privée de Speusippe, il s'occupe des rapports d'Aristote avec Platon devenu vieux, ainsi qu'avec les disciples favoris de ce philosophe. Il cite à ce propos une anecdote d'Élien (var. hist. III, 19), d'après laquelle Aristote, quoique mal vu de Platon, aurait profité de l'absence de Xénocrate et de la maladie de Speusippe, pour persuader à Platon octogénaire de se retirer et de lui abandonner la direction de l'Académie. A son retour, Xénocrate aurait expulsé le philosophe de Stagire et remplacé Platon à la tête de son école. Quoiqu'il en soit de la véracité de cette anecdote, il en ressort clairement qu'Aristote s'est retiré de l'Académie du vivant de Platon et a commencé dès lors à enseigner la philosophie et l'éloquence. Il en ressort également qu'il vivait en mauvaise intelligence avec les disciples restés fidèles à leur vieux maître. C'est pourquoi le *πρὸς Γρύλλον* de Speusippe fut opposé au *Γρύλλος ἡ περὶ ῥητορικῆς* d'Aristote, car Speusippe paraît avoir défendu Isocrate contre ce dernier. Mais celui-ci n'en faisait pas moins grand cas de son adversaire, car à sa mort il acheta, dit-on, ses papiers pour trois talents. C'est de cette source que découla l'ouvrage d'Aristote sur la philosophie de Speusippe et de Xénocrate, cité par Diogène de Laërte, V, 25. Speusippe fut un des exécuteurs testamentaires de Platon et succéda à celui-ci dans la direction de l'Académie. C'est au banquet des funérailles de son maître qu'il prononça le *πλάτωνος περίδειπνον* que l'on appelle aussi le *πλάτωνος ἐγκώμιον*, source à laquelle Diogène de

Laërte et d'autres ont probablement puisé leurs renseignements sur la vie de Platon. C'est aussi de Speusippe que proviennent les traditions relatives au songe de Socrate. Enfin Speusippe composa encore une épigramme en l'honneur de son maître vénéré.

M. Mullach entre ensuite dans d'assez longs détails sur la philosophie de Speusippe, sur son genre d'éloquence, sur ses connaissances en mathématiques, sur ses œuvres, dont il donne la nomenclature, et enfin sur les récits relatifs à sa mort. A la suite de cette longue et remarquable étude, il publie les fragments des œuvres de Speusippe, fragments qu'il a le premier rassemblés, corrigés, traduits et expliqués.

M. Mullach consacre ensuite une étude développée à Xénocrate. Il donne d'abord des détails assez étendus sur l'année de la naissance de ce philosophe, sur sa vie, ses vertus, ses rapports d'amitié étroite avec Platon, sur ses voyages, sur ses disciples et sur sa mort subite à l'âge de 82 ans. Il parle aussi des autres personnages qui portèrent le même nom.

Puis il passe aux écrits de Xénocrate. Il en donne la liste, en les divisant d'après les matières qui y sont traitées : I mathématiques, II physique, III dialectique, IV morale et politique, V variétés et il publie les fragments de ces œuvres, corrigés et traduits avec le plus grand soin.

M. Mullach s'occupe alors de Crantor, sur lequel il donne quelques renseignements biographiques. Crantor était un riche Cilicien, qui arriva tout jeune à Athènes, au moment où l'enseignement de la philosophie y était dans toute sa splendeur. Il suivit les leçons de Xénocrate, puis celle de Polémon, successeur de ce dernier. M. Mullach examine les doctrines philosophiques de Crantor, et après avoir tâché incidemment de déterminer l'époque de sa mort, il passe à l'étude de ses œuvres. Celles-ci ont péri, sauf quelques fragments, que l'on peut diviser en quatre groupes. Le premier contient les fragments d'un commentaire sur le Timée de Platon; le second, les notes d'un traité sur la consolation, *περι πένθους*; la troisième, les fragments d'un ouvrage inconnu; enfin la quatrième, des morceaux de poésie. M. Mullach déplore la perte du traité *περι πένθους*, qui devait être fort remarquable à en juger par les éloges de Panétius et de Cicéron. Cette perte est d'autant plus regrettable que le traité de la consolation de Cicéron a disparu également. Or,

Cicéron avoue qu'en écrivant cet ouvrage, il a largement puisé dans Crantor, comme il l'a fait également en composant les Tusculanes. C'est donc d'après celles-ci et d'après la consolation à Apollonius de Plutarque, que l'on peut reconstituer le contenu du traité de Crantor. M. Mullach expose ensuite, d'une manière assez détaillée, ce que ce traité a dû contenir et il en publie les fragments, recueillis dans différents auteurs, avec une traduction soumise à une révision sévère.

Viennent alors les fragments de Numénius, ainsi qu'une étude sur Sévère, Atticus et Numénius. Pour ce qui concerne Sévère, on ne sait pas exactement à quelle époque il vécut. Il a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on rencontre tout d'abord un commentaire sur le Timée de Platon. M. Mullach signale les endroits de ce dialogue que Sévère a plus ou moins bien expliqués, et il entre à ce sujet dans les détails les plus précis, qu'il nous est naturellement impossible de résumer ici.

Même observation sur l'étude que M. M. consacre à un autre ouvrage de Sévère, sa dissertation sur l'âme, mentionnée par Eusèbe (Praepar. Evangelica, lib. XIII, chap. XVII) et dont M. Mullach publie et traduit un fragment.

Le savant commentateur passe ensuite à Atticus, professeur d'Harpocraton d'Argos et auteur d'un commentaire sur le Timée et le Phèdre de Platon. Nous devons, faute de place, nous borner à signaler, sans l'analyser, cette remarquable étude.

Reste Numénius d'Apamée. On ne sait pas non plus exactement quand il vécut, mais on peut supposer, d'après différents indices, qu'il date du II^e siècle de J. C. Les Platoniciens faisaient grand cas de ses ouvrages. M. Mullach en donne la nomenclature, et s'occupe assez longuement de la doctrine de Numénius sur l'immortalité de l'âme.

A la suite de cette étude, nous trouvons les fragments des œuvres d'Atticus et un fragment de Sévère.

C'est ce dernier qui termine la série des philosophes platoniciens dont les œuvres ont été reproduites par M. Mullach.

Celui-ci aborde ensuite les péripatéticiens. Il donne d'abord les fragments des œuvres d'Aristoclès et de celles d'Eudème de Rhodes. Puis il nous donne une fort belle étude sur Aristote, ses disciples et ses successeurs. Il n'y parle que de ceux d'entre les péripatéticiens dont il reste des fragments : Eudème de Rhodes,

Andronicus de Rhodes, Aristoclès de Messine et Alexandre d'Aphrodisie. Après avoir retracé en quelques mots la biographie d'Aristote et fait l'histoire si accidentée de sa bibliothèque, il s'occupe d'Eudème de Rhodes, le plus brillant des auditeurs d'Aristote, après Théophraste, et l'auteur des *Ethica ad Eudemum*, que l'on attribue souvent au maître lui-même. Eudème étudia les mathématiques, l'astronomie et surtout la philosophie. Quant à cette dernière science, il se borna à commenter les œuvres d'Aristote, dont il ne se sépare que très rarement. Il écrivit une physique, une analytique, des traités sur les catégories, sur l'interprétation, sur l'angle, une histoire de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie, et d'autres ouvrages encore dont les anciens ont conservé des fragments. M. Mullach, tout en payant un juste tribut d'éloges à Brandis et à Spengel, qui ont publié avant lui les fragments d'Eudème, déclare qu'il considère comme un devoir de les éditer à nouveau ; il a donc rétabli quelques chapitres des œuvres d'Eudème, volontairement omis par Spengel, restitué les mots grecs qui avaient été altérés, et finalement reproduit et traduit en latin, non seulement les anciens passages d'Eudème, mais aussi les *dicta Aristotelea* de ce philosophe recueillis par Simplicius.

Andronicus de Rhodes, le 11^e successeur d'Aristote, est le premier qui ait publié les œuvres d'Aristote et de Théophraste, corrigées par Tyrannion. Il semble s'être imposé la tâche de séparer les écrits authentiques des apocryphes, car il déclare que le traité sur l'interprétation et la dernière partie des catégories ne sont point d'Aristote. L'opinion d'Andronicus a été réfutée par Alexandre d'Aphrodisie dont M. Mullach publie, d'après Boèce, l'argumentation, à laquelle il déclare se rallier.

C'est encore Andronicus qui expliqua la différence entre les écrits exotériques et les écrits acroamatiques d'Aristote. Porphyre a inséré dans ses commentaires sur le Sophiste de Platon un traité d'Andronicus sur la division. Simplicius le cite parmi les anciens interprètes des catégories, et il est probable qu'il commenta également la physique.

On a encore de lui une paraphrase des Éthiques de Nicomaque. En 1607, Daniel Heinsius publia cet ouvrage à Leyde sans nom d'auteur ; il le publia une deuxième fois en 1617 en y ajoutant une traduction latine et le nom d'Andronicus, conformément au titre que portait cette paraphrase dans le manuscrit

qu'il avait consulté. Depuis lors on s'accorde à voir en elle une œuvre d'Andronicus. Saumaise seul l'a contesté, mais M. Mullach démontre clairement qu'il s'est trompé. Le savant allemand insère donc parmi les fragments des péripatéticiens la paraphrase des *Éthiques*, et il y joint une traduction latine. Il y joint également un traité d'Andronicus sur les passions, trouvé par Heinsius dans le même manuscrit que la paraphrase. Cet ouvrage a été fort maltraité par les copistes. Quoique n'ayant pu consulter de nouvelles sources, M. Mullach s'est efforcé de le corriger et il en donne une traduction latine.

Aristoclès de Messine, précepteur d'Alexandre d'Aphrodisie, se fit connaître par plusieurs ouvrages dont M. Mullach donne le titre et le sujet. Le savant commentateur énumère ensuite les autres personnages du nom d'Aristoclès et il insère dans cette dissertation le seul fragment du philosophe messénien qui ait été omis plus haut.

Alexandre d'Aphrodisie. C'est sans contredit le péripatéticien le plus accompli, car il n'ajouta pas, comme les autres, au système d'Aristote des dogmes qui lui étaient étrangers. Il s'efforça, au contraire, de restaurer la doctrine aristotélicienne autant que faire se pouvait. C'est pourquoi il publia sur Aristote de nombreux commentaires fort appréciés. Mais il se rendit surtout célèbre par d'autres ouvrages philosophiques, que M. Mullach énumère avec soin, en fournissant sur chacun d'eux d'abondants détails bibliographiques, offrant un vif intérêt.

A la suite de cette étude, il publie la paraphrase des *Éthiques* de Nicomaque par Andronicus et le traité des passions du même philosophe.

Tel est le contenu de ce volume qui, on le voit, mérite l'attention toute spéciale des amis des lettres grecques. Dans sa préface, M. Mullach annonce un quatrième volume, contenant des dissertations sur les Stoïciens et les Épicuriens, les fragments de leurs œuvres et de celles d'autres philosophes, ainsi qu'un Index fort étendu. Nous espérons que le savant commentateur ne tardera pas à réaliser sa promesse, et qu'il viendra à bref délai enrichir encore la belle collection de M. Didot.

ADH. MOTTE.

De Saturnio Latinorum versu, scripsit L. HAVET. (Paris, 1880).

Cet ouvrage, écrit en latin, forme le quarante-troisième fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études. On sait que les Romains se servirent, dès les temps les plus reculés de leur histoire, d'un vers rudimentaire, assez peu connu, que les grammairiens appellent *vers saturnien*, et dont ils attribuent l'origine à des chantes mystérieux de l'époque fabuleuse. Déjà Ennius, en faisant allusion à la poésie de Névius, avait dit :

.... Scripsere alii rem

Versibus quos olim Fauni vatesque canebant.

On employait le vers saturnien dans les prières en l'honneur des dieux, dans les prophéties et les oracles, dans les incantations magiques, dans les inscriptions triomphales et funéraires, dans les formules dédicatoires. Livius Andronicus traduisit l'Odyssée en vers saturniens; enfin Névius l'employa dans son épopée sur *la Guerre punique*, qui était encore populaire au temps d'Horace. Ainsi, toutes les fois que chez les Romains la pensée s'élevait au dessus des intérêts vulgaires de la vie, elle revêtait la forme d'un *carmen*, et se servait à cette fin du vieux rythme national. Lorsque plus tard Ennius eut introduit à Rome l'hexamètre grec, le vers saturnien ne fut pas immédiatement délaissé : il reparait encore dans les inscriptions, et, si l'on en croit M. Havet, Ennius lui-même s'en servit dans un poème en l'honneur de Scipion. L'ancien rythme survécut donc au triomphe de l'hellénisme.

Les questions qui traitent des origines d'un peuple ou de l'humanité exercent sur notre esprit une véritable séduction. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un très grand nombre de critiques et de savants aient étudié les premières poésies de Rome au double point de vue du fond et de la forme. L'ouvrage de M. Havet, venu en dernier lieu, se distingue entre tous par la sûreté de la méthode et l'exactitude rigoureuse du raisonnement.

On se demandera peut-être comment un volume de cinq cents pages et plus a pu être consacré uniquement à l'étude du vers saturnien. L'auteur aurait-il émietté son sujet au point de le réduire en poussière ? C'est que la question est plus compliquée qu'elle ne le paraît d'abord. Les grammairiens de l'antiquité ne nous ont laissé sur le vers saturnien que des notions obscures et

contradictaires. L'un d'eux, Marius Victorinus, disait déjà : *apud omnes grammaticos super hoc non parva lis est*. A voir les divergences des critiques modernes en cette matière, cette réflexion est encore vraie aujourd'hui.

D'un autre côté, ces mêmes grammairiens nous ont conservé de nombreux fragments de vers saturniens; mais leurs citations sont en général incomplètes et le texte en est corrompu. Ils ne citaient les premières poésies des Romains que pour y relever des archaïsmes et des locutions bizarres, dont ils tâchaient de définir l'emploi et de préciser la signification. S'ils se bornaient à l'étude historique des mots, ils se souciaient fort peu de conserver les textes des vers dans leur intégrité, et ils laissaient de côté tout ce qui était inutile à leur objet. Voici, pris au hasard, un exemple de leur négligence : on lit à la page 306 de notre ouvrage un extrait de Festus (p. 352 Müller) : *TOPPER significare ait Artorius cito, fortasse, celeriter, temere. Citius, sic C. Naevi capesset flammam Volcani. Cito, sic in eodem : namque nullum pejus macerat humanum quamde mare saevum. Viret cui sunt magnae toppe confringent importunae unde, etc.* Dans le premier passage attribué à Névius, le mot *topper* dont le grammairien explique la signification, ne se retrouve même pas. Quant au second passage, il doit être certainement attribué à Livius Andronicus, car il est la traduction littérale des vers d'Homère, Od. 138 sqq.

On comprend donc que les citations des grammairiens, réunies par M. Havet, ont dû être soumises à un examen minutieux : il fallait fixer des leçons incertaines et corriger des erreurs évidentes; et voilà comment le volume s'est enrichi d'un grand nombre de dissertations qui sont autant de pièces justificatives : chacune d'elles a une valeur indépendante du but même de l'ouvrage. La critique de M. Havet repose sur une parfaite connaissance des manuscrits : l'auteur n'ignore aucun des ouvrages les plus récents des philologues allemands. Devant lui s'ouvrait le vaste champ des hypothèses, où il est si facile de s'égarer. M. Havet s'y aventure avec succès et non sans audace. Tout en repoussant quelques-unes de ses conclusions, nous signalerons parmi les pages les plus intéressantes de son livre, celles qui traitent des *Éloges des Scipions*, des *Chants Saliens*, ainsi que les pages 306 à 308, 374 à 378, 387 et 388, 338 et 339, 391 à 395, etc.

Il va sans dire que M. Havet accepte certaines conjectures de

ses devanciers. Ainsi, il suit les traces de G. Hermann, quand il entreprend de reconstruire le texte primitif des prophéties rapportées par Tite-Live (p. 260 à 279); mais son travail n'en reste pas moins original, et, avec les ressources nouvelles de la philologie, il arrive à des résultats assez vraisemblables.

Toutefois le vaste appareil d'érudition, qui comprend près de deux cents pages de notre volume, ne peut suffire à une étude systématique du vers saturnien. Un grand philologue, Ritschl, comprit le premier qu'au lieu de se borner aux indications des auteurs et aux fragments des poètes, il fallait s'attacher surtout aux inscriptions. M. Havet applique cette méthode en la développant : il cite avec éloge les travaux de Spengel, de Ribbeck, de Vahlen, de Bücheler, qui, à la suite de Ritschl, se sont engagés dans la même voie (p. 6). Au contraire, M. Havet se défie avec raison des rapprochements qu'on a faits entre le vers saturnien et les vers en usage dans les poésies populaires d'autres peuples. On peut sans doute indiquer une ressemblance lointaine entre le rythme national des Romains et l'ancien mètre épique des Allemands, celui qu'on appelle *die altdeutsche Langzeile*. Mais il faut s'abstenir de toute exagération et ne pas s'attarder à vouloir découvrir de vagues analogies, qui se laissent seulement entrevoir, sans pouvoir être suffisamment démontrées. Ce fut l'erreur de Bartsch et de Westphal, qui sont arrivés ainsi à des conclusions téméraires et inexactes. Qu'un ancien mètre, venu de l'Asie avec les légendes indo-européennes, se soit transformé en Italie : peu importe à notre sujet. Bornons-nous, avec M. Havet, aux faits positifs. Nous savons que la forme fondamentale du vers saturnien est la suivante :

o — u — u — u — u — u | — u — u — u — u — u

Terentianus Maurus choisissait un exemple dans les œuvres de Névius qui semble avoir manié le saturnien avec le plus de bonheur :

dabunt malum Metelli Naevio poetae :

« dabunt malum Metelli », clauda pars dimetri;

post. « Naevio poetae », tres vides trochaeos. (v. 2497 sqq.)

Il est rare cependant de retrouver dans les saturniens qui nous sont parvenus une forme aussi régulière. M. Havet nous fait connaître les modifications qu'elle peut subir et les libertés

qu'elle admet, dans les pages 7 à 15, qui sont, pour ainsi dire, le résumé de son ouvrage. Ritschl avait déjà formulé ainsi les lois qui régissent le saturnien :

1° On ne supprime jamais l'anacrusis qui ouvre la première moitié du vers ni la thèse finale de l'un ou de l'autre hémistichie ;

2° Le second hémistichie n'est jamais précédé d'une anacrusis ;

3° Dans chacun des deux hémistiches, une thèse peut être supprimée, mais jamais plus d'une. C'est ce qu'avait déjà reconnu O. Müller qui, avant Ritschl, avait apporté quelque lumière dans la question : *forma ab antiquis tradita plane justa est, modo unum observaveris ac tenueris suppressi posse theses omnes, excepta ultima, maxime penultimam.* (Suppl. ad Fest. p. 397) ;

4° L'arsis peut se dissoudre en deux brèves ;

5° La césure peut suivre la troisième arsis au lieu de suivre la quatrième thèse ; dans ce cas, la quatrième thèse est en réalité une espèce d'anacrusis qui précède la deuxième partie du vers :

○ — ○ — ○ — | ○ — ○ — ○ — ○

6° L'hiatus est permis sous de certaines conditions.

Voici les paroles mêmes de Ritschl : « *Ut nec omittatur unquam vel prioris hemistichii anacrusis vel alterutrius thesis finalis, nec unquam alteri hemistichio anacrusis addatur, nec saepius quam in singulis hemistichiis reliquae theses supprimantur, nec quidquam offensionis vel arsium solutio, vel neglectio caesurae, vel vocalium hiatus habeat* (Index Schol. a. MDCCCLII per menses aestivos Bonnae).

Si nous avons rapporté les paroles d'O. Müller et de Ritschl, c'est afin de montrer que le travail de M. Havet vient confirmer, dans les points essentiels, les observations des deux philologues allemands. D'après les explications présentées dans les pages mentionnées plus haut, le vers saturnien peut se figurer ainsi :

○ ○ ○ — ○ ○ ○ — (○ ○) ○ — — | ○ — ○ ○ ○ — (○ ○) ○ — —

Une suite de six ictus doit composer, pour ainsi dire, la charpente du vers. Nous ne saurions en effet approuver une conjecture de M. Havet qui, à côté de cet hexamètre saturnien, suppose l'existence d'un pentamètre : il ne découvre, il est vrai, qu'un exemple du distique saturnien dans la plus ancienne inscription du tombeau des Scipions (p. 221) :

Honc oino ploirume cosentiont R(omai)
duonóro óptumo fúisé viro.

Weil et Benloew scandaient ainsi le second vers :

bonórum óptimúm fu | isse vírum ¹.

Christ y voyait une espèce de vers différent du saturnien :

◡ ◡ ◡ ◡ ◡ | ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ². Enfin, Ritschl suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'il faut en cet endroit ajouter le mot *viroro*, finale de l'hexamètre saturnien :

duónoro óptumó fuíse viró viróro. ~

Le sculpteur a-t-il oublié de graver dans la pierre le mot *viroro* à cause de son analogie avec le mot précédent ? Ou bien le mot *viroro* se trouvait-il, à la suite d'un espace vide, reculé plus loin sur le fragment de la pierre qui est perdu, comme cela arrive dans l'inscription I, 38 ? L'une et l'autre de ces conjectures semblent plus admissibles que les raisons de M. Havet, quelque ingénieuses qu'elles soient ³.

Enréalité, M. Havet, en fixant la composition du vers saturnien, n'est pas arrivé à de nouveaux résultats. Parmi les remarques intéressantes qu'il a ajoutées aux découvertes des philologues allemands, nous rappellerons celle qu'il exprime en ces termes : *in utroque hemistichio post secundam arsim omnes poetae libenter dihaeresin, vel, ut nos dicere malumus, caesuram ponunt*. C'est ce que l'auteur appelle *caesura Korschiana* (p. 210) : Korsch a en effet reconnu le premier que, dans le vers saturnien, on aime à introduire une césure après la deuxième arsis. On dira : *consól censór aidílis*, et non : *aidílis consól censór*, quoique cette dernière manière de s'exprimer soit plus naturelle. De même on aura comme second hémistichie : *loquíer línguā latína* et non : *loquíer latína língua*. Or, il est intéressant de constater que c'est précisément à la place où se produit cette césure que la thèse peut être supprimée.

Cette suppression de la thèse, qui est le caractère le plus remarquable du rythme saturnien, s'explique, comme dans les vers allemands, par un arrêt prolongé de la voix sur la syllabe longue de l'arsis. M. Havet, qui n'hésite pas à descendre parfois à des subtilités, aurait dû rechercher, nous semble-t-il, dans un

¹ WEIL et BENLOEW. *Théorie générale de l'accentuation latine*.

² CHRIST. *Metrik der Griechen und Römer*.

³ Cf. *Rheinisches Museum*, IX, p. 5 sqq.

travail qui veut être complet, à quelles conditions la thèse peut se perdre¹.

A considérer les vers saturniens, la thèse se perd le plus aisément entre deux mots : *aetate quim parva*, ou, ce qui revient au même, dans les mots composés avec une préposition; car la préposition était à l'origine un adverbe détaché du mot. Dans les dérivés, une thèse peut être omise, pourvu que le mot ait au moins trois syllabes : *virtutes*; le radical *vir* et la syllabe ayant servi à la dérivation ont conservé l'un et l'autre leur accent particulier. Les noms propres enfin semblent aussi se prêter à la suppression d'une thèse : *Caecilio*.

Le sentiment musical s'oppose évidemment à ce que l'arsis dont la thèse est supprimée soit décomposée en deux brèves. M. Havet le constate par ces mots : *nequit omitti thesis nisi arsis fit longa longior, binae autem breves nunquam longa longiores sunt* (p. 156). Cependant la manière dont certains vers ont été scandés, contredit ce principe; nous trouvons en effet :

magnúm stuprúm · pópulo | fierí per géntes (p. 117).

plerique omnés · súbigunt | súb suúm judícium (id.).

Le premier vers doit être scandé ainsi :

magnúm stuprúm populo | fiéri pér géntes.

Le second doit se lire conformément à la leçon du manuscrit :

plerique omnés subigúntur | súb suúm judícium.

La suppression des thèses est la seule différence qui distingue le vers saturnien du vers dramatique de Plaute. Cette liberté, que Corssen ne voulait pas admettre, nous révèle un caractère de haute antiquité; mais elle s'explique, si l'on songe que la poésie primitive était intimement liée à la musique. La métrique grecque connaît aussi des *χρονοί κενοί*, c'est-à-dire des intervalles remplis par l'accompagnement musical, et des *syncopes* qui font d'une longue une *μακρά τρίσημος* ou *μακρά μείζων μακράς*.

¹ Ne fallait-il pas aussi dire un mot de l'allitération et de l'assonance dont on trouve dans ces anciens vers de remarquables exemples ?

eorúm sectám seqúuntur | múlti mórtáles.

novém Jóvis concórdes | filiaé soróres.

Les observations qui suivent justifient la manière dont nous scanderons plus loin certains vers saturniens.

La suppression des thèses ne nous autorise donc pas à regarder le vers saturnien comme un rythme barbare. Mais il le deviendrait en vérité s'il fallait admettre avec M. Havet que l'*ictus* du vers (ou *arsis*) allonge parfois à la fin des mots une syllabe brève et permet à celle-ci de remplir un pied : *syllaba ultima brevis, in secunda hemistichii prioris vel posterioris arsi posita, saepe pro una mora usque ad tres moras producitur* (p. 56). Quelle harmonie y a-t-il dans les vers suivants, si les voyelles *a*, *e* sont allongées par l'influence de l'*arsis* ?

mors p̄fecit tua ut éssent om̄niá br̄via.

hostēm, Romāni, si ex ágro p̄lléré v̄ltis (p. 278).

De pareils vers offriraient l'exemple de ces saturniens restés en dehors de la littérature, *versus incompti*, dont Servius disait : *saturnium metrum ad rhythmum solum vulgares componere consueverunt*¹. Le saturnien des inscriptions et des poètes est plus correct et plus sévère.

Examinons rapidement les raisons qui ont fait reprendre à M. Havet une théorie généralement abandonnée aujourd'hui². Aucun des vers d'Ennius, cités par lui, ne justifie son assertion : les syllabes brèves qui ont pris dans ces hexamètres la valeur de syllabes longues, se trouvent toutes à la césure, et l'arrêt de la voix explique naturellement la quantité :

Sic exspectabat populūs, | atque ora tenebat (p. 51).

Properce dira de même sans recourir à une licence :

o me felicēm! o nox mihi candida et o tu (III, 15, 1).

L'autorité de Virgile, invoquée ensuite par M. Havet, n'a pas d'importance à nos yeux dans une question qui concerne l'ancienne poésie romaine : on sait en effet que Virgile, dans sa prosodie savante et toute artificielle, imitait parfois les procédés de la métrique d'Homère, où la quantité de certaines syllabes paraissait assez arbitraire : *datur Homero mollia vocabula et graeca ad levitatem versus contrahere eatendere inflectere* (Pline,

¹ Serv. ad Georg. II, 385.

² CORSEN (*ü. Ausspr.* etc.), II, p. 436 sqq., déclare que cette théorie, ignorée des grammairiens latins, est due à G. Hermann. — Elle n'était pas ignorée des grammairiens grecs (cf. Dion. Hal. *de Comp. verb.* c. XI; — Longin *ad Heph.*, p. 84 W.), mais ceux-ci n'ont pas étendu à la poésie romaine ce qu'ils affirmaient de la poésie hellénique.

Ep. IX, 4). Que dire enfin de la preuve éclatante, *pulcherrimum exemplum*, que M. Havet prétend découvrir dans un hexamètre isolé, écrit en langue vulgaire ?

Protogenes Cloul[i] suavei[s] heicei situst mimus (C. J. L. I, 1297).

Cette orthographe, *ei* pour *ī*, indique sans doute une voyelle longue (ce n'est pas cependant une diphthongue, comme semble le croire M. Havet); mais on trouve l'orthographe *parenteis* (=parentis, gén.) *ubei*, *tibei*, *sibei*, etc. dans des inscriptions où ces syllabes sont certainement mesurées comme des brèves :

De decuma, victor, tibi, Lucius Mummius donum (C. J. L. I, 542).

Quod fugis, quod jactas tibi quod datur, spernere nolui (C. J. L. I, 1453).

Majorem optenui laudem ut sibi me esse creatum (C. J. L. I, 58) etc.

Le sénatusconsulte de *Bacchanalibus* nous fournit aussi les formes *nisei*, *utei*, *ubei* etc., encore conservées à une époque où la voyelle finale était déjà abrégée. Ces variétés orthographiques ne permettent pas de conclure à la quantité longue de *i*. Telle est l'opinion de Mommsen et de Corssen : ce dernier a consacré au vers qui nous occupe une longue note dans son ouvrage : *über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, I, p. 592 et 593. Une autre explication, plus rationnelle, de l'allongement des syllabes nous sera fournie par la grammaire historique.

Ne croyons pas que les anciens poètes de Rome, dans leurs épopées ou dans leurs drames, aient connu cette versification négligée qui se rencontrera chez les poètes latins de la décadence ou du moyen-âge. « Si un acteur dérange quelque peu le rythme, disait Cicéron, s'il abrège ou allonge la quantité d'une syllabe dans la prononciation, on le siffle et on le hue. » (Parad. III, 2,26). — « Quand j'entends parler Lélia, ma belle-mère, dit encore Cicéron, je crois entendre Plaute ou Névius : sa prononciation est correcte et simple, sans affectation et sans mélange étranger : je juge que son père et ses aïeux devaient parler ainsi, avec netteté, égalité et douceur. » (de Or. III, 12 § 44, 45). Martial, dans une de ses Epigrammes, (IX, 12) déclare que les poètes latins ont moins de libertés que les poètes grecs dans la composition de leurs vers :

Nomen nobile molle delicatum
 Versu dicere non rudi volebam :
 Sed tu, syllaba contumax, repugnas!
 Dicunt Earinon tamen poetae,
 Sed Graeci, quibus est nihil negatum,
 Et quos ἄρσες ἄρσες decet sonare;
 Nobis non licet esse tam disertis
 Qui musas colimus severiores.

La quantité des syllabes règle seule dans la poésie romaine la mesure du vers le plus ancien. Si parfois, chez les premiers poètes, la versification n'est pas la même que dans l'âge classique, la cause en est à la prononciation qui était primitivement en usage. Dans la comédie, observe Quintilien, les acteurs ne prononcent pas tout à fait comme dans la conversation ordinaire, car il n'y aurait plus d'art; ils ne s'écartent pas trop non plus du naturel, car il n'y aurait plus d'imitation; mais ils relèvent par un certain éclat théâtral la simplicité habituelle des entretiens familiers. (II, 10, 13). Marius Victorinus reconnaît aussi que les auteurs comiques, en voulant imiter le ton de la conversation, altèrent à dessein, mais non par ignorance, la prosodie de leurs vers (p. 256).

Mais en voilà assez : il résulte de ces témoignages que les habitudes du langage ordinaire ont déterminé la prosodie des anciens poètes romains, et nous pouvons adopter le principe qu'ont proclamé tour à tour Ritschl, Fleckeisen, Buecheler, Corssen : « les syllabes mesurées comme des longues par Livius Andronicus, Névius, etc. étaient encore à leur époque prononcées comme des longues par le peuple; les syllabes mesurées comme des brèves étaient prononcées comme des brèves. »

M. Havet nous donne à la page 58 de son livre une liste assez étendue où figurent les mots et les flexions qui ont été allongés par l'influence de l'arsis. Mais il faut retrancher dans ce relevé un certain nombre de cas qui ont été introduits par l'auteur sans nécessité. La finale n'a jamais été longue ni au nominatif ni au vocatif de la seconde déclinaison, ni à l'impératif des verbes *insece*, *obliscere*, ni dans le nom de nombre *quinque*, ni dans le génitif *regis*, ni dans les adverbes *comiter*, *hice*, *quande*, *deinde*, *simul*. Nous jugeons qu'il faut scander de la manière suivante les vers saturniens que M. Havet, cite à cette occasion :

Runcus átque Púrpuréus filii Térras (cf. Ἰορρρυπαῖος)

Deinde póllens ságittis inclutus árquitenens ¹
 Sanctús Jové prognátus Pýthiús Apóllo.

Dans ce dernier vers le mot *Apollo* doit être prononcé avec une certaine emphase dans la récitation : il est, pour ainsi dire, préparé par les épithètes qui précèdent. Ajoutez que c'est un mot étranger, et qu'on trouve chez les classiques à la fin d'un hexamètre : *auctus hymenaeo, fultus hyacintho, profugus hymenaeos, coelifero Atlante* etc. Poursuivons :

Quamdé mare saevum vires ét cui sùnt mágnæ.
 Summé deum régnátor quíanam mé genuísti ?
 fâmes ácer

Augéscit hóstibús.

Amícum cùm vidés obliviscére misérias (cf. p. 383).

Virúm mihi, Caména, insece vérsútum.

Neque ením ted óblitus súm, Laértie nóster.

Les autres vers, cités par M. Havet, sont dus à des conjectures

Cette élimination faite, on voit que le nombre de cas où l'allongement de la syllabe se reconnaît d'une manière positive est assez restreint dans les vers saturniens. Le latin archaïque permettait aux poètes d'employer indifféremment comme longues ou brèves :

1° La voyelle finale *a* au nominatif singulier des noms de la première déclinaison : *terrā*, au nominatif et à l'accusatif pluriel des noms neutres : *omniū*, dans l'adverbe *itūque*;

2° La voyelle finale *e* dans l'adverbe *facile* (?), dans les infinitifs *fuise* (?), *pellere* (?), dans la particule *que*;

3° La terminaison du datif et de l'ablatif pluriel en *bus* : *tempestatibus* ;

4° Les terminaisons verbales *it*, *mūs*, *tīs* : *quairatis*, *subigit* (?)

Il faut reconnaître dans l'emploi de ces longues les restes d'une ancienne prononciation qui était plus sonore. Le poète, selon Lachmann, n'avait que dans deux cas la faculté de donner à une syllabe brève de sa nature la valeur d'une longue : c'est à la césure et devant les mots étrangers : *plerique nonnisi in legitima caesura vel ante vocabula graeca breves finales produxerunt*. (Lucr. Comm. II, 27 p. 76). Il en est encore ainsi, quand un repos est introduit dans le discours.

¹ Ne vaut-il pas mieux, en remplaçant *deinde* par *dein*, scander ainsi : *Dein póllens ságittis inclutus árquitenens* ? (A. W.)

La quantité des syllabes que nous avons mentionnées était, disions-nous, la quantité primitive : car l'histoire des langues montre partout une tendance à raccourcir les formes, à les rendre plus légères, jamais à les allonger. L'on avait déjà abrégé ces longues, mais il restait au poète la faculté de choisir entre deux modes de prononciation.

1° On sait que le nominatif *terrā* a dû avoir la finale longue, comme l'indiquent *terrā-i*, *terrā-rum*. Les pluriels neutres en *ā* se retrouvent encore dans les noms de nombre *trigintā*, *quadrā-gintā* (= *quatora decenta*) aussi bien que dans les locutions *intereā*, *quāpropter* où l'on a tort de voir des ablatifs ¹. L'adverbe *ita* était à l'origine un ablatif *itad* avec la voyelle longue.

2° Les nouvelles étymologies proposées par M. Havet pour les formes *fuisē*, *quē* ne sont pas des arguments. Nous persistons à croire que l'infinitif a été à l'origine un datif dont la terminaison *re*, *se* répond au sanscrit *āi* : *das ist schlagend nachgewiesen worden*, dit Corssen, qui partage sur ce point l'avis de Bopp, de Bréal, de Baudry, de Christ, de Leo Meyer, de Curtius, de Schleicher ². Et quant à la particule *que*, les raisons de M. Havet, ne nous empêchent pas de voir en elle un ancien ablatif de *qui* pour *qued*, avec la signification de « *comme, aussi bien que, et : wiē, sowie* » ; l'osque nous présente encore la forme *pid*, l'ombrien les formes *pei*, *pe* qui correspondent à *que* ³.

3° La syllabe *bus*, qui se trouvait primitivement au datif et à l'ablatif pluriel de tous les substantifs, n'est autre que la flexion du sanscrit *bhjas*, et la longue a été encore conservée dans les formes *nobis*, *vobis* qui ont la même origine ⁴.

4° On peut supposer sans invraisemblance une finale longue dans *subigīt*, *legīt*, etc., en comparant ces formes avec le grec *λέγει* qui n'est pas mis pour *λέγε-(τ)*. Il est vrai que le sanscrit ne nous offre aucune trace de cet allongement, mais le sanscrit est une langue, sœur du grec et du latin, et non pas une langue-

¹ Cf. CORSSSEN, *ū. Ausspr., etc.*, II. p. 455.

² Cf. CORSSSEN, *ū. Ausspr. etc.*, II. p. 475.

³ Cf. CORSSSEN, I, p. 600, note. — II, p. 470; et 606. — O. RIBBECK, *Beiträge z. Lehre v. lat. Partikeln*, p. 21.

⁴ Cf. *Neue, Formenlehre der lat. Sprache*. I, p. 295. — CORSSSEN, I, p. 169, 170; — II, p. 498.

mère ¹. Les autres terminaisons verbales *mus*, *tis* semblent renfermer une contraction de racines pronominales :

Masi = moi et toi, nous (véd.) = $\mu\epsilon\varsigma$, $\mu\epsilon\nu$ = *mus*. (de **matva*) *tha* (sanscr.) pour *thas* de **tvatva*, toi et toi = grec $\tau\epsilon$ pour **tes*, = lat. *tis* pour **tes*. (Cf. *ama-to-te*, ombrien *tutu*) ².

Les questions que nous pouvons seulement effleurer ici ont surtout été traitées par Ritschl dans ses fameux *Prolegomena ad Trinumnum*, et par Corssen dans son bel ouvrage que nous avons déjà cité : *über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache* ³. On y verra que la Grammaire historique et comparée rend compte de tous les accidents de langage que M. Havet, attribue à l'influence de l'arsis. Nous ne prétendons pas que dans *omnia*, *omnibus*, la finale ait valu deux temps métriques; mais elle était sans doute plus longue que la syllabe précédente, et le poète en exagéra un peu la quantité. L'introduction de l'hexamètre agira en sens inverse, et fera de ces mots des dactyles.

L'école moderne de philologie classique qui a succédé en Allemagne à l'école de G. Hermann, a généralement adopté le principe de F. Ritschl que M. Havet, essaie en vain de détruire : *Nullam arsis ad producendum vim habuit in Plautinis versibus veterique Latinorum poesi universa*. (Prol. p. CLXXXV).

Si nous cherchons à bannir de la prosodie des anciens poètes latins le caprice et l'arbitraire, serons-nous obligés d'admettre chez eux l'*hiatus* dont M. Havet atteste la présence dans les vers saturniens par ces mots : *persaepe in versibus saturniis hiatus post arsim?* (p. 62).

La langue latine ne supportait pas la rencontre de deux voyelles qui se heurtent : l'orateur dans ses discours, comme le poète dans ses vers, était en pareil cas obligé à l'élision : *nemo tam rusticus est qui vocales nolit conjungere*, dit Cicéron. (Orat. c. 44, § 150, 152). Les discours « frustes et hérissés » de Caton (*orationes horridulae Catonis*) avaient dû se conformer aux exigences du public romain, plus sévère pour l'*hiatus* que le public grec. Bentley, Ritschl, Fleckeisen, Brix n'admettent pas que dans les vers de Plaute il ait existé des hiatus capables

¹ Cf. CORRSSEN, I, p. 599 sqq.

² Cf. CURTIUS, *Das verbum der griech. Sprache*, I, p. 60.

³ II, p. 436 sqq.

d'en détruire l'harmonie. Il résulterait cependant, semble-t-il, d'un passage de Cicéron qu'il n'en était pas de même dans les pièces dramatiques de Névius : deux vers de celui-ci sont en effet cités dans l'*Orateur* à cause des hiatus qu'ils renferment, et M. Havet les reproduit au même titre :

Vos qui accolitis Histrum fluvium atque algidam.

Quam nunquam vobis Graii atque Barbari.

Mais il est certain qu'à l'époque de Cicéron, l'on ne possédait plus dans les anciens drames du théâtre national le texte rédigé par le poète. Ces pièces n'étaient pas dans le domaine public : elles se conservaient dans le répertoire des directeurs de théâtre. Lorsqu'au commencement du VII^e siècle les œuvres des premiers poètes, oubliées pendant plusieurs années, reparurent sur la scène, les acteurs furent forcés d'en moderniser le langage pour ne pas offenser l'oreille et le goût des contemporains. Varron et Cicéron ne connurent de Névius et de Plaute que des manuscrits fort récents, où le texte original avait subi des abréviations, des interpolations et des changements commandés par les progrès incessants de la langue. Bergk est en ce point d'accord avec Ritschl¹. Pour comprendre la prosodie des anciens poètes, il faut tenir compte de certaines flexions du latin archaïque qui avaient disparu à l'époque de Cicéron.

L'ablatif singulier dans les langues italiques a été primitivement terminé par *d*, flexion qui correspond à la terminaison : des adverbes grecs. Ainsi l'osque nous fournit les formes : *suvad* (*sua*), *malud* (*malo*), etc. En latin, cette flexion s'est maintenue jusqu'au commencement du second siècle avant J.-C., c'est-à-dire jusque vers l'année 565, époque où elle se perdit peu à peu : la consonne *d* à la fin des mots n'était que faiblement prononcé, et il parut indifférent aux poètes de la maintenir ou de la supprimer. C'est ce que nous fait supposer l'examen des Inscriptions qui datent de cette époque : les saturniens gravés sur le tombeau de Scipion Barbatus présentent à la fois *Gnaivod* et *Samnio*. Pourquoi M. Havet hésite-t-il donc à rétablir cette ancienne

¹ BERGK. *Beiträge z. lat. Gramm.*, p. 122 sqq. Ces changements se sont produits naturellement : ut apparet ex libris antiquis foederum et legum qui etsi *frequenti transcriptione aliquid mutarunt*, tamen retinent antiquitatem (Mar. Victor. I, 4, 22). La traduction de la Bible faite par Luther a subi les mêmes variations.

terminaison de l'ablatif latin dans les vers de Névius? Certes la versification de Névius n'était pas moins soignée dans son épopée, œuvre de sa vieillesse, que dans ses comédies. Un vers de *la Guerre punique*, rapporté par Servius, nous a même conservé dans le texte du manuscrit un souvenir de cette vieille flexion :

Noctú Troiád exhibant cápitibús opértis¹.

On peut donc admettre des conjectures comme celle-ci :

Postquam áves áspéxit in templód Anchísa.

D'autres découvertes, dues aux grammairiens de notre temps, nous permettront de faire disparaître les hiatus que Cicéron attribue à Névius. Tous les noms masculins et féminins, que leur radical se termine par une voyelle ou par une consonne, formaient primitivement leur nominatif pluriel en *s*. On avait :

pour les radicaux en *a*, un nominatif pluriel en *as* ;
 » » » *o*, » » » *es, eis, is*.

Ex. : laetítias insperatas = laetitiae insperatae. (Pomponius).
 conscriptes, libereis, magistris, etc. (Inscriptions).

On peut donc croire que les vers de Névius, rapportés par Cicéron, comprenaient primitivement les formes *ques, Graieis*. Caton, d'après Servius, déclinaut aussi *ques, quium, ut puppes, puppium*.

On lira donc :

Multi álies é Trója strénuí víri.
 Oneráriás onústas stában in flústris.
 Flentés ambás abeúntes lácrimis cúm múltis.
 Silvicolás homínes

Bellíque inértes.....².

Il faut étudier ces premières productions de la littérature romaine comme nous étudions depuis Bentley les poésies d'Homère. La versification de l'Iliade et de l'Odyssée n'était pas comprise des critiques alexandrins, parce qu'ils ignoraient le rôle qu'avaient joué dans la quantité des mots certaines lettres prononcées aux premiers siècles et perdues dans la suite. Homère

¹ Il est vrai que Bergk (*Beitr. z. lat. Gramm.*, p. 35) lit : *Troiade*, qu'il compare avec Τροίηδε. Hermann a rétabli le premier *Troiad*. On sait que les Romains ne pouvaient plus s'expliquer cette flexion de l'ablatif et regardaient la lettre *d* comme un *d* ἐπεκτινόν.

² Cf. RITSCHL. *Neue Plaut. Excursus*, p. 55, 115. — BÜCHELER. *Grundr. der lat. Declination*, p. 16.

connait le F (digamma) et le j (iote); σ figurait dans quelques mots où il a disparu. L'on doit donc lire : τὸν δὲ Φιδῶν, Φρήγνυμι, δῆγν, σΦός (=ός), συνευρή etc. Ces lettres, avant de tomber, eurent longtemps assez de force pour empêcher l'hiatus et pour faire position.

Il y a cependant des cas où l'hiatus n'est pas évité dans les saturniens; ainsi :

1^o avec des syllabes terminées par *m* : *ubi foras cum auro*.

2^o à la césure : *et venit in mentem hominum fortunas*.

3^o avec des mots d'origine étrangère.

Mais ces mêmes libertés se rencontrent chez les poètes classiques. (Cf. Virg. Aen. IV, 238. — Hor. Sat. I, 3, 20 etc.).

Relisons à présent nos vers saturniens : nous verrons qu'il ne nous reste plus un seul exemple d'hiatus qui soit positivement attesté. Car le vers de Livius Andronicus cité à la p. 70 parmi les *Exempla certiora* doit se scander ainsi :

Celsósque ocris arváque pŭtría ét mare mágnum.

Le mot *pŭtria* a la première syllabe longue, quoiqu'elle soit suivie d'une muette accompagnée d'une liquide : *pŭtris* vient de la même racine que *pŭteo*, *pŭtor*, *pŭtidus*, *pŭs* (sansc. *pŭj*, pourrir, puer); grec *πίπτειν*.

Les pages où M. Havet s'occupe de la prosodie nous semblent la partie la plus faible de l'ouvrage. C'est ce qui ressortira encore par ce qui suit.

On a vu que les vers saturniens nous offrent des syllabes longues dans certains mots où la langue postérieure ne connaît plus que des brèves. On trouve aussi de nombreux exemples du cas contraire. Des syllabes, longues chez les poètes du siècle d'Auguste, ont été employées comme brèves dans les vers saturniens, et la règle de position, ainsi que l'appellent les grammairiens, y est violée fréquemment. M. Havet consacre à l'explication de cette particularité un long chapitre intitulé : *de brevibus breviantibus*.

Il commence par constater que les premières syllabes des mots étaient prononcées avec plus de force et de pureté que les suivantes, ce qui est fort juste : *primae verborum syllabae validiores insequentibus sunt*. A l'aide de ce principe, M. Havet explique comment des mots iambiques comme *amā*, *agrō*, *mieis*, ou des expressions comme *quid est*, *itāst* n'ont plus valu que des pyrriques (◡ ◡). Cette observation est encore vraie. Il est difficile

de prononcer une syllabe longue après une syllabe brève qui est accentuée. La prononciation populaire abrégait les syllabes sans accent et parfois les supprimait entièrement : *mage, pote*, etc.

Mais le principe de M. Havet ne trouve plus son application dans d'autres mots et d'autres expressions cités par lui, comme : *simillumae*, *bibendum*, *Prosérpina*, *scelëstus*, *fenëstra*, *inde* (au commencement d'un vers), *incertas*, *et illum*, *per hōrtum*, *neque admodum*, etc. L'accent devait évidemment ici protéger les syllabes longues contre toute prononciation fugitive : n'est-il pas en effet l'âme du mot, *velut anima vocis*, selon l'expression d'un ancien grammairien ? Une syllabe longue et accentuée détermine souvent la forme d'un mot : *prae-(vo)co*, *mā-(vo)lo*. Est-il possible qu'elle s'abrège dans le voisinage d'une syllabe brève qui n'a pas d'accent ? Rien dans l'histoire de la langue latine ne justifie pareille affirmation. Essayons un autre moyen d'expliquer le fait dont il s'agit.

Les poètes classiques attribuent à une voyelle brève la valeur d'un temps musical, à une voyelle longue la valeur de deux temps : mais cette stricte proportion de 1 à 2 n'est pas primitive. Il exista toujours en latin des voyelles dont on ne put déterminer exactement la mesure. Ainsi naissent les *mensurae ancipites*, ἀδιάρρητοι, qui figurent en grand nombre chez les premiers poètes : *omniā* et *omniā*. On est convenu d'appeler ces voyelles incommensurables des *voyelles irrationnelles*, expression qui traduit celle des grammairiens grecs, χρόνοι ἄλογοι. Weil et Benloew les retrouvent aussi dans la versification française où l'on mesure *chréti-en*, *di-able*, *esperit* (Marot), *fu-ir* ; Ronsard était disposé à admettre *donra*, *sautra*.

De même que les voyelles, les consonnes avaient aussi leur valeur propre : *omnis consonans dimidium habet tempus* ; πάντων συμφωνῶν λέγεται ἕξειν ἡμιχρόνιον ¹. Dès lors, quand une syllabe se composait d'une voyelle suivie de deux consonnes, elle devait correspondre à une mesure de deux temps au moins. Mais la plupart des consonnes étaient à l'origine *irrationnelles*, c'est-à-dire que dans la prononciation on ne leur accordait pas toujours le demi-temps qui leur revenait. Les premiers poètes usèrent largement de cette liberté.

1. La consonne *s* ne rendait à la fin des mots qu'un son très faible ; parfois même on négligeait de la faire entendre. Au

¹ Cf. POMPEI, *Comment.*, p. 112 P. 133. — HEPHEST., p. 93 W.

temps de Cicéron, cette prononciation effacée était en usage parmi les gens de la campagne. Les inscriptions nous fournissent de nombreux exemples de cette chute de *s* : *Atilio, Sexto*; de là aussi *utere* (= *uteris*), *satin* (= *satisne*), *mage* (= *magis*) *socer* (= *socerus*), *multimodis* etc. Ennius scande : *versibu', vivimu'* etc. De même *catulus* en ombrien se dit *katel*; *famulus* dans le dialecte osque se dit *famel*.

2. La consonne finale *m* était dans le même cas que *s* : *M obscurum in extremitate dictionum sonat, ut templum*, disait Priscien. Et Quintilien : *parum exprimitur..., neque eximitur sed obscuratur*. Le philologue Verrius Flaccus proposait d'écrire à la fin des mots *M*¹. Chez les poètes classiques, une syllabe terminée par *m* s'élide devant une voyelle; mais dans l'ancienne langue, la prononciation irrationnelle de *m* s'étendait à tous les mots et cette consonne ne faisait pas position devant une autre. Dans les inscriptions, *m* final s'écrit rarement. Caton employa les futurs *ostende, attinge*, l'accusatif *diee* pour *diem*. Quelques composés présentent la même suppression : *circuitus, coventio*, etc.

3. Indiquons plus rapidement l'emploi irrationnel d'autres consonnes : ainsi :

n dans *ingenium, in mare, in bello, cosol (consul), cesor (censor)*; *frus* (= *frons*) se trouve dans Ennius. Les Grecs disaient *Ρωμανήσιος, Μεγαλήνια* pour répondre aux mots latins *Romanensis, Megalensis*.

r, l : *soror venit*.

t, d, nt, st : *apud mensam, est*. Les inscriptions donnent *deda* (= *dedont*) *dedro* (= *dederunt*). La forme du parfait *ēre* dérive ainsi de *erunt*, et était regardée comme archaïque au temps de Cicéron.

ps, c, x : *Ulixi, Calypsonem, hunc, expeditio, senex*.

On sait que l'ancienne langue ne redoublait pas les consonnes avant Ennius. Elle écrivait *partsuma, ile, vicisatim, sagita*.

Les premiers poètes de Rome n'observaient donc pas la règle de position, et la prononciation populaire distinguait, même devant les consonnes accumulées, la voyelle brève de la voyelle longue. L'ancienne métrique connaissait les longues de nature, *φύσει*; elle ignorait les longues par position, *θίσει* : *illud in*

¹ Cf. QUINT, IX, IV, 39.

*universum animadvertas velim nullos eas syllabas quæ natura et vocalis sono longæ erant corripuisse, sed eas tantum quæ per vocalem quidem breves erant, positione tamen et consonantium concursu factæ sunt longæ*¹. Le poète ne pouvait pas abrégér ni selon l'expression de Corssen, avaler les syllabes, quand il en avait l'envie. Il devait respecter l'usage qui attribuait d'ailleurs à certaines voyelles et à certaines consonnes une quantité indécise et variable. Bientôt Ennius introduira l'hexamètre à Rome; il réformera la prosodie et fixera le langage. Chaque lettre dans les mots aura alors sa valeur propre, chaque syllabe sa quantité déterminée. La règle de position deviendra une loi fondamentale de la prosodie; les sons irrationnels seront bannis ou du moins seront plus rares, et les consonnes seront parfois redoublées.

Les innovations d'Ennius marquent un progrès immense dans l'histoire de la langue et de la versification latines: grammairien et poète à la fois, il mit un terme aux hésitations de l'ancienne prosodie et rétablit la pureté des formes et des flexions qui menaçait de se troubler. Mais il importe de ne pas oublier que les saturniens de Livius Andronicus et de Névius appartiennent à cette époque dont Cicéron disait: *aetatis illius fuit laus, tanquam innocentiae, sic latine loquendi*².

Si maintenant, après avoir parcouru l'ouvrage de M. Havet, nous voulons résumer l'impression qui nous est restée de cette lecture, nous dirons que l'auteur a réuni avec un rare talent les matériaux nécessaires à l'étude du vers saturnien. Mais la question même a fait peu de progrès, et certains résultats, acquis aujourd'hui par la grammaire historique, méritaient d'être pris en plus sérieuse considération. Prétendons-nous qu'avec les données dont nous disposons, il était possible de déterminer d'une manière plus positive la nature du vieux mètre national des Romains? Nous aimons mieux nous rappeler que nous ne connaissons avec une entière certitude que *quarante* saturniens, et que l'ancienne langue du Latium est encore pour nous un livre fermé à sept sceaux. Au reste, Quintilien l'a dit, il y a bien longtemps: *inter virtutes grammaticorum habebitur etiam aliqua nescire*.

D. DE MOOR.

¹ BENTLEY, *Sched. de met. Terent.*

² CIC., *Brut.*, 74, 258.

La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec, par
ALFRED CROISSET. 1 v. Paris, Hachette.

La plupart des *poèmes religieux*, des *chants funèbres*, des *chansons de table* de Pindare sont perdus pour nous; mais le temps a précisément épargné les œuvres sur lesquelles s'est fondée la gloire du plus grand des lyriques de la Grèce, gloire qui, de son vivant, s'étendit sur tout ce monde grec où s'agitaient tant de jalousies, de haines, d'envies encore accrues par les terribles invasions des guerres médiques. Mais en quoi consistait le génie de l'immortel poète? Quelles furent les conditions particulières à la composition de ses odes? Voilà ce que ne comprirent ni Malherbe, ni Boileau, ni Villemain qui ramena l'attention sur ce beau génie, ni Vitet malgré la finesse de certains de ses aperçus. Ce que n'avait entrevu aucun de ses prédécesseurs, M. Croisset vient de l'exposer dans une sérieuse, patiente et profonde étude.

Il se demande d'abord pourquoi le lyrisme de Pindare n'inspire aux modernes qu'un intérêt assez froid et il répond à cette question en disant que c'est surtout parce que cette poésie ne pouvait être ni passionnée, ni dramatique, car elle avait pour premier fonds la religion qui s'adressait soit aux grands dieux communs à toutes les villes, soit aux divinités locales particulières à une seule cité. Or, la foi dans les mythes divins de la Grèce ne fut jamais ni bien profonde, ni bien enthousiaste. Elle n'avait rien qui pût rappeler les transports exaltés des poètes juifs. Pour le grec, le culte est une fête où l'on jouit de tous les plaisirs du luxe, de l'art, des festins, prospérité due à l'influence des dieux dont la bonté intermittente disparaîtra peut-être demain. Qu'il savoure donc, pendant qu'il le peut, tous les biens actuellement à sa portée. Qu'il s'efforce de conserver la faveur des dieux en leur prodiguant les louanges et les sacrifices. Qu'il ne cesse de célébrer ces légendes de prospérités et d'infortunes qui composent, pour chaque cité et chaque famille, le trésor héréditaire de gloire que les actions de la divinité tutélaire font rejaillir sur ses adorateurs. Ajoutez à ce fonds l'enthousiasme qu'inspirait l'athlète vainqueur dont le triomphe faisait rejaillir sur sa patrie une gloire panhellénique; qu'on accueillait, à son retour, avec des transports extraordinaires, et vous aurez une idée de l'admiration que devait inspirer le poète qui exprimait

avec force et sérénité l'état des esprits pendant ces solennités. La poésie qui convenait à ces circonstances devait surtout consister dans des harmonies mâles, un flot d'images étincelantes, une rapide succession de vives impressions et, par dessus tout, dans un rythme musical, sonore et puissant, car le grand lyrique devait être à la fois poète, musicien et chorégraphe. Ses odes étaient chantées par des chœurs qui se livraient aux évolutions les plus élégantes, empreintes de noblesse et de sérénité, pendant que les lyres et les flûtes s'harmonisaient à la voix humaine. On juge de l'effet que devait produire une belle ode, rattachant à un sujet religieux qui en constituait le véritable sujet, la célébration d'un triomphe récent, alors que, pour en tirer tout l'effet intentionné, il pouvait user des ressources combinées de cette composition complexe.

« Les strophes de Pindare forment une sorte de grand édifice savant et compliqué. Ses vers lyriques se composent de la réunion de plusieurs membres; un groupe de membres forme une période; un ensemble de périodes constitue la strophe, et les strophes se succèdent plus ou moins nombreuses, en reproduisant avec fidélité comme les figures d'un même dessin. De là, l'impression de la variété se conciliant avec l'unité et la symétrie, double effet encore accru par une disposition presque constante qui distribue régulièrement les odes de quelque étendue en triades formées chacune de deux strophes et d'une épode. Tel est l'organisme complet et régulier dans lequel circule la pensée du poète. Celle-ci en anime toutes les parties, répartissant inégalement la force, mais faisant sentir sa présence sur tous les points. Elle s'y manifeste par une sorte de rayonnement, plutôt que par un développement progressif. Le rythme poétique et le rythme lyrique, le plus souvent confondus, et la mélodie en étroit rapport avec eux, impriment un même caractère sur l'ensemble. Le mouvement plus ou moins rapide du rythme de la musique et de la danse qui réglaient le chant et la tonalité de la mélodie, constituait des harmonies d'une nature très distincte, produisait des effets expressifs d'une telle puissance, qu'ils ont été de la part des moralistes l'objet de la plus sérieuse attention. »

Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de perspicacité et d'analyse, et doit se trouver dans les bibliothèques de tous les amateurs des œuvres du poète.

T. L.

Coup-d'œil historique sur l'art espagnol en rapport avec l'art flamand, par D. DE HAERNE. Bruxelles, Muquardt.

L'idée de composer cet ouvrage est venue à l'auteur à l'aspect des belles tentures qui furent envoyées par l'Espagne à l'exposition internationale de Bruxelles. Cette avance amicale lui a paru mériter une réciprocité de courtoisie. De là, l'origine de cet aperçu historique qui n'a pu paraître avant la clôture de notre exposition, mais auquel celle de Madrid donnera un regain d'opportunité.

M. le chanoine commence son ouvrage par un aperçu esthétique qui place la source et l'essence de l'art dans le beau absolu *que l'homme devine sans jamais l'avoir vu*. A cette donnée sans consistance pratique, nous préférons celle de la science moderne qui fait sortir l'art de l'observation de la nature transfigurée par le sentiment original, individuel, qu'éprouve à son contact la conscience humaine. Savoir observer, sentir, idéaliser et rendre sous une image vivante ce type créé d'observations multiples et justes, voilà ce qui constitue le véritable artiste. Cette donnée reste vraie qu'on s'occupe de sculpture, de peinture, d'architecture, de littérature ou de toute autre partie de l'art.

L'œuvre dénote de la part de l'auteur des recherches nombreuses et variées. Elle est écrite avec méthode et clarté; généralement les appréciations sont justes; mais l'ensemble révèle plutôt un travail d'études qu'une œuvre d'observations et de sentiments personnels. Il relate les appréciations d'autrui plutôt que celles de l'auteur. De là, la sécheresse de ce livre érudit, savant, mais dépourvu de chaleur et d'éclat. Le style en est pénible et laborieux. Quelques phrases prises au hasard en donneront une idée: « La réputation de Murillo était telle que l'Académie des beaux-arts qu'il établit plus tard à Séville à ses frais, fut suivie d'une foule d'artistes, tant étrangers qu'indigènes, entre autres par Corneille Schot, d'Anvers, lesquels s'y donnaient rendez-vous dans l'intérêt de leurs études artistiques. — Murillo qui se place avec Vélasquez à la tête des peintres espagnols, naquit à Séville... Quant à l'Escorial, quelque critique qu'on ait faite de ce monument, on peut dire que tous les bons artistes de ce temps avaient été appelés à y donner des preuves de leurs talents. » Tout l'ouvrage est écrit de ce style sec et laborieux et c'est vraiment dommage, car il n'est pas sans valeur.

Il fait souvent saisir les rapports réels qui unissent l'art espagnol à l'art flamand et à l'art italien. Nous pensons que l'opuscule de M. de Haerne est le premier et le plus complet qui ait encore été directement écrit sur cette matière. Tous ceux qui s'occuperont à l'avenir de ces questions, feront bien de le consulter. Il rendra service à ceux des visiteurs de l'exposition madrilène qui aiment à recevoir des idées toutes faites.

T. L.

La Gymnastique pédagogique pour garçons, par J. BAUDENELLE. 120 pages de théories, 700 figures sur planches, hors texte. Verviers, chez l'auteur. Prix : 4 fr.

Ce livre est le *guide fondamental* du professeur. Il doit être suivi de 16 guides pour les élèves, contenant ensemble 1280 leçons graduées ou 3840 séries variées, soit 20,000 exercices gymnastiques.

Dans la première partie qui a seule paru, l'auteur s'adresse aux maîtres (enseignement primaire, moyen, universitaire, militaire). Il indique les moyens de développer l'ensemble des facultés physiques de l'homme, et par elles les facultés morales. Rien d'arbitraire dans cet ouvrage, où tout est gradué selon l'âge des personnes et scientifiquement exposé. Toutes les positions, représentées par les figures des planches, sont accompagnées d'astérisques qui indiquent à quel âge et à quel tempérament conviennent les exercices qu'elles représentent. Les lois techniques, gymnastiques, naturelles, pédagogiques sont rigoureusement déduites des données anatomiques et physiologiques du corps humain.

L'auteur procède en allant toujours du simple au composé selon des lois dont on ne doit jamais s'écarter. On comprend la facilité qu'offre un tel ouvrage aux maîtres de tout genre pour donner des leçons vraiment méthodiques à leurs élèves. Chaque série représente une heure de travail pendant laquelle tous les muscles du corps ont été successivement exercés. C'est le premier ouvrage de ce genre, croyons-nous, qui ait encore paru. Certes, il ne sera pas sans quelques difficultés pour les éducateurs qui voudront se soustraire à la routine; mais elles seront faciles à surmonter avec un peu d'application et de bon vouloir. Ce livre nous semble donc inaugurer un incontestable progrès dans l'enseignement de cette science et nous n'hésitons pas à le recommander à tous ceux qui s'en occupent.

X.

ACTES OFFICIELS.

Loi sur l'enseignement moyen voté.

Article 1^{er}. Le nombre des athénées ou collèges royaux sera de trois au moins dans le Hainaut; il sera de deux au moins dans chacune des autres provinces.

Dans les agglomérations comprenant plusieurs communes, le Gouvernement est autorisé à adopter comme section de l'athénée établi dans l'une de ces communes les classes latines annexées aux écoles moyennes des communes voisines. L'adoption n'aura lieu que sur la demande de la commune intéressée. Les classes adoptées seront soumises à toutes les dispositions de la présente loi.

Le nombre des écoles moyennes pour garçons sera élevé au moins à cent.

Il sera établi par le Gouvernement au moins cinquante écoles moyennes pour filles.

Art. 2. Des écoles moyennes provinciales ou communales peuvent être établies pour filles ou pour garçons.

Art. 3. Les résolutions des conseils communaux portant suppression d'un établissement d'instruction moyenne sont soumises à l'avis de la députation permanente et à l'approbation du Roi.

Art. 4. Pour être nommé aux fonctions de professeur ou de préfet des études dans les athénées royaux et dans les collèges provinciaux ou communaux subventionnés ou non par le trésor public, il faut être muni du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur.

Les directeurs, et régents des écoles moyennes soit du Gouvernement, soit des provinces ou des communes, doivent être porteurs d'un diplôme de professeur agrégé de l'enseignement du degré inférieur.

Si aucun candidat diplômé sorti des établissements normaux de l'Etat ne sollicite une place vacante, celle-ci peut être con-

férée soit par le Gouvernement, soit sur son autorisation, s'il s'agit d'établissements communaux, à un professeur de l'enseignement moyen ayant fait des études privées ou même à un candidat non diplômé; toutefois, le candidat non diplômé qui sera nommé dans ces conditions n'entrera en fonctions qu'après avoir prouvé sa capacité devant un jury désigné par le Gouvernement.

Pour être nommé aux fonctions de maître d'études ou de surveillant dans un athénée ou dans un collège, il faut être porteur soit d'un diplôme de candidat en philosophie et lettres, soit d'un diplôme de candidat en sciences, soit d'un certificat d'études complètes d'humanités; le Gouvernement peut déterminer, par arrêté royal, d'autres conditions à exiger des candidats.

Pour être nommé aux fonctions de surveillant dans une école moyenne de garçons, il faut être porteur du diplôme d'instituteur primaire.

Art. 5. Pour être nommée surveillante dans une école moyenne de filles, il faut avoir obtenu le diplôme d'institutrice.

Le même diplôme peut donner provisoirement accès aux autres fonctions dans ces écoles: le Gouvernement est néanmoins en droit de soumettre les postulantes à des examens complémentaires, dont le programme sera réglé par arrêté royal.

Un arrêté royal déterminera l'époque à laquelle les fonctions de régente et de directrice ne seront plus conférées qu'aux institutrices qui auront obtenu le diplôme spécial justifiant de leur aptitude à remplir ces fonctions.

Art. 5bis. Nul ne peut être nommé préfet des études, directeur, professeur ou régent dans des établissements dirigés par le Gouvernement, la province ou la commune, s'il n'est Belge ou naturalisé.

Les dispositions du paragraphe précédent et celles des articles 4 et 5 ne s'appliquent pas :

1^o Aux personnes qui occupent actuellement, dans un établissement dirigé ou subsidié par le Gouvernement, la province ou la commune, les emplois dont parle le présent article;

2^o Aux professeurs de langues vivantes, d'arts graphiques, de musique, de gymnastique, ainsi qu'aux maîtresses de travaux à l'aiguille; les conditions d'admission à ces emplois sont réglées par le Gouvernement.

Le Gouvernement peut, sur l'avis conforme du Conseil de

perfectionnement, dispenser des conditions de nationalité, de diplôme, d'examen ou de certificats prescrites par le présent article et les deux articles précédents.

Art. 6. Les traitements du personnel des établissements dirigés par l'Etat sont fixés par le Gouvernement.

Ils se composent, quant aux membres du corps enseignant, d'une partie fixe et d'un casuel.

Ils sont susceptibles d'un maximum et d'un minimum.

Art. 7. La commune qui est le siège d'un athénée ou d'une école moyenne de l'Etat, met à la disposition du Gouvernement un local convenable muni d'un matériel en bon état et dont l'entretien demeure à sa charge. Elle contribue, en outre, aux frais de l'établissement par une subvention annuelle, qui ne pourra excéder le tiers de la dépense sans son consentement.

Les communes où existe actuellement un collège communal ou une école moyenne communale ne pourront, en cas de transformation de cet établissement en établissement de l'Etat, être tenues d'intervenir pour une allocation supérieure à celle que présente le budget communal de 1880.

Le Gouvernement est autorisé à contribuer par des subsides aux frais de premier établissement et d'acquisition du mobilier classique en faveur des athénées et des écoles moyennes.

Art. 8. La loi du 1^{er} juin 1850 est applicable aux écoles moyennes pour filles dans celles de ces dispositions qui ne sont pas contraires à la présente loi.

Art. 9. Les patronages actuellement accordés à des établissements d'enseignement moyen par les communes où n'existe ni athénée royal, ni collège communal, pourront être continués et renouvelés, pour un terme de cinq ans au plus, avec l'approbation du Roi, la députation permanente du conseil provincial entendue.

Ces établissements restent soumis au régime d'inspection.

En cas d'abus graves ou de refus de se soumettre aux prescriptions de la loi, les subsides et la jouissance des immeubles sont retirés par arrêté royal, le conseil communal entendu et sur l'avis de la députation permanente.

Il ne sera plus autorisé de nouveaux patronages.

Art. 10. Le nombre des inspecteurs de l'enseignement moyen est porté à quatre.

Le Gouvernement est autorisé à instituer des inspections

spéciales pour l'enseignement des langues modernes, du dessin, de la gymnastique, ainsi que des ouvrages de mains, dans des écoles moyennes de filles.

Art. 11. Dans l'organisation de l'enseignement normal du degré supérieur, la durée des cours sera abrégée et le nombre des épreuves réduit en faveur des docteurs en philosophie et lettres et des docteurs en sciences, qui voudront obtenir le diplôme de professeur agrégé.

Art. 12. Le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen de l'un ou de l'autre degré sera délivré par un jury spécial et après un examen dont le programme et les frais sont réglés par arrêté royal.

Si le recrutement du personnel l'exige, le Gouvernement peut admettre aux examens, à des conditions qu'il détermine, des personnes n'ayant pas suivi les cours des établissements normaux de l'État.

Art. 13. Il est institué un enseignement normal pédagogique destiné à former des régentes pour les écoles moyennes de filles.

Des bourses sont créées en faveur de cet enseignement.

Des examens et des concours ont lieu pour l'admission à ces cours normaux.

La délivrance des diplômes est réglée conformément à l'art. 12.

Art. 14. Le nombre et l'importance des bourses à conférer en faveur de l'enseignement normal destiné à former des professeurs et des régentes est fixé annuellement par la loi de budget.

PRIX QUINQUENNAL DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Par arrêté royal du 7 juin 1881, le prix quinquennal des sciences morales et politiques pour la période de 1876-1880 est décernée à M. Emile de Laveleye, professeur à l'université de Liège, pour son ouvrage intitulé : *De la Propriété et de ses formes primitives* (2^e édition).

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

Par arrêté royal du 7 juin 1881, est approuvée l'élection, faite par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, de MM. Ch. Potvin, J. Stecher et F. Laurent, en qualité de membres titulaires de ladite classe.

VARIA.

Carte de la Belgique, à l'usage de l'enseignement primaire et de l'enseignement moyen. Hauteur du cadre intérieur : 1^m48; largeur, 1^m69, en 9 feuilles. Prix : en feuilles, 13 francs; montée sur toile et bâtons, 25 francs. — Pour commandes et renseignements s'adresser à M. J. DU FIEF, professeur à l'athénée de Bruxelles et à l'école normale d'institutrices de Bruxelles, 171, rue Potagère, à Bruxelles; et chez les libraires.

ANALYSE DE LA CARTE DE BELGIQUE par J. DU FIEF.

I. *Géographie mathématique.* — L'échelle de la carte est celle de $\frac{1}{160000}$, qui permet de lui donner une surface convenable, ni trop grande ni trop petite pour les écoles. — Pour faciliter, dans les leçons, l'explication de l'échelle et l'évaluation de mesures, un tableau, placé au dessous de l'échelle kilométrique, indique les rapports de l'échelle, c'est-à-dire ce que représentent en réalité sur le terrain, une longueur et une surface de 1 millimètre ou de 1 décimètre de la carte.

Sur les côtés du cadre sont indiquées par degrés et subdivisions de 10 en 10 minutes : en haut et en bas, la longitude rapportée au méridien de Paris; à droite et à gauche, la latitude.

Cette subdivision permet à l'instituteur d'indiquer immédiatement, ou de faire indiquer par les élèves, d'une façon suffisamment approximative, la position d'un point quelconque.

II. *Géographie physique.*

1. **RELIEF DU SOL.** — Le relief du sol est indiqué par plusieurs moyens qui concourent à donner à cette indication un aspect d'ensemble et une valeur plus précise que ne peut le donner le dessin ordinaire.

A) *Des teintes plates graduées* indiquent successivement les surfaces qui, d'après le nivellement de notre Dépôt de la guerre, ont plus de 20, de 100, 200, 300, 400, 500 et 600 mètres d'altitude.

B) Un *dessin spécial* accentue les vallées et le mouvement général du terrain.

C) *Huit profils* donnent successivement les silhouettes du terrain : quatre, dans la direction de l'ouest vers l'est; quatre, dans la direction du sud au nord.

L'échelle de longueur des profils est la même que celle de la carte $\frac{1}{400000}$; ainsi la place de chacun des points de la carte est exactement projetée en profil sur les côtés du cadre; l'échelle de hauteur des profils est de $\frac{1}{20000}$, c'est-à-dire huit fois plus grande qu'elle ne devrait l'être en réalité pour conserver la proportion. Cette exagération est nécessaire pour rendre sensible la faible altitude des terres de notre pays; et elle ne peut donner lieu à idées fausses, puisque le rapport de la hauteur à la base est mathématiquement établi; il suffit de dire que, pour donner la représentation réelle du relief, la hauteur du profil doit être huit fois plus petite.

Les profils ont été choisis de manière à représenter les parties les plus caractéristiques. Ces profils sont :

Dans la direction Ouest-Est; 1° de *Flessingue à Pérubelz* (terre basse de la Flandre, relèvement vers le Sud, entre la Lys et l'Escaut);

2° D'*Esschen à Le Brûly* (terre basse de la Campine anversoise, relèvement dans le Brabant et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse);

3° D'*Achel à Torgny* (faîte Meuse-Escaut dans le Limbourg, Hesbaye, Condroz, Famenne et Ardennes);

4° De *Fouron à Messancy* (Pays de Herve, hautes fanges, baraque Michel et Fraiture).

Dans la direction Sud-Nord :

1° D'*Adinkerke à Maeseyck* (Basse Belgique au-dessous de 20 mètres, et faite Meuse-Escaut dans le Limbourg);

2° De *Warneton à Moresnet* (moyenne Belgique, faite Yser-Lys, Lys-Escaut, Escaut-Dendre, Senne-Dyle, Hesbaye et Pays de Herve);

3° D'*Antoing à la baraque Michel* (sources de la Dendre, de la Senne, et de la Dyle, point culminant de la baraque Michel);

4° De *Beaumont à Beho* (Entre-Sambre-et-Meuse, Condroz, dépression de la Famenne, Ardennes et point culminant de Fraiture).

D. Une *carte physique* spéciale, d'une échelle un peu plus petite que la moitié de la carte générale, est dressée particulièrement pour les leçons de géographie physique. Elle reproduit,

plus simplement que sur la carte générale, l'indication du relief, du système des cours d'eau et des canaux et les lignes de partage des bassins des fleuves et des rivières.

Pour faciliter l'explication, des chiffres (1, 2, 3, 4, 5, 6) indiquent la hauteur du sol par étages de 100 mètres, et d'autres chiffres indiquent la hauteur des principaux points des lignes de partage des eaux.

2. EAUX. — Tout ce qui concerne les eaux est partout indiqué en *bleu*. Les fleuves et les principales rivières sont rendus par un trait renforcé; mais un grand nombre de ruisseaux ont aussi été indiqués, en traits minces, pour rendre sensibles les mouvements du terrain.

Des teintes graduées, à partir du littoral, rendent visibles les bancs et les profondeurs de la mer.

3. CLIMAT. Un tableau spéciale présente les éléments caractéristiques du climat, eau tombée (hauteur et nombre de jours), jours de gelée et température moyenne (de l'année, de juillet et de janvier) pour les six zones littorale, sablonneuse et limoneuse, condrusienne, ardennaise, des hautes fanges et luxembourgeoise.

Une *rose des vents* rend sensible par des teintes graduées et par des chiffres, la fréquence relative des vents en une année.

4. PRODUCTIONS NATURELLES. Une petite carte indique les limites des *régions agricoles* caractéristiques, région ardennaise, condrusienne, limoneuse, sablo-limoneuse, sablonneuse et pol-dérienne, et en même temps la distribution générale des *bois* et des *prairies*.

Un carton indique l'étendue et la division du *bassin houiller*. Cette indication a été séparée de la carte générale et de la carte physique pour ne pas les surcharger sans nécessité suffisante.

5. POPULATION. — La population est indiquée d'abord sur la carte générale par une notation spéciale qui classe les communes en sept catégories : de moins de 1000, 2500, 5000, 10000, 25000, 50000 et de plus de 100000 habitants; ensuite une carte spéciale indique au moyen de teintes graduées et de chiffres (9 catégories), la densité de la population par arrondissements judiciaires.

Une ligne spéciale indique sur la carte générale, la *limite des langues*.

III. *Géographie politique*. — Sur la carte générale, le long

des frontières sont marqués, avec les noms des *pays voisins*, ceux des provinces des Pays-Bas et des départements français qui touchent à la Belgique. Il est parfois opportun, dans les leçons, de les faire remarquer sur la carte.

Les divisions administratives dont les limites sont tracées sont : les *provinces* et les *arrondissements administratifs*. Les *communes* ont été choisies, en général, selon l'importance de leur population dans chaque province, de manière à ne pas négliger les plus notables et à ne pas surcharger la carte.

Quant aux divisions *judiciaires*, tous les chefs-lieux de *canton* sont désignés sur la carte par un caractère spécial; les *arrondissements judiciaires*, les limites et les sièges des *cours d'appel* sont indiqués sur une carte spéciale qui présente en même temps la densité de la population et le siège des *évêchés*.

Toutes les *lignes de chemin de fer* sont tracées sur la carte générale.

IV. *Géographie historique*. — Une carte spéciale indique les *parties du territoire cédées* depuis le traité de Westphalie en 1648. L'instituteur peut avoir besoin d'avoir cette carte sous les yeux, parce qu'il peut être amené, à propos des limites actuelles, à faire remarquer que, même dans les temps modernes, les limites du territoire ont été plus étendues qu'elles ne le sont actuellement.

Les localités signalées par une *bataille* importante, dans les temps modernes ou au moyen-âge, ont été indiquées sur la carte générale.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

CLASSE DES SCIENCES.

Programme de Concours pour 1882.

La classe adopte les six questions suivantes pour composer son programme de concours de l'année 1882.

Section des sciences physiques et mathématiques.

Première question. — Compléter l'état de nos connaissances sur les partages qui se font entre les acides et les bases, lorsqu'on mélange des solutions de sels qui, par leur réaction mutuelle, ne donnent pas naissance à des corps insolubles.

Deuxième question. — Exposer l'état actuel de nos connaissances, tant théoriques qu'expérimentales, sur la torsion; et perfectionner, en quelque point important, ces connaissances, soit au point de vue théorique, soit au point de vue expérimental.

Troisième question. — Compléter, par des expériences nouvelles, l'état de nos connaissances sur les relations qui existent entre les propriétés physiques et les propriétés chimiques des corps simples et des corps composés.

Section des sciences naturelles.

Première question. — Faire la description des terrains tertiaires belges appartenant à la série éocène, c'est-à-dire terminés supérieurement par le système laekenien de Dumont.

Deuxième question. — Étudier l'influence du système nerveux sur la régularisation de la température chez les animaux à sang chaud.

Troisième question. — On demande de nouvelles observations sur les rapports du tube pollinique avec l'œuf, chez un ou quelques phanérogames.

La valeur des médailles décernées comme prix sera de *six cents francs* pour chacune de ces questions, à l'exception de la troisième des sciences mathématiques et physiques, dont la valeur est portée à *mille francs*.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies, avant le 1^{er} août 1882.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; les auteurs auront soin, par conséquent, d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages cités. On n'admettra que des planches manuscrites.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage; ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les mémoires remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès

que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois, les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

La Classe adopte, dès à présent, pour le concours de 1883, les trois questions suivantes :

Section des sciences mathématiques et physiques.

Première question. — Établir, par des expériences nouvelles, la théorie des réactions que les corps présentent à l'état dit NAISSANT.

Deuxième question. — Prouver l'exactitude ou la fausseté de la proposition suivante, avancée par Fermat :

Décomposer un cube en deux autres cubes, une quatrième puissance et généralement une puissance quelconque en deux puissances de même nom, au-dessus de la seconde puissance, est une chose impossible.

Troisième question. — On demande de nouvelles recherches spectroscopiques, dans le but de reconnaître, surtout, si le soleil contient ou non les principes constitutifs essentiels des composés organiques.

Une médaille d'or, de la valeur de *huit cents francs* est attribuée à la solution de chacune de ces questions.

Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} août 1883.

Les formalités réglementaires précitées sont applicables aux questions de ce concours.

On annonce de Hasselt la mort de M. G. Crets, ancien professeur de l'Athénée royal de cette ville, décédé le 5 juin 1881, à l'âge de 76 ans.

MATHÉMATIQUES.

NOTE SUR LA DÉTERMINATION DES RAYONS DANS LA MÉTHODE DES ISOPÉRIMÈTRES.

Lorsqu'on a trouvé deux rayons qui ont les mêmes premiers chiffres décimaux, on obtient une valeur très approchée du rayon de la circonférence de même périmètre que le polygone, en ajoutant au rayon du cercle inscrit les deux tiers de la différence des rayons des cercles inscrit et circonscrit.

Pour démontrer ce théorème, on peut suivre la méthode adoptée par *Legendre* dans sa note III, relative à l'approximation de la proposition XVI, livre IV.

Soient r et R deux rayons dont la différence est supposée très petite, r' et R' les deux rayons suivants qui s'en déduisent au moyen des deux formules

$$r' = \frac{r + R}{2}, \quad R' = \sqrt{R \left(\frac{r + R}{2} \right)}.$$

Il s'agit de déterminer le dernier terme de la série $r, r', r'', \dots$ qui est en même temps le dernier terme de la suite $R, R', R'', \dots$ représentons ce dernier terme par ρ et soit $R = r(1 + w)$, on pourra supposer

$$\rho = r(1 + Pw + Qw^2 + \dots),$$

$P, Q, \dots$ étant des coefficients indéterminés. Or les valeurs de r' et R' donnent :

$$r' = r \left(1 + \frac{1}{2} w \right)$$

$$R' = r \left(1 + \frac{3}{4} w - \frac{1}{32} w^2 \dots \right).$$

Si l'on pose $R' = r'(1 + w')$, on aura :

$$w' = \frac{1}{4} w - \frac{5}{32} w^2 \dots$$

et comme la valeur de ρ doit être la même soit qu'on commence par r , soit qu'on commence par r' , il faudra que l'on ait :

$$r(1 + Pw + Qw^2 \dots) = r'(1 + Pw' + Qw'^2 \dots)$$

Remplaçant, dans le second membre, r' et w' par leurs valeurs et égalant les coefficients des mêmes puissances de w , on en déduira :

$$P = \frac{2}{3}, \quad Q = -\frac{1}{45}$$

et par suite ;

$$\rho = r \left(1 + \frac{2}{3}w - \frac{1}{45}w^2 \dots \right)$$

donc si w est assez petit pour qu'on puisse négliger w^2 , on aura

$$\rho = r + \frac{2}{3}rw = r + \frac{2}{3}(R - r).$$

Ainsi ayant trouvé que, pour le polygone de 512 côtés dont le périmètre est 4, le rayon du cercle inscrit est 0,6366117 et le rayon du cercle circonscrit, 0,6366237, le rayon de la circonférence de même périmètre sera 0,6366197 qui diffère de moins de un dix millionième de la valeur exacte.

A. CAMBIER.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 9 mai : Aristophane, *Lysistrata* et les *Ecclesiazusae*, p. p. **Blaydes** (par Albert Martin). — **W. Meyer**, Étude sur les diptyques (par Camille Jullian). — **Schaefer**, Les villes de la Hanse et le roi Valdemar de Danemark; **Reinhardt**, Valdemar et son règne (par Johannes Steenstrup). — **Baudel**, Notes pour servir à l'histoire des états provinciaux du Quercy (par Antoine Thomas). — **De Bourmont**, Lectures et transcriptions des vieilles écritures (par H.). — Du 16 : **Cantor**, Histoire des mathématiques, I. (par J. L. Heiberg). — **Freund**, Cicéron historien (par

Ch. G.). — **Perino**, Les sources de Spartien dans les vies d'Hadrien et de Septime-Sévère (par Georges Lacour-Gayet). — **Vander Haeghen**, Bibliotheca belgica (par Émile Picot). — **Minor** et **Sauer**, Études philologiques sur Goethe (par A. C.). — Du 23 : Volume commémoratif de l'inauguration du gymnase Joachimsthal. I. (par Albert Martin). — **Flammermont**, Histoire des institutions municipales de Senlis (par A. M.). — **Willemms**, Les Elzeviers (par Émile Picot). — **Laugel**, La Réforme au xvi^e siècle (par T. de L.). — Du 30 : **R. Ménard**, La vie privée des anciens (par O. Rayet). — Tite-Live, livre I et II, p. p. **Müller** (par O. Riemann). — Cicéron, De legibus, p. p. **Boirac**; Sénèque, De vita beata, p. p. **Brochard** (par E. Benoist). — Du 6 juin : **Lafaye** et **Alb. Martin**, L'inscription de Tauromenium (par Ch. G.). — Le Faust de Goethe, I, p. p. **Schroer** (par C. J.). — **Sanders**, Dictionnaire complémentaire de la langue allemande (par Alfred Bauer).

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **Ch. Thurot**, **O. Riemann** et **E. Chatelain**. Année et tome V. 2^e livraison. Mai 1881.

Sommaire : Observations à propos des lettres de Symmaque, par Gaston Boissier, p. 113. — Notes paléographiques, par Ch. Graux : 1. Une Olympique de Pindare écrite à l'encre d'or, p. 117; 2. L'onciale des fragments juridiques du Sinai, p. 121; 3. Le Pentateuque latin de Lyon, p. 128. — Cicéron, ad Herennium IV, 63, par Roger Peyre, p. 134. — Un fragment du plus ancien manuscrit de Cicéron, de Officiis, par E. Chatelain, p. 135. Bulletin bibliographique, p. 137. — Revue des revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique (fascicules publiés en 1880) : Allemagne, A-Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft, p. 1-96.

Société belge de Géographie. Bulletin 5^e année. 1881. N^o 2. Mars-Avril.

Sommaire : I. Capitaine Verstraete. Histoire des travaux et projets de colonisation des Belges (fin). — II. de Selys Fanson (b^{on}). Conférence sur l'Afrique méridionale. — III. Y. Renarte. Torquay. — IV. Capitaine Hanriot. Les plans en relief démontables. — V. Troisième congrès international de géographie. — VI. E. Adan. Causerie scientifique (XVI). — VII. E. Suttor. Chronique géographique. Régions polaires; Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — VIII. Dr Janssens. Bulletin trimestriel (4^e trim. 1880, 1^{er} trim. 1881) et résumé annuel (1880) de statistique démographique. — Compte-rendu des actes de la société. Séances. — Membres admis. — Nouvelles sociétés et publications avec lesquelles la Société belge de géographie est entrée en relation. — Liste des ouvrages reçus.

Wiener Studien. Zeitschrift für classische Philologie. Supplement der Zeitschrift für österr. Gymnasien. Verantwortliche redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl. Dritter Jahrgang 1881. Erster Heft.

Inhalt des ersten Heftes : Der Wiener Papyrus Nr. 26 und die Ueberreste griechischer Tachygraphie in den Papyri von Wien, Paris und Leiden.

Von K. Wessely. — Nachtrag zu dem genannten Aufsätze. Von J. Krall. — Die Abstimmung in den attischen Geschworenengerichten. Von E. Szanto. — Zu griechischen Tragikern. Von S. Mekler. — Der Hiatus bei Apollonios Rhodios. Von A. Rzach. — Zu Nonnos von Panopolis. Von A. Scheindler. — Handschriftliches zu Lysias. Von H. Schenkl. — Zur Declination lateinischer Substantiva. Von F. Stolz. — Das Neujahr des tribunicischen Kaiserjahres. Von O. Hirschfeld. — Antiquarisch-kritische Bemerkungen zu Römischen Schriftstellern. Von O. Hirschfeld. — *Lectiones Panegyricae*. Von C. Schenkl. — *Analecta*. Von W. Hartel. — MISCELLLEN: Zur Textesgeschichte des Symposius. Von K. Schenkl. — Die persische Flotte. Von J. Krall. — Die Herkunft des Tyrannen Dionysios I. von Syrakus. Von J. Bass. — Zu Sophokles' Trachinierinnen. Von J. Hilberg. — *Ἀμύδρως*. Von E. Szanto. — Zu Livius. Von A. Zingerle. — Zur handschriftlichen Ueberlieferung der epistula Cydippes. Von H. S. Sedlmayer. — Zu Anth. lat. 689^a R. Von J. Huemer. — Zu Statius Silv. I, 5, 36 ff. Von R. Bitshofsky. — Eine Properzhandschrift. Von H. Schenkl.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

30 April. Esiodo e la Teogonia. Memoria letta all' accademia Pontaniana dal socio Carlo Lanza. Napoli, stamperia della regia universita. (Kommissionsverlag v. Detken in Neapel). 1880. 37 S. 4^o. (von Alois Rzach. — Euripide, *Alceste*. Texte grec accompagné d'une notice, d'un argument analytique et de notes en français par H. Weil. Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1881. 84 S. 16^o. fr. 0-80 (von N. Wecklein). — Th. Klett, Das Verhältnis des Isokrates zur Sophistik. Programm. Ulm, 1880. 16 S. 4^o. (von R. Volkmann). — Jw. Mueller, Specimen novae editionis libri Galeniani qui inscribitur *Ὅτι ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν αἱ τῆς ψυχῆς δυνάμεις ἑπώνται*. Erlangen, 1880. 15 S. 4^o. (von G. Helmreich). — ΙΩΑΝΝΟΥ ΦΙΛΟΠΟΝΟΥ *περί τῶν διαφόρων τονουμένων καὶ διάφορα σημαίνοντων* ex cod. Regio Hauniensi 1965 edidit P. Egenolff. Vratislaviae, apud Koebnerum. 1880. 18 S. 8^o. 1 M. (von A. Hilgard). — F. Riemer, Charakteristik der Gedichte des Horaz, vorzugsweise der Oden, nach ihrer stofflichen Seite. 2. Teil. Gymn.-Progr. zu Neustadt (Westpr. Ostern 1880. 60 S. 4^o. (von Emil Rosenberg). — Clemens Hellmuth, Emendationsversuche zu Ovids *Metamorphosen*. Programm der k. Studienanstalt Kaiserslautern 1879/80. Kaiserslautern 1880. 36 S. 8^o. (von Anton Zingerle). — Carl Peiper, *Quaestiones Propertianae*. Programm des Gymn. zu Creuzburg O.-S. 1879. 16 S. 4^o. —, *Quaestiones Propertianae*, altera pars. Progr. desselben Gymn. 1880. 16 S. 4^o. (von Konrad Rossberg). — D. Ringe, Zum Sprachgebrauch des Caesar I. (et, que, atque, [ac]). Programm des Gymnasiums mit Realschule erster Ordnung zu Göttingen. 1880. 21 S. 4^o. (von Bernhard Dinter). — Theodor Czulenski, *Qua ratione temporibus nostris Cornelii Taciti Annales critica arte tractentur*. Programm des k. k. Staatsgymnasiums zu Kolomea (in Galizien) 1880. 18 S. 8^o. (von Ig. Prammer). — Max Büdinger, Kleon bei Thukydides, eine kritische Untersuchung. Wien, 1880. In commission

bei Karl Gerolds Sohn. (Aus dem Aprilheft des Jahrgangs 1880 der Sitzungsber. der phil.-hist. Kl. der kais. Ak. d. Wissensch. [XCVI. Bd., S. 367] besonders abgedruckt) 48 S. 8°. 1,40 M. (von L. Holzapfel). — C. Droege, *De Lycurgo Atheniensi pecuniarum publicarum administratore*. Mindae 1880. (IV.), 45 S. 8°. (Bonner Dissertation) (von H. Zurborg). — Richard Koehler, *Der römisch-celtiberische Krieg in den Jahren 153 bis 133 v. Chr. nach den Quellen dargestellt*. Erster Teil. Programm der herzoglichen Franz- (Real-) Schule zu Dessau. 1880. 25 S. 4° (von H. Haupt). — *The American Journal of Philology*. Edited by Basil L. Gildersleeve. Vol. I No. 1. Baltimore 1880. 126 S. (von Ernst Ziegeler).

7 Mai. Henricus Gloël, *De interpolatione Hippolyti fabulae Euripideae*. Dissertatio Halis Saxonum MDCCCLXXX. 60 S. 8°. (von R. Fecht). — Karl Uphues, *Das Wesen des Denkens*. Nach Platon. Landsberg a/W. Hermann Schönrocks Verlag. 1881. 8°. 3 M. (von Otto Apelt). — Hülsen, *Varronianae doctrinae quanam in Ovidii fastis vestigia extent*. Berl., Götsch und Mann 1880. 53 S. 8°. Diss. (von O. Gruppe). — *De Dracontio et Orestis quae vocatur tragoediae auctore eorundem poetarum Vergilii Ovidii Lucani Statii Claudiani imitatoribus*. Scripsit Conradus Rossberg. Nordae. Formis D. Soltau. 1880. 36 S. 8°. (von Anton Zingerle). — Frid. Vogel, *De Hegesippo, qui dicitur, Josephi interprete*. Erlangae, A. Deichert. 1880. 61 S. 8°. 1,50 M. Diss. (von Hermann Rönsch). — Joh. Karbe, *De centurionibus Romanorum quaestiones epigraphicae*. Diss. inaug. Halle 1880. 50 S. 8°. (Auch in den Dissertationes Halenses IV 2. Halle, M. Niemeyer, 1880) (von Ludwig Hollaender). — K. Lugebil, *Der Genetivus Singularis in der sog. 2. altgriechischen Deklination*. Besonderer Abdruck aus dem 12. Supplementbande der Jahrbücher für klass. Philologie Leipzig, B. G. Teubner. 1880. 193-248 S. 8°. 1,60 M. (von J. Sitzler). — Franz Bauer, *Praktische Anleitung zur Verbindung des lateinischen und deutschen grammatischen Elementarunterrichtes*. Ein Hilfsbuch für den Unterricht in den untersten Gymnasialklassen. Wien, Alfred Hölder. 1880. 54 S. 8°. (von W. Fries). — W. Hensell, *Griechisches Verbalverzeichnis im Anschluss an die griech. Schulgrammatik von G. Curtius*. Prag, F. Tempsky. 1881. 85 S. 8°. 1 M. (von A. Weiske).

14 Mai. Wilhelm Goecke, *Zur Konstruktion der Verba dicendi und sentiendi bei Homer und Herodot*. Programm des Progymnasiums zu Malmédy, 1880. 18 S. 4°. (von W. Heymann). — Gust. Roethe, *Conjecturae Aristophanae*. (Leipziger Studien zur klassischen Philologie herausgegeben von G. Curtius, L. Lange, O. Ribbeck, H. Lipsius. Leipzig, S. Hirzel, 1880. 8°. III Bd. S. 202-207) (von R. Schnee). — F. T. Poselger, *Aristoteles Mechanische Probleme (Quaestiones Mechanicae)*. Mit einem Vorworte von Moritz Rühlmann. Hannover, Schmorl et von Seefeld. 1881. 43 S. 8°. 0,80 M. (von S. Günther). — G. J. Schneider, *Quibus ex fontibus petiverit Diodorus libr. III. capp. I-48. S.-A. a. d. Symbolae Ioachimicae* 1880. 76 S. 8°. — *De Diodori fontibus (libr. I-IV)*. Berolini. Sumtus fecit W. Weber. 1880. 76 S. 8° (von E. Bachof). — Ernestus Wagner, *De M.*

Valerio Martiale poetarum Augustae aetatis imitatore. Dissert. Königsberg, Hartung. 1880. 40 S. 8°. 1,20 M. (von H. Nohl). — L. Constans, De sermone Sallustiano. Paris, F. Vieweg, libraire-éditeur, 1880. IV et 298 p. 8°. 7,50 M. (von X.). — A. Peterlechner, Über die Abfassungszeit des dialogus de oratoribus. Programm des k. k. Staatsgymnasiums in Mährisch-Trüban. 1880. 7 S. 4° (von Ig. Prammer). — Max. Sander, Der Sprachgebrauch des Rhetors Annäus Seneca. Berlin, Weidmannsche Verlagshandlung. 1880. 2 Teile, 21 und 25 S. 4°. 2,80 M. (von Philipp Thielmann). — Quaestiones Gennadianae. Scripsit Aemilius Jungmann. Gratulationsschrift zum F. A. Eckstein-Jubiläum in Leipzig, den 6 Januar 1881. Leipzig. 25 S. 8° (von Joh. Huemer). — F. Beckurts, Zur Quellenkritik des Tacitus, Sueton und Cassius Dio. Das Vierkaiserjahr. Braunschweig, 1880. In Kommission bei O. Hoering et Cie. 70 S. 8°. 1,50 M. (von Binder). — Pedro Warneke, De dativo pluralis Graeco. Leipzig, Hinrichs Sortiment. 1880. 64 S. 8°. 1 M. (von Friedrich Stolz). — H. Heydemann, Satyr- und Bakchennamen; fünftes Hallisches Winckelmanns-programm. Mit einer Doppeltafel. Halle, Niemeyer. 1880. 47 S. 4°. 3 M. (von Hans Dütschke). — Ziel und Wesen der humanistischen Bildung. Vortrag von Caesar Schmidt. 38 S. 8° (von Christian Muff). — W. Kocks, Tabelle der griechischen verba anomala des attischen Dialekts. 3. Aufl. Köln. Warnitz et Co. 1880. 12 S. 8°. 0,40 M. (von A. Weiske).

21 Mai. Berthold Breyer, Analecta Pindarica. Vratisl., ap. Koehlerum. 1880. 72 S. 8°. Diss. (von L. Bornemann). — Paul Stengel, Ad res sacras cognoscendas cujusnam momenti sint scholia Aristophanea. Symbolae Joachimicae I, 157-186 (von R. Schnee). — Plotini Enneades recensuit Herman Frider. Mueller. Vol. II. Berl., Weidmann, 1880. V u. 456 S. 8°. 9 M. (von Klemens Baeumker). — E. Piccolomini, Estratti inediti dai codici greci della biblioteca Mediceo-Laurenziana. (Aus den Annali delle università Toscane, tom. XVI). Pisa, 1879. LIII u. 120 S. 4° (von Paul Pulch). — Ulrich, De verborum compositorum quae exstant apud Plautum structura. Halle, 1880. 24 S. 4°. (Progr.) (von P. Langen). — H. Keller, De verborum cum praepositionibus compositorum apud Lucretium usu. Dissertation. Halle, 1880. 41 S. 8° (von A. Kannengiesser). — C. Bock, De metris Horatii lyricis. Dissertatio inauguralis. Rendsburg, Ehlers, 1880. 67 S. 8° (von Carl Venediger). — T. Livi ab urbe condita libri. Recognovit H. J. Mueller. Pars I. Libros I et II continens. Berolini apud Weidmannos. 1881. XI et 96 S. 8°. 0,75 M. (von E. Krah). — Fr. Blass, Die attische Beredsamkeit. Dritte Abteilung, zweiter Abschnitt. Demosthenes' Genossen und Gegner. Leipzig, B. G. Teubner, 1880. 2 Bl. 386 S. 8° (von R. Volkmann). — Adolf Ebert, Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. Zweiter Band. Leipzig, Vogel, 1880. VIII und 404 S. 8° (von Karl Hamann). — H. Planer, Cäsars Antesignani. S. A. a. d. Symbolae Joachimicae, I, p. 37-50. Berlin, 1880, (von Ludwigi Hollaender). — Übungsbuch zur Einübung der lateinischen Formenlehre und Elementar-Syntax von Leopold Vielhaber. Erstes Heft.

Dritte gekürzte Auflage besorgt von Karl Schmidt. Wien, A. Hölder, 1880. 90 S. 8°. 45 kr. (von J. Huemer).

28 Mai. Emil Johne, Die Antiope des Euripides. Eine Euripideische Studie. Landskron. Im Verlage des k. k. Staats-Obergymnasiums. 1880. 28 S. 8° (von Heinrich Gloël). — Alois Rzach, Studien zur Technik des nachhomerischen heroischen Verses. Wien. In Kommission bei Carl Gerolds Sohn. 1880. 194 S. 8°. Aus dem Novemberheft des Jahrgangs 1879 der Sitzungsberichte der phil.-hist. Klasse der kais. Akademie der Wissenschaften (XCV B., S. 681-872) besonders abgedruckt (von J. Sitzler). — J. Karassek, Über die zusammengesetzten Nomina bei Herodot. Progr. Saaz. 1880. 26 S. 8° (von Carl Venediger). — Xenophontis qui fertur libellus de republica Atheniensium. In usum scholarum academicarum editit A. Kirchhoff. Editio altera correcta. A. MDCCCLXXXI. Prostat Berolini apud Wilh. Hertz. (Libr. Besser.) XII und 24 S. 8° 0,80 M. (von H. Zurborg). — Johan Kvicala, Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Exkursen und Abhandlungen. Prag, Tempsky. 1881. VIII u. 463 S. 8°. 9 M. (von Emil Glaser). — De Tibulli codicibus. Scripsit M. Rothstein. Berolini apud Mayerum et Müllerum. 1880. 107 S. 8°. 2 M. (von Büchle). — Carolus Huebenthal, Quaestiones de usu infinitivi historici apud Sallustium et Tacitum. Diss. Halis Saxonum. Gebauer-Schwetschke. MDCCCLXXXI. 56 S. 8° (von Eduard Wolff). — Fried. Herbst, Quaestiones Taciteae. I. qualem Tacitus in priore parte annalium secutus sit auctorem. II. Quatenus ei auctoritati fuerit obnoxius. In der Festschrift des Stettiner Gymnasiums zur Begrüssung der XXXV. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner. Stettin 1880. 38 S. 8° (von Binder). — Dürr, Die Majestäts-Prozesse unter dem Kaiser Tiberius. Programm des kgl. Karls-Gymnasiums in Heilbronn. 1880. 33 S. 4° (von Egelhaaf). — H. van Herwerden, Lapidum de dialecto Attica testimonia. Traj. ad Rhen. 1880. 83 S. 8° (von W. Volkmann). — Max Ruge, Bemerkungen zu den griechischen Lehnwörtern im Lateinischen. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1881. 32 S. 8°. 0,60 M. (von G. A. Saalfeld). — M. Seyffert, Materialien zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische. Für die oberste Bildungsstufe der Gymnasien. 8. Aufl. Leipzig, Verlag von O. Holtze. 1880. 210 S. 8°. 2,40 M.

4 Juni. Rudolf Peppmüller, Hesiods Werke und Tage übertragen. Halle, Gebauer-Schwetschkesche Buchdruckerei. 1881. 30 S. 4° (von H. K. Benicken). — Euripides Iphigenie in Taurien, deutsch von Theodor Kayser. Tübingen, Verlag und Druck von Franz Fues. 1881. 106 S. 8° (von N. Wecklein). — Xenophontis de postremis belli peloponnesiaci annis libri duo sive Hellenicorum libri I et II. Recognovit et interpretatus est Ludovicus Breitenbach. Editio altera. Lipsiae, Teubner (bibl. graeca cur. Jacobs et Rost). 1880. XXXIV u. 142 S. 8°. 1,80 M. (von W. Vollbrecht). — W. Herforth, Über die Nachahmungen des Isäischen und Isokratischen Stils bei Demosthenes. Programm der Friedrich-Wilhelms-Schule, Realschule I. O., zu Grünberg i/Schl. 1880. 11 S. 4° (von Karl Fuhr). — Th. Watzel,

Die Zoologie des Aristoteles. 6, 7, 8 Jahres-Bericht des k. k. Oberreal-Gymnasiums in Reichenberg. 1878, 1879, 1080. 28 S. 37 S. 30 S. (von S. Günther). — Friedrich Kaelker, Quaestiones de elocutione Polybiana. Abgedruckt in Leipziger Studien zur klassischen Philologie. III, 2. Leipzig, S. Hirzel, 1880. (von H. Stich). — J. Winter, Ueber die metrische Rekonstruktion der Plautinischen Cantica. Programm des k. Maximilians-gymnasiums für das Schuljahr 1879/80. München 1880. 80 S. 8° (von Carl Dziatzko). — M. Hechfellner, Ueber eine Innsbrücker Vergilhandschrift. Innsbr. Gymnasialprogr. 1880. 10 S. 8° (von E. Glaser). — J. Schmidt, De usu infinitivi apud Lucanum, Valerium Flaccum, Silium Italicum. (Dissertation). Halle, 1881. 128 S. 8° (von J. Segebade). — Davorin Nemaníć, De stoicorum Romanorum primi Caesarum saeculi factione repugnante contra eam qua saeculum tenebatur rationem deque Taciti quod de ejus factionis consiliis atque studiis de iis qui ea sectabantur fecerit judicio disputatio brevis. Programm des k. k. Staats-Obergymnasiums zu Mitterburg. 1880. 26 S. 8° (von Ig. Prammer). — Hugo Michael, Die verlorenen Bücher des Ammianus Marcellinus. Ein Beitrag zur römischen Litteraturgeschichte. Breslau, Maruschke et Berendt. 1880. 32 S. 8° (von A. Eussner). — Von Veith, Vetera Castra mit seinen Umgebungen als Stützpunkt der römisch-germanischen Kriege im 1. Jahrh. vor und nach Chr. Berlin, Mittler et S. 1881. II u. 41 S. 8° und 2 Karten. 1,60 M. (von J. Schneider). — C. Paucker, Subrelictorum lexicographiae latinae scrutarium. Berolini apud Calvarum et socios. 1880. 72 u. 19 S. (von Karl Hamann). — L. Englmann, Anthologie aus Ovid, Tibull und Phädrus. Mit Anmerkungen für Schüler. München, Lindauer, 1880. IV 88 S. 8° 1 M. — J. Müller, Wörterbuch dazu. das 1881. 2 Aufl. 82 S. 8°. 0,50 M. — M. Seyffert, Lesestücke aus griechischen und lateinischen Schriftstellern. Sechste, durchgesehene Aufl. Leipzig, Holtze. 1880. 214 S. 8°. 2,40 M.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Goettingen, 1881.

Zweiten Heft (Februar 1881): De hymno Homérico quarto εἰς Ἀφροδίτην scripsit B. Suhle. — Commentatio de fontibus Plutarchi vitae Camilli a B. Niehues conscripta. — Sextus Julius Africanus und die byzantinische chronographie von H. Gelzer. — E. Matthias, de scholiis Juvenalianis. — Das achte buch vom gallischen krieg und das bellum Alexandrinum. Von E. Fischer. — Stilwahrheit und stilschönheit in Caesars periode. Von J. Walser. — Caesars gallischer krieg und theile seines bürgerkriegs nebst anhängen über das römische kriegswesen... von fr. A. von Göler. — M. Tullii Ciceronis Epistolae selectae. Von... E. F. Süpfle. Achte auflage von E. Böckel. — Zur kritik der quellen der ältern römischen geschichte. Von C. Peter. — Festschrift dem conrector dr. Heusi zu seinem 50jährigen lehrerjubiläum... dargebracht vom lehrercollegium... zu Parchim. — Bibliographie.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 24.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

Sur Térence, « Phormion, » v. 888.

TÉRENCE, *Phorm.*, v. 885 sqq.

Summa eludendi occasio est mihi nunc senes
Et Phaëdriæ curam adimere argentariam,
Ne quoquam suorum æqualium supplēx siet.
Nam idem hoc argentum, ita ut datum est, ingratiis
Ei datum erit : hoc qui cogam, re ipsa répperi.

Les deux derniers vers présentent quelque difficulté. La conjecture que nous avons proposée dans notre étude sur *la Syntaxe du futur passé dans Térence* (v. *Revue*, tome XIX (1876), p. 374) n'est pas heureuse.

Exposons d'abord la situation. Les deux vieillards, Chrémès et Démiphon, victimes d'une ruse habile, ont donné à Phormion — c'est lui qui parle — l'argent dont il est ici question. Phormion servait les intérêts du jeune Phédria, le fils de Chrémès : il a consacré la somme extorquée à racheter du *leno* Dorion la maîtresse de Phédria. Par suite de circonstances imprévues, les vieillards se trouvent en droit de se faire rendre leur argent. Mais Phormion est devenu, par hasard, maître d'un secret fort compromettant pour Chrémès. Il se propose d'en profiter pour arracher aux vieillards la ratification de la convention frauduleuse dont ils ont été les victimes et pour les obliger à laisser Phédria en paix (v. 886 : *Et Phaëdriæ curam adimere argentariam*).

Prenons maintenant le texte. Les mots *Nam idem hoc argentum.... ingratiis Ei datum erit* (sc. *ab senibus*) sont assez clairs. Mais la proposition *ita ut datum est* a quelque chose de vague et d'incomplet. A qui l'argent a-t-il été donné ? Telle est la question qu'on se pose naturellement.

Les deux propositions *datumst* et *datum erit* sont mises en rapport l'une avec l'autre par *ita ut* : dans l'une, le complément indirect du verbe *dare* est exprimé (*ei*) ; dans l'autre, il fait défaut — ce qui détruit la *concinntitas*, la symétrie des membres. Nous écrivons donc :

*Nam idem hoc argentum, ita ut datumst MI, ingratiis
Ei datum erit.*

Le rapprochement *mi-ei* a quelque chose de piquant et est accentué par *idem* (dont le sens est très effacé dans la leçon vulgaire). Ce même argent que les vieillards ont donné, bien à contre-cœur, à Phormion, ils le laisseront de même, bien à contre-cœur, à Phédria — ou plutôt au *leno* de qui Phédria a acheté sa maîtresse. On suit en quelque sorte les pérégrinations de la somme escroquée.

L'omission de *MI* devant *ingratiis* s'explique aisément.

P. THOMAS.

Sur Aulu-Gelle, III, 16, 11.

Tria, inquit [Caesellius Vindex], *nomina Parcarum sunt, Nona, Decuma, Morta*, et versum hunc Liuii antiquissimi poetæ ponit ex Ὀδυσσεύς : *Quando dies adueniet quem profata Morta est* : sed homo minime malus Caesellius *mortam* quasi *NOMEN* accepit, cum accipere quasi *moeram* deberet. — M. P. T. (*Revue de l'instr. publ. en Belgique*, XXIV, p. 158), dit que traduire *nomen* par un nom propre, c'est amplifier le texte au lieu de l'interpréter. Et il propose de lire *numen*, tout en avertissant que, suivant lui-même, *deam* serait plus naturel.

Je pense que *nomen* doit être conservé, et signifie bien un nom propre. De nombreux grammairiens distinguaient le nom par excellence, *ὄνομα*, du simple appellatif, *προσηγορία* : en latin on traduisait *ὄνομα* par *nomen* et *προσηγορία* par *appellatio* ou *vocabulum*. La différence était celle que nous faisons aujourd'hui entre nom propre et nom commun. *Iuppiter*, *Brutus*, sont des *nomina*, et *uir*, *mancipium*, *taurus* des *appellationes* (Scaurus dans Diomède. p. 320 Keil). *Nomen* est *unius hominis*, *appellatio* est *multorum* (Donat, p. 373 Keil). Voir sur ces termes techniques Quintilien. I, 4, 18 ss., et particulièrement le § 20, où il distingue *qui vocabulum sive appellationem nomini subiecerunt tamquam speciem ejus*, et *qui aliud nomen, aliud vocabulum faciunt*. Ainsi, traduire *morta* par *Morta*, c'est en faire un *nomen* ; le traduire par *la parque* (*quasi μοῖραν*), c'est en faire une *appellatio* ou un *vocabulum*.

L. HAVET.

LA SYNTAXE DE VILLE-HARDOUIN.

Notice sur Ville-Hardouin et son ouvrage.

1) Ville-Hardouin naquit en Champagne entre les années 1350 et 1360. L'on ne connaît que fort peu de chose sur lui, quoiqu'il ait été appelé à prendre part à de grands événements et qu'il ait su nous les raconter, en témoin fidèle et consciencieux, dans un livre qui, sous la rude écorce de la vieille langue, conserve encore aujourd'hui tout son cachet de jeunesse et d'originalité.

Un tel chroniqueur, pour être immortel, n'avait, du reste, aucun besoin de généalogie; comme le dit très bien M. Wailly, « il est de ceux qui peuvent s'en passer ». Tout ce que l'on peut admettre avec assez de vraisemblance, c'est qu'il naquit au petit village de Ville-Hardouin, dans l'arrondissement de Troyes et dans le château dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges (Wailly, Préface, p. II).

2) La langue française au XII^e siècle. — Le côté le plus saillant de la langue française à la fin, et même dans toute la seconde moitié du XII^e siècle, c'est déjà, on peut le dire, le besoin de clarté, qui a été de tout temps le trait distinctif de l'esprit français. Tout est nerf dans l'œuvre de Ville-Hardouin, dont nous nous proposons aujourd'hui d'étudier la syntaxe. Le vocabulaire y est assez riche; il se compose, pour la plus grande part, de mots latins que le français avait fait siens, en leur appliquant, dans les changements qu'il leur a fait subir, la marque de son esprit. Ces mots s'altéreront encore en grande partie après le XII^e siècle, ils se modifieront, se multiplieront selon les besoins qui viendront à se produire aux époques suivantes, mais la plupart resteront cependant français: peu de ces mots ont, en effet, péri; un certain nombre sont devenus aujourd'hui surannés.

La langue de Ville-Hardouin, comme cellé de son siècle, est

encore à moitié synthétique : elle conserve dans les mots qui en sont susceptibles (l'article, le substantif, l'adjectif, le pronom) deux cas, dont l'un pour le *nominatif*, l'autre pour le *eas régime* (déterminatif, complément, circonstanciel). Outre les parties du discours acceptées dans la langue latine, elle possède l'article, qu'elle emploie pour mieux déterminer dans l'esprit de l'auditeur ou du lecteur l'extension de la valeur donnée aux mots par celui qui parle ou qui écrit, et peut-être aussi pour distinguer plus facilement les cas *singuliers* des cas *pluriels*.

Ajoutons à ces quelques données que la langue est encore à peu près toute populaire, qu'elle ne contient que fort peu de mots à forme savante, que ces mots ne sont pas encore servilement calqués sur le latin, sans plus tenir compte de l'accent tonique, loi organique qui a présidé à l'origine de tous les emprunts faits au latin populaire par notre langue dans les trois premiers siècles de son existence.

3) L'œuvre de Ville-Hardouin. — Geoffroi de Joinville était maréchal de Champagne, lorsque Foulques de Neuilly commença, d'abord de son propre mouvement, et ensuite à l'exhortation de l'apostole (du pape) de Rome Innocent III, à prêcher *des croix* (c'est-à-dire une croisade, la 4^e). Geoffroi prit la croix avec beaucoup de seigneurs, lors du tournoi qui eut lieu au château d'Aicris (Écri). Reconnu comme aussi prudent dans les conseils que brave sur les champs de bataille, il fut choisi avec cinq autres, après diverses réunions, dont la première fut tenue à Soissons et les autres à Compiègne, pour faire réussir à Venise, par ses négociations, la grande et sainte entreprise. Ce fut encore lui, qui, après divers pourparlers avec le doge Henri Dandolo, décida celui-ci, moyennant le consentement du peuple — (car la république vénitienne était encore alors toute démocratique) — à mettre au service des croisés les galères de Venise. L'accord fut conclu dans l'église St Marc en présence de 10,000 hommes du peuple vénitien, rassemblés par le doge pour entendre les propositions des six messagers, auxquels il avait été ordonné qu'ils *châtissent* (tombassent) *as* (aux) *piez* des *seigneurs*, les riches marchands de Venise, et qu'ils ne se *levissent* (levassent) *jusqu'à tant* que ceux-ci *auroient otroyé* (eussent accordé) *qu'ils auraient pitié de la Terre sainte d'outremer*.

Le marquis de Montferrat fut choisi comme chef de l'expédition, et lorsque les croisés, abandonnant leur premier dessein,

se dirigèrent vers Constantinople pour détrôner l'usurpateur Murtzuphle et rétablir sur le trône le jeune Alexis, ce fut Ville-Hardouin qui devint, dès lors, comme l'âme et le véritable chef de l'expédition. Il assiste à la prise et au pillage de Constantinople, se signale par d'héroïques faits d'armes, et est créé par Baudouin de Flandre, devenu empereur de Constantinople, maréchal de la principauté de Romanie. Le marquis de Montferrat, d'abord chef de l'expédition et compétiteur de Baudouin pour le choix d'un empereur, reçut comme compensation le royaume de Salonique.

Ville-Hardouin après s'être distingué partout par sa prudence et sa gravité dans la parole, comme par sa bravoure dans l'action, nous fait assister, dans sa chronique, à la bataille où Baudouin fut fait prisonnier, et à l'élection de Henri, frère de l'empereur, d'abord comme régent, puis comme empereur, et termine son histoire, que l'on regrette de ne pas voir continuer plus longtemps, à la mort du marquis de Montferrat, tué misérablement dans une embuscade par les Bogres (les Bulgares).

On comprend facilement la force, l'intérêt que donne à la narration le rôle joué par l'auteur lui-même dans les événements dont il retrace l'histoire. L'inspiration et un souffle véritablement chevaleresque animent toutes les pages du livre où Ville-Hardouin consigne les événements auxquels il a pris part, et où nous voyons une poignée de preux, français ou belges, faire la conquête de l'empire byzantin. Il ne serait certes pas juste de demander au guerrier-écrivain de déployer dans son ouvrage des qualités au-dessus de son siècle, comme la profondeur des réflexions ou la critique des événements; il faudra attendre jusqu'à Comines pour arriver à quelques-unes des qualités que l'on exige chez les historiens. Demandons à Ville-Hardouin, cela nous suffit, la sincérité dans le récit, la franchise du chevalier, la modestie de l'écrivain et du chrétien : ce sont là les seules qualités que nous puissions exiger du premier ou plus ancien de nos chroniqueurs, et jamais nous ne trouverons ces qualités en défaut. En témoignage de la vérité des faits qu'il raconte, il nous dira, sur sa simple parole de chevalier à laquelle nous pouvons nous fier ¹ : *Et bien tesmoigne Joffrois de Vile-Har-*

¹ Les chiffres indiquent les n^{os} des paragraphes de l'édition de M. Wailly.

douin li marechaus de Champaigne, à son escient par verté (vérité) que puis que li siècles fut estorés (depuis que le monde fut créé) ne fu tant gaainié en une vile (ville; p. 146, n° 250, Wailly). Et bien tesmoigne Joffrois.... que ceste ovre (œuvre) dita (p. 126, n° 208). Et bien tesmoigne Joffrois.... qui ainc n'i menti de mot à son escient (p. 68, n° 120, Wailly).

Quant à la morale à tirer des événements, il ne néglige presque jamais non plus de la tirer; mais sa morale est toute simple, toute naïve, comme celle de tous les chevaliers foncièrement chrétiens de son temps; c'est que Dieu fait réussir ceux qui le servent en toute pureté de cœur et punit les mauvaises actions par des revers : *Les aventures avient ensi con Dieu plaist* (les aventures arrivent comme il plaît à Dieu, p. 20, n° 34). Le succès pour lui vient surtout de la loyauté; quand on agit *deloialement* ou *deféalment*, il en avient toujours *granz mésaventure*. Qui *Diex vielt aidier, nuls hom ne li puet nuire* (183).

Passons maintenant à l'examen du livre, non au point de vue lexicologique ou étymologique, mais au point de vue de la syntaxe. Nous n'avons naturellement pas besoin de dire que l'on ne peut pas s'attendre à trouver chez Ville-Hardouin toutes les règles de construction que nous suivons depuis que notre langue, de *demi-synthétique*, est devenue tout-à-fait *analytique*. A quelques exceptions près, nous retrouverons déjà cependant chez lui presque toutes les règles d'accord que suit encore maintenant notre langue du XIX^e siècle. Cent ans après Ville-Hardouin, le français sera presque entièrement constitué dans Joinville, nous n'aurons presque plus de peine à lire les auteurs de la fin du XIII^e siècle, et il ne nous faudra plus guère un interprète, comme nous en avons quelquefois besoin pour comprendre parfaitement les ouvrages que le XI^e et le XII^e siècle nous ont transmis et que nous lisons toujours avec le plus vif intérêt, sinon toujours avec beaucoup de plaisir.

CONSTRUCTION DE LA PHRASE DANS L'OUVRAGE DE VILLE-HARDOUIN.

Prenons les deux premiers chapitres de la *Conquête de Constantinople*, pour nous rendre compte de la construction de Ville-Hardouin :

Sachiez que mil et cent et quatre vinz et dix sept ans après l'incarnation Nostre Sengnor Jesu Crist, al tens Innocent, apostoile de Rome, et Phelipe, roi de France, et Richart, roi

d'Engleterre, ot (il y eut) un saint home en France qui ot (eut) nom Folques de Nuilli — cil Nuillis siet (se trouve) entre Laigni sor Marne et Paris); — et il ere (était) prestres et tenoit la parroisse de la ville. Et cil Folques dont je vos di (parle) comença à parler de Deu par France et par les autres terres entor (d'alentour); et sachiez que Nostres Sires fist maintes miracles por lui.

Sachiez que la renommée de cel saint home ala tant qu'elle vint à l'apostoile (apôtre, pape) de Rome, Innocent, et l'apostoiles envoia en France et manda al prodome que il preeschast des croiz par s'autorité. Et après y envoia un suen cardinal, maistre Perron de Capes (Pierre de Capoue), croisié; et manda par lui le pardon tel con je vous dirai : Tuit (tous) cil (ceux) qui se croiserioient et feroient le service Deu un an en l'ost (l'armée), seroient quite de toz les pechiez que il avoient faiz, dont il seroient confès (confessés). Por ce que cil pardons fu issi granz, si s'en esmurent mult (beaucoup) li cuer des genz, et mult s'en croisierent por ce que li pardons ere si granz. »

A ne prendre que ces deux chapitres, la construction de la phrase de Ville-Hardouin ne diffère guère de celle que nous avons encore aujourd'hui.

1^o L'impératif *sachiez* est à sa place, ainsi que les circonstanciels de temps qui le suivent, dont les deux derniers sont suivis de leurs déterminatifs : *Nostre sengnor, Innocent, apostoile de Rome* (ces derniers mots en apposition); 2^o puis vient le verbe avec lequel le sujet grammatical (*il y eut*) est sous-entendu comme cela arrive souvent dans Ville-Hardouin, et ensuite le sujet logique : *un saint homme* (présenté sous forme de *complément* ou *régime* après le verbe *impersonnel*); 3^o le pronom relatif ou conjonctif *qui* est suivi immédiatement du verbe : *ot* (eut); 4^o dans la proposition : *il ere* (était) *prestres*, nous avons encore la construction moderne, de même que dans les propositions suivantes; 5^o le complément ou régime direct vient immédiatement après le verbe : le complément indirect se trouve aussi à la place qu'il occupe encore aujourd'hui.

Les seules différences que nous ayons à remarquer, c'est que la *préposition* ne se trouve pas devant la date de l'année, parce qu'elle se sous-entendait facilement dans l'ancienne langue, qui n'avait pas encore perdu tout souvenir des cas de la déclinaison latine. La *préposition de*, avant les mots *Nostre sengnor*, génitif de *détermination*, ne se trouve pas non plus dans la phrase, et

n'y était nullement nécessaire, comme nous le verrons un peu plus loin, en parlant de l'article.

Quant au *circonstanciel de temps* que l'on s'attendrait peut-être à devoir trouver après le verbe, comme le disent souvent nos grammaires élémentaires, je crois avoir prouvé suffisamment dans ma Grammaire (St-Petersbourg-Paris-Bruxelles, 1879) qu'il n'a aucune place fixe dans la proposition, tant il peut facilement changer de place.

SUJET ET ATTRIBUT.

Tout le monde connaît la construction donnée généralement aujourd'hui à toute proposition française :

Les rois fainéants / de la race mérovingienne / laissaient / négligemment / tout leur pouvoir / aux maires du palais / ; sujet avec ses déterminatifs; le verbe; l'adverbe; le complément direct avec ses déterminatifs; le complément indirect également avec ses déterminatifs, quand toutefois il y a des déterminatifs pour les différentes parties de la proposition.

Ville-Hardouin sait parfois employer cette tournure, mais sa langue conserve encore presque toutes les libertés de la construction latine, et se rapproche, par conséquent, souvent de la construction allemande. Quelques exemples suffiront pour prouver ce que nous avançons.

Si *s'en esmurent* mult li cuer des genz (ch. 2). Avec ces deus contes *se croisserent* dui mult halt baron (4). En la terre le conte Tibaut *se croisa* Garniers (5). Après *pristrent* li baron un parlement à Soisons (11).

Quelques-unes de ces inversions sont restées dans notre langue.

DÉTERMINATIF ET COMPLÉMENT.

Ville-Hardouin commence quelquefois ses phrases par le *déterminatif*, et il le fait sans doute quand il veut attirer l'attention sur ce mot, comme nous le faisons aussi aujourd'hui :

De totes conquestes que nos feroins de terre ne d'avoir la moitié en aurons, et vos l'autre (23). *Des paroles que li dux dist bones et beles* ne vos puis tot raconter (30).

Le complément ou régime se met plus souvent encore que le déterminatif avant le verbe et le sujet, et ici l'on reconnaîtra plus d'une fois la tournure latine, ou se rapprochant considérablement du latin, et souvent aussi par conséquent de la langue allemande :

Grant chose nos ont requise (19). *Totes les paroles*, qui là furent dites, ne vos puis mie raconter (20). Et à *toz ces chevaus et ces genz* iert telx la convenance (21).

On trouve même dans Ville-Hardouin des cas où le complément direct, suivi d'une proposition relative, se trouve placé avant le verbe qui les régit tous deux :

Multi ot de cels qui n'oserent mie loer que on *si pou que on avoit de la crestienté* meist en aventure (426).

Cette construction, toute latine, est aussi propre à la langue allemande, mais le français ne peut plus aujourd'hui la reconnaître comme sienne ¹.

CIRCONSTANCIELS.

Il y a inversion du circonstanciel ou de l'adverbe dans les phrases suivantes et une foule d'autres :

Multi fut granz la renommée (4). Qui *mult* ere riches (18).

Qu'il requieissent à tot le pueple *humblement* (26). *Onques* plus grant pitié ne vit nus hom (29).

L'adverbe ne se place plus guère aujourd'hui au commencement des phrases que lorsque l'on veut attirer sur ce mot l'attention du lecteur ou de l'auditeur : ²

Et *royalement* il résolut de se défendre (St René Taillandier). *Toujours* les scélérats ont recours au parjure (Racine). *Rarement* il allumait le feu, car il ne mangeait rien de cuit (Fénelon).

E. BASTIN.

(La suite prochainement).

¹ *Populus romanus, quascunque urbes et agros manu ceperat, regi dono dedit* (Salluste, Jug., V, 4).

² Les inversions qui précèdent ou que nous verrons plus loin et que notre langue actuelle ne connaît plus guère, se trouvent encore à toutes les pages des mémoires de Commynes :

L'armée dudit duc estoit en deux parties. *L'une* (complément) menoit le mareschal de Bourgogne. Et congnoissoit *ledit seigneur* son erreur. Et estoit *l'enseigne toute despecée*. Et luy avoit Dieu *troublé* le sens. *Orgueilleusement* feirent une saillie *ceux de dedans*. (Voir l'édition Chantelauze, 1881, revue sur un manuscrit ayant appartenu à Diane de Poitiers).

COMPTES RENDUS

Le Misanthrope jugé par Coquelin.

Cet hiver, il a pris à Coquelin la fantaisie de laisser pendant quelques soirées la scène pour la tribune et d'analyser ce grand Molière qu'il interprète depuis longtemps avec une incontestable supériorité. Heureuse fantaisie et d'autant plus profitable à la littérature, qu'après avoir réservé à un cercle restreint d'auditeurs la primeur de ses études, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française a publié son travail et révélé au public ses opinions sur un rôle que, selon toute vraisemblance, il ne jouera jamais.

Sa brochure, intitulée *Molière et le Misanthrope*, peut se résumer ainsi : C'est à tort qu'on a vu dans Alceste le portrait de Molière lui-même, ou celui de Montausier, ou bien encore, comme M^r du Boulan, « l'explosion de l'honnêteté publique se personnifiant dans un Janséniste ». On n'est pas plus dans le vrai quand on fait de l'amant de Célimène un personnage héroïque et fabuleux, l'incarnation de la vertu, une sorte d'idéal humain, en un mot, un personnage tragique. Donner au Misanthrope semblable interprétation, c'est trahir les intentions de son auteur. Molière, qui a connu plus qu'aucun autre artiste la puissance du franc et large rire, de ce rire, qui, selon Rabelais, est le propre de l'homme, Molière n'a pu songer ici plus qu'ailleurs à nous tirer des larmes. Son Alceste est un personnage comique, comique à force d'être sage, comique parce qu'en toute circonstance, dans sa discussion avec Philinte, dans son appréciation du sonnet d'Oronte, il manque de mesure et se laisse constamment démonter par la colère, comique surtout parce que, dans ses disputes avec la coquette dont il recherche la main, « ce pourfendeur de toutes les hypocrisies et de toutes les complaisances se trouve amené, par le nez, à la soumission précisément la plus grosse de compromis et de sous-entendus ».

Cette interprétation, qui a soulevé des critiques nombreuses,

est depuis longtemps la nôtre; il nous a même paru qu'on pourrait l'appuyer encore de quelques observations que Coquelin n'aurait peut-être pas dédaignées si, resserré dans les étroites limites d'une conférence, il n'avait dû nécessairement faire un choix dans les arguments propres à étayer sa thèse.

Oui, Molière a voulu nous faire rire d'Alceste, et ce qui le prouve, c'est qu'il l'envoie donner tête baissée dans un piège qu'évitent les plus écervelés, c'est que ce grave philosophe se brûle étourdiment les ailes aux attrails séducteurs d'une coquette dont Clitandre et Acaste ont toujours soupçonné la perfidie. Il y a plus: Alceste, pourrait-on dire, est puni par où il a péché. Ah! il s'est targué de ne ressembler point au commun des mortels; il a prétendu, par l'austérité de ses principes, sortir du cadre ordinaire de notre pauvre humanité; eh bien! il en sortira aussi par la singularité de ses faiblesses: plus il a mis d'orgueil à s'élever au-dessus de ses semblables, plus sa chute aura de retentissement et ses déceptions nous feront d'autant mieux rire que ses prétentions étaient plus exagérées. Au reste, lorsque, prévoyant les objections, Coquelin concède « qu'Alceste est, si l'on veut, la plus haute vertu qui soit » (pg 31), il nous paraît, comme Eliante et Philinte, accorder généreusement au mot vertu le sens que Rousseau lui attribue, mais que les gens sociables lui refuseront toujours. Alceste est orgueilleux comme pas un; il a de plus un fond d'égoïsme qui se trahit et dans son amitié et dans son amour; enfin il manque de dignité en se laissant bernier par Célimène, et ce sont précisément là les défauts les plus propres à ridiculiser un homme qui porte si haut la tête.

Il n'y a pas jusqu'au personnage effacé d'Arsinoé, la prude, dont l'attitude ne fasse mieux ressortir les travers du Misanthrope. Les haineuses insinuations, les méchancetés noires de ce Tartuffe femelle mettent les rieurs du côté de Célimène; ses odieuses menées servent de repoussoir aux légèretés de sa rivale, elles en provoquent le pardon et il est à peine nécessaire d'ajouter qu'en nous sentant attirés vers la coquette, nous sommes naturellement amenés à rire de celui qu'elle trompe avec tant d'astuce, sans doute, mais aussi avec tant de grâce et d'esprit.

A. PITERS.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Règlement organique des athénées royaux.

LÉOPOLD II, roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu la loi du 1^{er} juin 1850 et la loi du 15 juin 1881 sur l'enseignement moyen ;

Revu les arrêtés royaux du 18 juillet 1869, du 8 mai 1874 et du 27 septembre 1880 ;

Le conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne entendu ;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Le règlement organique des athénées royaux en date du 18 juillet 1869, révisé par les arrêtés royaux du 8 mai 1874 et du 27 septembre 1880, est remplacé par les dispositions suivantes.

Elles sont rendues applicables, le cas échéant, aux collèges royaux.

CHAPITRE I^{er}.

Nombre des classes ou années d'études dans les deux sections des athénées.

Art. 1^{er}. Le nombre des classes ou années d'études est fixé à sept dans chacune des deux sections, savoir : deux classes communes, portant les dénominations de septième et de sixième ;

Cinq classes d'humanités ;

Cinq classes professionnelles.

Art. 2. Les cinq classes de la *section des humanités* prennent la dénomination de :

Cinquième latine, quatrième latine, troisième latine, seconde latine ou poésie, rhétorique latine.

Il pourra être institué une sixième classe d'humanités sous le titre de rhétorique latine supérieure.

La fréquentation de la rhétorique latine supérieure est gratuite pour les élèves qui ont fait les cinq classes antérieures dans un établissement public d'enseignement moyen.

Art. 3. Le programme de la section des humanités comprend les matières suivantes :

- Le latin ;
- Le grec ;
- Le français ;
- Le flamand ;
- L'allemand ;
- L'anglais ;
- L'histoire et la géographie ;
- Les mathématiques ;
- Des notions d'astronomie ou cosmographie ;
- Les sciences naturelles ;
- Le dessin ;
- La musique ;
- La gymnastique.

Notre ministre de l'instruction publique est autorisé à constituer, à titre d'essai, indépendamment d'un cours d'humanités complètes, trois sections spéciales, savoir :

I. *Humanités latines et grecques* pour les élèves qui aspirent à faire des études littéraires, philosophiques ou juridiques.

L'étude du grec est obligatoire pour ces élèves ; mais ils ne sont pas tenus d'étudier plus d'une des trois langues flamande, allemande ou anglaise, ni les mathématiques (en seconde et en rhétorique), ni la chimie.

II. *Humanités latines*, pour les élèves qui aspirent soit à entrer dans les écoles spéciales, soit à faire des études mathématiques ou physiques.

Pour eux, le grec est obligatoire pendant un an seulement. Ils étudient les mathématiques avec les élèves de la section professionnelle scientifique.

III. *Humanités latines*, pour les élèves qui aspirent à l'étude des sciences naturelles et à la médecine.

Pour eux, le grec est obligatoire pendant deux ans seulement ; ils étudient deux langues modernes de la section industrielle.

Art. 4. *La section professionnelle* comprend :

Une division inférieure composée de deux années d'études, lesquelles reçoivent les dénominations de cinquième professionnelle et quatrième professionnelle ;

Une division supérieure scientifique et une division supérieure commerciale et industrielle, composée chacune de trois classes, lesquelles prennent respectivement les dénominations de troisième scientifique et de troisième commerciale et industrielle, de seconde scientifique et de seconde commerciale et industrielle, de première scientifique et de première commerciale et industrielle.

Art. 5. L'enseignement des humanités et l'enseignement professionnel peuvent être donnés dans des locaux séparés, en vertu d'une décision de notre ministre de l'instruction publique qui prendra les mesures que nécessitera cette séparation.

CHAPITRE II.

Age et programme d'admission, examens de passage.

Art. 6. Pour être admis à la classe de septième, il faut être âgé de onze ans au moins. Toutefois, des dispenses d'âge pourront être accordées par le bureau administratif, le préfet des études entendu.

Nul n'est admis à la classe de septième, s'il n'a subi avec succès un examen portant notamment sur les matières suivantes :

Les éléments de la grammaire française ainsi que de la langue flamande ou allemande dans les parties du pays où ces langues sont en usage.

Les quatre règles fondamentales de l'arithmétique appliquées aux nombres entiers et aux nombres décimaux, le système légal des poids et mesures.

L'aspirant doit savoir écrire lisiblement et correctement sous la dictée.

Notre ministre de l'instruction publique introduira dans ce programme les modifications qui seraient jugées nécessaires pour le mettre en harmonie avec le programme de l'enseignement primaire.

Art. 7. Il est établi des examens de passage et de sortie.

Au point de vue des examens de passage, les sept années d'humanités et les sept années d'études professionnelles sont divisées en trois groupes.

Le premier groupe se compose des deux premières années communes (septième et sixième);

Le second groupe se compose, dans la section des humanités des trois classes de cinquième, quatrième et troisième : 1^o pour les élèves qui suivent les humanités complètes; 2^o pour ceux qui suivent les humanités latines préparatoires aux études littéraires ou juridiques et 3^o pour ceux qui se préparent à l'étude des sciences naturelles et de la médecine. Il se compose des deux classes de cinquième et de quatrième, pour les élèves qui se préparent à entrer dans les écoles spéciales ou à faire des études mathématiques ou physiques.

Il comprend également les deux classes de cinquième et de quatrième dans la section professionnelle.

Le troisième groupe se compose des classes supérieures.

Nul n'est admis d'un groupe dans un autre qu'en vertu d'un examen de passage donnant droit à un certificat d'aptitude.

Les examens de passage d'une année à une autre sont maintenus.

Art. 8. Il est institué un examen pour la délivrance d'un diplôme de sortie de la rhétorique latine, de la rhétorique supérieure et des deux rhétoriques professionnelles.

Les épreuves seront réglées par notre ministre de l'instruction publique qui désignera également les personnes appelées à les apprécier.

Des avantages à déterminer par disposition ministérielle pourront être accordés aux porteurs du diplôme de sortie de la rhétorique latine supérieure.

CHAPITRE III.

Importance relative des matières d'enseignement.

Art. 9. Le nombre total et la répartition des heures assignées, par semaine, aux diverses matières de l'enseignement dans les diverses sections des athénées, sont réglés par notre ministre de l'instruction publique.

CHAPITRE IV.

Nombre de professeurs. — Mode de nomination. — Attributions.

Art. 10. Indépendamment du préfet des études le personnel enseignant des athénées royaux comprend :

Un professeur de rhétorique latine ;

Un professeur de seconde latine ou poésie ;

Un professeur de troisième latine ;

Un professeur de quatrième latine ;

Un professeur de cinquième latine ;

Un professeur pour chacune des classes communes de septième et de sixième ;

Un professeur de rhétorique française ;

Au moins un deuxième professeur de français ;

Au moins un professeur d'histoire et de géographie ;

Un professeur de mathématiques supérieures ;

Au moins un professeur de mathématiques inférieures ;

Au moins un professeur de sciences naturelles ;

Un professeur de sciences commerciales ;

Au moins trois professeurs pour les langues flamande, allemande et anglaise ;

Un professeur ou maître de dessin ;

— — musique ;

— — gymnastique.

Il pourra y avoir de plus un professeur de rhétorique latine supérieure.

Art. 11. Dans certains athénées, le professeur de rhétorique latine pourra être chargé de donner les cours de la seconde latine, concurremment avec le professeur de troisième.

Art. 12. Les préfets des études et les professeurs sont nommés par nous.

Notre ministre de l'instruction publique nomme les professeurs ou maîtres de dessin, de musique et de gymnastique, ainsi que les surveillants.

Il nomme également le secrétaire-trésorier du bureau administratif.

Art. 13. Les attributions du préfet des études sont réglées par disposition spéciale. Les attributions de chaque professeur sont déterminées

conformément aux prescriptions de l'article 3 de l'arrêté royal du 14 juillet 1875.

Notre ministre de l'instruction publique peut apporter à ces attributions les modifications de détail qui seraient commandées par les exigences de l'enseignement.

CHAPITRE V.

Répétitions. — Professeurs intérimaires. — Directeurs de classe.

Art. 14. Notre ministre de l'instruction publique est autorisé à prendre des mesures pour l'organisation de répétitions dans le cours de mathématiques supérieures, en vue de la préparation des élèves aux examens des écoles spéciales.

Art. 15. Un certain nombre de professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur peuvent être appelés par notre ministre de l'instruction publique à remplir les fonctions de professeurs intérimaires dans les athénées royaux. Leur traitement ainsi que leurs attributions sont réglés par disposition ministérielle.

Art. 16. Chaque année, au mois d'octobre, les professeurs se réunissent pour désigner dans chaque classe le professeur qui sera chargé, sous la surveillance et l'autorité du préfet des études, de la direction générale de cette classe.

Ce professeur portera le titre de directeur de classe.

La mission des directeurs de classe sera réglée par disposition ministérielle.

CHAPITRE VI.

Rétribution scolaire (Minerval). — Études en commun. — Dispositions diverses.

Art. 17. Le taux de la rétribution des élèves est proposé par le bureau administratif et arrêté par disposition ministérielle.

Art. 18. Des études en commun sont tenues par les maîtres d'études ou surveillants, sous la haute direction du préfet des études.

Art. 19. Les études en commun doivent se faire dans des salles spéciales.

Art. 20. Dans les villes où il existe un athénée royal et une école moyenne de l'État, les cours de l'athénée peuvent, en exécution de l'article 24, § 1^{er}, de la loi du 1^{er} juin 1850, être réduits d'une ou des deux premières années d'étude (septième et sixième) si cette réduction est jugée compatible avec les intérêts de l'enseignement.

Art. 21. L'exercice financier des athénées royaux correspond à l'année financière de l'État.

Art. 22. Lorsque, pendant trois années consécutives, le nombre des élèves d'une classe quelconque, dans un athénée, a dépassé quarante, la classe est dédoublée, et la dépense qui résulte de ce dédoublement est

couverte par le moyen indiqué à l'article 17 de l'arrêté royal du 14 juillet 1875.

Art. 23. Des pensionnats peuvent être tenus, avec l'autorisation de notre ministre de l'instruction publique, dans une dépendance des locaux affectés à l'enseignement dans les athénées. Toutefois, les locaux destinés au pensionnat doivent être disposés de telle sorte que les internes ne puissent communiquer avec les externes, avant l'entrée dans les classes.

Art. 24. Les mesures prises, en vertu de l'article 40 de l'arrêté royal du 1^{er} septembre 1851, continueront à sortir leurs effets jusqu'à décision contraire de notre ministre de l'instruction publique.

Art. 25. Notre ministre de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, prendra les dispositions nécessaires pour régler tout ce qui est relatif notamment aux devoirs à domicile, aux compositions dans l'intérieur de l'athénée, à la discipline, aux heures de classe, à la distribution des prix.

RÈGLEMENT ORGANIQUE DES ÉCOLES MOYENNES DE L'ÉTAT POUR GARÇONS.

CHAPITRE I^{er}.

Du nombre des classes ou années d'études. — Age et programme d'admission.

Art. 1^{er}. L'école moyenne comprend trois classes qui prennent respectivement les dénominations de :

Troisième classe (1^{re} année d'études);

Deuxième classe (2^e — —);

Première classe (3^e — —).

Si une section préparatoire est annexée à l'école moyenne, elle comprend le nombre de classes nécessaires pour l'exécution du programme de l'enseignement primaire conformément aux prescriptions de la loi du 1^{er} juillet 1879.

Art. 2. Pour être admis à la section préparatoire de l'école moyenne il faut être âgé de six ans au moins.

Pour être admis à la troisième classe de l'école moyenne, il faut être âgé de onze ans au moins.

Des dispenses peuvent, dans des cas spéciaux, être accordées par le bureau administratif, le directeur entendu.

Art. 3. Le programme d'admission à l'école moyenne comprend : les quatre règles appliquées aux nombres entiers et aux nombres décimaux, le système légal des poids et mesures et les éléments de la grammaire française, ainsi que de la langue flamande ou allemande dans les parties du pays où ces langues sont en usage.

Il faut, en outre, savoir écrire lisiblement et correctement sous la dictée.

Notre ministre de l'instruction publique introduira dans ce programme les modifications qui seraient jugées nécessaires pour le mettre en harmonie avec le programme de l'enseignement primaire.

CHAPITRE II.

Des matières d'enseignement, de leur importance relative.

Art. 4. L'enseignement dans les écoles moyennes comprend les matières portées au programme général qui sera arrêté par notre ministre de l'instruction publique, pour l'exécution des articles 26 et 27, § 3, de la loi du 1^{er} juin 1850.

Art. 5. Le nombre total et la répartition des heures assignées par semaine aux diverses matières d'enseignement dans les écoles moyennes ainsi que dans la section préparatoire, sont réglés par disposition ministérielle.

CHAPITRE III.

Personnel. — Mode de nomination. — Attributions.

Art. 6. Les directeurs et les régents des écoles moyennes sont nommés par nous.

Notre ministre de l'instruction publique nomme les instituteurs et les professeurs ou maîtres de dessin, de musique et de gymnastique, ainsi que les surveillants, s'il y a lieu.

Art. 7. L'arrêté de nomination d'un membre du personnel enseignant détermine ses attributions.

Notre ministre de l'instruction publique peut, par disposition spéciale, introduire dans les attributions d'un régent ou d'un instituteur, le bureau administratif entendu, les modifications que réclamerait l'intérêt de l'enseignement ou les besoins du service.

Art. 8. Les traitements des membres du personnel enseignant sont fixés conformément aux règles établies par les arrêtés royaux du 14 juillet 1875, du 15 décembre 1875, du 25 juillet 1879.

Art. 9. Les régents ou instituteurs, porteurs d'un diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, qui auront subi avec succès l'examen approfondi sur une ou plusieurs des langues flamande, allemande ou anglaise, recevront, lorsque, indépendamment d'autres parties du service, ils seront chargés de l'enseignement de l'une de ces langues, un traitement supplémentaire de cinq cents francs.

Art. 10. Des professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré inférieur peuvent être appelés par notre ministre de l'instruction publique à remplir les fonctions de régents ou instituteurs intérimaires dans les écoles moyennes de l'État. Le traitement dont ils jouiront ainsi que leurs attributions seront réglés par disposition ministérielle.

CHAPITRE IV.

**Rétribution scolaire (Minerval). — Études en commun. —
Dispositions diverses.**

Art. 11. Le taux de la rétribution des élèves est proposé par le bureau administratif, et arrêté par disposition ministérielle.

Le produit de cette rétribution fait partie des recettes destinées à couvrir les dépenses générales de l'établissement.

Si les recettes excèdent les dépenses, le boni est réparti entre le directeur, les régents et les instituteurs d'après des règles à déterminer par disposition ministérielle.

Art. 12. Il est institué, dans chacune des écoles moyennes, des études en commun qui sont tenues par les membres du personnel sous la surveillance du directeur.

Art. 13. L'exercice financier des écoles moyennes correspond à l'année financière de l'État.

Art. 14. Lorsque pendant trois années consécutives le nombre des élèves d'une classe aura dépassé quarante, cette classe sera dédoublée et les dépenses de ce dédoublement seront couvertes conformément aux prescriptions de l'article 15, §§ 2, 3 et 4, de l'arrêté royal du 14 juillet 1875.

Art. 15. Des pensionnats peuvent être établis, avec l'autorisation de notre ministre de l'instruction publique, dans une dépendance des locaux affectés à l'enseignement.

Art. 16. Notre ministre de l'instruction publique, chargé de l'exécution du présent arrêté, prendra des dispositions nécessaires pour régler tout ce qui concerne notamment les devoirs à domicile, les compositions dans l'intérieur de l'école, la discipline, les heures de classe et d'études, la distribution des prix.

ATHÉNÉES ROYAUX. — SECTION DES HUMANITÉS.

TABLEAU INDIQUANT PAR SEMAINE LE NOMBRE D'HEURES DE LEÇONS.

A. — *Humanités latines et grecques*, pour les aspirants aux études littéraires, philosophiques, juridiques.

MATIÈRES.	Cours communs.		V	IV	III	II	Rhétorique.	Rhétorique supérieure.
	VII	VI						
Latin	»	»	12	10	10	12	12	10
Grec	»	»	»	6	6	6	6	6
Français	8	8	2	2	2	2	2	2
Flamand	8	8	2	2	2	2	2	2
Allemand								
Anglais	»	»	(3)	(2)	(2)	(2)	(2)	(2)
Histoire et géographie	3	3	3	3	3	3	3	4
Mathématiques	4	4	2	2	3	(4)	(2)	»
Sciences naturelles	1	1	1	1	1	2	(1)	»
Philosophie	»	»	»	»	»	»	»	2
Dessin	2	2	2	(2)	(2)	(2)	(2)	»
Musique	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	»
Gymnastique	3	3	3	3	3	3	3	»
Total.	29	29	27	29	30	30	30	26

B. — *Humanités latines* pour les élèves qui aspirent aux écoles spéciales et aux études mathématiques et physiques.

MATIÈRES.	Cours communs.		V	IV	III	II	Rhétorique.	Rhétorique supérieure.
	VII	VI						
Latin	»	»	12	10	10	12	12	(10)
Grec	»	»	»	6	(6)	(6)	(6)	(6)
Français	8	8	2	2	2	2	2	(2)
Flamand ou allemand	8	8	2	2	2	2	2	(2)
Allemand ou flamand	»	4	4	(2)	(2)	(2)	(2)	(2)
Anglais	»	»	(3)	(2)	(2)	(2)	(2)	(2)
Histoire et géographie	3	3	3	3	3	3	3	(4)
Mathématiques	4	4	4	4	6	6	8	»
Sciences naturelles	1	1	1	1	1	2	(3)	»
Philosophie	»	»	»	»	»	»	»	(2)
Dessin	2	2	2	2	2	2	2	»
Musique	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	»
Gymnastique	3	3	3	3	3	3	3	»
Total.	29	33	33	33	29	32	32	»

N. B. Les parenthèses indiquent que les leçons sont facultatives.

C. — *Humanités latines*, pour les élèves qui se destinent aux sciences naturelles et à la médecine.

MATIÈRES.	Cours communs.		V	IV	III	II	Rhétorique.	Rhétorique supérieure.
	VII	VI						
Latin	»	»	12	10	10	12	12	(10)
Grec	»	»	6	6	6	(6)	(6)	(6)
Français	8	8	2	2	2	2	2	(2)
Flamand ou allemand	8	8	2	2	2	2	2	(2)
Allemand ou flamand	»	4	4	2	2	2	2	(2)
Anglais	»	»	(3)	(2)	(2)	(2)	(2)	(2)
Histoire et géographie	3	3	3	3	3	3	3	(4)
Mathématiques	4	4	2	2	3	4	2	»
Sciences naturelles	1	1	1	1	3	4	4	»
Philosophie	»	»	»	»	»	»	»	(2)
Dessin	2	2	2	(2)	(2)	(2)	(2)	(2)
Musique	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)
Gymnastique	3	3	3	3	3	3	3	3
Total	29	33	31	31	34	32	30	»

ATHÉNÉES ROYAUX. — SECTION PROFESSIONNELLE.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DU TEMPS.

MATIÈRES.	Cours communs.		A. Section scientifique.					B. Section commerciale et industrielle.				
	VII	VI	V	IV	III	II	I	V	IV	III	II	I
Français	8	8	8	6	5	5	6	8	6	5	5	6
Flamand (rég. flamand)	8	8	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Flamand (rég. wallon)	»	4	4	3	3	3	2	4	3	3	3	2
Allemand (rég. flamand)	»	4	4	3	3	3	2	4	3	3	3	2
Allemand (rég. wallon)	8	8	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Anglais	»	»	(4)	(3)	(3)	(3)	(2)	4	4	3	3	2
Histoire et géographie	3	3	3	3	3	3	3	2	3	3	3	3
Mathématiques	4	4	4	4	6	6	8	4	3	3	2	2
Sciences naturelles	1	1	1	2	3	2	»	1	2	3	(*)4	(*)4
Sciences commerciales	»	»	»	3	»	»	»	»	3	3	5	5
Dessin	2	2	2	2	2	3	3	2	2	2	2	2
Musique	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)	(1)
Gymnastique	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3
Total	29	33	28	29	28	28	28	32	32	31	33	32

(*) Non compris les manipulations.

Approuvé pour être annexé à l'arrêté ministériel du 10 juillet 1881.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBECCK.

ÉCOLES MOYENNES DE L'ÉTAT.

TABLEAU INDICANT PAR SEMAINE LE NOMBRE D'HEURES
DE LEÇONS.

MATIÈRES.	III ^e classe ou 1 ^{re} année d'études.	II ^e classe ou 2 ^e année d'études.	I ^{re} classe ou 3 ^e année d'études.
Français	8	8	5
Flamand (régime flamand) . .	8	8	3
Flamand (régime wallon) . .	»	4	4
Allemand (régime wallon) . .	8	8	3
Allemand (régime flamand) . .	»	4	4
Anglais	»	»	(3)
Histoire et géographie . . .	3	3	3
Mathématiques	4	4	7
Sciences naturelles	1 (a)	1 (a)	3
Tenue des livres et sciences commerciales	»	»	3
Dessin	2	2	2
Musique	(1)	(1)	(1)
Gymnastique	3	2	3
Total. . .	29	33	33

(a) Non compris les excursions.

Vu pour être annexé à notre arrêté du 11 juillet 1881.

Le Ministre de l'instruction publique,
P. VAN HUMBEECK.PROGRAMMES DES ATHÉNÉES ROYAUX ET DES ÉCOLES MOYENNES
DE L'ÉTAT.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Par l'organisation qu'il a donnée à l'enseignement moyen, le gouvernement a cherché à concilier, dans une juste mesure, les exigences légitimes de l'époque, en ce qui concerne les langues modernes et les sciences, avec le maintien de ce qui constitue le fonds d'une véritable culture intellectuelle et littéraire, c'est-à-dire l'étude des langues anciennes.

L'étude de la langue grecque est même considérablement renforcée ; mais on n'impose plus cette étude comme strictement obligatoire, à tous les élèves humanistes indistinctement.

La durée normale des cours reste fixée à trois années dans les écoles moyennes, et à sept années dans les athénées royaux. Les deux premières

années sont consacrées à un enseignement général, commun à tous les élèves, ayant exclusivement pour objet les langues modernes, les notions générales de l'histoire et de la géographie, les notions générales des sciences naturelles, l'arithmétique, le dessin, la musique et la gymnastique.

A la fin de ces deux années, le père de famille, éclairé sur les aptitudes de son fils, le dirige, à son gré, soit vers des *études professionnelles restreintes* (troisième année des écoles moyennes), soit vers des *études professionnelles complètes* préparant aux carrières commerciales et industrielles ou aux carrières spéciales (école militaire, école du génie civil, école des mines, etc.), soit enfin vers des *études d'humanités*, lesquelles, à leur tour, sont divisées en vue des diverses carrières libérales : 1° en humanités complètes comprenant tous les cours ; 2° en humanités latines et grecques, pour les aspirants aux études littéraires, philosophiques, juridiques ; 3° en humanités latines, pour les élèves qui aspirent à entrer dans les écoles spéciales ou qui veulent acquérir un diplôme pour les sciences physiques et mathématiques ; enfin, 4° en humanités latines pour les élèves qui se destinent aux sciences naturelles et à la médecine.

Pour les humanités classiques, le gouvernement se réserve d'organiser dans les athénées royaux, indépendamment des sept classes ci-dessus indiquées, une *rhétorique latine supérieure*, gratuite pour tous les élèves qui ont fait leurs classes précédentes dans un établissement public d'instruction moyenne du pays. Des avantages à déterminer ultérieurement pourront être accordés aux élèves qui auront fréquenté cette classe avec succès.

PROGRAMME DES COURS DES ATHÉNÉES ROYAUX.

Cours communs à la section des humanités et à la section professionnelle.

LANGUES ¹.

LANGUE FRANÇAISE.

Septième.

Lecture à haute voix ².

Exercices de mémoire et de diction.

¹ Dès la classe inférieure (la septième dans les athénées, la première année dans les écoles moyennes), la langue allemande est obligatoire pour

Grammaire : lexigraphie et syntaxe : notions générales.
Dictées.

les élèves des localités wallonnes ou allemandes. Les élèves des localités flamandes ont, dès la même classe, à étudier le français, indépendamment de leur langue maternelle. L'organisation de l'enseignement sera faite de telle façon que l'élève pourra, en passant par n'importe quel athénée ou quelle école moyenne du pays, continuer le régime sous lequel il aura commencé ses études. Les bureaux administratifs des établissements wallons seront d'ailleurs en droit de choisir, au point de vue de la langue principale, entre le régime wallon et le régime flamand, suivant les convenances locales.

Dans les deux classes inférieures des athénées et des écoles moyennes, l'enseignement des langues modernes exercera l'intelligence des élèves, de manière à préparer aux études classiques. Cette préparation ne sera pas moins utile à ceux qui se destinent à entrer dans la section professionnelle; mais ici l'enseignement des langues modernes prendra des allures plus pratiques, et le professeur, tout en développant le goût littéraire, aura cinq années pour exercer les jeunes gens à s'exprimer avec facilité et avec correction, ce qui est plus spécialement le but à atteindre dans cette section.

Dans les écoles moyennes, l'étude du flamand ou de l'allemand comprend dix-neuf heures de leçons par semaine pour les trois classes : les leçons de la dernière classe sont plus spécialement consacrées à la pratique du langage. Le gouvernement ne s'arrêtera pas à ces mesures : afin de mieux assurer le progrès des élèves, il se propose de faire commencer l'étude d'une langue moderne dès la section préparatoire des écoles moyennes et de nommer, dans les athénées flamands et dans les écoles moyennes flamandes des professeurs capables d'enseigner tout au moins l'allemand et l'anglais par le flamand.

Les règles et les définitions d'usage (formation du pluriel, du féminin dans les substantifs et les adjectifs, règles d'accord, genres, nombres, personnes, voix, etc.), s'enseigneront dogmatiquement et pratiquement et permettront d'employer une terminologie commune pour toutes les langues, tandis que les règles de la syntaxe particulière à chaque langue s'enseigneront d'une manière raisonnée et pratique, en tenant compte des résultats obtenus relativement à la grammaire comparée. Le professeur fera trouver les formules des règles après les avoir déduites d'exemples ou expliquées par des exemples.

Il accordera une attention particulière aux fonctions des mots et aux formes grammaticales. L'analyse lexigraphique et l'analyse syntaxique, entendues d'une manière rationnelle, seront spécialement employées à cet effet. Ces exercices, nécessaires pour toutes les langues, sont surtout

Analyses lexigraphiques et syntaxiques faites principalement de vive voix.

recommandables pour le français, en vue du latin ; beaucoup d'élèves sont faibles dans les langues mortes parce qu'ils sont faibles dans leur langue maternelle ; ils ne connaissent pas assez les fonctions des mots, la valeur logique des termes dans les propositions, les rapports des propositions entre elles, pour savoir différencier l'emploi des cas, des modes, des temps, etc., en latin et en grec.

Les analyses sont utiles, à la condition qu'elles ne se fassent pas machinalement, qu'elles ne deviennent pas une monotone nomenclature de mots ; il est fastidieux de faire répéter sans fin ce que l'élève ne peut ignorer sans être inapte à suivre les cours d'un établissement d'instruction moyenne. Elles se feront tous les jours, surtout oralement, dans les classes inférieures ; elles permettront de revoir la lexigraphie, dont l'étude doit être systématique et patiente.

Le professeur donnera chaque jour un exercice, soit oral, soit écrit, sur la grammaire, sans céder au désir d'aller au delà du programme de la classe.

La grammaire apprise à part et dans sa forme abstraite, sans application immédiate, arrête et rebute souvent les élèves. Au début de l'étude d'une langue et principalement de l'étude des langues mortes, le professeur n'en fera que peu d'usage ; il aura soin de donner à ses élèves la traduction d'un texte court et simple qui servira en même temps de base à de petits thèmes d'imitation faits de vive voix.

Il expliquera comment les mots prennent des terminaisons différentes suivant leurs fonctions grammaticales, et passera naturellement ainsi de la pratique à la théorie.

Dans le choix des morceaux à expliquer, il veillera constamment au côté éducatif et moral. L'analyse littéraire lui fournira mainte occasion de faire ressortir les leçons que renferment ces morceaux.

Devoirs à domicile. — En recommandant dans toutes les classes de nombreux exercices d'application, le gouvernement n'a pas l'intention d'engager les professeurs à multiplier les devoirs à domicile. Il peut y avoir deux devoirs écrits par jour ; ils ne seront pas longs et ils seront bien soignés au point de vue de la calligraphie, de la forme littéraire et des matières données à traiter. Les sujets des compositions écrites ne sortiront pas du cercle des connaissances des élèves, et, pour les classes inférieures, ils seront empruntés de préférence soit à l'histoire, soit aux sciences naturelles.

Naturelles dictées sont moins nécessaires que les thèmes ; l'élève, en traduisant, suit le texte dicté quand le français peut en adopter les tournures.

Explication de morceaux choisis.
Exercices de rédaction et d'élocution *.
Une chrestomathie.

Sixième.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Grammaire : lexigraphie et syntaxe : développements et difficultés. Dérivation des mots.
Dictées.
Analyses lexigraphiques et syntaxiques faites principalement de vive voix.
Explication de morceaux choisis.
Exercices de rédaction et d'élocution.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Une chrestomathie.

Les devoirs dans les classes inférieures sont simples et la correction en demande peu de temps ; le professeur peut se borner à souligner les fautes en chargeant les élèves de faire eux-mêmes les rectifications ; il corrigera tous les devoirs. Dans les classes supérieures, où la révision des devoirs et des compositions littéraires exige parfois beaucoup de temps, parce que le professeur doit indiquer le motif de ses changements, il en corrigera le plus grand nombre possible et il contrôlera au moins chaque jour l'exécution matérielle de tous les devoirs.

Leçons. — Les exercices de mémoire et de récitation sont nécessaires pour l'étude des langues anciennes ou modernes ; ils donnent une provision de mots et de tournures ; ils gravent dans l'esprit des élèves les modèles les plus propres à former le goût. Les morceaux choisis comme exercices devront être empruntés aux poètes, et seront préalablement bien expliqués. On engagera les élèves à tenir note des expressions heureuses.

Lecture. — Dans la lecture et l'explication des textes, on s'attachera particulièrement à faire bien saisir aux enfants le sens précis des mots, la valeur des locutions et les liens que la dérivation établit entre deux mots de la même famille.

Travaux écrits. — Il importe de tenir à ce que les élèves soignent leurs travaux écrits sous le rapport du fond et de la forme.

(Voir au surplus, la note inscrite à la suite du programme du français dans la section des humanités, et qui est également applicable à la section professionnelle).

* Les professeurs de toutes les classes auront soin de surveiller constamment la prononciation.

LANGUE FLAMANDE.

Régime flamand.*Septième.*

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : lexigraphie et syntaxe : répétition des notions générales.
Dictées.

Analyses lexigraphiques et syntaxiques faites principalement de vive voix.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction.

Une chrestomathie.

Sixième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : lexigraphie et syntaxe : développements et difficultés. Dérivation des mots.

Dictées. Thèmes et versions.

Analyses lexigraphiques et syntaxiques faites principalement de vive voix.

Exercices de rédaction.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

Régime wallon.*Sixième.*

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : lexigraphie : formes régulières ; faibles ; fortes.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

LANGUE ALLEMANDE.

Régime wallon.*Septième.*

Lecture. Écriture.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : lexigraphie : formes régulières.

Thèmes et versions.

Explication de mots faciles.

Une chrestomathie.

Sixième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : complément de la lexigraphie. Notions générales de syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

Régime flamand.*Sixième.*

Lecture. Écriture.

Exercices de mémoire et d'élocution faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : lexigraphie : formes régulières.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.*Septième.*

(Voir le programme général d'histoire, page 24).

Sixième.

(Voir id.)

ARITHMÉTIQUE.*Septième.*

Numération décimale. — Opérations fondamentales sur les nombres entiers, sur les fractions décimales et sur les fractions ordinaires (sans démonstration).

Exercices nombreux de calcul mental en décomposant les nombres ; résolutions de petits problèmes. Poids et mesures.

Sixième.

Répétition avec les démonstrations les plus simples de ce qui a été enseigné dans le cours précédent et exercices de calcul mental et chiffré ; résolutions de nombreux problèmes par la méthode de réduction à l'unité.

SCIENCES NATURELLES ¹.*Septième.*

Notions très élémentaires sur les sciences naturelles.

Excursions. Explications de choses.

¹ Voir la note insérée à la suite du programme des sciences naturelles et la section des humanités.

Sixième.

Notions très élémentaires sur les sciences naturelles.
Excursions. Explications de choses.

DESSIN.

L'enseignement se donnera d'après le programme ci-après arrêté par le conseil de perfectionnement des arts du dessin, dans sa séance du 31 juillet 1876.

Septième et sixième. — Dessin géométrique, dessin à main libre et à l'aide d'instruments.

1° Dessin linéaire. Étude des figures de géométrie plane et quelques-unes de leurs combinaisons.

Les opérations seront faites au tableau par le professeur. Les élèves suivront le tracé des figures à main libre dans leurs cahiers-brouillons et mettront ensuite leur travail au net en employant la règle et le compas.

Lorsque les élèves comprendront la construction géométrique des figures, ils s'exerceront à les tracer, à vue ou à main libre, sur la planche noire. Le professeur vérifiera ou fera vérifier par l'élève lui-même l'exactitude du tracé des figures.

2° Combinaisons des polygones réguliers.

A tour de rôle et, s'il est possible, simultanément, les élèves traceront, à main libre, ces exercices au tableau et en vérifieront l'exactitude, avec la règle et le compas, au moyen d'opérations géométriques.

3° Application des figures géométriques à l'ornement.

L'ornement sera dessiné au trait, à main libre, sur un réseau géométrique de lignes droites ou courbes. Le professeur fera exécuter, de temps en temps, quelques dessins à main libre sur papier.

4° Exercices de dessin de mémoire.

Le professeur fera, de temps en temps, reproduire de mémoire l'ensemble ou une partie du dessin ou d'une étude faite précédemment.

5° Exposé pratique des connaissances fondamentales des couleurs avec des applications très élémentaires en tons entiers.

MUSIQUE.

Un programme pour l'enseignement de la musique sera arrêté ultérieurement.

GYMNASTIQUE.

(Voir le programme spécial pour l'enseignement de la gymnastique, du mois de septembre 1875. — 8^e rapport triennal sur l'état de l'enseignement moyen en Belgique. Annexes n^o XXXIX, page 97).

SECTION DES HUMANITÉS.

LANGUE FRANÇAISE.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : lexigraphie et syntaxe : récapitulation. Ponctuation.

Analyses syntaxiques faites de vive voix.

Dictées.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction et d'élocution.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie. La Fontaine.

Quatrième ¹.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : syntaxe.

Notions littéraires sur la fable et sur le genre épistolaire.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie, particulièrement quelques lettres, La Fontaine.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Style : principes.

Notions littéraires sur les genres narratif et descriptif.

Règles de la versification.

Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.

Analyses littéraires.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

¹ A partir de la quatrième, on donnera des notions biographiques et littéraires sur les auteurs dont on expliquera les œuvres.

Auteur : Boileau : Art poétique, chant 1^{er} ; Satires et Épitres.

Une chrestomathie.

A partir de la troisième, les élèves auront la faculté de faire en vers un des devoirs de rédaction de la semaine.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Style : figures et tropes.

Caractère de la poésie.

Notions littéraires sur l'idylle, l'épélégie, l'ode, l'épigramme, la satire et le poème didactique.

Exercices de composition.

Analyses littéraires.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Auteurs : Boileau : Art poétique ; Satires littéraires.

Buffon : morceaux choisis.

Une chrestomathie.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Rhétorique.

Notions littéraires sur l'épopée, sur le genre dramatique et sur l'éloquence.

Analyses littéraires de chefs-d'œuvre oratoires (chaire, barreau, tribune).

Analyse littéraire d'une tragédie et d'une comédie (Corneille, Racine, Molière).

Exercices de composition.

Exposé oral fait par l'élève d'un sujet choisi par lui ou désigné par le professeur.

Rhétorique supérieure.

Notions de grammaire historique.

Histoire de la littérature française.

Exercices de composition. Exercices de critique littéraire. Littérature classique, littérature contemporaine, littérature nationale.

Notions de philosophie.

NOTE.

Ce n'est pas seulement dans le cours spécial de français que les professeurs doivent tenir à ce que les élèves soignent leurs travaux écrits sous le rapport de la correction, c'est dans tous les cours de l'athénée. Il faut habituer de bonne heure les enfants à mettre par écrit ce qu'ils savent. Dès les classes inférieures, il sera facile, par exemple, de leur faire faire de petits devoirs de rédaction, à propos de l'histoire et des sciences naturelles.

Ils raconteront simplement et comme ils les auront comprises, *les choses* qu'on leur a montrées ou enseignées.

Tous les quinze jours il y aura un devoir d'histoire et un devoir de sciences naturelles qui sera corrigé, quant au fond, par le professeur titulaire du cours et, quant à la forme, par le professeur de français; celui-ci tiendra note du résultat de ces travaux pour le classement des élèves, au point de vue de l'application et du progrès.

On a reproché à l'enseignement moyen, en Belgique, de ne pas faire apprécier assez l'importance du style. A partir de la quatrième surtout, il faut s'attacher à faire faire le plus de rédactions possible à domicile. Dans ce même ordre d'idées, les professeurs de langues anciennes, comme ceux de langues modernes, s'attacheront à corriger avec soin les traductions d'auteur.

LANGUE FLAMANDE.

Régime flamand.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : récapitulation de la lexigraphie et de la syntaxe; développement et difficultés.

Analyses syntaxiques faites de vive voix.

Dictées.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

Quatrième ¹.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : difficultés de la syntaxe.

Versions et thèmes.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

¹ A partir de la quatrième, on donnera des notions biographiques et littéraires sur les auteurs dont on expliquera les œuvres.

Règles de la versification.

Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.

Analyses littéraires.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

A partir de la troisième, les élèves auront la faculté de faire en vers un des devoirs de rédaction de la semaine.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition.

Analyses littéraires.

Résumés oraux de lecture indiquées à l'avance.

Lecture d'un auteur, par exemple, Beets : *Camera obscura*.

Une chrestomathie : Morceaux choisis de Tollens, Bilderdyk, Ledeganck, Van Beers et De Cort.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition.

Exposé oral d'un sujet choisi par l'élève ou désigné par le professeur.

Analyses littéraires de chefs-d'œuvre oratoires.

Analyses littéraires d'une tragédie de Vondel ou de Bilderdijk.

Rhétorique supérieure.

Notions de grammaire historique.

Histoire de la littérature.

Exercices de composition et de critique littéraire : littérature classique, littérature contemporain, littérature nationale.

Analyse d'une grande œuvre classique.

Régime wallon.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : complément de la lexicographie ; syntaxe : notions générales.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : récapitulation de la lexicographie et développement de la syntaxe.

Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Exercices de rédaction.
 Conversations.
 Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction.
 Grammaire : répétition et fin de la syntaxe,
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Exercices de composition. Conversations.
 Une chrestomathie. — Conscience, un de ses petits ouvrages.
 Les explications littéraires et autres se feront en partie en flamand.

Seconde.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Exercices de composition. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Une chrestomathie. — Conscience.
 La leçon se donne en grande partie en flamand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.
 Explications d'un discours.
 Exercices de composition. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Recueil de discours. — Une chrestomathie : morceaux choisis de Tolens, Bilderdijk, Ledeganck, Van Beers et De Cort.
 La leçon se donne en grande partie en flamand.

Rhétorique supérieure.

Lecture d'un ouvrage important en prose et d'un ouvrage important en vers.
 Aperçu de l'histoire de la littérature.
 Exercices de composition. Exposé oral d'un sujet choisi par l'élève ou désigné par le professeur.

NOTE.

Dans les établissements du régime flamand, les professeurs de français feront des rapprochements entre la langue qu'ils enseignent et la langue

maternelle. De leur côté, les professeurs de langues modernes, et principalement le professeur de flamand, useront du même procédé en ce qui concerne la langue française.

Dans les mêmes établissements, le professeur d'histoire et de géographie, le professeur de sciences naturelles et les professeurs de mathématiques, s'attacheront transitoirement et jusqu'à ce que ce point soit définitivement réglé, à donner le plus possible leur enseignement en flamand ou, tout au moins, à préciser en flamand les définitions et les faits.

LANGUE ALLEMANDE.

Régime wallon.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire: récapitulation de la lexigraphie; développement de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction. Conversations.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire: récapitulation et fin de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explications de morceaux choisis.

Exercices de rédaction et correction de vive voix. Conversations.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explications de morceaux choisis.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Exercices de composition. Correction de vive voix. Conversations.

Une chrestomathie. Goethe: *Hermann et Dorothee*.

Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explications de morceaux choisis.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Exercices de composition. Correction de vive voix. Conversations.

Une chrestomathie.

Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Analyse littéraire d'un chef-d'œuvre dramatique et d'un discours.

La leçon se donne en grande partie en allemand.

Rhétorique supérieure.

Lecture d'un ouvrage en prose et d'un ouvrage en vers, par exemple:
Wieland : Agathon. Une partie des Niebelungen, en langue moderne.

Aperçu de l'histoire de la littérature.

Exercices de composition.

Exposé oral d'un sujet choisi par l'élève ou désigné par le professeur.

Régime flamand.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : complément de la lexigraphie ; notions générales de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explications de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : récapitulation de la lexigraphie ; développement de la syntaxe.

Versions et thèmes.

Exercices de rédaction et de conversation.

Explication de morceaux choisis.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : fin de la syntaxe.

Versions et thèmes.

Exercices de composition et correction de vive voix. Conversation.

Une chrestomathie.

Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Seconde.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction.
 Thèmes et versions.
 Exercices de composition. Conversations.
 Explication de morceaux choisis.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Une chrestomathie.
 La leçon se donne en grande partie en allemand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.
 Exercices de composition. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Analyse littéraire d'un chef-d'œuvre dramatique et d'un discours.
 La leçon se donne en grande partie en allemand.

Rhétorique supérieure.

Lecture d'un ouvrage en prose ou d'un ouvrage en vers.
 Aperçu de l'histoire de la littérature.
 Exercices de composition.
 Exposé oral d'un sujet choisi par l'élève ou désigné par le professeur.

LANGUE ANGLAISE.

Cinquième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction fait sur des morceaux expliqués.
 Grammaire : lexigraphie, formes régulières ; syntaxe, notions générales.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux faciles.
 Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.
 Grammaire : complètement de la lexigraphie et de la syntaxe.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Conversations.
 Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction.
 Explication de morceaux choisis.
 Exercices de rédaction. Correction de vive voix. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

Les explications littéraires et autres se donnent en partie en anglais.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction. Correction de vive voix. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

La leçon se donne en grande partie en anglais.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de composition. Correction de vive voix. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

La leçon se donne en grande partie en anglais.

Rhétorique supérieure.

Exercices de composition.

Lecture d'un ouvrage en prose et d'un ouvrage en vers.

Aperçu de l'histoire de la littérature anglaise.

Exposé oral d'un sujet choisi par l'élève ou désigné par le professeur.

LANGUE LATINE.

Cinquième.

Lexigraphie: déclinaisons régulières; degrés de comparaison; noms de nombres; conjugaisons, principes de la dérivation et de la composition des mots.

Syntaxe: notions élémentaires. Règles générales sur l'emploi des cas; les questions de temps et de lieux; interrogations directes; emploi du comparatif; la proposition infinitive.

Exercices de mémoire.

Versions et thèmes.

Thèmes de reproduction faits de vive voix.

Analyses lexigraphiques.

Une chrestomathie et petites versions choisies par le professeur.

Quatrième (1).

Révision de la lexigraphie et développement de la syntaxe.

(1) A partir de la quatrième, les professeurs donnent des notions biographiques et littéraires sur les auteurs dont ils expliquent les œuvres.

Exercices de mémoire sur les morceaux expliqués.

Versions et thèmes. Thèmes de reproduction écrits et de vive voix.

Explication de deux ouvrages faciles, par exemple : De Viris, Phèdre, ou César.

Une chrestomathie. Traduction cursive.

Troisième.

Développement et fin de la syntaxe.

Exercices de mémoire.

Versions et thèmes. Thèmes de reproduction écrits et de vive voix.

Prosodie : vers hexamètre et vers pentamètre. Exercices de versification.

Explication d'un historien, par exemple Tite-Live, et d'un poète, par exemple Ovide (Métamorphoses).

Traduction cursive des auteurs expliqués dans la classe précédente.

Seconde.

Récapitulation de la syntaxe.

Exercices de mémoire.

Versions et thèmes. — Thèmes de reproduction faits de vive voix. —

Exercices de versions et de thèmes, sans dictionnaire. — Analyse littéraire des principaux morceaux expliqués.

Explication de prosateurs, tels que Cicéron (petits discours), et Saluste ; et d'un poète, par exemple : Virgile (Géorgiques et Eglogues).

Traduction cursive des auteurs vus dans la classe précédente.

Le professeur aura soin de faire scander quelques passages des poètes expliqués.

Rhétorique.

Exercices de mémoire (les poètes principalement).

Versions et thèmes.

Exercices de versions et de thèmes, sans dictionnaire.

Métrique des odes expliquées.

Explication d'un prosateur, tel que Cicéron (discours), et d'un poète, Virgile (Eneide) ou Horace (Odes et Art poétique).

Traduction cursive des auteurs expliqués dans la classe précédente.

Analyse littéraire des morceaux expliqués.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Rhétorique supérieure.

Aperçu général de la littérature latine.

Versions.

Horace, satires et épîtres.

Une comédie de Térence ;

Cicéron, une œuvre philosophique.

Tacite.

Exercices de mémoire.

NOTE.

On doit étudier le latin non seulement pour développer l'intelligence, pour exercer le goût, mais aussi pour apprendre à bien écrire la langue maternelle, et, dans tous les cas, la langue française.

Il importe donc de s'attacher davantage aux formes littéraires, et, sans abandonner toutefois la méthode philologique, de ne point s'appesantir trop sur l'étude des mots et sur l'explication critique.

D'autre part, les humanités latines doivent avoir pour effet d'inspirer aux jeunes gens le goût de la lecture des auteurs anciens, ce qui est le seul moyen de les pénétrer du génie de l'antiquité.

LANGUE GRECQUE (¹).

Quatrième.

Grammaire: lexigraphie, déclinaison et conjugaison. Analyses lexicographiques.

Exercices de mémoire. Thèmes, principalement de vive voix.

Une chrestomathie. Esope (éd. Teubner).

Troisième.

Grammaire: complément de la lexigraphie; dérivation des mots, désinences, radicaux. Notions élémentaires de la syntaxe.

Exercices de mémoire.

Versions et thèmes, principalement de vive voix.

Analyses lexigraphiques des formes difficiles.

Explication d'auteurs faciles, tels que Lucien et Xénophon (Anabase). Traduction cursive d'Esope.

Seconde.

Récapitulation de la lexigraphie et complément de la syntaxe.

Exercices de mémoire.

Versions.

Explication d'auteurs attiques, tels que Xénophon et Lysias. Traduction cursive des auteurs expliqués dans la classe précédente.

Rhétorique.

Répétition de la syntaxe.

Exercices de mémoire.

Dialectes épique et ionien.

Versions.

Traduction cursive des auteurs expliqués dans la classe précédente.

Hérodote.

Homère.

(¹) Pendant les deux ou trois dernières semaines de l'année scolaire, les élèves de cinquième latine sont exercés à l'écriture et à la lecture du grec.

Rhétorique supérieure.

Versions.

Aperçu général de la littérature grecque. Une tragédie. Démosthènes. Platon.

Homère, traduction cursive.

HISTOIRE.

GÉOGRAPHIE.

Septième.

Aperçu général de l'histoire universelle.

Description générale de la terre et de ses parties; géographie élémentaire de la *Belgique*.

Sixième.

Antiquité et *moyen âge*, jusqu'aux premières croisades.

Notions préliminaires.
Géographie générale de l'*Europe*.

Cinquième.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Moyen âge, continuation et fin.

Temps modernes jusqu'à 1789.

Géographie générale de l'*Asie*, de l'*Afrique*, de l'*Amérique* et de l'*Océanie*.

Quatrième.

Court aperçu de l'histoire *contemporaine*.

Histoire de *Belgique*.

Géographie générale : la *Terre* considérée dans son ensemble. (Géographie astronomique, géographie physique, grands États.)
Géographie détaillée de la *Belgique* et économique :

Troisième.

Antiquité, *moyen âge*, jusqu'aux croisades inclusivement.

Préliminaires et faits généraux.
Géographie détaillée de l'*Europe*.

Seconde.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Moyen âge, continuation et fin.

Temps modernes jusqu'à 1789.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Géographie détaillée de l'*Asie*, de l'*Afrique*, de l'*Amérique* et de l'*Océanie*.

Rhétorique.

Histoire *contemporaine*.

Histoire de la *Belgique*.

Etude de la *Terre* considérée dans son ensemble. (Astronomie, géographie physique, politique et économique.)

Géographie très détaillée de la *Belgique*.

Rhétorique supérieure.

Récapitulation de l'histoire universelle : formation successive des grands Etats et histoire de la civilisation par grandes périodes.

NOTE.

Un local spécial sera affecté à l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Ce local devra être fourni de tous les objets d'intuition et de démonstration nécessaires au cours : photographies, gravures, plâtres, atlas, cartes, sphères, etc.

Quant à l'interprétation à donner au programme elle se trouve indiquée ci-après :

Division générale.

HISTOIRE. — Il y a pour l'histoire trois cours concentriques :

D'où, la division suivante :

Un 1^{er} cours, donnant, en septième, une vue générale de l'histoire universelle ;

Un II^e cours, donnant, en sixième et en cinquième, le *récit et l'enchaînement des grands faits* de l'histoire universelle, et, en quatrième, de l'histoire de la Belgique, précédée de l'indication de quelques faits de l'histoire contemporaine ;

Un III^e cours, développant le cours précédent. On y expliquera les grands faits déjà vus et on y intercalera des faits secondaires de l'histoire universelle, en troisième et en seconde, de l'histoire de la Belgique et de l'histoire contemporaine, en rhétorique.

La rhétorique supérieure a un programme spécial.

GÉOGRAPHIE. — En *sept années* d'études, la géographie universelle et la géographie de la Belgique seront étudiées *au moins deux fois*.

De là, la division en trois cours :

Un 1^{er} cours, donnant, en septième, une vue générale de la géographie ;

Un II^e cours, donnant la géographie générale, principalement politique (avec plus de détails pour l'Europe que pour les autres parties du monde), en sixième et en cinquième, et faisant, en quatrième, la récapitulation de ce qui précède, par une étude de la terre dans son ensemble, complétée par la géographie de la Belgique.

Un III^e cours, donnant, en troisième et en seconde, avec développements, la géographie *physique* et ajoutant des détails à la géographie *politique* enseignée dans le cours précédent. En rhétorique, on reprendra tout le cours par une étude de la *Terre* dans son ensemble, et on le terminera par la géographie détaillée de la Belgique à tous les points de vue.

Ces *trois cours* d'histoire et de géographie peuvent être qualifiés de *préparatoire* (septième), *moyen* (sixième, cinquième, quatrième) et *supérieur* (troisième, seconde, première).

Septième.

I^{er} cours. HISTOIRE. — *Aperçu général de l'histoire universelle.*

Cet aperçu signalera successivement les grands peuples ou empires, en donnant quelques traits caractéristiques (étendue ou durée de leur domination, mœurs ou industrie, grands hommes). — Cette succession de *tableaux*, cette promenade à travers les âges, fera comprendre aux enfants la succession des temps, des peuples et des idées, et les intéressera par sa variété même.

80 leçons (deux heures par semaine) permettent amplement de donner à ce cours descriptif le développement et le caractère qu'il comporte.

GÉOGRAPHIE. — *Aperçu général de la géographie.*

L'enseignement de la géographie, en septième, doit être une préparation au cours proprement dit.

Ce sera un petit cours *descriptif*, une grande promenade géographique, une sorte de *Tour du monde* en 40 leçons (1 heure par semaine).

On partira de la Belgique, dont on donnera une description sommaire ; on fera connaître ensuite les grands Etats de l'Europe ; on passera par l'Afrique, l'Asie, l'Australie, le Grand Océan, l'Amérique et l'Océan Atlantique.

Ce voyage fournira l'occasion de donner une idée de la rotation de la Terre, de la différence des climats, des végétaux, des animaux et des peuples, sans nécessiter la précision scientifique d'un cours proprement dit.

Sixième.

II^e cours. HISTOIRE. —

Antiquité (avec notions élémentaires de mythologie et de géographie ancienne de la Grèce, de l'Italie et de l'empire romain).

Moyen âge, jusqu'aux premières Croisades.

L'histoire de la Belgique doit suivre chaque cours d'histoire universelle, elle sera donnée en quatrième. Le cours d'histoire universelle sera divisé en deux parties, dont l'une se donnera en sixième et l'autre en cinquième.

Les faits du moyen âge antérieurs aux croisades ont encore de l'affinité avec l'antiquité ; les faits postérieurs mènent déjà aux temps modernes. — C'est pourquoi, le cours de sixième, comprend *l'antiquité et le moyen âge* jusqu'aux Croisades.

Ce cours, en sixième comme en cinquième, doit être nécessairement restreint, en raison du peu de développement des élèves et du temps (2 heures par semaine) qui est accordé à l'histoire. Le professeur choisira les grands faits, en donnera l'enchaînement et le récit, sans entrer dans les considérations politiques ou autres qui s'y rapportent.

L'importance relative des diverses parties du programme peut être représentée à peu près par la proportion suivante :

Histoire de l'Orient,	10 leçons.
— grecque et romaine,	50 —
— du moyen âge,	20 —

GÉOGRAPHIE. —

- « Préliminaires de la géographie.
- « Géographie générale de l'Europe. »

Les *préliminaires*, qui consistent en l'explication des termes ou notions diverses de géographie astronomique, physique et politique, permettront d'utiliser et de classer méthodiquement la plupart des notions du cours descriptif donné en septième.

Ensuite vient l'étude de l'*Europe* : elle comprend une courte description physique suivie de l'étude de chacune des divisions politiques de l'Europe, parmi lesquelles la *Belgique* recevra un développement plus étendu que les autres contrées. — Pour chaque pays, on donne un résumé de géographie physique, ensuite la situation, les divisions, les principales villes et quelques notions sur l'industrie et le commerce.

40 leçons (ou 1 heure par semaine) suffisent pour remplir ce programme.

Cinquième.

HISTOIRE. —

- « Répétition rapide du programme de la classe précédente.
- « Histoire du *moyen âge*, depuis les croisades, et histoire des *temps modernes* jusqu'à 1789. »

La répétition doit être une récapitulation générale, en une dizaine de leçons, sans revenir sur les détails.

Comme en sixième, le programme comprend le récit et l'enchaînement des grands faits.

L'importance relative des parties du programme peut être évaluée comme suit :

Répétition et fin du moyen âge, 30 leçons sur 80 (2 heures par semaine).	
Temps modernes,	50 — —

GÉOGRAPHIE. —

- « Répétition rapide du programme de la classe précédente.
- « Géographie générale : Asie, Afrique, Amérique et Océanie. »

Pour chaque partie du monde, on donnera d'abord une courte description physique générale : ensuite quelques notions de géographie politique, mais plus brèves que pour les Etats de l'Europe.

40 leçons (1 heure par semaine) forment un minimum nécessaire, mais suffisant.

Quatrième.

HISTOIRE. —

- « Court aperçu de l'histoire contemporaine de 1789 à 1880. »
- « Histoire de la Belgique.

L'indication rapide des événements de l'histoire contemporaine doit être faite sans appréciations politiques ou religieuses ; elle est nécessaire, car les élèves, arrivés en quatrième, ne peuvent plus ignorer la guerre russo-turque de 1878 ou celle de Crimée, les révolutions de 1830, de

1848, etc. D'ailleurs, ces événements intéressent les élèves, soit par leur connexion avec ceux de notre histoire nationale, soit par leur importance et par leur proximité même.

La nécessité de voir *deux* fois l'histoire de la Belgique a été reconnue; on ne peut admettre que les élèves passent six années à l'athénée sans rien connaître de l'histoire nationale, ce qui présente d'ailleurs de graves inconvénients, même pour les études littéraires.

D'un autre côté l'histoire de la Belgique ne peut être étudiée que si l'on a déjà une idée suffisante des époques de l'histoire universelle auxquelles elle se rattache. — Elle complète donc, en quatrième, l'étude de celle-ci, tout en fournissant l'occasion d'en rappeler quelques événements.

80 leçons (2 heures par semaine) suffisent amplement à ce programme.

Pour l'histoire de la Belgique, 70 leçons sur 80.

— contemporaine 10 — —

GÉOGRAPHIE. —

« Géographie générale : la *Terre* considérée dans son ensemble.

« Géographie détaillée de la *Belgique*. »

Ce programme a pour but de raccorder dans leur *unité* générale et de compléter les faits géographiques vus séparément dans chaque partie du monde; il comprend des notions générales 1° de géographie *astronomique* (mouvement diurne, mouvement annuel, jour et nuit, saisons, la *Terre* dans le monde solaire), 2° de géographie *physique* (distribution et formes générales des terres et des océans, bassins océaniques, courants océaniques, vents alisés, distribution générale des trois règnes et des races humaines); et 3° de géographie *politique* (grands États).

Ce résumé de géographie universelle n'est que la reprise et le développement méthodique du petit cours descriptif de la septième.

Le II^e cours (ou cours moyen) est terminé, en même temps que le cours d'histoire, par une étude de la *Belgique* plus complète et plus détaillée que dans le programme de la sixième.

40 leçons (1 heure par semaine) suffisent.

20 — pour la géographie générale.

20 — — de la Belgique.

III^e Cours. — *Complet en trois années y compris l'étude de la Belgique.*

HISTOIRE. — Développement du cours précédent par l'explication (causes, effets, etc.) des faits déjà vus, et par l'intercalation de faits secondaires.

Indiquer les transformations de quelques institutions politiques, à certaines époques, et faire des tableaux des éléments de la civilisation.

GÉOGRAPHIE : Ce cours développe et complète le cours précédent :

1° en donnant à la géographie physique l'étendue et le caractère scientifique qu'elle comporte;

2° en donnant, dans la géographie politique, plus de détails sur les productions et sur l'importance industrielle et commerciale des différents pays en particulier.

Troisième.

HISTOIRE. — 80 leçons (2 heures par semaine).

« *Antiquité. Moyen âge* jusqu'à l'époque des croisades. »

Les leçons sont distribuées entre les diverses parties, dans la même proportion qu'en sixième.

Le développement relatif des élèves permet au professeur de donner une double étendue à ses leçons.

GÉOGRAPHIE. —

• Préliminaires et faits généraux.

« Géographie détaillée de l'Europe. »

Ce programme :

1° reprend, en les complétant, les notions préliminaires du cours de sixième ; il rappelle quelques-uns des faits généraux (distribution des terres et des océans, courants, vents alisés, etc.) du cours du quatrième ; — 2° il donne une idée détaillée de l'Europe physique et politique.

L'importance relative des deux parties du programme peut être évaluée à peu près à

10 leçons pour les préliminaires,

30 — — l'Europe.

Seconde.

HISTOIRE. — 80 leçons (2 heures par semaine).

« Répétition rapide du programme de la classe précédente.

« *Moyen âge*, depuis l'époque des croisades.

« *Temps modernes*, jusqu'à 1789. »

Les leçons doivent être distribuées entre les deux parties du programme, dans la même proportion qu'en cinquième.

Répétition et fin du moyen âge, 30 leçons sur 80.

Temps modernes, 50 — —

Les leçons peuvent être doubles en étendue de ce qu'elles sont en cinquième.

GÉOGRAPHIE. — 40 leçons (1 heure par semaine).

« Répétition rapide des principales parties du programme de la classe précédente. »

« Géographie détaillée de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. »

Chacune de ces parties du monde comprendra : 1° une description physique complète ; 2° la description particulière de chaque pays, mais avec un développement moindre que pour les pays d'Europe.

Rhétorique.

HISTOIRE. — 80 leçons (2 heures par semaine).

« Histoire de la Belgique.

« Histoire contemporaine, depuis 1789. »

Ce programme développe et complète celui de la quatrième classe. Il comprendra :

65 leçons pour l'histoire de Belgique ;

15 — contemporaine.

GÉOGRAPHIE. —

« Etude de la *Terre* considérée dans son ensemble (astronomie, géographie physique, politique et économique).

« Géographie très détaillée de la Belgique. »

Ce programme est le développement scientifique de celui de la quatrième.

1° Sous le titre général « *La Terre*, » sont comprises les prescriptions du programme actuel de la rhétorique.

a) La géographie *astronomique* donne les *éléments d'astronomie* du programme ancien. — Ces *éléments d'astronomie* terrestre doivent être enseignés par le professeur de géographie, parce que souvent ils expliquent des faits d'ordre physique et que, logiquement, ils forment le couronnement scientifique de la connaissance de la Terre.

b) La géographie *physique* en rhétorique donne la récapitulation des faits généraux.

c) Il en est de même de la géographie *politique* qui indique les éléments théoriques de la puissance des Etats, rappelle les grands Etats de la Terre, en particulier ceux de l'Europe, et les colonies européennes, etc.

2° La géographie de la *Belgique* termine l'étude de la Terre. — Elle doit être une étude du pays, aussi détaillée que possible sous le rapport de la géographie historique, physique, topographique, industrielle et commerciale, avec l'étude des institutions politiques et administratives.

Les leçons seront attribuées en nombre à peu près égal à chacune des deux parties du programme, soit 40 sur 80 (1 heure par semaine).

Rhétorique supérieure.

Récapitulation de l'histoire universelle : formation successive des grands Etats, et histoire de la civilisation générale par grandes périodes.

La récapitulation consistera, au point de vue des faits, à rappeler le développement des grands peuples ou Etats (empire égyptien, assyrien, macédonien, romain, napoléonien) qui ont successivement absorbé des peuples ou des Etats moindres ; en même temps, au point de vue de la civilisation générale, elle signalera l'influence de ces grands Etats et coordonnera, par grandes périodes, les éléments de la civilisation (gouvernement, religion, arts, littérature, industrie, etc.), qui auront déjà pu être signalés, en détail et séparément, dans le cours de troisième et de seconde. — Ce sera une sorte de discours sur l'histoire universelle.

MATHÉMATIQUES.

Cinquième.

Arithmétique. Révision des démonstrations des matières enseignées dans

le cours précédent. Exercices nombreux de calcul. — Résolution de problèmes par la méthode de réduction à l'unité.

Quatrième.

Révisioun des principes de l'arithmétique. Proportions. Résolutions de nombreux problèmes.

Algèbre : notions préliminaires. Traduction en équation de quelques problèmes du 1^{er} degré à une inconnue.

Utilité et but de cette traduction.

Exercices sur l'intérêt simple et l'escompte.

Troisième.

Algèbre : Opérations fondamentales sur les quantités algébriques. — Résolution et discussion des équations du 1^{er} degré à une et à plusieurs inconnues. — Problèmes divers.

Géométrie : Définitions. — Axiomes. — Angles. — Cas d'égalité des triangles. — Propriétés des perpendiculaires et des obliques. — Théorie des parallèles ¹. — Somme des angles d'un triangle et d'un Polygone quelconque. — Propriétés du parallélogramme. — Propriétés du cercle et des figures qui résultent de sa combinaison avec la ligne droite. — Mesure des angles.

Evaluation des aires planes. — Propriétés principales des triangles. — Lignes proportionnelles. — Figures semblables. — Problèmes.

Seconde.

Revision de l'algèbre et de la géométrie enseignées dans la classe précédente.

Algèbre : Racine carrée des nombres et des quantités littérales. — Extraction de la racine cubique des nombres. — Calcul des radicaux du second degré. — Résolution et discussion des équations du second degré à une inconnue. — Quelques problèmes choisis. — Equations trinômes réductibles au second degré. — Progressions. — Théorie des logarithmes et usages des tables. — Application aux questions d'intérêt composé et d'annuités.

Géométrie : Propriétés des polygones réguliers. — Mesure du cercle. — Détermination du rapport de la circonférence au diamètre. — Problèmes. — Trigonométrie rectiligne :

Rhétorique.

Géométrie dans l'espace : Définitions préliminaires. — Propriétés des figures qui résultent de la combinaison de la ligne droite et du plan. —

¹ On s'appuyera sur le postulatum d'Euclide, pour établir la théorie des parallèles.

Théorie du parallélisme des droites et des plans. — Mesure de l'angle dièdre. — Angles solides. — Propriétés générales et mesures des polyèdres.

SCIENCES NATURELLES.

Cinquième.

Notions élémentaires de sciences naturelles.

Excursions. Leçons de choses.

Quatrième.

Zoologie. — Notions d'organographie et de physiologie humaine. — Revision de ce qui a été vu dans les classes précédentes. — Notions d'hygiène.

Excursions.

Troisième.

Botanique. — Excursions.

Seconde.

Physique. — Propriétés générales des corps. — Forces et mouvements. — Pesanteur. — Hydrostatique. — Pneumatique. — Acoustique. — Chaleur. — Lumière.

Etude approfondie d'une théorie et d'un instrument.

Excursions.

Rhétorique.

Physique. — Magnétisme. — Electricité. — Météorologie.

Notions de chimie.

NOTE.

Un local spécial sera affecté aux leçons de sciences naturelles.

Ce local devra se trouver à proximité des collections d'histoire naturelle, du cabinet de physique et du laboratoire de chimie.

Il faut employer, dans les trois premières années surtout, en parlant des animaux, des plantes et des phénomènes météorologiques qui se produisent autour de nous, une méthode intuitive, habituer l'enfant à l'observation et ne commencer l'étude scientifique qu'en quatrième.

Le professeur se gardera d'entrer dans trop de détails, il s'attachera à faire comprendre en zoologie, par exemple, la vie de l'animal par l'étude générale de ses organes et de ses fonctions ; il exposera à grands traits la classification, en insistant sur les caractères qui leur servent de base.

Le gouvernement tiendra à ce que chaque établissement dispose des collections et du matériel nécessaires pour que l'élève puisse constater *de visu* la caractéristique des grandes divisions.

Le professeur organisera les excursions suivant les saisons et les besoins de son cours ; il s'inspirera des circonstances ; une excursion

botanique peut être en même temps entomologique et géologique; après avoir fait connaître une plante, il pourra signaler les insectes qui vivent sur cette plante, la nature du terrain où elle croît, etc.

Dans les mêmes classes inférieures, les notions de physique et de chimie seront très simples, afin d'être à la portée des jeunes élèves. Elles seront autant que possible appuyées par des expériences.

DESSIN.

Cinquième.

Principes de projections et éléments de la perspective.

1° Principes élémentaires de projection n'exigeant que des plans :

A. Perpendiculaires à l'un des plans de projection et parallèles à l'autre ;

B. Perpendiculaires à l'un des plans de projection et obliques à l'autre ;

C. Perpendiculaires aux deux plans de projection ;

2° Eléments de perspective ;

3° Dessin des solides élémentaires représentés par leurs arêtes en fil de fer (système Stroësser).

4° Application des figures géométriques à l'ornement (continuation) ;

5° Exercices de dessin, de mémoire.

6° Premières notions d'harmonie des couleurs avec applications polychromes en tons entiers et par juxtaposition d'après la théorie des couleurs complémentaires.

Le professeur fera, au tableau, le tracé des projections et les élèves suivront ces opérations en les dessinant, à main libre, dans leurs cahiers brouillons, pour les tracer au net à l'aide d'instruments.

On procédera de la même façon que pour l'enseignement des principes des projections.

Les solides seront placés sur un pied devant le tableau noir; les élèves les dessineront, à main libre, et vérifieront l'exactitude de leur travail par l'application des règles de la perspective.

Les dessins seront cotés, sur l'indication du professeur, pour construire les projections des solides représentés en perspective.

Mêmes principes et procédés que ceux qui sont indiqués en cinquième et en sixième.

Quatrième.

Principes généraux du dessin d'après le relief. — Notions des ombres et de la lumière. — Dessins, d'après le relief, de fragments d'architecture, d'ornements et de bustes.

1^o Etude de dessin ombré des solides (système de Munter).

L'étude du dessin ombré commencera par les polyèdres élémentaires isolés d'abord, groupés ensuite, et sera continuée d'après les corps ronds et sphériques, ainsi que d'après des groupes composés des deux catégories. Les ombres seront dessinées à l'estompe.

2^o Etude progressive du dessin ombré, d'après des fragments d'architecture et d'ornements moulés sur les monuments de l'architecture et de la sculpture de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance.

Ces fragments seront d'abord étudiés isolément, puis par groupes progressivement compliqués.

Le professeur donnera des explications orales sur le caractère et le style de ces objets, ainsi que sur la place qu'ils occupent dans les monuments.

3^o Exercices de dessin, de mémoire;

4^o Etude de la perspective linéaire et principes du tracé des ombres.

Troisième.

1^o Etude de dessin ombré de fragments d'ornements, d'après les moulages de la sculpture de l'antiquité du moyen âge et de la renaissance.

Le professeur donnera des aperçus oraux sur l'ornementation, ses sources, ses applications selon les matières employées et les exigences du style.

2^o Etude de dessin ombré de fragments de têtes d'après les moulages des chefs-d'œuvre de la sculpture antique;

Il sera donné des aperçus oraux sur les proportions et la structure ostéologique et myologique de la tête en général et, en particulier, des fragments employés aux études.

3^o Etude du dessin ombré de masques d'après les moulages des chefs-d'œuvre de la sculpture antique;

4^o Exercices de dessin, de mémoire;

5^o Etude de la perspective : tracé des ombres propres et des ombres portées.

Seconde et Rhétorique latines.*Etudes des ornements des différents styles.*

1° Etude de dessin ombré d'ornements de différents styles, d'après les moulages des chefs-d'œuvre de l'antiquité, du moyen-âge et de la renaissance.

Le professeur fera des aperçus oraux sur l'ornementation, ses sources et ses applications selon les exigences du style.

2° Etude du dessin ombré de bustes, d'après des moulages des chefs-d'œuvre de la sculpture antique ;

Le professeur donnera des explications orales sur le caractère de style et sur l'école artistique à laquelle le modèle appartient.

3° Exercices de dessin, de mémoire ;

4° Etude de la perspective : tracé des ombres propres et des ombres portées.

MUSIQUE.

(Le programme de l'enseignement de la musique sera arrêté ultérieurement).

GYMNASTIQUE.

(Voir le programme arrêté au mois de septembre 1875).

Section professionnelle.**LANGUE FRANÇAISE.***Cinquième.*

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : lexigraphie et syntaxe. Récapitulation. Ponctuation.

Analyses syntaxiques faites de vive voix.

Dictées.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction et d'élocution.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie. La Fontaine.

Quatrième ¹.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

¹ A partir de la quatrième, on donnera des notions biographiques et littéraires sur les auteurs dont on expliquera les œuvres.

Grammaire : syntaxe. Récapitulation.
Notions littéraires sur la fable et sur le genre épistolaire.
Explication de morceaux choisis.
Exercices de composition : Narrations, descriptions, lettres.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Une chrestomathie, particulièrement quelques lettres. La Fontaine.

Troisième.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Style : principes.
Notions littéraires sur le genre narratif et descriptif.
Règles de la versification.
Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.
Analyses littéraires.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Auteurs : Boileau (Art poétique, chant 1^{er} ; Satires et Epitres).
Une chrestomathie.

Seconde.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Style : figures et tropes.
Caractères de la poésie.
Notions littéraires sur l'idylle, l'épigramme, la satire et le poème didactique.
Exercices de composition.
Analyses littéraires.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Auteurs : Boileau (Art poétique, satires littéraires). Buffon (Morceaux choisis).
Une chrestomathie.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.
Rhétorique.
Notions littéraires sur l'épopée, sur le genre dramatique et sur l'éloquence.
Analyses littéraires de chefs-d'œuvre oratoires (chaire, barreau, tribune).
Analyse littéraire d'une tragédie et d'une comédie (Corneille, Racine, Molière).
Exercices de composition.
Exposé oral fait par l'élève d'un sujet choisi par lui ou désigné par le professeur.

LANGUE FLAMANDE.

Régime flamand.*Cinquième.*

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Grammaire : récapitulation de la lexicographie et de la syntaxe ; développements et difficultés.
Analyses syntaxiques faites de vive voix.
Dictées.
Thèmes et versions.
Explication de morceaux choisis.
Exercices de rédaction.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Une chrestomathie.

Quatrième ¹.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Grammaire : récapitulation de la syntaxe.
Dictées.
Versions et thèmes.
Explication de morceaux choisis.
Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Règles de la versification.
Exercices de composition : narrations, descriptions, lettres.
Analyses littéraires.
Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
Une chrestomathie.

Seconde.

Lecture à haute voix.
Exercices de mémoire et de diction.
Exercices de composition.
Analyses littéraires.

¹ A partir de la quatrième, on donnera des notions biographiques et littéraires sur les auteurs dont on expliquera les œuvres.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Lecture d'un auteur, par exemple : Beets (Camera obscura).

Une chrestomathie : Morceaux choisis de Tollens, Bilderdijk, Ledeganck, Van Beers et De Cort.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition.

Exposé oral fait par l'élève d'un sujet choisi par lui ou désigné par le professeur.

Analyses littéraires de chefs-d'œuvre oratoires.

Analyse littéraire d'une tragédie de Vondel ou de Bilderdijk.

Régime wallon.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : complément de la lexicographie ; syntaxe : notions générales.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : récapitulation de la lexicographie et le développement de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction.

Conversations.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : répétition et fin de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Exercices de composition. Conversations.

Chrestomathie. — Conscience (un de ses petits ouvrages).

Les explications littéraires et autres se feront en partie en flamand.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.
 Exercices de composition. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Une chrestomathie. — Conscience.
 La leçon se donne en grande partie en flamand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.
 Explication d'un discours.
 Exercices de composition. Conversations.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Recueil de discours. — Une chrestomathie. Morceaux choisis de Tolens, Bilderdijk, Ledeganck, Van Beers et De Cort.
 La leçon se donne en grande partie en flamand.

LANGUE ALLEMANDE.

Régime wallon.

Cinquième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.
 Grammaire : récapitulation de la lexigraphie, développement de la syntaxe.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Exercices de rédaction. Conversations.
 Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.
 Grammaire : récapitulation et fin de la syntaxe.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Exercices de rédaction et correction de vive voix. Conversations.
 Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.
 Exercices de mémoire et de diction.
 Thèmes et versions.
 Explication de morceaux choisis.
 Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.
 Exercices de composition. Correction de vive voix. Conversations.
 Une chrestomathie. Goethe (Hermann et Dorothee).
 Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explications de morceaux choisis.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Exercices de composition. Correction de vive voix. Conversations.

Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Analyse littéraire d'un chef-d'œuvre dramatique et d'un discours.

La leçon se donne en grande partie en allemand.

*Régime flamand.**Cinquième.*

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : complément de la lexigraphie, notions de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Grammaire : récapitulation de la lexigraphie, développement de la syntaxe.

Versions et thèmes.

Exercices de rédaction et de conversation.

Explication de morceaux choisis.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Fin de la syntaxe.

Versions et thèmes.

Exercices de composition et correction de vive voix. Conversations.

Une chrestomathie.

Les explications littéraires et autres se feront en partie en allemand.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de composition. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

La leçon se donne en grande partie en allemand.

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Exercices de composition. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Analyse littéraire d'un chef-d'œuvre dramatique et d'un discours.

La leçon se donne en grande partie en allemand.

LANGUE ANGLAISE.

Cinquième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : lexigraphie, formes régulières ; syntaxe : notions générales.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux faciles.

Une chrestomathie.

Quatrième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoires et de diction faits sur des morceaux expliqués.

Grammaire : complément de la lexigraphie et de la syntaxe.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Conversations.

Une chrestomathie.

Troisième.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction. Correction de vive voix. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

Les explications littéraires et autres se donnent en partie en anglais.

Seconde.

Lecture à haute voix.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de rédaction. Correction de vive voix. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

Une chrestomathie.

La leçon se donne en grande partie en anglais."

Rhétorique.

Exercices de mémoire et de diction.

Thèmes et versions.

Explication de morceaux choisis.

Exercices de composition et correction de vive voix. Conversations.

Résumés oraux de lectures indiquées à l'avance.

La leçon se donne en grande partie en anglais.

HISTOIRE.

GÉOGRAPHIE.

Septième.

Aperçu général de l'histoire universelle.

Description générale de la *terre* et de ses parties, avec géographie élémentaire de la *Belgique*.

Sixième.

Antiquité et moyen âge, jusqu'aux premières croisades.

Notions préliminaires.
Géographie générale de l'*Europe*.

Cinquième.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Moyen âge, continuation et fin.

Temps modernes, jusqu'à 1789.

Géographie générale de l'*Asie*, de l'*Afrique*, de l'*Amérique* et de l'*Océanie*.

Quatrième.

Court aperçu de l'histoire contemporaine.

Histoire de la *Belgique*.

Géographie générale: la *Terre* considéré dans son ensemble. (Géographie astronomique, géographie physique, grands États.)

Géographie détaillée de la *Belgique*.

Troisième.

Antiquité, Moyen âge, jusqu'aux croisades exclusivement.

Préliminaires et faits généraux.
Géographie détaillée de l'*Europe*.

Seconde.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Répétition rapide du programme de la classe précédente.

Moyen âge, continuation et fin.

Temps modernes, jusqu'à 1789.

Géographie détaillée de l'*Asie*, de l'*Afrique*, de l'*Amérique* et de l'*Océanie*.

Rhétorique.

Histoire contemporaine.

Histoire de la Belgique.

Étude de la Terre considérée dans son ensemble. (Astronomie, géographie, physique, politique et économique).

Géographie très détaillée de la Belgique.

(Voir la note inscrite au bas du programme d'histoire et de géographie dans la section des humanités).

MATHÉMATIQUES.

Cours communs aux élèves des sections scientifique et commerciale.

Cinquième.

Arithmétique. — Explication de la numération décimale. Démonstration des opérations fondamentales sur les nombres entiers, les fractions ordinaires, les fractions décimales. Principales mesures anciennes en usage dans le pays; principales mesures étrangères. Leur réduction en mesures décimales, opérations sur les nombres complexes. Principes et caractères de divisibilité des nombres. Proportions. Applications nombreuses des théories de l'arithmétique à la résolution de diverses questions usuelles et notamment aux questions d'intérêt simple, d'escompte, de société et de mélange.

Algèbre. — Traduction en équation des problèmes du premier degré, à une inconnue. Utilité et but de cette traduction.

Géométrie. — Définitions et notions préliminaires. Conditions de l'égalité des triangles. Théorie des perpendiculaires, des obliques et des parallèles. Somme des angles du triangle et d'un polygone quelconque. Quadrilatère.

N. B. — On s'appuiera sur le postulatum d'Euclide pour établir la théorie des parallèles.

Quatrième.

Arithmétique. — Révision des théories de l'arithmétique avec de nombreuses applications à diverses questions usuelles. Racine carrée des nombres.

Algèbre ¹. — Notions préliminaires. Opérations fondamentales sur les

¹ On fera comprendre aux élèves l'utilité des formules algébriques en reprenant les problèmes d'intérêt, d'escompte, d'alliage, etc., qu'ils ont résolus précédemment par l'arithmétique. On leur fera trouver les formules générales qui servent à résoudre ces problèmes et on les appliquera

quantités algébriques. Résolution des équations du premier degré à une et à plusieurs inconnues. Elimination. Calcul des radicaux du second degré. Résolution de l'équation du deuxième degré. Problèmes.

Géométrie. — Révision complète du cours précédent. Propriétés principales du cercle et des figures qui résultent de sa combinaison avec la ligne droite. Mesures des angles. Mesure du rectangle, du parallélogramme, du triangle et du trapèze. Propriétés principales des triangles. Lignes proportionnelles. Figures semblables.

SECTION SCIENTIFIQUE.

Troisième.

Révision de ce qui a été vu dans les classes précédentes.

Arithmétique. — Théorie générale de la divisibilité des nombres, du plus grand commun diviseur, du plus petit multiple. Théorie des nombres premiers. Conversion des fractions ordinaires en fractions décimales, périodiques simples, mixtes. Théorie des différents systèmes de numération. Calcul des opérations fondamentales sur les nombres entiers dans un système quelconque. Racine cubique des nombres.

Algèbre. — Discussion des équations générales du premier degré, à une et à deux inconnues. Discussion de l'équation général du second degré. Equations trinomes réductibles au second degré. Réduction des expressions

de la forme $\sqrt{a + \sqrt{b}}$ et $\sqrt{a + b\sqrt{-1}}$ Propriété des trinomes du second degré. Questions sur les maxima et minima. Progressions. Problèmes. Théorie élémentaire des logarithmes. Usage des tables. Applications aux questions d'intérêt composé et aux annuités.

Notions sur la théorie des transversales.

Géométrie. — Propriétés principales des polygones réguliers. Mesure du cercle. Détermination du rapport de la circonférence au diamètre. Problèmes.

Trigonométrie rectiligne. — Relations entre les lignes trigonométriques. Arcs multiples qui répondent à une ligne trigonométrique donnée. Formules fondamentales. Discussion et transformation de ces formules. Résolution des triangles. Construction des tables trigonométriques. Application des formules à la résolution de divers problèmes.

Topographie. — (Cours destinés aux élèves qui veulent acquérir le diplôme de géomètre arpenteur.) Lever les plans à l'équerre, à la planchette,

à des exemples numériques. On transformera ces formules pour en déduire les valeurs de certaines quantités qui y entrent.

On expliquera la manière de mettre un problème en équation ; on fera de nombreuses applications numériques.

au graphomètre. Arpentage. Nivellement. Exercices sur le terrain. Tracé des plans.

Seconde.

Révision de l'algèbre, de la géométrie plane et de la trigonométrie rectiligne avec de nombreuses applications.

Algèbre. — Fractions continues. Analyse indéterminée du premier degré. Théorie des arrangements, permutations et combinaisons avec et sans répétitions. Binôme de Newton. Formation des puissances d'un polynôme. Puissances et racines des monomes supérieures à celles du deuxième degré. Calcul des radicaux. Exposants fractionnaires. Equations exponentielles. Théorie des logarithmes.

Géométrie dans l'espace. — Des plans et des lignes droites, considérés dans l'espace. Mesure de l'angle dièdre. Propriétés principales de l'angle solide. Propriétés principales des polyèdres, leurs volumes et leurs surfaces convexes. Triangles sphériques. Propriétés principales du cylindre du cône et de la sphère. Surface convexe et volume de ces corps.

Première¹.

Révision approfondie des théories principales de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie et de la trigonométrie, et nouvelles applications de ces théories.

Les théorèmes de géométrie relatifs aux grandeurs incommensurables seront démontrés par la méthode des limites et par la méthode de la réduction à l'absurde.

Trigonométrie sphérique.

Géométrie analytique². — Homogénéité des expressions algébriques. Construction des expressions algébriques. Problèmes déterminés. Coordonnées rectilignes. Leur transformation.

Construction et discussion des équations du deuxième degré, à deux variables. Théorie générale des tangentes, du centre, des diamètres, des axes et des asymptotes. Simplification de l'équation générale du deuxième degré à deux variables. Propriétés des courbes du deuxième degré. Coor-

¹ Deux ou trois heures de répétition par semaine seront données en première scientifique de la manière qui sera indiquée ultérieurement.

En vue des examens de l'école militaire (section des armes spéciales) et des examens des écoles du génie civil et des mines, il sera également établi un système de répétitions, sans frais pour les élèves, pendant les grandes vacances.

² Pendant le premier trimestre on donnera moins d'heures de géométrie analytique afin de consacrer plus de temps à l'algèbre et d'avoir terminé, avant le mois de février, l'étude des parties de l'algèbre nécessaires aux élèves qui se présentent à l'école militaire (section d'infanterie et de cavalerie).

données polaires. Construction et discussion des liens géométriques représentés par des équations et coordonnées polaires. Problèmes.

Géométrie descriptive. — Notions préliminaires et objet de la géométrie descriptive. Théorèmes et problèmes relatifs au point, à la ligne droite et au plan.

SECTION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

Troisième.

Révision de ce qui a été vu dans les classes précédentes en arithmétique, en algèbre ou en géométrie.

Le quatrième livre de géométrie (propositions principales), applications. Progressions. Théorie élémentaire des logarithmes.

Applications nombreuses de l'arithmétique et de l'algèbre à diverses questions de société, d'intérêt simple et composé, d'escompte, de mélange et d'annuités.

Seconde.

Révision de la géométrie plane et de l'algèbre vue en troisième, avec de nouvelles applications. Géométrie, les V^e et VI^e livres (propositions principales). Applications.

Première.

Révision de la géométrie plane et du V^e et du VI^e livre. Notions sur les triangles sphériques. Le VIII^e livre (propositions principales).

Applications nombreuses de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie à diverses questions usuelles relatives au commerce et à l'industrie.

SCIENCES COMMERCIALES.

Cours communs aux sections scientifique et commerciale.

Quatrième.

Principaux devoirs du commerçant d'après le Code. Agents et institutions concernant le commerce intérieur. Factures, comptes d'achat et de vente. Lettre de voiture. Lettre de change, billet à ordre. Tenue des livres en partie simple. Livres auxiliaires. Théorie générale de la tenue des livres en partie double. Correspondance commerciale. Exercices d'application.

DIVISION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

Troisième.

Répétition des principales matières qui ont été enseignées dans le cours précédent. Agents et institutions concernant spécialement le commerce extérieur. Subdivision des comptes généraux. Comptabilités spéciales : consignataires, industriels, banquiers, sociétaires. Notions du droit commercial en ce qui concerne les consignations et les sociétés. Comptes

courants et d'intérêts d'après les trois méthodes. Compte d'annuités. Correspondance commerciale. Exercices d'application.

Seconde.

Commerce. — Résumé des principes de la comptabilité. Changes et leurs combinaisons. Arbitrages et ordres de banque. Matières d'or et d'argent. Nombreux exercices de calcul appliqué à ces diverses opérations.

Droit commercial. — Notions élémentaires de droit civil en ce qui concerne les contrats ou obligations conventionnelles, la vente, le mandat. Éléments de droit commercial (la loi sur les faillites exceptée).

Histoire de l'industrie et du commerce de la Belgique. — Coup d'œil rapide sur l'état de l'industrie et du commerce avant et pendant la domination romaine. Charlemagne. Invasion des Normands. Influence des croisades. La Hanse en Belgique. Foires. Influence des communes. Comté de Flandre, comté de Hainaut, duché de Brabant, principauté de Liège au *xiii^e* et au *xiv^e* siècle. La maison de Bourgogne.

Géographie industrielle et commerciale de la Belgique. — Étude des neuf provinces : (Nature du sol, principales productions naturelles et industrielles, commerce, voies de communications, localités remarquables.)

Première.

Commerce. — Répétition des principales matières enseignées dans le cours précédent. Fonds publics, actions et obligations. Mode de remboursement des emprunts. Opérations de bourse. Rentes viagères. Assurances sur les choses. Assurances sur la vie. Caisse générale d'épargne et de retraite. Nombreux exercices d'application. Compte en participation. Commerce de spéculation. Comptes de revient.

Droit commercial. — Répétition des principales matières enseignées dans le cours précédent. Loi sur les faillites, banqueroutes et sursis. Tribunaux de commerce. Conseil de prud'hommes. Principales lois usuelles. (Brevets, warrants, marques de fabrique, etc.)

Économie politique. — Production, ses facteurs. Conditions favorables à la production (machines, propriété, liberté du travail, division du travail, association, instruction.) Échange et débouchés. Monnaie. Instruments et institutions de crédit. Répartition de la richesse. Consommation. Population. Éléments de statistique théorique et pratique.

*Histoire du commerce et de l'industrie de la Belgique depuis le *xv^e* siècle jusqu'à nos jours.* — Aperçu sur le développement des branches d'industrie les plus importantes du pays, principalement depuis son indépendance.

Géographie industrielle et commerciale de la Belgique. — Principales industries et centres importants où elles s'exercent. Mouvement et objets du commerce extérieur de la Belgique. Statistique du commerce spécial belge avec l'étranger. Pays de provenance de nos principaux articles d'importation. Lieux de débouché à nos principaux articles d'exportation. Commerce de transit.

SCIENCES NATURELLES.

Cours communs aux élèves des sections scientifique et commerciale.

Quatrième.

Zoologie. — Notions élémentaires sur les principaux organes du corps humain et sur leurs fonctions essentielles (nutrition, circulation, respiration, etc.) Notions comparatives d'ostéologie, d'anatomie et de physiologie. Caractères des grandes divisions du règne animal et de leurs subdivisions en classes et en ordres. Étude particulière, dans chacune de ces subdivisions, de quelques espèces caractéristiques.

Troisième.

Botanique. — Notions d'anatomie. Description des principaux organes : racines, tiges, feuilles, fleurs et fruits, leurs modifications et leurs fonctions. Système de Linné. Méthode de Jussieu. Caractères généraux des principales familles et notamment des familles suivantes :

Crucifères, légumineuses, rosacées, ombellifères, solanées, amentacées, conifères, graminées, champignons.

Étude particulière des plantes les plus utiles à l'homme et des principales plantes vénéneuses qui croissent en Belgique.

Herborisations.

Physique. — Objet de la physique. Matière, masse, état des corps, propriétés générales des corps ; les faits qui les constatent. Forces. Composition et décomposition des forces. Notions sur les mouvements. Force centrifuge. Pesanteur. Pendule. Densité et poids des corps. Centre de gravité. Lois de la chute des corps. Attraction universelle.

Hydrostatique. — Caractères généraux des liquides. Principe de l'égalité de pression. Pression dans les liquides. Conditions d'équilibre. Vases communicants. Capillarité. Niveau d'eau. Niveau à bulle d'air. Presse hydraulique. Principe d'Archimède. Détermination des volumes. Poids spécifique. Aréomètres et pèse-liqueurs.

Propriétés des gaz. Force expansive des gaz ; leur pesanteur. Pression atmosphérique. Baromètres. Loi de Mariotte. Manomètres. Aérostats. Machine pneumatique. Pompes. Siphons.

Calorique. — Hypothèses sur la nature de la chaleur. Dilatation. Thermomètres. Échelles thermométriques. Changement d'état des corps. Fusion, vaporisation, ébullition. Calorique latent. Force élastique des vapeurs. Mélange des gaz et des vapeurs. Densité des vapeurs. Liquéfaction des vapeurs. Hygrométrie. Hygromètres. Conductibilité des corps pour la chaleur. Calorique spécifique. Rayonnement et réflexion du calorique. Pouvoir réflecteur, pouvoir absorbant, pouvoir émissif. Théorie de la rosée. Source de chaleur et de froid. Chauffage. Notions sur les machines à vapeur. Théorie mécanique de la chaleur.

Seconde.

Physique. Révision des théories principales exposés en troisième et notamment de tout ce qui concerne le calorique.

Acoustique. — Son. Vibration des corps sonores. Propagation et vitesse du son. Qualités du son musical. Échelle musicale. Réflexion du son. Échos. Porte-voix.

Lumière. — Hypothèses sur la nature de la lumière. Propagation et vitesse de la lumière. Réflexion. Lois de la réflexion. Miroirs plans. Miroirs sphériques. Foyers, leur détermination. Images réelles et images virtuelles. Réfraction. Lois de la réfraction. Effets produits par la réfraction. Dispersion, spectre solaire, ses propriétés. Explication de l'arc-en-ciel. Théorie des lentilles. Microscope. Lunettes. Téléscope. Chambre obscure. Chambre claire. Vision. Stéréoscope.

Magnétisme. — Aimants naturels et artificiels. Actions réciproques des pôles. Fluides magnétiques. Substances magnétiques. Aimantation par influence. Force coercitive. Aimantation. Action directrice de la terre. Méridien magnétique. Boussole. Déclinaison. Inclinaison. Intensité.

Électricité. — Développement de l'électricité. Hypothèse sur la nature de l'électricité. Électricité statique. Corps conducteurs et non conducteurs. Deux espèces d'électricité, leurs actions réciproques. Électrisation par influence. Electroscope. Machine électrique. Electrophore. Condensateur. Bouteille de Leyde. Effets de l'électricité. Électricité des nuages. Paratonnerre. Expérience de Galvani. Pile de Volta. Électricité dynamique. Théorie de la pile. Pile de Daniell. Pile de Bunsen. Expérience d'Ersted Courants électriques. Effets de la pile. Galvanoplastie. Télégraphie électrique. Téléphone.

Les élèves seront familiarisés avec le maniement des appareils et mis à même de faire toutes les expériences que comporte le cours.

Première.

SECTION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

Troisième.

Voir ci-dessus le programme de la troisième scientifique et commerciale.

Seconde.

Voir ci-dessus le programme de la deuxième scientifique et commerciale.

Seconde.

Chimie. — Objet de la chimie. Différences entre les phénomènes physiques et les phénomènes chimiques. Corps simples, corps composés. Lois empiriques; lois des volumes et des poids. Hypothèses: atômes, molécules, équivalents; atomicité: bases, acides, basicité des acides, sels. — Formules chimiques.

Formes cristallines, dimorphisme, isomorphisme. Allotropie.

Métalloïdes. Hydrogène. Chlore. Brome. Iode. Fluor.

Oxygène. Soufre, etc.

Azote. Phosphore. Arsenic. Antimoine, etc. Bore.

Carbone. Silicium. Etain, etc.

Air atmosphérique.

Composés des métalloïdes. Combinaisons de l'hydrogène avec le chlore, le brome, l'iode et le fluor, — avec l'oxygène, — avec le soufre, — avec l'azote (ammoniaque et composés ammoniacaux), — avec le phosphore et l'arsenic, — avec le carbone.

Combinaisons du chlore (du brome et de l'iode), avec l'oxygène (anhydrides et acides) : combinaisons du chlore avec l'étain.

Combinaisons de l'oxygène avec le soufre (anhydrides et acides), avec l'azote (anhydrides et acides), avec le phosphore, l'arsenic et l'antimoine (anhydrides et acides), avec le bore (anhydrides et acides), avec le carbone, avec le silicium, avec l'étain (anhydrides et acides).

Combinaisons du soufre avec l'arsenic et l'antimoine, — avec le carbone.

Métaux. Propriétés physiques des métaux. Classification des métaux. Action du chlore, du brome et de l'iode ; de l'oxygène et du soufre sur les métaux ; action des acides sur les métaux.

Propriétés générales, physiques et chimiques des chlorures, bromures et iodures ; des oxydes, des hydrates, des sulfhydrates, des sels métalliques ; leur préparation.

Première.

Chimie. — Etude des métaux et de leurs composés, lorsqu'ils sont employés dans les arts ou qu'ils se trouvent à l'état naturel en Belgique.

Potassium. Sodium. Baryum. Calcium. Fer. Nickel. Zinc. Cuivre. Plomb. Bismuth. Mercure. Argent. Platine. Or.

Caractères physiques des minéraux ; études des principales espèces minérales usuelles.

Chimie organique. Composition des corps organiques. Notions sur l'analyse organique. Classification sériale. Généralités sur les hydrocarbures de la série $C^n H^{2n+2}$. Hydrure de méthyle. Pétrole. Généralités sur les alcools de la formule $C^n H^{2n+2} O$. Alcool ordinaire. Fermentation alcoolique. Boissons alcooliques.

Aldéhydes.

Généralités sur les acides de la formule $C^n H^{2n} O^2$. Acide acétique ; fermentation acétique. Acides palmitique, stéarique (oléique). Bougies stéariques.

Un mot sur les anhydrides.

Généralités sur les éthers ordinaires et composés. Ethers haloïdes. Ether éthylique. Essences de fruits.

Amines.

Hydrocarbures de la série $C^n H^{2n}$. Ethylène. Eclairage au gaz.

Acide lactique. Fermentation lactique.

Acide oxalique. Urée.
 Glycérine. Corps gras naturels. Saponification.
 Acides tartrique et citrique.
 Mannite. Glucoses. Sucres. Amidon. Dextrine. Cellulose. Gommés.
 Benzine. Phénols. Aldehyde et acide benzoïques.
 Glucosides. Salicine. Tannin et tannage.
 Aniline (couleur d'aniline). Camphres et essences de la formule $C^{10}H^{16}$.
 Résines. Caoutchouc et gutta-percha.
 Cyanogènes et principaux composés cyaniques. — Acide urique.
 Alcaloïdes naturels. Morphine et quinine.
 Indigo.
 Matières albuminoïdes et leurs dérivés.
Manipulations. Analyses et essais commerciaux. Dans les manipulations, ainsi que dans les applications de ce cours, on aura principalement en vue les industries locales.

DESSIN.

Les élèves de la cinquième, de la quatrième et de la troisième professionnelle suivent les mêmes cours de dessin que les élèves des classes correspondantes de la sections des humanités.

Seconde scientifique et seconde et première commerciale et industrielle.

Application du dessin géométrique.

- 1° Dessin géométrique ;
- 2° Moulures, définitions et tracés ;
- 3° Tracé géométrique des ombres ;
- 4° Pratique du lavis.

Première scientifique.

- 1° Perspective géométrique ;
- 2° Dessin des divers organes de machines sur croquis cotés, dessinés, autant que possible, d'après les objets mêmes.

MUSIQUE.

Le programme pour l'enseignement de la musique sera arrêté ultérieurement.

GYMNASTIQUE.

(Voir le programme du mois de septembre 1875).

Programme des cours des écoles moyennes.

N. B. — Le programme des deux premières années est le même que celui des classes de septième et de sixième des athénées.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 13 juin : **De Baye**, L'archéologie préhistorique (par Anatole de Barthélemy). — **Autenrieth**, Lexique d'Homère. — **Cartault**, Le procès d'Harpale; **Blass**, Quatre discours d'Hypéride (par Henri Weil). — Quinte-Curce, p. p. **Vogel** (par S. Dosson). — Lettres inédites de Henri IV à Bellièvre, p. p. **Halphen** (par G. H.). — **Hamel**, Études sur Klopstock (par A. C.). — Du 20 : **Hodgson**, Essais relatifs à l'Inde; **Cust**, Essais de linguistique et d'orientalisme (par A. Barth). — **Volbrecht**, Lexique de l'Anabase (par O. Riemann). — **Favé**, L'ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence. — **Marx**, Essai sur les pouvoirs du gouverneur de province. — **Sestier**, La piraterie dans l'antiquité (par Paul Guiraud). — **Hübner**, Les copies mécaniques d'inscriptions (par Ch. G.). — **Chantelauze**, Louis XIV et Marie Mancini (par T. de L.). — Mémoires de Metternich, III et IV (par A. S.). — Du 27 : **Devaux**, Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine (par Paul Guiraud). — Les essais de Montaigne, p. p. **Motheau** et **Jonaust** (par T. de L.). — *Correspondance* : Lettre de M. Brochard et réponse de M. E. Benoist (par Victor Brochard). — Du 4 juillet : **Ol. Bayet**, Monuments de l'art antique, I et II (par x.). — **Perroud**, Les comptoirs des Carthaginois dans les Syrtes (par Ch. G.). — Du 11 : **Whitney**, Grammaire indienne; **Danman**, La flexion nominale dans le Veda (par A. Barth). — **Dupuis**, Le nombre géométrique de Platon (par J. L. Heiberg). — **Lotheissen**, Molière, sa vie et ses œuvres (par Charles Joret). — Du 18 : **E. Curtius**, Histoire grecque, III^e vol.; **Bouché-Leclercq**, trad. de l'Histoire grecque de E. Curtius (par R. Lallier). — Œuvres d'Archimède, II^e vol., p. p. **Heiberg** (par Ch. Thurot). — Le poème de Colluthus sur l'enlèvement d'Hélène, p. p. **Abel** (par P. de Nolhac). — **Westerburg**, Origine de la légende qui fait de Sénèque un chrétien. — Recueil d'exercices philologiques par des étudiants de Bonn. — *Variétés* : A propos d'une

critique allemande (par G. B.). — Du 25 : **Lefmann**, Histoire de l'Inde ancienne (par A. Barthl). — **P. de Saint-Victor**, Les deux masques, I. Les antiques (par Jules Nicole). — **Hertzberg**, Histoire de l'empire romain (par R. Lallier). — **K. Hillebrand**, Temps, peuples et hommes; V. Le siècle de la Révolution.

Société belge de Géographie. Bulletin ; 5^e année. 1881. N° 3. Mai-Juin.

Sommaire : I. Major Hennequin. Les formations coralligènes — II. J. Peltzer. Bornéo. — III. Capitaine Paquet. Choix de promenades à quelques lieues de Bruxelles. — IV. Quatrième session du Congrès international des Américanistes. — V. E. Adan. Causerie scientifique (XVII). — VI. Capitaine Verstraete. L'Europe et le Soudan. — VII. E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires; Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — VIII. Merzbach et Falk. Bibliographie. — Compte-rendu des actes de la société. Membres admis. — Nouvelles sociétés et publications avec lesquelles la société belge de géographie est entrée en relation. — Liste des ouvrages reçus. — Cartes : Croquis indiquant les formations coralligènes. — Causerie scientifique (Pl. XVII).

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

Inhalt : 11 Juni. Bader, Die Baukunst in der Odyssee. — R. Lindner, Beiträge zur Erklärung und Kritik des Sophokles. — L. Eysert. Ueber die Echtheit des Prologs in Euripides Ion. — W. Roeder, Beiträge zur Erklärung und Kritik des Isaios. — Aem. Baehrens, Lectiones Horatianæ. — E. Thomas. Scoliastes de Virgile. — H. Dondorff, Aphorismen zur Beurteilung des solonischen Verfassung. — G. Hagemann, De Græcorum prytaneis. — M. Seyffert. u. A. v. Bamberg, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische; E. Weissenborn, Aufgabensammlung zum Uebersetzen ins Griechische.

18 Juni. K. F. Ameis - C. Hentze, Homers Ilias, Odyssee und Anhang zu Homers Odyssee. — K. Bruch, Tragödien des Sophokles. Th. Kayser, Sophokles Oedipus in Kolonos. — K. Kappes, Vergils Aeneide. — J. Schlichteisen, De fide historica Sillii Italici. — R. Peiper, Ausonius. — G. Bernhardt, Grundriss der Griechischen Litteratur. — J. G. Droysen, Geschichte Alexanders des Grossen. — Fr. Stolz, Beiträge zur Deklination der griechischen Nomina. — R. Schnee, Griechischer Lernstoff für Quarta.

25 Juni. R. Hache, De Participio Thucydidio. — H. Berger, Die geographischen Fragmente des Eratosthenes. — M. Haupt-J. Vahlen, Catull. — E. Glaser. Vergil. — J. Mähly, Geschichte der antiken Litteratur und desselben Uebersetzungen aus Euripides, den griechischen und römischen Lyrikern. — Weber, Die nationale Politik der Athener. — E. Huschke, Die neue oskische Bleitafel. — K. Dietsch, Zur Methodik des lateinischen Unterrichts.

2 Juli. G. Autenrieth, Wörterbuch zu Homer (von E. Eberhard). — H. Liers, De ætate et scriptore libri Demetrii Phalerei (von G. Dzialis). — P. Pulch, De Eudociæ Violario (von A. Daub). — C. Frick, Pomponius Mela (von R. Hansen). — A. Budinszky, Die Ausbreitung der lat. Sprache (von Fr. Schöll). — E. Hübner, Lat. Grammatik (von R. Klufsmann). — Pellengahr, Die technische Chronologie der Römer (von O. Gruppe). — O. Retzlaff, Griech. Exercitien (von E. Krah).

9. Juli. A. Keil, De particularum finalium Græcarum vi principali et usu Homérico (von Fr. Holzweissig). — G. Eichler, De Cypropædiæ capite extremo (von Ad. Nicolai). — J. Zycha, Bemerkungen zu den Anspielungen und Beziehungen in der XIII. u. X. Rede des Isokrates (von Theod. Klett). — K. Halm, Cicerus Rede für Publius Sestius (von P.). — G. A. Saalfeld, C. Julius Cæsar (von -r.). — Rud. Nicolai, Geschichte der römischen Litteratur (von C. W.). — A. Deppe, Des Dio Cassius Bericht über die Varusschlacht und desselben römischer Rachekrieg in Deutschland (von H. Haupt). — F. Allen, Remnants of early Latin (von Bouterwek). — Ad. Matthias, Griechische Wortkunde (von Ed. Weissenborn).

16 Juli. H. Müller-Strübing, Thukidideische Forschungen (von H. Welzhofer). — L. O. Bröcker, Untersuchungen über Diodor (von H. Haupt). — L. Kuhlmann, De Sallustii codice Parisino (von A. Eufner). — H. Reinhard, Jul. Cæsaris commentarii de bello Gallico (von W. Pfitzner). — V. Heydemann, De senatu Atheniensium (von H. Zurborg). — E. Plöckinger, Politische Wirren zu Athen während des peloponnesischen Krieges (von R. Schmidt). — O. Pohl, Das Ichthys-Monument von Autun (von H. St. Sedlmayer). — Leipziger Studien zur klassischen Philologie (von H. Osthoff). — W. Wittich, Lehrbuch des Lateinischen (von Cyranka).

23 Juli. A. Komma, Erörterung des künstlerischen Form des platonischen Dialoges Phädon (von O. Apelt). — H. Weissenborn, Die Uebersetzung des Euklid aus dem Arabischen in das Lateinische durch Adelhard von Bath (M. Curtze). — Luc. Müller, Horaz (E. Rosenberg). — R. Lange, De Tacito Plutarchi auctore (von H. Haupt). — A. Zingerle, Beiträge zur Geschichte der Philologie (von J. Huemer). — K. Reisig, Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft mit den Anmerkungen von F. Haase bearbeitet von H. Hagen (von Fr. Schöll). — Schröer, Nach welchem Princip ist die Syntax der lat. Sprache aufzubauen? (von Fr. Holzweissig).

30 Juli. M. Wohlrab, Platons Euthyphron (von O. Apelt). — M. Wetzel, Lehre des Aristoteles von der distributiven Gerechtigkeit und die Scholastik (von K. Baumker). — R. Unger, Ciris (von A. Zingerle). — P. Ebeling, Quaestiones Eutropanæ (von C. W.). — A. Krichenbauer, Theogonie und Astronomie (von J. Krall). — E. Neubauer, Ueber die Anwendung der *γραφη παρανόμων* bei den Athenern (von H. Zurborg). — J. Hartmann, De Hermocopidarum mysteriorumque profanatorum indiciiis (von G. Gilbert). — C. Pickel, De versuum dochmiacorum origine (von R.). — G. Grossmann, De particula Quidem (von J. Segebade). — P. Gross, Die Tropen und Figuren (von H. Thoms).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — Sechszehnter Band. Erstes Heft. Berlin 1881.

Inhalt: Th. Mommsen, die Remuslegende; ein zweites Bruchstück des Rubrischen Gesetzes vom Jahre 705 Roms. — F. Blass, Nachtrag zu Band XV S. 366 ff. (Papyrusfragmente im aegyptischen Museum zu Berlin). — H. Jordan, quaestiones orthographicae Latinae IV. — C. Robert, der Streit der Götter um Athen. — E. Stutzer, Beiträge zur Erklärung und Kritik des Lysias. — A. Breysig, zu Avienus. — M. Schanz, zu den Quellen des Vegetius. — Miscellen: Th. Mommsen, adsertor libertatis. — G. Jacob, zu Isokrates Brief II § 16. — Joh. Schmidt, ein Fehler des Livius. — R. J. Neumann, Nachtrag zu Hermes XV S. 607.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausg. von Conrad Bursian. 1879. Berlin, Calvary.

1880. *Viertes und fünftes Heft.*

Erste Abtheilung. Bericht über die in den Jahren 1876–1880 erschienenen auf die nacharistotelische Philosophie bezüglichen Schriften. Von Prof. Dr. Max Heinze in Leipzig.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus vom October 1879 bis dahin 1880. Vom Gymnasial-Oberlehrer Dr. August Lorenz in Berlin (Schluss). — Bericht über die neueste Literatur zu den römischen Historikern (ausser Tacitus) bis zum Schlusse des Jahres 1877. Von Dr. A. Eussner in Würzburg. (Schluss folgt.)

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die exacten Wissenschaften im Alterthum von Anfang 1878 bis Michaeli 1879. Vom Gymnasial-Oberlehrer M. Curtze in Thorn. (Schluss.) — Jahresbericht über römischen Literaturgeschichte für 1873–1880. Von Prof. Dr. August Reifferscheid in Breslau. (Schluss folgt.)

1880. *Sechstes und siebentes Heft.*

Erste Abtheilung. Bericht über die in den Jahren 1876–1880 erschienenen auf die nacharistotelische Philosophie bezüglichen Schriften. Von Prof. Dr. Max Heinze in Leipzig. — Bericht über die literarischen Erscheinungen auf dem Gebiete des griechischen nachhomerischen Epos für die Jahre 1878 und 1879. Nachtrag zu dem Jahresbericht für 1877. Von Alois Rzach in Prag. — Bericht über die Litteratur der griechischen Komödie aus den Jahren 1876–1880. Von Dr. Carl R. v. Holzinger in Wien. (Schluss folgt.)

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über römische Litteraturgeschichte für 1873–1880. Von Prof. Dr. August Reifferscheid in Breslau. (Schluss folgt.) — Jahresbericht über griechische Geschichte für 1879 und 1880. Von Professor Dr. Adolf Holm im Palermo. (Schluss folgt.)

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 24.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'IDÉE DU DESTIN DANS PINDARE.

Quand on lit attentivement les œuvres grecques antérieures à la guerre du Péloponnèse, on est frappé de la manière si étrange, parfois si étroite, dont les écrivains les plus illustres envisagent le problème de la destinée humaine. Presque partout où cette question si délicate se présente, elle est tranchée dans le sens de la négation la plus absolue de la liberté de l'homme : la vie de chaque individu est, dès le principe, fixée, souvent jusque dans ses moindres détails, par des décisions auxquelles rien ne saurait être changé. Depuis les poèmes homériques jusqu'aux tragédies de Sophocle, chez tous les poètes comme dans l'œuvre historique d'Hérodote, le mortel n'est généralement que l'instrument passif et aveugle d'un pouvoir qui a réglé sa destinée. Si parfois il semble agir librement, c'est que l'auteur n'a pas cru nécessaire de montrer l'inflexible loi qui le pousse dans telle ou telle direction.

Certes, cette idée d'un manque absolu de liberté, quelque désespérante, quelque contraire qu'elle soit à la dignité de l'homme et à son désir de se perfectionner, peut au moins être favorable au développement de la vie religieuse d'une nation, en fortifiant chez elle le culte des dieux dont tout dépend nécessairement. Mais là, malheureusement, ne s'arrêtaient pas les opinions des Grecs : pour eux, la destinée étant fixée dès la naissance de chaque individu, ne pouvait plus être changée : dès lors il ne restait pour personne le moindre espoir d'obtenir de la divinité quelque changement favorable dans la vie par la

piété et les prières : la destinée devait fatalement suivre son cours. Plus encore ! il arrivait souvent que les dieux qui, par leur existence et leur puissance limitées, ne pouvaient représenter la loi suprême et éternelle, étaient eux-mêmes considérés comme assujétis à un pouvoir obscur, qui leur était supérieur et dont ils ne faisaient qu'accepter et exécuter les décisions souveraines. Dans ce cas, c'était le Destin, la *Μοῖρα* ou *Αἷσα*, qui fixait le sort de chaque mortel, et réglait tous les événements de sa vie.

De telles doctrines ne peuvent être que funestes à tout culte sérieux : en abaissant les dieux au rôle de serviteurs dociles d'un pouvoir étranger, elles leur ôtent tout droit à la vénération et aux prières des hommes, tandis qu'elles laissent le véritable auteur des biens et des maux inaccessible aux honneurs, en lui conservant une forme vague et indéterminée. Cependant, malgré le caractère antireligieux de cette croyance, on ne s'étonnerait pas trop de la trouver chez des auteurs à l'esprit indépendant, comme il y en eut de bonne heure en Grèce, ni même dans les poésies populaires, qui généralement ne s'occupent point des questions élevées de la religion. Mais ce qui est bien fait pour nous surprendre au premier abord, c'est de trouver ces opinions aussi fortement, aussi clairement exprimées chez Pindare. De tous les poètes, il était, en effet, le représentant le plus autorisé, et aussi le plus universellement respecté, de la religion grecque. Franchement attaché aux cultes de sa patrie, il avait donné des preuves nombreuses de son respect pour les dieux. Il avait élevé des statues à Zeus Ammon ¹, à Apollon Boédromios et à Hermès Agoraïos ². Il avait bâti un sanctuaire à Cybèle et à Pan ³. Aussi sa piété était si hautement reconnue qu'il avait à Delphes même un trône de fer, sur lequel il venait chanter ses hymnes à Apollon ⁴, et que la Pythie avait ordonné aux prêtres de l'inviter, pendant chaque *théoxénie*, à la table même du dieu ⁵. D'autre part, ses poèmes reçurent souvent une consécration officielle. On sait, par exemple, que son hymne à Zeus Ammon fut gravé

¹ Paus., IX, 16, 1.

² Paus., IX, 17, 2.

³ Pind., *Pyth.*, III, 78; cf. Dissen *in l.*

⁴ Paus., X, 24, 4.

⁵ Paus., IX, 23, 2.

sur une stèle en Libye¹, et qu'un autre hymne, la septième Olympiade, fut inscrit en lettres d'or dans le temple d'Athéné, à Lindos². Ces faits prouvent suffisamment combien les opinions de Pindare étaient en harmonie avec les idées de son époque, puisqu'elles ne froissaient en rien les croyances du corps religieux le plus autorisé de la Grèce, et n'empêchaient pas le poète de recevoir les plus grands honneurs dans tout le monde hellénique.

Voyons cependant comment ce poète religieux envisage le problème de la destinée et de la liberté humaines. Lorsqu'on parcourt ce qui reste de sa grande œuvre poétique, on y voit à plusieurs reprises le néant de l'homme et la vanité de ses efforts exprimés avec la plus grande énergie. « L'homme n'est rien », dit le poète, « ce n'est que le rêve d'une ombre »³. Tout, en effet, vient à l'homme d'une puissance qui lui est supérieure, que cette puissance soit le Destin ou les dieux, les exécuteurs des ordres du Destin. Dès que l'homme vient au monde, sa carrière est définitivement tracée⁴. Souvent il obtient un génie particulier chargé de diriger sa destinée⁵, et le poète dit expressément que cette destinée que l'homme a reçue dès la naissance, décide de tous les événements de sa vie⁶. C'est également le Destin qui en fixe le terme⁷. Mais ce n'est pas seulement dans la direction générale de la vie qu'il intervient, comme chez beaucoup d'autres poètes : dans Pindare, son action se révèle, pour ainsi dire, dans tous les moments de l'existence. C'est le Destin ou bien les dieux qui accordent à l'homme ses grandes qualités et

¹ Paus., IX, 16, 1.

² Ταύτην τὴν ᾠδὴν ἀνακείμεθαί φησι Γόργων ἐν τῷ τῆς Λινδίας Ἀθηνᾶς ἱερῷ, χρυσοῖς γράμμασιν. Introd. à la VII^e Ol., dans les *Pindari carmina et fragmenta graece, cum Scholiis integris*..... ed. Ch. D. Beckius. t. I, pp. 162 et 163.

³ *Pyth.*, VIII, 95 : ἐπάμερ' τί δέ τις ; τί δ' οὐ τις ; σκιᾶς ὄναρ ἀνθρώπου. Cf. *Fragmenta*, n° 25 (Dissen).

⁴ *Pyth.*, VI, 27 : γονέων βίον πεπρωμένον, et *Nem.*, V, 40 : Πότμος δὲ κτείνει συγγενῆς ἔργων περὶ πάντων.

⁵ *Ol.*, XIII, 105. Sur le sens de δαίμων, voyez surtout K. Nägelsbach. *Die nachhomerische Theologie*, p. 111 et suiv.

⁶ *Nem.*, V, 40.

⁷ *Isth.*, VI, 39, sqq.

principalement la sagesse¹. « Des dieux vient tout ce que peuvent les vertus des hommes : ce sont eux qui nous donnent la sagesse, et la force des bras et l'éloquence de la parole². » C'est encore le Destin qui accorde les richesses³; c'est lui qui a donné à Pindare son génie poétique. « Le talent », dit-il, « que la puissante destinée (πότμος ἀναξ) m'a accordé, je sais bien que l'avenir me le perfectionnera, comme le Destin l'a décidé⁴. « Et le poète attache si peu d'importance aux talents acquis directement par l'homme qu'il s'écrie : « Beaucoup d'hommes cherchent à acquérir la gloire par des qualités apprises, mais on peut tout aussi bien se taire de ce qui ne vient pas de la divinité⁵ ». Et ailleurs : « La vertu innée donne à l'homme une grande valeur; mais celui qui ne possède de qualités que celles qu'il a apprises, cet homme ne marche jamais d'un pied sûr, et entreprend mille choses sans pouvoir les achever⁶ ». « Le sage », dit-il encore, « c'est celui qui sait *naturellement* beaucoup de choses : quant à ceux qui ont appris, ils ne cessent de jacasser et de crier, comme des corbeaux, contre l'oiseau divin de Zeus⁷ ».

Mais le Destin n'accorde pas seulement à l'homme ses qualités et ses défauts : il fixe en quelque sorte tous les événements heureux ou malheureux de sa vie. C'est le Destin qui choisit le fils de Polymneste, Aristotélès-Battos, comme roi de Cyrène⁸; c'est lui qui fixa le jour où les Argonautes s'unirent aux Lemniennes⁹. C'est encore le Destin ou les dieux qui ont accordé les prix aux vainqueurs dont Pindare chante le triomphe. « N'oublie pas, » dit-il à Arcésilas, le prince de Cyrène, « n'oublie pas, tandis que le chœur te célèbre dans les délicieux bosquets d'Aphrodité, de rapporter à Apollon tous tes succès¹⁰ ».

¹ *Ol.*, X, 10; *Isth.*, III, 4 et 5.

² *Pyth.*, I, 41 sqq.

³ *Pyth.*, V, 3.

⁴ *Nem.*, IV, 41.

⁵ *Ol.*, IX, 100.

⁶ *Nem.*, III, 40 sqq.

⁷ *Ol.*, II, 86 sqq.; cf. *Nem.*, I, 25, et *Ol.*, IX, 28.

⁸ *Pyth.*, IV, 61.

⁹ *Pyth.*, IV, 255.

¹⁰ *Pyth.*, V, 21 sqq.

Naturellement, la vie réglée ainsi d'avance ne saurait en rien être changée. « Il n'est pas possible, » dit le poète, « de fuir ce qui est fixé par le Destin : *Τὸ μόρσιμον οὐ παρφυκτόν*¹, et ailleurs : « Ni le fer ni le feu ne peuvent rien contre l'accomplissement de la destinée humaine². »

D'un autre côté, la part accordée n'est pas égale pour tous les hommes. « La vie n'est pas pour tous la même : l'un est retenu d'une manière, l'autre, d'une autre, par sa destinée³. » Aussi trouve-t-on souvent chez le poète ces conseils de modération qui, d'après sa manière de considérer la vie, sont nécessaires au repos des malheureux mortels. « Que l'envie des dieux, » s'écrie-t-il, « ne m'empêche pas de jouir des biens de chaque jour, et d'aller ainsi sans souci vers le terme de ma vie fixé par le Destin. Tous nous mourons, mais la divinité n'est pas égale pour tous, et il ne faut pas rêver de trop grandes choses⁴. » « Il ne faut point, » dit-il ailleurs, « lutter contre la puissance divine, qui tantôt élève la fortune des uns, tantôt accorde à d'autres une gloire éclatante. Mais cette inconstance de la divinité ne saurait guérir le cœur de l'envieux : celui-ci se trace une immense carrière, et se fait dans le cœur une douloureuse blessure, avant qu'il ait atteint le terme de ses vœux⁵. » On retrouve la même idée dans la huitième Pythique : « Si quelqu'un a acquis des biens sans de grandes peines, la foule croit reconnaître en lui la sagesse, qui règle sa vie par de prudents efforts ; mais ce bonheur ne dépend pas des hommes : c'est une divinité qui le lui procure, elle qui élève l'un, et abaisse l'autre sous le niveau de sa main⁶. »

A tous, d'ailleurs, le Destin donne une vie mêlée de plaisirs et de peines. « L'homme », s'écrie le poète, « ne peut compter sur rien ; il ne peut même espérer de finir un seul jour dans un bonheur sans mélange ; car le bonheur et le malheur viennent

¹ *Pyth.*, XII, 30.

² *Plut.*, *Marcellus*, c. XXIX.

Τὸ πεπωμένον οὐ πῦρ, οὐ σιδαροῦν σχήσει τείχος, κατὰ Πίνδαρον.

Cf. *Fragm. Pind.*, n° 153 (Dissen).

³ *Nem.*, VII, 5.

⁴ *Isth.*, VI, 39 sqq.

⁵ *Pyth.*, II, 88 sqq.

⁶ *Pyth.*, VIII, 73 sqq.

toujours mêlés. C'est ainsi », continue-t-il, « que le Destin ajoute parfois quelques peines au bonheur des Emménides ¹ ». « Nous avons tous pendant la vie un sort différent », dit-il encore, « et il est impossible de jouir d'un bonheur sans fin : je ne saurais nommer personne à qui le Destin ait accordé ce sort ² ».

Mais ce qu'il y a de plus cruel pour l'homme, c'est que sa destinée lui reste toujours cachée. « Nous ne savons, ni le jour, ni la nuit, vers quel terme le Destin a décidé de nous faire aller ³ ». « Les hommes ne reçoivent pas de Zeus un signe certain de leur sort ⁴ ». Aussi le poète conseille-t-il, à différentes reprises, de s'occuper du présent sans trop songer à l'avenir ⁵.

Comme on le voit par ce qui précède, les actes et les événements de la vie dépendent, d'après Pindare, non de la liberté humaine, car « le mortel n'est rien, » mais de la destinée qui lui est accordée, et qui tantôt le comble de biens, tantôt le plonge dans l'infortune. Cette destinée, personne ne saurait la connaître d'avance : elle pousse l'homme aveugle à travers toutes les vicissitudes; quant à Zeus, il ne veut pas montrer clairement l'avenir réservé à chacun; « et c'est ainsi que nous marchons dans l'orgueil, aspirant toujours à des biens trop haut placés pour pouvoir les atteindre ⁶. »

Mais si l'homme n'est pas libre dans la direction de sa vie, quelle est la puissance qui la lui impose? Ici encore, Pindare a les mêmes hésitations que les autres poètes, ses prédécesseurs et ses contemporains. Assez souvent il attribue à Zeus ou à la divinité en général le pouvoir de fixer la destinée humaine. Acaste voulait faire tuer Pélée par les Centaures, mais Chiron l'empêcha, et accomplit ainsi la destinée fixée par Zeus, qui voulait que Pélée épousât Thétis ⁷. C'est également poussés par la Διὸς αἴσα que Deucalion et Pyrrha, descendant du Parnasse,

¹ *Ol.*, II, 31 sqq.

² *Nem.*, VII, 54 sqq.

³ *Nem.*, VI, 6 sqq. Cf. *Fragm.* 72 (Dissen) :

ὦ πόποι, οἷ' ἀπατάται φροντίς ἐλαμέριων οὐκ ἰδυῖα.

⁴ *Nem.*, XI, 43.

⁵ *Isth.*, VII, 13; *Pyth.*, X, 62 sqq.

⁶ Cf. *Nem.*, XI, 43 sqq.

⁷ *Nem.*, IV, 61.

construisirent leur première demeure¹. De même on voit souvent que c'est la *Μοῖρα* de la divinité qui donne aux hommes le bonheur². Pindare va même plus loin, et s'écrie : « La divinité accomplit tout événement selon ses souhaits, elle qui atteint le vol de l'aigle, devance le dauphin des mers, courbe les fronts superbes, et donne à d'autres une gloire impérissable³ ».

Il a, d'ailleurs, par moments, une idée très élevée de la puissance divine : « Quand les dieux agissent », dit-il quelque part, « rien ne me paraît incroyable, de manière à m'étonner⁴ ». Mais, malgré le profond respect qu'il leur voue, Pindare, pas plus que les autres poètes, ne peut leur accorder la toute-puissance. Ces maîtres de l'Olympe ne sont pas assez nettement séparés de la nature humaine⁵. Plusieurs mortels ont obtenu l'immortalité, c'est-à-dire le don qui seul, pour la religion grecque, les séparât réellement de la nature divine. Autrefois, la blonde Glaukôpis-Athéné l'accorda à Diomède⁶. Ino reçut également une vie immortelle, ainsi que Sémélé, la mère de Dionysos⁷. D'autre part, les dieux sont nés comme les hommes⁸ : il était donc naturel, nous dirons même nécessaire à un raisonnement logique d'admettre une loi antérieure et, par conséquent, supérieure aux dieux. Aussi Pindare parle-t-il de cette loi, à laquelle ceux-ci sont soumis aussi bien que les mortels⁹. C'est évidemment la loi du développement du monde, celle qui fixe la destinée et des dieux et des hommes.

Aussi est-ce le Destin, la *Μοῖρα* seule, qu'on trouve le plus fréquemment nommé comme l'auteur de la destinée humaine et

¹ *Ol.*, IX, 42. Ce fut aussi *Θεῶν αἵσα* que l'armée dorienne, sous la conduite de Hyllos et d'Aigimios, fonda l'état d'Égine. *Fragm.* 4. (Dissen).

² *Ol.*, II, 21.

³ *Pyth.*, II, 49 sqq.

⁴ *Pyth.*, X, 48 sqq.

⁵ Voyez, par ex., *Nem.* VI, init.

⁶ *Nem.*, X, 7.

⁷ *Ol.*, II, 28 et 25 sqq.

⁸ *Nem.*, VI, 1 sqq.

⁹ *Plat.*, *Gorgias*, p. 484, B : Πίνδαρος..... ἐν τῷ ἄσματι, ἐν ᾧ λέγει ὅτι νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων. οὗτος δὲ δὴ, φησὶν, ἄγει βίαιως τὸ δικαιοτάτων ὑπερτάτα χεῖρ.

même divine. Ce Destin est parfois indiqué dans Pindare par le mot Πότμος, auquel se trouvent jointes les épithètes : ἄναξ, μέγας et d'autres, qui indiquent que le terme Πότμος n'est pas seulement personnifié, mais qu'il désigne le Destin lui-même. Ainsi dans la troisième pythique on lit : « Le puissant Destin (ὁ μέγας Πότμος) favorise le plus de tous les hommes le souverain des peuples ¹ », et il l'appelle Πότμος ἄναξ dans le passage suivant : « Les qualités que le puissant Destin m'a données, je sais bien que le temps les perfectionnera, comme ce Destin l'a décidé ². »

D'autre part, parlant de l'accident qui mit fin aux jours du fils d'Achille, Pindare dit que Néoptolème périt à Delphes, tué par un des prêtres du dieu. « Mais », se hâte-t-il d'ajouter, « τὸ μόρσιμον ἀπέδωκεν, il accomplit ce qui avait été décidé par le Destin; car il fallait que quelqu'un des Éacides fût enterré près du temple du dieu ³ ». C'est aussi du Destin comme puissance indépendante qu'il semble parler dans ce passage de la onzième Néméenne ⁴, où il dit que la Μοῖρα ne donne pas aux hommes le bonheur sans mélange; cependant Zeus étant dans tous les cas l'exécuteur des décrets du Destin, le poète ajoute : « mais Zeus n'annonce pas clairement aux hommes leur destinée, et malgré cela, nous avons les plus hautes ambitions, alors même que le succès ne dépend point de nous. »

A propos du bonheur et des malheurs de la famille des Emménides, c'est encore la Μοῖρα que nous voyons seule active. C'est elle qui, à côté de la prospérité la plus brillante, leur envoie de temps en temps quelque accident fâcheux, « depuis que le fils donné à Laïos par le Destin tua son père, et accomplit ainsi la prédiction de l'oracle ⁵ ». « Celui qui détruisit la ville de Troie, et mit fin aux peines des Grecs, ce fut Philoctète, qui cependant était malade et faible, *mais sa destinée l'avait ainsi voulu* ⁶.

¹ *Pyth.*, III, 85 sqq.

² *Nem.*, IV, 41 sqq.; cf. *Nem.*, VII, 6.

³ *Nem.*, VII, 40 sqq.

⁴ *Nem.*, XI, 42 sqq. De même *Nem.*, VII, 56 sqq. :

οὐκ ἔχω

εἰπεῖν, τίτι τοῦτο Μοῖρα τέλος ἔμπεδον

ᾧρεξε, c'est-à-dire : le bonheur sans mélange.

⁵ *Ol.*, II, 35 sqq.

⁶ *Pyth.*, I, 55 : ἀλλὰ μοιρίδιον ἦν.

Bien que dans tous ces passages il soit uniquement question du Destin, rien cependant ne nous permettrait d'admettre que le poète ait considéré ce pouvoir comme supérieur à la divinité, s'il n'y avait pas d'autres passages, où le doute n'est plus permis, où non seulement le Destin est antérieur aux dieux, mais où les dieux eux-mêmes lui sont soumis.

Il s'agit d'abord de l'ancienne tradition rapportée déjà dans les poèmes hésiodiques ¹, et que Pindare n'a mitigée en rien en faveur de la puissance divine. Zeus et Poséidon voulaient épouser Thétis, mais les dieux refusèrent d'y consentir, car Thémis leur annonça que, d'après la décision du Destin (*εἴνεκεν πεπρωμένον ἦν*), la divinité de la mer donnerait le jour à un fils plus vaillant que son père, celui-ci fût-il même Zeus ou l'un de ses frères ².

Ce fut également par les *Μοῖραι* ou personnifications du Destin que Thémis fut amenée à Zeus comme épouse ³. De même, lorsque Apollon et le puissant Poséidon allaient élever les murs de Troie, ils s'adjoignirent Éaque, parce que le Destin avait décidé d'avance (*ἦν ὅτι πεπρωμένον*) que ces murs seraient détruits ⁴.

Ces doctrines, quelque singulières qu'elles puissent paraître dans la bouche d'un poète aussi religieux que Pindare, sont cependant la conséquence logique des idées qu'il avait, comme ses contemporains, sur l'origine des dieux. C'est ainsi que l'on comprend, par exemple, comment Zeus lui-même dut apprendre de la bouche de Thémis, qui appartenait à une génération plus ancienne, le malheur qui le menaçait, s'il épousait Thétis; de même que l'on voit Thémis destinée d'avance comme une des épouses du dieu suprême. Cependant hâtons-nous de constater que la piété de Pindare cherchait à corriger ce qu'il y avait de naturellement funeste au sentiment religieux dans cette croyance à un pouvoir supérieur aux dieux. Partout, dans ses œuvres, nous les voyons obéir librement à cette loi : nulle part, on ne remarque chez eux la moindre résistance ni la moindre contrainte : ce qui leur laisse une dignité qu'ils n'ont pas toujours

¹ *Theog.*, v. 887 sqq.

² *Isth.*, VII, 28 sqq.

³ *Fragm.* 6 (Boeckh); 3 (Dissen).

⁴ *Ol.*, VIII, 31 sqq.

dans d'autres poètes. Ainsi, dès que Thémis a annoncé à Zeus et à Poséidon ce que le Destin leur réserve s'ils veulent épouser Thétis, ils cèdent tous deux librement et sans regret¹ : idée magnifique, qui met d'accord le respect professé par Pindare pour ses dieux avec sa croyance à une loi plus puissante qu'eux-mêmes!

D'ailleurs, ce sont toujours les dieux qui exécutent les décrets du Destin². A part l'exception bien naturelle à propos de la destinée qui le menaçait de la part de Thétis, Zeus et son interprète Apollon connaissent tout ce que cette puissance a décidé. C'est ainsi que dans la troisième pythique, il est dit de Phœbus qu'il connaît tout³, et dans la neuvième, « qu'il sait la fin suprême et la voie de toutes choses....., que son regard découvre tout ce qui doit être, et comment tout s'accomplira⁴ ».

L'idée du Destin est souvent exprimée dans Pindare par un terme qui, au premier abord, semble peu propre à indiquer ce pouvoir immuable. Nous voulons parler du mot *Τύχη*. Mais la *Τύχη* n'a pas, dans le poète lyrique, le caractère indécis et changeant de la *Fortuna* ou Hasard⁵. Il l'invoque, en effet, comme la plus puissante des *Μοῖραι*, c'est-à-dire, comme le Destin lui-même⁶. Il en fait, il est vrai, dans la douzième Olympiade, la fille de Zeus Eleuthérios⁷, mais, dans ce passage, il s'agit d'une divinité particulière, honorée dans la ville de Himéra, comme elle l'était dans plusieurs autres villes de la Grèce⁸. Cependant,

¹ *Isthm.*, VII, 45 :

ὧς φάτο Κρονίδαῖς
ἐννέποισα θεά' τοί δ' ἐπὶ γλεῖράροις
νεῦσαν ἀθανάτοισιν

² Ainsi Zeus : *Pyth.*, V, 114 ; *Ol.*, XIII, 28 ; les *Μοῖραι*, personnifications du Destin, postérieures aux poèmes homériques : *Ol.*, XI (X), 52 sqq.

³ *Pyth.*, III, 28.

⁴ *Pyth.*, IX, 45 sqq.

⁵ V., par ex., *Ol.*, XIII, 115 ; XI V, 16 ; *Pyth.*, VIII, 72 ; IX, 72 ; *Fragm.* 141 (Dissen).

⁶ Paus., VII, 26, 8 : Ἐγὼ μὲν οὖν Πινδάρου τά τε ἄλλα πείθομαι τῇ ᾧδῃ, καὶ Μοιρῶν τε εἶναι μίαν τὴν Τύχην καὶ ὑπὲρ τὰς ἀδελφάς τι ἰσχύειν. C'est probablement au même hymne qu'appartenait le fragment suivant des Ὑμνοί (n° 12, Dissen) : Ἐν ἔργμασι δὲ νικᾷ τύχη, οὐ σθένος.

⁷ *Ol.*, XII, init. : παῖ Ζηνὸς Ἐλευθερίου... Σώτειρα Τύχη.

⁸ Paus., IV, 30, 4 ; II, 7, 5 ; 20, 3 ; VI, 25, 4 ; IX, 16, 1.

après l'invocation, Pindare se hâte de prendre la Τύχη dans sa signification plus générale, et la confond avec le pouvoir réglant la destinée humaine. « C'est-elle », dit le poète, « qui dirige les événements humains : car les hommes n'ont aucune connaissance de l'avenir, et leurs espérances voguent au gré des vents, sur la vaste mer des erreurs. C'est la Τύχη qui donne aux hommes, souvent contre leur attente, soit le bonheur, soit le malheur¹. » Ce rapprochement de la Τύχη et de la Μοῖρα² prouve que pour Pindare la destinée était accordée à chaque homme d'après le hasard de sa naissance. Car ce Destin, qui dominait la vie humaine et dont les dieux eux-mêmes n'étaient pas entièrement indépendants, ne semble pas s'être laissé guider par une règle quelconque. C'était un pouvoir aveugle, qui destinait l'homme à la puissance ou à l'adversité, à la richesse et à la gloire, ou bien à la misère : cette idée, quelque désespérante qu'elle puisse paraître, ne semble pas avoir choqué l'esprit même de Pindare.

Franchement attaché aux anciennes traditions religieuses et aux cultes de sa patrie, étranger aux études et aux discussions qui commençaient à entamer les vieilles croyances pour donner à l'homme plus de liberté et plus de grandeur, le chantre thébain est resté complètement fidèle aux opinions désolantes d'autrefois. Au fond, l'homme n'est rien pour lui : obligé de suivre une carrière tracée d'avance, carrière dans laquelle le bonheur ou l'infortune, la gloire ou l'obscurité lui est réservée dès sa naissance, le mortel, chez Pindare, manque absolument de cette dignité que le mérite personnel peut seul donner. Cependant, si le poète avait considéré la destinée humaine comme dépendant uniquement des dieux et surtout de Zeus, il eût encore tiré de cette idée des considérations élevées en faveur de la religion nationale. Mais il n'a, pas plus que ses prédécesseurs ou contemporains, cherché à s'arrêter à cette opinion. Lui aussi a admis un principe antérieur et supérieur aux dieux, et, s'il a cherché à sauver la contradiction, c'est en représentant ces derniers comme accomplissant volontairement

¹ *Ol.*, XII, 5 sqq.

² Ce rapprochement se remarque même dans les expressions équivalentes de θεῶν τύχη, *Nem.*, VI, 25; *Pyth.*, VIII, 53 et θεῶν μοῖρα, *Ol.*, II, 21.

les décrets du Destin s'appliquant à eux-mêmes aussi bien qu'aux mortels.

Et cependant, nous le répétons, cette manière de voir ne froissait en rien ni le public ni les prêtres¹. Bien plus, les cités de la Grèce entière, qui entendirent tour à tour le noble poète, rivalisaient pour lui d'honneurs. C'est là, nous semble-t-il, un fait qui prouve combien le sentiment religieux était, en Grèce, à la surface, et avec quelle facilité, plus tard, la réflexion et la philosophie purent y porter atteinte.

R. DE BLOCK.

L'ALLEMAND EN SEPTIÈME.

Je ne veux pas discuter le nouveau programme ; ce serait trop tôt ou trop tard. Trop tard, parce que la chose est jugée en première instance ; trop tôt, car avant de plaider en appel il faut que la mesure ait eu ce que les Anglais appellent « a fair trial » dans la pratique, que l'expérience ait parlé et apporté son témoignage.

Mais dans l'intérêt de ce « fair trial » même, je voudrais me permettre quelques observations sur les difficultés que présentera la mise en pratique du nouveau programme, difficultés qui, si elles ne sont pas aplanies ou écartées à temps, menacent de compromettre le succès de cette tentative de réforme.

On commencera donc l'allemand en septième, avec des enfants de 10 ans, et ce sera la première langue étrangère qu'ils apprendront. Il y aura 8 heures de leçons par semaine consacrées à l'étude de cette langue, partie considérable du temps dont nous disposons pour tout l'enseignement de la classe. Qu'en fera-t-on ? Quelle est la méthode qu'on suivra ? Où sont les livres qu'on mettra entre les mains des élèves ?

¹ N'oublions pas, d'ailleurs, la réponse de la Pythie citée par Hérodote, I, 91 : τὴν πεπωμένην μοῖραν ἀδύνατά ἐστι ἀποφυγεῖν καὶ θεῶν.

Une méthode ne s'improvise pas. Elle doit être adaptée à l'âge, aux connaissances et aux forces acquises des élèves. La matière à enseigner doit être distribuée le long de la route à parcourir, c'est-à-dire sur le cours entier, en portions congrues, en leçons dont chacune contienne assez de difficultés pour exiger un effort sérieux, sans jamais être trop difficile pour pouvoir être comprise et complètement assimilée. Chaque leçon doit préparer la suivante et se rattacher à la précédente, bref, former un pas, mais un seul pas en avant. Pour que l'attention de l'élève ne soit pas distraite, tiraillée pour ainsi dire dans toutes les directions à la fois, pour qu'il puisse la concentrer sur le seul point en question, il faut écarter toutes les difficultés dont la solution ne forme pas l'objet de la leçon ou qui n'auraient pas déjà été résolues et vaincues dans les leçons précédentes.

Si l'on essaie d'appliquer à l'enseignement d'une langue ces règles et ces exigences de la méthodologie, on trouvera que la chose n'est rien moins que facile. Les formes lexigraphiques et syntaxiques qu'il s'agit de faire connaître et comprendre, doivent être introduites, présentées à l'élève dans des exemples, l'une après l'autre, selon la difficulté qu'elles offrent; jamais une forme qui ne pourrait pas encore être expliquée ou bien comprise, ne doit être employée dans ces exemples, tandis que celles qui ont déjà été enseignées devraient y être répétées le plus souvent possible. Ce qu'il y a de plus normal, de plus régulier doit être bien su de l'élève avant qu'on lui présente les anomalies et les irrégularités qui ne pourraient qu'embrouiller le commençant. Cependant il y a des formes lexigraphiques et des constructions qui sont d'un usage si fréquent qu'on ne saurait presque rien dire sans les employer. Alors il faut quelquefois faire violence à la règle précédente, s'occuper d'une matière à laquelle sa difficulté inhérente assignerait une autre place. On n'enseignera que le plus nécessaire, l'indispensable, sauf à y revenir plus tard pour distinguer des nuances négligées d'abord, pour approfondir ce qui n'a été qu'effleuré, pour exercer les élèves à se servir *correctement* de formes qu'ils avaient d'abord seulement appris à *connaître*.

Or, je le répète, une telle méthode, un tel cours gradué et progressif ne s'improvise pas.

Je sais bien que la nécessité d'une telle gradation, d'un tel enchaînement de toutes les leçons d'un cours, sans être franche-

ment contestée ou niée, n'est pas encore généralement comprise, du moins n'est pas appréciée dans toute son importance. Mais je sais aussi, et je suis intimement convaincu que cette absence de gradation est la cause principale du résultat souvent peu satisfaisant, de l'insuccès de nos efforts. L'élève ne rencontre-t-il pas quelquefois dès les premiers pas des difficultés rebutantes, insurmontables? n'y a-t-il pas des marches à gravir dont la hauteur raide dépasse toute sa taille? Alors de deux choses l'une : ou il reste en chemin, ou le professeur lui donne un coup d'épaule, c'est-à-dire, le *hisse* au-dessus de l'obstacle; mais l'enfant n'aura pas appris à marcher et à gravir, et à la difficulté prochaine il ne fera plus d'effort parcequ'il en aura vu l'inutilité. Le paysan, le charretier sait cela; il se gardera de demander à son cheval l'impossible. S'il le forçait à donner du collier lorsque tous ses efforts ne pourraient pas faire bouger la charrette embourbée, le cheval, découragé à jamais, ne donnerait plus du tout à l'avenir, il serait gâté.

Chaque leçon, dis-je, doit présenter une difficulté nouvelle qui demande de la part de l'élève un effort sérieux; jamais la difficulté ne doit être au-dessus de ses forces acquises, ou telle qu'un effort sérieux ne puisse la vaincre. C'est en cela que consiste aux trois quarts, si non en entier, l'art d'enseigner. Voulez-vous un modèle parfait d'un « cours gradué? » C'est l'athlète qui apprend à porter sur ses épaules un taureau en commençant par le veau nouveau-né, qu'il porta depuis chaque jour, ses forces croissant avec le fardeau. Qu'on examine un peu à ce point de vue les livres classiques prescrits et en usage, les « cours gradués » que nous possédons pour l'enseignement des langues surtout. On fait lire aux élèves dès le commencement, du moins après une préparation tout à fait insuffisante, des morceaux contenant toutes les difficultés et toutes les irrégularités de la lexigraphie, toutes les constructions, quelque compliquées qu'elles soient et quelque différentes qu'elles soient de celles de la langue maternelle de l'élève, toutes les tournures et phrases idiomatiques. Ne devrait-il pas d'abord connaître et bien posséder les formes régulières, les constructions les plus simples et qui ne s'écartent pas trop de sa façon de penser, acquise et formée dans la langue maternelle? Puis le vocabulaire! S'il lui donne le sens premier, la véritable signification du mot, il ne saura souvent qu'en faire dans la phrase

où il se trouve employé peut-être dans un sens dérivé et détourné qui ne peut se traduire que par une tout autre tournure. Alors il se met à deviner; ou bien le professeur, — quelquefois le livre — lui donne la traduction toute faite. Le voilà bien avancé! Il sait peut-être l'historiette ou la fable qu'il a lue, parce que le professeur l'a traduite pour lui; mais qu'a-t-il appris de grec ou d'allemand? Peut-être quelques mots, dont encore il est à craindre qu'il n'ait conçu une idée fausse, s'il n'en a retenu que la traduction choisie pour le besoin du cas particulier; quant à la grammaire, la multiplicité des formes et des règles dont le morceau offre l'application, l'aura empêché d'y faire attention, l'empêchera dans tous les cas de les retenir. Il aura compris le professeur qui, en sa langue maternelle, lui a raconté une histoire; il n'a pas compris le professeur qui voulait lui apprendre le grec ou l'allemand.

Mais il aura appris quelque chose de positivement mauvais : il aura appris à vouloir deviner au lieu de chercher à comprendre; ne sachant pas ce que c'est que déchiffrer un texte, il attendra toujours que le professeur le lui explique, c'est-à-dire, le traduise pour lui. Le voilà devenu paresseux d'esprit, manquant de confiance en sa propre intelligence, gâté pour toute étude plus ardue et plus sérieuse.

Les livres élémentaires que nous possédons pour l'enseignement de l'allemand ont été composés en vue d'une quatrième ou d'une cinquième où l'étude de cette langue serait commencée, peut-être après un ou deux ans de latin. S'ils sont bien adaptés à l'usage auquel ils étaient destinés, — et sans doute il y en a qui, quant à la méthode, pourraient servir de modèle pour d'autres cours de langues — il est impossible qu'ils conviennent pour une classe de septième. Comment les difficultés pourraient-elles rester les mêmes, quand la force des élèves sera beaucoup moindre? Il faut marcher à petits pas, surtout avec des enfants si jeunes, pour qu'ils puissent vous suivre; mais il ne faut pas les porter dans vos bras ou sur vos épaules, si vous voulez qu'ils apprennent à marcher. Cela est surtout important pour la première langue étrangère qui sera enseignée, car c'est dans ce cours que les élèves acquerront la manière d'étudier, qu'ils prendront le pli, bon ou mauvais, pour l'étude des autres langues, anciennes ou modernes. Que le cours d'allemand en septième et en sixième soit fait de manière à ne demander aucun effort sérieux

de la part des élèves, ou que les difficultés soient de nature à décourager tout effort, dans les deux cas les élèves seront très mal préparés, je dirai même qu'ils seront gâtés pour l'étude du latin qui doit commencer en cinquième. C'est par le premier cours de langue étrangère que doit se faire ce que j'appellerais l'éducation grammaticale des élèves. La latin serait peut-être la langue la plus propre pour cette éducation grammaticale; je crois que l'allemand peut y servir, mais à condition seulement qu'on l'enseigne très méthodiquement et très sérieusement.

J'ai une vague appréhension qu'on ne se fasse assez généralement de ce cours d'allemand à donner en septième une tout autre idée que celle qui m'a dicté les observations et les réflexions qui précèdent. Une langue moderne, c'est si facile! Les petits enfants apprennent cela avec une bonne étrangère, sans aucun effort, en causant, en jouant. — Voilà l'idéal du professeur d'allemand ou d'anglais! Qu'il suive la méthode de la bonne, c'est-à-dire, pas de méthode du tout, et les élèves apprendront sans effort et sans travail fatigant, comme en jouant. Pas de grammaire surtout, ou le moins possible! Voudriez-vous tourmenter et ennuyer ces pauvres petits avec vos génitifs, vos datifs et vos accusatifs? Tout cela s'apprendra par la pratique.

Ce serait tout simplement funeste; vous verriez le beau gâchis qu'on ferait. Je plaindrais les professeurs de latin qui trouveraient en 5^{me} des élèves ainsi préparés.

J'ai dit ailleurs ¹ ce que je pense de cette méthode de bonne d'enfants, qu'on décore quelquefois du nom de « méthode naturelle » ou « méthode pratique et facile ». L'enfant qui comprend tout ce que sa bonne lui dit en allemand ou en anglais et qui sait lui-même s'exprimer en ces langues avec une certaine facilité, n'a pourtant appris que très peu de chose, parce que c'est bien peu de chose, ce que la bonne lui a dit ou ce qu'il a lui-même à dire. Essayez un peu de faire l'inventaire de tout son avoir, de composer le vocabulaire et la grammaire de ce babil d'enfant, et vous serez surpris de voir combien est mince tout ce bagage. Nos élèves ont infiniment plus à apprendre, car il faut qu'ils comprennent non seulement le caquet d'une bonne

¹ *Revue de l'Instruction publique*, tome XXII.

d'enfants, mais les auteurs sérieux, les penseurs profonds, les grands poètes; il faut qu'ils sachent exprimer en allemand, en anglais *leurs* pensées qui, nous l'espérons, seront plus riches, plus correctes et plus variées que celles qui s'échangent entre la bonne et le bambin.

Mais dans son cercle excessivement restreint d'idées et de pensées même, la méthode pratique de la bonne ne doit son succès qu'à un exercice continu, à une répétition incessante des mêmes choses. Notre temps, fût-il encore doublé, ne nous permet pas un tel luxe de répétitions. L'élève de la bonne commence à babiller dès qu'il ouvre les yeux le matin, et ne cesse qu'en s'endormant, tandis que les nôtres auront *chacun quelques minutes par semaine* pour cet exercice pratique. Il est donc de toute évidence que la même méthode, fût-elle excellente dans l'un des deux cas, n'est plus applicable dans l'autre, dans des conditions très différentes, avec un but infiniment plus compréhensif et des moyens infiniment plus restreints.

Ce qui pourrait séduire à première vue, c'est l'idée de « faire apprendre une langue étrangère comme l'enfant apprend sa langue maternelle ». Lui donne-t-on un cours gradué et méthodique? Lui explique-t-on la signification des formes lexigraphiques, les règles de l'accord, de la construction, etc.? On parle, il entend, il répète, il imite : voilà la méthode de la nature ! Suivons-la, car la nature doit être notre modèle et notre maîtresse en toute chose.

Avant de vouloir imiter la nature, il est bon cependant de l'étudier, de l'observer avec attention, de tâcher de comprendre ses procédés. Pour s'élever dans les airs, quoi de plus naturel que d'imiter le vol de l'oiseau et l'appareil dont la nature l'a doté? Cependant les seules tentatives qui aient réussi jusqu'à présent ont procédé tout autrement, se basant sur l'étude et la connaissance exacte et scientifique du poids et de l'équilibre des fluides, etc.

Quiconque a observé et étudié chez un enfant le premier développement de la pensée dans la langue qu'il commence à balbutier et qu'il finit par parler, ne croira pas que ce phénomène, intéressant entre tous, de la première éclosion de l'esprit, puisse se répéter dans le même individu, que le même procédé puisse être imité avec une autre langue.

« Le premier exercice de l'intelligence, la première manifestation de la pensée, la prise de possession du monde par l'Esprit, se fait dans la langue maternelle. Dans le langage que l'enfant entend parler autour de lui, il s'approprie les mots et les formes qu'il lui faut pour revêtir d'un corps les idées qui germent, les pensées qui bourgeonnent en lui. Il entendra mille fois certains mots sans les répéter, certaines formes syntaxiques, sans les imiter : il n'en a pas besoin, ils ne répondent à aucune de ses idées, à aucune forme de sa logique. Mais il s'efforcera de prononcer, de créer même d'autres mots, quoique plus difficiles, parce qu'ils doivent représenter des idées qui éclosent en lui, et il essayera de se servir de nouvelles formes grammaticales à mesure que sa logique se développera et que ses idées se différencieront.

» Dans cette période de croissance toute spontanée et inconsciente, tout ce qu'on a à faire, c'est de ne rien faire. Gardez-vous de vouloir *mécaniser* un développement naturel et *organique*. Ne faites pas répéter à un enfant des mots, des locutions, des tournures qu'il n'adopte pas spontanément, parce qu'il n'en a que faire. Ne le corrigez même pas toujours, lorsque, suivant et appliquant une analogie sentie ou entrevue, il se fait une grammaire à lui.

» D'un autre côté, ne cherchez pas à singer le langage de l'enfant. Parlez-lui votre langue et permettez-lui de créer, de façonner, de développer et de parler la sienne, selon les besoins de sa vie intellectuelle.

» Mais si vous voulez jouir d'un phénomène ravissant et instructif, observez, contemplez cette éclosion du monde idéal dans une âme d'enfant, ce printemps de l'esprit où tout bourgeonne, tout pousse, tout fleurit. Vous y trouverez toujours les types généraux de la nature humaine, mais en même temps les variations et les modifications infinies des manifestations individuelles. Vous y découvrirez peut-être et vous comprendrez — si des études linguistiques ne vous l'ont pas révélée — *la loi organique de la parole* » ¹.

Pour que ce phénomène pût se répéter, pour que l'élève apprît

¹ *Revue de Belgique*, 1869, livraison VII : *Des humanités modernes*, par Th. Hegener.

une langue étrangère comme il a appris sa langue maternelle, il faudrait d'abord le placer dans les mêmes conditions où il était alors; il faudrait auparavant faire table rase de tout ce qu'il a appris, de tout ce qui s'est développé en lui dans sa première langue : idées et mots, logique et grammaire. Non, toute langue étrangère n'est apprise que par un retour sur la première langue dans laquelle on a appris à penser, par une comparaison plus ou moins consciente. Ce retour, cette comparaison se feront dans l'esprit de l'élève, avec ou sans l'intervention et le concours du professeur. Si celui-ci ne sait pas diriger ce travail indispensable et *inévitabile*, il fera peut-être mieux de ne pas s'en mêler, laissant à l'élève le soin de s'assimiler comme il pourra ce qu'il lui communiquera de la langue qu'il est censé enseigner. Mais tout l'art d'enseigner consiste à diriger ce travail de l'élève, toute la méthode, à lui préparer, à lui mesurer en portions congrues, distribuées et échelonnées d'après leurs difficultés croissantes, toute la matière qu'il doit apprendre.

Or, ce travail ne se trouve pas fait, ne peut pas se trouver fait pour l'allemand dans les conditions toutes nouvelles où cette langue doit être enseignée aujourd'hui dans nos athénées. Cependant il est indispensable, si l'on ne veut pas se préparer des mécomptes qui pourraient compromettre toute la réforme.

TH. HEGENER.

LA RÉORGANISATION

DES ATHÉNÉES ET DES ÉCOLES MOYENNES

DE L'ÉTAT.

Nous avons publié dans le dernier numéro de la *Revue* une série d'actes officiels concernant la réorganisation de notre enseignement moyen, savoir :

- I. le nouveau règlement organique des athénées royaux,
- II. le nouveau règlement organique des écoles moyennes de l'État pour garçons.

(A ces règlements sont annexés des tableaux indiquant par semaine le nombre d'heures de leçons).

- III. Le programme des athénées, divisé en trois parties, savoir :

- a) Le programme des cours communs à la section des humanités et à la section professionnelle ;
- b) le programme de la section des humanités ;
- c) Le programme de la section professionnelle.

Ces programmes sont accompagnés d'observations préliminaires.

Nos lecteurs s'attendent sans doute à ce que, conformément à notre habitude, nous fassions connaître, avec une entière franchise, notre manière de voir sur ces divers documents.

Ils sont, en effet, d'une importance capitale, car ils apportent de profondes modifications au système général de notre enseignement moyen, qui, de toutes les parties de l'instruction publique, exerce incontestablement la plus grande influence sur l'avenir intellectuel de la nation, puisque c'est notamment dans les athénées et collèges que se forment ce qu'on est convenu d'appeler dans ces derniers temps *les classes dirigeantes*.

Aucun problème n'est donc plus intéressant que celui qui

concerne l'instruction secondaire, comme aussi, d'autre part, il n'en est aucun qui offre de plus grandes difficultés et présente de plus graves dangers, car donner une mauvaise direction à l'enseignement moyen, c'est faire dévier pour longtemps la nation tout entière.

Avant d'apprécier la valeur des changements considérables introduits dans l'organisation de nos athénées et de nos collèges, examinons si les circonstances commandaient au Gouvernement de modifier les bases de notre enseignement secondaire.

Il est certain que de divers côtés on proclamait la nécessité d'une réforme sérieuse. D'une part, on reprochait à la section des humanités de nos athénées de ne pas tenir suffisamment compte des progrès réalisés dans ces derniers temps par les sciences naturelles, dont nul homme, disait-on, ayant la prétention d'être à la hauteur de son siècle, ne pouvait plus désormais ignorer les éléments.

On insistait d'autre part sur ce que, pour se tenir au courant des différentes sciences dont se compose actuellement le patrimoine intellectuel de l'humanité, il ne suffit plus, comme jadis, de savoir le latin et le grec. De nos jours, disait-on, la connaissance des langues modernes, notamment du français, de l'allemand et de l'anglais, est devenue absolument nécessaire. A la vérité, les sciences naturelles et les langues modernes ne sont pas perdues de vue dans la section des humanités de nos athénées, mais elles sont loin d'y occuper la place qui leur revient. Or, comme il est impossible que nos jeunes gens, sous peine d'être accablés par un travail abrutissant, apprennent à la fois deux langues anciennes et trois ou (avec le flamand) quatre langues modernes, les mathématiques, les sciences naturelles et l'histoire, il faut bien se résoudre à quelques sacrifices, et comme de ces cinq groupes de connaissances, les quatre derniers sont indispensables, c'est au détriment du premier qu'il faudra réaliser l'action de simplification, c'est-à-dire qu'il faudra se résigner à sacrifier complètement le grec et à réduire notablement le latin.

En réponse aux arguments invoqués en faveur de ce système on faisait valoir principalement les considérations suivantes :

Il est vrai qu'à l'époque actuelle il faut que tout homme instruit possède au moins les éléments des sciences naturelles.

Il est encore vrai qu'indépendamment du français et du flamand (au moins dans la partie flamande du pays) il importe qu'on connaisse suffisamment l'allemand et l'anglais pour pouvoir comprendre les ouvrages scientifiques écrits dans ces deux langues. Mais faut-il, pour atteindre ce but, mutiler l'enseignement humanitaire, qui a produit dans le passé de si admirables résultats, et nous livrer à une expérience redoutable, devant laquelle ont reculé jusqu'à présent tous les peuples civilisés? Sommes-nous tellement avancés en matière scientifique que nous puissions, nous Belges, avoir la prétention d'en remontrer à l'Europe, et d'inaugurer, d'un cœur léger, un système d'enseignement qui n'est adopté ni en Allemagne, ni en Autriche, ni en Angleterre, ni en France?

On prétend que ce serait surcharger et écraser les élèves que de donner plus d'extension à l'enseignement des sciences naturelles et des langues modernes, tout en conservant à l'étude des langues anciennes l'importance qu'on leur accorde aujourd'hui. Ce reproche serait fondé si l'on s'en tenait toujours à notre cadre traditionnel de six années d'études humanitaires. Mais pourquoi s'obstiner dans ce cadre, alors qu'en France et dans toute l'Allemagne l'enseignement moyen se prolonge durant neuf ans. Donnez nous neuf, voire même huit années d'études, et rien ne sera plus facile que de concilier l'ancien système, qui a fait ses preuves, avec les exigences de l'époque actuelle, sans fatiguer, sans surmener les élèves. Deux années de plus suffiront amplement pour donner à l'étude des sciences naturelles et des langues modernes tout le développement qu'elle comporte dans cette partie de l'instruction générale qu'on appelle l'enseignement moyen ou secondaire.

Il résulte de ce que nous venons de dire que de tous côtés on demandait des réformes. Elles étaient réclamées aussi bien par les partisans que par les adversaires des études classiques. On ne peut donc qu'approuver le Gouvernement d'avoir fait préparer un projet de réforme.

On sait qu'avant de soumettre la question au Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, le Gouvernement l'a fait étudier par une commission spéciale de *dix-sept* membres, où siégeaient, indépendamment des représentants du corps professoral des athénées, trois professeurs d'université, quatre

fonctionnaires de l'administration supérieure et un des présidents de la Ligue de l'enseignement.

On trouve le résumé des délibérations de cette commission spéciale dans une brochure publiée par le Gouvernement et ayant pour titre : « Discussion relative aux réformes à introduire dans l'organisation de l'enseignement des humanités en Belgique », Bruxelles, 1880, Gobbaerts, in-8° de 328 pp.¹

Les points essentiels du projet formulé par la *Commsision des dix-sept* sont les suivants :

I. Il y aura sept années d'études obligatoires et une année facultative.

II. De ces sept années deux seront communes pour la section des humanités et pour la section professionnelle, et cinq particulièrement affectées aux études classiques.

Dans les considérants présentés à l'appui de ce système il est dit que les deux premières années des écoles moyennes seront organisées absolument comme les deux premières années des athénées royaux : « *elles formeront un enseignement général* » conduisant à la fois à la troisième et dernière année de l'école » moyenne même, à la section professionnelle et à la section des » humanités. »

III. On commencera le latin en 5^e et le grec en 3^e.

IV. On attribuera au français 33 heures, à l'allemand 23, à l'anglais 12, aux sciences naturelles 11, à l'histoire et à la géographie 21, aux mathématiques 15, plus 3 heures facultatives en rhétorique, au latin 60, au grec 12, plus 2 heures facultatives en rhétorique.

C'est ce projet² qui servit de base aux délibérations du Conseil de perfectionnement, lequel s'en occupa et le soumit à un examen approfondi dans ses séances du 23 et du 24 mars, du 1, 2, 7, 8, 9 et 10 avril 1880.

Le Conseil prit les résolutions suivantes :

I. Dans la section des humanités il y aura huit années d'études.

II. De ces huit années la première sera commune à la section

¹ Voy. p. 277 et suivv.

² Indépendamment de ce projet on en présenta à la Commission huit autres, qui furent successivement écartés. Voy. broch. préc. p. 309 et suivv.

des humanités et à la section professionnelle. Les sept autres seront particulièrement consacrées aux études classiques.

III. On commencera le latin en 7^e et le grec en 5^e.

IV. On attribuera au français 28 heures, au flamand 25 ou 17, suivant qu'il s'agira des provinces flamandes ou wallonnes; à l'allemand 25 ou 17, suivant qu'il s'agira des provinces wallonnes ou flamandes; à l'anglais 13, à l'histoire et à la géographie 26, aux mathématiques 20, aux sciences naturelles 13, au latin 71, au grec 30, à la philosophie 2.

Dans sa séance du 1 avril, le Conseil reçut communication d'une dépêche ministérielle, dont il importe de transcrire ici les parties essentielles.

A Messieurs les Président et Membres du Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen.

Il m'a été fait part des résolutions que le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen a prises dans ses séances du 23 et du 24 mars courant.

Le Conseil a émis l'avis qu'il y a lieu de porter à huit le nombre des années à consacrer, dans les athénées royaux, aux études d'humanités, dont une préparatoire, sept années de latin et cinq années de grec, indépendamment d'autres cours.

Le Gouvernement est convaincu, comme vous, Messieurs, que la prolongation du temps assigné à l'enseignement classique contribuerait à rendre celui-ci plus solide. Il est tout disposé à examiner l'avis que vous avez émis à cet égard avec toute l'attention que lui mérite l'autorité qui s'attache toujours aux résolutions de votre Conseil.

Il en est de même de la proposition relative au temps à consacrer à l'étude des langues anciennes.

Mais il lui serait impossible de prendre, dès à présent, une détermination définitive.

.....

Dans ces conditions, tout en vous priant de vouloir bien achever l'examen de tout le système, tel qu'il doit découler des deux décisions de principe que vous avez prises, et en laissant à vos délibérations la liberté la plus entière, je ne puis rien préjuger quant à ma résolution définitive.

Pour pouvoir, avant de l'arrêter, examiner sous toutes les faces les questions débattues, je vous saurais gré de vouloir bien, en tout cas, me donner, au moins en ordre subsidiaire, votre avis sur les modifications de détail qu'il conviendrait d'introduire dans le système de la Commission spéciale dont le travail vous est soumis, pour le rendre applicable éventuellement. Le Gouvernement sera à même ainsi de faire un choix en connaissance de cause.

.....

Le Ministre de l'Instruction publique,
PIERRE VAN HUMBEECK.

Le Conseil de perfectionnement fut ainsi amené à élaborer un deuxième projet de réorganisation, en prenant pour base les résolutions de principe adoptées par la Commission des dix-sept, quoiqu'il eût formellement repoussé ces résolutions.

Après une assez longue délibération, il s'arrêta à la répartition suivante des heures de leçon attribuées par semaine à chaque matière :

Français 26 heures, flamand, régime flamand 26 h., régime wallon 16; allemand, régime wallon 26 h., régime flamand 16, anglais 11 h., histoire et géographie 21, mathématiques 19, sciences naturelles, 10, latin 60, grec 24.

D'après ce projet l'enseignement du latin devait commencer en 5^e, celui du grec en 4^e.

Dans le courant de la discussion relative au projet de la Commission des 17, M. Trasenster formula et réussit à faire adopter les propositions suivantes :

A partir de la 3^e, les élèves auront la faculté de suivre une des trois sections d'humanités suivantes :

I. *Humanités latines et grecques* pour les aspirants aux études littéraires, philosophiques, juridiques. Une seule langue moderne (c'est-à-dire l'allemand ou l'anglais) obligatoire, tolérance pour la chimie et certaines parties des mathématiques.

II. *Humanités latines.*

A. Pour les élèves qui se destinent aux écoles spéciales et aux études mathématiques et physiques : le grec est remplacé par les mathématiques de la section scientifique et par une seconde langue moderne.

III. *Humanités latines.*

B. Pour les élèves qui se destinent aux sciences naturelles et à la médecine : le grec est remplacé par une étude sérieuse des mathématiques élémentaires et des sciences naturelles, et par une seconde langue moderne.

Le Gouvernement, on vient de le voir, se trouvait en présence de deux systèmes essentiellement différents, dont l'un avait été adopté à l'unanimité moins une voix, en ce qui concerne les huit années d'études, par le Conseil de perfectionnement, tandis que l'autre, quoique remanié partiellement par ce même Conseil, émanait en réalité de la Commission des dix-sept.

Les lecteurs de la *Revue* n'ignorent pas que c'est ce dernier projet, plus ou moins modifié, qui l'a emporté.

M. le Ministre de l'Instruction publique, dans son remarquable discours du 29 septembre dernier, prononcé lors de la distribution des prix aux lauréats du concours général, s'est donné pour mission de justifier son choix. Après avoir esquissé rapidement les débats contradictoires auxquels a donné lieu la réforme de notre enseignement secondaire, il ajoute :

« Notre exposé des difficultés de l'entreprise témoigne assez que nous ne pouvons prétendre à proclamer notre œuvre irréprochable. Mais, nous nous plaisons à le croire, tout homme de bonne foi reconnaîtra qu'elle a été consciencieuse et prudente. Nous souhaitons qu'on en suive l'application avec une attention calme et sans précipitation fiévreuse ; qu'on comprenne la nécessité d'une expérience de quelque durée pour que la critique puisse être éclairée, sérieuse et vraiment utile. En voulant juger prématurément, en voulant se faire une conviction définitive sur les premiers résultats, on s'exposerait à compromettre le sort de l'enseignement moyen dans une succession d'expériences trop brèves pour permettre de déduire d'aucune d'elles, avec certitude, quels défauts sont à corriger et par quels moyens. Après avoir réformé avec prudence, nous observerons les effets de la mesure avec soin et sans idées préconçues ; en nous gardant de l'impatience, qui se trouble, se met à douter trop tôt des plans qu'elle a formés et y apporte alors des corrections irréfléchies et regrettables, nous éviterons aussi l'obstination orgueilleuse, qui se refuse systématiquement à voir les défauts de ses conceptions et à les faire disparaître. La seule passion dont en cette circonstance nous ayons le droit d'être animé, c'est l'amour du bien-être intellectuel du pays, de son renom scientifique et littéraire, précieuses parties de notre gloire nationale, dont l'enseignement public doit toujours contribuer à augmenter l'éclat. »

Nous avons cru devoir reproduire intégralement cette partie du discours de M. le Ministre de l'Instruction publique, parce qu'elle nous paraît fournir la preuve que le Gouvernement lui-même, tout en s'étant efforcé loyalement de trouver la meilleure solution, n'est pas très convaincu de l'excellence de son œuvre.

Certes, nous suivrons, comme M. le Ministre nous y convie, l'application du nouveau système avec calme et sans précipitation. Mais si nous rendons pleine justice aux intentions qui ont animé le Gouvernement, nous ne croyons pas manquer aux égards qui lui sont dus en appréciant la nouvelle organisation avec une entière franchise. Lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi graves, c'est à nos yeux un devoir de dire, avec modération mais sans faiblesse, ce que nous considérons comme la vérité.

I

Règlement organique des athénées royaux.

Dans les considérants de l'arrêté royal qui contient le nouveau règlement il est dit, ce qui est parfaitement exact, que *le Conseil de perfectionnement a été entendu.*

Ce qui n'est pas dit, ce qui ne pouvait pas se dire dans ces considérants, c'est que le *projet élaboré par le Conseil de perfectionnement a été écarté dans ses dispositions essentielles.*

En effet, comme le fait très bien remarquer la dépêche ministérielle du 30 mars 1880, que nous avons partiellement reproduite ci-dessus, ce qui domine tout le débat c'est la solution donnée aux deux questions suivantes :

a) Combien y aura-t-il d'années d'études dans la section des humanités?

b) Quelle importance attribuera-t-on dans le programme à l'étude du latin et du grec?

Or, l'art. 1 du nouveau règlement dispose que le nombre des années d'études est fixé à *sept* dans chacune des deux sections.

Pourquoi, sur ce point capital, le Gouvernement a-t-il repoussé la proposition du Conseil de perfectionnement, pour se rallier à celle de la commission des dix-sept?

Nous cherchons vainement une réponse satisfaisante à cette question dans les documents mis à notre disposition qui ont dû servir à éclairer le Gouvernement.

Parmi les motifs présentés à l'appui du système adopté par la commission des dix-sept on trouve¹ ce qui suit :

« Tout le monde est d'accord pour reconnaître que le grand défaut de l'organisation belge réside dans la brièveté du temps que l'on consacre aux études. Tandis qu'en Allemagne, en France, voire même en Italie, la durée de ces études est de huit et de neuf ans, en Belgique, depuis toujours, elle n'a pas été de plus de sept ans, y compris une classe préparatoire. La loi du 1 juin 1850 a conservé ce qui existait sous ce rapport ; nous ignorons si la loi nouvelle qui devra intervenir, ne fera pas ce qu'a fait la loi ancienne. Il y a une sorte de tradition que le législateur peut-être ne voudra pas enfreindre. A cette question : peut-on obtenir huit années

¹ Voy. p. 297 de la brochure citée plus haut.

d'études? nous ne pouvons que répondre : les répugnances de l'opinion publique ont toujours été très vives à cet égard, et la Commission n'a pas osé rompre entièrement avec des traditions fâcheuses, peut-être, mais, à coup sûr, très puissantes.

S'il en est ainsi, si l'on ne peut attribuer, dès maintenant, à l'enseignement classique plus de sept années, à quoi bon soumettre au Gouvernement des propositions irréalisables? »

J'ai répondu à cette argumentation en séance du 23 mars 1880 du Conseil de perfectionnement, et je me permets de reproduire ici ce que j'ai dit à ce sujet au Conseil ¹ :

« Dans l'exposé du septième système (celui qui a été adopté par la Commission des dix-sept) on commence par considérer comme difficile d'obtenir huit années d'études du législateur; il y a, dit-on, une certaine tradition, que celui-ci peut-être ne voudra pas enfreindre. Peu à peu ce *peut-être* disparaît et l'on finit, une demi-page plus loin, par considérer la chose comme certaine, en disant : « S'il en est ainsi, si l'on ne peut attribuer, dès maintenant, à l'enseignement classique plus de sept années, à quoi bon soumettre au Gouvernement des propositions irréalisables? »

« Qui dit qu'elles sont irréalisables?

» Quant à moi, je ne le crois pas. Il est évident que si nous commençons par déclarer nous-mêmes que nous n'osons pas demander huit années, la Chambre ne nous les accordera pas.

« Je ne crois pas à l'impossibilité d'obtenir ces huit années. J'ai consulté à ce sujet un des membres les plus illustres du Parlement, l'honorable M. d'Elhoungne; je lui ai demandé s'il croyait que la Chambre accorderait les huit années; il m'a dit que la chose était parfaitement possible et m'a autorisé à faire cette déclaration en son nom.

« Cette terreur qui paraît si fortement obséder la Commission, je la considère donc comme vaine, et alors même que nous ne pourrions pas obtenir *hic et nunc* huit années, est-ce un motif pour ne pas les demander, pour ne pas en affirmer la nécessité? »

Il est vrai que M. Hurdebise a essayé de justifier de la manière suivante ² la proposition de la Commission des dix-sept :

¹ Voy. l. c. p. 20.

² Voy. l. c. p. 28.

« Je partage complètement les idées qui viennent d'être émises. Je pense qu'au point de vue idéal, les huit années d'études sont *absolument nécessaires*, mais je ne crois pas que nous puissions laisser de côté la partie pratique de la question.

Si le Gouvernement décide qu'il y aura huit années d'études, l'enseignement privé va-t-il également s'imposer ces huit années ?

» S'il conserve le programme actuel et six années d'études, tandis que les établissements de l'État auront huit années d'études, ne sera-ce pas une cause de décadence pour l'enseignement public ?

» Quand les parents se décident à donner la préférence à tel ou tel établissement, je ne pense pas qu'ils se préoccupent beaucoup de la valeur scientifique de l'établissement. Ils n'ont qu'un but, c'est de mettre leurs enfants en état de se faire le plus vite possible une position. Or, nous nous trouverons évidemment dans une position d'infériorité si nous retenons les enfants huit années, tandis que les établissements privés ne les garderont que six ou sept ans.

» C'est un point qui mérite d'être pris en considération. Si nous établissons huit années d'études, il faut que nous ayons une sanction, que le Gouvernement prenne une mesure qui force l'enseignement privé à organiser également huit années d'études. Il faut que tous les élèves indistinctement subissent, avant d'entrer à l'université, un examen quelconque, graduat ou maturité : peu importe le nom.

» Si nous laissons les portes de l'université ouvertes comme elles le sont maintenant, la mesure que nous prendrons sera fatale à l'enseignement de l'État. »

Cette argumentation n'est nullement convaincante. En effet, de deux choses l'une : on rétablira ou on ne rétablira pas un examen d'entrée à l'Université. Si on le rétablit, on peut exiger aussi bien des élèves des établissements libres que de ceux des athénées et collèges royaux qu'ils aient fait un cours complet d'humanités se répartissant sur huit années.

Dans cette hypothèse où est le désavantage pour les établissements de l'État ?

Si l'on maintient au contraire le système actuel, qui consiste à ouvrir les portes de l'Université à tous ceux qui veulent y entrer, sans exiger comme condition d'admission ni examen, ni certificat de capacité, comment l'organisation, dans les athénées et collèges royaux, d'un cours normal d'études comprenant huit années, favoriserait-il les établissements libres au détriment de ceux de l'État ?

« Nous nous trouverons évidemment, dit M. Hurdebise, dans

une position d'infériorité si nous retenons les enfants huit années. »

En aucune façon, car vous ne parviendrez pas à retenir tous vos élèves pendant huit ans ; vous ne garderez que ceux dont les parents sont assez intelligents pour comprendre la haute utilité de bonnes études humanitaires. En effet, dans l'état actuel des choses, nous n'avons, en faisant abstraction de la classe préparatoire, que six années d'humanités. Eh bien, depuis que le graduat en lettres est aboli ne voyons-nous pas chaque année de nombreux parents assez faibles pour permettre à leurs enfants de quitter l'athénée au bout de cinq, de quatre, voire même de trois années d'études seulement, pour aller s'asseoir sur les bancs de l'Université ? Or, ce qui arrive aujourd'hui continuerait infailliblement à se produire si le plan d'études normal comprenait huit années. Comment dès lors, nous le répétons, la liberté des parents restant intacte, le système des huit années d'études pourrait-il être fatal à l'enseignement de l'État ?

L'objection soi-disant pratique de M. Hurdebise étant ainsi écartée, que reste-t-il à dire en faveur du système des sept années ?

Au sein du Conseil de perfectionnement, M. le Directeur général de l'enseignement moyen s'est constitué plus ou moins le défenseur des idées de la Commission des dix-sept¹. Voici en quels termes il s'est exprimé :

« La Commission a commencé par exprimer le désir d'avoir huit années d'études. Elle a eu, selon moi, raison de se préoccuper du cas où le Gouvernement ne serait pas disposé à créer cette huitième année d'études.

» Elle s'est dit qu'on pouvait provisoirement instituer cette huitième année, cette rhétorique supérieure, dans des conditions qui la feraient entrer dans les mœurs. Les familles compteront avec elle, et l'on finira plus tard par accepter ce qu'on ne veut pas aujourd'hui. »

C'est ce système qui a été consacré par le nouveau règlement organique. Voici, en effet, ce que porte l'art. 2 :

« Les cinq classes de la section des humanités prennent la dénomination de : cinquième latine, quatrième latine, troisième latine, seconde latine ou poésie, rhétorique latine.

^t Voy. l. c. p. 35.

» Il pourra être institué une sixième classe d'humanités sous le titre de rhétorique latine supérieure. »

Comment faut-il se figurer cette rhétorique supérieure ?

L'idée qui a présidé à sa création se trouve exposée ¹, avec les développements nécessaires, dans l'ensemble des raisons invoquées à l'appui du système de la Commission des dix-sept.

« Les jeunes gens y trouveraient, dit-on, l'occasion de se perfectionner dans les connaissances antérieurement acquises. Nous avons la conviction que cette classe, bien que facultative, serait fréquentée par un grand nombre de jeunes gens, si le Gouvernement prenait certaines mesures d'encouragement. Ainsi les élèves qui auraient fait toutes leurs classes dans les athénées, pourraient être admis gratuitement dans la rhétorique supérieure. On créerait, à leur usage, une bibliothèque spéciale. On instituerait un grand prix pour chaque groupe de matières : langues anciennes, langues nationales, langues modernes, histoire et géographie, sciences naturelles. Le *Moniteur* publierait chaque année la liste des élèves qui auraient subi avec succès un examen de sortie : un diplôme constaterait leur degré de capacité et certaines faveurs y seraient attachées : préférence pour la collation des bourses dans les universités — dans les écoles normales — accès à divers emplois, etc., etc. Cette rhétorique, indispensable à une certaine catégorie de jeunes gens, comme les futurs docteurs en philosophie, les futurs professeurs; etc., etc., serait utile à tous, et deviendrait en peu d'années une véritable huitième classe, à laquelle la plupart des élèves se garderaient bien de se soustraire. »

Nous déclarons, après y avoir mûrement réfléchi, que nous ne croyons pas à la possibilité d'organiser sérieusement cette rhétorique supérieure, du moment qu'on la place en dehors du cadre normal des études.

Les parents — et nous parlons des parents intelligents — se poseront inévitablement cette question : mon fils est-il apte, oui ou non, après avoir fait régulièrement son cours d'humanités de sept ans, à aborder avec fruit l'enseignement supérieur ? Il est impossible que le Gouvernement, par l'organe de ses fonctionnaires, ne réponde pas affirmativement à cette question. Dès lors je pose en fait que, dans l'immense majorité des cas, les parents enverront leurs fils à l'Université, sans leur permettre (alors même qu'ils en exprimeraient le désir, ce qui certes n'arrivera pas souvent) de s'attarder dans la rhétorique supérieure,

¹ Voy. l. c. p. 301.

pour se « perfectionner dans les connaissances antérieurement acquises. » En effet, les parents se diront, avec une apparence de raison, que leurs enfants se perfectionneront également à l'Université, et qu'ils y acquerront, dans les facultés de philosophie et des sciences, des connaissances tout aussi intéressantes que celles que pourrait leur fournir la rhétorique supérieure. Comment dès lors espérer que, par de petites faveurs, comme celles qui ont été énumérées ci-dessus, on réussira à peupler cette rhétorique facultative? Mais, dit-on, on pourrait accorder certains privilèges à ceux qui l'auraient fréquentée : on leur donnerait, par exemple, la préférence dans la collation des bourses universitaires; on leur réserverait l'accès à certaines fonctions.

Ce sont là des moyens qui à première vue peuvent paraître plus ou moins efficaces, mais qui en réalité aboutiront à de bien maigres résultats. Les quatre-vingt bourses universitaires sont généralement conférées pour quatre, cinq ou six ans, c'est-à-dire qu'en moyenne une vingtaine de bourses tout au plus deviendront vacantes. Et c'est à l'aide de ces vingt bourses qu'il faudra peupler la rhétorique supérieure des vingt-deux athénées de l'État et des collèges royaux! Que dis-je? Une partie de ces bourses, peut-être la moitié, sera accordée aux élèves de la rhétorique supérieure des établissements libres qui auront adopté le programme du Gouvernement.

D'ailleurs cette dernière rhétorique sera-t-elle organisée partout aussi sérieusement que celle des athénées et des collèges royaux? Et si elle ne l'est pas, comme il est permis de le supposer, sa fréquentation conférera-t-elle néanmoins les mêmes privilèges? Et si l'on répond négativement, nous demanderons comment on constatera officiellement cette infériorité, alors même qu'elle serait incontestable.

La collation des bourses attribuées aux élèves des écoles normales ne donnera pas non plus les résultats qu'on en attend au point de vue de la fréquentation de la rhétorique supérieure. Combien accorde-t-on par an de bourses de cette espèce aux élèves qui *entrent* dans ces écoles? Une vingtaine tout au plus, qu'il faudra répartir entre les élèves des athénées et des établissements libres.

Encore une fois, dans de pareilles conditions, réussira-t-on à

trouver un assez grand nombre d'élèves pour peupler sérieusement la rhétorique supérieure?

Nous le souhaitons vivement, sans oser l'espérer.

Du reste, chacun sait que dès à présent le recrutement de nos écoles normales ne se fait pas sans difficulté. C'est pour ce motif qu'on a été obligé cette année de supprimer comme condition d'entrée à l'école normale des sciences de Gand, la production d'un certificat d'humanités *complètes*. Cela étant, osera-t-on rendre plus difficile encore l'entrée à ces écoles, en ajoutant aux conditions actuelles la preuve qu'on a fréquenté la rhétorique supérieure?

Nous pouvons affirmer qu'on ne l'osera pas, du moins pendant plusieurs années.

Exigera-t-on la fréquentation de la rhétorique supérieure de ceux qui voudront avoir accès à certains emplois, par exemple à la magistrature? Certes le moyen ne manquerait pas d'efficacité. Mais si le Gouvernement a l'intention, ce que nous ignorons, de faire reviser dans ce sens la loi du 20 mai 1876¹ sur l'enseignement supérieur, nous ne voyons pas vraiment ce qui s'oppose à ce qu'il fixe, dès à présent, à huit ans la durée normale du cours d'humanités? *Tout le monde proclame cette durée nécessaire*, mais on la repousse par crainte de l'opinion publique, alors que cette opinion n'a été constatée nulle part et que, dans l'état actuel des choses, les parents, à quelque parti qu'on s'arrête, sont absolument libres de faire ce qu'ils veulent.

Quoi qu'il en soit, il nous paraît clair que la rhétorique supérieure, du moment qu'on la met en dehors du cadre des études normales conduisant à l'Université, n'a pas la moindre chance de réussite, tant qu'on ne modifiera pas, dans le sens indiqué plus haut, la loi sur l'enseignement supérieur.

On nous objectera peut-être qu'en l'absence d'un examen

¹ Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici le texte de l'art. 41 de cette loi.

Indépendamment des conditions qui sont ou seront établies par la loi ou en vertu de la loi, nul n'est admissible aux fonctions qui exigent légalement la possession d'un grade, s'il n'a obtenu ce grade et l'intérinement de son diplôme conformément à la présente loi.

d'entrée à l'université, la rhétorique *normale* du projet du Conseil de perfectionnement n'aurait pas plus de chance d'être peuplée que la rhétorique *supérieure* du nouveau programme. La chose est possible, mais non probable. En effet, si beaucoup de parents sont assez faibles pour permettre à leurs enfants d'aborder l'enseignement supérieur sans y être suffisamment préparés, la plupart exigent au contraire que leurs fils avant de se rendre à l'Université aient *terminé complètement* leurs humanités. Or, d'après le nouveau programme le cours d'humanités sera terminé au bout de sept ans, — la rhétorique supérieure constituant une espèce de luxe littéraire, dont on peut, d'après le Gouvernement lui-même, parfaitement se passer — tandis que, si l'on avait adopté le programme du Conseil de perfectionnement, il aurait fallu, en règle très générale, huit années pour *achever* ses études moyennes.

En tout cas le nouveau programme est calculé sur une durée normale de *sept* années d'études, et c'est là, d'après nous, la cause principale de toutes les fâcheuses conséquences auxquelles on a été entraîné.

Avec huit années d'études on pouvait, comme le démontre le programme élaboré par le Conseil de perfectionnement, concilier parfaitement les exigences de notre époque avec les traditions du passé. Avec sept années cela n'est guère possible.

Nous ne pouvons donc qu'exprimer itérativement le regret de ce que, dans cette question capitale, qui, comme l'a dit M. de Longé, domine toutes les autres, le Gouvernement n'ait pas cru pouvoir se rallier à l'opinion du Conseil de perfectionnement. Ainsi que M. E. de Laveleye l'a fait remarquer, l'idée d'ajouter une huitième année d'études, a *toujours* été celle du Conseil. A deux reprises différentes, comme l'a rappelé M. Greyson, le Conseil a émis un vœu formel en ce sens. Dans le temps l'honorable M. Stas, dont la compétence en matière d'enseignement était universellement reconnue, s'est retiré temporairement du Conseil, parce qu'on n'avait pas voulu lui donner satisfaction sur la question des huit années d'études. Aujourd'hui le Conseil, toujours conséquent avec lui-même, émet une troisième fois un vœu en faveur du système des huit années, tout en connaissant parfaitement ce qu'on avait dit en faveur du projet de la Commission des dix-sept.

Il faut donc que le Gouvernement ait eu de puissantes raisons pour repousser ce vœu catégorique, formulé par la plus haute autorité du pays en matière d'instruction secondaire. Malheureusement, nous croyons devoir le répéter, ces raisons nous ne les connaissons guère. En effet, le seul motif invoqué à la Chambre des représentants par M. le Ministre de l'Instruction publique, dans sa réponse à M. Vanderkindere, qui, lui aussi, avait réclamé huit années d'études moyennes, c'est que, si le Gouvernement adoptait ce système, il serait désapprouvé par l'opinion publique. Nous croyons avoir suffisamment répondu à cette objection dans les considérations présentées ci-dessus, pour ne pas devoir nous y arrêter davantage.

La seule chose que nous tenions encore à relever à cet égard c'est que, par suite d'une erreur, parfaitement explicable, il a été dit à la Chambre des Représentants que la combinaison des sept années d'humanités avec une rhétorique supérieure constituait un système auquel le Conseil de perfectionnement *s'était rallié en ordre subsidiaire*.

Le Conseil s'y est si peu rallié que, tout en le connaissant parfaitement, il l'a carrément écarté.

S'il a étudié également les détails du système des sept années, c'est qu'il avait été formellement invité à le faire par M. le Ministre de l'Instruction publique, comme le dit clairement la lettre de ce haut fonctionnaire que nous avons reproduite ci-dessus. Le Conseil de perfectionnement ne s'est donc pas rallié, *pas même en ordre subsidiaire*, au système des sept années. Mais tout en le repoussant, il s'est efforcé de l'améliorer quelque peu, parce qu'il ne pouvait pas se soustraire à l'invitation qui lui avait été adressée à cet égard par M. le Ministre.

La deuxième cause principale des défauts que nous aurons à signaler dans la nouvelle organisation, c'est qu'on a rendu les deux premières classes communes à la section des humanités et à la section professionnelle et qu'on les a de plus assimilées aux deux premières classes des écoles moyennes.

Ceci encore est une proposition de la Commission des dix-sept qui, rejetée par le Conseil de perfectionnement, a été reprise par le Gouvernement.

Certes, en ce qui nous concerne personnellement, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'on commence les humanités par l'étude d'une langue moderne; nous avons même préconisé

dans le temps un système consistant à consacrer d'abord deux années entières aux langues modernes, sauf à répartir sur les *six* années subséquentes l'étude du latin et du grec ¹. Mais les objections formulées contre ce système par notre collègue M. Roersch, au sein du Conseil de perfectionnement, nous ont fait partiellement revenir de notre idée. En conséquence nous nous sommes ralliés au projet d'après lequel on commencerait les humanités en étudiant pendant *une année* une langue moderne; puis viendrait le latin en septième et le grec en cinquième.

La Commission des dix-sept, avec son système de sept années d'études, dont les deux premières devaient être réservées exclusivement aux langues modernes, en était arrivée à ne faire commencer le grec qu'en troisième et à ne lui attribuer que *douze* heures, réparties sur trois années. Comment la Commission justifiait-elle cette étrange proposition?

« Pour le grec, disait-elle ², quel est l'avantage qu'en retirent les élèves après cinq années de travail? Heureux sont ceux qui ont retenu quelques formes et qui retrouvent plus tard dans les connaissances acquises, juste de quoi reconnaître l'étymologie des mots de la langue française en général et particulièrement du langage scientifique.

» Pour la totalité des humanistes ce bagage semble indispensable. Pour l'acquérir on réservera une part de temps que la majorité estime suffisante, en la portant à douze heures au lieu de dix-sept. »

Voilà donc où l'on voulait en venir : enseigner aux élèves assez de grec pour leur permettre de reconnaître l'étymologie d'un certain nombre de mots français! Et c'est pour aboutir à ce beau résultat qu'on voulait infliger à la jeunesse douze heures de leçons par semaine, réparties sur trois années, *c'est à dire plus de cinq cents heures*, sans compter les travaux écrits et les exercices de mémoire!

¹ Un système analogue, exposé par M. Ostendorf, directeur de l'école réelle de Düsseldorf (1873), a été discuté dans une conférence tenue à Berlin, en octobre 1873, en vue d'étudier une série de questions relatives à l'enseignement secondaire. Les procès verbaux de cette conférence, pour laquelle on avait réuni une commission de vingt-six membres, présidée par M. Falck, ministre de l'Instruction publique et des cultes, ont été publiés et réunis en brochure (Berlin, Hertz, 1874). La discussion sur le projet Ostendorf se trouve p. 84 et suivv.

² Voy. l. c., p. 299.

Ce serait là, qu'on nous permette de le dire, une véritable monstruosité pédagogique, d'autant plus qu'au bout de ces cinq cents heures de travail opiniâtre, consacrées à une étude rebu-tante, l'élève serait à peu près au courant des *formes*, dont il n'aurait que faire, tandis qu'il ignorerait presque complètement les *mots*, qui, seuls, pourraient lui faire comprendre certaines étymologies.

Comment se fait-il qu'une commission composée de tant de personnes intelligentes ait pu être amenée, non sans protestations, il est vrai, à un pareil résultat? La majorité aurait bien voulu supprimer complètement l'étude du grec, conformément aux idées de MM. De Laveleye, Vanderkindere et Tempels; mais elle recula devant cette conclusion excessive. Au lieu de tuer le grec par une mesure radicale, elle aima mieux le faire périr de mort lente. Qu'on nous permette de reproduire ici ce qui a été dit à ce sujet au sein du Conseil de perfectionnement :

« M. E. DE LAVELEYE.

» Comme le disait M. Wagener, douze heures sont insuffisantes pour apprendre le grec. Si on n'accorde que douze heures pour le grec, autant vaut le supprimer; c'est la mort déguisée.

» On dit qu'au moyen de cette vue sommaire et rapide du grec on arrivera à connaître les étymologies.

» Cet argument m'a toujours paru superficiel et puéril.

» Je ne vois pas l'avantage qu'il y a à savoir que lithographie signifie gravure sur pierre. La plupart des personnes qui ne connaissent pas l'étymologie des mots, sont incapables de les trouver par elles-mêmes.

» M. WAGENER. Il y a un petit livre de Larousse dans lequel se trouvent toutes ces étymologies.

» M. DE LANNOY. On les trouve aussi à la suite du *Jardin des racines grecques*, par Lancelot.

Fort heureusement le Conseil de perfectionnement, en amendant le projet de la Commission des dix-sept, a attribué à l'étude du grec non pas *douze*, mais *vingt-quatre* heures de leçon. Ce n'est pas assez : il en faudrait trente au moins; mais étant donné le système des sept années d'études, dont les deux premières sont consacrées exclusivement aux langues modernes, il était impossible de faire plus pour le grec.

La solution proposée pour le grec par le Conseil de perfectionnement et adoptée par le Gouvernement est assurément de beaucoup préférable à celle qu'avait préconisée la Commission des

dix-sept; mais elle présente également un inconvénient grave, parce qu'elle conduit à commencer l'étude du grec *une année* après celle du latin. Or, de l'avis unanime de tous les pédagogues allemands que nous avons consultés à ce sujet, si l'on veut que les élèves possèdent *à fond* les éléments du latin, il faut qu'ils s'en occupent pendant deux années entières, avant d'aborder l'étude du grec.

A. W.

(La suite prochainement.)

¹ Voy. l. c. 25.

CONJECTURES SUR SULPICIA.

Le texte des soixante-dix hexamètres qui portent, à tort ou à raison, le titre de *Sulpiciae satira*, est fort altéré. Nous avons essayé de le restituer en deux ou trois endroits. Peut-être quelqu'une de ces conjectures a-t-elle été proposée avant nous ; s'il en était ainsi, nous prions nos lecteurs de croire qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence. L'édition dont nous nous sommes servi est celle d'O. Jahn (Berlin, 1868).

v. 14. *Quasque dedit quondam morientibus eripit artes.*

Au lieu de *morientibus*, qui n'offre aucun sens, nous lirions MORTALIBUS. On s'explique sans peine que *mortalibus* ait été transformé en *moriētibus* : *t* et *i*, *l* et *t* sont souvent confondus dans les mss.

v. 35 *Nunc igitur qui res Romanas † inferat inter.*

Les mots *inferat inter* sont évidemment corrompus.

Nous proposons : MISCET ADULTER.

Du mot *adulter*, le copiste aura tiré — *at inter*. Quant aux syllabes *infer*—, elles peuvent provenir de *miscet* par suite de la confusion, si facile surtout dans l'écriture minuscule, entre *n*, *m*, etc., entre *s* (*f*) et *f*, et entre *t* et *r*. — Pour l'expression *res Romanas miscere*, comparez *miscere civitatem*, *rempublicam*, etc. *Adulter* fait allusion aux honteuses débauches de Domitien. V. SÆT. *Domit.* 22, JUV. *Sat.* II, 29 sqq : *Qualis erat nuper tragico pollutus ADULTER Concubitu*, etc.

v. 40 *Ut Romana foret † magis his instructa magistris.*

Magis est dû à une erreur du copiste. Il faut un substantif féminin qui aille avec l'adjectif *Romana*. Nous croyons que la vraie leçon est :

Ut Romana foret MENS his instructa magistris.

Mēs (*mens*) aura été pris par le copiste pour une abréviation de *magis*.

P. THOMAS.

NOTE SUR UN PASSAGE D'EURIPIDE

(HIPPOLYTE V. 736).

Lorsque Phèdre, dans la tragédie d'Hippolyte, annonce sa résolution de mourir et d'entraîner dans sa perte le jeune homme qui avait repoussé son amour, le Chœur exprime le vœu de se voir transporté aux extrémités du monde pour ne pas être témoin de ces malheurs.

Euripide cite deux de ces extrémités du monde et les décrit en poète par l'exposé des merveilles qui s'y rencontrent. Ce sont l'Eridan, où les sœurs de Phaéton versent les larmes qui produisent l'ambre, et les bords des Hespérides, où coulent des sources d'ambrosie.

Le nom seul des Hespérides indique qu'Euripide entendait par elles le Far West, l'extrême Occident. Pour savoir où il faut chercher l'Eridan, consultons Hérodote.

Traitant, au troisième livre de ses Histoires, des limites du monde, Hérodote, après avoir donné la description des bornes de l'Asie et de l'Afrique, passe à celles de l'Europe. « Je ne puis, dit-il, parler avec exactitude des limites du Nord-Ouest. Je n'admets pas qu'il y ait un fleuve que les Barbares appellent Eridan, fleuve qui se jeterait dans la mer au Nord et d'où l'on dit que vient l'ambre (ἄλεκτρον). Le mot d'Eridanos prouve que ce n'est pas un nom barbare mais un nom grec forgé par quelque poète; puis je n'ai trouvé personne qui eût vu ce fleuve, malgré tous mes efforts pour avoir des informations sur la nature de ces confins de l'Europe (III, 115) ».

Il résulte de ce passage que les poètes parlaient d'un fleuve Eridan se jetant dans l'Océan à la frontière septentrionale de l'Europe, et que l'ambre jaune ou le succin (ἄλεκτρον), apporté en Grèce par les marchands phéniciens, était dit venir des bords de ce fleuve mythique. Le succin abonde en effet sur les côtes de la Baltique, de Memel à Dantzick, et il est difficile d'admettre qu'il ait pu arriver aux Grecs d'une autre contrée de l'Europe. C'est donc bien là qu'il faut placer l'Eridan et si ce fleuve répond à une réalité quelconque, il est permis d'y voir la Vistule.

Cependant les mythographes anciens, quand ils cherchèrent un emplacement pour l'Eridan, le mirent au fond de l'Adriatique et le confondirent avec le Pô. Voss (*Mythologische Briefe* T. I l. 15 p. 89) prétend que cette confusion aurait été faite d'abord par Phérécyde; mais le passage du scholiaste de Germanicus ad v. 364, sur lequel il appuie son assertion, semble dire seulement que Phérécydede, même qu'Aratus v. 360, nommaient Eridan la constellation du fleuve placée sous le *Cetus* et commençant au pied gauche d'Orion, tandis que d'autres astronomes y voyaient le Nil. (V. aussi Eratosthène *Catasterismes* 37 et Hyginus *Poet. Astron.* II 32). Le mot *Padus* ajouté à celui d'Eridan peut fort bien être une simple interprétation du scholiaste. Dans un autre fragment conservé par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes IV 1396, Phérécyde mentionné les Nymphes de l'Eridan, sans assigner au cours d'eau un endroit quelconque (fr. 30 éd. Sturz). Il nous est donc difficile de dire quand on a commencé à identifier l'Eridan avec le Pô, mais cette identité n'est plus douteuse ni pour Polybe (II, 16), ni pour les poètes latins. Diodore de Sicile, tout en faisant récolter le succin sur la côte de l'Océan, au Nord de l'Europe, transporte, par une singulière inconséquence, sur les bords du Pô, les sœurs de Phaéton, dont les larmes donnent naissance à cette matière précieuse (V, 23). Pline s'étonne qu'Hérodote, écrivant son histoire à Thurii, n'ait connu personne qui eût vu le Pô (*Hist. Nat.* XII, 4, 8); ce serait en effet fort surprenant, mais l'allégation de l'historien grec ne prouve-t-elle pas que pour lui l'Eridan n'était pas un fleuve du bassin de l'Adriatique? De même fidèle aux anciens mythes, Pausanias (I, 3, 6) fait couler le fleuve poétique par la Germanie jusqu'à l'extrémité de l'Europe, en y plaçant le séjour des filles du soleil et la production de l'ambre (cf. v, 12, 7), et Strabon qui refuse, comme Hérodote, toute croyance aux fables, ne trouve l'Eridan nulle part; τὸν Ἡριδανόν, τὸν μηδισμοῦ γῆς ὄντα (p. 215 C.).

Si maintenant nous retournons à Euripide, il paraîtra certes peu probable que ce poète célébrant l'éclat des larmes versées dans l'Eridan sur le sort de Phaéton,

ἔνθα πορφύρεον σταλάσσουσ'
 εἰς οἶδμα πατρὸς τάλαιναι
 κόραι Φαίδοντος οἴκῳ δακρύων
 τὰς ἤλεκτροφαεῖς αὐγάς,

ait mis l'embouchure du fleuve fabuleux dans la mer Adriatique, si peu éloignée de la Grèce. Comment aussi les femmes du chœur pourraient-elles se croire aux limites du monde sur les rives du Pô? C'est plutôt dans des régions inconnues, à l'extrémité septentrionale de l'Europe que l'imagination du poète, d'accord avec la tradition grecque, se figurait les merveilles qu'il rappelle à l'esprit des spectateurs. Or s'il en est ainsi, on ne peut croire qu'Euripide ait écrit :

ἀρθείην δ' ἐπὶ πόντιον
 κύμα τᾶς Ἀδριηνᾶς
 ἀκτᾶς Ἡριδανοῦ θ' ὕδαρ.

Nous sommes d'avis que le mot Ἀδριηνᾶς est une glose, mise en marge par un commentateur attentif à spécifier l'endroit d'après les idées reçues de son temps; la glose, comme cela est arrivé si souvent, aura remplacé le mot qu'elle était destinée à interpréter. Il est difficile de rétablir ce mot d'une façon certaine, mais, en comparant notre passage à celui d'Hérodote III 115 (οὔτε γὰρ ἔγωγε ἐνδέχομαι Ἡριδανόν καλεῖσθαι πρὸς βαρβάρων ποταμὸν ἐκδιδόντα εἰς Θάλασσαν τὴν πρὸς βορέην ἄνεμον), nous ne serons sans doute pas loin de la vérité en conjecturant qu'il faut lire κύμα τᾶς βορέας ἀκτᾶς. La forme βορέας se rencontre entre autres dans Aratus v. 355 et dans Denys le Périégète v. 48.

L. ROERSCH.

COMPTES RENDUS

De sermone Sallustiano thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi L. CONSTANS. *Lutetiae Parisiorum*, Vieweg, 1881. IV, 298 pp. in-8°.

L'ouvrage de M. Constans a été assez sévèrement jugé par la critique. Ne serait-il pourtant pas équitable d'avoir quelque égard à la difficulté et à l'étendue de l'entreprise? M. Constans s'est assujéti à un labeur ardu et pénible, il a fait de sérieux efforts pour bien remplir la tâche qu'il s'était imposée, et il a le mérite, très réel, selon nous, d'avoir résumé et coordonné, en les complétant, les recherches et les faits épars dans quantité de commentaires et de monographies rares ou introuvables. Il a tracé un cadre et tenté une synthèse : on peut critiquer l'un et l'autre, signaler des imperfections, des lacunes; il n'en est pas moins vrai qu'il a contribué à débayer le terrain, et qu'il a épargné à ceux qui viendront après lui la partie la plus ingrate et la plus ennuyeuse de la besogne.

Un examen détaillé de la thèse de M. C. nous entraînerait trop loin. Nous nous en tiendrons, pour le moment, à quelques observations générales.

M. C. divise son travail en cinq parties, dont nous indiquerons les principales subdivisions :

Pars prima. De elementis. — C. I. *De orthographia.* C. II. *De declinatione.* C. III. *De conjugatione.*

Pars secunda. De formarum usu. — C. I. *De substantivorum usu.* C. II. *De adjectivorum usu.* C. III. *De pronominum usu.* C. IV. *De adverbiorum usu.* C. V. *De verborum usu.*

Pars tertia. Syntaxis generalis. — C. I. *De subjecti cum prædicato junctura.* C. II. *De casibus.* C. III. *De præpositionum usu.* C. IV. *De temporibus et modis.* C. V. *De historico infinitivo.*

Pars quarta. Syntaxis consecutionis. — C. I. *De substantivis enunciatis.* C. II. *De attributivis enunciatis.* C. III. *De adverbialibus enunciatis.* C. IV. *De enunciatis quorum verbum nominalem habet formam.* C. V. *De particularum usu.*

Pars quinta. De sermonis Sallustiani proprietatibus. — I. De antiquitatis studio. II. De varietate. III. De brevitae. IV. De colore oratorio et poetico. V. De Græcorum imitatione apud Sallustium.

La disposition des matières n'est pas irréprochable.

Dans la première partie, nous rencontrons, au chapitre de la déclinaison, deux paragraphes sur les substantifs en *-tudo* et en *-mentum*. Il est clair que ces deux paragraphes rentrent dans le chapitre de la dérivation. Or, M. C. a eu le tort de ne point consacrer de chapitres spéciaux à la dérivation et à la composition des mots dans Salluste. Il a éparpillé dans la première et dans la deuxième partie les observations relatives à ces deux points. La deuxième partie laisse le plus à désirer sous le rapport de l'ordre et de la méthode. Nous nous demandons aussi pourquoi M. C. a placé les conjonctions de coordination dans la *Syntaxis consecutionis*.

La partie qui traite des particularités du style de Salluste est la plus faible de l'ouvrage. Le style de Salluste a été admirablement jugé par M. Taine dans son *Essai sur Tite-Live* (p. 328 et suivantes); une phrase surtout est frappante : « Il (ce style) marche avec une certaine négligence fière d'artiste et de grand seigneur. » Cette négligence voulue est un des traits caractéristiques de la manière de Salluste. M. C. n'en parle pas, et cependant elle offrait un sujet d'étude intéressant. L'auteur pouvait grouper méthodiquement, sous cette rubrique, une série de remarques grammaticales qui, actuellement, forment dans son livre une masse inorganique : nous citerons, p. ex., celles qui se rapportent à l'anacoluthie et à l'asymétrie; il faudrait noter encore l'emploi, poussé jusqu'à l'abus, de *præterea*, *simul*, *item*, *ad hoc*, etc., dans les énumérations, au lieu de simples conjonctions copulatives (v. notre note sur *Jug.* 2, 2). Ces artifices donnent à la phrase de Salluste quelque chose d'abrupt, de heurté, d'inégal.

Au même ordre d'idées se rattache cette *familiarité* que M. Taine a signalée avec tant de pénétration comme un des éléments du style de Salluste¹, et qui a été scientifiquement mise

¹ *Ouvr. cité*, p. 330 : « un mélange de familiarité, de poésie, d'éloquence. »

en lumière par Ed. Wölfflin dans ses *Bemerkungen über das Vulgärlatein*. (*Philologus*, XXXIV (1875), p. 137 sqq.) Le latin vulgaire attire depuis quelques années l'attention des philologues, et M. C. eût pu tirer bon parti des travaux récents sur la matière; il aurait dû s'apercevoir dans le cours de son travail, des nombreux points de contact qui existent entre la langue de Salluste et le *sermo familiaris* de Plaute, de Térence, des lettres de Cicéron, etc.

En résumé, l'ouvrage de M. C. est avant tout une collection de faits grammaticaux. On aurait voulu voir l'auteur aller plus au fond des choses; mais, nous le répétons, il a consciencieusement étudié son sujet et il a rendu un véritable service à la grammaire historique de la langue latine ¹.

P. THOMAS.

Ausgewählte Komödien des P. Terentius Afer, erklärt
von CARL DZIATZKO. *Zweites Bändchen* : ADELPHÆ. Leipzig,
Teubner, 1881. 114 pp. in-8°.

M. Dziatzko est connu par de savants travaux sur les comiques latins. La nouvelle édition de Térence qu'il publie chez Teubner est digne de sa réputation : elle est travaillée avec soin et contient bon nombre de remarques intéressantes et instructives.

Toutefois le premier fascicule (comprenant le *Phormion*), qui a paru en 1874, a été l'objet de quelques critiques. On a dit — non sans raison — que l'édition de M. Dz., avec toutes ses qualités, ne répondait pas à l'idée qu'on se fait ordinairement d'une édition *classique*, quoiqu'elle parût se donner pour telle²; que plusieurs passages difficiles n'étaient pas expliqués; que beaucoup de notes ne s'adressaient qu'aux savants, aux philologues de profession; enfin que l'auteur renvoyait trop souvent

¹ Dans un livre du genre de celui qui nous occupe, la forme importe assez peu, mais nous regrettons que M. C. ait commis à diverses reprises un solécisme en faisant *paragraphus* du masculin (p. ex. p. 19 et 211).

² *Ausgewählte Komödien... zur Einführung in die Lectüre der altlateinischen Lustspiele*. Cette édition appartient à la collection des SCHUL-AUSGABEN de Teubner.

à des monographies et à des ouvrages rares ou volumineux, que les élèves ne pouvaient se procurer.

Le second fascicule est-il entièrement à l'abri de ces reproches? Nous n'oserions l'affirmer; mais il est certain que le commentaire des *Adelphes* est plus complet, plus égal et mieux entendu que celui du *Phormion*. M. Dz. a conservé à son travail le caractère d'*édition savante*; il continue de citer dans ses notes les livres de Neue, Corssen, Ritschl, C. F. W. Müller, etc., ainsi qu'une foule de monographies, programmes, dissertations, etc. Mais cette fois, du moins, il en donne des extraits ou résume les résultats qui y sont consignés. Ses remarques ne se bornent pas au strict nécessaire; elles sont fréquemment de véritables contributions à la critique, à la grammaire, à la prosodie et à la métrique de Térence. Mais nous constatons avec plaisir que le nombre des explications proprement dites — de celles qui sont vraiment utiles aux écoliers — a considérablement augmenté. Bref, le travail de M. Dz. sur les *Adelphes* ne se peut mieux comparer qu'à ceux de M. Brix sur les comédies de Plaute. M. Dz. a visiblement essayé de satisfaire à la fois les philologues et les *Schulmänner*.

L'*Introduction* est très bien faite : elle fournit tous les renseignements nécessaires à l'intelligence de la pièce; on y trouvera des observations fines et originales, une érudition sobre et solide.

Pour la constitution du texte, nous noterons les points suivants. Après le v. 3 du prologue, M. Dz. suppose, avec Umpfenbach, qu'il y a une lacune. V. toutefois nos *Remarques sur les Adelphes* (*Revue* XXII (1879), p. 385). — V. 4, M. Dz. admet la transposition faite par Guyet : *De se ipse indicio erit*. — V. 16, au lieu de *Eum*, il écrit *Hunc*, d'après le texte de la *Vita Terentii* de Suétone. — Dans le corps de la pièce, v. 29-30, il défend avec raison contre Ritschl le texte des manuscrits. En revanche nous ne partageons pas les scrupules qui l'ont conduit à rejeter le v. 33. — V. 37, il écrit *Aut ceciderit PER TENEBRAS AC præfrégerit*, ce qui nous semble, à parler franchement, un *Nothbehelf*, un pis-aller. *Uspiam*, que M. Dz. qualifie de « mattes Flickwort, » se rencontre cependant dans le passage parallèle du *Miles gloriosus* de Plaute, v. 721 : *cecidisset ebrius aut de equo uspiam*. — A la fin du v. suivant, M. Dz. supprime *aut*, avec Conradt, dont les arguments sont péremptoires. — V. 40, la

leçon qu'il a introduite, *sed ex fratre EST meo*, peut se défendre. — V. 56 *Aut audebit* est évidemment une glose. M. Dz. a adopté la conjection de Schubert: *Audacter*. Nous pensons qu'il vaudrait mieux se contenter de mettre *Aut audebit* entre crochets: c'est prendre une peine inutile que de chercher à retrouver la vraie leçon. — V. 82, M. Dz. donne: *ubi nobis Æschnust?* (avec Ritschl), et au v. suivant *Scies, quid tristis ego sim*. Conjecture très probable. — V. 141, M. Dz. efface les deux points après *dicat* et les place après *tamen*. Cette ponctuation mérite d'être prise en considération. — V. 144, M. Dz. suit la ponctuation de Conradt (une virgule après *deterreo*), qui est la bonne. — Voilà pour le prologue et le premier acte. Nous parcourons rapidement le reste de la pièce. V. 168, M. Dz. transpose: *jam nunc, conserve tu* (qui se trouve dans les mss de la recension calliopienne, mais qui manque dans le Bembinus), et supprime *at* devant *enim*. — V. 224, il regarde le mot *obsequare* comme corrompu, et rejette l'explication de Spengel (v. 223-224): « Va, je connais tes sentiments: comme si vingt mines étaient » quelque chose à tes yeux, du moment qu'il s'agit de lui com- » plaire! » Cette explication ne nous paraît pourtant pas aussi insoutenable que le dit M. Dz.; nous ne sommes pas absolument certain que *usquam esse alicui* ne puisse pas signifier: « exister pour (aux yeux de) qqn. » D'ailleurs, dans le texte vulgaire, Syrus ne fait pas un calcul par trop naïf, comme le prétend M. Dz.: il se moque, au contraire, très spirituellement de Sannion, en feignant de lui attribuer des sentiments désintéressés, alors qu'il sait bien que Sannion ne cédera que devant la menace détournée qui va lui être faite: *Præterea autem &c.* [Sydow (*de fide librorum Terentianorum, etc.*, Berlin, 1878, *Sentent. controv.* 3) conjecturait ingénieusement *tanti* au lieu de *jam*, après *quasi*.] — Les vers 262 et 272 ne nous semblent pas corrigés d'une manière satisfaisante. — V. 350, M. Dz. écrit, d'après le texte de Priscien, *Cedo, ut melius DICAS*; il rend *ut* par « insofern, » et compare Andr. 733, *ut tu plus vides*. Nous avons essayé (v. *Revue*, XXII (1879), p. 388-389) de défendre et d'expliquer la leçon des mss, *cedo ut melius DICAS*. — V. 525, était-il bien nécessaire d'intercaler *eum*? — La distribution du *canticum*, v. 610 sqq. est, à notre avis, très heureuse ou tout au moins très sage. Ce *canticum* avait été littéralement massacré jusqu'à présent.

Quant à l'interprétation, nous ne nous arrêterons que sur deux points. Dans la note sur le v. 156, M. Dz. a oublié de mentionner l'emploi, nullement temporel, de *ilico* au v. 88 du *Phormion* (car *ilico* est la leçon du Bembinus, que M. Dz. lui-même a reproduite dans son édition). — V. 981, nous n'approuvons pas l'explication qu'il donne de la locution *istoc vilius*. Cf. *Revue*, loc. cit., p. 399-391.

Nous avons dit plus haut que M. Dz. s'était montré plus libéral d'explications dans l'édition des *Adelphes* que dans celle du *Phormion*. Nous avons relevé pourtant un certain nombre de passages où nous regrettons l'absence de notes, p. ex. : prol. v. 21, sur *sine superbia* — v. 109, sur *te exspectatum* (l'explication donnée est insuffisante) — v. 136, sur *An non credis?* — v. 161, sur *At ita, ut usquam fuit fide quisquam optuma*. — V. 206, sur le subjonctif *occeperis* avec *quando* (la 2^{me} pers. sing. = « on »), — etc.

Mais nous rougissons presque de ces petites critiques de détail quand nous songeons aux excellentes choses que renferme le commentaire de M. Dz. Nous souhaitons à son édition un vif succès et une prompte continuation.

P. THOMAS.

J. J. HARTMAN. **De Hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis.** *Lugduni Batavorum*, 1880. 56 pp. in-8°.

M. Hartman a su traiter avec une certaine originalité un sujet rebattu et qui paraît épuisé; mais il ne l'a point embrassé dans toute son étendue.

La thèse qu'il défend est celle-ci. La mutilation des Hermès était un coup monté par les oligarques. Ce furent ces derniers également qui provoquèrent l'enquête sur les autres actes d'impunité dans le but de perdre Alcibiade. Dès qu'Alcibiade eut été dénoncé comme profanateur des mystères, les démagogues, ses ennemis personnels, se mirent de la partie et travaillèrent à le renverser, tandis que les oligarques se tenaient prudemment à l'écart.

Cette thèse est celle de Grote. Mais M. H. apporte un élément nouveau au débat : il croit avoir démontré que tel était

aussi, au fond, le sentiment de Thucydide. Il invoque surtout, à l'appui de cette manière de voir, l'expression *ὑπολαμβάνοντες* (Th. VI, 28) : par là, dit-il, Thucydide donne à entendre que les démagogues continuèrent l'œuvre commencée par les oligarques, qu'ils exploitèrent une situation qu'ils n'avaient pas créée. L'argumentation de M. H. est assurément ingénieuse. Mais il est bien peu vraisemblable que, pour perdre Alcibiade, les oligarques aient commis un acte, tel que la mutilation des Hermès, qui devait attirer les soupçons sur eux tout les premiers. Nous ne nions pas l'intervention secrète des meneurs de l'oligarchie dans cette affaire mystérieuse, mais nous persistons à croire que la mutilation des Hermès, qui fut le point de départ de l'agitation, fut un évènement fortuit, l'œuvre d'écervelés échauffés par le vin.

Dans le reste de sa brochure, M. H. examine et analyse le discours d'Andocide *sur les mystères*, et n'a point de peine à montrer combien les assertions d'Andocide méritent peu de créance.

La dissertation de M. H. est, en somme, un début digne d'encouragement. L'auteur possède bien sa matière et est au courant des travaux modernes. Il fait preuve d'une finesse d'esprit qui, parfois, va jusqu'à la subtilité : *ne quid nimis!*

Nous avons remarqué une erreur, p. 15-16. M. H. affirme encore sur la foi des manuscrits de Thucydide (I, 51), qu'Andocide l'orateur fut stratège en 432. Or, on sait aujourd'hui, par le texte authentique du décret (C. I. A., I, 179), que le stratège en question s'appelait Dracontidès et non Andocidès.

L'opuscule de M. H., comme la plupart des dissertations hollandaises, est écrit dans un style clair et agréable, sinon toujours d'une pureté classique.

P. THOMAS.

ACTES OFFICIELS.

CONCOURS GÉNÉRAL DE 1881.

CLASSE DE QUATRIÈME LATINE.

Composition française. — Quels sont, d'après vous, les devoirs d'un bon citoyen envers son pays? Donnez à votre réponse tout le développement que vous jugez nécessaire.

Version latine. — *Sentiment de Cicéron sur l'amitié.* — Agrigentium doctum quendam virum carminibus græcis vaticinatum ferunt, quæ in rerum natura totoque mundo constarent quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam. Atque hoc quidem omnes mortales et intellegunt et re probant. Itaque, si quando aliquod officium exstitit amici in periculis aut adeundis aut communicandis, quis est qui id non maximis efferat laudibus? Qui clamores tota cavea nuper in hospitibus et amici mei M. Pacuvii nova fabula! cum ignorante rege uter Orestes esset, Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur, Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret. Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitramur in vera facturos fuisse? Facile indicabat ipsa natura vim suam, cum homines, quod facere ipsi non possent, id recte fieri in altero iudicarent.

Hactenus mihi videor de amicitia quid sentirem potuisse dicere; si qua præterea sunt—credo autem esse multa—, ab iis, si videbitur, qui ista disputant, quæritote.

Version grecque. — *Adresse de Démosthènes pour réveiller l'attention du peuple assemblé.* — Λέγειν δὲ ποτε καλυόμενος ὑπ' Ἀθηναίων ἐν ἐκκλησίᾳ, βραχὺ ἔφη βούλεσθαι πρὸς αὐτοὺς εἰπεῖν· τῶν δὲ σιωπῆσάντων, « Νεανίας, εἶπε, θέρους ὥρα ἐμισθώτασσι ἐξ ἄστεος ὄνον Μεγάραδε· μεσοῦσης δὲ τῆς ἡμέρας, καὶ σφοδρῶς φλέγοντος τοῦ ἡλίου, ἐκάτερος αὐτῶν ἐβούλετο ὑποδύεσθαι ὑπὸ τὴν σκίαν· εἶργον δ' ἀλλήλους, ὃ μὲν μεμισθωκέναι τὸν ὄνον, οὐ τὴν σκίαν, λέγων· ὃ δὲ μεμισθωμένος, τὴν πᾶσαν ἔχειν ἐξουσίαν· » καὶ τὰ ὕτ' εἰπὼν, ἀπήει. Τῶν δὲ Ἀθηναίων ἐπισχόντων, καὶ δεομένων πέρης ἐπιθεῖναι τῷ λόγῳ, « Εἴθ' ὑπὲρ μὲν ὄνου σκιᾶς, ἔφη, βούλεσθε ἀκούειν, λέγοντος δὲ ὑπὲρ σπουδαίων πραγμάτων οὐ βούλεσθε; »

Thème latin. — Je ne sais si vous n'avez pas entendu parler de Cha-

brias d'Athènes dont C. Népos et Démosthènes ont fait le plus grand éloge? Quoi qu'il en soit, je veux vous rappeler un fait illustre de ce général et vous montrer quel cas il faisait de sa patrie et comment il sacrifia à son amour pour elle, la peine que lui causa l'ingratitude de ses concitoyens. Bien qu'il eût défendu, plusieurs fois, les Athéniens contre leurs ennemis, et, plus tard, empêché Epaminondas de franchir l'isthme de Corinthe, les Athéniens, quand la guerre sociale eut éclaté, ne voulurent pas que Chabrias commandât la flotte qu'on envoyait assiéger sur Chios. Persuadé cependant qu'il pourrait être utile à l'armée, en aidant les généraux de ses conseils, il partit sur la flotte, comme homme privé. Or, il arriva que les soldats, habitués à suivre Chabrias, qu'ils regardaient comme le plus habile dans l'art militaire, préféraient lui obéir qu'à leurs généraux. Mais si cette grande influence qu'il avait auprès des soldats, lui procurait une telle gloire, elle fut aussi la cause de sa perte. Comme il avait commandé, au milieu d'un combat, d'introduire le navire sur lequel il se trouvait dans le port ennemi, le pilote obéit comme s'il en avait reçu l'ordre du général. Mais bientôt Chabrias vit que les autres vaisseaux n'avaient pas suivi le sien. Les ennemis l'enveloppèrent de toute part et percèrent son navire. Ayant honte de chercher, par la fuite, à échapper à la mort qui le menaçait, il combattit avec le plus grand courage jusqu'à ce qu'il fut tué.

Exercices sur la grammaire grecque. — I. Quels verbes prennent au passif les terminaisons *σθησομαι, σθην, σμαι, σμην*?

II. Qu'y a-t-il à remarquer dans ces formes du verbe *οἶμαι*, je pense : *δίδαι, οἰήσομαι, ᾤσθην*?

III. Conjuguez simultanément à l'indicatif (aoriste et parfait) les verbes suivants en donnant la 1^{re} personne du singulier de *ἀνατρέγω*

» 2 ^{me}	»	»	»	»	» <i>φαίνω</i>
» 3 ^{me}	»	»	»	»	» <i>ἀγγέλλω</i>
la 1 ^{re} personne	du	pluriel	de		<i>ἀλείγω</i>
» 2 ^{me}	»	»	»	»	» <i>πάσχω</i>
» 3 ^{me}	»	»	»	»	» <i>μένω</i>
la 1 ^{re} personne	du	duel	de		<i>τίθημι</i>
» 2 ^{me}	»	»	»	»	» <i>ἄκούω</i>
» 3 ^{me}	»	»	»	»	» <i>πίνω</i> .

Vous donnerez l'aoriste 2^d au lieu de l'aoriste 1^{er} de *τίθημι*, *πίνω*, *πάσχω* et le parfait 2^d, au lieu du parfait 1^{er} de *ἀνατρέγω*, *ἄκούω*, *πάσχω*.

IV. Donnez la valeur de la désinence *τες, τεχ, τεον* et de *τος, τη, τον*, dans les adjectifs dérivés de verbes.

Mathématiques. — I. Démontrer que l'on peut, sans changer la valeur du quotient, supprimer le même nombre de zéros à la droite du dividende et du diviseur. Opérer sur l'exemple : 513.5000 : 7900.

II. Énoncer et démontrer le caractère de divisibilité d'un nombre par 11. Comment fait-on la preuve par 11 de la multiplication et de la division?

III. Trouver la génératrice de la fraction périodique $0,35369369\dots$. Faire voir qu'une fraction ordinaire irréductible, dont le dénominateur contient les facteurs 2 et 5 ou l'un des deux, avec d'autres facteurs, donne lieu à une fraction périodique mixte, ayant autant de chiffres irréguliers qu'il y a d'unités dans le plus grand des deux exposants de 2 et 5, qui entrent au dénominateur.

IV. Démontrer que dans toute proportion la somme des antécédents est à leur différence, comme la somme des conséquents est à leur différence. Opérer sur la proportion $15 : 5 = 12 : 4$.

V. 18 ouvriers dont la force est représentée par 3, ont fait en 25 jours, 1200 mètres d'ouvrage, dans un terrain dont la difficulté est représentée par $\frac{3}{4}$.

D'un autre côté, 20 ouvriers, avec 2 de force et travaillant pendant le même nombre d'heures par jour que les premiers, ont fait 1500 mètres d'ouvrage dans un terrain dont la difficulté est représentée par $\frac{1}{5}$. On demande pendant combien de jours ces derniers ont travaillé?

Algèbre. — Combien faut-il prendre d'un vin à fr. 2.60 le litre et d'un autre vin à fr. 1.80 le litre, pour faire un mélange de 100 litres à 2 francs le litre?

Version flamande, allemande ou anglaise (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Allemand. — Friedrich Barbarossa. Seiner Abstammung würdig, verwandelte der Jüngling bald das Spiel kriegerischer Uebungen in Ernst, und kündigte, noch beim Leben seines Vaters, den bairischen Grafen von Wolfartshausen Fehde an. Aber so sehr verachteten dessen Kriegsleute die Jugend Friedrichs, dass sie wohlgemuth unter den Mauern des Schlosses standen und an kein ernstliches Gefecht glaubten, bis sie angegriffen, alles Widerstandes ungeachtet geschlagen, und viele gefangen wurden. Friedrich nahm kein Lösegeld von diesen : ihm genügte die Ehre des Sieges, und er wusste, dass man oft reicher wird durch verschmähen als durch nehmen des Geldes. Wichtiger als die erste, erscheint seine zweite Fehde mit dem mächtigen Herzog Konrad von Zähringen, welcher gegen alles Erwarten von dem noch jungen Manne aus Zürich und Zähringen vertrieben und gezwungen wurde, bei König Konrad um Frieden zu bitten. Als dieser das Kreuz nahm, folgte Friedrich so würdigem Beispiele.

Anglais. — At the battle of Crecy, which was fought in thirteen hundred and forty-six, between the English and the French, the Black

prince, the son of king Edward the third, led the first division of the English army.

In the midst of the battle, which was very hotly disputed, the prince and his division were so hard pressed, that the Earl of Warwick sent a message to the king, who was overlooking the battle from a windmill, beseeching him to send more aid.

« Is my son killed? said the king.

» No, sire, please God », returned the messenger.

« Is he wounded? » said the king.

« No, sire ».

« Is he thrown to the ground? » said the king?

« No, sire, not so; but he is very hard pressed. »

« Then, said the king, go back to those who sent you, and tell them that I shall send no aid. My son must prove himself, this day, a brave knight, and I am resolved, please God, that the honor of victory shall be his! » — (Dickens).

Flamand. — Engeland werd door de Britten bewoond, toen Cesar hetzelfde veroverde, na Gallië onderworpen te hebben, omtrent vijftig jaren voor onze jaartelling. De Romeinen bezaten dat land, gedurende meer dan vier eeuwen. Zij werden er dikwijls verontrust door de Picten en de Schotten, die het noordelijk gedeelte van het eiland bewoonden, en om zich tegen derzelver invallen te beveiligen, richtten zij eenen grooten muur op, waarvan men nog eenige overblijfsels ziet. Toen het romeinsche rijk door de herhaalde aanvallen der noordsche volken geschokt werd, ontruimde men Engeland omdat men oordeelde dat het te moeilijk was hetzelfde te behouden. Eenige jaren later, dat is te zeggen, in 449, maakten zich de Angelsaksen meester van Engeland en stichtten er zeven koninkrijken, die langen tijd onder bijzondere vorsten bestonden. Waar zijn de Angelsaksen van daan gekomen? Zij waren een der voornaamste stammen der germaansche volken, die zich door hunnen oorlogzuchtigen aard onderscheidden. (Sanders III, 124).

Histoire et géographie. — I. Que savez-vous de la loi agraire que proposèrent les Grecques?

II. Appréciez les différents épisodes de la guerre civile de Marius et de Sylla.

III. Quand et comment se fit le partage de l'Empire Romain en Empire d'Orient et en Empire d'Occident?

IV. Donnez la géographie ancienne de l'Italie centrale.

V. Faites la carte générale de l'Amérique du Nord.

VI. Quels sont les îles ou groupes d'îles qui composent la Malaisie?

Concours spécial de flamand. — Een vijftienjarige jongeling verhaalt aan zijne zuster, die op de kostschool is, hoe geheel het huisgezin den naamdag van moeder gevierd heeft.

CLASSE DE TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Composition française. — Un élève interne apprend que, par suite de pertes considérables, ses parents se trouvent dans la plus grande gêne. Il leur demande aussitôt la permission de quitter le pensionnat pour entrer dans une maison de commerce. Les connaissances qu'il a acquises, la volonté qu'il a de soulager la détresse de sa famille lui donnent l'espoir qu'il réussira.

Thème sur deux des trois langues flamande, allemande, anglaise (à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève). — La Mort voulait faire choix d'un premier ministre; elle assemble sa cour composée des maladies et ordonne à chacune de faire valoir ses droits : la plus habile à détruire les hommes recevra la baguette noire, signe du pouvoir souverain. La Goutte, la Phthisie, la Peste allèguent tour à tour les services qu'elles rendent à la Mort. Après les avoir écoutées, la Mort reprend la parole : le vrai mérite, dit-elle, est toujours modeste. Aucun médecin ne fait ici valoir ses droits. Je confie donc la baguette noire à la Gourmandise : c'est elle qui fait la fortune des médecins. Vous toutes, Fièvres, Peste et autres maladies des hommes, renoncez à vos prétentions. Les hommes vous connaissent et vous détestent comme des ennemis; mais la Gourmandise est traitée par eux comme une amie; elle partage leurs joies, leurs plaisirs et les détruit en les flattant. C'est à elle que je dois confier le ministère, car elle fait plus de besogne que vous toutes.

Histoire et Géographie. — I. Que savez-vous des causes et des résultats de la guerre des investitures?

II. Que savez-vous de la conquête de l'Angleterre par les Normands?

III. Quels sont les événements qui ont marqué la seconde période de la guerre de 100 ans?

IV. Donnez l'aspect physique de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie. Esquissez la carte de cet empire.

Commerce. — Paul d'Anvers vous doit 2400 fr. pour solde du dernier compte arrêté le 31 décembre 1880.

Le 20 janvier, il fait sur Jean, à votre ordre, une traite de 2800 fr., valeur au 31 mars.

Le 15 février, vous lui envoyez des marchandises pour 3000 fr., payables la 1 mai.

Le même jour, vous tirez sur lui une de change de 1800 fr., payable le 15 avril.

Le 20 mars, il vous souscrit un billet de 2000 fr. payable le 15 mai.

Le 1 juin vous lui remettez un effet de 1600 fr., valeur au 1 septembre.

Réglez le compte courant et d'intérêts réciproques de Paul à 6 % l'an, en l'arrêtant au 1 juillet. Donnez la formule de la traite sur Jean.

Algèbre. — I. Qu'appelle-t-on logarithmes? Énoncez les propriétés des logarithmes. Démontrez que le logarithme d'un produit est égal à la somme des logarithmes des facteurs de ce produit.

II. Deux courriers A et B partent en même temps des points C et D, pour aller l'un vers l'autre. Au moment de leur rencontre, le courrier A a fait 40 lieues de plus que le courrier B, et leurs vitesses sont telles qu'il faut encore à A 9 jours pour arriver en D et à B 16 jours pour arriver en C. Déterminez la distance C D, le point de rencontre T, et la vitesse de chacun des courriers.

Géométrie. — I. Démontrez que dans un quadrilatère quelconque, la somme des carrés des côtés est égale à la somme des carrés des diagonales plus quatre fois le carré de la droite qui joint les milieux des diagonales.

II. Étant donnés deux cercles tangents extérieurement, mener par le point de contact une droite d'une longueur donnée et terminée aux deux circonférences. Discuter le problème.

Trigonométrie. — I. Démontrez la formule

$$\frac{\sin. A - \sin. B}{\cos. A + \cos. B} = \text{tang. } \frac{1}{2} (A - B).$$

II. On donne la surface et les angles d'un triangle, trouvez l'un des côtés.

Botanique. — Faites connaître d'une manière sommaire la structure de la feuille et les fonctions de cet organe dans la vie végétale.

Physique. — Qu'est-ce qu'une force? Comment mesure-t-on les forces? Énoncez la loi de Mariotte et décrivez l'expérience par laquelle on démontre cette loi.

Concours spécial de langue flamande.

De kinderen op wier goed gedrag de ouders het geluk van hunnen ouderdom gronden, zouden zeer berispelijk zijn, als zij deze verwachten te leur stelden.

ÉCOLES MOYENNES.

Français.

Grammaire. — I. — Que savez-vous de l'accord du participe passé employé sans auxiliaire?

II. Quels modes emploie-t-on dans la proposition subordonnée après les verbes :

a) comprendre, se plaindre que;

b) faire en sorte que?

Justifiez votre réponse et donnez un exemple.

Narration. — Une excursion scolaire.

Le choix des incidents est abandonné à l'imagination des élèves; mais ils éviteront de tomber dans la prolixité.

Histoire et géographie. — I. Que savez-vous de Thierry et de Philippe d'Alsace?

II. Racontez la lutte des communes flamandes contre la France depuis l'emprisonnement de Guy jusqu'à la mort de Zannekin.

III. Tracez la carte de l'Espagne et décrivez cette contrée.

IV. Quels sont les groupes d'îles de la Polynésie?

Mathématiques.

Arithmétique. — I. Qu'est-ce que la division?

Exposez la théorie de la division sur l'exemple suivant :

$$455532 : 748.$$

II. Trois personnes A, B, C, placent ensemble 18,000 fr. à intérêt. Au bout de 4 ans 6 mois, elles retirent, capital et intérêts simples compris, A, 6350 fr.; B, 7620 fr. et C, 8890 fr. Déterminer la mise de chacune d'elles et le taux de l'intérêt.

Algèbre. — On a deux lingots contenant le 1^{er} 12 kilogr. d'or et 18 kil. d'argent; le second, 15 kilogr. d'or et 20 kilogr. d'argent. Quel poids faut-il prendre de chacun de ces lingots pour en former un troisième qui contienne 7 kilogr. d'or et 10 kilogr. d'argent.

Géométrie. — I. Démontrez que deux rectangles quelconques sont entre eux comme les produits des bases multipliées par les hauteurs. Faites voir comment ce théorème conduit à la mesure des surfaces.

II. Décrire un triangle, connaissant un côté, l'un des angles adjacents à ce côté, et la somme des deux autres côtés.

Botanique. — Qu'est-ce que la racine? Quelles sont ses fonctions?
Faire connaître d'une manière sommaire les principales espèces de racines, en ce qui concerne leur forme.

Composition flamande.

De zwaluw. — Onze vreugde ze weder te zien...
Herinnering aan de vorige jaren.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — NOMINATION.

Par arrêté royal du 26 août 1881, M. Fuchs, *privat docent* à l'université de Vienne, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège; il est chargé du cours d'ophtalmologie, de la clinique ophtalmologique et de la partie de la physiologie qui concerne les organes des sens.

UNIVERSITÉ DE GAND.

Par arrêté royal du 5 septembre 1881, M. Montigny (Louis), avocat à la cour d'appel de Gand, docteur en sciences politiques et administratives, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand.

Il est chargé de donner, dans la faculté précitée, le cours de droit administratif.

ATHÉNÉE ROYAL DE LIÈGE.

Un arrêté royal en date du 6 septembre 1881 accepte la démission offerte par M. Snoeck, Eugène, de ses fonctions de second professeur de mathématiques à la section professionnelle de l'athénée royal de Liège, avec faculté de faire valoir ses droits à la pension.

M. Snoeck est autorisé à conserver le titre de professeur honoraire.

ATHÉNÉES ROYAUX.

Par arrêté ministériel en date du 10 septembre 1881, sont nommés professeurs intérimaires d'athénées royaux :

MM. Blaise, Joseph, Louchay, Henri, professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur pour l'histoire et la géographie; Goyens, Louis, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les mathématiques; Bellis, Camille, professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences naturelles; Haag, Théophile, et Haag, Mathias, professeurs agrégés de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les langues allemande et flamande.

ATHÉNÉE ROYAL DE BRUXELLES.

Par arrêté royal du 19 septembre 1881, M. Latteur, Vulner, professeur de 6^e latine à l'athénée royal de Bruxelles, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension.

M. Latteur est autorisé à conserver le titre de professeur honoraire.

**École normale des sciences annexée à l'université de Gand. —
Modifications transitoires aux conditions d'admission à l'examen
d'entrée.**

Art. 1^{er}. Par dérogation à l'article 1^{er} de l'arrêté royal du 17 avril 1877, pourront se présenter, en 1881, à l'examen d'admission à l'école normale des sciences annexée à l'université de Gand, les jeunes gens âgés de 18 ans au moins et de 23 ans au plus, munis ou non d'un certificat d'études d'humanités complètes, qui justifieront de leur bonne conduite.

Art. 2. Les jeunes gens qui ont satisfait à l'examen d'entrée à l'école du génie civil à Gand, à l'école des mines de Liège et à l'école militaire (section des armes spéciales), pourront, sur l'avis du jury chargé de procéder à l'examen d'admission, être dispensés de subir cet examen.

Art. 3. Les jeunes gens réunissant les conditions indiquées à l'article précédent auront à faire parvenir leur demande, accompagnés des pièces justificatives, avant le 3 oct. prochain, au Ministre de l'instruction publique.

Art. 4. Dans le cas où le nombre de ces jeunes gens dépasserait celui fixé pour les admissions à l'école normale des sciences, le jury pourra leur faire subir un concours dont les conditions seront fixées par notre Ministre de l'instruction publique.

(Arr. roy. du 4 sept. 1881).

**RÉSULTAT DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE EN QUATRIÈME
LATINE ET EN TROISIÈME PROFESSIONNELLE.**

A. — Quatrième latine.

1^{er} prix: Vermander, Ad., de Ghisteltes, élève de l'athénée royal, à Bruges;

2^e prix: Haller, Joseph, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand:

1^{er} accessit: Theunis, Léopold, de Wygmael, élève du collège communal, à Louvain;

2^e accessit: Vandeputte, Cyrille, de Blankenberge, élève de l'athénée royal, à Bruges;

3^e accessit: Wasteels, Emile, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand;

4^e accessit: Uytroeven, Emile, d'Aertselaer, élève du collège patronné, à Gheel;

5^e accessit: Wiemer, Désiré, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand;

6^e accessit: De Moor, Léopold, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand;

7^e accessit: De Poorter, Auguste, d'Ostende, élève du collège communal, à Ostende;

8^e accessit partagé entre: Neeckx, Norbert, de Lommel, élève du collège patronné, à Saint-Trond et Opsomer, Achille, de Saint-Genois, élève du collège patronné, à Courtrai;

9^e accessit partagé entre: Claes, Henri, de Helchteren, élève du collège communal, à Beerinhen, et Gommaerts, Florent, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand;

10^e accessit : Kindt, Ghislain, de Courtrai, élève du collège patronné, à Courtrai.

B. — Troisième professionnelle.

1^{er} prix : Stevens, Léop., de Hasselt, élève de l'athénée royal, à Hasselt ;

2^e prix : Steenbakkers, Evariste, de Malines, élève du collège communal, à Malines ;

1^{er} accessit : Van Aken, Josse, de Malines, élève du collège communal, à Malines ;

2^e accessit : Timmerman, Jean, de Tongres, élève du collège communal, à Tongres ;

3^e accessit : Coen, Hubert, de Malines, élève du collège comm., à Malines ;

4^e accessit : Jacobs, Flor., de Malines, élève du collège comm., à Malines ;

5^e accessit : Haeken, Louis, de Haeren-Bommershoven, élève du collège communal, à Tongres ;

6^e accessit : Smolders, Prosper, de Louvain, élève du collège communal, à Louvain ;

7^e accessit : Stuyvaert, Modeste, de Saint-Josse-ten-Noode, élève de l'athénée royal, à Bruxelles ;

8^e accessit partagé entre : Maris, Léon, de Hasselt, élève de l'athénée royal, à Hasselt, et Van Havermaet, François, d'Anvers, élève de l'athénée royal, à Anvers ;

9^e accessit : Uten, Louis, de Tirlemont, élève du collège communal, à Tirlemont ;

10^e accessit partagé entre : Charlier, Jean-Baptiste, de Malines, élève du collège communal, à Malines, et Verbrugge, Arthur, de Bruges, élève de l'athénée royal, à Bruges.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN DU 1^{er} DEGRÉ, EN 1881.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DE LA 4^e LATINE.

1^{er} prix : Truchart, Arthur, de Dour, élève de l'athénée royal, à Mons ;

2^e prix : Wasteels, Émile, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ;

3^e prix : Vermander, Ad., de Ghistelles, élève de l'athénée royal, à Bruges ;

4^e prix : Genot, Arsène, de Dinant, élève de l'athénée royal, à Arlon ;

1^{er} accessit : Callewaert, Camille, de Sweveghem, élève du collège patronné, à Courtrai ;

2^e accessit partagé entre : Daxhelet, Arthur, de Marneffe, élève du collège patronné, à Saint-Trond ; Deby, Edouard, de Malines, élève de l'athénée royal, à Bruxelles, et Leconte, Félix, de Tournai, élève de l'athénée royal, à Tournai ;

3^e accessit : De Moor, Léopold, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ;

4^e accessit : Dumont, Ed., de Bruxelles, élève de l'athénée royal, à Brux.

5^e accessit : Wery, Edouard, de Saint-George, élève du collège patronné, à Saint-Trond ;

- 6^e accessit : Dauge, Auguste, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ;
 7^e accessit : Poelman, Désiré, de Gand, élève de l'athénée royal, à Gand ;
 8^e accessit : Duckerts, Bertin, de Hodimont, élève du collège communal, à Verviers ;
 9^e accessit : Marchot, Paul, d'Eghezée, élève du collège comm., à Chimay ;
 10^e accessit : Pécher, Edm., de Mons, élève de l'athénée royal, à Bruxelles ;
 11^e accessit partagé entre : Couez, Arthur, de Mons, élève de l'athénée royal, à Mons, et Drumé, Alfred (de Bruxelles, élève de l'athénée royal, à Bruxelles ;
 12^e accessit : Barlet, Emile, de Verviers, élève de l'athénée royal, à Liège ;
 13^e accessit : Roget, Robert, de Virton, élève du collège comm., à Virton ;
 14^e accessit : Rorsch, Léon, de Liège, élève de l'athénée royal, à Liège ;
 15^e accessit : Clep, Victor, de Louvain, élève du collège comm., à Ypres ;
 16^e accessit : Bertrand, Jules, de Hodimont, élève du collège communal, à Verviers ;
 17^e accessit : Lemal, Amédée, de Souvret, élève du collège communal, à Charleroi ;
 18^e accessit : Doutrepont, Auguste, de Herve, élève du collège patronné, à Herve ;
 19^e accessit : Bray, Lucien, de Soissons, élève du collège comm., à Virton ;
 20^e accessit : Gueymard, Alphonse, de Momignies, élève du collège communal, à Chimay.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

Création d'athénées royaux par application de l'article 1^{er}, § 1^{er}, de la loi du 15 juin 1881.

Par arrêtés royaux en date du 26 septembre 1881, un athénée royal est établi dans chacune des villes indiquées ci-après :

Malines, Louvain, Ypres, Ath, Charleroy, Chimay, Huy, Verviers, Tongres, Bouillon, Virton, Dinant.

Création d'écoles moyennes de l'État pour garçons par application de l'article 1^{er}, § 2, de la loi précitée.

Par arrêtés royaux de la même date, une école moyenne de l'État pour garçons est établie dans chacune des villes ou localités indiquées ci-après :

Heyst-op-den-Berg, Court-Saint-Étienne, Genappe, Ixelles, Laeken, Léau, Molenbeek-Saint-Jean, Perwez-le-Marché, Vilvorde, Schaerbeek, Blankenberge, Courtrai¹, Dixmude, Mouscron, Thourout, Roulers, Audenarde, Lokeren, Ninove, Saint-Nicolas, Termonde, Selzaete, Binche, Châtelet, Dour, Ellezelles, Fleurus, Fontaine-l'Évêque, Jumet, Leuze, Lessines, Pecq, Quevaucamp, Quiévrain, Flobecq, Glons, Hamoir, Hannut, Horstal, Landen, Ouffet, Seraing, Verviers, Brée, Hasselt, Looz-la-Ville, Mechelen-sur-Meuse, Bastogne, Étalle, Houffalize, Martelange, Messancy, Beauraing, Ciney, Florennes, Walcourt.

¹ Un cours d'humanités sera annexé à cette école moyenne.

VARIA.

Distribution des prix aux lauréats du concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du 1^{er} et du 2^e degré, en 1881.

Le 29 septembre dernier, à 2 heures, a eu lieu, au palais des Académies, la distribution des prix aux lauréats du concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du 1^{er} et du 2^e degré.

La séance était présidée par M. Van Humbeeck, ministre de l'Instruction publique, ayant à sa droite MM. De Longé, premier président à la cour de cassation et président du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen; Sauveur, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique; Dumont, inspecteur général, et Vinçotte, inspecteur de l'enseignement moyen; à sa gauche MM. Faider, procureur général à la cour de cassation; Emile Greyson, directeur général de l'enseignement moyen; Van Camp, directeur au ministère de l'Instruction publique et chef du cabinet du ministre; Gilles, inspecteur de l'enseignement moyen. M. Keifer, préfet des études de l'athénée royal de Namur, chargé de prononcer le discours d'usage, siégeait également au bureau.

La loge de gauche, faisant face à la loge royale, était occupée par MM. Ch. Rogier, ministre d'État; le lieutenant général Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique; L. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale; Buls, échevin ff. de bourgmestre de la ville de Bruxelles; Vanderkindere, recteur de l'université libre de Bruxelles; Catalan professeur à l'université de Liège; Discailles, professeur à l'université de Gand; Sleeckx, inspecteur principal de l'enseignement primaire, etc.

Derrière le bureau, sur l'estrade, avaient pris place les membres du jury du concours, des préfets des études des athénées et des professeurs des divers établissements d'enseignement moyen.

Le fond de l'estrade était occupé par le corps de musique du 1^{er} régiment de guides, sous la direction de M. Staps.

La salle contenait un nombreux public, où se trouvaient les lauréats et des personnes de leurs familles.

Après un morceau exécuté par la musique des guides, M. le Ministre de l'Instruction publique a déclaré la séance ouverte et a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

» Depuis un an, l'enseignement moyen, auquel cette cérémonie est consacrée, a tenu une place importante dans les débats parlementaires de ce pays et dans les travaux du département de l'instruction publique. Des actes nombreux qui le concernent et qui se sont accomplis pendant cette période, je ne rappellerai que les plus importants.

» Les propositions déposées par le Gouvernement au mois de février 1889 ont été converties en dispositions législatives; les premières mesures destinées à en assurer l'exécution ont été décrétées.

» Le nombre des établissements d'enseignement moyen de l'État pour le premier degré est élevé de 10 à 22; celui des établissements d'enseignement moyen du second degré pour les garçons est porté de 50 à 106; l'État, qui n'avait aucun établissement d'enseignement moyen pour les filles en constitue 44.

» L'étendue et la difficulté de cet immense travail ne peuvent être comprises que de ceux que leur devoir appelle à en suivre les différentes phases. J'obéis à l'impulsion de ma conscience en saluant ici d'un hommage reconnaissant le zèle déployé dans cette lourde tâche par mes dévoués collaborateurs. Grâce à leurs efforts, le changement de législation voulu par le pays aura promptement les conséquences pratiques dont on pouvait craindre de devoir différer la réalisation, si désirée qu'elle fût.

» Les réformes dont l'enseignement moyen est susceptible ont, au même degré que son extension, réclamé notre attentive sollicitude. Sur ce terrain, notre mission devenait d'autant plus délicate, que les hommes les plus experts dans l'enseignement et les plus dévoués au progrès intellectuel de la patrie, se montraient profondément divisés. Le choix des meilleurs remèdes aux vices de la situation était grandement controversé. Le fait s'explique. Tous comprennent que les systèmes d'études suivis dans une organisation sociale qui a cessé d'être la nôtre, ne répondent plus à nos besoins. Mais les uns, se souvenant des services rendus aux lettres et aux sciences par les anciens plans et les anciennes méthodes pédagogiques, ont souci de n'abandonner rien du bien que contient le passé; ceux-là essayent d'ajouter aux exigences anciennes de nouvelles exigences dont ils reconnaissent la nécessité et courent ainsi risque d'affaiblir prématurément les jeunes intelligences en les écrasant sous un fardeau hors de proportion avec leurs forces. D'autres veulent répudier tout l'héritage des traditions pédagogiques et baser les programmes des études nouvelles exclusivement sur des maximes absolues, dont aucune expérience n'a démontré la valeur pratique. Entre ces deux tendances extrêmes, dont les applications revêtent des formes multiples, se montrent des systèmes intermédiaires également variés. Les défenseurs de ces théories diverses ont presque tous l'autorité dérivant d'une incontestable connaissance du sujet et d'un attachement loyal et notoire à la cause de la science. C'est au milieu de ces savantes et sincères divergences, que l'enseignement public doit

choisir sa voie; vous jugez si la tâche est aisée. Mais le devoir nous ordonnait de l'aborder; nous l'avons fait; nous avons cherché à concilier les besoins de notre époque, en ce qui concerne les langues modernes, les sciences physiques, les sciences naturelles surtout, avec le maintien de cette étude des langues anciennes, qu'une tradition séculaire, justifiée par les plus éclatants exemples, représente comme la meilleure gymnastique intellectuelle.

» Notre exposé des difficultés de l'entreprise témoigne assez que nous ne pouvons prétendre à proclamer notre œuvre irréprochable. Mais, nous nous plaisons à le croire, tout homme de bonne foi reconnaîtra qu'elle a été consciencieuse et prudente. Nous souhaitons qu'on en suive l'application avec une attention calme et sans précipitation fiévreuse; qu'on comprenne la nécessité d'une expérience de quelque durée pour que la critique puisse être éclairée, sérieuse et vraiment utile. En voulant juger prématurément, en voulant se faire une conviction définitive sur les premiers résultats, on s'exposerait à compromettre le sort de l'enseignement moyen dans une succession d'expériences trop brèves pour permettre de déduire d'aucune d'elles, avec certitude, quels défauts sont à corriger et par quels moyens. Après avoir réformé avec prudence, nous observerons les effets de la mesure avec soin et sans idées préconçues; en nous gardant de l'impatience, qui se trouble, ou se met à douter trop tôt des plans qu'elle a formés et y apporte alors des corrections irréflechies et regrettables, nous éviterons aussi l'obstination orgueilleuse, qui se refuse systématiquement à voir les défauts de ses conceptions et à les faire disparaître. La seule passion dont en cette circonstance nous ayons le droit d'être animé, c'est l'amour du bien-être intellectuel du pays, de son renom scientifique et littéraire, précieuses parties de notre gloire nationale, dont l'enseignement public doit toujours contribuer à augmenter l'éclat. »

Ce discours a été accueilli par de vifs applaudissements.

La parole a été donnée ensuite à M. D. Keiffer, préfet des études à l'athénée royal de Namur, dont le discours a provoqué également de longs applaudissements.

Vers le milieu de ce discours, l'arrivée de LL. MM. le Roi et la Reine a été annoncé et M. le Ministre de l'Instruction publique, accompagné des membres du bureau, est allé recevoir Leurs Majestés et les complimenter.

En entrant dans la loge royale, le Roi et la Reine ont été accueillis par de vives acclamations. Le corps de musique des guides a exécuté brillamment la *Marche turque*, qui a été fort applaudie par Leurs Majestés et par l'auditoire.

Le Roi et la Reine étaient accompagnés par M^{me} la vicomtesse de Namur d'Elzée, dame du palais, et par MM. le major Donny, officier d'ordonnance, et le baron Snoy, attaché militaire de la maison du Roi.

Après le discours de M. Keiffer, les noms des lauréats du concours de l'enseignement moyen ont été proclamés par M. le directeur général Greyson.

Les lauréats sont venus successivement recevoir des mains du Ministre et des membres du bureau les récompenses qui leur étaient décernés.

Des applaudissements ont particulièrement signalé l'arrivée sur l'estrade des premiers prix, MM. Léopold Stevens, élève de l'athénée royal de Hasselt, pour la troisième professionnelle (concours spécial de langue flamande et concours général); Adolphe Vermander, élève de l'athénée royal de Bruges, pour la quatrième latine (concours spécial de langue flamande), et Arthur Truchart, élève de l'athénée royal de Mons, pour la quatrième latine (concours général).

Après la séance, le Roi et la Reine ont quitté la salle avec le même cérémonial qu'à leur arrivée et au milieu des plus sympathiques démonstrations.

La cérémonie était terminée vers 3 heures et demie.

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 1 août : Le Bulletin métholique des études classiques. — Aristote, Morale à Nicomaque, p. p. **Philibert, Carrau, L. Levy, Thurot**. — **Lenz**, Etude sur le conseil élu par les états de la seconde confédération athénienne (par Ch. G.). — **Blass**, L'éloquence attique, les alliés et adversaires de Démosthène (par R. Lallier). — **Frigell**, Sur le premier livre de Tite-Live (par O. Riemann. — Du 3 : **Graux**, Essai sur les origines du fonds grec de l'Escorial (par Alfred Morel-Fatio). — **Jean Zeller**, La diplomatie française vers le milieu du XVI^e siècle (par G. H.). Du 15 : **Lugebil**, Le génitif singulier de la 2^e déclinaison grecque (par Emile Baudat). — **Sellar**, Les poètes romains de la République (par R. Lallier). — Du 22 : Plutarque, Vie de Démosthène, p. p. **L. Feuillet** (par Ch. G.). **Grasberger**, L'éducation et l'enseignement dans l'antiquité classique, III (par R. Lallier). — Du 29 : **G. Meyer**, Grammaire grecque (par Michel Bréal). — **R. Schneider**, La naissance d'Athènes (par P. Decharme). — **L. Constans**, La langue de Salluste (premier article). — Du 5 septembre : **L. Moller**, Métrique grecque et latine (par Em. T.). — **L. Constans**, La langue de Salluste (deuxième article) (par O. Riemann). — Morceaux choisis de Diderot, p. p. **Tourneux** (par T. de L.). — Du 12 : **L. Con-**

stans, La langue de Salluste (troisième article) — **Lohmeyer**, Histoire de Prusse, L. — Les chroniques de Bâle, Journal de Knebel, I, p. p. **Vischer** et **Boos** (par X. Mossmann). — Du 19: Corpus inscriptionum latinarum, vol. VIII (par R. M.). — Le second voyage de Vasco de Gama à Calicut, p. p. **Berjeau** (par C.). — **Friedländer**, Charles Philippe de Brandebourg et la comtesse Salmour. — Du 26: **Troebst**, Sur Hypéride et Dinarque (par Henri Weil). — **Hartmann**, De l'aoriste second (par Em. Baudat). — **Haym**, Herder, sa vie et ses œuvres, II^e vol. (par C.). — **Veselovsky**, Etude sur le Misanthrope de Molière (par Louis Leger). — Du 3 Octobre: **Kirchhoff**, Edition critique de la République des Athéniens; **Belot**, La République d'Athènes, lettre sur le gouvernement des Athéniens adressée en 378 par Xénophon au roi de Sparte Agésilas; Supplément aux additions et corrections de l'édition; **Müller-Strübing**, Recherches sur le livre « De la République des Athéniens » (par Ch. G.). — **Forchhammer**, Les erreurs d'Io (par H. W.). — Choix de lettres de Cicéron, p. p. **Frontin** (par F. Antoine). — Du 10: **Draeger**, Syntaxe historique de la langue latine (par O. Riemann).

Société belge de Géographie. Bulletin; 5^e année. 1881. N^o 4. Juillet-Août.

Sommaire: J. Peltzer. Bornéo (suite). — Capitaine Verstraete. La géographie des grands lacs de l'Afrique intertropicale du XV^e au XIX^e siècle. — Capitaine Gailliaert. Le dernier voyage de A. Forrest dans l'Australie occidentale. — E. Adan. Causerie scientifique (XVIII). — E. Sutor. Cronique géographique. — Régions polaires. Europe; Asie; Afrique; Amérique; Océanie. — Dr Janssens. Bulletin trimestriel (2^e trimestre 1881, de statistique démographique. — Compte-rendu des actes de la société. Membres admis. — Liste des ouvrages reçus. — Cartes: Carte de Bornéo. — Carte de Dapper (fac-simile). — Croquis de l'itinéraire de A. Forrest. Causerie scientifique (Pl. XVIII). — Les nouvelles frontières septentrionales de la Grèce.

Revue de Philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **Ch. Thurot**, **O. Riemann** et **Em. Chatelain**. Année et tome V. 3^e livraison. 31 Juillet 1881.

Sommaire: Le dialecte attique, d'après les inscriptions, par O. Riemann, p. 145. — Strabon, V, 4, 6, par Roger Peyer, p. 180. — Spengel, par Charles Thurot, p. 181. — Note sur sequi orationem dans Cicéron, par J. Gantrelle, p. 191. — E. Chatelain, p. 191. — Bulletin bibliographique, p. 192.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

Inhalt: 6 August. Adalbert Glaser, Quaestiones Sophocleæ (R. Löbach). P. Kohlman, De scholiis Theocriteis (C. Hartung). — Ritter, Analyse und Kritik der von Plato in seiner Schrift vom Staate aufgestellten Erziehungs-

lehre (γρ.). — O. Ribbeck, Beiträge zur Kritik des Plautinischen Curculio (W. Soltau). — L. Scheibe, De sermonis Ovidiani proprietatibus, quales in Metamorphoseon libris perspiciuntur (A. Zingerle. — H. J. Mueller, Livius (E. Krah). — E. Szántó, Untersuchungen über das attische Bürgerrecht (V. Heydemaun). — G. Curtius, Das Verbum der griechischen Sprache (Chr. Bartholomae). — Adolf Michaelis, Über die Entwicklung der Archäologie in unserem Jahrhundert (R.). — G. Schimmelfeng, Die griech. Lektüre in Prima (R. Kern). — Körber, Über den Unterricht in der lateinischen Prosodie und Metrik (G. Stier). — P. Hünfalvy, Literarische Berichte aus Ungarn (G. Stier).

13 August. F. Ranke, Die Doloneia (Ed. Kammer). — A. W. Verrall, Medea of Euripides (N. Wecklein). — A. Daub, De Eudociae Violarii in vitis scriptorum fontibus (Gr.). — Siegm. Preuss, De bimbis dissoluti apud scriptores Romanos usu sollemni (J. H. Schmalz). — Ad. Zinzow, Psyche und Eros (J. Mähly). — W. Pfitzner, Geschichte der römischen Kaiserlegionen (J. Jung). — Karl Torma, Das Amphitheater von Aquincum (E. Abel). — P. Schmieder, Über die Lektüre von Platons Politeia in Gymnasialprima (G. Schimmelpfeng).

20 August L. Lahmeyer, De apodotico qui dicitur particulae ΔΕ in carminibus Homericis usu (A. Grumme). — E. Buchholz, Anthologie aus den Lyrikern der Griechen (J. Sitzler). — van Leeuwen, Sophoclis Ajax (N. Wecklein). — L. Tachau, De enuntiatorum finalium apud Euripidem ratione atque usu (H. Gloël). — O. Apelt, Untersuchungen über den Parmenides des Plato (C. Ziwsa). — Joh. Flach, Martial (K. E. Georges). — Schlee, Vollständiges Vocabularium zum Caesar (—g.).

27 August. A. Kirchhoff, Aeschyli tragoediae (R.). — J. J. Oeri, Die grosse Responsion in der späteren Sophokleischen Tragödie (N. Wecklein). — A. Papadopulos, Plato (M. Schanz). — C. Dziatzko, Terentii Adelphoe (P. Langen). — E. Brentano, Zur Lösung der trojanischen Frage (Hasper). — A. Ziegler, Die Regierung des Kaisers Claudius (H. Haupt).

3 September. H. Weil, Eschyle, Morceaux choisis (N. Wecklein). — F. V. Fritzsche, Epiphylides Lucianae (E. Ziegeler). — H. v. Kleist, Der Gedankengang in Plotins erster Abhandlung über die Allgegenwart der intelligibeln in der wahrnehmbaren Welt (Kl. Baeumker). — v. Boltenstern, Bemerkungen über die Wortstellung insbesondere über die Stellung der Präpositionen in Vergils Aeneide (W. Gebhardi). — A. Reifferscheid, Coniectanea nova Horatiana (E. Rosenberg). — P. W. Forchhammer, Die Wanderungen der Inachostochter Io (O. Hempel). — Ad. Höck, Die Beziehungen Kerkiras zum zweiten athenischen Seebunde (R. Schmidt). — Th. Friedrich, Biographie des Barkiden Mago (A. Vollmer). — L. Englmann, Latein. Grammatik für Latein- und Realschüler (x.). — Roder, Über die Bedeutung des sog. Stammpinzips für den Elementarunterricht in der lat. Formenlehre (Fr. Holzweissig). — G. Scherrer, Verzeichnis der Inkunabeln der Stiftsbibliothek von St. Gallen.

10 September. Fr. Wieseler, Scenische und kritische Bemerkungen zu

Euripides Kyklops (N. Wecklein). — Antonius Jannarakis, Annotationes criticae in Longini qui fertur *περὶ ὕψους* libellum (L. Martens). — G. Knaack, *Analecta Alexandrino-Romana* (E. Heydenreich). — B. Freier, *De M. Manilii quae feruntur astronomicon aetate* (M. Bechert). — G. Barchfeld, *De comparationum usu apud Silium Italicum* (L. Bauer). — A. Tonder, *Die Unterwelt nach Valerius Flaccus* (E. Eichler). — D. Detlefsen, *Kurze Notizen über einige Quellenschriftsteller des Plinius* (H. Nohl). — Th. Bindseil, *Die Gräber der Etrusker* (C. Pauli). — J. Dürr, *Die Reisen des Kaisers Hadrian* (J. V. Sarrazin). — G. Curtius, *Griech. Schulgrammatik* (D. Rohde).

17 September. Theod. Kock, *Die Frösche des Aristophanes* (O. Francke). — P. Pabst, *De additamentis quae in Aeschinis orationibus inveniuntur* (R. Büttner). — W. Wagner, *Trois poèmes grecs du moyen-âge inédits* (N. Dossios). — P. Mohr, *Zu Sidonius' carmina* (R. Bitschowsky). — R. Beltz, *Die handschriftliche Überlieferung von Ciceros Büchern de republica* (K. Hoffmann). — P. W. Forchhammer, *Wanderungen der Inachostochter Io* (N. Wecklein). — M. Zirwik, *Studien über griech. Wortbildung* (Chr. Bartholomae). — Luc. Müller, *Metrik der Griechen und Römer* (G. Stier). — Rosenberg, *Aufgaben zum Übersetzen ins Lateinische* (H. Holstein).

24 September. M. Bernays, *Homers Odyssee von J. H. Vofs* (Ed. Kammer). — H. Müller-Strübing, *Ἀθηναίων πολιτεία* (G. Falin). — L. Lévy, *Aristote, Morale à Nicomaque* (J. Cook Wilson). — Ladewig-Schaper, *Vergils Aeneide* (O. Güthling). — M. Büdinger, *Der Ausgang des medizinischen Reiches* (H. Zurborg). — J. Keller, *Die cyprischen Altertumsfunde* (C. Pauli). — H. A. Seidel, *Observationes epigraphicae* (H. Nohl). — C. Tumlrirz, *Versuch einer Theorie der hypothetischen Perioden* (O. Apelt). — E. Fischer, *Bemerkungen über die Berücksichtigung der bildenden Kunst im Gymnasialunterricht* (R. Menge). — G. Biedemann, *Latein. Übungsbuch* (Hammer).

1 Oktober. R. Glaser, *Quaestiones criticae in Euripidis Electram* (H. Gloël). — A. Heinrich, *Verwertung des siebenten pseudo-platonischen Briefes als Quelle für Platons sicilische Reisen* (λ-ς). — A. Jordan, *De Eunapii fragmentis* (H. Haupt). — H. Weise, *De Horatio philosopho* (E. Krah). — E. Westerburg, *Der Ursprung der Sage, dass Seneca Christ gewesen sei* (H. Rönsch). — G. Günther, *Beitraege zur Geschichte und Aesthetik der antiken Tragödie* (R. Thiele). — E. Kubicki, *De Pheacis cum Alcibiade testularum contentione* (G. Gilbert). — B. Delbrück, *Syntaktische Forschungen* (Chr. Bartholomae). — H. Hahn, *Griechisches Übungsbuch* (E. Bachof). — Bartal-Malmosi, *Lat. Formenlehre* (O. Stier).

8 Oktober. G. Ceglinski, *De Hipponacte Ephesio iambographo* (J. Dreykorn). — C. Fischer, *Ueber die Person des Logographen in Platons Euthydemus* (λ-ς). — F. Kaelker, *De hiatu in libris Diodori* (F. Roesiger). — J. H. Schmalz, *Ueber die Latinität des Vatinius* (K. E. Georges). — E. Stampini, *La poesia Romana e la metrica*; Th. Franzen, *Ueber den Un-*

terschied des Hexameters bei Vergil und Horaz; J. Stowasser, Der Hexameter des Lucilius (A. Zingerle). — G. Perrot et Ch. Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité (H. Heydemann). — A. Reusch, De diebus contionum ordinariorum apud Athenienses (H. Zurborg). — E. Herzog, Die Vermessung des römischen Grenzwalls (Dürr). — Lorenz, Der griechische Unterricht in Untersecunda (W. Vollbrecht). — W. Pöckel, Philologisches Schriftstellerlexikon.

15 Oktober. Th. Bräuning, De adiectivis compositis apud Pindarum (L. Bornemann). — N. Wecklein, Euripides Medea (zu). — H. Backs, Ueber Inhalt und Zweck des Platonischen Dialogs Lysis (H. Bertram). — E. Belot, La république d'Athènes (G. Faltin). — Held, Die Rede des Demosthenes *περί παραβορίας*; (W. Fox). — E. Zarncke, De vocabulis graecanicis quae traduntur in inscriptionibus carminum Horatianorum (E. Rosenberg). — H. Kraffert, Beiträge zur Kritik und Erklärung Caesars de bello Gallico (B. Dinter). — Weissenborn-Müller, Divius (F. Luterbächer). — A. Führer, Ueber den lesbischen Dialekt (W. Volkmann). — Seyffert-Bamberg, Übungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Griechische (Bachof). — L. Zippel, Zur Methodik des lateinischen Unterrichts in Sexta (W. Fries). — Eichner, Vierzig Uebersetzungstücke ins Lateinische (C. Venediger).

22 Oktober. M. Wetzel, Die Lehre des Aristoteles von der distributiven Gerechtigkeit und die Scholastik (H. Pansch). — B. Niehues, De fontibus Plutarchi vitae Camilli (F. Roesiger). — Exercitationis grammaticae specimina ediderunt seminarii philologorum Bonnensis sodales (Const. Bulle). — A. Ebert, de M. Cornelii Frontonis syntaxi (R. Klussmann). — Guil. Gemoll, Hygini liber de munitionibus castrorum (W. Foerster). — Kopp, Röm. Staatsaltertümer und Sakralaltertümer; Repetitorium der alten Geschichte; Griech. Staatsaltertümer; Griech. Sakralaltertümer (B.). — Fr. Holzweissig, Griech. Syntax (W. Roeder). — Radtke, Materialien zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische (H. Holstein).

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausg. von Conrad Bursian. 1880. Berlin, Calvary.

1879. *Siebenter Jahrgang. Zwölftes Heft.*

Erste Abtheilung. Bericht über die griechischen Grammatiker. Von Prof. Dr. P. Egenolff in Mannheim.

Bericht über die in den Jahren 1877, 1878, 1879 über Platon erschienenen Arbeiten. Von Prof. Dr. Martin Schanz in Würzburg.

Bericht über Aristoteles und Theophrastos für 1878 und 1879. Von Prof. Dr. Franz Susemihl in Greifswald.

Zweite Abtheilung. Bericht über die Litteratur zu Lucretius, die Jahre 1878 und 1879 umfassend. (Vorau gehen Nachträge zu früheren Jahresberichten). Von Dr. A. Brieger in Halle.

Jahresbericht über Tacitus. (1876) 1877-1880. Von Prof. Dr. Eduard Wölfflin in München.

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die griechische scenische

Archäologie betreffende Literatur für 1876-1879. Von Professor Dr. Nicolaus Wecklein in Bamberg.

Register. Verzeichniss der besprochenen Schriften; Register der behandelten Stellen; a) Griechische Autoren; b) Lateinische Autoren; Geographisches Register; Biographisches Register.

Bibliotheca philologica classica. IV. Quartal 1880.

1880. *Achter Jahrgang. Achtes und neuntes Heft.*

Erste Abtheilung. Bericht über die Litteratur der griechischen Komödie aus den Jahren 1876-1880. Von Dr. Carl R. v. Holzinger in Wien. (Schluss).

Bericht über die auf die attischen Redner und die griechischen Rhetoren bezüglichen, von Herbst 1877 bis Ende 1879 erschienenen Schriften. Von Prof. Dr. F. Blass in Kiel. (Schluss folgt).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über römische Litteraturgeschichte für 1873-1880. Von Prof. Dr. Aug. Reifferscheid in Breslau (Schluss folgt).

Jahresbericht über griechische Geschichte für 1879 und 1880. Von Prof. Dr. Adolf Holm in Palermo. (Schluss).

Jahresbericht über lateinische Lexikographie für 1879 und 1880. Von Prof. Dr. K. E. Georges in Gotha.

Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1880. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen. (Fortsetzung folgt).

Zehntes Heft.

Erste Abtheilung. Bericht über die auf die attischen Redner und die griechischen Rhetoren bezüglichen, von Herbst 1877 bis Ende 1879 erschienenen Schriften. Von Prof. Dr. F. Blass in Kiel. (Schluss).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1880. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen. (Schluss folgt).

1881. *Neunter Jahrgang. Erstes Heft.*

Erste Abtheilung. Jahresbericht über die griechischen Tragiker betreffende Literatur des Jahres 1880. Von Prof. Dr. Nikolaus Wecklein in Bamberg.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über T. Maccius Plautus von Oktober 1880 bis dahin 1881. Vom Gymnasial-Oberlehrer August Lorenz in Berlin. (Fortsetzung folgt).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die römischen Staatsalterthümer im Jahre 1880. Von Prof. Dr. Hermann Schiller in Giessen.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch.

Elfter Band. Inhalt des vierten und fünften Heftes. 1881.

Das psychologische moment in der bildung syntaktischersprachformen. Von H. Ziemer. — Kritische Beiträge zur geschichte der lateinischen sprache, von H. Jordan. — Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta, ed. G. Kaibel. — Untersuchung über die quellen der philosophie des Xenophanes, von Fr. Kern. — Die Perser, tragödie des Aeschylus. Verdeutsch und ergänzt von H. Köchly. — Ueber das verhältniss des Martianus Ca-

pella zu Aristides Quintilianus, von H. Deiter. — De aetate et scriptore libri qui fertur Demetrii Phalerei *περι επηγγελιας*, scr. H. Liers. — Vergils Aeneis. Für den schulgebrauch erläutert von H. Kappes. — Ueber sprache und kritik des lateinischen Apolloniusromans, von C. Tbielmann und G. Landgraf. — Quaestiones Sertorianae. Dissertatio... quam.. scr. O. Edler. — Paul de St. Victor, les deux masques.

Inhalt des sechsten Heftes.

Hesiodi carmina recensuit et commentario instruxit G. Göttling. Editio tertia, quam curavit J. Flach. — Bemerkungen zu den anspielungen und beziehungen in der VIII. und X. rede des Isokrates, von J. Zycha. — P. Ovidii Nasonis Fastorum I. VI, erklärt von H. Peter. — M. Tullii Ciceronis scripta quae mauserunt omnia. Recognovit C. F. W. Mueller. Vol. IV, 1, 2, 3. — Max Klussmann, Curarum Tertullianarum part. I, II. — Das patricische Rom, von H. Genz. — J. Dürr, die reisen des kaisers Hadrian. — Bibliotheca scriptorum classicorum, herausgegeben von W. Engelmann. Achte auflage... bearbeitet von E. Preuss.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

1881. *Viertes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Hat Thukydides das sechste und siebente Buch als Specialgeschichte des sicilischen Krieges bearbeitet? Von J. N. Fischer, S. J. in Feldkirch. — Zu Ausonius. Von Karl Schenkl in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Die Reliefs an der Balustrade der Athena Nike nach neuen Zeichnungen und Entwürfen von L. Otto herausgegeben von R. Kekulé mit Beiträgen von G. Loeschke und R. Bohn. Stuttgart, Verlag von W. Spemann 1881. Angez. von Eugen Petersen in Prag. — Cicero's Rede für P. Sestius; erklärt von Karl Halm. Fünfte, vielfach verbesserte Auflage. Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung 1880 (im Januar). VI und 121 SS. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Deutsche Poetik von Werner Hahn. Berlin, Verlag von Herz 1879. VIII. u. 319 SS. Angez. von Dr. Franz Kratochwil in Wien. — Geschichte der Psychologie von Hermann Siebeck. I. Theil, 1. Abth. : Die Psychologie vor Aristoteles. Gotha, Perthes 1880 (XVIII und 284 SS.). Angez. v. T. Wildauer in Innsbruck. — Die Lehre von den gewöhnlichen und verallgemeinerten Hyperbelfunctionen, theilweise auf Grund freier Bearbeitung von Laisant's « *Essai sur les fonctions hyperboliques* » und Forti's « *Tavole logaritmiche* », dargestellt von Dr. Sigmund Gunther, Professor am Gymnasium zu Ansbach. Mit vielen in den Text gedruckten Holzschnitten. Halle a. d. S., Verlag von Louis Nebert. 1881. X und 440 SS. 8°. Angez. von J. Frischau in Graz. — Das Herzogthum Steiermark von Jauker K. Mit zahlreichen Abbildungen und einem Titelbilde in Farbendruck. Wien, Graeser (1880). 8°. 180 SS. Angez. von Dr. Ferdinand Grassauer in Wien. — Oro-hydrographische und Eisenbahn-Wandkarte von Deutschland von H. Möhl. Neu bearbeitet und herausgegeben von W. Keil Massstab :

1 : 1,000,000. Cassel, Fischer (1879). Q.-Fol. 6 Bl. Angez. von Dr. Ferd. Grassauer in Wien.

1881. *Fünftes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zu Paullinus vor Pella. Von Wilhelm Brannes in Braunschweig. — Zu Ausonius. Von Karl Schenkl in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Thukydides, erklärt von J. Classen. II. Buch. 3. Auflage. Berlin 1879. Angez. von Dr. Wilhelm Jerusalem in Nikolsburg. — Herwerden H. van, Lapidum de dialecto Attico testimonia collegit atque disposuit. Traiecti ad Rhenum. Apud J. L. Beyers. 1880. 83 pp. Angez. von Friedrich Stolz in Innsbruck. — Neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehrere Excursen und Abhandlungen von Dr. Joh. Kvicala, ord. Prof. der classischen Philologie and der Prager Univ. Prag, 1881, Verlag von F. Tempsky. VIII und 462 SS. Angez. von Anton Zingerle in Innsbruck. — Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agricolae liber. Deuxième édition revue et corrigée avec une introduction littéraire, un sommaire, des notes en français, une table des noms propres, une carte de la Bretagne et un appendice critique par Joseph Gantrelle. Paris, Garnier frères, libraires éditeurs; en dépôt chez Adolphe Hoste, libraire à Gand. 1880. (1881?). 81 SS. 8°. Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Die Oster- und Passionsspiele. Literarhistorische Untersuchungen über den Ursprung und die Entwicklung derselben bis zum siebenzehnten Jahrhundert vornehmlich in Deutschland... von Gustav Milchsack. I. Die lateinischen Osterfeiern. Wolfenbüttel, Julius Zwissler 1880. VIII und 136 SS. Angez. von K. F. Kummer in Wien. — Spreu. Erste Hampfel ausgeworfen von Xanthippus. Rom, Löschler u. C. 1879. Angez. von H. Lambel in Prag. — Quellenstellen zu Uhland's Balladen von Paul Eichholtz. Berlin, Weidmann'sche Buchhandlung 1879. 8. VIII u. 120 SS. Angez. von H. Lambel in Prag. — Die deutsche Grammatik in ihren Grundzügen. Ein Leitfaden beim Unterricht in der Muttersprache von Dr. Bernhard Schulz, Regierungs- und Schulrath. Sechste verbesserte Aufl. Paderborn, Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh. 1879. 173 SS. Angez. von Dr. Franz. Kratochwill in Wien. — Musterreden. Gesammelt und nebst Aufgaben und Stoffen zu Redeübungen für den Schul- und Privatgebrauch herausgegeben von Julius Reuper. Wien und Leipzig, Verlag von Julius Klinkhardt, 1880. gr. 8° XIV und 200 SS. — Abriss der Rhetorik zum Gebrauche für Gymnasien. Von Nikolaus Schleinitzer. 2. Auflage. Freiburg in Breisgau, Herder'sche Verlagshandlung, 1880. 8°. XI u. 179 SS. — Abriss der Rhetorik und Poetik von Dr. L. Hoff und Dr. W. Kaiser. Handbuch für den deutschen Unterricht. II. Theil. Essen, Druck und Verlag von G. D. Bädeker, 1880. 8°. 87 SS. Angez. von Dr. Karl Stejskal in Wien.

1881. *Sechstes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zu Ovid's Heroiden und Metamorphosen. Von J. Rappold in Graz. — Zur Geschichte der classischen Studien im Mittelalter. Von Dr. J. Huemer in Wien.

Zweite Abtheilung. Litterarische Anzeigen. Ueber den Ursprung der Homerischen Gedichte von J. P. Mahaffy, Prof. am Trinity College in Dublin. — Ueber die Sprache der homerischen Gedichte von A. H. Sayce, Prof. an Queen's College in Oxford. Autorisirte Uebersetzung von Dr. J. Immelman. Prof. am Joachimstalschen Gymnasium bei Berlin. Hanover, 1881. Helwing. II u. 68 SS. 8°. Angez. von Gustav Hinrichs in Berlin. — *De Tacito dialogi, qui de oratoribus inscribitur, auctore disseruit Dr. Franciscus Weinkauff. Editio nova atque aucta. Coloniae Agrippinae, sumptibus Caroli Roemke MDCCCLXXX. CLXX und 295 SS.* Angez. von Ig. Prammer in Wien. — Ueber Sprache und Kritik des lateinischen Apolloniunssromans von Dr. Philipp Thielmann. Speier 1881. 74 SS. Angez. von Dr. v. Morawski in Krakau. — *Erziehung und Unterricht im classischen Alterthum. III. Theil, von Lorenz Grasberger. — Die Ephebenbildung oder die musische und militärische Ausbildung der griechischen und römischen Jünglinge. Würzburg 1881.* Angez. von O. Keller in Graz. — Ueber Bilder und Gleichnisse in der Philosophie. Eine Festschrift von Rud. Eucken, Prof. in Jena. Leipzig, Veit und Comp. 1880. 59 SS. 8°. Angez. T. Wildauer in Innsbruck. — *Lehrbuch der Geschichte des Mittelalters für Oberclassen der Mittelschulen von Dr. E. Hannak. 2. verbesserte und gekürzte Auflage. Wien, 1879. 8° XII u. 215 SS.* Angez. von Ad. Fäulhammer in Troppau. — *Lehrbuch der Mineralogie von Dr. Gustav Tschermack, k. k. Hofrath, o. ö. Prof. der Mineralogie und Petrographie an der Wiener Universität. 1. Lieferung mit 277 Abbildungen und 2 Farbentafeln. Wien 1881. Alfred Hölder, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler.* Angez. von Max Schuster in Wien.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 24.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*18^e Séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles, le mardi
1^{er} novembre 1881.*

La séance s'ouvre à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président de la Cour de cassation.

Sont présents : MM. Faider, avocat-général près la Cour de cassation, *président honoraire*, De Longé, *président*; Gantrelle, professeur à l'université de Gand, *vice-président*; Wagener, administrateur-inspecteur de l'université de Gand, *secrétaire-général*; De Block, professeur à l'athénée de Tournai, et Paul Fredericq, professeur à l'université de Liège, *secrétaires-adjoints*; Gilles, inspecteur de l'enseignement moyen, *trésorier*; Angenot père, ancien préfet des études du Collège communal de Malines; Brants, professeur à l'université de Louvain; De Ceuleneer, sous-bibliothécaire de l'université de Liège; Delbœuf, professeur à l'université de Liège; De Moor, professeur à l'athénée de Bruxelles; Discailles, professeur à l'université de Gand; Dufief, professeur à l'athénée de Bruxelles; Dupont, idem; Gevaert, directeur du conservatoire royal de Bruxelles; Hegener, professeur à l'école militaire et à l'athénée de Bruxelles; Maass, docteur en philosophie, à Bruxelles; Magin, professeur à l'athénée de Hasselt; Mallet, idem; Michel, chargé de cours à l'université de Liège; Motte, professeur à l'université de Gand;

Peltier, professeur à l'athénée de Namur; Thomas, professeur à l'université de Gand; Van Camp, directeur au ministère de l'Instruction publique et chef du cabinet du ministre; Vanderkindere, recteur de l'université de Bruxelles; Alph. Willems, professeur à l'université de Bruxelles; et P. Yserentant, professeur à l'athénée de Malines.

M. Fredericq donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé après une observation de M. Delbœuf.

M. Wagener dit qu'il s'est aperçu seulement après l'envoi des convocations qu'aux termes du règlement le bureau de la Société, sauf M. le Président, se trouve être sans mandat régulier depuis Pâques. Il portera le renouvellement du bureau à l'ordre du jour de la prochaine séance et demande un bill d'indemnité à l'assemblée. (Adhésion.)

M. Gilles présente les comptes des années 1878-1881. Ces comptes qui se soldent par un boni général de fr. 975-73, sont approuvés.

M. Brants fait une lecture sur les Sociétés commerciales dans la Grèce antique. (La *Revue* publiera ultérieurement cette dissertation.)

M. Wagener félicite l'auteur de son intéressante communication. Il a été surpris de voir traduire *ἐργασία* par *action*. M. Wagener pourrait citer plusieurs exemples où ce mot, indépendamment de ses autres significations, a le sens de *corporation d'ouvriers*. M. Wagener a étudié un peu l'organisation de ces associations industrielles chez les Grecs. Surtout en Asie mineure elles ont dû être très importantes et même très riches, car elles y élevaient des monuments coûteux. Il est probable que ces corporations exploitaient leur travail en commun et réalisaient de gros bénéfices. M. Wagener se permet d'appeler sur elles l'attention de M. Brants.

M. Brants reconnaît qu'on trouve le plus souvent *ἐργον* dans le sens d'*action*; mais il a cru pouvoir attribuer cette signification à *ἐργασία* dans un passage de Démosthène. Il examinera la question à nouveau.

M. Delbœuf fait une lecture sur l'enseignement élémentaire du latin. (La *Revue* publiera ce travail.)

M. Fredericq donne lecture d'une partie de ses notes de voyage sur l'enseignement historique à l'université de Berlin et

il expose ce qui a été tenté jusqu'à ce jour en Belgique quant aux cours pratiques d'histoire. (La *Revue* publiera en entier le travail de M. Fredericq.)

M. le président De Longé émet le vœu que ces cours pratiques, si éminemment nécessaires, soient portés le plus tôt possible au programme officiel de nos universités. (Adhésion.)

M. Mallet fait une lecture intitulée : De l'harmonie entre les études moyennes et les examens d'entrée aux écoles spéciales et aux diverses administrations de l'État. (La *Revue* publiera ce travail.)

M. Peltier dit que le corps professoral de l'athénée de Namur a traité la même question dans une de ses conférences mensuelles. On s'est adressé au gouvernement pour lui demander de mettre les conditions des examens d'entrée en harmonie avec le programme de l'enseignement moyen et pour lui présenter des observations analogues à celles que M. Mallet a développées. Ce dernier a omis de parler de l'examen d'entrée à l'École militaire, dont les conditions sont également susceptibles d'améliorations.

M. Hegener fait observer à ce propos que ces collègues de l'École militaire et lui-même ont toujours constaté que les humanistes l'emportent régulièrement sur les autres récipiendaires à l'examen d'entrée ou tout au moins dans toutes les études subséquentes, tandis que ceux qui sortent des instituts, de ces serres chaudes où l'on inculque machinalement les questions usuelles de l'examen, obtiennent parfois des résultats brillants en apparence, à l'examen d'entrée, mais ne sont au fond que des élèves mal préparés, qui finissent toujours par être dépassés par ceux qui sortent des athénées, surtout par les humanistes. Il serait fort à désirer que nos futurs officiers fissent d'abord des humanités complètes avant de se présenter à l'École militaire.

M. Wagener dit qu'en principe il est d'accord avec M. Mallet. Il y aurait peut-être des détails à discuter. Quant au programme des examens d'admission, il est sujet à des variations par suite de la difficulté plus au moins grande qu'éprouve le gouvernement à recruter ses fonctionnaires. Ainsi actuellement les ingénieurs et les conducteurs des ponts et chaussées font défaut. M. le Ministre des travaux publics a autorisé M. Wagener à déclarer en son nom que pendant plusieurs années encore les ingénieurs

et conducteurs honoraires sortis de l'École de Gand sont sûrs de trouver place dans le corps des ponts et chaussées. La situation est identique à l'École normale des sciences de Gand où l'on a été obligé de ne plus exiger des aspirants, au moins pour cette année, un certificat d'humanités complètes. En Hollande ce sont les Écoles bourgeoises supérieures (*hoogere burgerscholen*) qui préparent directement à l'École polytechnique de Delft et à l'Académie militaire de Bréda. L'examen de sortie de ces écoles bourgeoises supérieures sert d'examen d'entrée à ces deux écoles spéciales. Sous ce rapport il y aurait à s'inspirer de l'organisation hollandaise.

La discussion est close après quelques autres observations de MM. Mallet et Hegener.

L'assemblée fixe sa prochaine réunion au samedi après Pâques 1882.

La séance est levée à 5 heures.

LE LATIN ET L'ESPRIT D'ANALYSE.

Lecture faite à la Société pour le Progrès des Études philologiques et historiques le 1^{er} novembre 1881.

Voltaire a dit : Tous les genres de littérature sont bons, hormis le genre ennuyeux. Ce mot peut s'étendre avec une parfaite justesse aux méthodes d'enseignement. Intéresser, c'est le plus sûr moyen de réussir. Malheureusement, l'art d'exciter l'intérêt n'est pas lui-même facile à enseigner. Aussi les méthodes n'ont guère de valeur que par les talents de ceux qui les appliquent. Une chose est certaine : c'est que le maître qui aura trouvé dans l'étude un plaisir plus encore qu'un gagne-pain, sera en général plus apte que tout autre à faire goûter à ceux qui l'écoutent, les charmes du savoir qu'il possède. C'est pourquoi il est d'une extrême importance que les professeurs chargés de former les normaliens, sachent avant tout rendre leur parole attrayante. Les bienfaits d'un tel enseignement se transportent indirectement mais infailliblement jusqu'aux élèves de leurs disciples.

Toute science présente des abords arides — impossibles à

tourner. Or, ce serait un grand point de gagné si, dès le principe, sans promettre à celui qui vient s'asseoir sur les bancs du collège, des perspectives riantes qu'il n'est probablement pas destiné à voir, on l'intéressait par les difficultés du début au lieu de chercher à les écarter, et si on lui inspirait ainsi le désir de les surmonter plutôt que les fuir.

Ces réflexions générales sont particulièrement applicables à l'étude des langues, et tout spécialement des langues mortes.

Apprendre une langue, c'est apprendre de nouveaux mots, de nouvelles formes, une nouvelle syntaxe. Considérés en eux-mêmes, ni les mots, ni les formes, ni la syntaxe n'ont rien de séduisant. Aussi personne, pas plus le philosophe ou le linguiste que le simple amateur, ne vise à s'assimiler un nouvel idiome qu'en vue d'un intérêt plus ou moins éloigné, tel que la facilité des relations, ou les jouissances littéraires, ou la solution des problèmes concernant l'humanité et ses origines. Mais ces problèmes ne sollicitent que les savants, les jouissances littéraires ne sont recherchées que par un très petit nombre d'initiés, et, quant à la facilité des relations, elle peut nous engager à étudier les langues vivantes, notamment les plus répandues, mais non les langues mortes. Et pourtant, depuis des siècles, les peuples qui sont à la tête de la civilisation, ont fait du latin surtout et accessoirement du grec, la base de leur système d'enseignement humanitaire, bien qu'une imperceptible minorité seulement doive en retirer un des avantages que nous venons d'énumérer.

Inutile de dire à quoi tient cet état de choses : on croit, à tort ou à raison, — à raison, selon moi — que l'étude du latin, quoi qu'en puissent penser et dire quelques-uns, est éminemment utile et féconde. Pour ma part, je doute que jamais on rencontre d'ici à un avenir même éloigné un aliment intellectuel plus sain et plus fortifiant, et je dirais volontiers de lui que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Néanmoins, nous voyons dans certains pays, et, chose étrange, pays de race latine, des gens lui dénier ces qualités et vouloir le faire descendre du rang que jusqu'ici il a tenu presque sans conteste. La plupart de ces gens — ils ne s'en cachent pas d'ailleurs — ne savent que peu le latin, et s'imaginent que, s'ils avaient employé à étudier une langue vivante ou les sciences, le temps qu'ils ont consacré à la langue de Cicéron, ils en eussent retiré

plus de profit. Je pense que c'est de leur part pure illusion. Mais glissons sur ce sujet.

Une autre cause de leur antipathie — et, bien qu'ils ne l'avouent pas avec la même unanimité, peut-être la seule réelle — c'est l'ennui que cette étude leur a procuré. Eh bien ! sur ce point, je suis volontiers d'accord avec eux. Certes, il y aura toujours une certaine catégorie d'élèves mal doués ou paresseux, ou qui, contraints par leurs parents, abordent et suivent avec dégoût les humanités. N'en tenons nul compte. Mais parlons des autres à qui ne manquent ni un certain zèle ni une certaine aptitude. Pour ceux là, on peut se demander s'il n'y aurait pas moyen de leur rendre plus agréable la sévérité de la langue latine. Mon opinion — fondée, non seulement en théorie, mais en pratique — c'est que ce serait là une chose possible.

Le latin est une langue difficile, rien n'est moins contestable. Or, le problème serait résolu si l'on savait exciter l'intérêt par les difficultés mêmes qu'il comporte. Quelques développements sont ici nécessaires.

Un mot d'abord de la syntaxe. La syntaxe latine n'est certes pas plus compliquée que la syntaxe allemande, et elle l'est infiniment moins que la syntaxe française. Mais elle possède sur l'une et l'autre cette supériorité qu'elle est fondée sur la logique, tandis que celle des langues modernes a en grande partie un fondement historique. A cet égard, comme propres à former le raisonnement, elle et sa sœur, la syntaxe grecque, sont sans rivale.

Quant aux mots et au défaut de correspondance entre leur sens et celui des mots modernes, c'est là un phénomène d'un caractère universel. Trouverait-on bien deux langues où le mot *soleil* lui-même aurait des significations et des emplois identiques ? C'est par là que l'exercice de la traduction est si apte à développer l'art de l'écrivain. Mais combien il est surtout utile pour affiner le tact et le sentiment des nuances, quand la comparaison porte sur deux langues qui, comme le français et le latin, dérivent l'une de l'autre !

Mais inutile de développer ces points. On ne pourrait que tomber dans des lieux communs et risquer de dire plus mal ce qui a été dit et redit à satiété. Il me paraît préférable de traiter avec quelques détails et en me plaçant à un point de vue élémentaire, des difficultés résultant de la stérilité des désinences latines et de l'absence d'article.

Je ne cache pas que je ne suis point un grand admirateur de la littérature latine. A part deux ou trois poètes, et autant de prosateurs, elle a, en somme, à citer peu d'écrivains de marque. Ce qui lui manque, c'est l'originalité. Un jour est venu que les Romains se sont épris des arts et de la littérature grecs, et, par orgueil patriotique, ont essayé de lutter en éloquence, en esprit, et en élégance avec ceux qu'ils avaient vaincus par les armes. Je loue leurs efforts, j'admire même les résultats estimables auxquels ils sont arrivés avec une langue imparfaite, pauvre, raide, langue administrative, juridique, militaire, mais rétive à la science, à la philosophie, à la poésie, impropre, en un mot, à rendre les délicatesses de la pensée. Par sa constitution même, cette langue donne à l'expression de l'idée quelque chose d'équivoque, de louche, d'indécis, lors même que l'idée semble avoir dû être précise, claire, à contours arrêtés. Aussi, dans quel embarras, dans quelle perplexité le traducteur, principalement le traducteur français, se trouve-t-il sans cesse ! Qui oserait se vanter de comprendre parfaitement d'un bout à l'autre une page, la première venue, de Tacite ?

Mais revenons aux éléments du latin.

Je lis dans Tacite (H. I. 58) : *Exarserat in eum iracundia exercitus*. — Dois-je traduire : L'armée était enflammée de colère, ou la colère de l'armée était enflammée ? Je sais bien que c'est la dernière traduction qui est plausible ; mais ce que je veux dire, c'est que, au point de vue de la forme, ou tout au moins de l'écriture, la première est également légitime. *Per omnes dies valetudinis ejus* (An. IV. 8). peut se rendre par : tous les jours de cette maladie ou de sa maladie.

Voilà pour les formes ; voici pour l'article : *Si legatus officii terminos, obsequium erga imperatorem exuit...* (An. III, 12) ; l'élève en face de cette phrase se demandera s'il doit traduire *le légat*, ou un *légat*, et ne songera peut être qu'en tout dernier lieu, s'il y songe, à mettre *légat* sans article. *Colonia veteranorum* signifie-t-il une colonie de vétérans, une colonie des vétérans, la colonie de vétérans ou la colonie des vétérans ? Que de choses il faut savoir pour découvrir le sens exact de ces deux mots !

Les désinences casuelles et verbales permettent une grande liberté de construction. Il en résulte souvent de grandes beautés, mais aussi, vu le peu de variétés des désinences, de grandes

obscurités. De combien de traductions, toutes grammaticales, ne sont pas susceptibles ces quatre mots d'une phrase de Tite-Live (VII. 14) : *Non subtraxisse se duces*? Où est le sujet, où est le complément dans la phrase : *Patres consules deterruerunt*? et dans celle-ci de César (Bel. civ. III, 13) : *Jurat se eum non deserturum*? et dans cette autre de Tite-Live (V. 17) : *Antea se id Veientibus negasse; quia, unde consilium non petissent super tanta re, auxilium petere non deberent*? Quelle est — toujours grammaticalement parlant — la fonction de *belli* dans la phrase : *Rationem belli necessitas mutavit* (Q. C. VIII, 37)? Et de *nudo capite* dans cette autre du même livre : *Hic (Clitus) erat qui apud Granicum amnem nudo capite regem dimicantem clypeo suo textit*? Et de *haud animo æquo* dans ce passage d'Horace (Sat. I, 5. 8) : *Cœnantes haud animo æquo Expectans comites*? A quel mot se rapporte *sterili* dans cette autre phrase de Quinte Curce (VII, 4) : *Nec postero die lætior erat, quia nec navigia habebat nec pons erigi poterat, circum amnem nudo solo et materia maxime sterili*? et les mots *memoria nostri magistratus vos* dans ces lignes de Tite-Live (V. 18) : *Omen concordiae, Quirites, rei maxime in hoc tempus utili, memoria nostri magistratus vos his comitiis petere in insequentem annum video*, ces mots ne sont-ils pas disposés de manière à être traduits de différentes façons?

Or, contrairement à ce que l'on fait d'habitude, c'est sur ces différentes façons que je voudrais sans cesse, dès ses premiers pas, attirer l'attention de l'élève, pour lui bien montrer que c'est la réflexion seule qui doit guider son choix entre plusieurs traductions grammaticalement légitimes.

Le français d'ailleurs est toujours là pour servir de point de comparaison. *Je finis, que je finisse*, sont-ce des présents ou des passés? Pierre a-t-il vendu ou reçu une montre d'après la phrase : *Paul a acheté une montre à Pierre*? Où est le possesseur dans la proposition : *Mon père lui a rendu son livre*? Et les envoyés d'Alexandre s'exprimeraient-ils clairement en demandant à Xénocrate à qui il ordonne de compter l'argent?

Un professeur de littérature française appartenant à l'enseignement supérieur me racontait pendant que, longtemps, il avait entendu autrement que tout le monde, le dernier de ces deux vers de La Fontaine :

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins.

Il croyait que par *le fonds* l'auteur voulait signifier *le sol, la terre*. Il n'avait jamais songé que ce pouvait être *le travail*. Et aujourd'hui encore — telle est la force de l'habitude — il avait de la peine à s'accoutumer à la bonne interprétation. Or, sur quoi au juste repose cette faute? Sur la possibilité d'une double analyse : Quel est le sujet du verbe *est*, ou même que représente le pronom *ce*? Il représente *travail*, si l'on consulte uniquement le sens le plus naturel. Mais il peut représenter aussi la proposition *qui manque le moins*. La phrase, *c'est Pierre qui sonne*, est mise pour : *celui qui sonne est Pierre*. C'est cette analyse qui s'était sans doute offerte la première à l'esprit de ce professeur, et elle y avait laissé une empreinte profonde. Ces sortes de contre-sens sont, d'après moi, des plus instructifs, et je voudrais que l'analyse grammaticale fût toujours des plus rigoureuses et des plus complètes pour, de là, arriver à tirer l'analyse véritable parmi toutes les analyses possibles.

Je ne craindrais jamais d'ailleurs de blâmer toute construction embarrassée, dans quelque auteur que je la rencontre. Quand je lis dans Tite-Live (V, 20) : *Quem (P. Licinium) primum dixisse a filio interrogatum ferunt edici palam placere populo ut qui particeps esse prædæ vellet, in castra Veios iret*, je trouve cette accumulation d'infinitifs aussi déplaisante et aussi embrouillée que celle des conjonctions dans la phrase : *On rapporte que Licinius émit l'avis que le peuple devait proclamer que*, etc. D'où vient la confusion? De ce que chacun des infinitifs, comme chacun des *que*, peut régulièrement dépendre de *ferunt* ou de *on rapporte*. Quelques lignes plus bas je lis : *Quum ita ferme eveniat, ut segnior sit prædator, ut quisque laboris periculique præcipuam petere partem soleat*, ces deux *ut*, exprimant dans la même phrase des rapports différents, me choquent tout autant que les deux *si* dans la proposition : *Dites moi si vous viendrez, si vous avez le temps*. Peut on approuver le triple emploi du verbe *referre*, chaque fois avec un sens nouveau, dans ce passage du même auteur (V. 22) : *Et quod retulere secum prædæ, nec duci, qui ad senatum malignitatis auctores quærendo, rem arbitrii sui rejecisset, nec senatui, sed Liciniae familiaræ, ex qua filius ad senatum retulisset, pater tam popularis sententiæ auctor fuisset acceptum referebant*? Que dirait-on d'une phrase française ainsi conçue : *On me rapporte que l'ébéniste a fait parfaitement rapporter les morceaux qu'on*

lui a rapportés? Ne confine-t-elle pas à l'amphigouri? Disons-le sans détour : ce sont là des négligences ou, si l'on veut, des inadvertances qu'on ne peut que réprouver, ou, du moins signaler.

On me dira : Mais ces discussions appartiennent aux classes supérieures des collèges. Erreur ! Quand l'élève n'y a pas été préparé de bonne heure, elles le rebutent au lieu de l'attirer. Il avait cru, sur la foi de livres élémentaires trop faciles, tels que l'épitomé de Lhomond, que le latin était comme une plaine unie et verdoyante où le pied ne rencontrait jamais d'obstacle, et c'est pour lui une amère déception quand, abordant César et Cornélius Népos, qu'on lui donne comme des auteurs faciles, il se voit arrêté à chacun de ses pas. Il n'est pas bon de commencer un voyage par le plus aisé pour finir par le plus difficile. Aussi, dès le début des études, je voudrais mettre l'élève aux prises avec les aspérités de la langue latine, et, comme je l'ai dit, je tâcherais de lui faire trouver du plaisir à les vaincre. N'est-ce pas quand il déborde de jeunesse que le corps se complait dans la lutte et les exercices gymnastiques, que nous recherchons et des précipices à franchir, et des escarpements à gravir, et des torrents à traverser? Toutefois rassurons-nous. Le latin, si ardu qu'il soit, n'offre à l'esprit ni torrents, ni escarpements, ni précipices, on n'y risque pas ses jours; néanmoins il ne s'y rencontre pas mal de défilés étroits, de gorges obscures, et de versants nus et arides; et avant que le voyageur se mette en route, il n'est pas mauvais de lui donner une vue à vol d'oiseau du pays à parcourir.

Mais les plus beaux préceptes ne valent pas les exemples. Montrons donc comment il est possible d'allier la douceur à l'amertume, et bornons nous aux désinences casuelles, sujet maigre et sec, s'il en est, que nous allons essayer de rendre succulent et savoureux. Rien n'est plus simple. Pour cela il suffit de conduire avec une certaine habileté l'interrogatoire suivant. Je m'adresse à l'élève :

Dans la phrase : *Le père aime le fils*, pourriez-vous m'indiquer le sujet?

— Le père.

— Très bien ! Et pourriez-vous me dire à quoi vous avez reconnu ce sujet?

— C'est le nom de celui qui fait l'action d'aimer.

— Qu'en savez-vous? Est-ce que le fils n'aime pas aussi le père?

Cette dernière question embarrassera certainement votre jeune interlocuteur. Il ne s'y attendait pas : on ne la lui a jamais faite¹. Vous finirez cependant par lui arracher la réponse vraie à la question posée : c'est que le sujet se reconnaît à la place qu'il occupe dans la phrase — place d'ailleurs assez variable selon le caractère de la proposition.

Un grand pas est fait. Vous n'avez aucune peine à montrer que la même conclusion s'applique au complément direct.

Si vous passez aux compléments indirects, vous ferez remarquer le rôle des prépositions, sans trop insister, et vous formulerez la proposition générale suivante : En français, les fonctions des substantifs (et des pronoms) sont marquées par la place que ces mots occupent dans la phrase; d'où la conséquence que l'on ne peut en français déranger l'ordre des mots sans risquer d'en modifier grandement le sens.

Cette base établie, vous pouvez commencer votre première leçon de latin : En latin la fonction du mot est marquée par la forme. Vous prenez quelques exemples : *magister, liber, discipulus*, vous donnez brièvement quelques règles, que le génitif est en *i*, le datif en *o*, l'accusatif en *um* et vous faites incontinent tirer la conséquence que le latin peut disposer capricieusement les mots d'une proposition, sans qu'elle cesse de dire correctement ce qu'elle veut dire : *Magistrum amat discipulus* — *Discipulo librum dedit magister* — *Liber discipulo datus est*. Vous multipliez les exemples et les exercices, vous entremêlez les adjectifs, et surtout vous évitez avec soin de placer les mots dans l'ordre du français. Il faut que chaque phrase offre à l'élève un petit problème. Ne craignez même pas de tomber parfois dans la bizarrerie. Ce sont les constructions les plus hardies qui piqueront le mieux sa curiosité :

Hæc propter illos scripta est homines fabula
Qui fictis causis innocentes opprimunt.

Traduisez-leur cette phrase mot-à-mot sans rien déranger : Cette pour ces écrite est hommes fable, etc., — et soyez certain

¹ J'ai posé cette année la question aux neuf élèves entrés à l'École normale. Ils n'ont trouvé la réponse qu'après de longs tâtonnements.

d'une chose, c'est que votre auditoire sera vivement désireux d'apprendre une langue si merveilleuse.

Il est maintenant préparé; vous pouvez entamer les déclinaisons : la première et la seconde, *rosa* et *dominus*. Ne parlez pour le moment ni des déclinaisons grecques, ni des irrégularités (*filiabus*, *fili*), ni des neutres. Contentez vous des formes ordinaires. Faites remarquer en passant, si vous le voulez, l'origine de l's comme signe du pluriel pour les noms français.

La première déclinaison renferme six désinences, et sept, si l'on compte l'ablatif singulier, ce qui n'est au fond que juste. Ces désinences sont *ā*, *ā*, *æ*, *am*, *arum*, *is*, *as*. Il aurait pu y en avoir douze. Demandez à vos élèves s'ils aimeraient mieux avoir à apprendre douze désinences que sept. Aucun n'hésitera à choisir le petit nombre. Mais alors vous leur faites entrevoir les ennuis que leur prépare pour l'avenir cette stérilité de formes : quand ils verront le mot *rosæ*, ils ne sauront si c'est un génitif ou un datif singulier, ou bien encore un nominatif ou un vocatif pluriel. La seconde déclinaison est mieux partagée : elle a huit terminaisons : *us*, *e*, *i*, *o*, *um*, *orum*, *is*, *os*. Vous ferez des exercices nombreux et variés sur ce thème : Qu'est-ce que *tauri*? — C'est le génitif singulier ou bien le nominatif ou le vocatif pluriel de *taurus*. — Qu'est-ce que *poetis*? — C'est le datif ou l'ablatif pluriel de *poeta* ou *poetus*, etc.

A cette occasion vous pouvez leur glisser un mot de la richesse et de la variété des désinences grecques.

Voilà certes un bien petit nombre d'éléments. Néanmoins vous en avez déjà suffisamment pour former des problèmes d'une solution plus ou moins difficile. Voyez cette phrase : *Virgilius et Horatius poetæ Varii amici erant*. Faudra-t-il traduire : Les poètes Virgile et Horace étaient les amis de Varius? ou bien, Virgile et Horace étaient les amis du poète Varius? ou bien encore à la rigueur : étaient les poètes de l'ami Varius? ou enfin c'étaient les poètes Virgile et Horace, amis de Varius. Aurait-on les mêmes doutes, si au lieu de *Varii* on lisait *Augusti*? — Non. Pourquoi? — Parce que l'histoire nous apprend qu'Auguste n'était pas un poète. Voyez-vous d'ici le vaste champ ouvert aux commentaires?

Voici maintenant un autre genre d'exercices. *Poetæ Augusti erant amici*. N'allez pas traduire tout uniment : Les poètes étaient les amis d'Auguste. Vous trancheriez par là une question indécise. Ne faut-il pas dire : *Des poètes étaient les amis d'Au-*

guste? Ou peut-être même : *Les ou des amis d'Auguste étaient poètes*? Et vous faites ainsi saisir sur le vif le rôle immense que jouent dans l'expression de la pensée ces petits mots qu'on nomme articles.

Après quoi vous passez aux exercices de combinaison, les plus intéressants et les plus utiles. La déclinaison de *bonus poeta*, par exemple, ne donne lieu qu'à une seule forme amphibologique, *boni poetæ*, qui peut être un génitif singulier et encore un nominatif ou un vocatif pluriel. L'adjectif permet donc souvent de déterminer d'une manière précise le cas du substantif.

Voulez-vous un exemple? Dans la phrase : *Cum alba populo fagus umbram consociat*, *alba populo* est nécessairement un ablatif. Mais l'analyse formelle seule ne donne pas la solution, si je lis : *Albæ populi umbram cum fagis consociant*; il faut en outre l'intervention de l'analyse syntaxique.

Ces réflexions sont d'une application rigoureuse à toutes les langues qui possèdent des flexions imparfaites, l'allemand, par exemple : Je ne sache rien de plus philosophique que la déclinaison de *ein guter Vater*.

Le nombre des désinences communes va s'augmentant à mesure que l'on avance dans la lexicographie. Dès la seconde déclinaison les noms neutres, outre qu'ils ont trois cas toujours semblables — à la satisfaction, bien mal entendue, des écoliers — nous fournissent une nouvelle désinence en *a*, ce qui est une nouvelle source d'amphibologies. Voyez cette phrase de Tacite (An. III, 65) : *Tempora illa infecta et adulatione sordida fuere*.

Quand vous arrivez aux adjectifs à trois, à deux, à une terminaison, vous faites des réflexions analogues. Mais surtout ne négligez jamais les comparaisons avec le français. Le français nous offre aussi des désinences communes : le pluriel de certains substantifs ne se distingue pas du singulier; beaucoup d'adjectifs ont un féminin semblable au masculin. Seulement la syntaxe française rend, la plupart du temps, l'amphibologie impossible, tandis que la syntaxe latine, bien qu'elle exige l'accord des cas, s'y prête trop bénévolement.

J'ouvre au hasard un livre français et je lis : « Une caverne devient leur asile. Ils s'y nourrissent de quelques morceaux de pain *achetés* à leur dernière étape, et un ruisseau les désaltère. Mais leur *chétive* provision ne tarde pas à s'épuiser. » A quel nombre faut-il mettre *achetés* et *provision*? Pour un enfant la question n'est pas aussi simple que pour nous. Pourtant dans

une classe, il s'en trouvera toujours un ou l'autre qui jugera que, s'il s'agissait d'un pain acheté, on aurait dit : *quelques morceaux* du pain acheté. Quant à *provision*, c'est plus difficile. Mais graduez vos demandes et vous obtiendrez d'eux la réponse cherchée : Les fugitifs n'avaient pas *des* provisions, à savoir du pain, du lard, des œufs, du vin. Non; ils avaient en tout et pour tout une provision de pain consistant en quelques morceaux achetés à la dernière halte — et voilà comment l'analyse de la pensée élucide le problème grammatical.

A mesure que nous avançons, les problèmes se multiplient de plus en plus curieux, de plus en plus instructifs. *Britannia insula Europæ maxima est*. Notre élève traduira : L'île de Bretagne est la plus grande de l'Europe, ou encore, en faisant de *insula* l'attribut : La Bretagne est la plus grande île de l'Europe. N'insistez pas sur la nuance. Donnez-lui immédiatement à traduire cette autre proposition : *Sicilia insula Europæ maxima est*. S'il est étourdi, il donnera une traduction identique. S'il réfléchit, il saura cette fois-ci interpréter : La Sicile est une très grande île d'Europe. Mais qui dit que ce n'est pas ainsi qu'il faut aussi rendre la première phrase? et pourquoi-même ne traduirait-on pas : La Bretagne, île d'Europe, est très grande? Quel beau thème à commentaires sur les inconvénients des langues qui n'ont qu'une seule espèce de superlatif!

Continuons à nous élever. *Hibernia major est Sicilia* : Où est le sujet? où est l'attribut? Il est fait abstraction, bien entendu, de tout renseignement géographique sur l'étendue respective de l'Irlande et de la Sicile, et d'ailleurs il n'est pas dit que l'écrivain, où l'on rencontrerait cette phrase, ne commette pas une erreur. Un grammairien me répondra, sans doute, que c'est *Hibernia* parce que ce mot est en tête de la phrase; que, s'il arrivait dans un texte, de voir un sujet de la sorte à une autre place, le motif ne serait pas difficile à découvrir. Soit! mais pourquoi le sujet se met-il en tête de la phrase? Comme on le voit, la question n'est que déplacée.

Je reprendrai la chose de plus haut. Qu'est-ce que le sujet *logique* d'une proposition? C'est ce dont on affirme quelque chose. L'attribut a donc pour but de nous faire connaître le sujet. Par conséquent la personne à laquelle je m'adresse est censée connaître l'attribut. Ai-je à comparer la Sicile et l'Irlande, la Sicile figurera dans l'attribut si je m'adresse à des gens qui

connaissent la Sicile. Ce sera l'inverse si la Sicile est la chose inconnue. La phrase précitée est écrite en latin : elle a en vue le lecteur latin, donc *Hibernia* est le sujet. L'autre jour — c'était à une leçon de doctorat — j'avais été amené à commenter la célèbre comparaison : Le chameau est le vaisseau du désert. Pourquoi ne pourrait-on pas tout aussi bien dire : Le vaisseau est le chameau de la mer? demanda un de mes auditeurs. Cette demande est du même ordre que la précédente, et la réponse est analogue.

Voilà comment j'entremèlerais mes leçons de réflexions d'une portée générale, permettant à l'élève de classer sous une dénomination propre la difficulté qui lui est soumise.

Quand nous arrivons aux verbes, nous voilà lancés dans un nouveau monde. Certes les désinences personnelles permettent d'abrégier le discours, sans l'embarrasser de cette multitude de pronoms monosyllabiques qui encombre les langues modernes. Mais on paie cher cette simplicité et cette ampleur.

Prenons au hasard une phrase latine. En voici une tirée de Quinte-Curce (VI, 6) : *Hæc Satibarzanes (Alexandro) nuntiabat quem receptum in fidem regioni quam antea obtinuerat, præfecit.* Quel est le sujet du verbe *obtinuerat*? Est-ce Satibarzanes? Est-ce Alexandre? Je me place — est-il besoin de le répéter? au point de vue exclusivement grammatical. Rien ne peut l'indiquer. Or la même amphibologie existe dans la traduction suivante : Alexandre mit Satibarzanes à la tête du pays, qu'il avait auparavant possédé. Rien non plus ne peut nous dire ce que cet *il* représente. Seulement la phrase française n'est pas tolérable, tandis que, du moins nous devons le croire, les Latins s'accommodaient de ces tournures équivoques. Mais — et c'est où j'en veux venir — l'élève ne commet pas de faute contre la grammaire, lorsque, traduisant convenablement *obtinuerat*, il se trompe sur la personnalité du sujet de ce verbe. L'écrivain est en grande partie coupable de cette méprise.

On comprend dès lors pourquoi les peuples de race latine ont abandonné la conjugaison savante des latins pour en revenir au point d'où elle était partie lorsque la langue était encore à la période agglutinative. Le français a conservé orthographiquement presque toutes les désinences personnelles, même celles qui sont devenues inutiles : je loue, tu loues, ils louent; tu louais, il louait, ils louaient. Mais l'anglais, plus pratique, les a supprimées toutes à l'exception d'une seule.

C'est ainsi qu'il conviendrait de faire ressortir sans cesse les avantages et les vices des constructions propres à chacune des langues comparées. On montrerait le genre de supériorité que donnent au latin sur le français la liberté de sa syntaxe, les règles sur l'emploi de *sui* et de *suus*, les nombres distributifs, mais son infériorité résultant du manque de l'article, de l'absence du conditionnel, de deux temps pour marquer le passé. En un mot, il faudrait s'attacher sans cesse à obtenir que l'élève fasse la distinction entre les erreurs par lui commises en suite de sa distraction ou de son ignorance, et celles qui ont leur origine dans l'imperfection du langage ou du style de l'écrivain.

Ne craignez jamais que la leçon soit variée, tout en ayant le plus grand soin de la faire porter principalement sur un ou deux points particuliers. A côté du travail qui doit être fait exclusivement par l'élève, qu'il y ait un travail commun fait à la fois et par l'élève et par le maître. A ce propos réclamons pour ce dernier un peu plus de liberté, pour qu'il puisse user de sa spontanéité et donner ainsi plus d'abandon, plus d'attrait, plus de vie à ses leçons. Ce qu'on enseigne le mieux, c'est ce dont on est l'inventeur. Je sais d'ailleurs combien c'est là une matière délicate. Aussi ne fais-je que l'effleurer en passant.

Je conclus. Voilà, selon moi, le rôle que, pour se conformer aux exigences modernes, il faut assigner au latin : c'est d'aiguiser la pénétration, et, pour en revenir à ce que je disais en commençant, il est, en vertu de sa constitution même, merveilleusement apte à le remplir. Encore un trait pour finir.

On vient rapporter à Archytas de Tarente que son disciple chéri, Xénocrate, a mal parlé de lui. Archytas repoussa sans hésiter cette accusation, *affirmans nunquam Xenocratem illa dicturum fuisse nisi ea dici expedire sibi judicasset* — disant que Xénocrate n'aurait eu garde d'agir ainsi s'il n'avait jugé qu'il lui était utile de le faire.

Que représente ce pronom *lui* ou *sibi* ? Voilà une question, assez simple, sans doute, mais que les premiers élèves de cinquième et même de quatrième ne résoudront pas sans quelque réflexion. Ne trouvez-vous pas que ces sortes de problèmes, comme le latin en offre à chaque ligne, sont bien propres à développer l'esprit d'analyse et de raisonnement, tout au moins aussi précieux que la faculté d'observation ? Il est bon certainement, je suis loin d'en disconvenir, d'apprendre aux enfants à voir de leurs propres yeux et à découvrir par eux-mêmes que les

mouches n'ont que six pattes tandis que les araignées en ont huit, et, par suite, à tirer la conclusion que, si l'insecte a un nombre impair de membres, c'est qu'il a été victime d'un douloureux accident. Mais l'observation ne fournit et ne peut fournir que des données. La simple lecture des syllabes et des mots, c'est déjà de l'observation. Ce qui importe, c'est de savoir tirer parti de ces données, les mettre en œuvre, arriver à formuler ou, tout au moins, à comprendre les lois. Or on peut se demander si les sciences naturelles, qui s'appliquent à sonder les mystères les plus intimes de la vie, et qui sont à peine écloses, sont bien propres, dans les études moyennes, à faire obtenir ce résultat. Les animaux et les plantes sont trop différents de nous pour que nous puissions aisément en pénétrer la nature; et le plus simple, le plus rationnel est encore, à ce qu'il semble, de donner comme tâche aux jeunes intelligences d'entrer en communion avec des intelligences sœurs, et de découvrir la pensée humaine, la plus belle des fleurs terrestres, sous l'enveloppe plus ou moins transparente de la langue. La société ne vit que d'interprétations, et celui-là est le mieux armé pour le combat de la vie, qui sait le mieux comprendre ses semblables. Or, vous pouvez mettre l'enfant, au sortir de l'école primaire, au milieu d'un entourage de penseurs d'élite. Seulement leur manière de s'exprimer s'éloigne assez bien de celle qui lui est familière. C'est à lui maintenant de comprendre leur langage. Cela ne vaut-il pas mieux que de commencer son éducation en essayant de lui faire entendre ce que, sous les rideaux de la corolle, l'étamine peut dire au pistil? Réservons lui cette jouissance pour plus tard.

Je n'ai plus qu'à demander pardon à la docte assemblée de l'avoir entretenue de sujets infimes, de *rosa*, *rosæ*, de *major* et de *maximus*. Mais aujourd'hui que chaque père de famille ne se fait pas faute d'avoir en poche son petit système sur le latin et la manière de l'enseigner, il m'a semblé que le moment était venu d'exhiber le mien. A défaut d'autre mérite, il a celui de s'inspirer de la tradition, et de s'appuyer sur les travaux de ces grammairiens, illustres ou obscurs, qui nous ont légué dans la grammaire latine un chef-d'œuvre de logique, de finesse et de bon sens.

J. DELBŒUF.

**DE L'HARMONIE ENTRE LES ÉTUDES MOYENNES ET LES EXAMENS
D'ENTRÉE AUX ÉCOLES SPÉCIALES
ET AUX DIVERSES ADMINISTRATIONS DE L'ÉTAT.**

Un des vices de l'organisation actuelle, en matière d'enseignement, est le manque d'harmonie entre le programme de nos athénées et les examens d'entrée aux écoles spéciales et aux diverses administrations de l'État. Ces examens se préoccupent trop peu de nos études moyennes; ils mêlent ensemble des matières vues dans des classes différentes, offrent parfois des indications qui n'en sont plus à force d'être vagues, ont enfin le grand tort de sacrifier plusieurs branches. Certains élèves ne savent où nous quitter; d'autres dédaignant les matières qui ne sont pas requises pour leur examen, réclament des dispenses de cours ou vont achever leurs études dans des institutions privées, pour se mettre, en fait de travail, à la portion congrue. Notre enseignement moyen ressemble ainsi à un édifice qui offrirait à chaque pas des portes de sortie, dont profiteraient des visiteurs indifférents pour ne pas se donner la peine d'en faire le tour.

Pour relever nos études aux yeux des familles et des élèves eux-mêmes, il faudrait qu'elles fussent *toutes* considérées comme utiles, comme indispensables pour l'admission à un enseignement supérieur; il faudrait que les programmes de nos différentes classes, pris dans leur ensemble, servissent de base, autant que possible, aux examens dont il s'agit.

I.

Nous parlerons d'abord des écoles annexées à l'Université de Gand. Les matières littéraires sont les seules, bien entendu, dont il soit ici question.

A. Génie civil. — Pour entrer à l'École préparatoire du génie civil, on demande :

- 1° La langue française;
- 2° La langue latine ou l'une des trois langues flamande, allemande ou anglaise;

3° L'histoire et la géographie de la Belgique, et des notions d'histoire et de géographie générales.

Évidemment, la première désignation est trop vague. S'agit-il d'une narration, d'une lettre, d'une dissertation? Quel degré de connaissances exige-t-on? Veut-on une analyse littéraire et grammaticale, comme à l'École des mines? On ne sait.

D'autre part, la prescription du latin seul ou d'une langue vivante ne suffit pas. Il se trouve ainsi que deux langues sont sacrifiées sur les quatre que les élèves étudient.

Quant aux notions d'histoire et de géographie générales, elles doivent constituer pour les jeunes gens une tâche aussi lourde qu'inutile. Hâtive, faite sans goût, mal digérée, portant sur des faits vus pour la plupart dans des classes précédentes et oubliés, dirigée d'après un résumé quelconque, sans souci des manuels classiques et des explications du professeur, une pareille étude ne peut rien produire.

Il serait plus logique, plus utile pour nos élèves et nos études, que le programme d'admission ne sortît pas des matières enseignées en première scientifique. Nous voudrions qu'il prescrivît : une dissertation française, l'histoire et la géographie de la Belgique seulement, la langue latine *et* l'une des trois langues flamande, allemande, anglaise, ou deux de ces dernières à l'exclusion du latin. On encouragerait ainsi l'étude des langues vivantes, nécessité indéniable dans la carrière de l'ingénieur comme dans toute autre.

B. Si nous passons à l'examen qui conduit au titre d'élève conducteur des ponts et chaussées, les lacunes deviennent plus importantes. Pour tout bagage littéraire, on exige simplement la connaissance des *principes* de la langue flamande ou française.

Ainsi, des jeunes gens ont passé six ou sept ans à l'athénée ; ils ont étudié quatre langues, l'histoire et la géographie, et l'examen ne leur demande que le français ou le flamand. Encore ne sait-on pas quelle épreuve leur est réservée, le mot « principes » étant un de ces titres vagues et perfides dont nous parlions tantôt. La bonne volonté des élèves, leurs goûts particuliers, tels sont les seuls stimulants qui puissent les porter vers des études regardées trop souvent comme accessoires.

De pareilles distinctions nuisent fort aux études. Toute notre organisation scolaire devrait effacer cette hiérarchie en fait de matières, qui porte nos élèves à croire que le nécessaire et

l'inutile se coudoient dans les programmes. D'ailleurs, c'est chose reconnue, les véritables intelligences se forment par un ensemble de connaissances s'appuyant et se contrôlant les unes les autres. L'abolition des cours à certificat, le nouveau règlement des concours généraux, d'autres faits encore annoncent que le Gouvernement est convaincu de cette vérité.

Aussi l'examen d'élève conducteur devrait-il être renforcé. D'ailleurs, il est assez facile et ne comprend que les matières suivantes :

- 1^o Arithmétique complète;
- 2^o Algèbre jusques et y compris les équations du 2^e degré;
- 3^o Géométrie élémentaire;
- 4^o Trigonométrie rectiligne et usage des tables trigonométriques;
- 5^o Principes de la langue flamande ou française;
- 6^o Dessin.

On peut se présenter à l'examen en sortant de 2^e scientifique. C'est donc dans le programme de cette classe que les matières du concours d'admission devraient être choisies. Pour le français, on demanderait une lettre ou une narration.

Mais, évidemment, cela ne peut suffire. On reconnaît que l'étude des langues est un merveilleux instrument pour former l'intelligence, et les rapports d'hommes éminents nous ont affirmé maintes fois qu'elle était la meilleure initiation à tout enseignement supérieur. Dans nos établissements d'instruction moyenne, elle constitue la base de la culture littéraire. Il est donc juste qu'elle soit un peu mieux représentée aux examens universitaires. La prescription de deux langues au moins n'aurait rien d'exagéré. Les épreuves sur la seconde langue porteraient sur le programme de la 2^{me} scientifique.

Enfin, l'histoire moderne étudiée dans cette classe ferait partie de l'examen. Les élèves sortant de 1^e scientifique pourraient choisir l'histoire de Belgique.

II.

ÉCOLES ANNEXÉES A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

L'ensemble des points attribuées aux matières littéraires aux examens d'admission, 40 sur 100, est suffisant. Mais le choix des épreuves pourrait être amélioré.

Pour le français, on demande une analyse grammaticale et littéraire. Depuis plusieurs années, les élèves n'ont plus fait d'analyse grammaticale; d'autre part, l'analyse littéraire est chose fort difficile et délicate; peu de jeunes gens s'en tirent avec honneur. Mieux vaudrait s'en tenir à une rédaction dans le genre de celles que l'on donne en rhétorique.

Outre le français, l'examen prescrit une seconde langue, latin, flamand, allemand ou anglais. Nous voudrions voir imposer deux langues : le latin et une langue vivante, ou deux langues vivantes. Le thème latin devrait être aboli. En effet, les récipiendaires ont quitté généralement la rhétorique depuis une année; ils ont pu s'entretenir dans la connaissance des règles grammaticales, à moins d'avoir pris des leçons particulières ou étudié dans un institut privé. La version, dont les procédés se retiennent mieux, nous semble, d'ailleurs, une base suffisante d'appréciation.

On pourrait demander, pour l'une des deux langues choisies, l'explication d'un morceau de prose de la force de ceux que l'on voit en 1^{re} et, pour l'autre, la traduction et l'explication d'un texte facile, à la hauteur de la 3^{me}, par exemple.

Quant à l'histoire et à la géographie générales, on peut adresser au programme la critique émise plus haut. L'histoire et la géographie de la Belgique suffisent.

Les récipiendaires doivent dessiner de mémoire, sur le tableau, le contour des principales parties du globe, ainsi que le contour d'une province quelconque de la Belgique, avec ses routes principales et ses rivières. On pourrait supprimer cette partie graphique.

Conçues de telle façon, les épreuves littéraires seraient plus fructueuses pour les jeunes gens; elles auraient l'immense avantage de relever à leurs yeux l'enseignement de la 1^{re}.

ÉCOLE DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE DE L'ÉTAT.

La connaissance d'une seule langue est requise à l'examen d'admission. Voici le programme des épreuves pour le français : Exercice sur l'ensemble de la grammaire et spécialement sur la syntaxe — analyse grammaticale et syntaxique — composition sur un sujet donné : discours ou narration.

Un exercice de style, récit, lettre, description, à l'exclusion du discours, nous paraît suffisant. Jadis c'était l'unique épreuve au

graduat et le concours général lui-même ne demande pas autre chose. D'ailleurs, quelques pages en disent bien assez sur les connaissances du candidat en fait de grammaire et d'orthographe. On est toujours libre, dans la correction, de se montrer sévère à cet égard.

« Il est tenu compte au récipiendaire flamand », dit le programme, « du degré d'instruction qu'il a acquis dans la langue et la littérature flamande. Le candidat qui désire être examiné sur la langue flamande doit prouver qu'il connaît la grammaire, ainsi que l'analyse grammaticale et syntaxique. »

En d'autres termes, le candidat peut demander un examen sur le flamand. Dans ce cas, on diminue l'importance des points attachés au français et l'on attribue à la seconde langue la somme ainsi retranchée.

Le choix d'une seconde langue ne devrait pas être facultatif, mais obligatoire. L'épreuve pourrait consister en une rédaction, s'il s'agit du flamand, en une version ou tout autre exercice d'une difficulté moyenne, pour les autres langues. Afin d'encourager les humanités, le latin compterait au besoin, comme seconde langue.

Quant au programme de géographie, on peut lui adresser les critiques formulées plus haut. Ainsi nous trouvons :

« Connaissance générale des Etats voisins de la Belgique et des autres Etats de l'Europe ; — notions sur les autres parties du monde. »

C'est absolument trop vague.

En histoire, il faut connaître l'histoire détaillée de la Belgique et « les notions de l'histoire universelle indispensables pour l'intelligence des faits relatés dans nos annales. » C'est par trop évident. Comment expliquer la biographie de Jacques Van Artevelde sans dire un mot de la guerre de Cent ans ? Mais la phrase en question a le tort d'être trop élastique et, plus d'une fois, ces notions, si minimes en apparence, sont devenues, à l'examen, un cours d'histoire du moyen-âge ou d'histoire moderne. — Si elles devaient tendre à cela, mieux vaudrait préciser.

En résumé, nous voudrions que le programme de l'examen se rapportât à celui d'une classe de l'athénée, la seconde ou la troisième, par exemple. Pour les matières littéraires, rien de plus facile. Dans les deux sections, le programme est le même pour les langues vivantes, l'histoire et la géographie. Quant aux

sciences, on pourrait se borner au programme le moins étendu des deux sections. Cette partie y gagnerait même, car les sciences naturelles seraient ainsi ajoutées aux mathématiques.

Je ne parlerai ni de l'École militaire ni de l'Institut agricole de Gembloux, parce que les récipiendaires sont loin de sortir tous de l'enseignement moyen, et que les réformes proposées dans les examens seraient peut-être repoussées par suite des besoins du recrutement.

III.

Les examens d'entrée aux diverses administrations de l'État ont, en général, le tort de mêler des matières purement professionnelles aux notions acquises à l'Athénée. A côté des langues, de l'histoire, des mathématiques, on y voit figurer la législation administrative. Quand ils se présentent, les jeunes gens ont quitté les classes depuis un certain temps et cet arrêt plus ou moins long n'est pas fait pour leur entretenir la mémoire des choses scolaires, à un âge où l'on oublie si volontiers. Mieux vaudrait scinder l'examen. La première épreuve ne porterait que sur les branches enseignées à l'Athénée ; elle pourrait être subie au sortir d'une de nos classes. D'autre part, allégée des matières administratives, elle pourrait être plus sérieuse sur le reste ; elle pourrait par exemple, demander aux candidats à l'enregistrement un peu plus que la *rédaction d'une lettre ou d'une note sur un sujet donné*. Car c'est à cela que se réduit le bagage littéraire exigible de jeunes gens qui peuvent arriver à des fonctions aussi élevées.

Plus tard, au bout d'un certain stage dans les bureaux, une seconde épreuve, purement administrative, cette fois, serait imposée aux récipiendaires.

Nous parlerons d'abord des administrations ressortissant au ministère des finances.

L'examen d'entrée à l'enregistrement devrait être de beaucoup renforcé. Il n'est pas admissible qu'un futur receveur ou directeur puisse ignorer tout à l'exception d'un peu de français. On pourrait parfaitement exiger davantage des candidats. La connaissance du latin devrait être favorisée : elle facilite singulièrement les études juridiques propres à cette administration ; et j'ai entendu plus d'une fois des jeunes gens, capables d'ailleurs, regretter de ne pas la posséder. Un diplôme d'humanités faites

avec fruit pourrait dispenser de la première épreuve dont il est ici question.

Quant aux jeunes gens sortant des classes professionnelles, ils devraient subir un examen à la hauteur de la première : une dissertation française, une langue vivante au moins, l'histoire et la géographie nationales et un programme scientifique à déterminer pourraient en former la base.

L'examen qui conduit aux administrations de la Trésorerie et des Contributions est mieux organisé; mais les renseignements sont parfois trop vagues. Il ne suffit pas de prescrire « la langue française » ou « la langue flamande », comme le portent laconiquement les programmes; un peu de précision ne nuirait point.

Actuellement, on demande : 1^o le français, 2^o le flamand ou une autre langue vivante, 3^o l'histoire et la géographie de la Belgique, 4^o l'arithmétique élémentaire. En outre, les candidats-surnuméraires aux contributions sont interrogés sur les éléments de l'algèbre et de la géométrie.

Le choix des épreuves pourrait être réglé d'après le programme de la quatrième professionnelle; on pourrait l'arranger de manière à ne pas écarter les jeunes gens sortant de la 4^{me} latine. L'étude des langues et celle des sciences ne pourraient que gagner à cette réforme.

Nous arrivons enfin aux administrations ressortissant au Ministère des travaux publics. L'usage des langues vivantes est ici obligatoire; en y ajoutant l'histoire nationale et des notions scientifiques, on pourrait prendre également le programme de la 4^{me} professionnelle pour base de l'examen. Ce programme a l'avantage d'être à peu près identique à celui de la troisième année des écoles moyennes. On pourrait aisément combiner l'examen de telle sorte qu'il fût abordable aux élèves de nos deux catégories d'établissements secondaires.

Indépendamment du choix des épreuves, deux points restent encore à régler : la composition du jury et le siège de l'examen.

Sans vouloir contester, en aucune sorte, les capacités de ceux qui apprécient les récipiendaires aux divers administrations ici en cause, n'est-il pas évident que des hommes spéciaux, des professeurs, doivent être les meilleurs juges dans les matières de leur enseignement quotidien? Si les épreuves étaient dédoublées et modifiées comme nous le demandons, la question ne saurait être douteuse.

Pour terminer, certains examens ont le tort d'être fixés à Bruxelles. La distance, les frais de voyage et de séjour, d'autres motifs encore retiennent parfois les familles. Il faudrait que le siège de la convocation ne dépassât pas le chef-lieu.

Telles sont, en peu de mots, les mesures que nous croyons propres à relever, dans le cas qui nous occupe, l'enseignement de l'État, et par là-même, la valeur de ses fonctionnaires. Il faut établir, aussi forte que possible, l'harmonie entre les études moyennes et les études ultérieures de toute espèce. Ce n'est pas en politique seulement que l'union fait la force.

Certes, dans une matière aussi compliquée, au milieu de traditions qui font loi depuis longtemps, nous n'avons pas eu la prétention de tout résoudre. Nous avons voulu plutôt éveiller la sollicitude du Gouvernement pour une question qui doit l'intéresser. Il ne suffit pas de chercher le mieux dans les programmes et les méthodes; il faut, aux yeux du public, des familles, des élèves, relever la valeur de cette instruction qu'on distribue si largement; il faut qu'on la fasse solide, respectée, nécessaire enfin pour s'élever au-dessus des autres et conquérir dans le monde une place honorable.

G. MALLET.

COMPTES RENDUS

Traité d'Arithmétique élémentaire, à l'usage des écoles moyennes, des écoles normales, des cours professionnels et des classes d'humanités, par l'abbé GELIN, docteur en philosophie et en théologie, professeur de mathématiques supérieures au collège Saint-Quirin à Huy. Chez l'auteur, collège St-Quirin, 1881. Un volume in-8° de 242 pages. Prix : fr. 3-50.

Nous ne sommes pas de ceux qui se plaignent de l'apparition trop fréquente de traités d'arithmétique; il est vrai que la rédaction d'un tel ouvrage n'est pas chose facile, si l'on tient à réaliser un certain progrès sur les arithmétiques actuellement employées; nombre de professeurs expérimentés ont tenté l'entreprise avec plus ou moins de bonheur : tel ouvrage bien écrit et d'un maniement facile laisse à désirer au point de vue de l'exposition rigoureuse des théories; tel autre pêche par le défaut contraire : irréprochable au point de vue du raisonnement, il constitue néanmoins un manuel incommode et d'un aspect rébarbatif pour les élèves et pour les professeurs; tel autre encore ne satisfait pas entièrement aux exigences sans cesse croissantes des examens d'admission aux écoles spéciales. Inutile de dire que ces critiques n'ont qu'une portée très relative et que nous reconnaissons, autant que personne, le mérite des traités d'arithmétique qui ont été publiés en Belgique, particulièrement dans les dernières années; c'est ici surtout qu'il est vrai de dire que si la critique est aisée, l'art est difficile, mais auteurs et critiques poursuivent un même but : le bien de l'enseignement et la simplification de l'étude de la première et de la plus indispensable branche des mathématiques.

La traité d'arithmétique de M. Gelin réunit incontestablement des qualités remarquables et nous ne pouvons qu'adhérer à l'éloge qu'ont déjà fait plusieurs comptes-rendus de la rédaction claire et facile et de l'établissement rigoureux des principes. Toutefois nous avons à formuler certaines réserves de détail et à signaler des lacunes assez importantes que l'auteur, à notre avis, devra combler dans une prochaine édition, s'il veut offrir à l'enseignement un ouvrage recommandable à tous les points de vue

et répondant entièrement au but qu'il s'est proposé. Procédons par ordre.

1° M. Gelin définit la *réciproque* d'une proposition, une proposition nouvelle, dans laquelle on prend pour hypothèse la conclusion et pour conclusion l'hypothèse de la première, appelée proposition *directe*.

Tel n'est pas l'avis de M. Delbœuf qui donne le nom d'*inverse* à la proposition appelée *réciproque* par M. Gelin et qui réserve le nom de *réciproque* à une troisième proposition. Afin de bien faire saisir la manière de voir du savant auteur des *Prolégomènes à l'étude de la Géométrie*, nous emprunterons un exemple à l'arithmétique :

a. Dans toute proposition, le produit des extrêmes égale celui des moyens ; *proposition directe*.

b. Si quatre nombres sont tels que le produit des extrêmes égale celui des moyens, ces quatre nombres forment une proposition dans l'ordre où ils sont écrits ; *proposition inverse de la 1^{re}*.

c. Si quatre membres ne sont pas en proportion, le produit des extrêmes n'est pas égal à celui des moyens ; *proposition réci-proque de la 1^{re}*.

Quoi qu'il en soit de cette discussion, plutôt linguistique que mathématique, on conviendra que la troisième proposition doit prendre un autre nom que la seconde.

2° Les définitions de l'unité et du nombre sont irréprouchables et doivent être préférés à celle de *Cirotte*.

3° L'auteur oublie de mentionner les chiffres romains, bien qu'il en fasse lui-même usage dans son livre.

4° L'auteur fait reposer la soustraction sur quatre principes auxquels il attache une certaine importance puisqu'il les donne en caractères italiques ; deux suffisent selon nous. C'est un tort commun à plusieurs traités d'algèbre et d'arithmétique que cette surabondance de principes que les élèves ont peine à retenir et dont on pourrait d'autant mieux se passer dans les démonstrations qu'ils sont considérés comme évidents.

5° L'auteur, avec beaucoup de raison, abandonne la définition synthétique et trop longtemps enseignée *à priori* de la multiplication. Il définit ainsi cette opération : « Multiplier un nombre entier par un autre nombre entier, c'est répéter le premier de ces nombres autant de fois qu'il y a d'unités dans le second. » Plus loin, multiplier un nombre par $\frac{4}{7}$, ce sera prendre 4 fois le $\frac{1}{7}$ de ce nombre.

6° L'auteur consacre deux paragraphes à dire, que lorsque l'un des deux facteurs d'un produit est l'unité, le produit est égal à l'autre facteur, ex. : $24 \times 1 = 24$, $1 \times 24 = 24$ et que, quand l'un des deux facteurs est zéro, le produit est zéro, ex. : $24 \times 0 = 0$. Cela nous paraît un peu puéril ; ce sont des remarques que le professeur aura l'occasion de faire, mais les traités peuvent s'en dispenser.

7° Dans le théorème relatif à l'interversion des facteurs d'un produit, il nous paraît inutile de démontrer qu'on peut changer l'ordre des deux premiers facteurs. La démonstration de *Cirotte* nous semble plus simple.

8° Diviser un nombre entier par un autre nombre entier, c'est, d'après M. Gelin, partager le premier de ces nombres en autant de parties égales qu'il y a d'unités dans le second ; ou c'est chercher combien le premier nombre contient de fois le second. L'auteur fait ensuite parfaitement voir que ces deux définitions conduisent à une seule et même opération. Mais la première définition a le tort de ne pouvoir bien se comprendre avant qu'on ait introduit la notion de la fraction, si ce n'est dans le cas relativement rare où le diviseur est sous-multiple du dividende. Il est vrai que dans le cas contraire, M. Gelin dit que le dividende égale le produit du diviseur et du quotient *entier*, plus le reste ; mais cette expression *quotient entier* ne se concevrait que si l'on avait démontré d'abord qu'il existe un autre quotient dénommé *quotient fractionnaire*. Il y a là une apparente pétition de principe que M. Schoonjans a su éviter dans son *Précis d'arithmétique théorique et pratique* en définissant la division, *l'opération qui a pour but de chercher le plus grand nombre de fois qu'un nombre donné est contenu dans un autre nombre donné* ou bien de *partager en autant de parties égales qu'il y a d'unités dans le diviseur, le plus grand multiple du diviseur qui soit contenu dans le dividende*. Voir paragraphe 187, comment M. Schoonjans a successivement étendu la définition première, d'abord aux fractions décimales, ensuite aux fractions ordinaires, dont la considération lui a permis de donner enfin une définition complète et adéquate de la division.

9° Dans l'examen des divers cas de la division, l'auteur distingue le cas où le diviseur n'a qu'un chiffre de celui où il en a plusieurs ; nous ne voyons pas ce qu'il y gagne, car le second raisonnement est l'exacte reproduction du premier.

10° L'auteur évite systématiquement l'emploi des lettres dans

la démonstration des propriétés des nombres; en résulte-t-il une simplicité plus grande dans les raisonnements? Nous ne le croyons pas; au contraire, l'emploi des notions algébriques abrège bien des démonstrations, sans inconvénient aucun; car les élèves qui abordent l'étude raisonnée des théories difficiles de l'arithmétique doivent faire plus d'effort pour saisir la généralité des raisonnements établis sur des nombres particuliers qu'il n'en faudrait pour acquérir la connaissance de quelques règles élémentaires du calcul algébrique.

11° Les caractères de divisibilité par 9 et par 11 sont établis simplement, mais nous aurions voulu voir démontrer plus rigoureusement le principe préliminaire que toute unité est un multiple de 9 augmenté de l'unité simple et les deux principes analogues relatifs au diviseur 11.

12° Une des théories les mieux exposées, c'est, sans contredit, celle du plus grand commun diviseur et du moindre multiple de deux ou de plusieurs nombres. L'auteur indique d'abord, pour ces deux recherches, une méthode par tâtonnements qui est élémentaire et tout à fait pratique. Il nous semble que la méthode de la recherche du moindre multiple au moyen du plus grand commun diviseur aurait mieux trouvé sa place après la décomposition des nombres en facteurs, car à cet endroit, le raisonnement ne prendrait que quelques lignes (voir l'Arithmétique de Falisse) tandis que M. Gelin doit y consacrer près d'une page et demie.

13° L'auteur dit en note que si, dans la recherche du plus grand commun diviseur par voie de divisions successives, l'un des restes surpasse la moitié du diviseur, on abrège le calcul en prenant l'excès du diviseur sur ce reste pour diviseur de la division suivante; l'observation est juste et utile, mais ce point aurait dû être démontré.

14° Si complètes que soient ces théories, l'auteur a cependant omis deux observations pratiques très importantes : *a.* Si parmi les nombres dont on cherche le moindre multiple, il s'en trouve qui soient multiples d'autres nombres proposés, on peut faire abstraction de ceux-ci. *b.* Dans la recherche du plus grand commun diviseur par voie de divisions successives, si l'on rencontre deux restes consécutifs qui soient premiers entre eux, on abandonnera la recherche et on conclura de cette circonstance que les deux nombres proposés sont également premiers entre eux.

15° Le théorème, § 170, qui a pour objet de démontrer qu'un

nombre n'est décomposable qu'en un système de facteurs premiers, nous offre une preuve frappante de l'inconvénient qu'il y a, dans ces raisonnements délicats, à écarter les formes algébriques. Ici l'auteur doit établir que les deux produits

$$3 \times 3 \times 5 \times 7 \times \dots \text{ et } 3 \times 3 \times 5 \times 7 \times \dots$$

se composent des mêmes facteurs premiers !

16° L'auteur dit, § 196 : pour convertir un nombre fractionnaire en expression fractionnaire, on multiplie le dénominateur de la fraction par le nombre entier et l'on ajoute au produit le numérateur ; il eût été bon d'ajouter qu'on donne pour dénominateur à la somme ainsi obtenue le dénominateur de la fraction qui accompagne le nombre entier.

17° La conversion d'une fraction ou d'un nombre fractionnaire en une autre fraction d'une espèce donnée, est une question d'une certaine importance et que l'auteur aurait, ce semble, dû traiter.

18° L'auteur démontre que si les deux termes d'une fraction sont premiers entre eux, elle est irréductible, mais il a soin d'établir d'abord que cette démonstration est absolument nécessaire en faisant remarquer qu'on ne peut conclure *a priori* de ce qu'une fraction ne peut être simplifiée par division, qu'elle ne puisse pas l'être autrement. Forir, dans ses éléments d'Algèbre qu'on peut encore consulter avec fruit, prouve que dans certains cas une fraction peut être simplifiée par voie de soustraction.

19° Dans la division d'une fraction par une autre fraction, l'auteur aurait pu mentionner le cas, rare, il est vrai, où les deux termes de la fraction dividende sont respectivement divisibles par ceux du diviseur. Ex. : $\frac{8}{9} : \frac{2}{3} = \frac{4}{3}$.

20° Nous ne pouvons que faire l'éloge des chapitres consacrés aux fractions décimales et aux fractions périodiques ; il en est de même des chapitres relatifs aux rapports, que M. Gelin définit autrement et mieux que Cirodde, ainsi qu'aux proportions.

21° Au chapitre V, l'auteur établit avec raison la différence à faire entre les grandeurs *discontinues* dont on *compte* les unités et les grandeurs *continues* que l'on *mesure*. Cette distinction est fondamentale et caractéristique ; les grandeurs continues nécessitent l'extension de la notion du nombre.

22° A la démonstration que donne M. Gelin du rapport qui existe entre le décimètre cube et le centimètre cube, nous préfé-

rons la démonstration plus simple de Ritt qui prouve que l'on peut mettre dix couches de cent décimètres cubes, dans une boîte de la capacité d'un mètre cube.

23° Dans la multiplication des nombres complexes, l'auteur a le tort grave de ne pas exposer la méthode des parties aliquotes, qui est fréquemment employée.

24° L'auteur traitant des progressions, aurait dû parler de l'insertion des moyens différentiels et des moyens proportionnels entre deux nombres.

25° L'ouvrage est parsemé de notes intéressantes, historiques, philologiques et autres. A propos des problèmes dits *de société composée*, M. Gelin, citant M. Garcet, fait ressortir l'absurdité de ces questions, où des sociétaires entrant à des époques différentes dans l'entreprise, sont supposés devoir se partager le bénéfice proportionnellement aux mises et aux temps pendant lesquels les sommes ont été placées.

Remarquons que M. Gelin ne dit mot des nombres incommensurables, des quantités variables et des limites, de l'extraction abrégée de la racine carrée ni des différents systèmes de numération ; il ne résout ni ne propose aucune de ces questions sur les nombres qui, depuis quelques années, sont souvent posées, principalement à l'examen d'admission à l'École militaire, et qui forment le complément obligé de l'Arithmétique élémentaire. La théorie des proportions et celle des progressions sont même écourtées ; nous sommes donc en droit de dire que cette première édition doit s'adresser moins aux élèves de la section scientifique qu'aux élèves des classes humanitaires des collèges et athénées. Espérons que dans une prochaine édition, M. Gelin comblera ces lacunes et que son traité d'arithmétique, déjà fort recommandable au point de vue de la rédaction et de la rigueur des raisonnements, recevra tous les accroissements que nécessitent l'état actuel de l'enseignement et les exigences des examens.

VERHELST.

Étude sur la propriété à Sparte par FUSTEL DE COULANGES,
membre de l'institut. (Paris, 1880).

M. Fustel de Coulanges a été amené à publier ce travail par les doctrines professées dans le beau livre de M. Émile de Laveleye sur la propriété et ses formes primitives. On sait que cet éminent publiciste soutient que « les sociétés primitives, obéissant à un

sentiment instinctif, reconnaissent à tout homme le droit naturel de posséder le sol et qu'elles partagent entre tous les chefs de famille la terre, propriété collective de la tribu » ¹. Il établit cette thèse en comparant entr'elles certaines institutions de la Russie, de l'île de Java, de l'Inde, la *marke* germanique, les communautés agraires des Arabes, les *Allmenden* de la Suisse et de la Néerlande et il prétend trouver aussi des traces de cette propriété collective dans la Grèce ancienne et notamment à Sparte.

Tout en ne contestant pas la haute utilité de la méthode comparative en histoire, M. Fustel est d'avis que ce procédé n'est pas sans danger et manque de rigueur. « La comparaison entre les peuples, dit-il non sans raison, ne devrait venir qu'après une étude scrupuleuse et complète de chaque peuple. En histoire, comme en toute science, l'analyse doit précéder la synthèse; je voudrais que l'histoire du *mir* russe, celle du village hindou ou javanais, celle de la communauté agricole de Croatie, et même celle de la *marke* germanique fussent plus nettement connues qu'elles ne le sont, avant qu'on tirât du rapprochement de ces connaissances une conclusion générale. » Or, un tel travail suffirait pour absorber toute l'activité d'une génération entière de travailleurs et M. Fustel souhaiterait qu'on laissât à la génération suivante le soin de chercher la loi universelle qui se dégagera, peut-être, de ces études particulières. Il se propose donc de faire un de ces travaux d'analyse dont il parle plus haut et il s'occupera de Sparte parce que cette ville est « précisément une de celles que l'on présente le plus volontiers comme ayant pratiqué la communauté le plus longtemps, ou en ayant du moins conservé longtemps des vestiges ».

Il se pose tout d'abord la question suivante : aperçoit-on dans ce qu'on sait de l'histoire de Sparte le régime de l'indivision du sol? Et il la résout négativement. Il énumère les nombreux écrivains anciens qui se sont occupés de Sparte. Tous sont loin de mériter également notre confiance; nos connaissances historiques ont été altérées d'abord par les écrits des philosophes du III^e siècle, de Sphæros entr'autres, qui faisaient des institutions de cette ville une sorte de modèle de leurs théories politiques,

¹ De Laveleye, II. p. 375.

et ensuite, par la légende créée à la même époque par le parti démocratique spartiate qui représenta l'ancienne Sparte comme un idéal de vertu et d'égalité démocratique, légende qui, ayant triomphé avec Agis IV, Cléomène et Nabis, s'est emparée de l'imagination des hommes et s'est implantée dans l'histoire. Il y a donc lieu de distinguer deux catégories d'auteurs : ceux qui sont antérieurs au III^e siècle et, par conséquent, non influencés par cette fausse légende, et ceux qui sont postérieurs à cette époque et qui ont tous été atteints par cette cause d'erreur. « Or, parmi ces renseignements de toute nature, il est bien digne de remarque que nous ne lisions jamais que la terre ait été commune à tous. Les documents de la première catégorie ne parlent ni d'égalité ni d'indivision ; ceux de la seconde parlent d'égalité, mais non pas d'indivision. Ni les uns ni les autres n'indiquent jamais que la propriété privée n'existât pas ». Quelques-uns de ces auteurs constatent que la plus grande inégalité existait parmi les Spartiates, que la plupart de ceux-ci n'avaient, avant Lycurgue, aucune propriété et que ce législateur n'a pas établi la communauté des biens, mais seulement un nouveau partage. Le mot par lequel on désignait la terre était *κληρος* ou *κλᾶρος*, ce qui implique un tirage au sort primitif, mais on ne peut conclure de là que ce mot soit un vestige d'un temps où la terre était tirée au sort annuellement. Il n'y a pas un seul texte où l'idée d'*annuité* se trouve rapprochée du mot *κληρος*. Au contraire, « l'idée que l'esprit d'un Grec attachait à ce terme et à son dérivé *κληρονομέω* était celle de perpétuité, d'hérédité, d'attache du sol à la famille. » Les *κληροί* n'appartenaient pas à l'état ; ils étaient héréditaires et même si strictement héréditaires que le fils était héritier nécessaire jusqu'à l'époque d'Épitaδέε. Les documents prouvent en outre que non seulement la propriété privée régnait à Sparte, mais encore qu'elle y était très inégale. Voilà, conclut M. Fustel, des signes certains auxquels on doit reconnaître une pratique ancienne et constante de la propriété privée.

Le chapitre II est consacré à la solution d'une difficulté qui se rencontre dans une phrase de Plutarque. Il s'agit du § XVI de la vie de Lycurgue. Là, Plutarque rapporte que les anciens de la tribu assignaient au nouveau-né bien constitué et robuste l'un des 9,000 domaines. Cela impliquerait une propriété viagère, mais M. Fustel établit que ce texte ne mérite aucune confiance ;

1° il est en contradiction avec un autre passage où Plutarque dit que, depuis Lycurgue jusqu'à la guerre de Péloponèse, chaque propriété passa toujours du père au fils par voie d'héritage (Plut. Agis., V); 2° avec le fragment d'Héraclide qui affirme que la famille ne pouvait se défaire du domaine qu'elle tenait du partage antique; 3° avec tout ce qu'Aristote dit de l'hérédité et du testament à Sparte; 4° avec l'inégalité de richesses foncières que signalait déjà Tyrtée, que mentionne Hérodote et qu'Aristote décrit en termes si énergiques; 5° avec tout le droit civil de Sparte dont nous parlerons plus loin. »

M. Fustel essaie d'expliquer cette contradiction par une série de conjectures auxquelles on ne peut accorder la moindre valeur, mais dans tous les cas il prétend, avec raison selon nous, que « l'absence du droit d'héritage ne peut pas être tirée légitimement de ce passage de l'historien. »

Dans le chapitre III, M. Fustel s'occupe du mode d'exploitation du sol. Aucun passage ne nous montre le Spartiate labourant sa terre ou finissant sa moisson, ni même vivant à la campagne sur son domaine. La loi voulait que les Spartiates fussent absolument inoccupés et que les terres fussent cultivées par les hilotes, dont la condition était déterminée par elle. Suit une description très exacte de la condition des hilotes. Ils vivaient pour la plupart dans les champs; on ne pouvait les vendre en dehors des limites; leur maître ne pouvait les affranchir, l'état se réservait ce droit, et l'histoire de Sparte mentionne fréquemment des hilotes qui étaient affranchis. Les hilotes avaient chacun leur domicile propre où ils vivaient avec leurs familles. Ils cultivaient les champs et payaient une redevance que le propriétaire ne pouvait augmenter, ce qui permit à quelques uns d'entr'eux de s'enrichir. Mais leur condition avait des côtés très durs. L'hilote n'était pas protégé par la loi; il était donc exposé à toutes les violences; « il semble que tout était permis contre lui sauf d'augmenter ses fermages. » Il était astreint au service militaire. La haine qu'on lui attribue volontiers à l'égard de Sparte n'était ni aussi constante, ni aussi générale qu'on le dit. Ces dispositions hostiles étaient propres aux hilotes de la Messénie.

M. Fustel consacre ensuite quelques lignes aux périèques, dont il décrit exactement la situation.

Le chapitre IV est consacré à la vie privée à Sparte. M. Fus-

tel y montre que la famille était constituée à Sparte suivant les mêmes principes fondamentaux que dans le reste de la Grèce. Le mariage y était un acte sacré qui s'accomplissait suivant certains rites et, contrairement à l'assertion de Plutarque (Lyc., XV), l'adultère n'était pas permis; les femmes et les enfants n'étaient pas communs à tous et la monogamie était de règle. Le fils appartenait au père, bien que la puissance paternelle fût considérablement amoindrie par l'état. Les Spartiates n'ignoraient pas la vie privée; chaque famille avait sa maison et son foyer et, d'après Denys d'Halicarnasse, qui fait un parallèle entre Rome, Athènes et Sparte, c'est cette dernière ville où la vie privée a eu le plus d'indépendance. Les femmes jouissaient à Sparte d'une liberté beaucoup plus grande que partout ailleurs, mais, par contre, les hommes étaient soumis à la discipline la plus sévère. Leur éducation, leur nourriture, leur habillement, leurs occupations, tout était réglé par la loi et les jeunes Spartiates étaient astreints au service militaire même en temps de paix. Mais, conclut M. Fustel, cette discipline n'empêchait ni la vie privée, ni la propriété individuelle, ni le luxe intérieur, ni l'inégalité des fortunes.

L'auteur étudie ensuite les repas communs. Il démontre à l'évidence que ces syssities ne sont pas « le reste et comme le vestige d'une communauté primitive ». D'abord, ils ne datent pas du premier temps de Sparte; c'est Lycurgue qui les institua; Hérodote (I, 65), Plutarque (Lyc., X) et Xénophon le disent d'une façon formelle. De plus, les traits caractéristiques de ces repas, nettement précisés par les textes, prouvent qu'il ne faut pas y voir une institution communiste. Les hommes seuls y prenaient part, les femmes et les enfants se nourrissaient chez eux. En outre, il n'y avait par jour qu'un seul repas commun, celui du soir; les autres repas, le Spartiate les prenait chez lui avec sa famille. Troisième fait : les dépenses des repas communs n'étaient pas supportées par l'État. Chaque citoyen apportait sa quote-part déterminée par la loi. Quatrième fait : les pauvres ne prenaient pas part aux repas communs. Cinquième fait : les Spartiates ne mangeaient pas tous ensemble; les repas avaient lieu dans de petites salles parfaitement closes. Les tables communes étaient en fait de petites sociétés privées dans lesquelles on n'était admis qu'à la suite d'un vote des autres membres de la table. « Tous ces traits, dit avec raison M. Fustel, montrent

bien qu'elles n'étaient pas une institution d'un caractère communiste et qu'elles ne visaient pas à faire régner une sorte de communauté des biens. »

Ces repas étaient une institution militaire; cela résulte de différents passages d'Hérodote, de Plutarque, de Xénophon et de Denys d'Halicarnasse. Lycurgue s'était également proposé par là d'introduire des règles de tempérance, mais la frugalité qui régnait primitivement dans ces repas disparut par la suite et ces tables communes dégénérent en réunions de bonne chère.

Ces repas, conclut M. Fustel, n'impliquaient donc en aucune façon la communauté des biens. « L'institution de la propriété privée et celle des syssities existaient l'une à côté de l'autre sans se confondre et sans se nuire. Car les repas communs n'étaient qu'une institution de discipline. » L'usage des repas communs s'opposait, non à la propriété privée, mais à la liberté individuelle, qui fit toujours défaut à Sparte.

Le chapitre VI traite de la richesse mobilière à Sparte. M. Fustel y établit de la façon la plus convaincante que la richesse était fort estimée dans cette ville et qu'elle y joua même un grand rôle. De là, les nombreux faits de corruption que l'on rencontre dans l'histoire de Sparte; de là aussi, la vénalité bien connue des éphores et des rois. Enfin, les Spartiates savaient acheter les généraux ennemis et ils allèrent même jusqu'à corrompre la Pythie à prix d'or.

M. Fustel étudie ensuite quelques règles du droit civil de Sparte. Bien que les renseignements fournis par les historiens anciens soient fort incomplets et assez vagues, ils suffisent pourtant pour permettre de saisir quelques règles de ce droit. Comme dans toutes les autres cités, la population était divisée en hommes libres, affranchis et esclaves. Les affranchissements étaient assez fréquents, mais ils ne conféraient aucun droit dans l'État à ceux qui en bénéficiaient. La xénélasie y était pratiquée plus sévèrement que partout ailleurs, ce qui ne veut pas dire qu'on ne tolérât pas quelquefois la présence d'étrangers à Sparte. La propriété était héréditaire; le fils légitime était héritier nécessaire et le testament resta interdit jusqu'au commencement du IV^e siècle. On rencontre ici un point obscur; le patrimoine était-il indivisible? M. Fustel s'efforce de trancher la difficulté en distinguant deux espèces de propriété: le *κλῆρος* ou *ἀρχαία μοῖρα* et d'autres terres que les Spartiates pouvaient acquérir. Le pre-

mier était indivisible, mais les autres terres étaient partagées. L'aîné héritait donc du κληρος et, si celui-ci constituait tout l'avoir foncier de la communauté, les frères cadets partageaient avec leur aîné la jouissance du domaine qui restait indivis, ou bien, s'ils quittaient leur frère, ils subissaient une *diminutio capitis*; ils devenaient ὑπομειονες. Les filles n'héritaient pas, sauf la fille épiclère. Encore celle-ci n'était-elle pas héritière dans le sens strict du mot; elle était attachée à l'héritage et le parent héritier devait l'épouser ou, plus tard, lui choisir un mari. Deux siècles avant Aristote, les rois étaient chargés de désigner un époux à l'épiclère, si le père n'avait pas de son vivant fait ce choix. Le père ne pouvait la donner en mariage qu'au plus proche parent ou à un fils adoptif. Cette règle était commune à Athènes et à Sparte.

La vente de la terre était interdite, celle du κληρος l'était d'une façon absolue, et il s'attachait une certaine honte à vendre les autres immeubles. Cette disposition avait pour but d'assurer la perpétuité des familles et d'établir un lien indissoluble entre chaque famille et sa propriété foncière. « On sent assez, dit M. Fustel, combien toutes ces règles, dont l'antiquité ne peut pas être mise en doute, sont l'opposé d'un régime qui comporterait la communauté du sol. »

M. Fustel conclut également de là qu'il n'y avait aucune différence de nature entre Sparte et Athènes. Ces deux états avaient des dieux communs; ils avaient des institutions semblables, les jeux, les chœurs, les théâtres et des processions sacrées. La dissemblance bien constatée entre ces deux villes est uniquement le résultat des institutions, des habitudes, des circonstances extérieures, de la vie historique et de la marche du temps.

On rencontre ensuite un chapitre (le VIII^e), traitant de l'inégalité des fortunes et des causes qui ont fait disparaître la petite propriété. C'est le plus développé, le plus original et le plus intéressant de l'ouvrage.

M. Fustel soutient d'abord que l'égalité des parts de terre n'a pas existé. Il voit dans les passages de Platon (Lois, III, p. 684 et 685), et de Plutarque (Lycurg., VIII) non « la preuve d'un régime d'égalité absolue », mais bien « l'indice d'un régime de petite propriété. » « Le sol de la Laconie, dit-il, était divisé en lots très nombreux dont l'étendue moyenne ne devait pas dépasser sept ou huit hectares; voilà le fait historique que nous

croyons pouvoir admettre pour l'époque de Lycurgue. Au temps d'Aristote, le tableau est tout différent. La propriété est absolument inégale; parmi les Spartiates, les uns possèdent des domaines d'une étendue démesurée, les autres n'ont presque rien; toutes les terres sont aux mains d'un petit nombre d'hommes. » Ce changement est d'autant plus surprenant que la vieille législation semble avoir pris toutes les mesures pour l'empêcher. Elle avait décrété l'inaliénabilité de la propriété, elle avait défendu le testament et la vente des terres. Quelles sont donc les causes qui ont amené cette transformation de la propriété foncière?

A défaut d'inscriptions et d'autres documents, certains faits nous permettent de les discerner. D'abord, nous rencontrons la règle de droit public en vertu de laquelle le citoyen seul pouvait posséder la terre. Si le nombre des citoyens diminue, celui des propriétaires doit diminuer également. Or, ce nombre diminuait : d'abord à cause de la guerre. Sparte, en lutte continuelle avec ses voisins, voit de bonne heure décimer sa population et ne répare pas ses pertes par l'adjonction de citoyens nouveaux, sauf pendant les premiers siècles.

Une deuxième cause, c'est la règle de droit civil qui ne considérait comme citoyens que les enfants issus d'un mariage entre citoyen et citoyenne et reconnus comme légitimes par leur père.

Il y avait une troisième cause, c'est que le droit de cité pouvait se perdre par l'atimie, peine qui entraînait, comme à Athènes du reste, la perte des droits civils, politiques et religieux et, par voie de conséquence, probablement celle du droit de propriété. Cette peine était plus fréquente à Sparte que partout ailleurs. Il suffisait de n'avoir pas suivi la discipline de Lycurgue pour être *ἄτιμος*. Or, cette discipline était fort dure, et il n'est pas douteux que beaucoup n'eussent le désir de s'y soustraire. Et nous pouvons croire que plus d'un Spartiate n'avait d'autre pensée que de se dérober par quelque moyen aux intolérables exigences de la loi. L'atimie offrait cet expédient, que beaucoup d'hommes cherchaient; si sévère que fut la peine, ils pouvaient la trouver moins dure que le devoir. Car, en n'étant plus citoyen, on était dispensé du service militaire, on pouvait travailler, faire le commerce et partant s'enrichir. Bien que les documents soient muets sur ce point, il est possible que beaucoup renonçaient d'eux-mêmes au rang de citoyen, pour acquérir

l'indépendance de la vie et la richesse. Dans tous les cas, « deux vérités, du moins, apparaissent avec certitude : l'une, qu'il y avait quelque intérêt à n'être pas citoyen, l'autre, que le nombre des citoyens diminuait avec une étonnante rapidité. » Ce n'est pas la guerre seule qui a produit ce résultat, c'est encore et surtout le droit civil et l'atimie.

L'auteur aborde ensuite l'étude de quelques faits de l'ordre économique qui ont également contribué à la diminution du nombre des citoyens et à la formation d'une étroite aristocratie. Le Spartiate ne pouvait cultiver lui-même son champ et en était réduit au fermage invariable que l'hilote lui payait chaque année. Or, la vie était chère à Sparte, et beaucoup de ces propriétaires, qui ne possédaient pas d'autres biens que le *κλήρος*, étaient trop pauvres pour faire face à ses exigences. Ils étaient donc réduits à emprunter et, comme le travail était défendu, le citoyen, une fois devenu débiteur, n'avait plus aucun moyen légitime de s'acquitter. La situation devint telle que, dit Plutarque (Agi, XIII), si on offrait à ces propriétaires l'abolition des dettes, il souffriraient sans se plaindre l'abolition de la propriété.

Nous ignorons la législation de Sparte sur les créances; nous ne savons quel était le gage du créancier. L'hypothèque ne pouvait pas exister, du moins sous la forme moderne, puisque la vente de la terre était interdite. Donc, il fallait de deux choses l'une, ou que le créancier prît gage sur le revenu du champ ou bien qu'il prît gage sur la personne de son débiteur. Examinons la première hypothèse. Le débiteur restait propriétaire sans jouir du revenu. Ce n'était donc plus qu'un propriétaire de nom, tandis que le créancier avait la jouissance de fait. Donc, l'emprunt donnait ici le même résultat qu'aurait donné la vente, si elle eût été permise. En outre, le *κλήριον* (c'est le nom que Plutarque donne à la créance) était négociable; « il se transmettait de main en main par toute sorte de transfert, quoique le propriétaire nominal du champ fût toujours le même. »

Examinons maintenant la seconde hypothèse. Si le créancier prenait gage sur la personne de son débiteur, il en serait résulté qu'au bout de peu de temps le débiteur aurait perdu sa liberté personnelle. Sans doute, il ne devenait pas esclave à proprement parler, mais il s'établissait entre son créancier et lui un lien personnel, une sorte de clientèle qui, tout en laissant au débiteur le titre d'homme libre, le plaçait dans la dépendance ab-

solue du créancier. « Si dans de telles conditions il conservait sa terre, il est assez évident qu'il n'était plus propriétaire que de nom. Il ne la conservait que parce qu'elle ne pouvait se détacher de lui; elle le suivait donc dans sa sujétion du créancier. Le droit que celui-ci avait sur sa personne, il l'avait par voie indirecte sur la terre. Lui et sa terre appartenaient au créancier. »

Dans une hypothèse comme dans l'autre, la propriété changeait de mains quoique la loi voulût qu'elle ne changeât pas. Il pouvait aussi se faire que l'emprunt fût simplement simulé et que l'on y recourût pour déguiser une vente de terre.

Tout cela n'est qu'hypothèse. M. Fustel le fait remarquer avec insistance; mais il ne voit pas d'autre moyen d'expliquer un fait avéré, attesté par Aristote : les deux cinquièmes des terres étaient entre les mains des femmes. Elles ne pouvaient ni hériter, dit-il en substance, ni acheter les terres; mais la loi ne leur défendait pas de recevoir des dots en valeurs mobilières, ni de posséder de l'argent. Riches d'argent, elles pouvaient en prêter et, lorsque la loi d'Epitadée vint permettre la donation entre vifs et le testament, il n'est pas étonnant qu'elles possédassent la plus grande partie des richesses de Lacédémone et les deux cinquièmes des terres.

M. Fustel explique ensuite l'effet instantané de la loi d'Epitadée par une hypothèse tellement brillante et tellement vraisemblable que nous croyons devoir reproduire *in extenso* son argumentation sur ce point.

« Les conséquences de changement (dans la législation), dit-il, durent être considérables; mais on est surpris de voir qu'elles aient été aussi rapides que le dit Plutarque. Il affirme qu'aussitôt que la nouvelle loi eût été promulguée, les riches acquirent des biens sans mesure et qu'ils dépouillèrent de leurs successions les héritiers naturels. Voilà une assertion qui ne se comprend pas à première vue; on ne se figure pas que tous les pères viennent à user tout à coup de la faculté qui leur est accordée de déshériter leurs fils pour faire passer leurs biens à des étrangers. Pourtant l'affirmation de Plutarque ne peut pas être rejetée, car elle est confirmée par Aristote et par Isocrate qui n'étaient pas très éloignés de l'époque d'Epitadée. Tous les deux assurent que les conséquences de sa loi se firent sentir immédiatement et que le déplacement des propriétés s'opéra tout à coup. Il n'y a qu'un moyen d'expliquer cela, c'est que ce déplacement était préparé

de longue date. Il s'était fait sourdement, depuis plusieurs générations, à l'aide des détours et des expédients dont nous avons parlé. La loi d'Epitadée dispensa les hommes de ces détours. Elle permit de faire au grand jour ce qui s'était jusqu'alors dissimulé sous des formes diverses. Grâce à elle, on put transmettre, non plus seulement la jouissance, mais la propriété, non plus seulement le *κλᾱρίον*, image du sol, mais le sol même, le *κλῆρος*. On conçoit, en effet, que les propriétaires endettés, à qui l'on permettait de tester et de donner, ne purent, dans la pratique, léguer et donner qu'aux créanciers. Le testament et la donation furent un moyen d'éteindre enfin la créance. On comprend ainsi que Plutarque ait dit qu'aussitôt la loi faite, « on vit les riches exclure les héritiers naturels. » Ces riches étaient déjà les détenteurs des valeurs mobilières, c'est-à-dire des titres de créance, qui depuis de longues années représentaient les biens fonciers. Ils avaient déjà dans leurs mains la valeur des terres, ils eurent désormais les terres elles-mêmes en se les faisant léguer ou donner entre vifs. C'est ainsi, suivant toute vraisemblance, que la plupart des lots de terre se trouvèrent brusquement détachés des familles auxquelles ils appartenaient depuis des siècles et passèrent, en un moment, aux mains d'un petit nombre de propriétaires. Ce résultat, qui a tant frappé Aristote, Isocrate et Plutarque, n'aurait été ni si complet, ni si rapide, s'il n'avait répondu à un état de choses déjà ancien. Il y avait longtemps que le petit propriétaire n'était plus propriétaire que de nom et que le sol ne lui appartenait plus que par une fiction légale. La loi d'Epitadée fit disparaître cette fiction.

On s'explique ainsi une singularité de l'histoire de Sparte. Ordinairement, la mise en circulation des terres par la faculté de les léguer ou de les donner est favorable à la division des fortunes. Comment donc se fait-il que la loi d'Epitadée ait pu avoir, au contraire, pour conséquence de faire disparaître immédiatement la petite propriété, et que, contrairement à tout ce que l'on voit dans l'histoire, elle ait été le signal de la création de grandes fortunes aristocratiques? C'est que cette loi n'est venue qu'après une longue période de temps, durant laquelle, par des moyens détournés, la petite propriété avait disparu et la terre s'était accumulée sous forme de créances en un petit nombre de mains. La loi nouvelle ne fit que mettre au grand

jour ce qui, jusque là, avait été dissimulé. Elle révéla le petit nombre de vrais propriétaires. Voilà pourquoi ce qui avait échappé à Thucydide et à Xénophon éclate aux yeux d'Aristote : « La terre est allée à peu d'hommes, dit-il, εἰς ὀλίγους ἦκεν ἡ χώρα. » Plutarque assure que, soixante ans plus tard, il n'y avait plus que cent propriétaires. Au-dessous d'eux végétait une foule d'hommes qui étaient de sang spartiate, mais qui ne possédaient rien, tourbe sans propriétés et sans droits, ὄχλος ἄπορος καὶ ἄτιμος. »

Tel est, dit en terminant M. Fustel, le résultat des institutions contre nature. Le législateur de Sparte avait voulu établir à tout jamais une discipline rigoureuse et un certain mode d'égalité. Mais les Spartiates trouvèrent moyen de rendre ces précautions inutiles et non seulement l'inégalité a pénétré dans Sparte, mais Sparte est même, parmi toutes les villes grecques, celle où il y a eu le plus de disproportion dans les richesses, ἀνωμαλία πτήσεων, dit Aristote. Elle est la seule qui nous offre le spectacle de la richesse se concentrant de plus en plus dans les mêmes mains. Plus le législateur avait fait d'efforts pour faire régner l'égalité, plus l'inégalité était devenue profonde.

En résumé donc, M. Fustel ne voit nulle part la moindre trace d'une propriété collective primitive. Au contraire, l'existence d'une propriété privée ne lui paraît pas douteuse et le législateur a fait tous ses efforts pour assurer le maintien de cette propriété.

Cette thèse est établie par une argumentation serrée et fondée sur les textes. Elle nous paraît difficilement réfutable. Aussi bien n'est-ce que sur quelques points accessoires et n'influant en rien sur les conclusions générales de l'auteur, que nous avons quelques observations critiques à présenter.

Tout d'abord, en ce qui concerne la distinction à établir entre la valeur des différentes sources, il est regrettable que M. Fustel s'en soit tenu à la division générale déjà indiquée par Grote; on aurait désiré une discussion plus détaillée, notamment en ce qui concerne Polybe, que M. Fustel relègue au rang des Sphaeros et des Persaeos, alors qu'il résulte du passage où il s'occupe de la constitution de Sparte, que cet historien a emprunté ses renseignements à des auteurs antérieurs au III^e siècle. Cela a été démontré d'une façon péremptoire par

M. Curt Wachsmuth dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* de 1870, ainsi que nous le verrons bientôt.

M. Fustel révoque ensuite en doute l'égalité primitive des lots de terre. « Les documents de la première catégorie (sc. antérieurs au III^e siècle), dit-il page 7, ne parlent pas d'égalité. » Platon, dit-il en substance page 8, rapporte que lors de la conquête de la Laconie, les Lacédémoniens établirent une sorte d'égalité dans le partage des terres; mais l'on ne peut accepter à la lettre cette assertion du philosophe parce que l'on sait que la Laconie a été conquise non d'un seul coup, mais bien par une série d'efforts durant plusieurs générations. On peut seulement voir là la preuve que l'antiquité croyait à un tel partage, d'ailleurs complètement conforme aux coutumes constantes des Grecs. Enfin, « Plutarque, dit-il p. 62, affirme aussi que Lycurgue établit 9000 lots égaux pour les Spartiates; mais on peut en douter, car ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon, ni Aristote ne parlent de ce partage égal. » « Nous ne pouvons donc voir là la preuve d'un régime d'égalité absolue. »

On peut concéder facilement à M. Fustel qu'il ne faut pas prendre à la lettre l'affirmation de Platon; car on sait par Plutarque et par Pausanias que d'autres partages eurent encore lieu après Lycurgue. Mais cela n'infirme en rien l'application du principe d'égalité des lots dans ces différents partages.

Quant à l'argument tiré du silence d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon et d'Aristote, il a déjà été produit par Grote et réfuté par Schömann d'une façon tout-à-fait convaincante selon nous. L'argumentation *e silentio* est fort dangereuse, dit en substance le savant allemand, et elle peut mener à des conclusions entièrement fausses. On ne peut lui accorder une valeur positive que pour les choses que les auteurs ne pouvaient manifestement pas ignorer et ne pouvaient pas ne point mentionner à cause du but et de l'ordonnance de leurs écrits. Or, ce n'est le cas pour aucun des auteurs cités plus haut.

En ce qui concerne Hérodote, les deux passages visés sont le livre I, chap. 65 et le livre VI, chap. 56 à 60. Dans le premier, Hérodote rapporte que Lycurgue changea les lois de Sparte, mais il n'entre dans aucun détail. « Il (Lycurgue) établit, dit Hérodote, les lois qui sont encore en vigueur à Lacédémone », et parmi ces lois, l'historien ne cite que celles qui ont trait à l'organisation militaire, c'est-à-dire, les énomoties, les triacades

et les syssities. La raison en est que, dans ce passage, il se propose seulement d'exposer comment les Spartiates, jusqu'alors mal gouvernés, parvinrent, grâce à l'organisation de Lycurgue, à vaincre les Tégéates. Les institutions militaires seules l'intéressaient ici et il n'avait nul besoin de mentionner les autres lois de Lycurgue. —

Dans le second passage, Hérodote raconte la querelle de Démarate et de Léotychidès, et il fait une petite digression sur l'origine et sur les prérogatives des rois de Sparte. Pas plus que dans le premier passage, il ne parle du régime agraire, et il n'avait nul besoin de le faire, car il n'expose pas la constitution de Sparte *ex professo*; il est simplement amené par son sujet à donner quelques éclaircissements sur différentes dispositions de cette constitution, mais on ne peut en rien argumenter de son silence contre celles des institutions qu'il ne mentionne pas.

On peut en dire autant de Thucydide. Le passage visé par Grote et probablement par M. Fustel est celui où le grand historien rapporte qu'autrefois les Grecs se nourrissaient et s'habillaient comme les Asiatiques et ajoute : « Les Lacédémoniens se servirent les premiers des vêtements en usage aujourd'hui et, pour le reste, les plus riches n'avaient rien qui les distinguât de la multitude » (I, 5). Or, il est clair qu'ici Thucydide n'avait pas à parler de l'égalité des biens, pas plus que du reste des institutions de Sparte.

Quant à Xénophon, son silence n'a pas plus de poids. Dans tout son traité de la république lacédémonienne, il ne s'occupe pas des lois ou des institutions politiques, mais seulement de la discipline que Lycurgue établit ou qu'on attribue à ce législateur. C'est pourquoi il expose avec le plus grand soin quelle était la discipline qui pesait sur le citoyen depuis sa naissance jusqu'à sa vieillesse la plus avancée, à la guerre aussi bien que dans la ville. Or, cette discipline fut la même pour les riches et pour les pauvres et il n'importait en rien que Lycurgue eût rendu les biens égaux ou non. Pour ce motif, Xénophon n'avait pas besoin de parler du régime de la propriété et il devait d'autant moins le faire qu'à l'époque où cette discipline existait encore, l'égalité des biens avait disparu depuis longtemps.

Reste Aristote. Il n'était nullement obligé de parler de l'égalité des biens; car il ne fait pas, du moins dans sa *Politique*, l'histoire des institutions de Sparte; il se borne à citer les insti-

tutions de cette ville au courant de sa dissertation sur les différentes constitutions de la Grèce. En outre, il n'expose pas les institutions telles qu'elles furent dans l'origine, mais bien telles qu'elles étaient de son temps. Or, de son temps, l'égalité avait depuis longtemps disparu de Sparte; mais cela ne prouve nullement qu'elle n'existât pas dans les premiers âges de cette ville.

Tels sont en substance, les arguments opposés par Schömann à l'argumentation *e silentio* produite par Grote. On voit qu'ils s'appliquent également à celle de M. Fustel. Aucun des auteurs cités par lui ne devait nécessairement signaler le partage égal des terres, par conséquent le silence qu'ils ont gardé à ce sujet ne peut pas valablement être invoqué comme une preuve de la non existence du régime égalitaire attesté par Plutarque et par Platon.

Au reste, il est peut-être un peu téméraire d'affirmer qu'Aristote n'a pas fait mention de l'égalité des terres. Gilbert, en effet (*Studien zur Altspartanischen Geschichte*, pp. 162 à 165), prétend que s'il n'en a rien dit dans sa *Politique*, il en a parlé ailleurs, dans ses *πολιτεῖαι*, ouvrage malheureusement perdu pour nous. Le savant allemand soutient que le fragment d'Héraclide de Pont *Πωλεῖν δὲ γῆν* etc. (Müller, *Fragm. hist. græc.*, II, p. 211, frag^t 7 d'Héraclide) dérive des *πολιτεῖαι* d'Aristote. Il se fonde pour le prouver sur la concordance des fragments d'Héraclide avec quelques renseignements fournis par Aristote, par exemple, en ce qui concerne le gouvernement tyrannique de Charilaos, l'origine et l'organisation de la *crypteia* etc. Or, l'*ἀρχαία μοῖρα* dont parle Héraclide est évidemment la même chose que *ἡ ἀρχῆθεν διατεταγμένη μοῖρα* de Plutarque (*Inst. Lacon.*, XXII). D'où Gilbert conclut que l'on trouve dans Aristote la preuve que la tradition d'un partage égal des terres datait déjà d'une époque antérieure à Agis et à Cléomène. Ainsi tomberait l'assertion de M. Fustel « que dans les sources de la première catégorie, il n'est pas question d'égalité des lots. »

Mais, alors même qu'on n'adopterait pas l'opinion de Gilbert, on trouverait une autre preuve, indiscutable celle-là, de l'inexactitude de l'allégation de M. Fustel dans le passage de Polybe VI, 45 et 46, ainsi que Curt Wachsmuth l'a démontré d'une façon péremptoire.

Curt Wachsmuth commence par signaler un phénomène assez étrange. C'est que l'on ait pu croire un critique aussi

perspicace que Polybe, capable d'avoir ajouté foi et d'avoir réfuté comme une chose certaine ce qui dans l'opinion de Grote et de M. Fustel n'était qu'une simple fiction, et cela alors que cette tradition n'aurait pris naissance qu'une génération avant lui. La légèreté de cet historien aurait été d'autant plus extraordinaire que, dans ce passage même, il reproche leur légèreté aux plus érudits des auteurs anciens, et, ce qui achève d'enlever toute vraisemblance à une méprise semblable de sa part, c'est qu'il a étudié de la façon la plus détaillée l'époque à laquelle la légende serait née et que cette légende aurait dû le jour au parti adverse de Polybe et de son père. Or, si ce parti s'était rendu coupable d'une pareille supercherie, Polybe n'aurait pas manqué de la signaler, tandis que l'on voit qu'il considérerait l'égalité des biens comme une chose indéniable.

Wachsmuth aborde ensuite la discussion du passage.

Polybe, comparant les institutions de Sparte et celles de l'île de Crète, s'étonne que les plus savants des auteurs anciens aient pu considérer ces deux constitutions comme semblables et il oppose à chacun de leurs dires des faits qui en démontrent l'inexactitude. Il y a une double série d'affirmations et une double série de faits, suivies toutes les deux d'une phrase exprimant l'étonnement de Polybe. Les allégations des auteurs sont introduites dans la première série par les mots τῆς Λακεδαιμονίων πολιτείας ἴδιον εἶναι φασι et dans la seconde par διατίθενται φασκοντες. Voici le développement de l'argumentation :

1^{re} SÉRIE.

a) *Allégations des auteurs* : Ils disent que ceci caractérise la constitution de Sparte : les lots de terres sont égaux à Lacédémone, l'argent y est méprisé, les rois sont héréditaires et les gérontes nommés à vie. 45, 2 à 5.

b) *État de choses en Crète* : En Crète, le contraire existe. La propriété est illimitée et inégale, l'argent y est en honneur, les magistratures y sont annuelles. 46, 1 à 4.

c) *Réflexion de Polybe* : De sorte que l'on est embarrassé de s'expliquer comment ils ont proclamé comme étant semblables des institutions si dissemblables. 46, 5.

2^{me} SÉRIE.

a) *Allégations des auteurs* : Ils font une longue dissertation

disant qu'à Sparte, grâce à Lycurgue, l'égalité et l'ordre règnent. 46, 6 à 8.

b) *Faits existants en Crète* : En Crète règnent les émeutes, les guerres civiles et la cupidité. 46, 9.

c) *Réflexion de Polybe* : Ils ont considéré cela comme indifférent et ont osé dire que les deux constitutions sont semblables. 46, 9.

Pour que ce parallélisme existe, il faut que le sujet des verbes ἐξηγγέλκασι, διατίθενται φάσκοντες, ἀποφηνάμενοι καὶ θεωροῦντες, οἶονται, θαρρόνσι δὲ λέγειν soit le même que celui de φασι et ἀποφαίνουσι, c'est dire οἱ λογιώτατοι τῶν ἀρχαίων συγγραφέων, Ἐφορος, Ξενοφῶν, Καλλισθένης, Πλάτων. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que l'argumentation de Polybe peut avoir la moindre valeur, sinon il opposerait des faits aux dires non de ces auteurs mais d'un sujet indéterminé *on* et dès lors, il ne pourrait réfuter ces auteurs. S'il en est ainsi, on obtient une preuve précise que ces λογιώτατοι τῶν ἀρχαίων συγγραφέων, ou tout au moins quelques uns d'entr'eux, ont parlé du partage égal des propriétés territoriales à Sparte. Et l'on peut sans crainte ranger Éphore parmi ceux qui en ont parlé. D'abord, Éphore est celui que Polybe attaque le plus spécialement; cela est prouvé par le blâme sévère qu'il lui inflige VI, 46, 10, en lui reprochant expressément d'avoir parlé des deux constitutions d'une façon telle que, sans les noms propres, on ne saurait de laquelle il s'occupe. Ensuite, c'est probablement à Éphore qu'il a emprunté les nos 46, 6, 7 et 8, c'est-à-dire cette dissertation montrant Lycurgue comme le meilleur législateur et exposant que deux choses sauvegardent tout état : le courage à la guerre et la concorde des citoyens; que Lycurgue, en détruisant la cupidité, a détruit du même coup les dissensions intestines et que, grâce à lui, Sparte, délivrée de cette peste, a joui de bonnes lois et vu régner la concorde dans son sein. Cette amplification, dit Wachsmuth, non seulement sent l'école d'Isocrate, mais se trouve en concordance évidente avec les paroles d'Éphore parlant de la constitution de Crète (frag^t 64); Éphore y représente la discorde comme étant la conséquence de la πλεονεξία et du luxe, tandis que la sobriété et la modération empêchent l'envie, etc. En outre, si l'on compare ce passage de Polybe avec Isocrate (Panath., p. 266, 270 et 271), on voit que le premier se meut dans un cercle d'idées familières à l'école de ce rhéteur en général et à Éphore en particulier. On en a pour

preuve encore que dans Diodore, (VII, 12), on rencontre des considérations analogues, et l'on sait qu'Éphore était la source principale de Diodore pour l'histoire grecque. Enfin, on trouve dans Justin, au milieu d'une partie provenant d'Éphore, un renseignement qui rattache clairement le partage égal des terres au nom de Lycurgue (Justin III, 3, 3). On peut donc conclure de cette discussion qu'Éphore a mentionné l'égalité des lots.

Enfin deux faits bien constatés, impliquent cette égalité; le premier c'est que l'*ἀποφορά*, c'est-à-dire le tribut à payer par l'hilote, était le même pour tous les champs; le second, que la contribution à la syssitie était uniforme, ce qui eût constitué une injustice flagrante si tous les lots n'avaient pas été égaux.

A la page 17, M. Fustel prétend que l'on ne peut jamais constater qu'un Spartiate vive à la campagne, sur son domaine. Il a probablement perdu de vue le passage de Xénophon (Hell. III, 3, 5), qui prouve que les Spartiates résidaient à la campagne.

Page 27, note 1, M. Fustel dit que l'on voit dans Hérodote IX, 80, un trait qui donne une idée de ce qu'un hilote pouvait acquérir en objets mobiliers. Or, il n'y est nullement question de cela. Hérodote raconte qu'après la bataille de Platée, Pausanias chargea les hilotes de recueillir le butin et que ceux-ci volèrent tout ce qu'ils purent et vendirent à vil prix aux Eginètes les objets volés. On ne trouve donc pas dans ce passage ce que M. Fustel y voit, et celui-ci nous paraît avoir forcé et dénaturé le sens du récit d'Hérodote.

On peut lui faire le même reproche en ce qui concerne un passage de Thucydide cité à la page 22. M. Fustel y parle des dispositions des hilotes à l'égard des Spartiates; il prétend qu'en 418, ils se levèrent en masse pour défendre Sparte et il renvoie à Thucydide V, 64. Mais on ne trouve là rien qui justifie l'allégation de M. Fustel. Thucydide se borne à dire que les Spartiates informés de l'imminence d'une défection de Tégée, s'y transportèrent eux et leurs hilotes avec une rapidité jusqu'alors sans exemple. Il n'y avait là rien de spontané de la part des hilotes et, dès lors, M. Fustel fait dire à Thucydide plus que cet historien ne dit en réalité.

Dans son exposition des institutions relatives au mariage, M. Fustel estime que celles-ci n'étaient pas sensiblement différentes de ce qu'elles étaient ailleurs et il rejette, page 27, le récit de Plutarque qui représente l'adultère, c'est-à-dire les rapports

d'une femme mariée avec un homme autre que son mari, comme permis et les femmes comme étant communes à tous. Sans doute, la promiscuité n'existait pas à Sparte et la monogamie y était de règle; mais il n'y a aucune raison sérieuse pour nier l'existence des pratiques rapportées par Plutarque. Xénophon, en effet, en atteste également l'existence, dans le 1^r chapitre de sa république des Lacédémoniens. M. Fustel, il est vrai, ne voit dans ce récit qu'une vague notion d'un antique usage rapporté par Polybe et suivant lequel « dans le cas d'impuissance du mari, la femme pouvait s'unir au plus proche parent de cet homme, surtout avec son frère (Polybe XII, 6, 8) ». Mais M. Fustel a mal lu Polybe; il n'y est nullement question de l'impuissance du mari. L'historien rapporte qu'à Sparte il était d'usage (πατρίον ἦν καὶ συνῆθες) que trois ou quatre frères et même plus n'eussent parfois qu'une seule femme pour eux tous et que les enfants leur fussent communs. Il ne s'agit donc pas ici d'un fait exceptionnel, causé par une circonstance fortuite: l'impuissance du mari, mais bien d'un usage constant. Polybe mentionne, en outre, les autres pratiques choquantes rapportées par Plutarque et par Xénophon. Nicolas de Damas va plus loin; il prétend que le commerce des femmes même avec les étrangers était autorisé (*Fragm. hist. græc.*, III, 458), et Hesychius, Photius et Suidas (s. v. *Λακωνικὸν τρόπον*) en parlent comme d'une particularité caractéristique des Lacédémoniens. Sans accorder la moindre valeur au témoignage des trois derniers écrivains, il nous paraît pourtant difficile de rejeter le récit si positif des historiens grecs cités plus haut, d'autant plus que les raisons alléguées par M. Fustel n'excluent pas l'existence de ces coutumes. Nous admettrons donc que l'adultère était permis à Sparte, si, bien entendu, il y avait consentement du mari. Quant à l'adultère dans le sens moderne du mot, c'est-à-dire la liaison clandestine d'une femme mariée avec un amant, il était évidemment défendu.

Le chapitre consacré aux syssities est, comme nous l'avons déjà dit plus haut, extrêmement intéressant, et l'argumentation de M. Fustel y est inattaquable. Nous nous bornerons à une seule observation: à la page 46, note 2, M. Fustel dit: « l'identité (des syssities civiles et des syssities militaires) a pu être complète à l'origine; elle ne l'était plus au temps de Xénophon ». Nous regrettons que M. Fustel n'ait pas fait connaître les motifs sur

lesquels il fonde cette assertion et notamment qu'il n'ait pas indiqué le passage de Xénophon qui s'y rapporte.

Le chapitre suivant : de la richesse mobilière, ne présente guère non plus le flanc à la critique. C'est une des parties les plus importantes et des mieux traitées de tout l'ouvrage. Nous eussions voulu pourtant y rencontrer une discussion de l'hypothèse de Hermann qui assigne comme date à la loi prohibant la détention de monnaies d'or et d'argent l'époque où Lysandre fit affluer à Sparte ces métaux précieux.

A la page 54, M. Fustel cite Phylarque comme attestant le grand nombre des esclaves à Sparte; or, il ne s'agit pas là d'esclaves mais bien d'hilotés, lesquels étaient des serfs, et non des esclaves proprement dits.

Plus loin, page 66, M. Fustel range les épeunactes parmi les non citoyens. Cette manière de voir est en contradiction formelle avec Théopompe (frag. 190 de Müll. *Fragm. hist. græc.*, I). Cet historien, en effet, affirme que les épeunactes sont des hilotés introduits dans le lit des citoyens morts à la guerre contre les Messéniens et qu'ils devinrent citoyens.

A la page 71 et suivantes, M. Fustel énumère les avantages qu'il y avait à n'être pas citoyen et sans oser l'affirmer, à cause de l'absence de documents, il se montre disposé à admettre que beaucoup de Spartiates encouraient volontairement l'atimie pour se soustraire à l'intolérable discipline, notamment au service militaire, et pour pouvoir faire le commerce et s'enrichir de cette façon. Il voit une indication de ce fait dans l'anecdote racontée par Plutarque au sujet du grand nombre de *τρέσαντες* qu'il y eut à Sparte après la bataille de Leuctres (Plut. Agesilas, XXX et Apopht. Laconica Agesilai).

Nous ne pouvons nullement admettre cette manière de voir. Si pénible, si dure que fût la loi, l'atimie était plus pénible et plus dure encore, surtout celle qui frappait les *τρέσαντες*. Car le citoyen frappé de cette atimie n'était plus protégé par les lois; il était à la merci du premier venu qui pouvait même le frapper. De plus, certains faits de l'histoire de Sparte prouvent que les Spartiates attachaient le plus grand prix à la possession des droits politiques. C'est parce qu'il était privé de ces droits que Cinadon trama avec les classes inférieures la conspiration qui mit l'état à deux doigts de sa perte. En outre, par deux fois, on recula devant l'application de la loi aux citoyens qui avaient

capitulé avec l'ennemi ou avaient fui devant lui. Après la prise de Sphactérie, on mitigea la peine en ne frappant que d'une atimie partielle ceux qui s'étaient rendus aux Athéniens, et l'on ne tarda pas à les réintégrer dans tous leurs droits. Après la bataille de Leuctres, on alla plus loin encore ; on laissa sommeiller la loi pendant un jour pour ne pas devoir l'appliquer aux fuyards et ce, parce que, dans les deux cas, on craignait une révolte de ceux qui avaient encouru l'atimie.

M. Fustel est dont fort mal fondé à se servir du passage de Plutarque pour insinuer que les Spartiates fuyaient parfois pour s'attirer volontairement l'atimie. Au contraire, le récit de Plutarque se retourne contre lui ; les *τρέσαντες* dont il y est question, étaient des fuyards véritables ; ils s'étaient sauvés épouvantés par le choc des Thébains et ils avaient si peu fui pour devenir *ατίμοι* que, vu leur grand nombre, l'on n'osa pas sévir contre eux, tant on craignait qu'ils ne soumissent pas à la peine encourue.

Page 76, M. Fustel dit que l'emprunt était interdit à Sparte et qu'on devait procéder par des détours. Cette opinion est difficilement conciliable avec un passage de Dioscoride, où cet auteur explique les formalités usitées pour contracter un emprunt. (Dioscoride, *Fragm. hist. græc.*, II p. 193).

Telles sont les principales objections que nous soumettons à M. Fustel. On voit qu'elles n'influent en rien sur ses conclusions générales, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Aussi peut on regarder comme amplement démontrée la thèse qu'il soutient. Plusieurs des résultats auxquels il est arrivé peuvent être considérés comme définitivement acquis et son *Etude sur la Propriété à Sparte* est un beau et bon livre dont la lecture sera aussi agréable qu'utile à tous ceux qui s'occupent des antiquités grecques.

ADH. MOTTE.

Éléments d'algèbre, rédigés conformément aux programmes pour les classes de troisième, seconde et philosophie, par P. PORCHON, professeur de Mathématiques au lycée de Versailles. PARIS, GERMER BAILLIÈRE et C^{ie}, 1882. Un vol. in-12 de 296 pages. Prix : 3 fr.

Ce nouveau traité d'Algèbre, rédigé conformément aux programmes français, renferme les matières qui, en Belgique, sont ordinairement enseignées dans les classes d'humanités. Cet ouvrage, après un examen attentif, nous a semblé bien fait, et, surtout, plus rigoureux que ne le sont beaucoup d'autres traités élémentaires. Nous ne faisons de réserve que pour la théorie des quantités négatives; néanmoins nous reconnaissons que l'on doit laisser à chaque auteur la liberté de traiter à sa manière ce chapitre difficile de l'algèbre élémentaire.

Nous donnons ici la table des matières de tout l'ouvrage, en y ajoutant, quand il y a lieu, quelques simples remarques.

Chap. I Introduction. Chap. II. Notations algébriques.

Chap. III. Addition et soustraction des polynômes. Chap. IV. Multiplication. Dans ces deux chapitres, qui sont particulièrement bien faits, l'auteur suppose que, dans chaque expression algébrique, on donne aux lettres des valeurs telles que les soustractions indiquées soient possibles arithmétiquement. N° 32. « Un polynôme est ordonné suivant les *puissances* croissantes ou décroissantes d'une lettre... » A la rigueur, il faudrait dire : suivant les *exposants* croissants ou décroissants d'une lettre; car, a , a^2 , a^3 , ... ne sont des puissances croissantes que si a est plus grand que 1.

Chap. V. Quantités négatives. « Les quantités négatives, dit l'auteur, malgré l'interprétation qu'on en peut faire dans certains cas, ne sont pas réellement des quantités : elles constituent de purs symboles dépourvus de sens par eux-mêmes. Il nous est donc permis d'adopter des règles arbitraires pour le calcul de ces symboles. Mais, comme nous nous proposons de généraliser les règles du calcul algébrique, la seule convention qui puisse présenter de l'utilité est de traiter les expressions algébriques de la même manière, que leur valeur numérique soit négative ou qu'elle soit positive. » En conséquence, l'auteur admet comme *définitions* les égalités suivantes :

$$a + (-b) = a - b, \quad a - (-b) = a + b,$$

$$a \times (-b) = -ab, \quad (-a) \times b = -ab, \quad (-a) \times (-b) = +ab.$$

Chap. VI. Division. N° 60. Le quotient de $20 a^3 b^2 c^2$ par $15 a^2 b^3$ est $\frac{4}{3} a^{3-2} b^{2-3} c^2$, ou $\frac{4}{3} a^1 b^{-1} c^2$, « car ce résultat, multiplié par le diviseur, reproduit le dividende. » Nous désirerions voir donner plus d'extension à cette preuve. Même remarque pour les n° 56 et 61. N° 63. « Le reste... est le produit du diviseur par la partie inconnue du quotient. » Il serait bon d'ajouter la preuve. N° 67 et suiv. Divisibilité par $x - a$. Il est nécessaire de dire qu'il s'agit d'un polynome *entier et rationnel*. Ainsi le polynome $\sqrt{x^2 - a^2} + 5 \sqrt{x - a}$, qui s'annule pour $x = a$, n'est pas divisible par $x - a$. Chap. VII. Fractions algébriques. N° 78. Il serait bon de donner la règle, la même qu'en arithmétique, pour former le plus petit commun multiple de plusieurs quantités algébriques, supposées décomposées en leurs facteurs simples.

Chap. VIII. Équations du premier degré à une inconnue. La discussion de l'équation $ax = b$, ainsi que l'interprétation des symboles $\frac{m}{0}$ et $\frac{0}{0}$, ne nous semblent rien laisser à désirer, au point de vue de la rigueur. N° 102. Selon nous, l'équation $a^3 x + b^3 = b^2 x + a^3$ est réellement indéterminée pour $a = b$. Il y a un cas d'indétermination *apparente* au n° 152.

Chap. IX. Problèmes conduisant à des équations du premier degré à une inconnue. Très-bon chapitre, où l'auteur traite 8 problèmes d'arithmétique, 2 de géométrie, 2 de physique et 4 de mécanique (sur le mouvement uniforme).

Chap. X. Résolution d'un système d'équations du premier degré à plusieurs inconnues. Chap. XI. Problèmes du premier degré à plusieurs inconnues. Il serait bon de rendre compte, *a priori*, de l'impossibilité du problème V et de l'indétermination du problème VI.

Chap. XII. Formules générales pour la résolution d'un système de deux équations du premier degré à deux inconnues. Discussion. Chap. XIII. Interprétation des quantités négatives. Discussions de problèmes du premier degré. Ces deux chapitres sont certainement des meilleurs de l'ouvrage. Tout y est rigoureux et en même temps clair et suffisamment étendu.

Chap. XIV. Inégalité du premier degré. Chap. XV. Équations

du second degré à une inconnue. Chap. XVI. Décomposition du trinome du second degré en facteurs du premier degré. Inégalités du second degré.

Chap. XVII. Problèmes sur les équations du second degré. Systèmes d'équations. Dans ce chapitre, l'auteur traite 5 problèmes de géométrie, ainsi que des questions de maximum et minimum.

Chap. XVIII. Problèmes sur le mouvement uniformément varié. Chap. XIX, XX, XXI : Progressions arithmétiques et géométriques, logarithmes, intérêts composés et annuités.

En résumé, le livre de M. Porchon est un excellent manuel, que nous recommandons bien volontiers aux professeurs de l'enseignement moyen.

E. GELIN.

ACTES OFFICIELS.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — PROMOTIONS.
NOMINATION ET CHANGEMENT D'ATTRIBUTION.

Par divers arrêtés royaux du 4 novembre 1881, sont promus au rang de professeurs ordinaires, les professeurs extraordinaires de l'université de Gand dénommés ci-après, savoir :

MM. Thomas (Paul), de la faculté de philosophie et lettres ;
Motte (Adhémar), de la même faculté ;
Galopin (Gérard), de la faculté de droit ;
De Ridder (Remi), de la même faculté ;
Leboucq (Hector), de la faculté de médecine.

Par arrêté royal de la même date, M. Rolin (Albéric), docteur en droit, avocat près la cour d'appel de Gand, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de droit de l'université de la même ville.

Il donnera, dans cette faculté, le cours de droit pénal (première partie du cours de droit criminel belge). Ses autres attributions seront fixées par une disposition ultérieure.

Par arrêté royal de la même date, M. Gondry, professeur ordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, déchargé, sur sa demande, du cours de droit administratif, est chargé du cours d'*instruction criminelle* dans la même faculté.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN.

ATHÉNÉE ROYAL DE BRUXELLES. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — ADMISSION
À LA PENSION.

Par arrêté ministériel en date du 18 octobre 1881, M. Bouillon, A. maître de gymnastique à l'athénée royal de Bruxelles, est admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la pension et autorisé à conserver le titre honorifique de ses fonctions.

DÉMISSION.

Un arrêté royal en date du 21 novembre 1881 accepte la démission de M. Hennebert (G.), de ses fonctions de professeur chargé de la deuxième latine à l'athénée royal de Bruxelles, et l'admet à faire valoir ses droits à la pension. Aux termes du même arrêté, M. Hennebert est autorisé à conserver le titre de professeur ordinaire.

VARIA.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur communiquant le passage suivant, qui termine la remarquable étude de M. Voituren, indiquée dans notre Bibliographie.

Nous voyons d'après cela comment il faut enseigner les langues. Les deux écoles philosophiques opposées, l'école sensualiste et l'école spiritualiste, se présentent ici de nouveau avec leurs méthodes exclusives. La première veut qu'on apprenne la grammaire par la langue; la seconde, la langue par la grammaire. Il faut, disent les sensualistes, que les élèves apprennent les langues étrangères, anciennes ou modernes, comme ils ont appris leur langue maternelle; que d'abord, par l'usage, ils se familiarisent avec les mots et les constructions, et qu'ensuite ils s'efforcent de se rendre compte de l'emploi de ces mots et de ces constructions, pour parvenir à la connaissance des règles de la grammaire. L'étude de la grammaire ne doit venir que lorsque l'élève sait déjà parler la langue et lorsque sa raison est assez développée pour comprendre des abstractions. Les spiritualistes veulent, au contraire, que les enfants apprennent d'abord la grammaire, et qu'ils acquièrent la connaissance et l'usage de la langue étrangère par l'application des règles. Ceux-ci préconisent la méthode dogmatique ou synthétique; ceux-là, la méthode empirique ou analytique.

Le choix entre ces deux méthodes dépend du but que l'on se propose. Si l'on veut apprendre la langue étrangère dans un but pratique, c'est la première méthode qu'il faut préférer; l'usage inconscient doit précéder l'étude des règles, et celles-ci ne doivent être apprises qu'afin de faciliter l'emploi des mots, des formes et des constructions. A ce point de vue, les règles mécaniques auront autant et peut-être même plus de valeur que les règles rationnelles. Mais si on veut l'apprendre à la fois pour s'en servir et pour développer la pensée, alors c'est à la seconde méthode qu'il faut recourir. L'étude des langues mortes devenues classiques ayant ce double but, la seule méthode qui convienne aujourd'hui est la méthode dogmatique ou synthétique. Les règles mécaniques devront être proscrites.

L'enfant, généralisant dès qu'il commence à penser, est capable de comprendre, à l'âge de sept ou huit ans, les premières règles de la grammaire, c'est-à-dire les plus simples et les plus générales. Il suffit de quelques exemples pour qu'il les saisisse et qu'elles ne restent pas, dans son esprit, à l'état d'abstractions vides. Les exemples doivent accompagner les règles, mais non les précéder; sans cela ils n'auraient pour lui aucune

signification. La méthode empirique, qui met les exemples avant les règles, cherche en les multipliant à suppléer à leur défaut de sens pour l'élève ; mais elle n'aboutit qu'à produire de la confusion dans son esprit.

La mémoire joue un rôle important dans l'étude des langues. L'enfant a la mémoire plus facile que les personnes âgées ; il faut en profiter pour lui faire apprendre par cœur les règles fondamentales et les principales définitions de la grammaire, afin qu'il les ait toujours à sa disposition. On a souvent abusé des exercices de mémoire ; les maîtres oublient parfois que la mémoire ne doit être qu'un auxiliaire des facultés intellectuelles et que le grand but de l'instruction est de développer la raison. Mais l'abus n'est pas un motif pour proscrire une chose utile ; c'est ce qui arrive cependant aujourd'hui : on essaie de supprimer les exercices de mémoire dans l'espoir d'augmenter l'initiative de l'élève et de le forcer à faire constamment usage de sa raison. C'est une erreur nouvelle : sans la mémoire, l'intelligence manque de point d'appui et s'agite dans le vide. Il est bon que l'enfant apprenne par cœur des fragments des poètes et des prosateurs, afin de faire provision de mots et de tournures et de ne pas devoir recourir sans cesse au dictionnaire. Il est éminemment utile, pour l'étude des langues mortes, qu'il apprenne de mémoire, dès l'âge de neuf ou dix ans, les déclinaisons, les conjugaisons et les règles les plus simples de la lexicographie. C'est par elles qu'on lui fera comprendre de bonne heure les idées premières, si l'on a soin de ne pas borner cet exercice à une simple récitation mécanique.

On veut aussi aujourd'hui proscrire les thèmes. Ceux qui ne voient dans l'étude des langues mortes qu'un moyen de parvenir à lire dans le texte les auteurs ne comprennent pas leur utilité. Elle est très grande au point de vue de la culture de l'esprit. Les thèmes d'application des règles de la grammaire rendent, plus que tout autre exercice, ces règles familières aux élèves. Nous en dirons autant de l'analyse grammaticale, à la condition qu'elle ne se réduise pas à une opération machinale, à une énumération superficielle des diverses espèces de mots, mais qu'elle soit raisonnée et une application intelligente des règles relatives à la fonction des différents termes de la phrase. Enfin la méthode dogmatique exige, avec raison, l'étude systématique des règles de la grammaire ; la méthode empirique veut la remplacer par des explications du professeur données à l'occasion des difficultés grammaticales qu'on rencontre dans la lecture d'un auteur. Les règles s'éclairaient mutuellement lorsqu'elles sont coordonnées, liées entre elles par des principes communs ; on les comprend et on les retient mieux, de cette manière, que lorsqu'elles sont données isolément, rattachées seulement à quelques phrases que fournit le hasard.

Pour la culture de l'esprit, il faut renoncer aux grammaires empiriques, qui ne sont que des recueils de procédés et d'artifices pratiques, et adopter les grammaires philosophiques ou raisonnées. Il faut revenir à la tradition de Port-Royal et continuer l'œuvre entreprise par Lancelot. C'est en cela que doit consister principalement la réforme de l'enseignement des huma-

nités. La grammaire doit être une logique pratique ; ses grands principes sont les mêmes que ceux de cette science ; il y faut subordonner toutes les règles particulières et les exceptions qui ne tiennent qu'au caprice de l'usage. Les travaux de la philologie comparée permettent aujourd'hui de poursuivre l'œuvre de Lancelot et d'introduire dans les grammaires la simplicité et la clarté des principes de la logique. La philosophie a des enseignements pour tous les âges : c'est par des grammaires raisonnées qu'elle pourra le mieux parler aux jeunes intelligences.

La méthode dogmatique rationnelle apprend aux élèves à s'élever sans cesse aux idées générales et à rechercher la raison des choses ; par cela même, elle leur donne la force de dominer et de diriger leurs sensations. Elle forme des hommes réfléchis, maîtres d'eux-mêmes, sachant s'observer et observer les choses, parce qu'ils possèdent la lumière intérieure. La méthode empirique, qui prétend donner aux élèves l'habitude de l'observation et de l'induction, n'y parvient que très imparfaitement. Elle fait illusion parce qu'elle produit quelques résultats dans le domaine très restreint de l'enseignement des sciences naturelles ; mais ailleurs elle est stérile, lorsqu'elle ne se réduit pas à cacher, par un artifice d'exposition, l'emploi de la méthode dogmatique. C'est celle-ci qui fait acquérir les idées générales au moyen desquelles l'élève se dirige dans les observations qu'il fait. Par elle-même, la méthode empirique assujettit l'esprit à l'empire des sens, loin de l'en affranchir. On croit, en l'employant, développer l'esprit scientifique, que l'on oppose bien à tort à l'esprit philosophique ; en réalité, on habitue la pensée à se contenter des apparences et à rester à la surface des choses. L'esprit philosophique, qui cherche sans cesse à remonter aux véritables causes, aux idées premières et générales, est l'allié naturel ou, mieux encore, le père de l'esprit scientifique. Ceux qui ont fait faire les plus grands progrès aux sciences étaient des philosophes. Il suffit de citer Aristote dans l'antiquité et Descartes dans les temps modernes.

C'est donc au développement de l'esprit philosophique qu'il faut tendre dans l'enseignement à tous les degrés. On y parviendra par l'étude des langues à l'aide de la grammaire et par l'emploi de la méthode dogmatique rationnelle. L'esprit philosophique formera des hommes pratiques dans le sens le plus élevé, qui n'exclut pas l'amour du progrès. Les élèves qui l'auront reçu seront « comme ces philosophes, dont parle Montaigne, grands en science... qui, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a vu voler d'une aïe si haute, qu'il paraissait bien leur cœur et leur âme s'être merveilleusement grossis et enrichis par l'intelligence des choses. »

PÉRIODIQUES.

En donnant les sommaires d'un certain nombre de recueils périodiques, nous n'indiquerons pas toujours tous les articles qui y sont contenus; nous signalerons surtout ceux qui nous paraîtront de nature à intéresser spécialement les professeurs et les hommes d'étude qui lisent notre *Revue*.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. M. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris.

Sommaire du 17 octobre : **Gevaert**, Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité (E.). — **Kruszewski**, Étude sur la méthode en phonétique (L. Havet). — Du 24 : Fragments des comiques attiques, I, p. p. **Kock** (Henri Weil). — Les satires d'Horace, p. p. **Schütz**; les poésies d'Horace, p. p. **L. Müller**; **L. Müller**, Vie d'Horace (Emile Thomas). — Du 31 : **Usener**, Texte grec des actes des martyrs scillitains; **Aubé**, Étude sur un nouveau texte des martyrs scillitains (Max Bonnet). — **Birt**, l'Espérance, poème de Théocrite et de Callimaque (A. Couat). — Du 7 novemb. : **Zimmer**, Etudes celtiques, I (H. d'Arbois de Jubainville). — Du 14 : Corpus inscriptionum semiticarum, 1^{re} fascicule (J. Halévy). — **Tamizey de Larroque**, les correspondants de Peiresc, III et IV, Jean-Jacques Bouchard et Joseph Gaultier, prieur de la Valette — Du 21 : Tacite, Agricola, p. p. **Cornelissen** (J. Gantrelle). — Du 28 : Les tragédies d'Eschyle, p. p. **Kirchoff**; Eschyle, morceaux choisis, p. p. **Weil** (Alfred Croiset). — Du 12 déc. : **Réville**, Prolégomènes de l'histoire des religions (Maurice Vernes). — **Comparetti**, Mémoire sur les papyrus d'Herculanum (Ch. G.). — **Tümpel**, Arès et Aphrodite (Jules Martha). — Thucydide, traduit par **Jowett** (Alfred Croiset). — Du 19 : **Zehger**, quelques corrections au texte d'Horace (Louis Havet). — Du 26 : **L. Müller**, Métrique grecque et latine, trad. par Legouez (Alfred Croiset). — Tacite Annalés, p. p. **Dupuy** (J. Gantrelle). — **Niedner**, Le tournoi en Allemagne au XII^e et au XIII^e siècle (X).

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Emil Hübner. — Sechszehnter Band. zweites Heft. Berlin 1881.

Inhalt : W. Dittenberger, kritische Bemerkungen zu griechischen Inschriften. — J. Freudenthal, zu Proklus und dem jüngeren Olympiodor. — H. Jordan, altlateinische Inschrift aus Rom (hierzu eine Doppeltafel). — Chr. Belger, ein neues Fragmentum mathematicum Bobiense (hierzu

zwei Tafeln). — Joh. Weber, Interpolationen der Fastentafel. — H. Droysen, der attische Volksbeschluss zu Ehren des Zenon. — E. Hubner, zur Bewaffnung der römischen Legionare. — M. Schanz, zur Stichometrie.

Drittes Heft. Inhalt: W. Dittenberger, sprachliche Kriterien für die Chronologie der platonischen Dialoge. — P. Stengel, die Opfer der Hellenen an die Winde. — H. van Heerwerden, *Homerica*. — E. Maass, ein angebliches Enniusfragment. — E. Maass, das vaticanische Verzeichniss der Aratcommentatoren. — E. Albrecht, wiederholte Verse und Versteile bei Vergil. — Th. Mommsen, Schweizer Nachstudien. — Id., Inschrift aus Caiatia. — G. Wissowa, *analecta Macrobiana*.

Société belge de Géographie. Bulletin ; 5^e année. 1881. N^o 5. Septembre-Octobre.

Sommaire ; Capitaine Hannot. Voyage dans la lune. — C. Goffart. Les reliefs. — J. Peltzer. L'Orégon. — Alexis M. G. Le méridien initial. — E. Adan. Causerie scientifique (XIX). — E. Suttor. Chronique géographique. — Régions polaires. — Europe. — Asie. — Afrique. — Amérique. — Océanie.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl.

1881. *Achtes und neuntes Heft.*

Erste Abtheilung. Abhandlungen. Homerische Untersuchungen über das sechste Lied vom Zorne des Achilleus in *Z* und *H* der Ilias und die darauf bezügliche Literatur. Von Hans Karl Benicken in Rastenburg O-Pr. — Zu Vergilius. Von Wenzel Klouček in Prag. — Zu Virg. Aen. I, 446 ff. Von A. Baar in Görz.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Theogonie und Astronomie. Ihr Zusammenhang nachgewiesen an den Göttern der Griechen, Aegypter, Babylonier und Arier von Anton Krichenbauer. Wien, Karl Konegen 1881. VIII und 461 SS. 8^o. Angez. von Alois Rzach in Prag. — Die Aeneide Vergils für Schüler bearbeitet von Dr. Walther Gebhardi, kön. Gymnasialoberlehrer. Erster Theil : Der Aeneide erstes und zweites Buch mit einer Einführung in die Lecture des Gedichts. Paderborn, Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh, 1880. Angez. von Dr. Frans Süß in St. Pölten. — *De arte metrica Commodiani*. Scripsit Fridericus Hansen. Argentorati, 1881. 90 p. (Inauguraldissertation). Angez. von Dr. Joh. Huemer in Wien. — Manetho und Diodor, eine Quellenuntersuchung von Dr. Jacob Krall. Wien 1880. In Comm. bei C. Gerold's Sohn. Angez. von Adolf Bauer in Graz.

Zehntes Heft : Abhandlungen. Die Rede des Oedipus in Sophokles' Oed. Rex. V. 216-275. Von Wilhelm Fox in Feldkirch. — Etymologisches. Von Hermann Rönsch in Lobenstein. — Zu Ausonius Epitaph. X. Von Karl Schenkl in Wien. — Literarische Anzeigen. Studien zu Sophokles. Von Otto Hense. Leipzig, Teubner, 1880. VIII und 322 SS. Angez. von Heinr.

Stef. Sedlmayer in Wien. — Wilhelm Soltan (in Zabern im Elsass). Ueber Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen. Berlin, Weidmannsche Buchhandl. 1880. XXIV und 605 SS. Angez. von Wilh. Kubitschek in Wien.

Wiener Studien. Zeitschrift für classische Philologie. Supplemen der Zeitschrift für österr. Gymnasien. Verantwortliche redacteurs: Wt Hartel, K. Schenkl. Dritter Jahrgang 1881. Zweites Heft.

Inhalt: Die Söldnerinschriften von Abu-Simbul. Von E. Abel. — Zum Codex Athous und zum ersten Prooemium des Babrios. Von P. Knöll. — Die Ueberlieferung der Reden des Isaeus in Codex Crippsianus. Von H. Schenkl. — Eine attische Prytanenurkunde. Von E. Gollob. — Zur Kritik der Paraphrase des Nonnos von Panopolis. Von A. Scheindler. — Epigraphisches. Von O. Hirschfeld. — Zu den Silvae des Statius. Von O. Hirschfeld. — Zu Lucilius. Von J. Stowasser.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Goettingen, 1881.

Inhalt des siebenten Heftes, 1881: Grammatische studien zu Apollonius Rhodius von Aloys Rzach. — Ueber die Quellen des Cassius Dio für die ältere römische geschichte. Von A. Baumgärtner. — Criticisms and elucidations of Catullus. By H. A. J. Munro. — De M. Valeri Martialis poetarum Augustae aetatis imitatore. Scr. E. Wagner. — Caius Julius Caesar num in bello Gallico enarrando nonnulla e fontibus transcripserit. Scr. Petersdorf. — Ueber den namen Italien. Eine historische untersuchung von B. Heisterbergk. — Geschichte der römischen kaiserlegionen von Augustus bis Hadrian. Von W. Pfitzner. — Geschichte der Karthager. Von Otto Meltzer. — Max Heynacher, was ergiebt sich aus dem sprachgebrauch Caesars im Bellum Gallicum für die behandlung der lateinischen syntax in der schule?

Philologische Wochenschrift, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder.

1 Jahrgang. 1 Oktober 1881.

Recensionen und Anzeigen: **Madvig**, Römische Verfassung und Verwaltung. — **Bernays**, Phokion und seine neueren Beurteiler. — **Fischer**, der Logograph in Platons Euthydem. — **Destunisten** mittelgriechische Dichtungen. — **Tacitus Agricola** ed. Cornelissen. — **Conrad Celtes** Epigrammata. — 8 Oktober. **M. H. E. Meier** und **G. Fr. Schömann**, der attische Process. — **Maurici Schmidt** commentatio de numeris in choricis systematis Aiacis Sophocleae continuatis. — **Plautus**, Asinaria ed. G. Götz et G. Loewe. — **M. Heynacher**. Was ergiebt sich aus dem Sprachgebrauch Cäsars im bellum Gallicum für die Behandlung der lateinischen Syntax in der Schule? — **Cornelius Nepos** ed. C. G. Cobet. — 15 Oktober. **Platonis opera** quae feruntur omnia. Ad codices denuo collatos edidit Martinus Schanz. — **Philologische Untersuchungen**. Herausgegeben von

Kiessling und v. Wilamowitz. 2 Heft. — **Theodor Vogel**, Q. Curti Rufi Historiarum Alex. etc. — **Etymologisches Wörterbuch** der lateinischen Sprache von Al. Vanicek. — **Georges**, Latein. Wörterbuch. — **Dr. W. Pappes** Griechisch-Deutsches Handwörterbuch. — 22 Okt. **Plotonis opera quae feruntur omnia**. Ad codices denuo collatos edidit Martinus Schanz. (Zweiter artikel). — **J. Baumann**, de arte metrica Catulli. — **K. P. Schulze**, Catullforschungen. — **R. Richter**, Catulliana. — **O. Harnecker**, Catulls carm. LXVIII. — **Oehmichen**, plinianische Studien zur geographischen und kunsthistorischen Litteratur. — **Theodorus Vogel**, de Dialogi qui Taciti nomine fertur sermone iudicium. — **J. H. Schmalz**, über die Latinität des P. Vatinius in den bei Cicero ad fam. V. 9 und 10 erhaltenen Briefen. — **W. Pökel**, philologisches Schriftsteller-Lexikon. — 29 Oktober. **R. Hercher**, Homerische Aufsätze (O. Braumüller). — **C. T. Newton**, die griechischen Inschriften (H. Röhl). — **A. Waltz**, des variations de la langue d'Horace. — **Tacitus'** Geschichtswerke übersetzt von V. Pfannschmidt. — **Tacitus** de origine — Germanorum ed. A. Holder (W. Hirschfelder). — **Index** lectionum Univ. Berol. (Vahlen ad Tacitum) (G. Andresen). — 5 November. **E. Curtius** und **J. A. Kaupert**, Karten von Attika (Chr. Belger). — **F. Leo**, über einige Elegien Tibulls (H. Magnus). — **Thomé**, de Flori elocutione (J. H. Schmalz). — **Fr. Seck**, de Pompei Trogi sermone (J. H. Schmalz). — **J. H. Kan**, Erasmania (Horawitz). — **D. Reichling**, Johannes Murellius (Horawitz). — **A. W. Hofmann**, die Frage der Theilung der philosophischen Facultät (λ). — **E. A. Richter**, die Abiturienten der Realschulen I. Ordnung und Gymnasien (λ). — 12 November. **H. Schliemann**, Reise in der Troas (J. Menadier). — **E. Szántó**, das attische Bürgerrecht (H. Röhl). — **Catalogus** Codicum Universitatis Budapestinensis (E. Abel). — **Euripides**, Medea by A. W. Verrail (H. Gloël). — **A. Baszel**, die Reden des Thukydides (A.). — **A. Gerber** u. **A. Greef**, Lexicon Taciteum (G. Andresen). — **C. S. Köhler**, Hömer. Analekta für Schule und Haus (O. Braumüller). — **Lazarewicz**, Flores Homerici (O. Braumüller). — **Schottmüller**, über den gegenwärtigen Stand der orthoepischen Forschung im Lateinischen. — **Bericht** über die Sitzung der archäologischen Gesellschaft in Berlin am 1 Novemb. 1881. — 19 November. **E. Curtius** und **J. A. Kaupert**, Karten von Attika (Zweiter Artikel) (Chr. Belger). — Id. Wandplan von Alt-Athen (C. Belger). — **K. L. Kayser**, Homerische Abhandlungen (Gustav Lange). — **Adam**, über die 28 Ode im ersten Buche des Horaz (E. Rosenberg). — **A. D. Jörgensen**, Georg Zoega (O. Brenner). — 26 November. **M. Duncker**, Geschichte des Altertums Bd. V. (A. Holm). — **A. Bauer**, Themistokles (G. J. S.). — **Horatius** rec. M. Gitlbauer. — **Stange**, Namen der Himmelsgehenden in der lateinischen Prosa (Max C. P. Schmidt). — **Stix**, Gebrauch des Infinitiv bei Demosthenes (T.). — 3 Dezember. **E. Curtius**, Altertum und Gegenwart. — **G. Dillenburger**, Q. Horatii Flacci opera omnia. (W. Hirschfelder). — **E. Wölfflin**, die allitterierenden Verbindungen der lateinischen Sprache (G. Andresen). — **C. S. Koehler**, das Tierleben im

Sprichwort der Griechen und Römer nach Quellen und Stellen in Parallele mit dem deutschen Sprichwort (H. Genthe). — **H. Perthes**, Lateinisches Lesebuch für die Sexta der Gymnasien und Realschulen (ß). — 10 Dezember. **G. Wilmanns**, *Corpus inscriptionum latinarum*. Vol. VIII (F. Haug). — **O. Eichert**, Wörterbuch zu Curtius (Max. C. P. Schmidt). — **W. Brambach**, die Sophokleischen Chorgesänge erklärt. 2 Aufl. (H. Gleditsch). — **Ch. Cron**, der Platonische Dialog Laches nach Form und Inhalt betrachtet (Heller). — **M. Zirwick**, Studien über griechische Wortbildung (G. Stier). — 17 Dezember. **O. Retzlaff**, Vorschule zu Homer (Otto Braumüller). — **Planti Miles gloriosus** ed. O. Ribbeck (Max Niemeyer). — **Horatius** rec. G. Hirschfelder (W. Hirschfelder). — **Ciceronis oratio Philippica II** ed. J. Gantrelle. — **Senecae dialogi** rec. H. A. Koch et Vahlen (W. Studemund). — **Taciti Agricola** ed. E. Jacob (Georg Andresen). — **A. Mészáros**, Zeit der Horazischen Episteln (A.). — **J. Kont**, Lessing als Philologe (A.).

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen.

29 Oktober 1881. **Th. Barthold**, Hippolytus des Euripides (Fecht). — **C. Nipperdey**, *Caesaris commentarii* (H. Krafft). — **M. Petschenig**, Zur Kritik und Würdigung der Passio sanctorum quattuor coronatorum (J. Huemer). — **R. Schneider**, Die Geburt der Athena (O. Hempel). — **H. Hahn**, Die geographischen Kenntnisse der älteren griech. Epiker (R. Hansen). — **Kohlmann**, Ueber das Verhältniß der Tempora des lateinischen Verbums zu denen des griechischen (Fr. Holzweissig). — **W. Schmitz**, Studien zur lateinischen Tachygraphie (O. Lehmann). — **W. Fries**, Das Memorieren im lateinischen Unterricht (Burger).

5 November 1881. **K. Frey**, Homer (Ed. Kammer). — **Th. Fritsche**, Beiträge zur Kritik und Erklärung des Pindar (L. Bornemann). — **J. Krall**, Die Komposition und die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes; Manetho und Diodor; Tacitus und der Orient (K. Frick). — **C. F. W. Mueller**, Cicero (Adler). — **L. Volkmann**, *Analecta Thessea* (Hempel). — **H. Haacke**, Wörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos.

12 November. **J. Sitzler**, *Theognidis reliquiae* (Fr. Schubert). — **L. Englmann**, *Ovids Metamorphosen*; **L. Meuser**, *Ovidii Metamorphoses* (H. St. Sedlmayer). — **Fr. Hanssen**, *de arte metrica Commodiani*. — **Heinr. Haupt**, *Animadversiones in Julii Obsequentis prodigiorum librum* (Fr. Luterbacher). — **Koehler**, Die homerische Tierwelt (Th. Watzel). — **W. Kopp**, Griechische und römische Kriegsalterthümer (P.). — **Stange**, Ueber die Bestimmung der Himmelsrichtungen bei den römischen Prosaikern (R. Hansen). — **Alf. Schottmüller**, Lateinische Schul-Grammatik (Holstein).

19 November. **Felix Vogt**, *De metris Pindari quaestiones* (L. Bornemann). — **Lewis Campbell**, *Sophocles* (R. Ellis). — **C. Rothe**, *Quaestiones grammaticae ad usum Plauti* (P. Langen). — **F. Adam**, Ueber Horaz I, 28 (H. Düntzer). — **Haupt-Korn**, *Metamorphosen des Ovid* (O. Güthling). — **Ig. Prammer**, *Der Agricola des Tacitus* (E. Wolff). — **Th. Birt**, *Elpides*,

eine Studie zur Geschichte der griechischen Poesie (R.). — Ad. Furtwängler, Der Satyr aus Pergamon (H. Dütschke). — F. Hartmann, de aoristo secundo (F. Hanssen).

26 November. O. Lottich, de sermone vulgari Atticorum maxime ex Aristophanis fabulis cognoscendi (R. Schnee). — Rauchenstein-Fuhr, Ausgewählte Reden des Lysias (E. Stutzer). — Stampini, Horaz (R.). — G. Luehr, de Pap. Statio in silvis priorum poetarum Romanorum imitatore (Sch.). — G. Loesche, de Augustino plotinizante in doctrina de Deo disserenda (H. F. Müller). — G. Brandes, ein griechisches Liederbuch (C. W.). — Becker-Göll, Gallus oder Römische Scenen aus der Zeit Augusts (H. Bender). — A. Dräger, Historische Syntax der lateinischen Sprache (K. E. Georges). — C. F. Ingerslev, Deutsch-lateinisches Schulwörterbuch.

3 December. Rich. Arnoldi, Der Chor im Agamemnon des Aeschylus (Ch. Muff). — N. Wecklein, Ueber den Kresphontes des Euripides (Fr. Schubert). — J. Dupuis, Le nombre géométrique de Platon (H. Weissenborn). — Reinh. Herda, Uebersetzung der Oden des Horaz (E. Rosenberg). — J. J. Cornelissen, Taciti Agricola (Ig. Prammer). — J. A. Hild, Étude sur les démons dans la littérature et la religion des Grecs (R.). — H. Jordan, Capitol, Forum und sacra via in Rom (O. Gruppe).

10 December. H. Anton, Etymologische Erklärung homerischer Wörter (C. Venediger). — *βοαιδευος Διγενής 'Αχιλλεύς, ἐποποιία ὑπὸ 'Αντ. Μηλιαράκου* (Nic. Dossios). — G. Meyer, Griechische Grammatick (G. Osthoff). — M. Heynacher, Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauche Caesars im bellum Gallicum für die Behandlung der lat. Syntax in der Schule? (R. Menge). — W. Wilhelmi, De modo irreali (Fr. Holzweissig). L. v. Sybel, Katalog der Skulpturen von Athen (H. Dütschke). — E. Berger, Lateinische Stilistik.

17 December. Dit. Holtöfer, Animadversiones in Euripidis Herculem et Alcestin (N. Wecklein). — R. Richter, Catulliana (K. P. Schulze). — B. Lorentz, De amicorum in Ovidii tristibus personis (O. Gruppe). — F. Vogel, Quaestiones Sallustianae (Eussner). — E. Günther, De coniunctionum causalium apud Quintilianum usu (Ferd. Becher). — Fr. Zühlke, De Agaristes nuptiis (Ph. Keiper). E. Schulze, Skizzen hellenischer Dichtkunst. — G. Boldt, Der Genetivus Singularis der O. — Deklination bei Homer (E. Saalfeld). — H. Tillmann, De dativo verbis passivis linguae Latinae subiecto (J. H. Schmalz). — C. F. Ingerslev, Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch. — J. Lattmann, Lateinisches Übungsbuch für Untertertia (C. W.).

24 December. R. Klobása, Die von Aristoteles in der Poetik für die Tragödie aufgestellten Normen und ihre Anwendung auf die Tragödien des Sophokles (R. Thiele). — Fr. van Hoff, Probe einer Uebersetzung Horazischer Oden (E. Rosenberg). — Carl. Bone, Anleitung zum Lesen, Ergänzen und Daticren römischer Inschriften (E. Glaser).

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

STORAGE

2Mar'61DH

REC'D LD

JUN 22 1962

LD 21A-50m-4.'60
(A9562s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

M543030

L24
R4
Ser. 2
v. 24

